La trame du passé et les fils de l'histoire. La fabrique du passé à Mazamet : protestants, catholiques et autres. Enjeux historiographiques et mémoriels. XIXe- XXIe siècles

Stéphanie Maffre

▶ **To cite this version:**

Stéphanie Maffre. La trame du passé et les fils de l'histoire. La fabrique du passé à Mazamet : protestants, catholiques et autres. Enjeux historiographiques et mémoriels. XIXe- XXIe siècles. Histoire. Université Paris sciences et lettres, 2019. Français. NNT : 2019PSLEP022 . tel-02636883

HAL Id: tel-02636883

https://theses.hal.science/tel-02636883

Submitted on 27 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE DE DOCTORAT

de l'Université de recherche Paris Sciences et Lettres
PSL Research University

Préparée à l'École Pratique des Hautes Études

La trame du passé et les fils de l'histoire

La fabrique du passé à Mazamet : protestants, catholiques et autres
Enjeux historiographiques et mémoriels
XIXe-XXIe siècle

École doctorale de l'EPHE – ED 472

Spécialité : HISTOIRE

COMPOSITION DU JURY :

M. Patrick CABANEL
EPHE
Directeur de thèse

Mme Sylvie APRILE
Université Paris-Nanterre
Rapporteure, Présidente

M. Jérôme BOCQUET
Université d'Orléans (ESPE Centre Val-de-Loire)
Rapporteur

Mme Arlette FARGE
EHESS
Examinatrice

M. Denis PELLETIER
EPHE
Examinateur

Soutenue par :

Stéphanie MAFFRE

le 04 juin 2019

Dirigée par :

Patrick CABANEL

École Pratique des Hautes Études

PSL RESEARCH UNIVERSITY PARIS

THÈSE DE DOCTORAT

de l'Université de recherche Paris Sciences et Lettres

PSL Research University

Préparée à l'École Pratique des Hautes Études

La trame du passé et les fils de l'histoire

La fabrique du passé à Mazamet : protestants, catholiques et autres

Enjeux historiographiques et mémoriels, XIX^{e}-XXI^{e} siècle

École doctorale de l'EPHE – ED 472

Spécialité : HISTOIRE

COMPOSITION DU JURY :

M. Patrick CABANEL
EPHE
Directeur de thèse

Mme Sylvie APRILE
Université Paris-Nanterre
Rapporteure

M. Jérôme BOCQUET
Université d'Orléans (ESPE Centre Val-de-Loire)
Rapporteur

Mme Arlette FARGE
EHESS
Examinatrice

M. Denis PELLETIER
EPHE
Examinateur

Soutenue par :

Stéphanie MAFFRE

le 4 juin 2019

Dirigée par :

Patrick CABANEL

À mes fils, Adrien et Léo, ces deux jeunes hommes dont les discussions, les chagrins, les sourires et les rires partagés ont accompagné toutes ces belles années. En attendant celles à venir…

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ici particulièrement Monsieur Patrick Cabanel, qui a accepté d'encadrer ce travail de thèse et qui m'a accompagnée tout au long de ces cinq années de recherches.

Cette thèse n'aurait pas vu le jour sans les précieux conseils de Madame Sophie Dulucq, qui, au sein du Comité de suivi, a montré une attention constante. Je remercie également Mesdames Arlette Farge et Sylvie Aprile pour la qualité de nos échanges. De la même façon, ma gratitude envers Monsieur Denis Pelletier est sincère.

Monsieur Rémy Pech sait à quel point son avis compte pour moi et combien sa présence durant ces deux dernières années fut précieuse. Monsieur Olivier Philippe sait également que sa présence et ses conseils ont été essentiels pour l'aboutissement de ce travail. Les collègues et amis rencontrés lors des sessions de jury du Capes d'histoire-géographie ont contribué par leurs encouragements et leur présence, tout au long de ces années, à me donner confiance et à me convaincre qu'enseigner et chercher allaient de pair : que Messieurs Marc Deleplace, Thierry Aprile (†), Jérôme Bocquet, Étienne Bourdon, Marc Conesa, Vincent Casanova et Thierry Duclerc soient ici remerciés, ainsi que Mesdames Laurence Saint-Étienne et Fanny Layani. Quant à l'amitié indéfectible de Messieurs Laurent Pertusa, Jean-Luc Barrié et Yannick Batut, elle m'a permis de tenir lorsque le courage venait à manquer.

Je n'aurais pas pu « chercher » sans le concours des équipes de la Société d'histoire du protestantisme français et des archives départementales du Tarn, et de son directeur, Monsieur Jean Le Pottier. Un merci particulier à Monsieur Laurent Pons. De la même façon, j'ai apprécié l'accueil que m'ont réservé Messieurs Bernard Desprat et Cédric Trouche aux archives diocésaines du Tarn : il fut à l'image de leurs personnalités, humain et professionnel.

Madame Anne Marie Lauras a été d'une aide précieuse pour tout le travail de relecture, et bien plus encore : qu'elle accepte ici, encore une fois, mes remerciements.

Je remercie également Madame Christine Arsac pour son travail de traduction.

Ce travail n'aurait pu aboutir sans le concours de Mazamétains de naissance ou d'adoption, qui m'ont accueillie afin de me confier des témoignages précieux : je les remercie pour ces beaux moments. Je remercie particulièrement ici Monsieur le Docteur

Jean Nelson Tombolahy. Il a su trouver les mots pour convaincre les résidents de l'EHPAD de la résidence du Midi de me faire confiance. Mes pensées vont à ceux qui ne sont plus là aujourd'hui. Je remercie sincèrement Messieurs Pierre Nègre et Laurent Bonneville pour leur disponibilité et la qualité de nos échanges. Je remercie particulièrement Monsieur Rémy Cazals pour l'entretien qu'il a bien voulu m'accorder et la richesse de notre échange.

J'éprouve une reconnaissance et un amour sans faille envers mes parents : ma mère et mon père (†) m'ont transmis, inlassablement, le désir de comprendre, de chercher, de ne jamais se résigner. Que mes frères entendent ma gratitude quant à la qualité de leurs relectures et à l'importance de leur présence dans ma vie. Je remercie mes fils pour l'amour qui nous lie.

Je remercie enfin Pierre Laborie (†) pour la confiance qu'il m'a accordée il y a plus de vingt-cinq ans désormais. Il a accompagné mes premiers travaux de recherche à l'université de Toulouse-Le Mirail, et l'amitié qui fût la nôtre a marqué à jamais ma vision de l'histoire et, inéluctablement, ma vie. Même s'il a pris le large un peu trop tôt, grâce à ses précieux conseils et à ses encouragements, grâce à nos discussions et à ses questions toujours plus exigeantes quant à la réflexion historique, j'ai pu mener cette thèse à bon port.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS 5
SOMMAIRE 7
INTRODUCTION 17
PREMIÈRE PARTIE L'ÉCHEVEAU DES RÉCITS MÉMORIO-HISTORIQUES 47
Introduction 49
CHAPITRE PREMIER LORSQUE LES FILS DES RÉCITS MÉMORIELS S'EMMÊLENT : RACONTER MAZAMET EN 2017 51
I. Les sites internet racontent le passé 52
A. Le site officiel de la ville : un discours dont la cohérence semble logique 52
B. Les sites des EHPAD : des origines à expliciter pour légitimer la prise en charge des « anciens » 54
II. Le passé de Mazamet mis en spectacle pour les touristes, et pour les Mazamétains 56
III. Les ouvrages d'auteurs locaux, à la recherche des origines 57
A. Les romans à vocation historique 57
1. Lou Milou et *le Bal du centenaire* ou le récit de l'ascension sociale de l'aïeul 58
2. *La Dame de la manufacture* 60
B. L'organe de presse local : *La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet* 62
C. Les magazines et ouvrages patrimoniaux 65
1. La revue *Causse et Cévennes* ou Mazamet la Cévenole 65
2. *Vagabondages* ou Mazamet mis en dessins 66
D. La biographie documentée à valeur de témoignage 69
1. *Jo, tu es terrible !* 69
2. Jean de Négrin, *la Vie à Négrin de 1929 à 1945* ou le récit de l'enfance 71
IV. Les témoignages oraux 73
A. La construction d'un corpus d'entretiens oraux 75
B. Généalogie des rencontres : les témoins prescripteurs 78
1. Le poids des industriels 78
2. Les ouvriers peu évoqués 79

3. La zone tampon entre les lignes de fracture 79
4. Les « dissidents » 80
5. Les clergés 80
C. Comment construire des catégories de témoins ? 80
1. Les femmes, celles qui n'ont « rien à raconter » 80
2. L'âge des témoins : les générations et leurs repères 81
3. La diversité sociale 82
5. La diversité religieuse des témoins 83
D. Verbatim 84
1. Chez les anciens chefs d'entreprise, nés entre 1920 et 1950 84
2. Chez les anciens ouvriers, catholiques 86
CHAPITRE II DES FILS DU PASSÉ À LA MISE EN RÉCIT HISTORIQUE 91
I. Récits historiques ou discours sur le passé ? *92*
A. Le « passé », les mémoires et l'histoire 92
B. Mémoires, représentation et histoire 96
C. Le passé ou le mythe des origines 98
II. Démêler le fil des récits en pointant les ambivalences des mots *99*
A. Catholiques et protestants : le temps long du religieux 102
1. Les catholiques 102
2. Les protestants 106
B. Ouvriers et patrons : le temps moyen du social et de l'économique 108
1. Les ouvriers 109
2. Les patrons 112
C. Gauche et droite : le temps « court » du politique 114
1. La droite/les droites 115
2. La gauche/les gauches 116
3. Droites et gauches à Mazamet 118
CHAPITRE III MAZAMET, DE LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^E SIÈCLE JUSQU'À LA FIN DU XX^E SIÈCLE : QUEL DÉCOR POUR METTRE EN RÉCIT ? 123
I. Des identités religieuses marquées : des structures mentales qui révèlent les « prisons de longues durées » *124*
A. Un fort ancrage protestant depuis le xvi^e siècle 124
B. Un catholicisme de combat qui se serait construit « contre » 126
II. Les mutations économiques et sociales d'une société, de « grèves en guerres » *128*
A. Une activité textile présente dès le xvii^e siècle 128
B. Le travail de la laine au cœur de l'essor économique du xix^e siècle 129
C. Les conflits sociaux au cours du xx^e siècle 132
1. La grève de 1909 132
2. Les grèves de l'après-guerre et l'ouverture syndicale 135
3. Mai 68 137
D. Une industrie en déclin dès les années 1970, qui peine à se renouveler 138

III. Les forces politiques en présence, révélatrices des ambivalences religieuses et sociales *139*
A. Des profils politiques modérés, qui se divisent sur la question républicaine au début du xx^e siècle 139
1. Les droites mazamétaines 139
2. Les « gauches » mazamétaines 142
3. Le paradoxe des maires protestants de la ville 144
4. Les consultations électorales de 1896 à 1914 145
B. Les années 1920-1930, matrices d'un ancrage conservateur structurel depuis plus d'un siècle ? 146
1. Un député catholique et un maire protestant 146
2. Les élections dans les années 1920 148
IV. La vie socioculturelle à Mazamet dans les années 1930 ..... *153*
CHAPITRE IV COMPARER POUR VALIDER LE PARADOXE ? 157
I. Comparer : pourquoi, quoi et comment ? *158*
A. Construire des comparables possibles (Voir tableau 10) 160
B. Des outils pour comparer (Voir tableau 11) 166
II. Essai d'analyse et hypothèses *170*
A. Convergences et divergences 170
B. Comparer pour réfuter ou comparer pour questionner ? 172
III. Comparer pour questionner les mythes du passé ? *174*
A. Des ouvriers conservateurs, une exception mazamétaine ? 174
B. Des patrons progressistes : le poids d'un mythe protestantisant ? 176
Conclusion *179*

DEUXIÈME PARTIE DES RÉCITS QUI SE SONT ENCHEVÊTRÉS ESSAI DE PÉRIODISATION D'UN RÉCIT OFFICIEL DU PASSÉ DE MAZAMET 183

Introduction *185*
CHAPITRE V LA MISE EN RÉCIT DE LA « PETITE PATRIE » : 1880-1940 187
I. Gaston Tournier, ou la première mise en récit d'un passé mazamétain protestant ... *189*
A. *Souvenirs de famille* (1901) 189
B. *Histoire de l'Église réformée de Mazamet depuis son origine jusqu'à nos jours* (1921) 191
C. *Notice historique sur la ville de Mazamet* (1937) 196
II. Édouard Cormouls-Houlès : Mazamet en 1930, un ouvrage pour « vendre la ville » *197*
A. Le mazamétain : une « nature » et un passé 202
B. …Qui génèrent des valeurs communes… 203
C …Et qui rendent l'avenir possible 205
D. L'influence du félibrige : un passage obligé 206
III. Deux auteurs inspirés par les écrits d'un homme du XIX^e siècle : Jacques Miquel et sa Notice sur la commune de Mazamet et son chef-lieu (1880) *209*
A. Un passé proche de la légende félibréenne 210

B. Raconter le passé du présent ou un passé pour des présents ? 212
CHAPITRE VI LE PASSÉ DE MAZAMET MIS EN SCÈNE, À LA RECHERCHE DES ORIGINES : LE CENTENAIRE DU DÉLAINAGE, JUIN 1951 217
I. Le centenaire : l'invention des origines ? *221*
A. Une commémoration pour légitimer Mazamet ou une vitrine pour « vendre » la France ? 221
1. 1851 ou le mythe des origines 221
2. Un comité d'organisation structuré 222
B. Des festivités grandioses 224
1. Pour les invités officiels, une organisation exceptionnelle 224
2. Pour les habitants de Mazamet, des médailles et du sport 226
3. Des discours pour raconter Mazamet 228
II. Un film pour raconter la prospérité retrouvée *230*
A. Un scénario qui « coule au fil de l'eau » 230
1. « Et au milieu coule une rivière » 231
2. « Mazamet », « je », « on », et « nous » 233
3. Le plan Marshall 234
B. Une mise en images qui révèle les représentations et renforce les clichés 235
C. Une mise en récit riche de ses silences 242
1. Des acteurs invisibles 243
2. Un récit achronique 244
III. Le délainage et sa capitale, Mazamet : un ouvrage pour raconter « le destin lainier de Mazamet » *246*
A. L'ouvrage de Gaston Poulain 247
1. Une histoire de huguenots 248
2. Une histoire de grands hommes 248
3. Une histoire dont le passé légitime la destinée téléologique de Mazamet 249
4. L'inspirateur de Gaston Poulain : Jacques-Prosper Gauthier 251
B. Les « hommes de l'ombre » ou la vision pragmatique de l'essor du délainage 252
1. Les juristes du début du XXe siècle : Jean Loup et Gaston Mercier 252
2. Un industriel local rationnel : René Brenac (1932) 254
CHAPITRE VII LE TEMPS DE LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE ET LE STATUT DE « L'HISTORIEN EXPERT » : LES ANNÉES 1970-1990 257
I. Une thèse pour s'essayer à une histoire scientifique dans le contexte historiographique des années 1970 258
A. Rendre la parole aux ouvriers 258
B. Un renouvellement des sources fructueux 259
C. L'historien est un homme de son temps 262
II. Des paradoxes difficiles à expliquer *264*
A. Une « classe ouvrière » au comportement singulier… que l'on justifie dans une logique d'histoire sociale marquée par le marxisme (*empowerment*) 265

B. Des pistes peu questionnées dans les années 1970 : la CGT mazamétaine d'avant-guerre est-elle cégétiste ? 267
C. Une démarche qui évolue avec le temps : de la « conscience de classe » à la « conscience de place » 269
1. Albert Vidal, un essai d'histoire sociale et culturelle ? 269
2. Le concept de « place » : de l'expression du témoin à l'élaboration d'un concept à questionner 270
3. De la parole des ouvriers à celle des industriels : déplacer le curseur dans un récit achronique 272
III. La réception de ces travaux et la diffusion d'un récit officiel, enrichies et confortées par l'université *276*
A. Des origines peu questionnées 277
B. Un protestantisme essentialisé et le paradoxe intégré 282
C. Une CGT immuable de 1909 à la fin du xx^e siècle 284
D. Le mémoire que personne, ou presque, ne cite 287
Conclusion *290*

TROISIÈME PARTIE DÉMÊLER L'ÉCHEVEAU DU PASSÉ : UN ESSAI DE DÉCONSTRUCTION DU RÉCIT OFFICIEL 295

Introduction *297*

CHAPITRE VIII DE GRÈVES EN GUERRES (1903 À 1940) : QUESTIONNER LE RELIGIEUX POUR ANALYSER LA FABRIQUE D'UN ORDRE SOCIAL MAZAMÉTAIN 301

I. Questionner le religieux afin de dénouer les fils de la trame : enjeux épistémologiques *302*
A. Des approches plurielles 304
1. Les approches philosophiques 304
2. Les approches sociologiques 306
3. Les approches anthropologiques 307
B. L'approche historique de la religion/du religieux 309
1. Une histoire socioculturelle ? 309
2. Une histoire des représentations ? 310
3. « Le retour de l'événement » : du second conflit mondial à *Charlie* 311
C. Le chercheur et son objet de recherche 312
II. Mutations des positionnements religieux en France durant la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle *315*
A. Des catholiques qui s'émancipent ? 316
1. Rome et le monde 316
2. Rome et la France 317
B. Des protestants qui se normalisent ? 318
III. Mise en place d'un ordre religieux à Mazamet : quelles structures et quelles représentations de soi ? *321*

A. Des protestants « dans l'histoire »....321
1. Des protestants divisés : trois Églises....321
2. L'instruction et l'éducation au cœur des préoccupations et des représentations....325
3. Quelles mises en mémoires de soi ?....326
B. Le poids de la « tradition » catholique....329
1. L'enquête diocésaine de 1901, une trace précieuse....329
2. La vie paroissiale....333
3. De grandes manifestations catholiques à Mazamet durant l'entre-deux-guerres....336
4. Quelles mises en mémoires de soi ?....338
C. Des préoccupations communes....340
1. Le souvenir des morts de la Grande Guerre....341
2. La jeunesse....341
D. Les mots et les discours : le religieux au service d'un ordre social et politique....343
1. Les conseils municipaux de 1908 à 1940....344
2. L'inauguration de la bourse du travail, 1929....346
3. La visite du président Sarraut, 1934....347
CHAPITRE IX AMBIVALENCES RELIGIEUSES ET AMBIVALENCES DE CLASSES : LES JEUX D'ÉCHELLES TROUBLENT LA TRAME....351
I. Trouble dans les classes et ambivalences syndicales....353
A. Les grèves et le rôle de la CGT, un syndicat qui collabore à l'édification d'un ordre social consensuel....353
1. La naissance du premier syndicat français....353
2. Un syndicat ménagé par les agents dominants....354
3. Une conscience de classe quasi inexistante chez les ouvriers ?....355
B. La CFTC, un syndicat qui conteste l'ordre social établi....357
1. À Mazamet, une femme à l'origine de la CFTC : Julienne Hérail....358
2. L'année 1927....362
II. Une ville dans le monde mais une ville hors du temps ?....364
A. Le rapport au politique : les années 1930 comme révélatrices d'ambivalences politico-religieuses....365
1. Les élections de 1936 : rien ne change ?....365
2. Une ville dans les engrenages des années 1930 : les forces politiques à Mazamet de 1936 à 1940....369
3. L'Action française à Mazamet....372
B. Nommer les rues : la mémoire des lieux comme signe de l'intégration économique de Mazamet dans le monde....376
1. Une ville dans le monde ?....376
2. Une ville dans l'histoire ?....377
III. Des représentations du passé qui se brouillent avec les jeux d'échelles....379
A. Des protestants dans le politique, car dans l'histoire : minoritaires mais dominants....380
1. Un groupe minoritaire à l'échelle nationale mais qui s'inscrit dans l'histoire nationale....380

2. Une communauté majoritaire du XVIe au XVIIIe siècle dans le Mazamétain, inscrite dans l'action politique et économique 383
3. Une représentation de soi en tension 385
B. Des catholiques dépolitisés, une difficulté à agir : majoritaires mais dominés 387
1. Une communauté majoritaire à l'échelle nationale 387
2. Une communauté minoritaire dès l'apparition de la Réforme à Mazamet, qui peine à exister 388
3. Une représentation de soi impossible ? 390
4. Simple discours sur le passé ou « vulgate » ? 393
CHAPITRE X UNE HISTOIRE DES « SANS », UNE HISTOIRE D'OUBLIS ET DE TROUS DE MÉMOIRES : COMMENT PROPOSER UN/DES *ALTER-RÉCIT(S)* ? 397
I. Une histoire de Mazamet ou une histoire des Mazamétains ? Ceux dont on ne dit pas l'histoire *399*
A. Ceux dont on ne dit pas l'histoire et/ou ceux qui ne disent pas l'histoire 399
1. Le silence des historiens 399
2. Le silence des acteurs 402
B. Pourquoi les silences ? 403
1. Les ouvriers 403
2. Les femmes 404
3. Les immigrés et les étrangers 406
4. La CFTC 408
C. Comment rendre aux « sans-histoire » leur présence dans le récit historique ? 409
II. Mazamet, les Mazamétains et les silences des récits : ce dont on ne dit pas l'histoire *410*
A. Conflits sociaux à Mazamet : 1909, la dernière grève ? 411
1. Les années 1946-1947 et la consolidation de la CFTC 411
2. Des pistes pour un *alter-récit* du centenaire du délainage 413
3. Et la suite de l'histoire ? 416
B. La Seconde Guerre mondiale et l'Occupation : entre silences et oublis 417
1. État de la question dans le mazamétain 418
2. Des pistes pour retrouver les mailles perdues du récit 426
Conclusion *431*
CONCLUSION 435
ANNEXES 447
SOURCES 457
Sources écrites *457*
Archives municipales de Mazamet 457
Fonds 1 D 21, Délibérations des conseils municipaux de 1903 à 1946 457
Fonds 1 D 22, Délibérations des conseils municipaux de 1946 à 1968 457
Archives départementales du Tarn 457
Série 2 M (Élections) 457
Série 4 M (police administrative et générale) 457

Série V1 (cultes) 458
Série 492 W 1-101 (légion française des combattants) 458
Série 506 W (Vichy) 458
Série 511 W (conflits sociaux, grèves [1946-1959]) 458
Série 819 W 1 (rapports du préfet [1958-1961]) 459
Série 1 107 W 55 (mai 1968 à Mazamet) 459
Fonds privés 459
Presse 459
Archives diocésaines du Tarn 459
Sources écrites publiées 459
Sitographie 460
Sources orales *460*
Corpus d'entretiens réalisés entre 2014 et 2017 460
Entretiens non enregistrés 460
Entretiens enregistrés 460
Corpus d'entretiens réalisés en 1998 461
BIBLIOGRAPHIE 463
HISTOIRE DE MAZAMET ET DU TARN 463
Ouvrages 463
Articles 463
Mémoires, travaux universitaires 464
HISTOIRE SOCIALE ET POLITIQUE 465
Ouvrages 465
Articles 466
Travaux universitaires 467
PENSER LE FAIT RELIGIEUX 467
Ouvrages 467
Articles 468
mémoires, représentations, identité 469
Ouvrages 469
Articles 470
rapports de domination 471
Ouvrages 471
Articles 472
historiographie, épistémologie 472
Ouvrages 472
Articles 473
TABLE DES CARTES, DOCUMENTS, GRAPHIQUES, PHOTOS, SCHÉMAS ET TABLEAUX 475

La citation d'Albert Camus en page 15 est extraite des Carnets 1935-1948*, in* Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 995.*

Le temps ne va pas vite quand on l'observe. Il se sent tenu à l'œil. Mais il profite de nos distractions. Peut-être y a-t-il même deux temps, celui qu'on observe et celui qui nous transforme.

Albert Camus

INTRODUCTION

« Un mot, pour tout dire, domine et illumine nos études : "comprendre". Ne disons pas que le bon historien est étranger aux passions ; il a du moins celle-là. Mot, ne nous le dissimulons pas, lourd de difficultés, mais aussi d'espoirs. Mot, surtout, chargé d'amitié. Jusque dans l'action, nous jugeons beaucoup trop. Il est commode de crier "au poteau !". Nous ne comprenons jamais assez. Qui diffère de nous – étranger, adversaire politique – passe presque nécessairement pour un méchant. Même pour conduire les inévitables luttes, un peu d'intelligence des âmes serait nécessaire ; à plus forte raison pour les éviter, quand il en est encore temps. L'histoire, à condition de renoncer elle-même à ses faux airs d'archange, doit nous aider à guérir ce travers. Elle est une expérience de variétés humaines, une longue rencontre des hommes. La vie, comme la science, a tout à gagner à ce qu'elle soit fraternelle[1]. »

« Comprendre », ce terme employé par Marc Bloch afin de définir le *métier d'historien*, datant de près d'un siècle, nous rappelle une fonction essentielle de ce métier : donner du sens *au passé*, le rendre intelligible dans sa complexité par une mise en mot propre à l'entreprise historiographique. Il s'agit de comprendre l'autre, qui n'est plus, en acceptant de décentrer le regard, en essayant d'adopter le sien, au moment où il vivait, agissait, pensait et s'exprimait. Il faut ensuite rendre ce regard par la mise en récit, et celle de l'historien, forcément, occulte, censure selon les réalités sociales et politiques qui sont les siennes.

Mazamet est une ville qui voit le jour au XIII^e^ siècle. Au XVI^e^ siècle, la ville et les villages alentour vivent à la fois de l'agriculture et de la production de tissus, rendue possible grâce aux moulins à eau, fort nombreux dans cette région où les rivières ne

[1] Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 127 (1^re^ éd., Paris, Armand Colin, « Cahiers des Annales », 1949).

manquent pas. Les ouvrages qui « racontent » Mazamet se rejoignent sur le fait que la ville s'est assez rapidement convertie à la religion réformée au XVI^e^ siècle et que les guerres de religion l'ont touchée. Des tensions ont perduré suite à la révocation de l'édit de Nantes au XVIII^e^ siècles. Mazamet a, ensuite, connu une forte expansion économique au XIX^e^ siècle grâce à deux types d'industries : celle du délainage (opération qui consiste à séparer la laine de la peau de mouton) et celle de la mégisserie (opération de transformation des peaux de mouton en cuirot). Cette ville se situe dans un territoire enclavé : une vallée au sud des derniers contreforts du Massif central, au pied de la Montagne Noire. Elle est distante de près de 80 kilomètres de Toulouse à l'ouest, de 60 kilomètres de la préfecture albigeoise au nord et de 45 kilomètres de Carcassonne au sud (voir carte). Malgré cette situation de relatif enclavement, le travail de la laine et du cuir la place assez rapidement, dès la fin du XIX^e^ siècle, comme un des centres industriels importants du textile français, européen et mondial. Elle est alors en lien avec une partie du monde latino-américain (l'Argentine, l'Australie, le Paraguay), du monde de l'Afrique australe et du monde océanien : (la Nouvelle-Zélande, la Grande-Bretagne et l'Afrique du Sud) ainsi qu'avec le Royaume-Uni et l'Italie. Ces pays commercent beaucoup avec Mazamet dès la fin du XIX^e^ siècle. Ils approvisionnent alors la cité industrielle en matière première (les peaux de mouton) ou lui achètent des produits finis (laine et cuirs). Mazamet est donc, territorialement isolée sur le plan régional et national mais, économiquement, fortement reliée au monde.

Un « paradoxe »

Le point de départ de ce travail prend sa source autour de l'affirmation d'un paradoxe répété car approprié, par nombre de Mazamétains, et au-delà, par des curieux d'histoire, voire des historiens. Cette affirmation est la suivante : « À Mazamet, les ouvriers votaient à droite et les patrons votaient à gauche. » Situation paradoxale apparemment car, dans nos modes de représentation actuels, la logique réside plutôt dans l'inverse de cette situation : les ouvriers, dans un « avant » mal situé dans le temps, doivent voter « à gauche » et les « patrons » doivent voter « à droite ». La question qui se pose est alors la suivante : pourquoi cet état de fait ? Question à laquelle on répond de manière récurrente dans le Mazamétain : « Parce que les ouvriers étaient catholiques et les patrons protestants. » Le facteur d'appartenance religieuse suffirait ainsi à expliquer le

paradoxe. Ce dernier demeure encore aujourd'hui opératoire dans les mises en récit actuelles du passé mazamétain.

Que cette affirmation soit réelle ou fantasmée, il est intéressant de s'intéresser à son mode de construction dans le temps ainsi qu'aux acteurs de son élaboration et aux possibilités de sa réception, de son appropriation ou non-appropriation. D'où le besoin de démêler la trame du passé, et de comprendre quels enjeux historiographiques et mémoriels se cachent dans l'énoncé, la construction et la réception d'un tel paradoxe. Ce travail de recherche a pour objectif essentiel de penser ce qui distingue un récit sur le passé d'un récit historique. Qu'est-ce qui différencie, s'il y a différence, le travail de l'historien de celui des « érudits locaux », des acteurs publics, voire sociaux, lorsqu'ils s'essaient à raconter le passé ? Qu'est-ce qui relève du mythe, du légendaire, de l'enchantement, et qu'est-ce qui est du ressort de l'opération historique telle que la définit Michel de Certeau dans *l'Écriture de l'histoire*[2] : « Que *fabrique* l'historien lorsqu'il "fait de l'histoire"[3] ? » Il répond une première fois à sa question en 1974 dans son article « L'opération historique[4] » en expliquant : « Une fois pour toutes, je précise que j'emploie le mot *histoire* au sens d'*historiographie*. C'est dire que j'entends par *histoire* une pratique (une discipline), un résultat (un discours) et leur rapport[5] ». Un an plus tard, en 1975, il précise « je voudrais montrer que l'opération historiographique se réfère à la combinaison d'un *lieu* social, de *pratiques* scientifiques et d'une *écriture*[6]. » Ce travail souhaite interroger, au-delà du paradoxe mazamétain mis en mots par nombre d'auteurs, de questionner également nos pratiques inscrites dans une temporalité spécifique et l'écriture qui en découle.

En France, ce n'est qu'à partir des années 1830 que les érudits locaux, « les antiquaires de province[7] », comme les désigne François Ploux, se mettent à rédiger des monographies communales. François Ploux écrit également que les communautés

---

[2] Michel de Certeau, *l'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2002 (1re éd. 1975).
[3] *Ibid.*, p. 77.
[4] Voir Denis Pelletier, « Histoire, littérature et psychanalyse. Michel de Certeau et l'école des *Annales* (1974-1975) », *in* Jean-Christophe Abramovici, Christian Jouhaud (dir.), *Michel de Certeau et la Littérature*, *les Dossiers du Grihl*, no 2, Paris, Centre de recherches historiques, 2018. URL : http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/6840 [consulté le 3 mars 2019].
[5] Michel de Certeau, cité par Denis Pelletier, *ibid.*
[6] *Id.*, *l'Écriture…*, *op. cit.*, p. 79.
[7] François Ploux, *Une mémoire de papier ; les Historiens du village et le culte des petites patries rurales (1830-1930)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 303.

villageoises dont on met alors le passé en mot au XIX^e siècle sont « des communautés imaginées » et que « le village n'est pas seulement un système social. C'est aussi une construction idéologique[8] ». De la même manière, Shlomo Sand, historien israélien qui questionne la mise en récit du passé du peuple juif, indique que « pour forger un collectif homogène, à l'époque moderne, il était nécessaire de formuler une histoire multiséculaire cohérente et destinée à inculquer à tous les membres de la communauté la notion d'une continuité temporelle et spatiale entre les ancêtres et les pères des ancêtres[9]. » Serait-il donc possible que les récits du/des passé(s) de Mazamet relèvent de cette logique-là ? Cette ville n'échappe probablement pas à ce processus : il s'agira de le montrer ultérieurement. Mais, comment mettre en relation et/ou différencier les mots des notables, des écrivains, des journalistes ou encore des témoins, de ceux des historiens ? Comment différencier un *discours sur le « passé »* de Mazamet d'une *histoire* de Mazamet ? Dans *l'Invention de la tradition*, Eric Hobsbawm écrit : « Le problème pour les historiens est d'analyser la nature de cette "perception du passé" dans la société et de retracer ses changements et transformations[10] ». En effet, il faut interroger comment, au sein d'une société donnée, en l'occurrence celle de Mazamet du milieu du XIX^e jusqu'à la fin du XX^e siècle, la perception du passé évolue quant aux réalités des faits et celle de leur « invention ». Cette mise en mots du passé s'appuie à la fois sur des traces matérielles (des bâtiments, des archives, la presse) et sur des traces immatérielles, comme les souvenirs ou les *mémoires*. Comment une communauté s'approprie-t-elle ces traces afin de les mettre en scène pour donner à voir le passé de la « petite patrie » ? Comment, enfin, ce passé peut-il être légitimé par le politique afin de le rendre intouchable, voire « sacré » ? Voici quelques questions posées dans l'introduction de l'ouvrage de Jean-Louis Bonniol et Maryline Crivello, *Façonner le passé ; Représentations et cultures de l'histoire, XVI^e-XXI^e siècle*[11], qui inspirent ici notre démarche : l'histoire essaie de prendre ses distances avec le passé. Elle tend à l'objectivité par l'universalité du récit là où le « discours sur le passé » tend à faire adhérer une communauté à un récit « mythique » et immuable. L'histoire est dans le

[8] *Ibid.*, p. 13-15.
[9] Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 2010, p. 43.
[10] Eric Hobsbawm, Terence Ranger (dir.), *l'Invention de la tradition,* Paris, Éditions Amsterdam, 2012, p. 11.
[11] Jean-Louis Bonniol, Maryline Crivello (dir.), *Façonner le passé ; Représentations et cultures de l'histoire, XVI^e-XXI^e siècle,* Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, « Le temps de l'histoire », 2004, introd.

profane, elle laïcise le passé. Elle est en construction permanente, elle évolue. Elle tend à dire « nous » au lieu de dire « je », mais un « nous » plus large que celui des discours sur le passé ; un « nous » plus universel. Anne-Marie Thiesse précise que pour que l'identité d'une communauté se construise, au XIX^e^ siècle, il lui faut des ancêtres fondateurs, une histoire, une langue, des monuments, des paysages et un folklore[12]. Quels sont alors les ancêtres fondateurs, l'histoire, la langue, les monuments, les paysages et le folklore Mazamétains ?

À Mazamet, nous le verrons, une mise en récit du passé de la ville est élaborée dès la fin du XIX^e^ siècle : les auteurs du début du XX^e^ siècle trouvent à la ville des ancêtres dignes de son destin industriel et établissent facilement des ponts entre l'industrie du XVI^e^ siècle et celle du XIX^e^. De la même façon une « histoire » se construit à partir de supposées similitudes entre la religion cathare du XII^e^ siècle et l'installation de la religion réformée dans cette ville au XVI^e^ siècle, ceci est rapidement établi sans trop être questionnés. Quelles périodes du passé sont mises en avant ? Quelles contextualisations sont proposées ? Que ces mises en récit sur le passé de la ville (qu'elles soient écrites, jouées au théâtre ou filmées) donnent-elles à comprendre quant à l'élaboration du « paradoxe » évoqué précédemment et quant aux contextes d'élaboration d'un récit reconnu, officiel désormais ? Qui les a construites ? Pour qui ont-elles été produites ? Qui se les est appropriées ? La langue d'Oc et le folklore félibréen permettent enfin de finaliser la fiche d'identité de la « petite patrie mazamétaine ».

Il s'agit ici est de comprendre comment un récit « officiel » du passé de la ville de Mazamet s'est fabriqué au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècle dans cette ville, se diffusant au-delà même de son territoire, et demeure encore opératoire de nos jours.

Les bornes chronologiques de ce travail vont approximativement du milieu du XIX^e^ siècle au début du XXI^e^. Le milieu du XIX^e^ siècle correspond à l'essor industriel de la ville, lorsque s'effectue le passage du tissage artisanal au délainage industriel, et à l'ouverture au monde de Mazamet par le commerce de ces peaux et de la laine. Pour ce qui est des bornes de fin d'étude, « jusqu'à nos jours » nous semble pertinent car nous avons pu interroger des témoins jusqu'en 2017, même s'ils parlaient le plus souvent d'une époque qui, pour eux, se clôt dans les années 1980, avec le déclin de l'activité

[12] Anne-Marie Thiesse, *la Création des identités nationales; Europe, XVIII^e^-XX^e^ siècle,* Paris, Seuil, « L'univers historique », 1999, introd.

industrielle de la ville. Nous nous situons dans une double temporalité : celle des faits énoncés et celles de ceux qui les énoncent.

Un « paradoxe » peu questionné par l'historiographie

Avant que d'aller plus loin dans notre développement, il est nécessaire de faire le point sur l'état de notre sujet en termes d'historiographie. Nombre de travaux sur le passé ou sur l'histoire de Mazamet ont été publiés. Tous ces ouvrages ne possèdent pas la même valeur scientifique, mais tous constituent à la fois des sources pour notre travail (qui porte en partie sur la « fabrication » d'un discours produit, diffusé, transmis et approprié par les populations locales) et représentent un objet de réflexion historiographique quant à ce sujet.

Un nombre important de travaux a été consacré à la ville de Mazamet. Nous avons limité leur choix à ceux qui furent rédigés à partir du XIX^e^ siècle. Nous avons constitué un corpus qui prend en compte des ouvrages ou des articles traitant spécifiquement du passé ou de l'histoire de Mazamet. Il compte près de 80 ouvrages et articles relevés aux archives départementales du Tarn (AD 81), à la Bibliothèque nationale de France (BNF) et dans les bibliographies d'ouvrages d'historiens ou d'auteurs locaux. Nous avons exclu les romans de ce premier corpus, ils constituent pour nous des sources écrites que nous évoquerons plus précisément ultérieurement. Il semble que la première période prolixe sur une mise en récit du passé de Mazamet fut celle des années 1901-1933 (20 % du corpus). Pendant près de trente ans, peu de recherches sont effectuées sur le passé de la ville. Puis, à partir de 1978, on observe de nouveau une « explosion » de travaux, notamment universitaires, sur le thème de Mazamet : 57 % du corpus (16 % pour la période 1971-1990 et 41 % pour la période 1991-2010). Le besoin d'histoire quant au passé de la ville semble revenir « en force » dans un contexte de déclin industriel à partir des années 1980.

Pour être un peu plus explicite, on peut avancer l'idée que le matériau bibliographique dont nous disposons relève essentiellement de travaux de notables mazamétains et de juristes toulousains ou montpelliérains pour ce qui est de la première période (du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'aux années 1930). Durant cette période, ce sont soit des élus, soit des industriels, soit des hommes exerçant une profession libérale, de confession

protestante[13] qui écrivent. Ils disposent d'une influence sociale, économique, politique, religieuse, voire culturelle, sur la population. Comme le discours énonçant le paradoxe exprime l'idée que l'appartenance religieuse influencerait les choix politiques des acteurs, nous ne pouvons occulter le rôle de ces notables protestants dans la construction de ce récit originel et « enchanté ». Ces auteurs se sont attachés à écrire « un récit » du passé de la ville. Récit, qui, nous le verrons ultérieurement, s'inscrit peut-être dans une vision quelque peu téléologique afin de légitimer l'explosion économique et financière de la ville dès la fin du XIX^e^ siècle.

Ce n'est que dans les années 1970 qu'un travail de recherches universitaire est entrepris sur Mazamet. L'essentiel de ce travail relève des recherches de l'historien Rémy Cazals. Originaire de Mazamet, il s'est d'abord intéressé à l'histoire ouvrière de la ville. Ses travaux de thèse portent sur les mouvements sociaux du début du XX^e^ siècle dans les industries du délainage, du textile et du cuir. Deux ouvrages en sont issus : le premier, publié en 1978, s'intitule *Avec les ouvriers de Mazamet ; dans la grève et l'action quotidienne, 1900-1914*[14]. Il donne à voir l'histoire de la ville « du côté » des ouvriers, sur un temps court. Sa thèse produit d'ailleurs une sorte d'onde de choc lors de sa publication car aucun ouvrage précédemment écrit sur Mazamet ne montrait de réel intérêt pour ces acteurs-là. Ce travail ouvre la porte à d'autres travaux. Rémy Cazals continue à travailler sur Mazamet mais en élargissant sa période : *les Révolutions industrielles à Mazamet, (1750-1900)*[15] sont publiées en 1983. À partir des années 1980-1990, de nombreux travaux d'étudiants, dont les siens, vont porter sur ce passé industriel : monographies d'usines ; biographies de notables ; biographie d'ouvrier également.

Si on essaie ensuite de dresser une typologie sommaire des ouvrages mettant en récit le passé de la ville, on aboutit à quelques grandes tendances, que nous expliciterons ultérieurement, et qui sont les suivantes : sur l'ensemble du corpus, 28 % des ouvrages ou articles traitent de l'industrie du délainage et 29 % s'essaient à la biographie de figures de notables locaux (un seul ouvrage s'essaie à la biographie d'une ouvrière). En

[13] Gaston Tournier et Édouard Cormouls-Houlès notamment.
[14] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers de Mazamet ; dans la grève et l'action quotidienne, 1900-1914,* Paris, François Maspero, 1978.
[15] Rémy Cazals, *les Révolutions industrielles à Mazamet ; 1750-1900,* Paris/Toulouse, La Découverte/ Maspero-Privat, 1983.

revanche, le thème des ouvriers en tant que groupe social concerne 11 % des travaux[16]. Les ouvriers constitueraient, de fait, un *groupe* là où les édiles et les industriels existeraient en tant qu'*individus*. Enfin, 11 % des ouvrages se sont intéressés à la religion dans cette ville : sur les huit recensés, six concernent la religion réformée[17], essentiellement écrits par Gaston Tournier ; un, rédigé par Claude Cugnasse, est consacré à la religion catholique[18] et un s'attache à confronter les deux religions[19].

Par ailleurs, Mazamet est un sujet étudié par les historiens, ou les étudiants en histoire, presque toujours par deux entrées : celle de son passé industriel ou celle du religieux. Son « paradoxe » est souvent intégré dans ces travaux, posé comme une évidence.

Ce qui pose problème ici, c'est que peu de recherches ont été effectuées sur les représentations et les mémoires de ce passé dans la construction du discours. Quels sont les rapports entre l'histoire et les mémoires dans cette ville ? Peu de recherches ont été entreprises sur les modes de représentations mentales des acteurs et les systèmes de construction de ces représentations. De même, les travaux traitant du fait religieux demeurent essentiellement des travaux de synthèses réalisés par des « chercheurs » locaux, plutôt protestants. Mais ces ouvrages ne questionnent pas la religion comme un facteur éventuellement structurant d'un système, qui se met en place dès la fin du XIX^e^ siècle et demeure opératoire probablement jusqu'à la Seconde guerre mondiale, et peut-être encore aujourd'hui. Nous nous sommes essayés à un tel travail, il y a quelques années maintenant. Ce dernier s'intitulait *Catholiques et protestants à Mazamet de 1903 à 1940 : attitudes et représentations collectives*[20]. Il s'efforçait d'analyser les modes de représentations, les attitudes et les comportements des communautés religieuses ainsi que les choix politiques effectués par la population de Mazamet à cette époque. Depuis, aucune recherche de ce type n'a essayé d'approfondir la question. Aucun travail historiographique sur la mise en mot des passés de Mazamet n'existe.

---

[16] Essentiellement issus des recherches de Rémy Cazals.
[17] Notamment les ouvrages de Gaston Tournier (voir bibliographie).
[18] Claude Cugnasse, *Essai pour une histoire de l'Église catholique de Mazamet de la Révocation de l'édit de Nantes (1685) à la Révolution française (1789)*, [dactylographié], 1956, Arch. dép. du Tarn, BIB C 1362-1.
[19] Stéphanie Maffre, *Catholiques et protestants à Mazamet de 1903 à 1940 : attitudes et représentations collectives*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1994.
[20] *Op. cit.*

Le fait de ne pas s'être emparé de la possibilité de questionner le paradoxe participe de sa légitimation et de son appropriation par une majorité d'habitants de Mazamet ; voire par des historiens venus d'autres horizons qui citent le cas de Mazamet comme un cas « extra-ordinaire ». Car, nombre d'historiens font référence à la situation mazamétaine dans des ouvrages plus généraux. Il s'agit le plus souvent d'historiens dont les champs de recherche sont le XIX^e^ siècle ou/et l'histoire sociale. De même, les historiens du protestantisme évoquent souvent cette ville car elle fut, et demeure encore, un lieu de mémoires signifiant, en France, pour la communauté réformée.

Cependant, lorsque ces historiens citent le cas de Mazamet, ils s'inspirent le plus souvent des travaux universitaires « toulousains » sans forcément les questionner davantage, comme a pu le faire Michelle Perrot dans un article de la revue *l'Histoire*, en 1979, intitulé : « Patrons de gauche, ouvriers de droite : les grévistes de Mazamet (1909)[21] ». Dans le chapeau qui suit, les termes sont déjà plus nuancés : « Les ouvriers de Mazamet sont "réactionnaires", et leurs patrons "républicains de progrès" ». Il nous semble donc pertinent de revenir sur l'élaboration de ces récits afin d'aller plus avant dans la compréhension du paradoxe, et donc celle de la construction du récit convenu sur le passé de Mazamet.

Une problématique pour questionner le « paradoxe »

L'intérêt de cette situation « paradoxale » réside dans son originalité : qu'elle soit réelle ou fantasmée, elle demeure intéressante à étudier. Même si elle est en partie fantasmée, ou « enchantée », l'intérêt est de comprendre pourquoi ce fantasme a vu le jour et pourquoi il fut réceptionné puis intégré par la population de la ville, et au-delà. Comment le « paradoxe » s'est-il construit ? Quels moments sont essentiels dans sa fabrication ?

Ce travail s'inscrit dans un temps relativement long (1848-2017) ce qui permet de travailler sur l'évolution des représentations de différents groupes sociaux, politiques, religieux ; groupes qui parfois se confondent. D'où la nécessité de ne pas s'en tenir à l'étude de groupes prédéterminés et essentialisés par le jeu des catégories, pour éclairer la complexité d'un ordre social mazamétain.

---

[21] Michelle Perrot, « Patrons de gauche, ouvriers de droite : les grévistes de Mazamet (1909) », *l'Histoire*, n° 15, septembre 1979.

Dans ces récits d'un passé singulier, la chronologie s'oublie parfois. Or, l'histoire doit se garder des anachronismes lorsqu'il s'agit de rendre un passé objectivé compréhensible. Pour ce faire, l'historien essaie de contextualiser, notamment l'usage des mots. De quand et de qui parle-t-on lorsqu'on évoque « les ouvriers » ou « les patrons » à Mazamet ? Qu'entend-on par le terme de « protestants » ou celui de « catholiques » ? De même, la « gauche » et la « droite » sont des notions à préciser, à la fois à l'échelle nationale et à l'échelle locale dans des temporalités précises. « Entrer en histoire, comme l'écrit Maryline Crivello, c'est essayer de reconstituer le passé pour le donner à voir et à lire en évitant également toute téléologie[22] ». Il s'agit bien de différencier ce qui est *histoire* de ce qui est *compris comme de l'histoire*. Quelle différence entre « origines » et « commencement » par exemple ? Pour Paul Ricœur « le commencement est historique. L'origine est mythique[23] ». Les auteurs « d'histoires » de Mazamet ont ainsi souvent évoqué ses « origines » lors de leurs chapitres introductifs. Que propose alors l'historien ?

En effet, comment réfléchir aux rapports entre le religieux, le politique et le social sans produire d'anachronismes et comment tenir compte des jeux d'échelles sur un temps relativement long ?

En fait, comment, à partir d'un récit sur le passé industriel de cette ville, produit par des individus en situation de domination sociale et politique, questionne-t-on l'appropriation, voire la légitimation, de ce discours par les groupes en situation de dominés ? Il s'agit, ici, d'éviter l'écueil de l'essentialisation qui a trop souvent voulu faire dire à l'histoire ce qu'elle n'avait pas été à Mazamet, à savoir *une histoire singulière mais logique et facile à démontrer*.

À partir de l'exemple de Mazamet, ce travail interroge surtout la discipline historique sur sa capacité à questionner les modes de production, de transmission et de diffusion de discours sur le passé et à interroger, inlassablement, le discours convenu.

Une démarche

Afin de proposer des pistes de réflexions et de nouvelles clefs de lecture quant à l'étude du paradoxe mazamétain, nous proposons d'expliciter ici notre démarche de travail.

---

[22] Jean-Louis Bonniol et Maryline Crivello, *op. cit., ibid.*
[23] Paul Ricœur, *la Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Seuil, Paris, 2000, p. 174.

Expliquer la démarche permet d'expliciter le processus choisi quant au traitement du sujet qui est le nôtre et qui doit nous permettre d'avancer dans la réflexion historique afin de la nourrir. Nous avons essayé de faire aller de pair le questionnement historique sur Mazamet et les questions épistémologiques auxquelles ce dernier nous renvoyait. Ainsi, plusieurs champs épistémologiques nous guident : celui du rapport du chercheur à son objet de recherche ; celui du sens des mots utilisés en histoire ; celui des relations entre histoire et mémoire(s) ; celui de la comparaison en histoire ; celui du fait religieux ; celui, enfin, celui de la temporalité : comment inscrire une étude historique dans des temporalités pertinentes ?

Dans un premier temps, nous pensons nécessaire de réfléchir au rapport de l'historien à son objet de recherche. Philippe Joutard écrit, au sujet d'Antonin Court, « cette quête historique, au-delà des motifs rationnels invoqués et réels, pourrait bien être une recherche de son propre passé[24] ». Peut-être ce travail s'attelle-t-il à éclairer notre propre passé, et celui des oubliés du récit ? Nous avons consulté plusieurs articles ou sites dédiés à l'ego histoire, avant de nous aventurer sur nos propres « territoires ». Parmi eux *l'Essai d'ego-histoire collective* [25] ou encore le site du Carnet du réseau historiographique et épistémologique de l'histoire (CRHEH) et, plus particulièrement sa rubrique « Histinéraires[26] ». Des historiens racontent ainsi leur parcours et ce qui a pu les conduire à travailler sur leur(s) objet(s) de recherche. Il nous semble honnête de préciser d'où l'on parle : nous questionnons assez dans nos travaux ce point quant à ceux qui écrivent ou disent le passé. Il est normal de donner quelques pistes nous concernant, sans verser dans une démarche d'ego-histoire qui serait par trop prétentieuse.

Nos quatre grands-parents, originaires de Mazamet, ont, au mieux, décroché un certificat d'études. Ces derniers, ainsi que leurs parents, ont tous travaillé dans des usines de délainage ou de textile. Les femmes plutôt au pelage, les hommes plutôt au sabrage ou à l'étuvage. Tous de confession catholique, pratiquants et pourtant,

---

[24] Voir François Lebrun, « Joutard (Philippe), *la Légende des camisards ; une sensibilité au passé* », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. LXXXV, n° 1, 1978. p. 146-148. URL : https://www.persee.fr/doc/abpo_0399-0826_1978_num_85_1_2930_t1_0146_0000_2 [consulté le 3 mars 2019].

[25] Maryline Crivello, Laure Verdon, *Essai d'ego-histoire collective*, *Rives méditerranéennes*, n° 48, Aix-en-Provence, Telemme, Aix-Marseille université-CNRS, 2014.

[26] URL : https://crheh.hypotheses.org/ [consulté le 4 mars 2019].

notamment la génération des grands-parents (nés entre 1907 et 1922), assez proches du catholicisme social après la période de l'Occupation. Ils furent logiquement impliqués au sein de mouvements associatifs et d'éducation populaires. Politiquement, les sensibilités politiques démocrates-chrétiennes évoluent vers une sensibilité de gauche démocratique à partir des années 1960 dans les deux familles. Les grands-parents sont également syndiqués pour certains, mais jamais adhérents de partis politiques. Des ouvriers catholiques mais plutôt marqués à gauche : rien ne « colle » donc dans cette famille avec le paradoxe mazamétain. Est-ce la famille qui est hors-norme, ou est-ce le paradoxe qui doit être revisité et questionné quant à sa construction ?

C'est au cours de nos études universitaires que l'enseignement dispensé par le professeur Pierre Laborie sur la France de Vichy nous conduit à conscientiser à la fois le « paradoxe » et à la fois le fait qu'il est peut-être plus complexe qu'il n'en a l'air. Dans cette ville, la « phrase » du paradoxe nous questionne : comment se retrouver dans une famille qui semble peu en phase avec lui ? Les cours d'enseignement sur les ambivalences de « la France de Vichy » et sur la complexité des systèmes de représentations, sur la difficulté à penser le passé avec les yeux du présent, nous permettent alors de réaliser un premier travail de recherche sur la question : *Catholiques et protestants à Mazamet de 1903 à 1940 : attitudes et représentations collectives*, déjà cité. Travail qui se poursuit en 1998 par la soutenance d'un DEA, en vue de rédiger une thèse dans la foulée : *Mémoires des Églises catholique et protestantes dans le nord du Midi toulousain pendant les années troubles, 1937-1944-1962*[27]. Avec ce mémoire de DEA nous avons pu approfondir le travail sur les mémoires, sur l'histoire et le fait religieux ainsi que notre travail d'analyse des représentations. Il était logique d'aller plus avant quant à la poursuite de ces travaux. Les accidents de la vie ont repoussé le travail de thèse.

Armée d'un Capes d'histoire-géographie obtenu en 1995 puis d'une agrégation en 2006, nous enseignons et œuvrons à la formation de collègues ou de futurs collègues. La thèse est donc demeurée entre parenthèses plusieurs années.

[27] Stéphanie Maffre, *Mémoires des Églises catholique et protestantes dans le nord du Midi toulousain pendant les années troubles, 1937-1944-1962*, mémoire de DEA d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1998.

Nous demeurons convaincue cependant qu'il n'est jamais trop tard pour « interroger obstinément les évidences[28] » donc c'est en 2014 que ce travail de recherche fut enfin entrepris. Un travail de thèse a probablement l'âge d'une vie, celle de celui qui se lance dans un tel travail…

Interroger des évidences que le présent perpétue quant au passé conduit à questionner le sens des mots et les contextes au sein desquels ils sont usités. C'est pourquoi il nous semble important, dans un deuxième temps, d'insister sur la nécessaire mise en date et en contexte des mots utilisés par les diseurs de passé. C'est à cette condition que l'on peut tendre vers l'écriture d'une histoire qui questionne les complexités politiques, religieuses et sociales dans des contextes différents, selon des temporalités plurielles. En effet, lorsqu'on « raconte » Mazamet, l'essentialisation est omniprésente : « Les ouvriers catholiques votaient à droite et les patrons protestants votaient à gauche. » De qui parle-t-on ? De quels ouvriers ? De quels patrons ? Qu'entend-on par catholiques ou protestant ? Et, de même, par « gauche » et « droite » ? Le sens de ces termes a évolué depuis le milieu du XIX^e^ siècle. De fait on doit également se demander : qui parle ? Quand parle-t-on ? De quand et de qui parle-t-on ? Nous verrons ainsi que cette nécessaire mise « en dates » du vocabulaire permet d'éviter deux écueils majeurs en histoire : celui de l'anachronisme et celui de la simplification confortable.
Évoquer « les catholiques » sans prendre en compte ni la doctrine sociale de l'Église (*Rerum novarum* en 1893 par exemple) ni les apports de Vatican II à partir des années 1960-1970, empêche de nuancer et d'analyser la diversité des catholiques. De même, toujours à titre d'exemple, faire référence à la « droite » et à la « gauche » en 1851 ou en 1936 ne désigne pas les mêmes sensibilités politiques. En 1851, un républicain se situe plus à gauche sur l'échiquier politique qu'un monarchiste, alors qu'en 1936 être républicain ne signifie pas forcément être « de gauche ». Les discours sur le passé ont tendance à dé-temporaliser le récit, à le rendre « achronique ». Il faut donc oser l'historicisation de ces discours sur le passé et « prendre date[29] ».

[28] Pierre Laborie, *le Chagrin et le Venin ; la France sous l'Occupation, mémoires et idées reçues*, Paris, Bayard, 2011.
[29] Patrick Boucheron, Mathieu Riboulet, *Prendre date ; Paris, 6 janvier 2015-14 janvier 2015*, Paris, Verdier, 2015.

Pour y parvenir, nous devons également réfléchir, dans un troisième temps, aux rapports qu'entretiennent, dans l'historiographie française, l'histoire et la/les mémoire(s). Depuis les années 1980, les historiens du contemporain, voire du très contemporain, (ainsi que des philosophes, des psychanalystes et des sociologues) ont travaillé sur ce « couple infernal ». Nous nous appuierons ici sur les travaux du sociologue Maurice Halbwach, des philosophes Paul Ricœur et Michel de Certeau, et ceux d'historiens français tels que Philippe Joutard, Pierre Nora, Jacques Le Goff, Bernard Lepetit, Pierre Laborie ou encore Henri Rousso.

Afin de penser la complexité du « système mazamétain », il est impossible de faire l'impasse sur les liens qui existent entre mémoires et histoire. Parce que la première est « irremplaçable[30] » mais que ses enjeux restent toujours à redéfinir pour l'historien et parce que les systèmes de représentations mentales sont souvent très difficiles à décoder, on peut penser qu'en étudiant les mémoires on contribuera à rendre l'histoire plus vraisemblable. Comme l'écrit Pierre Laborie en 1994, dans la revue *Esprit*, « le rôle de l'historien n'est pas seulement de distinguer la mémoire de l'histoire, de séparer le vrai du faux, mais de faire de cette mémoire un objet d'histoire, de s'interroger sur l'usage éventuel du faux comme vrai et sur le sens que les acteurs veulent ainsi donner au passé et à leur passé[31] ». S'intéresser à l'écheveau de la mise en récit du passé de Mazamet implique, forcément, une analyse des liens mémorio-historiques de ceux qui racontent ou ont raconté ce passé. Quels enjeux mémoriels se posent ici ? Quels enjeux historiographiques ? Quelles mémoires ont été questionnées ? Quelles mémoires ont été publicisées ? Quelles mémoires ont été occultées (consciemment ou inconsciemment) ? Et de fait, il faut interroger les silences : s'agit-il d'oublis conscients ou de trous de mémoire ? Il s'agit donc, en partie, de questionner le statut et la place des *silences*. Quels groupes sont mis en avant, et quels groupes ne sont jamais visibles ? Quels passés sont évoqués ? « […] la mémoire n'est pas – au sens d'inexactitude – vérité du passé. Moins présence du passé que présent du passé, elle est l'usage fluctuant de ce passé selon les interrogations du présent, l'accommodation de l'un à l'autre. Et inévitablement, comme telle, trouée et meublée de silences[32]. »

---

[30] Jean-Marie Guillon, Pierre Laborie (dir.), *Mémoire et histoire : la Résistance*, Toulouse, Privat, 1995, 4e de couv.
[31] Pierre Laborie, « Historiens sous haute surveillance », *Esprit*, n° 198, 1994, p. 47-48.
[32] Pierre Laborie, *les Français des années troubles,* Paris, Seuil, « Points histoire », 2003, p. 52.

Si nous souhaitons comprendre comment fonctionnaient les systèmes de représentations mentales des Mazamétains qui ont écrit sur le passé de la ville, nous devons comprendre quels étaient *leurs présents*. Nous devons faire de même avec les historiens qui ont tenté d'historiciser ces passés. Nous devons donc, systématiquement, travailler sur les présents de ceux qui s'expriment. Nous devons coller à la chronologie, sans quoi les amalgames, les raccourcis et les simplifications à outrance se banalisent. C'est à cette condition que nous pourrons alors questionner les usages sociaux et politiques qui ont pu exister quant à ce passé « paradoxal ». Travailler sur ce champ important de l'histoire contemporaine que constituent les mémoires, dans leurs rapports/apports à l'histoire, peut nécessiter de s'appuyer sur des témoignages oraux. Comment dès lors ne pas se fourvoyer face à la parole des témoins ?
Les mémoires constituent à la fois une source et un objet pour l'historien. À lui de ne pas se laisser envahir par un « trop mémoriel » qui nuirait à son devoir d'histoire, à lui de parvenir à les intégrer dans sa réflexion historique pour lui donner du sens.

Dans un quatrième temps nous devons nous essayer à penser des temporalités plurielles. Le temps de l'historien n'est ni celui des acteurs, ni celui de ceux qui ont écrit ou parlé avant lui. Les bornes chronologiques de notre sujet sont doubles : ainsi, nous croisons en permanence celles du temps des faits avec celle du temps de leur interprétation. Par ailleurs, les dimensions thématiques du « paradoxe » n'obéissent pas aux mêmes temporalités : nous avons à étudier le temps du politique, celui de l'économique, celui du social et celui du religieux. Penser le temps de l'écriture du récit, et appeler à la barre le contexte de cette mise en récit, permet de limiter le risque de contresens et d'anachronismes. Comme nous l'avons écrit précédemment, la phrase « À Mazamet, les ouvriers catholiques votaient à droite et les patrons protestants votaient à gauche » est trop essentialisante et l'historien doit la questionner avec les outils qui sont les siens : le temps, les sources, la méthode critique et savoir d'où il parle.
L'historien s'inscrit lui-même dans son époque, dans une histoire, il est donc soumis aux aléas de son temps. Marc Bloch l'écrivait en 1942 : « Le proverbe arabe l'a dit avant nous : *"Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères"*[33] ». Proverbe réel ou de circonstance, il permet à l'historien d'insister sur la nécessité de

[33] Marc Bloch, *Apologie…*, *op.cit.*, p. 57. Il est question de « proverbe chinois » dans une esquisse datée de 1940.

comprendre l'époque et les modes de représentations qui sont les siens, les codes et les interrogations de son époque afin de ne pas produire d'anachronismes de contextualisation : « L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent [34] ». Un tableau de cette double temporalité est proposé en annexe (voir annexe I, tableau 23).

Cependant, afin de vérifier le statut de ville « singulière » de Mazamet quant à son passé, nous avons dû, dans un quatrième temps, réfléchir à la comparaison en histoire. Existe-t-il d'autres villes industrielles en France qui auraient connu une situation similaire à celle de Mazamet ? Marcel Detienne (anthropologue, historien et philosophe) pose la question : « Comment décider d'emblée ce qui est comparable sinon par un jugement de valeur implicite qui semble déjà écarter la possibilité de construire ce qui peut être "comparable[35]" ? » Les questions que nous inspirent ces propos sont nombreuses. Que signifie comparer en histoire ? Pourquoi comparer ? Que doit-on comparer ? Cette question nous inquiète quelque peu car, dans le corpus de villes choisies (pour être comparées à Mazamet) nous savons que nous n'avons pas échappé à cette difficulté du « choix », effectué de façon par trop « implicite ». Doit-on comparer en fonction de critères socio-spatiaux ? Auquel cas nous pouvons comparer Mazamet avec des villes géographiquement proches : Carmaux (charbon, mines) et Graulhet (mégisserie). Si on compare en fonction de la sociologie religieuse (avec un patronat plutôt protestant et des ouvriers catholiques) nous pouvons comparer Mazamet avec des villes comme Nîmes et Mulhouse. Enfin si nous prenons en compte la productivité et l'activité économique, nous pouvons comparer avec des villes industrielles textiles ayant connu leur apogée économique à la même période que Mazamet : Elbeuf, Tourcoing, Roubaix, Le Creusot, etc. Un dernier critère sera retenu : celui de la mise en mémoire du passé de ces cités industrielles. Nous verrons donc si en croisant ces critères de comparaison nous parvenons à la conclusion d'une singularité mazamétaine.

Enfin, dans un dernier temps, peu évoqué jusque-là dans cette introduction, le religieux doit « entrer en scène ». Car, si l'explicite dans du « paradoxe » est bien que les ouvriers

[34] *Ibid*., p. 63.
[35] Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, « Point essais », 2009, p. 9.

soient de droite et les patrons de gauche, l'essentiel réside davantage sur le facteur que l'on donne comme explicatif de cet état de fait : l'appartenance religieuse conditionnerait le vote de cette population. Le catholicisme serait « de droite » par essence, et le protestantisme « de gauche ». Comment interroger cette affirmation en creux ? Comment questionner le religieux dans la structuration d'un ordre social, et politique, mazamétain ?

Le « fait religieux » recoupe à la fois les croyances et les pratiques des individus mais aussi l'évolution des institutions, l'usage qu'elles font du religieux dans la cité ainsi que la prise en compte des échelles spatiales et temporelles dans les mises en récits propres aux communautés des croyants. L'historien doit ici quérir l'aide de l'anthropologie historique, de la sociologie, de la psychanalyse et de la philosophie. Ces disciplines permettent d'affiner la définition et les approches du religieux que proposent les historiens. Le religieux entre-t-il ici dans le champ de l'histoire sociale, de l'histoire culturelle, de l'histoire des sensibilités ou encore de l'histoire politique ? On pense aux temps pluriels de l'histoire : que nous soyons dans les temporalités braudéliennes, ou dans celles du « temps feuilleté » de Jacques le Goff, ce point doit être questionné pour Mazamet. De quelle catholicité parle-t-on ? De celle d'avant ou d'après Vatican II ? De la même façon, de quels protestantismes traite-t-on ? De ceux d'avant 1938 et la rupture barthienne ou de ceux qui lui sont postérieurs ? En fait, l'histoire du fait religieux oblige à questionner la discipline historique de façon globale, sur des points très précis. Comme l'écrit Claude Prudhomme, il faut d'abord « prendre en compte le maximum de facteurs externes […] mener une analyse qui quantifie ce qui est quantifiable, qui démonte ce qui est démontable[36]. » Dans un second temps, il faut « entrer à l'intérieur du système pour découvrir ce qu'il a de religieux[37]. ». Enfin, il faut s'interroger sur un dernier point : « Comment une croyance modèle-t-elle une représentation du monde ? Une conception de la vie politique ? Un imaginaire social[38] ? »

Travailler sur le religieux relève bien à la fois de l'histoire sociale, culturelle et politique, mais également de l'histoire des représentations. Historiciser le religieux est probablement le garde-fou qui permet de traiter cet objet de manière la moins subjective possible. Concernant l'histoire de Mazamet, la plupart des travaux réalisés sur la

[36] Claude Prudhomme, « Donner la priorité à l'historicité du christianisme », *in* Jean Delumeau (dir.), *l'historien et la Foi*, Paris, Fayard, 1996, p. 247.
[37] *Ibid*.
[38] *Ibid*., p. 248.

thématique du religieux traitent essentiellement du protestantisme et sont écrits par des protestants. Comment cela a-t-il pu impacter la construction du récit qui perdure ? Nous essaierons de questionner ce point ultérieurement.

Des sources pour confronter la trame du passé à la réalité des faits

Ayant éclairé notre démarche épistémologique, nous pouvons désormais expliquer à partir de quelles sources nous avons travaillé durant cette recherche afin d'avancer dans notre réflexion.

La consultation de sources écrites fut régulière et nécessaire. *Le Goût de l'archive*[39] ne nous quitte plus depuis longtemps maintenant.

Nous avons pu, dans un premier temps, effectuer des recherches denses aux archives départementales du Tarn. Le fond est riche et nombre de fonds privés y ont été versés. Notamment celui de la bourse du travail de Mazamet, qui se confond avec celui des archives de la Confédération générale du travail (CGT), versé par la chambre de commerce et d'industrie de Mazamet lorsqu'elle a fermé (fonds 166 J) ; celui de la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC), qui n'avait encore jamais été exploité (fonds 99 J), ainsi que celui de la famille Cormouls-Houlès, une famille d'entrepreneurs mazamétains protestants (fonds 45 J ; 104 J ; 133 J notamment).

Pour ce qui relève des fonds publics, nous avons eu accès aux séries M pour ce qui relève des années 1850-1940. Nous avons pu travailler à partir des fonds électoraux (série 2 M) de ceux de la police administrative et générale (série 4 M). Les fonds dédiés aux cultes jusqu'en 1940 ont été précieux (série V). Nous avons dépouillé également les fonds concernant l'industrie et le travail (série 13 M). Enfin, les fonds de la série W pour ce qui relève de la période contemporaine à partir de 1940 nous ont permis de dépasser le premier XX^{e} siècle. Ainsi, nous avons dépouillé les rapports de la préfecture et des renseignements généraux concernant la période de Vichy et de l'Occupation : ceux de la Légion française de 1940 à 1944 (492 W) ; ceux du cabinet du préfet et d'accueil des réfugiés (506 W). Nous avons pu regarder le fonds 511 W qui traitent des années d'après-guerre (1945-1958) et enfin, le fonds 1107 W concernant Mai 68.

[39] Arlette Farge, *le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, « Point histoire », 1997.

Le fond des périodiques a enfin été consulté : qu'il s'agisse des publications locales (politiques, religieuses, syndicales) tout comme des bulletins municipaux. Voici l'essentiel d'entre eux : *la Voix de la Montagne* (1885-1950), *la Voix protestante des Églises réformées du Haut-Languedoc* (1950-1974), *le Conservateur* (1879-1902), *le Libéral du Tarn* (1902), *l'Union libérale du Tarn* (1903-1908), *la Voix libérale du Tarn* (1914-1941), *le Réveil social du Tarn* (1881-1905), *le Réveil social* (1922-1926), *le Petit Cévenol* (1914), *la Voix de la Montagne* (1905-1938), *la Voix libre* puis *la Montagne Noire* (1944-1988 puis 1989-2015), *la Dépêche du Midi* (1901-1944 puis 1947-2015), *la Voix de Notre-Dame* (1905-1968), *la Voix ouvrière de Mazamet* (1961-1964), *la Voix de Notre-Dame-Mazamet* (1905-1980 PER 114 et FOPER 185), *les Nouvelles protestantes* (1947-1952 PER 401).

Enfin, pour ce qui relève des sources écrites, nous avons eu accès, dans un second temps, aux fonds des archives diocésaines du Tarn. Elles sont riches des enquêtes diocésaines des années 1835, 1870 et 1901. On y trouve également, avec les fonds P 12, P 13-13 et P 13-14 les archives paroissiales de Mazamet Notre-Dame et de Mazamet Saint-Sauveur, les deux paroisses de la ville jusqu'au début du XXI^{e} siècle. Le fonds Mignot (archevêque d'Albi de 1900 à 1918) ainsi que les numéros de *la Semaine religieuse d'Albi* y sont conservés tout comme nombre de travaux universitaires réalisés sur Mazamet. Enfin, on y trouve des correspondances privées qui éclairent une partie du paradoxe mazamétain et qui ont permis d'effectuer des recoupements avec des sources de la série W des archives départementales que nous ne parvenions pas à mettre en perspective. Les archives de la Société de l'histoire du protestantisme français (SHPF), situées à Paris, nous ont donné accès à des sermons de pasteurs mazamétains, à des discours, ainsi qu'aux actes de synodes, notamment ceux organisés à Mazamet en 1883, 1935 et 1947. Des notices historiques sur la ville y sont conservées ainsi que des bulletins du consistoire ou des éclaireurs unionistes qui, pour la première moitié du XX^{e} siècle, nous furent très utiles.

Dans un troisième temps nous sommes allés prospecter aux archives municipales de Mazamet. L'intérêt de ces fonds municipaux est qu'ils recèlent la totalité des délibérations des conseils municipaux quant à la période qui nous intéresse, y compris celle de Vichy et de l'Occupation, très peu évoquée par les travaux historiques sur Mazamet. Nous insistons sur cette période et sur la période 1944-1968 car nous avions

travaillé, auparavant, sur les délibérations des années précédant 1940. Ces archives sont venues compléter les sources trouvées aux archives départementales.

Nous avons, en parallèle, jugé indispensable de construire un corpus d'archives orales afin de recueillir les mots de Mazamétains (de naissance, d'adoption, qui ont quitté la ville…) afin de comprendre comment on « raconte Mazamet ». Ce corpus se compose de deux cohortes de témoins. La première regroupe une dizaine d'entretiens réalisés au début des années 1990. La plupart des témoins sont décédés depuis. La seconde série d'entretiens date de la période 2014-2017 : réalisés près de vingt ans après la précédente, elle révèle d'autres points de vue sur le passé, dans un présent distinct de celui des années 1993-1998. Une partie des témoins interrogés pour cette seconde série d'entretiens a pu lire les travaux de Rémy Cazals et la vulgarisation qui a pu en être faite. Il est donc intéressant d'analyser le processus d'intégration par les mémoires d'éléments empruntés aux travaux de l'historien, jusqu'à être convaincu que l'on « sait » cela par soi-même. Nous avons donc à ce jour recueilli les témoignages de 45 personnes. Mais, à seize ans d'écart, nous ne pourrons pas les traiter de façon similaire car, bien sûr, les contextes de recueil de témoignages sont différents. Les générations interrogées diffèrent également. Et surtout, notre mode de questionnement n'est plus tout à fait le même. La difficulté réside ici dans le mode opératoire à suivre pour constituer ce corpus. L'historien construit ses sources et pour ce qui relève des témoignages, il fallait essayer de récolter une pluralité de profils.

Nous avons donc essayé de montrer comment l'émergence de réseaux de témoins apparaît. Les premiers témoins, contactés d'abord via les institutions religieuses, syndicales ou politiques, nous ont orientée ensuite vers de nouveaux témoins. Ainsi, une « généalogie des témoins » ou plutôt un réseau de sociabilités de témoins peut être effectué. La difficulté étant alors de ne pas se laisser enfermer dans un ou deux types de profils seulement : les chefs d'entreprise nous ont souvent renvoyés vers des chefs d'entreprise ou des délégués syndicaux. D'anciens ouvriers nous ont renvoyés vers d'anciens collègues de travail. Des personnes influentes sur le plan religieux ont relayé au sein de leur communauté. La deuxième difficulté fut de rencontrer des femmes (38 % du corpus), quel que soit leur milieu social ou leur appartenance religieuse, elles n'ont « rien à raconter ». De même, nous avons eu du mal à interroger des ouvriers (ils ne représentent que 32 % du corpus) : même en publiant à deux reprises un court appel à

témoignage dans l'édition locale de *la Dépêche du Midi* en 2017, nous n'avons obtenu que deux témoignages. Enfin, nous avons essayé de contacter des Mazamétains dont les parents étaient d'origine étrangère, car ceux-là manquent à l'appel également dans le récit du paradoxe mazamétain. L'histoire de Mazamet n'est pas une histoire sans étrangers et pourtant, ils font partie des oubliés de cette histoire.

Selon notre niveau de proximité avec certains témoins, ces entretiens (qui durent entre 1 h 30 et 1 h 45) ont pu prendre une tournure plus empathique que d'autres ; nous le savons. De même, nous avons essayé de tenir compte de ce que les témoins pouvaient projeter sur nous et sur nos attentes, tout comme nous avons essayé d'être lucide sur nos propres représentations quant à la personne que nous interrogions. Mais nous savons que l'objectivité absolue n'existe pas dans le traitement des sources en histoire, encore moins peut-être dans la manière de mener un entretien.

Un dernier type de sources écrites était indispensable pour nos recherches. Tous les ouvrages romanesques, biographiques ou « à vocation historique » rédigés par des auteurs locaux ou régionaux sur Mazamet ont constitué un ensemble de sources inestimable. Ces ouvrages, au nombre d'une quinzaine, ne figurent donc pas forcément dans notre partie de mise au point historiographique comme expliqué précédemment. En effet, nous avons pris le parti de les classer au rang de sources : travailler sur la mise en mots du passé nécessite de travailler à partir de ces écrits qui diffèrent souvent des travaux universitaires. Nous avons posé la « frontière » ainsi car il nous semble que, quelle que soit la production universitaire, elle obéit à une méthode, à des règles. Certes, certains « auteurs locaux », férus d'histoire, essaient de respecter en partie ces dernières (travail d'archives, croisement des sources, contextualisation, etc.). Cependant, deux aspects nous semblent essentiels dans la différenciation d'un ouvrage-source d'un ouvrage historiographique. Ce dernier est censé proposer une réflexion à la fois historiographique et épistémologique quant au sujet abordé ; ensuite, il est soumis au contrôle et à la supervision des pairs, d'un référent scientifique (un directeur de recherche en l'occurrence).

Malgré ce qui vient d'être écrit, et nous le montrerons dans notre seconde partie, la production universitaire peut parfois servir de source au chercheur qui travaille sur « la

fabrique de l'histoire[40] ». Des travaux d'universitaires, ainsi que ceux d'étudiants de l'université Toulouse-Le Mirail, nous ont permis de mettre en abîme le travail du chercheur : à la fois source et à la fois référence historiographique.

Enfin, quelques sources audiovisuelles nous ont aidée dans la compréhension de la mise en image, de la mise en scène, de la mise en spectacles, du passé de Mazamet. Celles qui nous sont accessibles sont surtout issues des magazines d'information régionale. Elles donnent à voir et à entendre comment sont perçus la ville et son passé par ceux qui y vivent ou ceux qui y enquêtent. Nous avons particulièrement insisté dans ce travail sur une fiction de près de 15 minutes réalisée en 1951 : cette année-là est organisée la fête du « centenaire du délainage » dans la ville. Cette fiction met en scène l'« histoire » de Mazamet depuis « les origines ». La manifestation est placée sous le haut patronage du président de la République Vincent Auriol et elle accueille les ministres des Affaires étrangères, des Finances, de l'Économie, du Commerce et de l'Industrie, ainsi que les ambassadeurs du Royaume-Uni, de l'union Sud-Africaine, d'Argentine, d'Australie et d'Uruguay. Cet événement, qui dure cinq jours (du 5 au 10 juin 1951), en dit autant quant à la mise en scène des origines « enchantées » de Mazamet que bien d'autres sources.

Tisser les fils de l'histoire

Afin de répondre à la problématique énoncée précédemment, grâce au corpus de sources constitué et à l'aide des ouvrages scientifiques déjà cités, nous pouvons alors nous risquer à proposer un plan pour donner à voir comment notre réflexion se construit et s'organise.

Dans une première partie, nous proposons d'abord une analyse des récits mémorio-historiques sur le passé de Mazamet prononcés ou écrits en ce début de XXI^{e} siècle.
La question centrale ici est de comprendre quels sont les éléments récurrents de ces discours sur le passé. Dans un premier temps nous analyserons les sites officiels d'institutions publiques et religieuses de Mazamet et les mots qu'ils choisissent pour raconter leur histoire et celle de Mazamet. Ensuite nous procéderons à une analyse des ouvrages d'auteurs locaux (romans, biographies, etc.) pour essayer d'y trouver des

[40] Titre de l'émission d'histoire quotidienne de France Culture, produite par Emmanuel Laurentin.

éléments récurrents sur le passé de la ville. Enfin, les entretiens avec nos témoins nous permettront de comprendre comment se raconte « Mazamet avant ». Que reste-t-il aujourd'hui dans l'imaginaire collectif du passé industriel, religieux, social et politique de cette ville ?

Partant de là, nous pourrons vérifier si le paradoxe des « ouvriers catholiques de droite et des patrons protestants de gauche » demeure. Si la réponse est positive, nous devrons interroger le paradoxe.

Nous présenterons ensuite « les décors » où se joue la pièce. Démarche un peu convenue en histoire, mais qui permet de contextualiser et dans le temps et dans l'espace l'objet de nos recherches. Ici un problème émerge : contextualiser, c'est déjà choisir. Il faut donc essayer de demeurer assez neutre dans cette démarche descriptive, ce qui, en histoire, ne va pas de soi, même inconsciemment. Mais il est nécessaire de présenter succinctement l'évolution économique de la ville du milieu du XIX^{e} siècle jusqu'à la fin des années 1980 et le déclin de ses industries. Il faut évoquer ensuite les ancrages religieux où protestants et catholiques se déchirent probablement moins qu'ailleurs car la prospérité de la ville passe avant tout le reste. Enfin, il sera temps de montrer les porosités des familles politiques à Mazamet à travers leurs mutations et leurs permanences au cours des 150 dernières années.

Après avoir effectué une analyse du corpus de témoins et planté le décor, nous pourrons effectuer un premier constat quant à l'existence avérée d'un discours mémorio-historique « officiel » sur le passé de Mazamet. Il sera alors temps de réfléchir à la différence qui demeure entre un *récit ou discours sur le passé* et un *récit historique*. Les mots qui reviennent souvent lorsque l'on raconte Mazamet sont les mots « ouvrier », « patron », « gauche », « droite », « protestant » et « catholique ». Il faudra questionner ces mots afin de comprendre de quoi ils sont le nom. Un travail de contextualisation de l'histoire de Mazamet et de l'histoire de sa mise en récit permettra d'appréhender comment des glissements de sens ont pu s'opérer et produire un discours probablement un peu trop simple, voire manichéen. Travailler sur le sens des mots, comme expliqué dans notre démarche précédemment, nous semble une étape essentielle à la réflexion historique.

Enfin, nous nous demanderons si cette situation mazamétaine est réellement singulière**.** Existe-t-il une situation similaire en France quant aux relations entre le statut social, l'appartenance religieuse et les orientations politiques des individus pour la période qui

nous intéresse, à savoir du milieu du XIX^e à la fin du XX^e siècle dans une ville industrielle ?

Concernant la comparaison, faut-il comparer les configurations sociales, religieuses et politiques de ces villes ou bien la mise en place de mémoires et de récits du passé sur ces configurations ? Nous tenterons de combiner les deux options. Face à cet exercice délicat, il nous semble nécessaire de contextualiser, d'analyser et d'expliciter. Nous tenterons d'établir des critères de comparaison pertinents, même si l'entreprise nous semble périlleuse comme expliqué précédemment. Nous mettrons alors Mazamet en miroir avec les villes de Graulhet, Carmaux, Mulhouse, Alès, Montbéliard et le Creusot.

Dans une deuxième partie nous proposerons une périodisation des mises en récit du passé de Mazamet afin de comprendre quand, et surtout comment, un discours convenu, répété et approprié par nombre de Mazamétains a pu devenir et demeurer opératoire. Nous proposerons une périodisation en trois temps.

Tout d'abord nous nous pencherons sur la période de 1880 à 1939, qui correspond à celle durant laquelle, en France, les récits sur les « petites patries » sont nombreux. Comme pour signifier que, dans une période instable en termes de relations internationales et de mutations sociales, le besoin de raconter, de retrouver des origines aux communautés villageoises est une question de « survie » pour la communauté. Ici, les travaux d'Anne-Marie Thiesse[41], de François Ploux[42], d'Alban Bansa[43] ou encore de Jean-François Chanet [44] nous éclaireront afin de mieux appréhender ce besoin « d'histoire des origines » de la part des notables mazamétains, pour cette période. Les années 1880-1939 officialisent bien un récit qui met à jour des « origines » mazamétaines « extra-ordinaires ».

De 1940 à la fin des années 1960, peu de travaux sont réalisés sur le passé de Mazamet. Ce qui ne veut pas dire que rien n'est raconté. En effet, la commémoration du centenaire du délainage, qui a lieu en 1951, participe de la construction du récit. Elle met en scène les « origines » de la prospérité de la ville à travers l'industrie lainière. Nous étudierons alors le contexte de 1951. Pourquoi cette date ? Qui organise ces festivités ? Qui est

[41] Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*
[42] François Ploux, *op. cit.*
[43] Alban Bansa, Daniel Fabre (dir.), *Une histoire à soi*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.
[44] Jean-François Chanet, *l'École républicaine et les Petites Patries*, Paris, Aubier, 1996, préface de Mona Ozouf.

invité ? Quelles manifestations sont prévues ? Pour qui ? L'intérêt est de comprendre quelle mise en scène du passé est proposée et quels usages publics de ce passé sont mobilisés.

Enfin, notre dernière période de mise en récit couvre les années 1970-2000. Il s'agit de la période où l'université s'invite à Mazamet. Comment le travail universitaire propose-il un récit historique du passé de Mazamet ? Nous sommes alors dans un contexte de renouvellement épistémologique chez les historiens, l'histoire sociale est à son apogée. Concernant Mazamet, l'historien Rémy Cazals tente ce pari audacieux : rendre aux ouvriers des industries textiles de la ville un peu de leur histoire, et leur rendre la parole. Dans un contexte historiographique où l'histoire sociale inspirée par un courant marxiste à l'université explose, ce renouvellement opéré pour Mazamet est intéressant. L'historien propose un premier récit historique quant à l'histoire des grèves du début du XX^e^ siècle à Mazamet[45]. Ensuite il travaille sur un temps plus long, celui des « révolutions industrielles » à Mazamet de la fin du XVIII^e^ siècle à la Première Guerre mondiale[46]. Il renouvelle les sources, s'appuie sur des témoignages, et adopte une démarche d'histoire quantitative et sérielle qui fait parler les chiffres : salaires, effectifs, taux de syndicalisation, résultats électoraux. Ainsi, une histoire des ouvriers mazamétains est proposée qui s'appuie sur une histoire économique et sociale. Ces travaux voient le jour dans un contexte de déclin industriel et, paradoxalement, on assiste alors à une institutionnalisation du paradoxe. Indépendamment de la volonté de l'historien, la réception de son travail, va, au fil des ans, s'agréger aux récits de la « petite patrie » mazamétaine des années 1880-1939 et on assiste alors à la sédimentation des différents récits. D'où l'émergence d'un discours que plus personne ne questionne en 2017 et qui génère une « histoire figée » et *achronique*.

Il paraît donc pertinent, dans une troisième et dernière partie, de s'essayer à une démarche de déconstruction du récit convenu. Elle permettra probablement de faire émerger d'oublis et de « trous de mémoires » dans le discours. Aborder la complexité des rapports entre le religieux, l'économique et le politique conduira certainement à ouvrir des pistes pour proposer un *alter récit historique* de la ville. Pour appréhender cette déconstruction, nous nous appuierons d'abord sur la période qui va de 1903

[45] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…, op. cit.*
[46] Rémy Cazals, *les Révolutions…*, *op. cit*

(première grève dans le délainage) jusqu'à la défaite de juin 1940. Nous pensons en effet que ces décennies constituent la matrice d'un ordre social mazamétain, dont des traces perdurent encore.

Dans un premier temps, afin de comprendre comment un ordre social mazamétain a pu donner lieu à la production d'un tel récit immuable quant au passé, il nous semble nécessaire d'entrer, dans le sujet par le biais du religieux et ses ambivalences. En effet, la complexité religieuse mazamétaine (trop souvent simplifiée) constitue un élément de lecture du « système mazamétain » essentiel. Pour reprendre les propos cités par François Ploux précédemment, « le village n'était pas seulement un système social. C'était aussi une construction idéologique[47] ». Nous questionnerons donc l'organisation des communautés protestantes et catholique à Mazamet et leur capacité à se situer dans un ordre religieux puis social propre à Mazamet. Nous essaierons de comprendre également comment les représentations mentales des uns et des autres ont permis (ou pas) de se projeter dans le passé en tant qu'acteurs dominant et agissant ou en tant qu'acteurs dominés et subissant. Nous montrerons comment le religieux contribue à structurer un ordre social consensuel en apparence.

Nous questionnerons de la même façon les ambivalences syndicales qui régissent l'ordre social mazamétain durant cette période. En effet, pourquoi des ouvriers syndiqués à la CGT sont-ils si attachés, en majorité, au culte catholique ? Pourquoi la CGT mazamétaine ne parvient-elle pas à éloigner les ouvriers des églises alors qu'à Carmaux elle y parvient ? Et pourquoi des ouvriers catholiques n'adhèrent-ils pas en masse, à la fin des années 1920, à la CFTC, syndicat chrétien qui prône la collaboration de classes là où la CGT défend la lutte des classes ? Autant de questions que nous poserons afin d'éclairer le paradoxe.

Pour nous aider, dans un deuxième temps, nous observerons les jeux d'échelles temporelles et spatiales. Selon les temporalités Mazamet ne se situe pas forcément « dans l'histoire » même si elle est intégrée « dans le monde ». En effet, cette ville est bien connectée au monde pour ce qui relève du commerce de la laine notamment. Si la ville semble « dans le monde » au point de vue économique et financier, il n'en va pas de même sur le plan politique. Face aux événements internationaux (comme la montée des totalitarismes durant les années 1920 et les années 1930) ou nationaux (comme le

[47] François Ploux, *op. cit.*, p. 15.

« moment » Front populaire en 1936), Mazamet donne l'impression d'être « un îlot à l'abri de l'histoire[48] ». Elle ne semble « dans l'histoire » que lorsqu'il y a crise politique et sociétale à l'échelle nationale : c'est le cas avec la loi de 1905 ou durant la période de l'Occupation (1940-1944). Cependant, la connexion au monde ne concerne vraiment, dans sa conscientisation, qu'une minorité d'acteurs : les chefs d'entreprise, les courtiers, les contremaîtres ainsi que les cadres missionnés pour aller traiter au-delà des mers. L'ouverture au monde ne concerne pas les groupes sociaux les plus modestes. Elle leur permet de travailler, mais rien ne leur est accessible de cet « être au monde » mazamétain, en dehors de noms « exotiques » donnés à certaines rues de la ville. D'où l'intérêt de réfléchir à la toponymie des rues de Mazamet (rue de La Plata, rue de Buenos Aires, etc.).

De la même façon, concernant les communautés religieuses, c'est par une inversion des rapports de dominations entre l'échelle nationale et l'échelle locale que nous montrerons comment émerge un groupe majoré dans le récit et un groupe minoré. Nous analyserons la mise en tensions mémorielles chez les protestants mazamétains et la quasi-impossibilité à effectuer cet exercice mémoriel pour les catholiques. Ainsi, nous ferons apparaître un passé où les termes de majoritaire, dominant, majorés ne vont pas forcément de pair. Nous pourrons alors expliquer comment le récit s'est conçu et diffusé.

Pour achever de déconstruire le récit « enchanté » et proposer un alter récit historique de Mazamet, nous devrons, dans un dernier temps, répondre à la question suivante : de qui et de quoi ne dit-on pas l'histoire à Mazamet ?

Dans un premier temps, le discours sur le passé nous donne à voir, en creux, une histoire des « sans », une histoire d'oublis et de « trous de mémoire ».

Quid des ouvriers après la Première Guerre mondiale ? On s'arrête trop souvent à ceux des « grandes grèves » du début du XX^{e} siècle et l'ouvrier demeure figé dans le temps. Et même de ceux-ci que reste-t-il ? Pas de mémoires ouvrières dans la ville. Pas de musée institutionnel de l'histoire des ouvriers. L'histoire des ouvriers se confond avec celle du délainage. C'est-à-dire que ce groupe social et les pouvoirs publics n'ont pas éprouvé le besoin (contrairement à ce que l'on peut observer à Carmaux par exemple)

[48] Maffre Stéphanie, .*Catholiques…, op. cit* , p. 43.

de demander que des traces de lui demeurent. Pourquoi les syndicats, et notamment la CGT, si forte à Mazamet de 1909 aux années 1980, n'ont-ils pas réussi à imposer une statuaire, des plaques commémoratives, une muséification de la condition ouvrière à Mazamet ? Pourquoi par ailleurs ne parle-t-on pas, ou si peu, de la CFTC mazamétaine pour la période des années 1920-1940 ?

De la même façon, ces récits oublient les femmes. On traite très peu d'elles et de leur diversité dans ce récit. Au mieux, ce sont de bonnes mères et de bonnes épouses : les récits empreints de christianisme les idéalisent dans ces rôles-là. Du côté de l'histoire sociale, on note qu'il s'agit souvent d'ouvrières payées moitié moins que les hommes. Mais qui a recueilli leurs paroles ? Il est trop tard pour les générations nées avant la Première Guerre mondiale, mais il est possible, encore, de discuter avec des femmes de tous milieux sociaux, de confessions diverses, nées après 1930. Leurs problématiques se recoupent souvent au-delà de leurs différences.

Comment expliquer enfin que les immigrés et les étrangers ne soient jamais évoqués dans les récits sur le passé de la ville ou dans ses récits historiques ? Où sont donc les réfugiés espagnols exilés une fois la guerre d'Espagne perdue par les Républicains ? Où sont donc les Maghrébins qui, à partir des années 1950, nourrissent la main-d'œuvre de nombreuses usines ? Pourquoi les « étrangers » sont-ils invisibles ? Sur le plan religieux, alors que l'on évoque toujours le dualisme catholiques/protestants dans la ville, l'islam demeure là encore invisible. De fait, en allant regarder du côté des *subaltern studies*, il faudra se demander si l'histoire de cette ville ne relève pas, alors, d'une histoire « classique » de rapports de dominations.

Il faudra, dans un second temps, s'interroger sur le fait que ce discours sur le passé s'est effectivement figé dans le temps : figé en 1939, en 1951 ou encore en 1978. Ces couches de récits se sont sédimentées et de fait, le temps de la mise en histoire s'est arrêté. Ce qui exclut donc tout champ de recherche en histoire du « très contemporain ». Car, enfin, de quoi ne dit-on pas l'histoire à Mazamet ?

Quid des conflits sociaux postérieurs à 1944 ? Depuis la grève de 1909, la ville aurait-elle vécu sans tensions sociales ? *Quid* du centenaire du délainage de 1951 vu par les ouvriers ? Comment continue l'histoire après 1951 ? Beaucoup de silences également sur les années 1940-1944. On évoque la défaite de juin 1940 et on héroïse, processus classique pour cette période, les membres de la résistance armée du corps franc de la Montagne Noire. Peu de mots au sujet des mouvements de résistance civile. Peu de

mots sur les habitants de la ville non-maquisards, sur la vie quotidienne sous l'Occupation. Peu de mots sur l'activité industrielle de la ville sous l'Occupation et peu de mots encore sur la collaboration économique.

Nombre de champs de recherche inexplorés donc pour ce qui concerne l'histoire de Mazamet.

Pour clore cette introduction, nous dirons qu'il est alors temps d'essayer de déconstruire les évidences du passé « singulier » de Mazamet. Nous dirons qu'il est temps, *au-delà de l'exemple de Mazamet*, d'interroger la discipline historique sur sa capacité à questionner les modes de production, de transmission, de diffusion de discours sur le passé. Puisque, comme l'écrivait Pierre Laborie, « [l'histoire, c'est] non seulement un savoir établi, comme il se doit, mais une réflexion critique sur la construction, la transmission et les usages de ce savoir avec, comme ligne de conduite, le souci de déchiffrer les certitudes nourries de l'air du temps et de questionner obstinément les évidences[49] ».

Carte 1. Mazamet dans le Midi de la France
Source, URL : https://www.geoportail.gouv.fr/carte

[49] Pierre Laborie, *le Chagrin…*, *op. cit.*, p. 14.

PREMIÈRE PARTIE
L'ÉCHEVEAU DES RÉCITS MÉMORIO-HISTORIQUES

INTRODUCTION

À Mazamet, nombreux sont les habitants à raconter encore que « [avant] à Mazamet les ouvriers votaient à droite et les patrons votaient à gauche. Les ouvriers votaient à droite car ils étaient catholiques et les patrons votaient à gauche parce qu'ils étaient protestants ».

Ce récit semble évident et acté, c'est celui qui évoque une ville industrielle qui fut le « centre mondial du délainage » du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'à la seconde moitié du XX^e^. Celui d'une ville dont les comportements et les attitudes politiques semblent singuliers, voire paradoxaux. Ce discours sur un passé disparu se retrouve dans de nombreux ouvrages littéraires locaux, sur le site internet de la commune de Mazamet ainsi, parfois, que dans des revues scientifiques. Et enfin, dans les mots de témoins interrogés.

Il nous semble intéressant, tout d'abord, de commencer notre travail de réflexion par l'étude de ces récits actuels, ceux que l'on peut recueillir en ce début de XXI^e^ siècle. Ce premier chapitre tente donc de recenser les modes de diffusion de ce récit aujourd'hui, au début du XXI^e^ siècle en proposant une typologie de ces derniers. Un important travail de recueil de témoignages oraux a été effectué. Il nous a permis de comprendre, en partie, comment les réseaux de témoins se mettent en place. Ainsi, nous avons pu établir une généalogie des rencontres de témoins, intéressante quant à « qui pense que quelqu'un est légitime à raconter le passé de la ville ». Et, de fait, la question de la construction de catégories en histoire s'est posée à nous. Nous avons essayé d'en proposer plusieurs, afin que l'on puisse se rendre compte que le choix des critères de discrétisation influence la réflexion de l'historien.

À l'issue de cette analyse de recueil de données, nous avons repéré les mots-clefs qui reviennent dans les récits afin de pouvoir dégager les grands traits d'un récit mémorio-historique qui ferait de Mazamet une ville singulière. D'où, dans un deuxième chapitre, le désir de questionner ce qui différencie un récit *sur le passé* d'un récit *historique*. C'est-à-dire, un travail d'analyse quant aux enjeux épistémologiques qui sous-tendent les rapports entre mémoires et histoire, mais également entre mythes, mémoire et histoire, entre passé et histoire.

Ainsi, on peut alors clairement définir, avec nuances, les termes de « catholiques », « protestants », « gauche », « droite », « ouvrier » et « patrons » qui reviennent de façon récurrente dans ces discours mémorio-historiques. Il faut ici les expliciter selon les temporalités auxquelles ils font référence et selon celles du moment du récit qui les emploie. Il faut oser un travail de dé-essentialisation des mots afin de comprendre ce qu'on veut leur faire dire.

Nous avons ensuite jugé important, avant que de poursuivre sur l'exemple de Mazamet, d'exposer dans un troisième chapitre, succinctement, quelles étaient les réalités sociales, économiques, politiques et religieuses de la ville pour la période étudiée, c'est-à-dire du milieu du XIX^{e} siècle jusqu'aux années 1980. Cela a pour but de permettre au lecteur de comprendre comment les contextes économique, social, politique et religieux impactent cette ville durant près d'un siècle et demi.

Enfin, face à l'apparente singularité de la situation mazamétaine, le dernier chapitre de cette partie nous conduit à comparer le cas de Mazamet avec celui d'autres villes, aux situations apparemment similaires, afin de voir si cette singularité existait bel et bien. Essayer de comparer conduit à se demander d'abord ce que comparer veut dire. Pourquoi comparer, et surtout, comment comparer ? Nous avons donc proposé des outils pour essayer de comparer le cas de Mazamet avec celui de Carmaux, Graulhet, Mulhouse, Le Creusot, Montbéliard et Alès. Les choix des comparables ainsi que les outils que nous avons conçus, voire inventés, demeurent imparfaits. Cependant, ils nous permettent de proposer une ébauche d'analyse et de poser le constat des limites de la comparaison en histoire. De fait, Mazamet peut apparaître comme une ville au passé singulier, cependant l'exercice de la comparaison oblige à nuancer cette singularité.

CHAPITRE PREMIER
LORSQUE LES FILS DES RÉCITS MÉMORIELS S'EMMÊLENT : RACONTER MAZAMET EN 2017

> *Ce qui est officiellement défini comme le « passé » est toujours et nécessairement une sélection particulière de l'infinité de ce dont on se souvient ou ce dont on est capable de se souvenir*[50].

« On ne s'étonne jamais assez de l'histoire. Et d'abord, de sa diversité. N'unit-elle pas, sous un même label, des exercices littéraires et des recherches savantes, un journalisme supérieur et des travaux d'érudition, les Mémoires à la première personne et les traités qui visent à l'objectivité[51] ? » Comme Krzysztof Pomian, on peut penser, effectivement, que cette pluralité de mises en forme de discours sur le passé relèvent de l'histoire ; mais, comme lui encore, on peut également penser que « l'histoire ne va pas de soi ».

À Mazamet, l'histoire ne va pas de soi… Cette ville, depuis les années 1880, passionne nombre de curieux, érudits et amateurs d'histoire locaux. Ces passionnés ont mis en mots le passé ou plutôt « les » passés de la ville. Ces récits ont abouti à raconter Mazamet, en partant de plus en plus souvent d'une évidence : une ville « singulière » au sein de laquelle « les ouvriers catholiques votaient à droite et les patrons, protestants, votaient à gauche ».

Comment raconter Mazamet aujourd'hui ? Nous nous intéresserons ici à plusieurs types de récits produits depuis le début des années 2000, afin de rester dans une période très

[50] Eric Hobsbawm, Terence Granger (dir.), *op. cit.*, p. 12.
[51] Krysztof Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1999, p. 7-9.

contemporaine. Tout d'abord, nous irons regarder du côté des sites internet : site officiel de la commune, sites des communautés religieuses et sites des établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD). Ensuite, nous nous pencherons sur des récits écrits : ceux des romans locaux ou régionaux, ceux des biographies et des autobiographies produites par des Mazamétains. Les travaux universitaires sont exclus de cette partie de l'analyse car ils relèvent d'un autre type de démarche et seront convoqués dans la deuxième partie de ce travail. Dans un troisième temps, nous analyserons les entretiens oraux, réalisés auprès de 50 personnes environ, retraitées ou non, mais qui ont essayé de raconter, à travers leurs souvenirs, un peu du passé de la ville. Il était prévu de dépouiller les questionnaires proposés aux lycéens de la ville afin de savoir quelle représentation du passé de Mazamet ont les jeunes en 2017. Hélas, les lycées qui nous avaient donné leur accord n'ont retourné aucun questionnaire.

I. LES SITES INTERNET RACONTENT LE PASSÉ

A. LE SITE OFFICIEL DE LA VILLE : UN DISCOURS DONT LA COHÉRENCE SEMBLE LOGIQUE

En consultant le site officiel de la ville, on peut lire que « de tout temps, Mazamet a été une terre "convoitée". Ainsi, les Volsques et les Wisigoths sont les peuples qui édifient les premières fortifications. Plus tard, les cathares et les huguenots y trouvent un refuge pendant les terribles guerres de religion. La paix revenue, c'est par ses industries que l'on connaît Mazamet : au XVIII^e^, les tissus de qualité qui sortent des manufactures portent le nom de "mazamet" et, au XIX^e^ siècle, Mazamet devient le centre mondial du traitement des peaux de moutons, en créant une industrie novatrice : le délainage, très vite associée à la mégisserie[52] ».

On s'attache dans ce rapide tour d'horizon à découper le passé de la ville en six périodes.

Pour commencer, on s'intéresse à « Saurimonde, la fée d'Hautpoul », personnage qui relève de la légende, mais qui demeure assimilé au passé de Mazamet, et on retranscrit ici la version d'Henry Tournier, parue dans la *Revue du Tarn*[53]. L'histoire se déroule au

[52] URL: http://www.ville-mazamet.com/mazamet-culture-et-divertissements/page-histoire_2-1_3.htm [consulté le 2 octobre 2017].

[53] Henry Tournier, « Le peigne d'or, légende de l'Hautpoulois », *Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn*, t. XVII, Albi, impr. Nouguiès, 1900, p. 203-207.

Moyen Âge et légitime les qualités de l'eau de l'Arnette, rivière indispensable à l'activité des moulins et du délainage. En réalité il s'agit d'une eau peu calcaire.

On y évoque ensuite « la fondation de Mazamet » dans une deuxième partie où l'on tente de résumer l'histoire du XIII^e^ au XV^e^ siècle de cette ville « descendue de la montagne », plus précisément du village d'Hautpoul. On essaie, enfin, d'expliquer l'étymologie de Mazamet (*mas Aimât, mas de Jamet*).

Les guerres de Religion des XVI^e^-XVII^e^ siècles permettent, dans un troisième temps, d'insister sur une filiation entre catharisme et protestantisme. En mettant en avant ce qui oppose ces deux religions à la religion catholique, dominante dans le royaume de France, on raconte donc que « les habitants de la région, au caractère dur et rebelle et éloignés de tout pouvoir central, sont séduits par l'esprit d'opposition et de tolérance de la Réforme protestante, qui n'est pas sans réveiller le souvenir encore vif du catharisme ». Cette vision des choses n'est cependant pas si évidente pour tous. En effet, le pasteur Philippe Vassaux, qui a officié à Mazamet dans les années 1960, écrit dans son *Essai sur l'histoire de Mazamet* que « la conception du monde cathare est fondamentalement pessimiste » et il ajoute qu'il est « inexact de le considérer comme un précurseur du protestantisme[54] ».

Une quatrième période s'articule ensuite autour de « l'essor économique » de la ville à partir du XVI^e^ siècle, grâce à l'activité textile. C'est ici que les premiers noms d'« entrepreneurs » protestants mazamétains apparaissent, tels ceux de Louis Valade ou de Pierre Olombel. On construit alors une passerelle dans le temps en accolant aux deux noms précédents celui de Pierre-Élie Houlès pour le début du XIX^e^ siècle. Ce qui permet de réaliser la transition avec « l'épopée industrielle » dans la cinquième période de ce récit. Période qui court de 1851 à 1970 (soit plus d'un siècle) et raconte l'essor du délainage et de la mégisserie. Enfin, la dernière partie, « Mazamet aujourd'hui », tente de montrer les capacités d'adaptation de cette ville au XXI^e^ siècle.

Il est écrit, en conclusion de cette « histoire » de la ville sur le site municipal, que « la vérité d'hier est toujours celle d'aujourd'hui… Mazamet n'est pas tout à fait comme les autres ». Singularité qui se donne à voir lorsqu'on se promène dans Mazamet en 2017. On peut lire sur un des panneaux du parcours historique de la ville, proposé par l'office du tourisme, intitulé « Vie politique » que « Mazamet se distingua par une vie politique

[54] Philippe Vassaux, *Essai sur l'histoire de Mazamet,* [dactylographié], Société de l'Histoire du protestantisme français [SHPF], 1978.

singulière ; en effet, la gauche républicaine soutenue par les industriels protestants s'opposait à la droite conservatrice ayant les faveurs des catholiques, y compris de la majorité des ouvriers ». On y lit également que « ici, les patrons sont protestants et ce titre leur suffit pour que les ouvriers ne votent pas comme eux et votent comme leur curé », phrase attribuée à l'ancien maire de la ville, Édouard Barbey, en 1877, dont on retrouve la trace dans l'ouvrage *Mazamet, chronique d'une ville*[55]. Cette lettre est issue de la correspondance privée de l'homme politique. Mais si cette seule phrase suffit à fonder le paradoxe, l'historien est confronté à un réel souci méthodologique.

Le site de la ville de Mazamet remplit cependant sa fonction, qui demeure celle de donner des outils et des informations aux touristes de passages. Un passé « mis » en mots et qui donne à rêver, qui laisse la place à l'imaginaire, peut se légitimer.

B. LES SITES DES EHPAD : DES ORIGINES À EXPLICITER POUR LÉGITIMER LA PRISE EN CHARGE DES « ANCIENS »

À Mazamet, il existe actuellement quatre établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD).

L'EHPAD privé du Refuge protestant est reconnu d'utilité publique depuis 1907. On peut lire sur son site : « Le Refuge protestant a été fondé en janvier 1850 à l'initiative de la communauté protestante et d'un groupe d'industriels de la ville au nombre desquels figure au premier chef Pierre-Élie Houlès, alors maire de Mazamet, à qui l'on doit également la création de la première société de secours mutuel et la prospérité de l'industrie textile régionale. […] Fidèle au projet de ses fondateurs, le Refuge protestant considère que c'est toujours au nom du Dieu de Jésus-Christ qu'il accueille et soigne ceux qui lui font confiance aujourd'hui. » Le passé est rappelé ici et nous informe sur les origines de cette « maison de retraite[56] ». Il nous rappelle également que la communauté protestante de la ville est à l'origine de la prospérité de celle-ci.

L'EHPAD privé Saint-Joseph, d'obédience catholique, appartient aujourd'hui au groupe URIOPSS (Union régionale interfédérale des organismes privés sanitaires et sociaux). Il se présente ainsi sur son site d'accueil : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme : tout Citoyen peut donc parler,

---

[55] Michel Bourguignon, *Mazamet, chronique d'une ville ; Du fil de l'Arnette au fil de la laine,* Mazamet, [éd. à compte d'auteur], impr. Max Farenc, 1989, p. 167.

[56] URL : http://lerefugeprotestant.fr/qui-sommes-nous/ [consulté le 18 novembre 2017].

écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté, dans les cas déterminés par la Loi[57] » en référence à l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Il est sous le régime de la loi 1901. Il fut fondé par l'industriel catholique Galibert-Ferret en 1924 : « À la fin du XIX^e^ siècle, de généreux bienfaiteurs se sont engagés en faveur des plus démunis, par attachement à ce territoire du sud du Tarn, caractérisé par la présence d'importantes entreprises textiles et par le triomphe de l'industrie du délainage. La maison Saint-Joseph de l'Association Galibert-Ferret eut une existence officielle en 1924, par la déclaration qui en fut faite auprès de la préfecture. C'est un héritage précieux. Les fondateurs de l'époque ont montré que l'histoire n'était pas écrite et qu'il nous appartient de lui donner sens. C'est assurément un devoir, et celui-ci suppose un engagement actif tendant à l'orienter en direction du progrès. Le progrès ne doit pas être considéré comme une fatalité, mais comme un idéal moral assigné à notre liberté conditionnée par les différentes époques. Cet idéal, cet engagement moral actif porté par les premiers membres de la maison Saint-Joseph, se sont réalisés dans le souci de secourir les plus défavorisés. […] En 1924, Mme Galibert-Ferret fait don à l'association du même nom d'un ensemble immobilier permettant à la Congrégation des sœurs de Gethsémani d'œuvrer pour les plus démunis. L'association est déclarée officiellement à cette même date, sous le régime de la loi 1901, sans but lucratif. Telles sont les grandes lignes de cette histoire, caractérisée par l'initiative d'acteurs du secteur économique, affirmant leur droit d'entreprendre, manifestant leur attachement au sud du Tarn et leur sensibilité à la vulnérabilité de l'être humain, s'appuyant sur la Congrégation des sœurs de Gethsémani, le bénévolat, les dons, et sur le "fait associatif"[58]. »

Un troisième EHPAD de la ville, celui de la Chevalière, ne mentionne sur son site aucune trace de son passé, hormis le nom de son fondateur, un ancien médecin mazamétain, Fernand Costecalde. Il s'agit également d'une structure gérée par une association loi 1901, à l'origine, d'obédience catholique.

Enfin, le dernier EHPAD recensé dépend du centre hospitalier intercommunal de Castres-Mazamet (CHIC-CM). C'est un établissement public. Il se présente ainsi : « Le premier hospice aurait été fondé au XIV^e^ siècle à La Nogarède. Nous incluons cette possible réalisation en "pré" histoire car il ne persiste aucune trace de sa réalisation.

[57] URL : https://www.saint-joseph.asso.fr/ [consulté le 18 novembre 2017].
[58] *Ibid.*

Dans l'état actuel de nos connaissances, la persistance de la dénomination d'une croix de fer dans la rue Alba-la-Source, connue sous le nom de "La croutz de l'hespital", sans être une preuve, laisse planer un doute. Les moyens de créer l'hospice existaient puisqu'un acte notarié fait mention d'un legs affecté à cette réalisation… L'histoire des hôpitaux successifs de Mazamet commence en 1852 par la transformation d'une maison particulière en hospice qui fonctionnera vingt ans. Elle se poursuit par la construction en 1873 d'un ensemble conçu et réalisé pour une activité hospitalière tenant compte des connaissances hygiénistes de la médecine, qui rendra service durant cent vingt ans[59]. » Nous notons ici la prudence utilisée par l'auteur face au manque de preuves quant à l'origine de cet établissement, du moins pour la période antérieure à 1852.

Ainsi, le passé est mobilisé sur les sites de ces établissements qui, à l'origine, étaient de simples hospices ou, pour le Refuge protestant, un lieu d'hébergement pour accueillir les « anciens ». On essaie de tisser du lien entre avant et aujourd'hui afin de montrer que ceux que l'on y accueille font partie de l'histoire.

II. LE PASSÉ DE MAZAMET MIS EN SPECTACLE POUR LES TOURISTES, ET POUR LES MAZAMÉTAINS

Chaque été, depuis 2000, les « Histoires d'un soir » mettent en spectacle nocturne le passé de Mazamet, de Castres et d'Albi. Voici l'article paru dans le quotidien régional *la Dépêche du Midi* du 4 juillet 2000 : « La première représentation des "Histoires d'un soir", dévale, ce soir à partir de 21 h 30, les ruelles escarpées du village médiéval d'Hautpoul. Sept étapes pour raconter la légende du peigne d'or. […] Haut perchée sur le rocher de la Vierge, une voix s'élève. Lancinante, langoureuse, tremblante. C'est une invitation au voyage. En bas, dans la vallée, les lumières de Mazamet annoncent la fin du crépuscule. Sur un autre promontoire du rocher, le juste est drapé dans son aube blanche, il apparaît une torche à la main. Non loin de lui, un païen en cape noire attend. Il écoute puis répond. Tels des prophètes, ils clament leur vérité. On est en pleine épopée cathare. Mais la voix tremblante et lancinante vient à nouveau rompre le silence. Elle s'arrêtera sous le grand châtaignier. Là, éclairée par un rayon de lune, Saurimonde gémit sur un banc. On se retrouve en pleine légende du peigne d'or, laquelle conduit

[59] URL : http://www.chic-cm.fr/chic/historique.php [consulté le 22 février 2018].

jusqu'au château. À travers sept étapes, c'est toute l'histoire et les légendes d'Hautpoul qui dévalent la montagne pour atteindre les gorges. Là-bas, tout au fond de la vallée, l'Arnette porte le message de torrents en chaussées, jusqu'à Mazamet, l'enfant. Simon de Montfort, le peigne d'or de Saurimonde, la laine, le textile traversent les siècles à la lueur des lampions. Jusqu'à la tradition du commerce qui termine la balade, au sommet des escaliers du château. La voix langoureuse et tremblante s'élève une dernière fois. Le public applaudit. Rendez-vous mardi prochain, même heure, même lieu pour la même histoire[60]. » On insiste, pour Mazamet, sur le passé médiéval d'Hautpoul, le village berceau de Mazamet. Alors qu'à Albi et à Castres, c'est plutôt Jaurès qui est mis à l'honneur. Le Moyen Âge pour l'une, les conquêtes sociales pour les deux autres.

III. LES OUVRAGES D'AUTEURS LOCAUX, À LA RECHERCHE DES ORIGINES

D'autres mises en récits du passé existent et leur forme est d'ailleurs clairement choisie pour donner à voir ce passé. Il s'agit des récits rédigés par des auteurs locaux, le plus souvent non-historiens mais passionnés d'histoire. Nous savons que leurs productions n'ont pas toutes la même valeur scientifique et, d'ailleurs, pour certaines, ce n'est pas le but recherché. Cependant, ces ouvrages donnent à lire le « paradoxe ». Qu'il s'agisse de romans, de biographie ou d'autobiographies.

A. LES ROMANS À VOCATION HISTORIQUE

Nous entendons par « roman à vocation historique » tout roman qui tend à raconter une histoire. Histoire qui s'ancre plus ou moins dans un contexte historique et qui prend pour repères des marqueurs temporels, spatiaux, socio-économiques et politiques vérifiables. Il existe des ouvrages de ce type écrits sur Mazamet et son histoire industrielle. De là à les qualifier tous de « romans historiques », nous ne pouvons pas : en effet, pour certains, la méthode historique demeure vague, d'où notre préférence pour « romans à vocation historique ». Ils se font davantage l'écho d'un *discours* sur le passé qu'ils n'expriment une *réalité historique passée*. Pour d'autres, les auteurs ont effectué

[60] URL : https://www.ladepeche.fr/article/2000/07/04/75168-la-legende-du-peigne-d-or-se-raconte-aux-flambeaux.html [consulté le 22 février 2018].

des recherches relativement approfondies et parviennent à proposer un cadre historique à leur ouvrage plus solide.

1. Lou Milou[61] et *le Bal du centenaire*[62] ou le récit de l'ascension sociale de l'aïeul

Dans le premier opus de la saga, la quatrième de couverture annonce : « Au travers du parcours de Lou Milou, vivez l'histoire de Mazamet avec les bouleversements et multiples événements de cette époque qui ont fait de ce village ce qu'il est. Plus globalement, c'est la révolution industrielle que vous réviserez, mais de façon tellement plus agréable que dans les livres d'histoire[63] ! »

L'auteure, dans ce qui fait office d'avant-propos, donne des éléments de chronologie quant à Mazamet. On note que le « passé » commence avec les « Visigoths » en 413. La période qui court du X^e^ au XIII^e^ siècle voit éclore à Hautpoul l'amour courtois. Simon de Montfort est ensuite convoqué pour le combat contre les cathares d'Hautpoul. Et c'est « vers 1517 que les calvinistes s'installent à Mazamet[64] ». La possibilité de conversion de ceux qui habitaient déjà à Mazamet ne semble pas effleurer l'auteure, dont la famille est de confession catholique (elle le note régulièrement dans les pages de son ouvrage). S'ensuivent donc les guerres de Religion avec les troupes de Condé. La ville est détruite en 1628 et reconstruite en 1665. Enfin, elle évoque 1817 : « à la veille de notre histoire, Mazamet compte 6 057 habitants… On compte alors six moulins à blé, trois moulins à foulonet, trois moulins à papier. Au début de notre histoire [1872] la ville dépasse les 10 000 habitants. » « Histoire » est entendu ici comme l'histoire que l'on va nous raconter, le roman.

Ce roman ne manque pas de formules intéressantes pour « raconter » le passé. Dans un premier temps, ce sont les représentations religieuses qui abondent. Par exemple, on peut lire : « Les querelles religieuses des siècles passés avaient laissé à la ville la rigueur puritaine du protestantisme et la ferveur religieuse du catholicisme[65] », puis « À Mazamet, on était catholique ou protestant, puis Mazamétain et enfin, Français[66] » ou

---

[61] Isabelle Bonnet, *Lou Milou*, Saint-Denis, Publibook, 2005.
[62] *Id.*, *le Bal du centenaire*, Saint-Denis, Publibook, 2009.
[63] *Id., Lou Milou, op. cit.*
[64] *Ibid.*, p. 15.
[65] *Ibid.*, p. 36.
[66] *Ibid.*, p. 80.

encore « Une foi profonde habitait la vallée […]. La parole de Dieu était sacrée tant pour les uns que pour les autres, et cela avait déteint sur les mentalités de la ville[67] ».

Dans un deuxième temps, on remarque des extraits en lien avec la vie politique locale : « Voter pour le Baron [en 1882] c'était voter pour l'Église[68] » mais en précisant que « À Mazamet, on n'aimait pas trop la politique[69] ».

Enfin, on y évoque le travail et le syndicalisme : l'auteure cite le personnage d'Isidore Barthès. Celui-ci est nommé comme secrétaire du syndicat des jaunes puis de la CGT dès 1904 et est perçu comme un homme « partisan du Baron[70] ». Quant à la grève de 1909, on explique que lorsqu'elle fut terminée, « la majorité des ouvriers mazamétains se refusèrent à mélanger action syndicale et politique[71] ».

Ce roman s'appuie assez clairement, dans sa partie chronologique, sur les informations du site officiel de la ville. Nous verrons ultérieurement que le discours qu'il porte est probablement le fruit de plusieurs phases de sédimentations.

Dans *le Bal du centenaire* (qui constitue la suite de *Lou Milou*), on lit, sur la quatrième de couverture, que « les Mazamétains ont toujours su se battre. Comme ils l'ont démontré sous l'Occupation. Peut-être les comtes de Toulouse ont-ils jadis légué le courage et l'esprit d'entreprise à une population rude au travail, forte de ses convictions religieuses, qui ont servi de cadre moral à une réussite exceptionnelle ». « Au milieu de tous ces hommes décideurs patrons protestants d'une soixantaine d'usines de délainage, lui [Milou] est resté catholique[72]. » Un peu plus loin : « 80 % de la population va à l'église et toute la ville est catholique, y compris les ouvriers, qui votent à droite, donc je te dis que c'est le sentiment religieux qui détermine le vote[73]. »

L'auteure de ces deux romans est issue du milieu industriel mazamétain catholique et défend, dans ses ouvrages, un héros, son arrière-grand-père, d'origine paysanne et de la montagne (du hameau des Blancs) catholique et patron d'un délainage. Les « piques » à l'égard de protestants sont présentes de façon récurrente, signe que des rivalités perdurent entre certains membres des deux communautés : « Le catholicisme lui avait seulement légué l'esprit de vertu, d'obéissance et il comprenait le dépassement de soi en

---

[67] *Ibid.*, p. 276.
[68] *Ibid.*, p. 205.
[69] *Ibid.*, p. 339.
[70] *Ibid.*, p. 370.
[71] *Ibid.*, p. 388.
[72] *Id., le Bal…, op. cit.*, p. 28.
[73] *Ibid.*, p. 42.

regard des bontés envers les autres et non dans l'accomplissement de soi-même [contrairement au protestantisme][74]. » L'auteure ne cite ni bibliographie ni sources pour ces deux ouvrages, on ne dispose donc d'aucune information quant à leur contenu « scientifique ».

2. *La Dame de la manufacture*

Voici le résumé que l'on peut lire dans *la Dépêche du Midi* le 3 juillet 2011[75] au sujet du roman *la Dame de la manufacture*[76] *:* « L'action se passe à Mazamet, qui est une ville dont le destin est une composante de sa personnalité originale : patrons protestants, ouvriers catholiques. Capitale de la laine et petite ville au pied de la Montagne Noire, Mazamet a tout pour être une ville de roman. Tout y est, les oppositions religieuses qui servent de support à des oppositions politiques *;* les problèmes économiques liés au commerce de la laine qui font de Mazamet la plaque tournante mondiale et créent un climat de concurrence à l'intérieur de la cité. » En quatrième page de couverture on peut lire également que cette fresque est écrite « aussi bien à la gloire de ces femmes qui ont lutté pour faire évoluer leurs conditions qu'à celle du milieu ouvrier ». On assiste ici à une analyse de l'histoire des dominés quelque peu anachronique : cet ouvrage en dit peut-être davantage sur le présent de l'auteure que sur les problématiques contextualisées des années 1901-1960. En effet, les combats, et surtout la prise de conscience pour les droits des femmes ne sont pas les mêmes en 1901 ou en 1960 qu'en 2011. De même que les combats pour l'émancipation ouvrière semblent être dus, dans ce roman, plus à l'action paternaliste de l'héroïne (chef d'entreprise) qu'au militantisme ouvrier, peu évoqué en somme dans l'ouvrage. Ainsi, la transmission du récit sur le passé semble perdurer.

Comme d'autres auteurs locaux, elle énonce, dès le début du roman, la légende de la princesse Saurimonde et du peigne d'or évoquée précédemment, « bien avant l'arrivée de Simon de Montfort à Hautpoul[77] ». Dès le début du roman elle dresse également par le biais épistolaire, un résumé de l'histoire de Mazamet et de l'état d'esprit de la ville. Ainsi un des héros s'interroge : comment « tenter de cerner la mentalité généralement

---

[74] *Id., Lou Milou, op. cit.*, p. 225.
[75] URL : http://www.ladepeche.fr/article/2011/07/03/1120734-la-dame-de-la-manufacture.html [consulté le 23 février 2018].
[76] Sophie Mamouni, *la Dame de la manufacture*, La Geneytouse, Lucien Souni, avril 2011.
[77] *Ibid.*, *op. cit.*, p. 46.

austère et fermée des Mazamétains[78] » ? Ces mentalités qui « sont à l'image de [leurs] terres qui sont rudes à travailler[79] ». Un peu plus loin elle fait référence à la crise de 1880, l'arrivée de la mule-jenny et celle du métier à tisser jacquard. On y vante « [l']esprit d'initiative [qui leur] a permis de surmonter les problèmes de l'industrie drapière[80] ». Et enfin, on peut lire, au sujet des peaux lainées : « Aussi, un industriel a eu l'idée, en 1851, d'en importer d'Argentine [puis] d'Australie, d'Afrique du Sud, du Maroc, et d'Espagne[81]. »

Elle évoque ensuite la condition des ouvrières, « qui viennent de la campagne pour peler les peaux de mouton[82] » et précise que « la réputation du travailleur mazamétain n'est pas une légende[83] ». Elle écrit également que « les ouvriers sont majoritairement catholiques. Ils ne portent pas les protestants dans leurs cœurs[84] ». L'héroïne considère d'ailleurs que la « centaine d'industriels installés à Mazamet […], c'est un groupe de riches suffisants[85] ».

Il semble que l'auteure, qui a lu des travaux universitaires, les ait utilisés tels quels dans son ouvrage, sans les citer, d'ailleurs. Il en est ainsi de l'extrait page 60 qui explique les différents courants du protestantisme mazamétain. Cet extrait reprend mot pour mot ceux du travail d'un étudiant[86] ou encore de celui des pages 122-123 qui s'inspire clairement des écrits de l'universitaire Rémy Cazals[87] : « Le fait que le patronat soit généralement de gauche, républicain et protestant ne facilite pas clairement la prise de conscience politique de la lutte des classes. » Elle a, parfois, sorti ces extraits de leur contexte chronologique et historiographique. Il semble également qu'elle ait voulu déconstruire, en partie, l'idéal protestant dans cet ouvrage. Ainsi on lit : « les délaineurs se prennent toujours pour les bienfaiteurs, les sauveurs de ville[88] » ou encore « Quelle honte ce patronat petit-bourgeois [*sic*][89] ! ».

---

[78] *Ibid.*, p. 28.
[79] *Ibid.*, p. 29.
[80] *Ibid*., p. 28.
[81] *Ibid.*, p. 28-29.
[82] *Ibid.*, p. 39.
[83] *Ibid.*, p. 46.
[84] *Ibid.*, p. 52.
[85] *Ibid.*, p. 54.
[86] Stéphanie Maffre, *Catholiques…, op. cit.*
[87] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit.*, p. 40.
[88] Sophie Mamouni, *op. cit.*, p. 63.
[89] *Ibid.*, p. 72.

On a l'impression, enfin, que l'auteure a voulu questionner le paradoxe, notamment lorsqu'on lit : « ce qui la [l'héroïne] surprend, c'est qu'ils [les ouvriers] ne remettent pas en cause le système économique[90]. » Sophie Mamouni s'interroge également sur le vote généralement à droite des ouvriers : « alors que les patrons se tournent plutôt vers la gauche libérale[91]. » Mais il n'est pas question d'aborder alors les explications proposées par les travaux universitaires existant, travaux que nous analyserons dans notre deuxième partie. L'auteure est issue d'une famille catholique et a quitté Mazamet pour effectuer des études supérieures dans les années 1980. Diplômée en droit, journaliste indépendante, elle narre ici une histoire où le passé de la ville sert de cadre pour des histoires d'amour et une saga familiale. Elle a effectué des recherches, car certains passages de son ouvrage prouvent qu'elle a lu des travaux universitaires, afin de les réinjecter dans son roman sans forcément tenir compte de la chronologie. Cependant, elle ne cite aucune source à la fin de son ouvrage. Avec ce roman, l'histoire semble se figer. Peut-être que ceux qui quittent un lieu ont tendance à ne pas souhaiter questionner les représentations du passé qu'ils en ont, ainsi les représentations demeurent.

B. L'ORGANE DE PRESSE LOCAL : *LA MONTAGNE NOIRE RACONTE UN SIÈCLE D'HISTOIRE À MAZAMET*[92]

Il s'agit ici d'une compilation d'articles ou d'extraits d'articles choisis par l'auteur, et publiée en 2014. Dans cet ouvrage, Christophe Célariès tente de passer en revue un siècle d'histoire de la ville. La préface de l'ouvrage est signée par l'actuel maire de la ville, ancien propriétaire du journal jusqu'à son élection, en 2014, M. Olivier Fabre. L'avant-propos est signé par l'ancien directeur de la publication de 1972 à 1983, M. Robert Vidal : ce dernier a longtemps été par ailleurs responsable de l'Union vélocipédique de Mazamet (UVM). Enfin, une contribution de deux pages en guise d'introduction est signée par M. Claude Ferrand, dessinateur de presse, natif de Mazamet et animateur sur les antennes de RMC, de Sud-Radio, ainsi que sur celle de 100 % Radio, propriété également d'Olivier Fabre jusqu'en 2014.

Le sommaire de cet ouvrage questionne l'historien. Il est organisé en six parties, chrono-thématiques, respectivement intitulées : « Deux guerres », « Un siècle de

[90] *Ibid.*, p. 73.
[91] *Ibid*.
[92] Christophe Célariès, *La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet*, Toulouse, Privat, 2014.

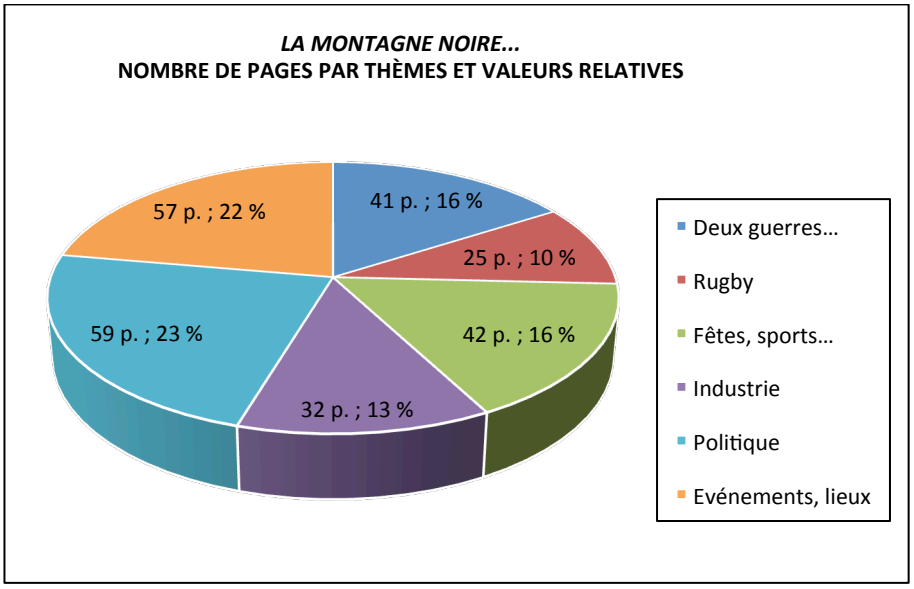
rugby », « Cent ans de fêtes, d'animations, de sport », « Cent ans d'industrie à Mazamet », « Cent ans de vie politique » et, enfin, « Des événements, des lieux qui ont marqué un siècle de *la Montagne Noire* ».

Nous avons effectué une analyse des thèmes et des sous-thèmes traités dans cet ouvrage. Au-delà des choix éditoriaux posés ici, on remarque que les sous-thèmes de cet ouvrage donnent à voir une vision du passé qui hiérarchise quelque peu différemment les « moments forts » de celui-ci. Selon que l'on hiérarchise par ordre d'apparition ou par pages dédiées, l'ordre diffère (voir tableau 1).

Tableau 1. La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet
Hiérarchie par thèmes

Ordre d'apparition dans le sommaire	**Ordre en volume par pages**	**Ordre en volume par pages si on regroupe le rugby et les autres sports (43 pages)**
« Deux guerres »	« Cent ans de vie politique »	« Cent ans de vie politique »
« Un siècle de rugby »	« Des événements, des lieux qui ont marqué un siècle de la Montagne Noire »	« Des événements, des lieux qui ont marqué un siècle de la Montagne Noire »
« Cent ans de fêtes, d'animations, de sport »	« Deux guerres »	« Un siècle de rugby » + le sport
« Cent ans d'industrie »	« Cent ans de fêtes, d'animations, de sport »	« Deux guerres »
« Cent ans de vie politique »	« Cent ans d'industrie »	« Cent ans de fêtes, d'animations »
« Des événements, des lieux qui ont marqué un siècle de la Montagne Noire »	« Un siècle de rugby »	« Cent ans d'industrie »

Graphique 1. **La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet**
Nombre de pages par thèmes et valeurs relatives



Si on s'intéresse à l'ordre des parties, le récit de *La Montagne Noire…* commence avec la Première Guerre mondiale : ce qui paraît logique puisque le livre est publié en 2014, l'année du début des commémorations du centenaire de ce conflit. Ensuite viennent « Un siècle de rugby », « Cent ans de fêtes, d'animations, de sport », « Cent ans d'industrie », puis « Cent ans de vie politique » pour terminer. L'industrie et ce qui s'y rapporte ne servent donc pas d'accroche et ne constitue pas un des thèmes majeurs de cet ouvrage.

En revanche, si on classe les thèmes par ordre décroissant en nombre de pages, nous obtenons un classement différent : « Cent ans de vie politique » ; « Des événements, des lieux qui ont marqué un siècle de *la Montagne Noire* » ; « Deux guerres » à égalité avec « Cent ans de fêtes, d'animations, de sport » ; « Cent ans d'industrie » et « Un siècle de rugby ». Et enfin, si on regroupe « Un siècle de rugby » avec le sous-thème du sport, on obtient pour un thème général sur « Le sport » le volume de 43 pages, ce qui modifie encore la hiérarchie (voir tableau 1).

Lorsqu'il évoque le chapitre « Cent ans de vie politique », l'auteur écrit qu'il s'agit d'« un récit à la fois compliqué et périlleux[93] », mais il ne va pas plus loin dans l'explicitation. Il est vrai que ce périodique est le descendant du *Petit Cévenol*, interdit après la Libération. Le journal change alors de nom pour prendre celui de *la Montagne*

[93] Christophe Célariès, *op. cit.*, p. 195.

Noire puis il fusionne avec *la Voix libre* en 1980. Il n'est pas aisé pour l'auteur de choisir des articles car, explique-t-il dans l'avant-propos, « relatant la pluralité des points de vue […] ce journal est un journal qui se veut "apolitique" ». Or, dans les faits, depuis 1944, ce journal se situe sur un échiquier politique plutôt à droite, celui d'une droite conservatrice catholique. Il suffit de consulter les unes de lendemains d'échéances électorales pour le comprendre. On y élude donc tout ce qui pourrait fâcher dans le contexte politique mazamétain, que nous explicitons dans notre chapitre II.

Dans cet ouvrage, il est également notifié qu'à Mazamet on trouve « un électorat ouvrier profondément pratiquant » afin d'expliquer les succès électoraux de la famille Reille-Soult, que cet organe soutient systématiquement tant que des candidats de cette famille se présentent à la députation, jusqu'en 1958.

Enfin, ce qui peut surprendre, c'est la place du thème de l'industrie dans cet ouvrage : il est relégué en quatrième position, quelle que soit la hiérarchisation des thèmes. Ce qui laisse à penser que pour l'auteur, l'industrie mazamétaine appartient vraiment au passé.

C. LES MAGAZINES ET OUVRAGES PATRIMONIAUX

1. La revue *Causse et Cévennes* ou Mazamet la Cévenole

Dans la revue *Causses et Cévennes* d'avril-mai-juin 2012, on peut lire : « [à Mazamet] les patrons, parce que protestants, votaient à gauche (mis à part deux ou trois conservateurs) contre le baron Reille, parce que celui-ci représentait la droite catholique et conservatrice ; quant aux ouvriers, majoritairement catholiques, ils votaient à droite, par soumission au clergé[94]. » De qui parle-t-on ici ? De quel baron est-il question ? Ils furent cinq barons à se succéder de 1869 à 1962 en tant que députés de la circonscription de Mazamet. De qui parle-t-on lorsqu'on évoque « deux ou trois conservateurs » ? Enfin, dans cette revue, est retranscrit le mot d'accueil des élus de la ville pour ce 112e congrès du Club cévenol. Il est écrit : « Terre rebelle par ses fortes convictions chrétiennes particulières (catharisme et religion prétendue réformée), terre d'entreprise par ses hommes partis au bout du monde chercher "notre" Toison d'Or, la laine… » Un peu plus loin il est encore fait mention du caractère « dur et rebelle » des habitants de la région mazamétaine. Le lien entre cathares et réformés est encore

[94] Claire-Lise Raynaud, « Les patrons protestants à Mazamet et dans la vallée du Thoré », *Causses et Cévennes*, 117e année, t. XXII, no 2, avril-mai-juin 2012, p. 377-384.

souligné ici. On retrouve, enfin, la justification des votes par le rapport au religieux, mais on l'explique ainsi : « parce que protestants » d'une part et « par soumission au clergé [catholique] » de l'autre.

D'où l'émergence d'un système de représentations des communautés qu'il faudra questionner ultérieurement.

2. *Vagabondages* ou Mazamet mis en dessins

Vagabondages[95], tel est le titre d'un ouvrage récent. Il s'agit d'un livre original qui aborde le passé de Mazamet à travers ses monuments, ses bâtiments religieux, industriels, son environnement de montagnes, sa statuaire, etc. Son auteure a effectué un travail de recherches patrimonial remarquable. Elle nous donne à voir des traces du passé de Mazamet. Le choix de ces images organise, implicitement, une mise en récit de ce même passé. Cet ouvrage permet de compléter la liste nécessaire pour construire un récit sur l'identité, revisitée ici à l'échelle locale, telle que la dresse Anne-Marie Thiesse : pour qu'une identité se construise, il lui faut des ancêtres fondateurs, une histoire, une langue, des monuments, des paysages et un folklore[96]. L'ouvrage de Jeannette Camp nous montre les paysages, les monuments, quelques « ancêtres fondateurs » et quelques pans de ce discours sur le passé.

Nous avons essayé de classer par thèmes les nombreuses entrées du livre, thèmes que nous avons construits car le sommaire n'est pas hiérarchisé, ce qui est logique au vu du titre et de l'esprit de l'ouvrage qui appelle au vagabondage.

En nombre de pages par thème, nous obtenons le classement suivant. Le thème des « lieux, sculptures ou bâtiments religieux » devance de peu le thème des « sculptures, fresques et bâtiments profanes » ainsi que celui de « l'environnement et la nature ». Arrive ensuite le thème « les personnalités locales » à égalité avec celui du « délainage ». Le patrimoine religieux et public en termes de « bâti » constitue 29 % des entrées : nous sommes bien en présence d'un ouvrage patrimonial « matériel ». Le patrimoine environnemental représente 14 % des entrées, ce qui fait partie de la spécificité de cet ouvrage : il permet de « sortir » de la ville, et de la situer dans un écosystème propre. Enfin, à 9 % des entrées nous avons « les personnalités » de la ville

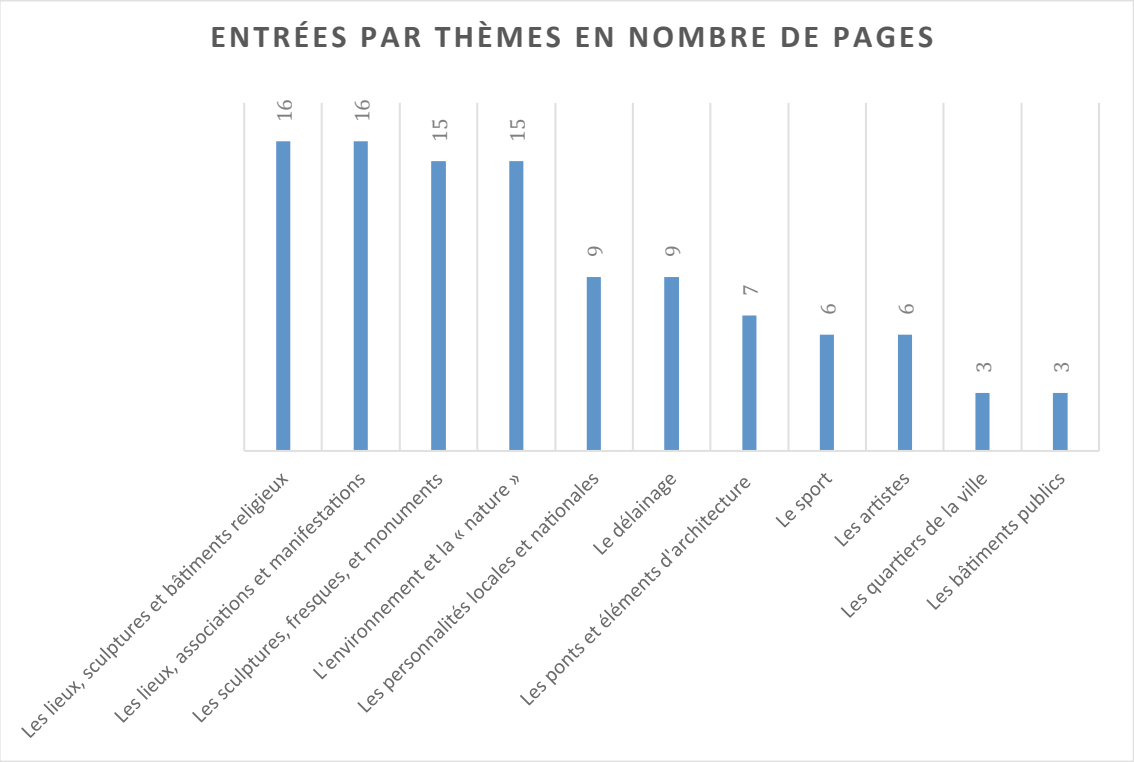
[95] Jeannette Camp, *Vagabondages ; (Re)découvrir Mazamet et son pays*, [éd. à compte d'auteur], Graulhet, impr. Escourbiac, 2016.
[96] Voir Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, *ibid.*

et le « délainage ». Ce dernier occupe une place qui peut étonner quant au patrimoine mazamétain : signe d'une mémoire qui s'estompe ? À questionner également ultérieurement.

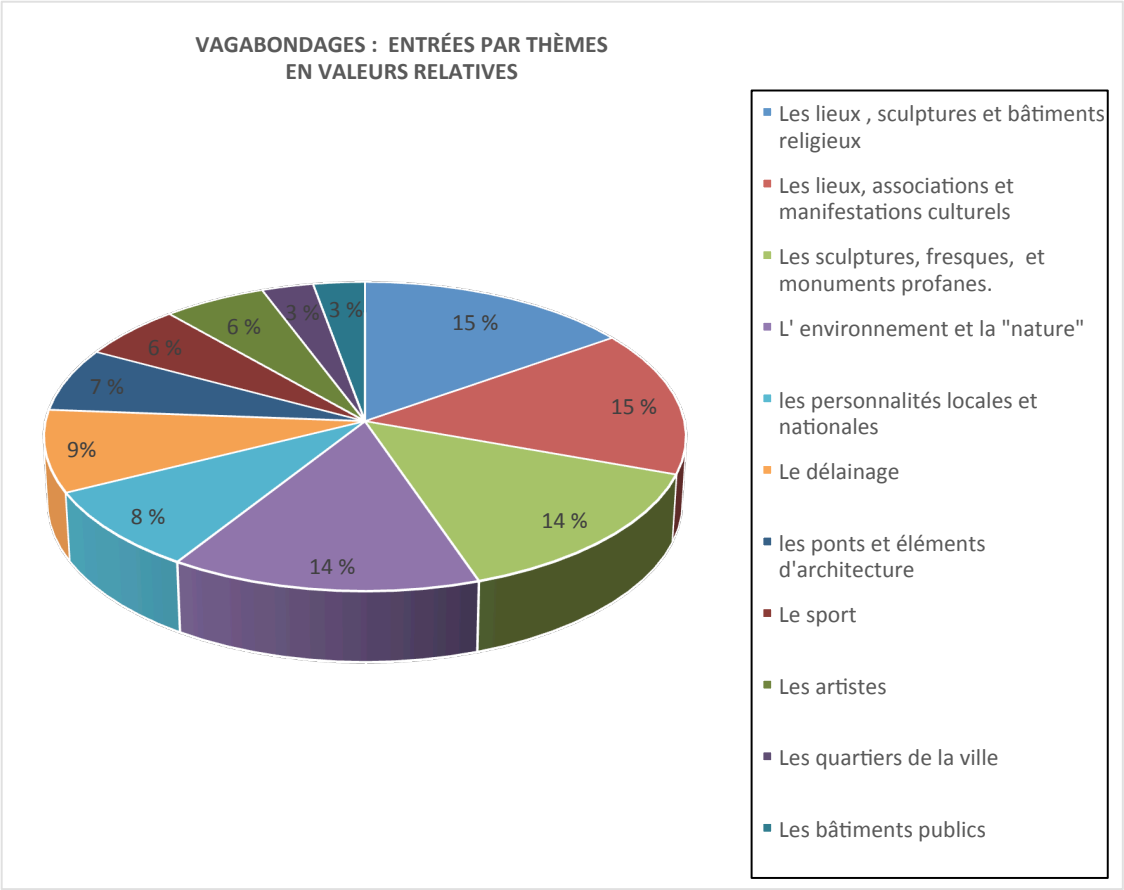
Il est également intéressant de comparer les « personnalités » mises en avant dans cet ouvrage et celles de *La Montagne Noire racontent un siècle d'histoire à Mazamet*[97] *:* dans *Vagabondages*, on évoque Édouard Barbey et Michel Bourguignon comme élus locaux alors que dans *la Montagne Noire…* On évoque également René Reille, Michel Montlaur et Jean-Pierre Cabané. Le général de Gaulle est la seule personnalité politique nationale évoquée ici alors que dans *la Montagne Noire…*, on évoque également Valéry Giscard d'Estaing et Jacques Chirac. Lucien Mias et Laurent Jalabert, célébrités sportives locales et nationales, sont cités dans les deux ouvrages. Mais un personnage singulier s'invite dans *Vagabondages*. Il s'agit de l'historien Rémy Cazals, natif de Mazamet, universitaire dont l'histoire ouvrière de Mazamet fut au cœur des recherches dès les années 1960-1970. L'historien « local » universitaire entre au panthéon des célébrités mazamétaines.

[97] Christophe Célariès, *op. cit.*

Graphique 2. **Vagabondages**
Entrées par thèmes en nombre de pages



Graphique 3. **Vagabondages**
Entrées par thèmes en valeurs relatives



D. LA BIOGRAPHIE DOCUMENTÉE À VALEUR DE TÉMOIGNAGE

1. *Jo, tu es terrible !*

L'ouvrage de Josy Malrieu se différencie des précédents par la double démarche de l'auteure : il s'agit ici de la volonté de laisser une trace, un témoignage, d'un pan de la vie de son père. Cependant, par un travail de recherche approfondi aux archives départementales du Tarn, elle tente de rendre la réalité la plus objective possible. Avec ce livre, *Jo, tu es terrible*[98] *!* Josy Malrieu, institutrice à la retraite, essaie de reconstruire la vie de son père, Georges. À travers un chassé-croisé entre les derniers jours de la vie de celui-ci et ses souvenirs, elle donne à voir ce que fut l'histoire d'un ouvrier mazamétain protestant des années 1920 aux années 1980. Il s'agit d'un biais intéressant pour entrer dans le passé de Mazamet : celui d'un individu dont l'appartenance

[98] Josy Malrieu, *Jo, tu es terrible !*, Saint-Denis, Édilivre, 2015.

religieuse ne correspond pas à son appartenance sociale, d'après ce que le discours « officiel » dit. Il y avait donc des ouvriers protestants dans le Mazamétain. Sujet peu abordé jusque-là et qui tente de faire avancer de pair l'histoire d'un individu avec celle de sa ville et celle de son pays, notamment sous l'Occupation. Ce que l'on peut relever dans cet ouvrage, c'est la présence du maquis du corps franc de la Montagne Noire, dont le héros de ce récit a été membre de l'été 1943 jusqu'à la Libération. On note donc que la place de ce conflit demeure structurante dans les mémoires (familiales et individuelles) de la génération née dans les années 1920 ; à savoir ceux qui ont dû se battre, ceux qui ont été prisonniers, ceux qui ont été au STO, ceux qui sont entrés en résistances, ainsi que ceux et celles qui sont restés au pays.

Dans *Jo, tu es terrible !* on peut relever, tout d'abord, quelques extraits qui tentent d'expliquer quelle perception on a d'un « huguenot » à Mazamet durant le XX^e^ siècle. Ainsi, il est écrit que la fête se déroule « dans la sérénité familiale et l'austérité protestante[99] » ; ou encore, au sujet de la mère de l'auteure : « élevée dans la religion protestante, elle avait une foi inébranlable en Dieu… Et en son jeune époux[100] ». Au sujet des fidèles elle écrit : « beaucoup trop paraissent empêtrés dans cette austérité huguenote, aussi fraîche que les coups de vent[101] » ; on lit aussi qu'il faut « laisser croire à sa jeune nièce qu'elle peut fréquenter et peut-être même s'intégrer à la classe bourgeoise et huguenote de la ville. Après tout, leur famille appartient à la religion réformée, et, ici, à Mazamet, c'est essentiel[102] ! ». On remarque à quel point la religion réformée est associée aux valeurs d'austérité et de ferveur religieuse. D'autres phrases donnent à voir les représentations en creux de la religion catholique comme celle-ci : « cette école laïque où les mères et les grands-mères ne viennent pas pour faire leur loi pour cause de religion[103]. »

On évoque également, dans cet ouvrage, l'industrie du délainage : « Jo est né le 21 juin 1925 à Mazamet, cette petite ville du Tarn, adossée à la Montagne Noire, alors en pleine expansion grâce à la laine des peaux de moutons[104]. » On y évoque « les usines de délainage qui font vivre la ville[105] » ainsi que le métier de peleur, ou celui

[99] *Ibid.*, p. 17.
[100] *Ibid.*, p. 95.
[101] *Ibid.*, p. 149.
[102] *Ibid.*, p. 24.
[103] *Ibid.*, p. 76.
[104] *Ibid.*, p. 40.
[105] *Ibid.*, p. 43.

d'étendeur de peaux. En revanche, la politique n'est pas évoquée, ni le paradoxe qui en découle. L'exercice biographique peut se situer parfois hors des sentiers battus. Il permet de nuancer le récit habituel et donc il permet d'aider à le questionner.

2. Jean de Négrin, *la Vie à Négrin de 1929 à 1945*[106] ou le récit de l'enfance

Ce témoignage écrit, de Jean Nègre, relate les années d'enfance et de jeunesse de l'auteur. Il vivait alors dans un hameau de la commune de Mazamet, considéré aujourd'hui, à cause de l'expansion de la ville, comme un de ses quartiers.

Pour rédiger ce récit, l'auteur a mobilisé ses souvenirs et ceux d'anciens copains d'école. Il cite également trois ouvrages bibliographiques (les références exactes sont précisées en notes de bas de page) : *Histoire de Saint-Amans*[107], *les Seigneurs de l'Hautpoulois*[108] et *Autour de la Montagne Noire au temps de la Révolution*[109]. De même, il reproduit des documents trouvés aux archives municipales de Mazamet ou aux archives départementales du Tarn. Rémy Cazals a rédigé la postface de ce témoignage, et note que « le milieu qu'il [l'auteur] décrit est typiquement mazamétain ».

Pour commencer la mise en récit, l'auteur a éprouvé le besoin de situer géographiquement ce hameau, puis d'en expliquer les « origines[110] ». Il prend pour date « originelle » le 29 décembre 1222, lorsque « la paroisse [de Sainte-Marie de Négrin] reçoit un legs d'Arnaud Raymond d'Hautpoul[111] ».

Dans ce livre, il est beaucoup question de la vie quotidienne de l'auteur dans les années 1930 ainsi que de celle des années d'Occupation. La guerre est présente, qu'il s'agisse de celle de 1914-1918 (qui nourrit les récits des parents et grands-parents) ou de celle de 1939-1945 (que l'auteur vit en tant qu'enfant). La religion catholique est tout aussi présente dans ce récit. On y évoque la piété populaire, les fêtes religieuses

---

[106] Jean Nègre, *Jean de Négrin, la vie à Négrin de 1929 à 1945,* [Aussillon], [éd. à compte d'auteur], 2003.
[107] Jean Calvet, *Histoire de la ville de Saint-Amans*, Autremencourt, Le Livre d'histoire, 2004 (1re éd. 1887).
[108] Édouard Cayre, *les Seigneuries de l'Hautpoulois ; Seigneurs barons de Hautpoul, du Hautpoulois, d'Auxillon, de Rennes, de Mazamet, de Ganac, de Seyres, de Salettes, de Félines, de Ventajou, de Caumont, marquis et comtes d'Hautpoul, en Languedoc et à Paris*, Albi, Presses des ateliers de l'orphelinat Saint-Jean, 1972.
[109] Rémy Cazals, *Autour de la Montagne Noire au temps de la Révolution*, Toulouse, Privat, 2008 (1re éd. Carcassonne, Clef 89, 1989).
[110] Jean Nègre, *op. cit.*, p. 9-10.
[111] *Ibid.*, p. 9.

catholiques, les signes religieux du quotidien et, paradoxalement, aucun nom de prêtre n'est cité ici. Les protestants ne sont cités qu'à deux moments du récit, et simplement pour donner leur nombre dans le village (47 protestants sur 384 habitants en 1851 : il s'appuie sur les travaux de Rémy Cazals). En creux, on devine donc à quel point, dans les hameaux quelque peu éloignés du centre-ville, les protestants constituent un « non-sujet », sauf pour le hameau du Bousquet, majoritairement protestant, situé à 2,5 kilomètres de Négrin. Cet élément nous intéressera ultérieurement. On trouve également dans ce récit la vision de la période de l'Occupation et de ses représentations, sur lesquelles nous reviendrons plus tard. La guerre se décompose ici en trois temps : celui de l'annonce de la guerre, celui de la vie quotidienne sous l'Occupation, et enfin, les maquisards et la libération de Mazamet. Nous retrouvons ce schéma temporel dans nombre de témoignages oraux également.

À travers ces différents ouvrages d'auteurs locaux ou natifs de Mazamet, rédigés depuis le début du XXI^e^ siècle, on pourrait se demander si on ne frôle pas ici la « *public history* ». Si nous nous penchons sur ce que recouvre cette catégorie, nous pouvons noter que « l'appellation de cette nouvelle pratique issue du mouvement de la *Public History* a varié en Amérique du Nord, entre *Applied History* et *Public History*, et dans l'univers francophone, entre histoire appliquée, application de l'histoire, histoire pratique, vulgarisation historique ou histoire publique. […] La genèse de la *Public History* tient aux États-Unis dans les années 1970 à plusieurs facteurs mêlant une demande d'histoire – la recherche de racines et le désir de mémoire pour certaines minorités sociales ou ethniques, dont atteste notamment le succès de séries télévisées comme *Roots* (1977) ou *Holocaust* (1978) – à une réaction face à un isolement des historiens dans la société et à une crise de l'emploi pour les nouveaux diplômés en histoire[112] ». On trouve d'autres explications pour définir la *Public history*, proposées par l'université Paris-Est Créteil-Val-de-Marne (UPEC) : « L'histoire publique désigne l'histoire telle qu'elle est produite et réécrite pour un vaste public. C'est l'histoire des films historiques, des documentaires, des sites web, des romans historiques, des magazines, des musées. C'est l'histoire mise au service des politiques mémorielles des villes, des institutions publiques, des groupes sociaux, des entreprises. C'est l'histoire

[112] Guy Zélis, « Vers une histoire publique », *le Débat*, mai 2013, n^o^ 177, p. 158.

regardée, écoutée, lue et appréciée par des millions de personnes au cinéma, à la télévision, dans des livres, par des visites. Les spécialistes de l'histoire publique doivent tenir ensemble les compétences historiques académiques et des techniques de médiation très diverses. […] Rien qui les différencie de la tradition historienne, sinon une hiérarchie parfois renouvelée de ces sources. Une fois les données analysées et interprétées, ces historiens présentent les résultats de leurs travaux non seulement dans les publications savantes, mais aussi à travers les expositions muséales, les sites patrimoniaux, les rapports gouvernementaux, l'Internet et les autres media[113]. »
L'histoire publique s'appuie donc sur une utilisation des méthodes de la discipline historique et sur l'utilité des connaissances historiques d'une manière qui dépasse les objectifs purement académiques. Elle a pour but d'approfondir et renforcer le lien public avec le passé.
Nous pensons donc, au vu des sources que nous venons de présenter non exhaustivement, et qui « racontent » Mazamet, qu'elles ne relèvent pas totalement de ce genre d'histoire. Il lui manque trop souvent la démarche historienne. Cependant, ces récits contribuent à la possibilité d'une histoire publique de Mazamet si des chercheurs essayent de mettre à jour ces données et de les donner à comprendre pour un large public.

IV. LES TÉMOIGNAGES ORAUX

Le témoignage oral a un statut particulier pour l'historien. On pourrait penser qu'il est le passé rendu au présent. Mais, il ne dit pas forcément le « vrai » du passé, il serait plutôt une représentation de ce que le témoin se fait d'une réalité du passé. Il constitue une trace parmi d'autres, trace qui indique quels rapports les individus, ou les sociétés, entretiennent avec leur passé. Le témoignage se trouve à la croisée des chemins entre les mémoires et l'histoire, entre Mnémosyne et Clio. Comment penser alors le travail de l'historien face aux témoignages ?

Arlette Farge nous propose de réfléchir sur ce point lors d'un entretien effectué avec Philippe Artières et Pierre Laborie en avril 2002. Arlette Farge (A.F.) questionne depuis

[113] URL : https://histpubliq.hypotheses.org/quest-ce-que-lhistoire-publique/ [consulté le 14 février 2018].

longtemps le statut du témoignage et des archives en histoire au XVIII[e] siècle[114], tout comme elle questionne l'histoire des sans-voix. Philippe Artières (P.A.) s'est intéressé aux productions de témoignages écrits par des détenus[115]. Quant à Pierre Laborie (P.L.) il n'a cessé, pour la période des années 1930 et celle de la France de Vichy, de questionner le statut des témoignages oraux, écrits et de questionner les représentations mentales que ces derniers donnent à voir[116]. Lors de cet échange radiophonique[117], les trois historiens avancent leurs analyses quant au statut du témoignage pour l'historien. Nous nous inspirons ici de leurs réflexions pour étayer notre méthode.

Tout d'abord il ne faut jamais oublier que « le témoin établit toujours son témoignage en restructurant sa mémoire » (A.F.). Dans un deuxième temps, le témoignage nous invite à restituer non pas forcément le « vrai », mais le « mental émotionnel des contemporains des événements » (P.L.). Troisièmement, l'historien doit travailler « autour de l'histoire » de la production de ces témoignages : un témoignage émerge rarement spontanément. Il obéit le plus souvent à « une demande sociale (même inconsciente) ou à la requête d'un chercheur » (P.A.). Ce qui est le cas pour des témoignages oraux que nous avons recueillis entre 1998 et 2017. Dans un quatrième temps, l'historien doit comprendre « pourquoi ce "vrai-là", qui est parfois faux, est ressenti comme vrai par celui qui veut le faire passer comme tel » (P.L.). Enfin, et ce n'est pas le plus simple à effectuer, le chercheur doit comprendre ce qui se joue au plan des émotions entre celles qu'il ressent en découvrant le témoignage, mais également, celles que le témoin a voulu transmettre.

C'est donc un questionnement sérieux qui est à opérer et c'est avec d'infinies précautions que nous devons nous appuyer sur ces témoignages. *Quid* de nos émotions ? Lors de certains entretiens, l'empathie est présente. Pour d'autres, la colère ou la stupeur, voire l'effroi peuvent nous saisir. L'émotion peut être dangereuse, « on doit se méfier d'elle », explique Pierre Laborie. Et on doit tenter d'effectuer un travail de distanciation quant aux mots du témoin. Se demander pourquoi il emploie telle ou telle expression. Se demander quel statut nous avons pour lui. Se demander pourquoi et

---

[114] Arlette Farge, *le Goût…*, *op. cit.*
[115] Philippe Artières, *le Livre des vies coupables ; Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Paris, Albin Michel, 2000.
[116] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*
[117] L'histoire autrement, avril 2002, France Culture.

comment il reconstruit un « vrai » qui est le sien, mais qui ne reflète pas forcément la réalité telle qu'on peut la connaître ou essayons de la connaître en tant que chercheur.

A. LA CONSTRUCTION D'UN CORPUS D'ENTRETIENS ORAUX

Notre corpus se compose d'une dizaine d'entretiens avec des témoins interrogées en 1998 (la plupart décédées à ce jour) et de 37 autres réalisés pour la période 2014-2017. Soit près d'une cinquantaine au total. Bien sûr, vingt années séparent les deux cohortes et nous devons en tenir compte dans nos analyses. Les graphiques reproduits ci-dessous concernent uniquement la seconde. Nous nous appuierons sur la première, essentiellement féminine, ouvrière retraitée et catholique, pour noter d'éventuelles évolutions dans le discours durant ces quinze à vingt années passées.

Dès l'été 2014, nous avons envoyé des courriers à des particuliers dont nous connaissions le parcours ou l'influence dont ils ont pu jouir ou jouissent dans les communautés religieuses et les groupes politiques et sociaux mazamétains. Nous avons également écrit aux institutions religieuses et aux institutions d'accueil de personnes dépendantes de la ville, évoquées précédemment.

Concernant les institutions, nous avons contacté la paroisse catholique de Mazamet, le conseil presbytéral de la ville, ainsi que le monastère des sœurs clarisses et les quatre EHPAD de la ville.
Ces derniers ont chacun leur spécificité : nous en avons présentés certains précédemment. L'EHPAD de la Chevalière, officiellement appelée « Fernand Costecalde », est une structure privée, montée en association loi 1901 ; l'EHPAD Saint-Joseph, d'obédience catholique, appartient aujourd'hui au groupe URIOPSS (Union régionale interfédérale des organismes privés sanitaires et sociaux) ; l'EHPAD du Refuge protestant, privé lui aussi, est reconnu d'utilité publique depuis 1907. Enfin, une autre structure existe, la résidence Foch, aujourd'hui régie par la fondation de l'Armée du salut.

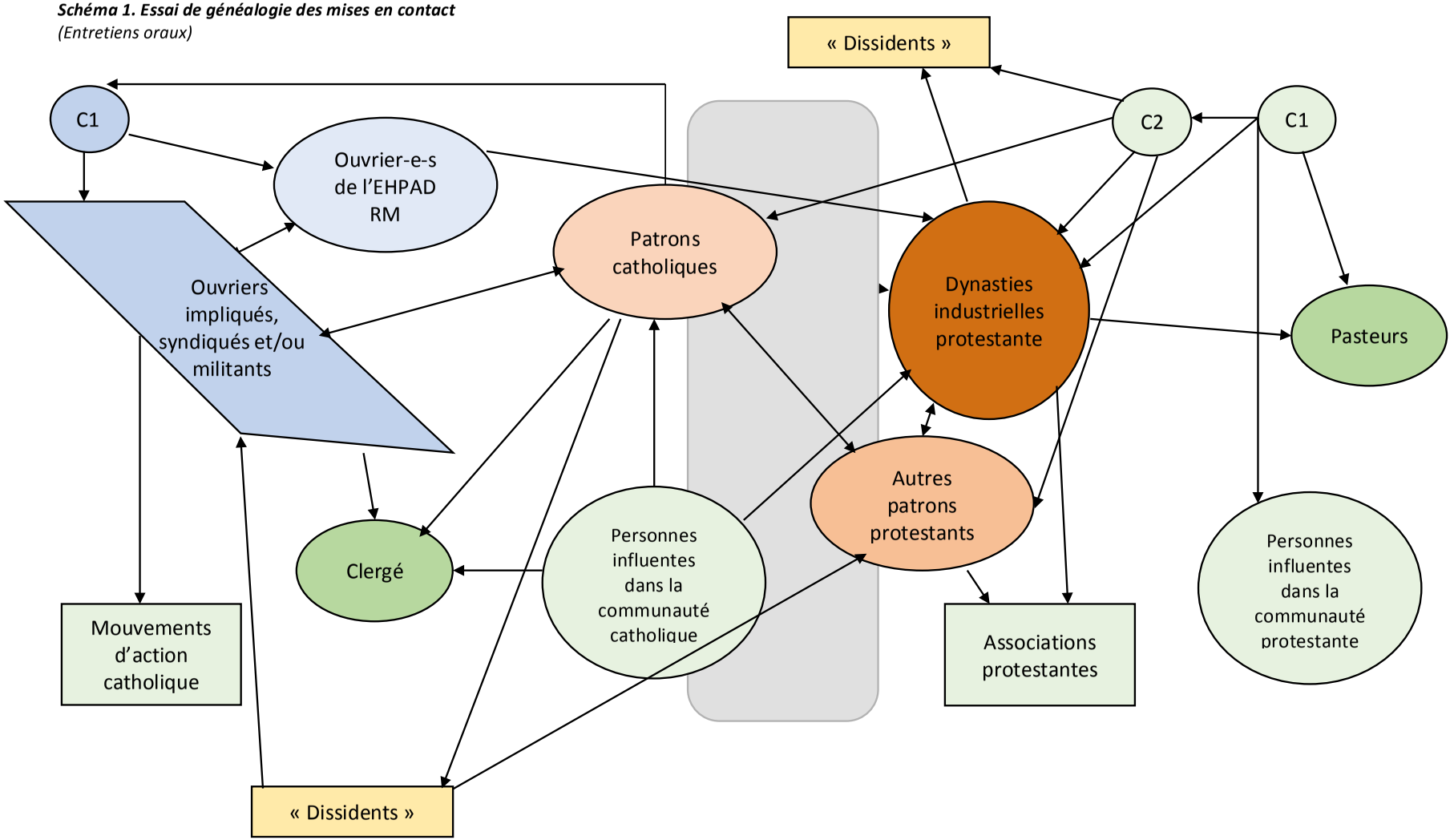
L'EHPAD public de Mazamet est celui de la résidence du Midi. Cet EHPAD dépend du Centre hospitalier intercommunal Castres-Mazamet (le CHIC-CM). C'est d'ailleurs la seule structure de ce type qui nous a clairement répondu et nous a proposé un travail

très constructif à mener avec les résidents volontaires pour recueillir leurs témoignages. Le docteur Tombolahy s'est en effet montré intéressé par notre requête et nous a aidée à rencontrer des témoins qui n'ont pas souvent la parole. Ainsi, une première rencontre a eu lieu à l'automne 2014, en groupe, avec une quinzaine de résidents. Nous avons discuté. Puis, certains ont manifesté le souhait d'un entretien individuel et ainsi, avec l'accompagnement du médecin, de beaux moments d'échanges ont pu avoir lieu.

Les sœurs clarisses nous ont rapidement répondu qu'elles étaient en partance pour une autre ville et que les religieuses qui auraient pu nous éclairer étaient décédées. Il nous fut difficile d'obtenir un rendez-vous avec M. le curé de Mazamet. Nos lettres, nos mails, sont restés sans réponse. C'est un membre du secrétariat paroissial qui a fini par nous contacter. Les conditions de consultations des fonds étaient tellement contraignantes que nous n'avons pas pu les consulter ni rencontrer le curé de la ville. Cependant, l'accueil des archives diocésaines du Tarn nous a permis de travailler à partir de fonds sur Mazamet dans un climat de confiance réelle. Pour ce qui est du conseil presbytéral de l'Église protestante unie de Mazamet et alentours (EPUMA), la réponse fut positive assez rapidement. Nous pensons que le nom de notre directeur de recherche nous a bien aidée ici. En effet, lors de nos précédents travaux à la fin des années 1990, le conseil presbytéral s'était opposé à ce que nous consultions ses archives. Nous sommes heureuse que la position ait évolué et les remercions encore une fois.

Nous avons tenté d'établir un schéma de la mise en contact des personnes interrogées (en y incluant les témoins de la résidence du Midi). Celui-ci nous permet de dégager quelques remarques intéressantes (voir schéma 1).

Schéma 1. Essai de généalogie des mises en contact
(Entretiens oraux)



B. GÉNÉALOGIE DES RENCONTRES : LES TÉMOINS PRESCRIPTEURS

Il nous a semblé intéressant d'expliquer comment s'est construit notre réseau de témoins. En effet, la « généalogie » de notre corpus de témoins se réalise en trois temps. Dans un premier temps, parallèlement à nos envois postaux aux institutions, nous sommes allés rencontrer deux personnes que nous connaissions, et dont nous pensions qu'elles pourraient nous orienter vers d'autres individus à interroger. Chacune de ces deux personnes jouit d'une reconnaissance par ses pairs. La première au sein des anciens ouvriers et syndiqués mazamétains ainsi qu'au sein d'une partie de la communauté catholique. L'autre est très active dans le milieu protestant actuel. Il est évident que nos propres représentations de ce qu'est un témoin « d'influence » ont joué ici. Chacune de ces deux personnes, que nous appellerons C1c (contact 1 catholique) et C1p (contact 1 protestant) nous donnent, à leur tour, des pistes et des contacts. C'est donc bien par le biais du religieux et du social que nous entrons « en enquête ». Dans un deuxième temps nous sommes allés rencontrer C2p, qui nous a également ouvert son carnet d'adresses pour les milieux industriels, protestant certes, mais catholiques également. Enfin, dans un troisième temps, nous avons pris contact avec des témoins suggérés par nos interlocuteurs secondaires (ou C2). À l'issue de cette troisième vague d'entretiens, force était de constater que nous manquions de témoignages d'anciens ouvriers : le réseau industriel et/ou protestant demeure plus influent que celui des anciens ouvriers à Mazamet. Nous avons donc lancé un « appel à témoin » par le biais du quotidien régional *la Dépêche du Midi*. Nous déplorons que seulement deux personnes nous aient contactée. Cela dit, ces non-réponses sont signifiantes : les anciens ouvriers ne se sentent peut-être pas légitimes à parler, ils n'ont rien à dire. Nous questionnerons ce point dans notre dernier chapitre. De fait nous pouvons déjà observer, à travers le schéma 1, certains points forts de notre généalogie de corpus.

1. Le poids des industriels

Ce schéma montre assez clairement à quel point les individus que l'on « doit » interroger sont, pour nombre de témoins, les industriels, notamment ceux des grandes « dynasties » protestantes de la laine et du cuir : les Cormouls-Houlès, les Alran, les Bonneville, etc. Ils sont suggérés à la fois par les autres entrepreneurs, catholiques ou protestants, mais également par d'anciens ouvriers. Les anciens industriels se citent

entre eux : l'entre-soi économique et social fonctionne et les logiques de réseaux sont claires. L'entre-soi religieux peut également intervenir, mais de façon moins évidente.

2. Les ouvriers peu évoqués

Les ouvriers suggèrent surtout des noms de patrons, et éventuellement des noms d'ouvriers qui ont été des responsables syndicaux, voire des militants en politique ou dans le monde associatif. Cela s'explique car ce sont ceux qui participaient aux discussions avec les chefs d'entreprise. De plus, les anciens responsables syndicaux ont l'habitude de prendre la parole, davantage pour parler du groupe d'ailleurs que de leurs parcours de vie. Comment parler alors de ceux qui ne parlent pas, qui n'écrivent pas, qui n'ont pas laissé de traces ? Seuls nos témoins féminins de l'EHPAD de la résidence du Midi ont pu nous raconter leur histoire, qui pour nombre d'entre elles, n'est d'ailleurs pas considérée comme « intéressante ».

Nos ouvriers/ouvrières sont, pour la majorité, d'anciens militants et délégués syndicaux. Les patrons qui citent des ouvriers citent de fait ceux avec qui ils ont eu à discuter, négocier. Et c'est un groupe de patron particulier qui apparaît ici : celui des entrepreneurs catholiques.

3. La zone tampon entre les lignes de fracture

Ces entrepreneurs symbolisent la zone de contact (en gris dans le schéma) entre protestants et catholiques d'une part, et entre patrons et ouvriers d'autre part. En effet, ils sont à la fois au contact de leurs homologues protestants, qu'ils fréquentent dans les réunions de chambres syndicales, des délaineurs ou des mégissiers. Mais ils sont également au contact de nombreux ouvriers car catholiques. Ainsi, ils peuvent fréquenter ces derniers dans leurs usines d'abord, mais également lors des offices religieux, des kermesses ou des festivités religieuses. Il n'est donc pas étonnant que, notamment après la Seconde Guerre mondiale, ce soient souvent ces patrons-là qui ont siégé dans les commissions sociales des chambres syndicales ou dans les instances paritaires.

4. Les « dissidents »

Nous avons qualifié de dissidents les témoins qui n'entrent dans aucun groupe de notre schéma, mais qui apportent des informations souvent précieuses. Soit parce qu'ils ont quitté Mazamet un temps, et portent un regard extérieur sur la ville ; soit parce qu'ils ont été, parfois contre leur volonté, exclus des affaires économiques de la ville ; soit parce qu'ils ont effectué des choix de vie qui les ont placés en marge de leur communauté. Ils sont cités par de nombreux autres témoins, soit avec une réelle sympathie, soit avec plus de distance : « vous devriez l'interroger, il est original. »

5. Les clergés

Les membres du clergé sont assez peu évoqués par nos témoins. S'agit-il d'un signe de sécularisation en marche ? D'un signe que les hommes ou femmes d'Église ont peu à voir avec l'histoire de la ville dans les représentations de nos témoins ? D'un signe que ces hommes ou ces femmes-là ne font « que passer » et qu'ils ne peuvent donc pas avoir grand-chose à raconter du passé de la ville ? Les associations ou œuvres confessionnelles sont davantage évoquées. Le scoutisme est à l'honneur au sein des deux communautés ; la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) et l'Action catholique ouvrière (ACO) le sont également.

C. Comment construire des catégories de témoins ?

Comment questionner un corpus ? Comment classer les témoins ? Par le genre ? Par l'âge ? Par la profession exercée ? Par la religion ? Les biais sont nombreux et nous avons essayé de donner à voir la diversité des témoins, qui ne reflète pas celle de la sociologie des habitants de Mazamet en ce début de XXI^{e} siècle.

1. Les femmes, celles qui n'ont « rien à raconter »

Si on analyse cet échantillon, on observe que les femmes sont largement sous-représentées : 38 % seulement de nos interlocutrices. Nous avons eu beaucoup de mal à rencontrer des femmes : « Je n'ai rien à raconter. » Tels sont leurs mots. Quel que soit le milieu social ou la communauté religieuse à laquelle elles appartiennent.

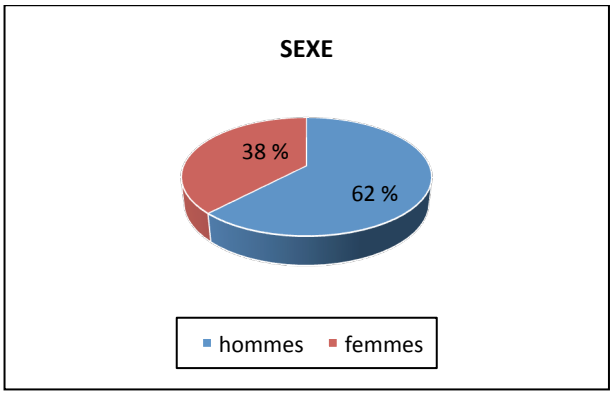
Telle dame, résidente à l'EHPAD de la résidence du Midi, explique au médecin, qui lui propose de répondre à ma requête : « Je n'ai rien à raconter à cette dame moi… J'ai travaillé à l'usine toute ma vie. »

Telle autre, épouse d'un entrepreneur retraité me conseille : « Mais vous devriez plutôt discuter avec mon époux… Il aurait davantage de choses à vous raconter. » Celle-ci est diplômée, mais s'est consacrée à élever une fratrie nombreuse.

Enfin, un dernier exemple, celui de l'épouse d'un syndicaliste CFDT. Lorsque je lui demande si elle veut bien que je revienne afin de l'interroger, elle me répond : « C'est mon mari qui sait toutes ces choses ; moi j'étais à la maison. »

De fait, ces femmes ne se sentent pas légitimes à parler, qu'elles soient ouvrières ou femmes au foyer plus aisées. Doublement illégitimes si elles se perçoivent comme « épouse de » et si, en plus, elles ont été ouvrières. Leur parole est intéressante car, lorsqu'elles sont en confiance, elles parlent de leur vie de femme au-delà de Mazamet. Elles sortent alors plus rapidement du discours convenu qu'elles pensent que le chercheur attend d'elles.

Graphique 4. Répartition des témoins par sexes

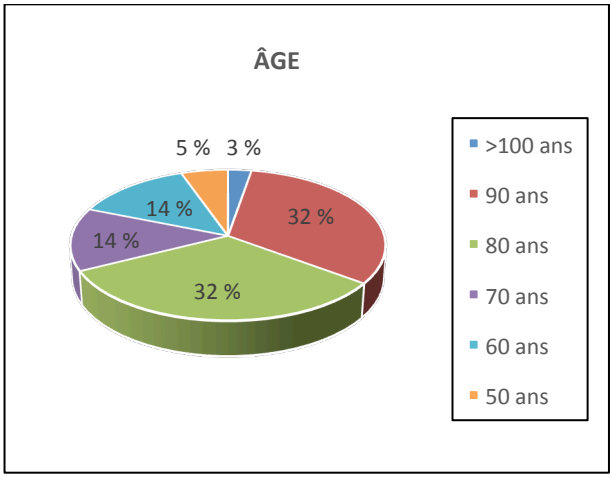


2. L'âge des témoins : les générations et leurs repères

Parmi nos témoins, la majorité est âgée, en 2014-2017 de 80 à 99 ans : c'est le cas de 64 % d'entre-deux. Ils sont donc nés dans les années 1920-1930 : nous avons ici ceux qui ont connu la prospérité de la ville, la Seconde Guerre mondiale, et pour les plus jeunes, la guerre d'Algérie. 14 % de nos témoins sont nés dans les années 1940 : cette génération, celle des baby-boomers, se sent déjà moins concernée par ce passé mazamétain et évoque plutôt la génération de ses parents lorsqu'elle s'exprime, parents nés dans les années 1910 environ. Dans nos entretiens, plus aucun des témoins n'a de

souvenirs directs des grèves du début du XX[e] siècle. Mais tous ont des choses à raconter à son sujet.

Graphique 5. Répartition des témoins par tranches d'âge



3. La diversité sociale

Notre corpus ne reproduit pas de façon objective une réalité sociale professionnelle. Nous comptons effectivement 32 % de chefs d'entreprise, pour la plupart retraités, et 27 % d'ouvriers. La première catégorie est très présente pour deux raisons. Tout d'abord, nous souhaitions très sincèrement recueillir la parole des anciens chefs d'entreprise : elle est rare mais donne une vision du passé industriel de la ville intéressante et souvent, plus complexe que ce que le récit officiel raconte. Cependant, au sein de cette catégorie, ce récit est énoncé fréquemment dès le début de l'entretien. Ainsi, dès le début de l'entretien, l'entrepreneur marque son territoire face au chercheur quant à son statut et à sa connaissance du passé, notamment pour les plus âgés.

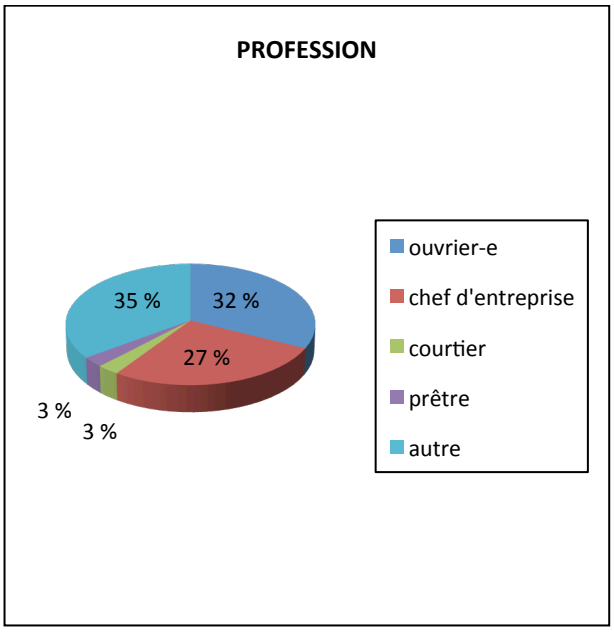
La catégorie des anciens ouvriers est sous-représentée. À la fois parce que leur espérance de vie est plus courte. Mais surtout parce que le « réseau » ne fonctionne pas comme pour les entrepreneurs. Les ouvriers « visibles » sont souvent ceux qui ont exercé des fonctions de représentants syndicaux, ou qui ont milité dans le milieu associatif ou politique, comme nous l'avons déjà mentionné. Malgré nos appels à travers la presse locale, peu d'anciens ouvriers ont répondu. Ce qui nous renvoie au texte de Gérard Noiriel, « Le pont et la porte[118] » *:* « Tout pousse l'historien, même le

[118] Gérard Noiriel, « Le pont et la porte. Les enjeux de la mémoire collective », *Traverses,* n° 1, « L'archive », Paris, Centre Georges Pompidou, Revue du Centre de création industrielle, 1986, p. 98-102.

plus aguerri, à accentuer la "visibilité sociale" de ceux-là mêmes qui, au sein des classes populaires, sont en position de force[119]. » Comment rendre un peu de leur histoire à ceux qui ne laissent pas de traces ? Nous reviendrons sur ce point dans notre troisième partie.

Enfin, plus de 35 % de nos entretiens ne concernent ni anciens ouvriers, ni anciens patrons. Ce qui nous oblige à ne pas oublier que dans cette ville d'autres catégories socioprofessionnelles existaient et que, même si elles sont peu convoquées dans cette mise en récit, on ne doit pas en faire abstraction.

Graphique 6. Répartition des témoins par professions



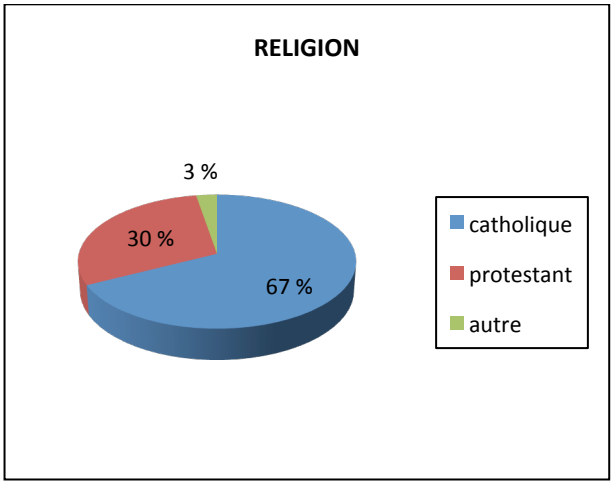
5. La diversité religieuse des témoins

Enfin, notre échantillon n'est guère représentatif de la répartition actuelle des fidèles par religion dans le mazamétain. Aujourd'hui, la communauté réformée compte, pour l'ensemble du bassin mazamétain, près de 600 familles, soit environ 2 400 personnes. Le canton de Mazamet compte, en 2016, 34 853 habitants. Ce qui donne un ratio de 7 % de la population environ. Or nous comptons dans notre échantillon 30 % de témoins se reconnaissant de confession protestante. Ils sont donc en surreprésentation. Ici, nous pouvons dire que le bouche-à-oreille et l'importance du réseau protestant de la ville ont fonctionné pour nous donner de nouveaux contacts. De plus, comme nous souhaitions

[119] *Ibid.*, p. 99.

interroger des anciens chefs d'entreprise, nous avons de fait interrogé beaucoup de protestants puisque ces anciens entrepreneurs étaient majoritairement protestants.

Graphique 7. Répartition des témoins par leurs appartenances religieuses



D. VERBATIM

À l'issue de ces entretiens, nous pouvons dégager des points récurrents dans les discours. Les entretiens étaient conçus de façon semi-directive, et le thème annoncé de ces derniers était « le passé de la ville de Mazamet », thème assez large. Puis la première accroche se posait ainsi : « Que pouvez-vous me raconter du passé de la ville ? » Les questions générales prévues ensuite afin de cadrer les entretiens étaient les suivantes, pas toujours dans cet ordre-là : « Et vous, quelle est votre histoire ? », « Que pouvez-vous me raconter au sujet du délainage et de l'industrie à Mazamet ? », « Comment vivaient les protestants et les catholiques à Mazamet ? », mais demander au témoin de parler de lui et de son histoire permet souvent d'établir un climat de confiance avant d'aller plus loin dans l'entretien.

1. Chez les anciens chefs d'entreprise, nés entre 1920 et 1950

Nous avons interrogé des anciens chefs d'entreprise, catholiques et protestants. Voici leurs mots.

Pour les protestants :

« À Mazamet (au temps de mon père) on pouvait gagner sa vie facilement avec l'industrie. »

« Il y a dans cette ville une énergie d'entreprise. »

« Pierre-Élie Houlès, lui, il a inventé Mazamet ! »
« La communauté d'industriels protestants était très soudée. »
« Nous avons gardé la mentalité du début du XX^{e} siècle. »
« Nous avons été persécutés. »
« C'est plus difficile d'être protestant que catholique, parce que les catholiques ils vont se confesser et hop, tout est pardonné. Chez nous, on porte le poids de nos fautes sur le dos, toute notre vie. »
« La gauche d'avant, c'était pas la même qu'aujourd'hui. »
« C'était une gauche différente. Ils s'entendaient très bien tous ces parpaillots, les grandes familles, et nous on en faisait partie. »
« Le délainage c'était pas une industrie : c'était facile. »
« À Mazamet, on était en contact avec le monde entier… »

Pour les catholiques :
« À Mazamet les ouvriers votaient à droite et les patrons votaient à gauche. Les ouvriers dans l'ensemble ils votaient à droite car ils étaient plus près de l'Église. […] Aux élections, les protestants votaient protestants et les catholiques votaient catholiques. »
« Je venais d'un milieu populaire. Je n'ai pas voulu couper avec ce milieu. Je n'ai jamais été bien accepté par la majorité des patrons mégissiers. »
« Toutes les entreprises à Mazamet ont été créées par des protestants. […] Je pense que les protestants avaient une autre vision de l'argent que les catholiques. »
« Mais Mazamet a toujours voté à droite ! »
« À Mazamet, les ouvriers votaient à droite, les patrons votaient à gauche. […] Les protestants votaient protestant et les catholiques votaient catholique. »
« Les protestants, comme les Cormouls-Houlès, prenaient des catholiques comme chefs dans leurs affaires. »
« Dans les documents que je vous recommande il y a le centenaire du délainage et les livres de Rémy Cazals. »
« À Mazamet on avait une CGT avec un secrétaire catholique. […] C'est compliqué à Mazamet ces histoires de CGT. »
« Les ouvriers à droite et les patrons à gauche, c'est peut-être un peu réducteur… »
« Les délainages appartenaient plutôt à des protestants et les mégisseries à des catholiques. »

« Après la guerre, les choses ont changé complètement par rapport à la religion. »
« La question des religions était encore assez marquée dans les années 1960. »
« Chez les catholiques, y avait de tout : il y a des prêtres progressistes, d'autres sont plus conservateurs. »
« Vous savez, c'est plus simple d'être protestant, y'a pas tout ce cinéma. »
« Si le président de la CCI [chambre de commerce et d'industrie] était protestant, il fallait que le second soit catholique. »
« Les protestants ils ont une sorte de rigueur et un peu plus d'honnêteté que la moyenne. »

2. Chez les anciens ouvriers, catholiques

Ces témoins évoquent tous la période de l'Occupation, bien plus que les chefs d'entreprise. Ils parlent davantage à la première personne du singulier et du pluriel, là où les anciens patrons sont davantage sur des propos généraux.
« À l'époque y en avait beaucoup d'industries. Mon père travaillait comme contremaître dans une mégisserie et moi j'ai travaillé dans trois mégisseries. »
« Y avait pas mal de patrons protestants, je l'ai entendu dire. […] Les mutuelles d'entreprises ont été faites par les protestants. Ils votaient à gauche car ils étaient radicaux. L'Église catholique soutenait Reille-Soult. »
« Pas mal de patrons votaient à gauche. Je l'ai entendu dire : les Cormouls, etc. Ils étaient radicaux. Alors que l'Église catholique soutenait le baron Reille-Soult. »
« Les ouvriers protestants étaient à la CGT, un seul était à la CFTC, qui voulait être pasteur. »
« Les protestants comme patrons, ils faisaient pas de cadeaux. »
« Les protestants, y en avait de tous (*sic*). »
« Les enfants des patrons leur ont tout bouffé. »
« Je suis plutôt de droite car à droite il y a des hommes plus capables. »
« Pour moi être catholique et être de gauche, ça marche ensemble ! »
« À la CGT mazamétaine, ils votaient à droite. »

Ces mots des témoins nous guideront tout au long de notre recherche comme points d'ancrage pour initier régulièrement une réflexion quant aux rapports entre le présent et

le passé, entre les mémoires et l'histoire, entre ce que le témoin dit ou écrit, et ce qui fut.

À la lecture de ces témoignages, mais également à celle des écrivains et des journalistes locaux et des communicants publics ou institutionnels, le passé semble établi : à Mazamet il y avait, dans un « avant » rarement daté, des ouvriers catholiques qui votaient à droite car trop sous l'emprise d'un clergé et d'un homme (le baron Reille-Soult, rarement identifié) et des patrons protestants qui votaient à gauche car progressistes.

Une remarque s'impose ici : quelle place accorde-t-on à la chronologie dans ces mises en récits ? De quel passé parle-t-on ? Ce passé semble « achronique » pour ce qui relève du XX^{e} siècle. Il en va de même lorsqu'on remonte plus loin dans le temps : les cathares et les guerres de Religion, que l'on associe fréquemment, notamment dans les productions de récits écrits, sont vaguement associés à un siècle. La révolution du textile et celle du délainage sont souvent peu dissociées. Bref, sans chronologie précise, on réécrit un passé.

On peut dresser le schéma suivant (voir schéma 2) quant aux mises en récits du passé de Mazamet. On observe que les récits oraux insistent beaucoup plus sur l'époque contemporaine, ce qui semble logique. En effet, les témoins évoquent « leur » passé et les souvenirs laissés par les générations précédentes qu'ils ont connues. Alors qu'à l'écrit, les journalistes ou romanciers locaux effectuent des recherches et semblent d'ailleurs asseoir leur légitimité sur ces recherches.

Schéma 2. Raconter Mazamet au début du XXIe siècle

Les récits écrits
Ont besoin
le plus souvent
de trouver
des « origines »
à ce récit

Les récits oraux
N'évoquent
que le passé
à partir
du XIXe siècle
le plus souvent
Plus rarement
les guerres
de religion du
XVIe siècle

Discours récurrent
quant au passé de Mazamet

- Ve siècle : Ataulphe Ier
- Fée Saurimonde et légende du peigne d'or
- XIIIe siècle : Simon de Montfort combat les cathares
- Conversion d'une majorité de la population à la religion réformée, héritière du catharisme
- Guerres de religion
- Essor économique dès le XVIe siècle
- Explosion du délainage au XIXe siècle
- Vote à droite des ouvriers catholiques et vote à gauche des patrons protestants
- Première Guerre mondiale
- Seconde Guerre mondiale : vie quotidienne et maquis du corps franc de la Montagne

Valeurs des Mazamétains qui sont soulignées et découlent de ces récits :
la foi, la morale, la rigueur, le travail, l'esprit d'initiative et la méfiance,
voire le rejet de « la politique »

Dissonances

- « Démolir » le mythe de l'idéal protestant chez les auteurs de confession catholique
- Pour certains, les anciens ouvriers, c'est même un « non-sujet »

Dissonances

- « Dire cela [le paradoxe] est un peu réducteur »
- Évocation de la vie quotidienne, chez les témoins « ouvriers », importante
- La guerre d'Algérie et Mai 68 sont évoqués par ceux qui les ont vécus

À l'issue de cette première synthèse pré-réflexive, nous devons analyser désormais le sens des mots utilisés par chacun. Quel sens, celui qui écrit ou parle en 2017, assigne-t-il aux mots qu'il emploie ? Les mots ont un sens et le sens diffère selon qui les emploie et selon quand on les emploie. D'où la nécessité de s'accorder sur « ce que parler veut dire » pour reprendre le titre d'un ouvrage de Pierre Bourdieu[120]. En effet, comme l'écrit P. Bourdieu, « Le discours n'est pas seulement un message destiné à être déchiffré ; c'est aussi un produit que nous livrons à l'appréciation des autres et dont la valeur se définira dans sa relation avec d'autres produits plus rares ou plus communs. […] Instrument de communication, la langue est aussi signe extérieur de richesse et un instrument du pouvoir. Et la science sociale doit essayer de rendre raison de ce qui est bien, si l'on y songe, un fait de magie[121]. » Ce qui nous renvoie à la nécessité d'une analyse sociologique, chronologique et politique de la production de ces récits au cours de notre travail.

[120] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
[121] *Ibid*., 4e de couv.

CHAPITRE II
DES FILS DU PASSÉ
À LA MISE EN RÉCIT HISTORIQUE

> *La vérité d'hier est toujours celle d'aujourd'hui…*
> *Mazamet n'est pas tout à fait comme les autres. C'est une ville singulière qui se différencie des autres villes moyennes de Midi-Pyrénées*[122].

Notre réflexion porte sur la production de récits et de discours sur le passé. Ce qui signifie que nous ne les considérons pas, a priori, comme des récits historiques. Comment différencier alors un discours sur le passé d'un récit historique ? Nous tenterons ici d'expliquer que les « histoires » ou récits recueillis pour « raconter Mazamet » relèvent effectivement du registre de *discours sur le passé.* Par discours, nous entendons une mise en récit qui finit par se muer en une version officielle, dont les communautés ou groupes sont à la fois les producteurs, les vecteurs et les récepteurs. Le discours serait plutôt singulier pour la communauté, là où les récits semblent pluriels. On peut proposer comme définition de discours « la manifestation écrite ou orale d'un état d'esprit ; ensemble des écrits didactiques, des développements oratoires tenus sur une théorie, une doctrine, une théorie[123] ». Un usage public de cette version officiellement reconnue, de façon souvent implicite. Par récit, nous entendons plutôt un

[122] URL : http://www.ville-mazamet.com/mazamet-culture-et-divertissements/page-mazamet-aujourdhui_2-1_10.htm, [consulté le 10 février 2019].
[123] URL : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/discours [consulté le 1er octobre 2016].

« développement oral ou écrit rapportant des faits vrais ou imaginaires[124] » Le discours s'inscrit donc dans le champ de l'officiel, du convenu, de l'acté, de l'évident, alors que le récit peut s'inscrire dans le champ de l'intime, du personnel et du discutable. Tel est le cas par exemple des *récits historiques :* on peut les discuter, les contester, les déconstruire à partir du moment où les indices, les preuves et les sources le permettent. Et c'est bien parce que nous ne considérons pas ces récits ou ces discours comme des productions historiques que nous pouvons les questionner en tant que sources et objets pour mener à bien une réflexion sur la construction d'un discours sur le passé, pour nombre de personnes aujourd'hui, comme relevant d'une vérité historique établie. Nous devons donc alors proposer de différencier ce qui est de l'ordre du *passé* de ce qui relève de l'*histoire.*

Essayer de dissocier le *passé* de l'*histoire*, en tant que notions distinctes, conduit à questionner, entre autres, les liens qui unissent mémoires et histoire. De nombreux chercheurs en sciences humaines et sociales se sont intéressés à ces questions. Nous évoquerons ici les travaux du sociologue Maurice Halbwachs, des philosophes Paul Ricœur et Michel de Certeau, et ceux d'historiens français tels que Philippe Joutard, Pierre Nora, Jacques Le Goff, Bernard Lepetit, Pierre Laborie ou encore Jean Leduc. Nous nous appuierons également sur des travaux d'historiens étrangers comme Shlomo Sand. L'anthropologie historique sera sollicitée en amont à travers la réflexion de Gil Bartholeyns.

I. RÉCITS HISTORIQUES OU DISCOURS SUR LE PASSÉ ?

A. LE « PASSÉ », LES MÉMOIRES ET L'HISTOIRE

Gil Bartholeyns propose de dissocier les concepts de passé d'histoire[125]. Il explique que l'on emploie souvent les deux termes l'un pour un l'autre, sans vraiment y prêter attention. Pour lui, « l'histoire est toujours le récit du passé, le résultat d'une conscience de ce qui s'est passé, et […] le passé est cette réalité disparue dont l'existence est

[124] URL : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/récit [consulté le 1er octobre 2016].
[125] Gil Bartholeyns, « Le passé sans l'histoire. Vers une anthropologie culturelle du temps », *Itinéraires*, 2010-3|2010, p. 47-60. URL : http://itineraires.revues.org/1808 [consulté le 1er octobre 2016].

toujours déjà médiatisée[126] ». Il s'appuie sur l'exemple des fictions cinématographiques et des jeux de rôles pour démontrer son propos. Pour cet historien, ils permettent d'inventer des histoires grâce aux représentations que l'on a du passé, sans pour autant viser à la réalité historique. Le passé relève du champ de la pratique sociale et culturelle, de l'expérience, que la mémoire permet de faire ré-émerger. A contrario, l'histoire relève du champ de la connaissance, reconstituant une réalité historique. Le couple « passé et présent » a souvent été interrogé, celui de « mémoires et histoire » également, mais peu d'historiens ont essayé de penser cette dissociation entre passé et histoire. Or, lorsque les Mazamétains « racontent » Mazamet, ils évoquent, par le biais de leurs mémoires, une représentation de ce qu'ils considèrent comme « leur » passé. À l'historien d'analyser ces sources, écrites ou orales, afin de tendre à une objectivité historique. À lui de comprendre comment ces représentations d'une réalité disparue se sont construites.

Les transmissions de récit ou de discours s'effectuent essentiellement par le vecteur mémoriel. Comment définir l'objet mémoriel d'un point de vue épistémologique en histoire ? Les sciences humaines et sociales aident l'historien dans cette quête conceptuelle, à condition qu'il accepte les règles de l'interdisciplinarité.
En 1950 est publié, à titre posthume, l'ouvrage de Maurice Halbwachs, sociologue (en chaire à la Sorbonne de 1935 jusqu'à son arrestation en 1944), *la Mémoire collective*[127]. Maurice Halbwachs propose alors une explication de ce concept. La « mémoire collective » serait le fruit d'un « temps social extérieur aux durées vécues par les consciences », temps qu'il qualifie également de « temps collectif qui s'impose du dehors à toute mémoire individuelle[128] ». Il dissocie la mémoire individuelle (« intérieure, interne, personnelle ») de la mémoire collective (« extérieure, externe, sociale »). Cette dernière est alors nommée par Halbwachs « mémoire historique[129] ». Puis il nuance partiellement sa définition lorsqu'il affirme que « la mémoire collective ne se confond pas avec l'histoire, et que l'expression *mémoire historique*[130] n'est pas très heureusement choisie. […] L'histoire ne se commence qu'au point où finit la

[126] *Ibid*., p. 51.
[127] Maurice Halbwachs, *la Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 1997 (1re éd., Paris, Presses universitaires de France, 1950).
[128] *Ibid.*, p. 101.
[129] *Ibid.*, p. 99.
[130] Souligné par nous.

tradition, au moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale[131]. » Il oppose ainsi l'histoire à la mémoire collective car pour lui, l'histoire impose des ruptures là où la mémoire ne connaît que des limites fluctuantes. Pour Halbwachs, l'histoire relève de l'universel et n'est qu'« une vision raccourcie du passé[132] ».

C'est Eric Hobsbawm, qui, quelques décennies plus tard, en 1983, s'oppose, pour partie, à cette vision du passé. « Être membre d'une communauté humaine, c'est se situer vis-à-vis de son propre passé et de celui de la communauté, ne serait-ce que pour rejeter ce passé. […] Le problème pour les historiens est d'analyser *la nature* de cette « perception du passé » dans la société et de retracer ses changements et transformations[133]. » Hobsbawm ajoute que « ce qui est défini comme « le passé » est toujours une sélection particulière de l'infinité dont on se souvient[134] ». Nous sommes bien ici dans la logique critiquée par Gil Bartholeyns. À savoir que, pour les historiens, le passé n'est qu'une représentation de ce qui est advenu, indissociable de sa mise en récit la plus objective possible : l'histoire. La réalité historique ne varierait pas contrairement au passé. Alors *quid* du passé ? Une réalité disparue ou bien une représentation de cette réalité ? Nous rallierons ici la thèse d'Hobsbawm. Les discours sur le passé mazamétain relèvent bien de représentation de réalités disparues, voire fantasmées : « Peut-être les comtes de Toulouse ont-ils jadis légué le courage et l'esprit d'entreprise [*sic*] à une population rude au travail, forte de ses convictions religieuses, qui ont servi de cadre moral à une réussite exceptionnelle[135] »… Ce qui nous intéresse ici, c'est de comprendre comment un tel discours a pu se construire : comment et pourquoi associer la notion d'esprit d'entreprise aux comtes de Toulouse ? Comment se construit cette représentation complètement anachronique, mais téléologique, de cet « esprit d'entreprise » qui aurait existé bien avant le XIX^e^ siècle à Mazamet ?

Le concept de « mémoire historique » proposé par Maurice Halbwachs, a été repris en 1977 par Philippe Joutard dans ses travaux sur les camisards cévenols[136]. Pour Ph. Joutard, la mémoire historique relèverait de la mémoire orale. Il effectue ses recherches en utilisant comme sources « nouvelles » les sources orales afin de

[131] *Ibid.*, p. 130.
[132] *Ibid.*, p. 137.
[133] Eric Hobsbawm, Terence Ranger (dir.), *l'Invention de la tradition*, *op. cit.*, p. 11.
[134] *Ibid.*, p. 12.
[135] Isabelle Bonnet, *Lou Milou*, *op. cit*.
[136] Philippe Joutard, *la Légende des camisards ; Une sensibilité du passé*, Paris, Gallimard, 1977.

comprendre comment la « légende des Camisards » s'est transmise dans les Cévennes du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1970. Elle constitue pour lui le fondement de ce qu'il appelle les « sociétés mémoires » : « des sociétés qui, depuis longtemps, ont fondé leur identité sur la *mémoire historique*, avant le règne de la mémoire généralisée. J'entends par là des groupes ayant une mémoire vivante, autour d'événements fondateurs évoqués dans différents lieux de sociabilité souvent devenus en même temps des lieux de mémoire. Cette mémoire s'exprime aussi par une tradition orale, [elle] se nourrit constamment d'écritures de différents genres, fictions, histoire savante ou populaire, elle est confortée par des images fixes ou animées[137]. » Nous essaierons ici de questionner le concept de « mémoire historique ». En effet, la notion de mémoire vivante est compréhensible : de fait, la mémoire est un construit du moment où on l'énonce. Ce sont les vivants qui peuvent la porter. Mais lorsqu'on évoque des « événements fondateurs », de quoi parle-t-on ? Qui les a désignés, inconsciemment peut-être, comme tels ? Comment en est-on arrivée à l'affirmation qu'à Mazamet, les protestants entrepreneurs du XIX^e siècle étaient les héritiers ou les descendants des cathares hautpoulois du XIII^e siècle ? Comment est-on convenu que pour une majorité de témoins, le centenaire du délainage, en 1951, avait signé la fin de la prospérité de la ville ? De la même façon, comment se construit la figure de Pierre-Élie Houlès comme « inventeur » du délainage mazamétain, en 1851 ? Quant à une possible tradition orale se nourrissant d'écrits, et inversement, on est en droit de se demander de quand date « l'invention de cette tradition ». Nombre de traditions sont inventées à la suite de la révolution industrielle en Europe. Eric Hobsbawm explique que ces « traditions inventées » voient le jour le plus souvent « quand une transformation rapide de la société affaiblit ou détruit les modèles sociaux [anciens][138] » et qu'elles « désignent un ensemble de pratiques […] normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées, et cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition[139] ». À Mazamet, cette évolution semble pertinente : grâce aux travaux de Rémy Cazals, nous disposons de chiffres éclairants[140]. On compte, en 1900, sur les rives de l'Arnette et du Linoubre, 36 établissements industriels dont 16 usines de délainage et 9 usines textiles. En 1948, on compte 54 délainages,

[137] *Id.*, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris, La Découverte, 2013, p. 79.
[138] Eric Hobsbawm, « Inventer la tradition », *in* Eric Hobsbawm, Terence Ranger (dir.), *op. cit.*, p. 31.
[139] *Ibid.*, p. 28.
[140] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit*.

39 mégisseries et 56 établissements textiles pour l'ensemble du secteur de Mazamet, soit 149 usines (dont 42 pour la seule agglomération de Mazamet-ville et 27 sur les rives de l'Arnette et du Linoubre). Le mouvement a partiellement augmenté durant ce demi-siècle, mais il s'est surtout étendu géographiquement. La ville a bien connu une transformation rapide d'organisation économique, sociale et spatiale en moins d'un siècle, à laquelle les habitants ont dû s'adapter.

Ce qui pourrait nous intéresser pour Mazamet et l'émergence d'un discours « unanime » sur son passé, c'est probablement la nécessité, suite au développement du délainage et de la mégisserie, d'inventer des traditions « qui établissent ou légitiment des institutions, des statuts ou des relations d'autorité ». Lesquels, dans un ordre social qui évolue du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, pourraient poser problème en termes de recompositions politiques et religieuses. Ainsi, comme le précise E. Hobsbawm, on peut établir « une continuité avec un passé historique approprié[141] » : le roi Ataulphe, les cathares, les huguenots, l'esprit d'entreprise et de « rébellion », légitimeraient l'explosion économique de la ville aux XIX^e^ et XX^e^ siècles.

Le concept de mémoire historique nous pose cependant problème, comme il posait problème à M. Halbwachs déjà, mais pour des raisons différentes. Évoquer une « mémoire historique », telle que définie précédemment, n'est-ce pas évoquer une représentation de leur passé par les membres d'un groupe ou d'une communauté, qui se traduit par un récit, plus ou moins officiel (quel que soit le groupe), sur ce passé ? Nous sommes alors en présence de discours ou de récits sur le passé, qui ne sont pas l'histoire, mais qui contribuent à son élaboration en tant que sources et objets de recherche. L'adjectif « historique » nous paraît donc inapproprié. Et il nous conduit à analyser les rapports entre mémoires et histoire.

B. MÉMOIRES, REPRÉSENTATION ET HISTOIRE

Il n'est pas question ici de se lancer dans un développement exhaustif des liens qui unissent histoire et mémoires car des universitaires de renom s'y sont attelés comme

[141] Eric Hobsbawm, Terence Ranger (dir.), *op. cit.*, p. 28.

Philippe Joutard[142], Paul Ricœur[143], Pierre Laborie[144] ou encore Benjamin Stora[145]. Il s'agit plutôt de fournir quelques pistes historiographiques et épistémologiques qui nous ont fortement guidée dans notre questionnement.

En France, les problématiques liées aux rapports entre mémoires et histoire émergent à l'Université dans les années 1970-1980. Elles apparaissent grâce aux nouvelles sources que constituent les archives orales. Et elles émergent également dans un contexte d'ouverture des archives de la Seconde Guerre mondiale et de celles de la guerre d'Algérie avec un « besoin » de mémoire et d'histoire des témoins ou de leurs descendants. L'Institut d'histoire du temps présent (IHTP) voit le jour en 1978, fondé par François Bédarida. Cet institut permet de mettre en avant les nombreux travaux sur l'histoire du très contemporain. En effet, les décennies 1980-1990 voient le nombre de recherches sur ces deux périodes exploser ; ce qui oblige, de fait, à questionner la démarche historique.Pierre Nora tente, dès 1984, de penser cette distinction entre mémoires et histoire. Il y perçoit même une opposition impossible à résorber. Il écrit ainsi : « Mémoire, histoire : loin d'être synonymes, nous prenons conscience que tout les oppose. La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. […] La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours. La mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est par nature, multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée. L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel[146]. » La démarche novatrice de Pierre Nora est quelque peu questionnée par Paul Ricœur, deux décennies plus tard. En effet, ce dernier note, dans un premier temps, que le projet de Pierre Nora

[142] Philippe Joutard, *Histoire et mémoires…*, *op. cit.*
[143] Paul Ricœur, *op. cit.*
[144] Pierre Laborie, *le Chagrin…*, *op. cit.*
[145] Benjamin Stora, *la Gangrène et l'Oubli ; la Mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1991.
[146] Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », *in* Pierre Nora (dir.), *les Lieux de mémoire,* Paris, Gallimard, « Quarto », 1997, t. I, p. 24-25.

opère un glissement de sens qui pousse à une « patrimonialisation » des mémoires. Dans un second temps, il lui reproche de confondre les mémoires institutionnelles avec les mémoires collectives. De fait il s'interroge : « La notion de lieux de mémoire était-elle en fin de compte mal choisie[147] ? » Et pourtant, Pierre Nora nous a fourni quelques outils pour penser cette dualité qui sont fort utiles, soit parce qu'ils ont donné des clefs aux historiens, soit parce que ses outils ont été critiqués. Quoi qu'il en soit, il a fait avancer l'épistémologie historique.

C. LE PASSÉ OU LE MYTHE DES ORIGINES

Lorsque l'on questionne le passé, la mémoire et l'histoire, la question du mythe des origines, et donc de leur aspect sacré, se présente à nous. Nous l'observons, et l'observerons dans notre deuxième partie, quant aux origines de Mazamet. Soyons vigilants, à l'instar de Paul Ricœur lorsqu'il écrit : « L'origine, donc, n'est pas le commencement. Et la notion de naissance dissimule sous son amphibologie l'écart entre les deux catégories du commencement et de l'origine. C'est cette aporie de la naissance qui justifie l'usage platonicien du mythe : le commencement est historique, l'origine est mythique[148]. »

Les récits, oraux ou écrits, recueillis sur le passé de Mazamet ont à voir avec une part de ce passé « sacré », intouchable, et qui trouve une partie de ses origines dans une mythologie plus ou moins lointaine dans le temps.

Pour reprendre les propos de Mircea Eliade, rédigés en 1957, « le mythe est toujours le récit d'une création[149] ». Dans les origines du passé de Mazamet, on retrouve deux moments fondateurs. Un, que l'on ne peut pas dater, est celui de la fée Saurimonde et de son peigne d'or : c'est par cette légende que les qualités de la rivière de l'Arnette sont légitimées, elles qui seraient si propices au travail du fil et de la laine. L'autre moment fondateur, est celui de l'année 1851, année souvent évoquée par nombre de témoins industriels ainsi que par les récits romanesques. Il s'agit de l'année de « l'invention du délainage » par Pierre-Élie Houlès. Nous ne sommes pas vraiment ici dans la même logique que celle de la légende du peigne d'or : il s'agit d'expliquer l'origine de ce passé « récent », celui de l'explosion économique de la ville. Nous développerons plus

[147] Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 534-535.
[148] *Ibid.*, p. 174.
[149] Mircea Eliade, *le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1988, p. 85.

avant ce point dans le chapitre VI de ce travail. Mais il nous semble intéressant de transposer le « mythe = modèle exemplaire » de Mircea Eliade aux récits du XIX^e^ siècle mazamétain. Mircea Eliade ajoute que « plus l'homme est religieux, plus il dispose de modèles exemplaires pour ses comportements et ses actions[150] ». Or, l'« homme mazamétain » semble être un homme religieux, au sens général du terme, du XVI^e^ au XX^e^ siècle, qu'il soit protestant ou catholique. Il n'est pas impossible que ce que Mircea Eliade tente d'expliquer quant aux fondements mythologiques du religieux puisse s'appliquer, d'une part pour le religieux à Mazamet, d'autre part pour l'économique et le social également. On approche ici le fondement du récit convenu sur le passé, esquissée précédemment.

II. DÉMÊLER LE FIL DES RÉCITS EN POINTANT LES AMBIVALENCES DES MOTS

Dans les récits de ce passé, l'utilisation de l'imparfait de narration, sans dates ou périodisation précise, permet de construire un récit achronique (au sens de privé de temps historicisé[151]). La seule certitude que pose cet imparfait, c'est celle de l'existence d'un « avant ». D'où l'évocation des « ouvriers », des « patrons », des « catholiques », des « protestants », de la « droite » et de la « gauche » sans nuances temporelles. Ce qui simplifie, de fait, la mise en récit.

Or, selon la période que l'on évoque et selon celle d'où on l'évoque, les termes ne recouvrent pas tout à fait le même sens. Une double temporalité est à prendre en compte : évoquer les ouvriers de Mazamet de 1921, de 1946, ou bien de 1977 relève d'outillages mentaux différents, selon la période de narration et son contexte. De même qu'évoquer les protestants de Mazamet en 2015 sans préciser de quelle période on traite est problématique : évoque-t-on ceux issus du mouvement du Réveil (1810-1840) ? Ceux de 1905 ? Ceux de 1938 ?

D'où la nécessité ici de faire un point sur le sens des mots et la nécessité de périodiser en histoire, sans quoi, comme le dit Michel Foucault en 1974 : « on montre aux gens, non pas ce qu'ils ont été, mais ce qu'il faut qu'ils se souviennent qu'ils ont été[152]. »

---

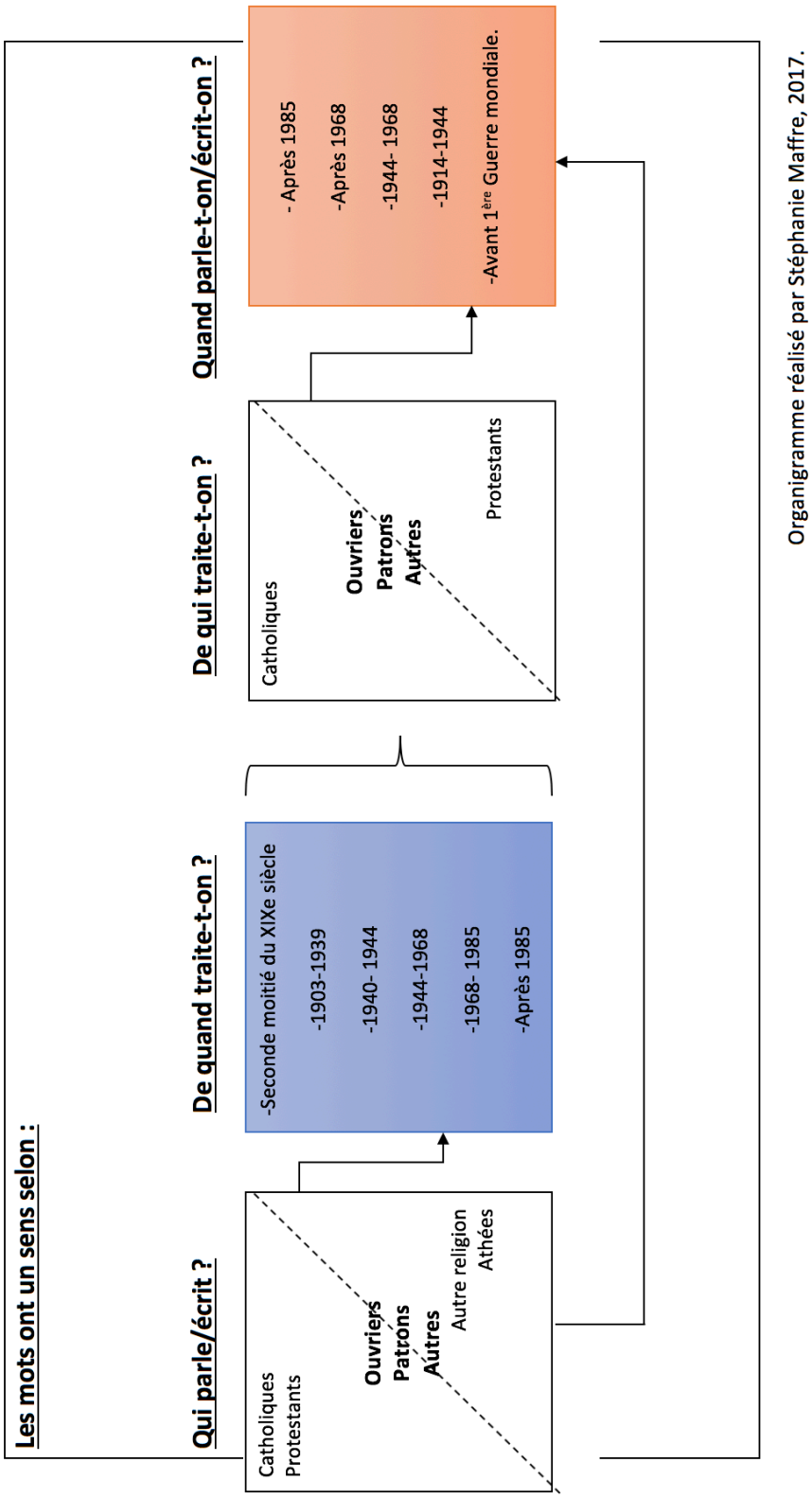
[150] *Ibid.*, p. 86.
[151] Marie-Pierrette Małcużyński, *Entre-dialogues avec Bakhtin ou Sociocritique de la (dé)raison polyphonique*, Amsterdam/Atlanta (GA), Rodopi, 1992, p. 207.
[152] Pascal Bonitzer, Serge Toubiana, « Entretien avec Michel Foucault », *Cahiers du cinéma*, n° 251-252, juillet-août 1974, p. 8.

Une autre raison pousse à « mettre en dates » ou à périodiser les mises en récit, en résonance avec le contexte dans lequel nous rédigeons ce travail : « on n'écrit pas pour autre chose : nommer et dater, cerner le temps, ralentir l'oubli. Tenter d'être juste, n'est-ce pas ce que requiert l'aujourd'hui ? » Tels sont les mots de la préface de l'ouvrage *Prendre dates*[153], de Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet. Cet ouvrage est publié en avril 2015. Il tente de « mettre en dates » les journées du 7 au 11 janvier 2015 et les attentats de *Charlie Hebdo*, de l'Hyper Cacher ainsi que l'assassinat de deux policiers et les trois journées qui ont suivi. Ce afin de garder des traces de ces événements dans la projection d'une possible mise en histoire, un jour. Comme si l'historien et le journaliste avaient pris la mesure de l'importance de repères chronologiques pour les travaux de recherche à venir. La question de la périodisation est un passage obligé pour l'historien. Tout comme celui du contexte dans lequel il écrit[154]. S'il ne questionne pas les chronologies, il se fourvoie et s'égare très, trop, facilement.

Lorsqu'on s'intéresse au « paradoxe mazamétain », la nécessité de la périodisation se pose donc avec une acuité plus profonde encore puisqu'un discours sur le passé est établi, incontesté, approprié, voire légitimé. Il faut donc essayer de dissocier les temporalités qui se superposent, s'entrecroisent et parfois, s'occultent. Ainsi en est-il des temps de l'économique, du politique et du religieux pour notre sujet.

[153] Patrick Boucheron, Mathieu Riboulet, *op. cit.*
[154] Ces lignes sont écrites quelques jours après les actes terroristes de Carcassonne et Trèbes, le 23 mars 2018. Ce moment douloureux pour la démocratie nous conforte dans l'idée d'associer P. Boucheron et M. Riboulet à notre démarche et renforce l'idée que nous-même écrivons dans un contexte dont on ne peut s'extirper.

Schéma 3. Les mots ont un sens



A. CATHOLIQUES ET PROTESTANTS : LE TEMPS LONG DU RELIGIEUX

Le temps du religieux « prend son temps ». Il relève du temps « long » qui ancre les attitudes et les comportements dans des logiques parfois difficiles à appréhender. Il relève de structures qui, en partie, contribuent à constituer les outillages mentaux des individus.

Les catholiques et les protestants de France ne s'inscrivent pas eux-mêmes dans les mêmes temporalités. Que signifie « être » catholique ou « être » protestant ? S'agit-il de comptabiliser les baptisés pour obtenir un nombre précis de fidèles ou s'agit-il de prendre en compte ceux qui se revendiquent de l'une ou l'autre des religions pour des raisons parfois plus culturelles que de conviction ? Compte-t-on les croyants ou seulement les pratiquants ?

1. Les catholiques

En 1851, on compte environ 35 millions de catholiques en France (c'est-à-dire d'individus baptisés dans la religion catholique) pour une population totale de 36 472 000 d'habitants (INSEE) soit 96 % de la population[155]. Le Tarn compte alors 363 000 habitants. On estime à 340 000 le nombre de catholiques dans le Tarn au milieu du XIX^e^ siècle, soit 95 % de la population environ avec des pratiques inégales selon les localités, une proportion qui est proche de la moyenne nationale.

En 2010, selon une étude de l'Institut français d'opinion publique (Ifop), environ 65 % des Français se déclaraient catholiques. Étaient considérés comme « messalisants », c'est-à-dire se rendant à la messe au moins une fois par mois, 7 % des catholiques (soit 4,5 % des Français). L'outil statistique a évolué, et la proportion de catholiques au sein de la société française a donc fortement diminué. Ce mouvement s'est amorcé depuis les années 1960-1970, à la suite du concile Vatican II et du mouvement de Mai 68 entre autres.

Durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, les catholiques de France sont plutôt proches des idées politiques conservatrices, voire réactionnaires. Longtemps considérée comme « la fille aînée de l'Église » par le Vatican, la France entretient une relation complexe

[155] Émile Poulat, « Les cultes dans les statistiques officielles en France au XIX^e^ siècle », *Archives de sociologie des religions*, n^o^ 2, 1956, p. 22-26.

avec l'Église catholique. Cette relation se complique encore dès la proclamation de la III^e^ République, et le désir, pour nombre de républicains, d'écarter le religieux de la sphère politique est de plus en plus affirmé. Les lois de laïcisation de l'État relèguent peu à peu le religieux dans la sphère privée. La question de la laïcité de l'école est réglée en 1881-1882. Mais c'est avec la loi de 1905 dite « de séparation des Églises et de l'État » que les tensions sont à leur apogée dans le pays entre cléricaux et anticléricaux. Cependant, une partie des députés conservateurs finit par se rallier à la République. Ce ralliement est considéré comme acquis à la suite de la Première Guerre mondiale et la découverte de l'Autre sur le front et dans le quotidien des tranchées. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les catholiques forment un groupe assez homogène, ou du moins peu revendicatif au sein de l'institution, dans une Église très hiérarchisée. Cependant des courants différents émergent au sein de la catholicité française dans l'entre-deux-guerres.

La famille majoritaire du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale au sein de l'Église catholique de France est celle des catholiques plutôt conservateurs politiquement, ainsi que sur le plan des valeurs (la famille, l'aide à autrui, la loyauté, etc.).

Ensuite, il existe un courant de catholiques très conservateurs, voire réactionnaires. Ils se retrouvent dans les idées de l'Action française dès 1898. Cette famille est présente tout au long du XX^e^ siècle. Malgré la condamnation par le pape Pie XI en 1926, ce courant connaît ses moments de gloire lors des manifestations de 1934 et certains de ses membres, comme Charles Maurras, rallient le régime de Vichy en 1940. D'autres catholiques issus de ce courant, rejoindront alors de Gaulle, au nom du patriotisme. Ce courant existe toujours aujourd'hui. Ses membres les plus virulents ont manifesté au printemps 2013 au côté de la Manif pour tous et il représente 6 % des catholiques[156].

À partir des années 1920, une nouvelle famille de catholiques émerge, dans le sillage de l'encyclique *Rerum novarum,* publiée en mai 1891, qui pose la question sociale au sein de l'Église et son rapport au monde ouvrier. Rejetant la vision marxiste des rapports de classes, cette famille, à travers le syndicalisme chrétien et les mouvements d'Action catholique spécialisée, parvient à limiter l'hémorragie ouvrière des bancs des églises. Cette famille est sensible à l'essor intellectuel, à partir des années 1950, avec les idées

[156] URL : https://www.la-croix.com/Religion/France/Qui-sont-vraiment-catholiques-France-2017-01-11-1200816414 [consulté le 15 décembre 2017].

préconciliaires. C'est avec le concile Vatican II qu'une partie des catholiques « ose la politique » et assume sa proximité avec la gauche réformiste (SFIO, PS) ou plus radicale (PCF). Pour ces « cathos de gauche », comme on va les appeler alors, l'engagement dans les mouvements de résistances durant la Seconde Guerre mondiale avait amorcé une prise de conscience : celle d'une Église à réformer, accentuée par les guerres de décolonisation et le mouvement de Mai 68.

Lorsque l'on parle des « chrétiens de gauche » on parle en fait, à partir des années 1970, des « cathos de gauche ». Ils sont alors nombreux à occuper des responsabilités politiques ou syndicales à partir des années 1980, à l'image d'un Jacques Delors par exemple. Face à cette mouvance-là du catholicisme, les protestants, « cette minorité qui s'est longtemps considérée, à juste titre, comme l'avant-garde du progressisme républicain et du combat pour l'émancipation[157] », s'est vue débordée sur sa gauche. Et, peu à peu, dès la fin du XX^e^ siècle, le vote protestant se droitise et se rapproche de la moyenne nationale.

Au sein du monde catholique français, on doit enfin évoquer la famille plus évangélique, appelée « courant charismatique », qui se développe dans les années 1970.

Pour résumer les propos précédents, en ce début de XXI^e^ siècle, les catholiques peuvent se diviser en six familles, d'après une enquête menée par le quotidien *la Croix* et l'hebdomadaire *le Pèlerin*[158]. Ainsi, on retrouve les catholiques avec une forte pratique comme les « conciliaires », les « observants » et les « inspirés ». S'opposant à ce groupe à forte pratique, on trouve des catholiques, de plus en plus nombreux, peu pratiquants, c'est-à-dire qui ne se retrouvent à la messe que pour les fêtes familiales. Il s'agit de catholiques « sociologiques » comme on peut l'évoquer pour les protestants « sociologiques ». Parmi ceux-ci on a les « festifs culturels », les « saisonniers fraternels » et les « émancipés ». Les plus progressistes sur le plan des valeurs et des affinités politique sont les « conciliaires » et les « saisonniers fraternels » (soit 44 %). Les autres catégories réservent leurs votes à des partis plus conservateurs (soit 56 %).

---

[157] Denis Pelletier, « Les chrétiens de l'autre bord » *in* Denis Pelletier, Jean-Louis Schlegel (dir.), *À la gauche du Christ ; les Chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil, 2012, p. 9.

[158] URL : https://www.la-croix.com/Religion/France/Qui-sont-vraiment-catholiques-France-2017-01-11-1200816414 [consulté le 15 décembre 2017].

Donc, la majorité des Français se revendiquant catholique reste encore majoritairement de droite ou de centre-droit depuis la seconde moitié du XX^e^ siècle. On ne peut pas cependant parler d'un « *homo catholicus* » : la diversité des familles, replacée dans une temporalité cohérente, montre la pluralité de cette communauté.

À Mazamet, la vie religieuse catholique est assez intense tout au long du XIX^e^ et du XX^e^ siècle. Contrairement à d'autres villes, où l'émergence d'un groupe social ouvrier fait diminuer la pratique religieuse (comme à Carmaux), celle de Mazamet apparaît toujours à la pointe de la catholicité combattante face aux ennemis républicains et à la minorité protestante importante. La paroisse Saint-Sauveur est la seule paroisse des catholiques du territoire mazamétain à partir de 1761. Depuis le XVI^e^ siècle, les catholiques ne disposaient plus de lieu de culte, ni de paroisse à Mazamet. Avec l'essor économique de la ville dès les années 1850, une nouvelle paroisse voit le jour en 1869 : la paroisse Notre-Dame.

À partir des années 1930, et surtout à partir des années d'après-guerre, la communauté catholique mazamétaine n'est pas si entière que l'on veut bien le raconter. Les catholiques mazamétains ne peuvent pas être réduits à une entité homogène. Tout comme les catholiques se diversifient à l'échelle nationale, des catholiques mazamétains s'affranchissent de certains principes, notamment ceux qui sont à l'origine du Mouvement populaire des familles (MPF), qui évolue ensuite vers les mouvements d'action catholiques (Jeunesse ouvrière chrétienne [JOC] et Jeunesse ouvrière chrétienne féminine [JOCF], Action catholique ouvrière [ACO], Action catholique des milieux indépendants [ACI], etc.). Très engagés dans la vie paroissiale et associative de la commune, ils sont le « scrupulus » de l'Église du Mazamétain : jamais majoritaires mais assez nombreux pour qu'on doive tenir compte de leurs options de vie religieuse et de vie citoyenne. De même, le Renouveau charismatique voit le jour à Mazamet dans les années 1980 : le Mouvement eucharistique des jeunes est très présent, durant les années 1980-2000, dans la vie paroissiale.

En 2015, une seule paroisse regroupe toutes les anciennes paroisses : la paroisse de Mazamet-Christ-Roi.

2. Les protestants

Au milieu du XIX^e siècle, on compte à peu près 774 000 réformés en France[159] soit 2,4 % de la population française. D'après les calculs d'André Encrevé, dans le Tarn, ils sont 18 000, soit 5 % de la population : une moyenne plus élevée que la moyenne nationale.

Le concordat de 1801 inspire fortement la loi du 5 avril 1802 : un tribunat et un corps législatif votent cette loi qui est promulguée le 18 avril 1802. Ce texte comporte, entre autres, les articles organiques du culte catholique et des cultes protestants. Patrick Cabanel précise que « ce texte a été augmenté de 77 articles organiques du culte catholiques et 44 articles organiques du culte protestant (luthériens et réformés)[160] ». Les protestants sont alors satisfaits d'être reconnus par l'État qui, pour la première fois, rétribue leurs pasteurs. On compte alors 81 églises consistoriales dans le pays.

À partir de 1810 naît le mouvement du Réveil en France, donnant vie au courant évangélique protestant. Les membres de ce courant n'hésitent pas à critiquer les pasteurs nationalistes et prônent un retour à la dogmatique du XVI^e siècle. La foi s'appuie davantage sur le sentiment que sur la raison et l'intelligence et toute leur spiritualité est marquée par l'horreur tragique du péché. Patrick Cabanel n'hésite pas à qualifier ce courant de « fondamentalisme », dans le sens où il incite à revenir aux « fondamentaux de la réforme et du christianisme[161] », les qualifiant même de « pessimistes consolés » reprenant ainsi les mots d'André Encrevé[162]. En 1848, les évangéliques représentent 45 % des fidèles réformés français. Ils s'opposent ainsi au courant des « libéraux », majoritaire, qui sont plus optimistes en ce qui concerne la nature humaine et très marqués par l'héritage des Lumières et du rationalisme. Ce sont souvent ces protestants-là que l'on va retrouver au cœur d'une gauche républicaine et radicale-socialiste très influente au début du XX^e siècle quant à la question de la laïcité. Ils évoluent au cours du siècle, pour une partie d'entre eux, vers un protestantisme sociologique.

---

[159] André Encrevé, *les Protestants en France de 1800 à nos jours, Histoire d'une réintégration*, Paris, Stock, 1985.
[160] Patrick Cabanel, *Histoire des protestants en France, XVI^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 947-948.
[161] *Ibid*., p. 956.
[162] *Ibid*.

La rupture entre les deux courants se produit une première fois en 1860, et le synode de 1872 l'accentue encore. Les libéraux s'opposent alors « au principe de déclaration de foi obligatoire pour les pasteurs défendu par les évangéliques ». Désormais deux Églises coexistent. À partir de 1870 le protestantisme réformé se retrouve « cassé en deux » : « Il y a désormais deux France protestantes[163] ».

Enfin, un troisième courant est à mentionner, celui des « libristes » : l'Église évangélique libre s'est séparée des précédentes car elle refuse le système concordataire. Elle considère que l'État n'a pas à s'ingérer dans la vie religieuse des communautés.

C'est durant l'entre-deux-guerres qu'une nouvelle vision spirituelle se fait jour au sein du protestantisme. En effet, un théologien allemand, Karl Barth, propose une nouvelle doctrine qui fait des émules. Il pose la question de « comment parler de Dieu après Verdun ». Une nouvelle crise traverse les Églises réformées. Ce n'est qu'en 1938 que l'union se produit en France sous l'impulsion du pasteur Marc Boegner. La Seconde Guerre mondiale et Vichy déchirent ensuite la société française de 1939 à 1945. Les fidèles protestants n'échappent pas à ce constat même si leur présence au sein des mouvements de résistance est avérée. « La thèse de l'entrée en Résistance, dès 1940, de 800 000 protestants français est, évidemment, un raccourci assez éloigné d'une réalité beaucoup plus nuancée[164]. »

Durant les années 1970 les protestants, connaissent, comme les catholiques, également une crise d'adhésion de la jeunesse. Mai 68 est passé par là et la désaffection du culte ou de l'engagement se fait sentir : « [on observe un] rejet de toute institution dans l'après-Mai-68, qui a touché jusqu'au musée du Désert[165]. »

En 2010, selon l'Ifop, les protestants sont environ 1,7 million en France, soit 2,6 % de la population. Un rebond du protestantisme semble imputable, depuis les années 1980-1990, à l'essor des courants évangéliques qui séduisent de plus en plus de fidèles en France, et dans le monde de façon plus générale ; phénomène comparable à l'essor des mouvements charismatiques pour le catholicisme. Aujourd'hui, il semble que pour ceux qui se sont éloignés de la foi de leurs aïeux, le « devoir de protestantisme » soit

---

[163] *Ibid*., p. 963.
[164] Pierre Laborie, François Boulet, « L'évolution de l'opinion protestante, 1940-1944 », *les Protestants français pendant la Seconde Guerre mondiale*, actes du colloque de Paris, 19-21 novembre 1992*,* Paris, Société de l'histoire du protestantisme français [SHPF], n° 3, juillet-août-septembre 1994, p. 407.
[165] Patrick Cabanel, *Histoire…*, *op. cit.,* p. 1160.

essentiel. À leur sujet Patrick Cabanel note que « les héritiers des huguenots sont devenus des protestants de mémoire[166] ».

À Mazamet, une droite protestante existe durant l'entre-deux-guerres et perdure après 1945. Elle s'oppose à un protestantisme républicain radical-socialiste, de façon souvent virulente. On y observe également une extrême droite protestante est assez active à travers le groupe Sully ou encore l'Ordre nouveau durant les années 1920-1930. On comprend donc pourquoi le terme de « protestant » ne peut être générique ici non plus. De fait, trois Églises réformées cohabitent à Mazamet des années 1860 à 1938 :
– l'Église réformée « libérale », républicaine, héritière des Lumières ;
– l'Église réformée évangélique « orthodoxe », plus conservatrice ;
– l'Église réformée évangélique libre, assez conservatrice et piétiste.
Ce n'est qu'à partir de 1938 qu'une seule Église réformée renaît sans que ne s'effacent les sensibilités. Enfin, l'Armée du salut est présente dans la ville depuis 1884, qui ne fait pas partie de l'Église protestante unie (EPU) de Mazamet à ce jour.

B. Ouvriers et patrons : le temps moyen du social et de l'économique

S'il est une période où les évolutions furent significatives dans le domaine socio-économique en France, c'est bien celle qui court du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'à la première moitié du XX^e^ siècle. Période que l'on qualifie « d'âge industriel » et qui connaît successivement trois « révolutions industrielles » : celle de la machine à vapeur, celle de l'extraction du pétrole et de la découverte de l'électricité (1890-1910) ainsi que celle des avancées en chimie. Ces innovations techniques entraînent d'importantes mutations économiques qui transforment les conditions de travail. Ces dernières génèrent à leur tour des revendications sociales au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Parallèlement à ces revendications, de nouvelles idées politiques émergent, qui proposent de nouveaux modes d'organisations sociales. Dans un temps relativement long tel que celui-ci, comment définir les termes d'*ouvriers* et de *patrons ?*

[166] *Ibid.*

1. Les ouvriers

De qui parle-t-on lorsqu'on évoque les ouvriers de Mazamet ? Quelles représentations a-t-on construites ?

Parle-t-on des ouvriers payés à façon ou de ceux payés à l'heure ? Parle-t-on des « marragos[167] », des peleurs ou des sabreurs ? Parle-t-on des hommes ou des femmes, dont le salaire est toujours inférieur à celui des hommes ? Parle-t-on des ouvriers de la fin du XIX^e^ siècle, avec peu de protection sociale de l'État ou de ceux des années 1930 qui disposaient à Mazamet, dans les grandes entreprises, d'avantages importants, ou encore de ceux des années 1950-1970 qui bénéficient des accords Matignon puis des accords de Grenelle ?

Le mythe de l'ouvrier « broyé »

Pour ce qui concerne la seconde moitié du XIX^e^ siècle, nous nous appuierons sur les travaux de Gérard Noiriel, notamment sur son ouvrage de synthèse, *les Ouvriers dans la société française*[168]. Dans son premier chapitre, intitulé « À la recherche du prolétariat (1815-1870) », Gérard Noiriel tente de montrer à quel point les idées reçues sont dangereuses en histoire. Notamment la vision encore à l'œuvre « d'un "prolétariat souffrant" broyé par la révolution industrielle[169] ». En effet, nous avons tendance à nous représenter ce groupe social d'une façon « figée » dans l'espace et dans le temps : il s'agirait d'un ouvrier employé dans une grande usine, sidérurgique ou textile, « vivant avec un salaire de misère dans les cloaques des grandes villes industriels[170] ». Mazamet n'échappe pas à la règle : les photos de peleurs dans les délainages ont marqué les consciences ; elles datent souvent des années 1904-1930 et sont issues des collections Labouche, conservées aux Archives départementales de la Haute-Garonne ou de collections privées de la même époque. Elles illustrent, dans nombre d'ouvrages sur Mazamet, des périodes qui ne leur correspondent pas, surtout lorsqu'il s'agit des années antérieures au XX^e^ siècle. D'où la difficulté de savoir de quoi l'ouvrier est le nom.

---

[167] Ouvriers à tout faire dans le délainage et la mégisserie.
[168] Gérard Noiriel, *les Ouvriers dans la société française, XIX^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Seuil, « Point histoire », 2002 (1^re^ éd. 1986).
[169] *Ibid.*, p. 11.
[170] *Ibid.*

Les travaux de Jean-Claude Toutain[171], cités par Gérard Noiriel, sont éclairants : en 1866 en France, on compte 2,8 millions d'ouvriers pour 1,3 million de patrons (soit 2,1 ouvriers par patron) ce qui montre bien qu'un nombre important d'ouvriers travaillent dans de petites structures. Nous sommes loin du cas extraordinaire des ouvriers du Creusot qui sont au nombre de 10 000 pour une population de 20 000 habitants en 1870. À cette époque, 60 % des ouvriers français travaillent d'ailleurs dans le textile (comme c'est le cas à Mazamet) et pour cette première période, nombre d'ouvriers sont leur propre patron.

Gérard Noiriel insiste sur le fait que la norme choisie est ici essentielle : analysons-nous avec les modes de classifications de l'époque étudiée (XIX^e^ siècle, entre-deux-guerres, années 1960) ou selon celles en vigueur au moment où nous travaillons ? D'après cet historien, il est essentiel de ne pas appliquer à la société du XIX^e^ siècle la grille de lecture marxiste du XX^e^ siècle car elle demeure « inadaptée » pour cette période en France.

De fait, on doit accepter l'idée que le monde ouvrier offre, lui aussi, une pluralité de visages.

Le mythe « prolétarien »

Gérard Noiriel cite également les travaux de Villermé[172] et met en garde contre « le mythe prolétarien » : à savoir que pour le XIX^e^ siècle, de nombreux ouvriers travaillent encore à domicile, dans le milieu rural. En 1850, par exemple, dans la région de Mulhouse, 85 % des tissages se trouvent dans les campagnes alentour, voire dans les campagnes vosgiennes. À Cholet, ce sont 50 000 ouvriers qui travaillent dans 120 communes environnantes également.

C'est à la fin du XIX^e^ siècle que les ruraux viennent travailler à la ville et c'est à ce moment-là que l'on peut évoquer un groupe de prolétaires industriels urbains, comme le note G. Noiriel au sujet des ouvriers de Carmaux dès 1890[173].

À Mazamet, ce processus s'observe par une mutation de la matière travaillée : l'activité textile souffre de la dépression de 1880-1890. C'est alors le délainage qui permet de concentrer l'activité industrielle en ville, et donc d'urbaniser des ouvriers semi-ruraux

---

[171] Jean-Claude Toutain, « La population de la France de 1700 à 1959 », *Histoire quantitative de l'économie française*, Paris, ISEA, Cahiers de l'Institut de science économique appliquée, n^o^ 3, 1963.

[172] Louis-René Villermé, Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie, Paris, libr. Jules Renouard et C^ie^, 1840, 2 vol.

[173] Gérard Noiriel, *les Ouvriers…*, *op. cit.*, p. 90.

qui travaillaient jusque-là dans des ateliers des villages alentour. Ils viennent grossir les effectifs d'usines plus grandes que les fabriques.

Les ouvriers « en mouvements »

Ces ouvriers, aussi divers soient-ils, s'organisent, au fur et à mesure d'une prise de conscience, pour faire « groupe », voire « classe » selon la grille de lecture choisie. Ici, l'ouvrage de Xavier Vigna, *Histoire des ouvriers de France au XX^e siècle*[174], nous permet d'éviter des ambivalences hasardeuses. Il explique avant tout que la spécificité française réside dans une division entre la sphère syndicale et la sphère politique : « L'affirmation répétée de l'indépendance syndicale, notamment dans la Charte d'Amiens de 1906, traduit une originalité française en regard de l'Allemagne et plus encore de la Grande-Bretagne, où le syndicalisme entretient des rapports tantôt proches avec la social-démocratie, tantôt organique avec le parti travailliste[175]. »

La SFIO voit ses effectifs augmenter de 876 000 en 1905 à 1 346 000 en 1914. Quant à la CGT, fondée en 1895, elle compte en France 450 000 adhérents en 1910 et anime ou accompagne des luttes importantes dans le pays, de 1906 à 1910, comme ce fut le cas à Mazamet lors de la grève de 1909.

Pour Xavier Vigna, une première erreur serait de croire que le monde ouvrier est unanimement syndiqué dans l'entre-deux-guerres. Dans certaines villes, comme Montbéliard, il est obligatoire de se syndiquer. C'est également le cas à Mazamet à partir de 1903, ce qui relativise l'impression d'adhésion massive des ouvriers aux idées de la CGT. Une seconde erreur serait de penser que, à la suite de la scission de 1920 au congrès de Tours, le monde ouvrier serait majoritairement communiste. Pour Xavier Vigna, c'est son ancrage socialiste qui est à remarquer. Et même si le parti communiste s'est « voulu et fut parti ouvrier [il] ne peut être tenu pour le parti des ouvriers dans leur ensemble[176]. » Nous pouvons donc réaffirmer que le danger des représentations n'est jamais loin en histoire, quel que soit le groupe étudié.

Concernant les ouvriers de l'après-guerre, Noiriel et Vigna s'opposent. Pour le premier il s'agit d'une « génération singulière », qui porte à son apogée la maturité du mouvement ouvrier dans les années 1950-1970, lorsque pour le second, le monde

[174] Xavier Vigna, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2012.
[175] *Ibid.*, p. 66.
[176] *Ibid.*, p. 81.

ouvrier de ces années fut déstabilisé par la Seconde Guerre mondiale. Peu à peu les ouvriers deviennent moins visibles, notamment lorsque les grèves ont lieu en province. Pour X. Vigna, il faut évoquer « la faillite du projet généreux de la Libération » pour les ouvriers. Il conclut sa démonstration en expliquant que « l'identification symbolique entre la classe et le couple CGT-PCF ne correspond pas entièrement à la réalité sociale et politique du pays […] de surcroît après 1947[177] ».

Concernant le cas de Mazamet, les dernières fermetures massives d'usines datent des années 1980. Période que X. Vigna questionne dans son chapitre VI, intitulé « Que sont les ouvriers devenus ? Dissolution d'une classe ». Mais y-a-t-il eu une classe ouvrière à Mazamet ? Et si oui, à quelle période ? En 1909, lors de la « grande grève » ? Ou en 1947, lors des nombreuses grèves de subsistance ? Ou bien encore en 1968, lors du dernier baroud d'honneur des ouvriers de la ville ? Suffit-il qu'il y ait des ouvriers pour qu'il y ait une classe ouvrière ? Autant de questions à se poser quant aux analyses historiques qui ont traité de ce sujet.

2. Les patrons

De quoi le « patron » est-il le nom ? C'est parler de quels types de « patron » : ceux des petites structures qui travaillent à façon en sous-traitance et qui dépendent des plus « gros » ? Ou bien c'est parler des dynasties familiales, qui dirigent les entreprises les plus importantes en termes d'effectifs et de chiffre d'affaires, comme celles des Cormouls-Houlès, Tournier, Rives, Escande, etc. ? C'est évoquer ceux qui se lancent dans le délainage dans les années 1860-1870, ou leurs petits-enfants (patrons dans les années de l'entre-deux-guerres) ou encore ceux qui voient péricliter l'activité dans les années 1970-1980 ? Comment différencier les « héritiers malgré eux » des héritiers innovants ?

Il en est des « patrons » comme des ouvriers : ils existent dans la pluralité. Et l'on s'accommode souvent de raccourcis confortables, lorsque l'on met dans une même catégorie sociale des individus aux parcours et aux positions bien différents, y compris dans le temps. Jean-Claude Daumas propose, dans un article fort intéressant intitulé

[177] *Ibid.*, p. 178.

« Regards sur l'histoire du patronat[178] », d'aborder toutes les questions qui traversent le champ d'étude de ce groupe social. Il explique notamment comment « l'image que nous nous faisons aujourd'hui du patronat résulte d'un long processus de sédimentation où se superposent et se chevauchent des réalités et des représentations d'âges différents[179] ». Il insiste sur le fait que les historiens ont à travailler sur une sociologie du patronat. En effet, les origines géographiques des patrons, leurs formations, leur parcours sont autant de points intéressants à creuser. Mais pour J.-C. Daumas ce travail doit s'effectuer en tenant compte de quatre types de patrons : ceux des grandes entreprises industrielles, ceux des entreprises familiales, ceux que l'on qualifie de « petits patrons » et, enfin, les patrons coloniaux. Pour le cas de Mazamet, il est possible que plusieurs de ces modèles doivent être mobilisés.

L'historien explique également comment, par ses travaux, Claire Zalc[180] a étudié les « petits patrons ». Elle montre que « la montée du mouvement ouvrier, la peur de la concurrence et l'hostilité du fisc ont alimenté le glissement à droite d'un groupe social [celui des petits patrons] qui avait constitué un des piliers du « compromis républicain » noué dans les débuts de la III^{e} République[181]. »

Il évoque ensuite l'article de Michel Offerlé[182] quant à l'étude de l'action collective des patrons durant les XIX^{e} et XX^{e} siècles. Lequel tente de montrer effectivement que les actions et les engagements collectifs des patrons, puis du patronat, « dépendent à la fois de l'époque, des espaces sociaux, des types d'enjeux et de la conjecture[183] ».

Enfin, J.-C. Daumas pose la question des relations entre patrons et politique, « problème aussi vieux que le capitalisme[184] ». Il cite notamment les travaux de François Denord[185] qui fait ressortir les grandes évolutions dans les idéologies patronales du XX^{e} siècle. On observe ainsi les lignes de cette évolution, résumée par J.-C. Daumas : « concurrence entre libéralisme et corporatisme pendant toute la première moitié du siècle, cristallisation du néo-libéralisme dans les années 1930, renaissance du libéralisme à la

---

[178] Jean-Claude Daumas, « Regards sur l'histoire du patronat », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 114, n^{o} 2, 2012, p. 3-14.
[179] *Ibid.*, p. 3.
[180] Claire Zalc, « Les petits patrons en France au XX^{e} siècle ou les atouts du flou », *ibid.*, p. 53-66.
[181] Jean-Claude Daumas*, art. cit.*, p. 6.
[182] Michel Offerlé, « L'action collective patronale en France, XIX^{e}-XXI^{e} siècles ; Organisations, répertoires et engagements, », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 114, n^{o} 2, 2012, p. 82-97.
[183] Jean-Claude Daumas, *art. cit.*, p. 8.
[184] Jean-Claude Daumas, *art. cit.*, p. 10.
[185] François Denord, *Néo-libéralisme version française ; Histoire d'une idéologie politique*, Paris, Demopolis, 2007.

Libération, […] accélération du libéralisme à partir des années 1980, et aujourd'hui consensus du patronat autour d'un libéralisme assumé sans complexe[186]. »

Ces analyses nous obligent à demeurer prudents quant aux représentations que nous nous faisons des ouvriers et des patrons en fonction de ce que nous vivons en ce début de XXIe siècle, et de ce qu'ils furent, incarnèrent, défendirent durant près d'un siècle et demi (de 1851 à la fin des années 1980). Et là encore, la prise en compte de la pluralité des profils et des parcours doit demeurer un souci permanent dans notre analyse.

C. GAUCHE ET DROITE : LE TEMPS « COURT » DU POLITIQUE

Les notions de gauche et de droite ont fortement évolué depuis 1789 et on a souvent tendance à les utiliser dans des acceptions anachroniques, souvent proches de ce qu'elles représentent aujourd'hui pour nos contemporains. Ces deux notions apparaissent dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale, le 28 août 1789. Il s'agit, ce jour-là, de poser la question des pouvoirs constitutionnels à accorder éventuellement au roi de France. « Certains veulent que le Roi conserve un rôle majeur et, qu'en France, s'installe une monarchie constitutionnelle sur l'exemple anglais (un monarque puissant avec un parlement qui dépend plus ou moins de lui). Les partisans de cette solution se regroupent à droite de la tribune. Ceux qui restent à gauche ne veulent accorder au Roi qu'un "droit de veto suspensif". C'est-à-dire que si le souverain n'était pas d'accord avec une loi, il pourrait suspendre le travail sur celle-ci pour un temps donné mais ne pourrait ni l'arrêter définitivement, ni l'annuler. Ce jour-là, ceux de "gauche" l'emportent par 673 voix contre 325[187]. »

Mettre Mazamet en récit du milieu du XIXe siècle à la fin du XXe oblige donc à penser à définir la gauche et la droite, ou plutôt, les gauches et les droites. Il est donc nécessaire de remettre « en histoire » ces deux notions, de les appréhender pour l'exemple mazamétain.

---

[186] Jean-Claude Daumas, *art. cit.*, p. 12.
[187] URL : http://junior.senat.fr/les-dossiers/droite-et-gauche-histoire-dun-clivage-politique.html [consulté le 18 décembre 2017].

1. La droite/les droites

Plusieurs historiens ont « pensé » l'histoire de la droite et des droites, en France à l'image de René Rémond[188], de Michel Winock[189] ou de Jean François Sirinelli[190] par exemple. La pluralité des droites en France est admise aujourd'hui grâce aux travaux des deux premiers historiens cités ici. Jean-François Sirinelli, pour sa part, propose de penser les droites en termes de politique, de culture et de sensibilités.

De 1789 à 1820, cohabitent deux droites : la droite contre-révolutionnaire et la droite libérale (les « monarchiens »). Pour René Rémond, à partir de 1820 et ce jusqu'en 1880, le modèle des « trois droites » semble plus adéquat. La droite légitimiste (Joseph de Maistre, Louis de Bonald) appelée également de droite « ultracistes » connaît son apogée en 1824 avec Charles X. À cette droite se superpose la droite orléaniste ou libérale, dès 1830, qui défend les idées d'une monarchie parlementaire (François Guizot, Jean-Casimir Périer) et qui est pour un suffrage censitaire et l'essor d'une classe moyenne. Enfin, une droite bonapartiste existe dès 1815. Cette dernière est souvent proposée comme matrice d'une droite nationaliste. Michel Winock propose, de son côté, d'ajouter une quatrième droite aux précédentes à partir de 1880, et ce jusqu'en 1940 : une extrême droite, la droite issue du boulangisme.

Ce qui permet de décomposer l'éventail des droites en France, de la fin du XIX^e^ siècle au milieu du XX^e^ siècle, de la façon suivante : on trouve d'abord deux droites hostiles au parlementarisme, inspirées par Édouard Drumont et Maurice Barrès, mettant en avant le thème de la « décadence française ». Il s'agit de celles des ligues nationales-populistes et antisémites (Édouard Drumont, Paul Déroulède) et de celle de l'Action française (Charles Maurras). Une armature doctrinale est donnée au nationalisme français ainsi qu'une unité d'organisation royaliste. On retrouve ensuite deux droites constitutionnelles. La droite conservatrice, ralliée à la République, catholique et antidreyfusarde. Puis, la droite républicaine, celle des « opportunistes », laïques, ayant opéré un glissement de la gauche vers la droite (Jules Ferry, Léon Gambetta).

---

[188] René Rémond, *les Droites en France*, Paris, Aubier, « Collection historique », 1982 ; *les Droites aujourd'hui*, Paris, Louis Audibert, 2005.
[189] Michel Winock, *la Droite hier et aujourd'hui*, Paris, Perrin, « Tempus », 2012.
[190] Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, « Tel », 2006, 3 vol.

Les thèmes chers aux cultures de droite sont, plus ou moins marqués selon les sensibilités, la liberté, les mœurs, l'autorité et l'identité. Dans le panthéon des hommes importants pour les familles de droite, on trouve à la fois, encore une fois selon les sensibilités, Napoléon Bonaparte, Louis-Philippe I^{er}, Charles de Gaulle, Adam Smith, Alexis de Tocqueville, mais aussi Georges Boulanger, Maurice Barrès et Charles Maurras.

2. La gauche/les gauches

Il en va pour les gauches comme pour les droites : la pluralité les divise parfois. Des historiens ont pensé l'histoire de la gauche ou des gauches en France, comme Jean Touchard en 1977, avec son ouvrage *la Gauche en France depuis 1900*[191] et plus récemment, Jean-Jacques Becker et Gilles Candar avec une *Histoire des gauches en France*[192], publiée en 2004. On peut retenir, afin de recontextualiser rapidement le terme de gauche dans le temps, quelques points essentiels.

Tout d'abord, la gauche n'existe pas au singulier. Elle est plurielle, et ce dès le moment révolutionnaire de 1789-1799, durant lequel s'affrontent des révolutionnaires plus radicaux que d'autres. Ainsi, on compte le courant libéral, le courant radical, le courant socialiste et le courant communiste qui émergent respectivement et évoluent de la seconde moitié du XIX^{e} siècle jusqu'à nos jours. Des familles apparaissent ensuite comme celle de la nouvelle gauche et celle de la gauche écologiste durant les années 1970. Ces familles revendiquent des références communes telles que l'héritage des Lumières (qui constitue également un référent pour la droite libérale) la tradition révolutionnaire, la tradition républicaine, anti-bonapartisme, anti-boulangisme, ainsi que le combat dreyfusard. Cependant, elles ne revendiquent pas les mêmes événements révolutionnaires fondateurs (voir tableau 2).

[191] Jean Touchard, *la Gauche en France depuis 1900* Paris, Seuil, « Point histoire », 1977.
[192] Jean-Jacques Becker, Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, 2 vol.

Tableau 2. Les familles de la gauche en France

Les familles de la gauche en France	1789 fond commun de références	1848 fraternité et révolution trahie	1871 le pouvoir au peuple, autogestion, égalité	1917 Révolution russe
Radicaux	++			
Socialistes	++	+	+	
Communistes	+	+	++	de ++ à +
Anarchistes			++	

Il existe également, comme pour les droites, d'importants clivages entre gauche libérale, gauche libertaire et gauche autoritaire tout au long de la période qui nous intéresse. Des thèmes et des valeurs regroupent ces courants comme les valeurs de démocratie (directe ou indirecte), de laïcité et d'anticléricalisme, du rapport à une morale laïque, aux arts et au rapport au travail et aux loisirs. Au panthéon des gauches on trouve des figures, qui s'opposent parfois (opposition symbolisée par « / »), telles que Descartes, Voltaire/Rousseau, Danton/Robespierre/Babeuf, Carnot, Hugo, Zola, A. France et Jaurès.

Ce que l'on peut ajouter enfin, afin de montrer à quel point le clivage droite/gauche est mouvant du XIX^e^ siècle à la fin du XX^e^ siècle, c'est que l'on observe souvent un glissement des valeurs de la gauche vers la droite tout au cours de la période. Ainsi, quand un courant politique et sa valeur phare apparaissent à gauche, près de cent ans plus tard environ, la droite s'approprie la valeur ou le principe phare et l'intègre. Ce qui implique une recomposition des gauches et des droites de façon récurrente :

Tableau 3. Le glissement de valeurs de la gauche vers la droite aux XIX^e^-XX^e^ siècles

	Les gauches	Les droites
La République	1792	1870-1914
Le suffrage universel	1791 → 1848	1871
La laïcité	1881/1905	1945 → Vatican II
La République sociale	1848	1945

Depuis la fin du XX^e^ siècle, de nouvelles problématiques apparaissent, qui clivent au sein même de ces deux courants politiques que sont la droite et la gauche. Ainsi en est-il de l'interventionnisme étatique opposé au libéralisme économique ; de la question de la famille (bioéthique, questions sociétales) ou encore de celle de l'identité (droit du

sang/droit du sol selon le contexte). D'autres débats dépassent également les clivages classiques : la question écologique, celle de l'Europe ou encore celle du rapport à l'autorité deviennent transversales.

3. Droites et gauches à Mazamet

Lorsqu'on observe de plus près les familles politiques des élus locaux de Mazamet et de ses alentours, il ne semble pas que la bipolarisation soit si forte que ce que le « discours » dit.

En effet, pour le début de notre période, la gauche incarnée par Édouard Barbey s'apparente à celle des républicains modérés, appelés également « opportunistes » (proches de Gambetta et de Thiers) qui rejoignent rapidement, dès 1871, la droite libérale ralliée à la République. Il s'agit ici d'une gauche qui se bat contre un retour de la monarchie, fortement soutenu par l'Église catholique. Cependant, pour ce qui relève des options économiques et sociales, on observe une convergence d'idées avec la droite incarnée par la famille Reille-Soult, catholique, dès les années 1880. En effet, de 1867 à 1962, c'est quasiment un siècle de dynastie Reille-Soult qui siège au palais Bourbon pour la circonscription de Mazamet. D'où probablement de nombreuses confusions quand les témoins ou certains érudits locaux évoquent « le Baron » : de quel « baron » parle-t-on ? Ils furent quatre à se succéder au poste de député de la circonscription de Mazamet durant cette période (sauf pour la législature de 1924-1928).

La gauche socialiste ne parvient à remporter les élections municipales qu'en 1908 et 1912, grâce à un redécoupage électoral. Quant aux élections législatives, elles ne sont remportées par la gauche socialiste et radicale-socialiste qu'en 1924 grâce à un scrutin de liste départementale. Il faut ensuite attendre 1981 afin de voir un député socialiste pour la circonscription de Castres-Mazamet. Concernant la gauche communiste, elle ne s'affirme vraiment lors des échéances électorales que dans le hameau du Bousquet, essentiellement habité par deux communautés protestantes, une libérale et une évangélique.

La droite est donc au pouvoir à Mazamet, sans discontinuer, de 1919 à nos jours. Il nous semble important de dissocier tout de même les municipalités proches d'une droite modérée (A. Rouvières, H. Gardet, P. Barraillé) de celles incarnant une droite beaucoup plus dure et nationaliste, incarnée par G. Tournier ou Ch. Cazenave de 1906 à 1908 puis

de 1919 à 1953. Enfin, tous les maires de la ville sont protestants de 1869 à 1953, et industriels de 1869 jusqu'en 1977 (hormis Joseph Strehaiano, médecin) (voir tableau 4).

Nous tenions absolument à effectuer ce travail fastidieux de mise au point lexicale avant d'oser aller plus avant dans notre démonstration. Le sens des mots ne peut être entendu que si le contexte dans lequel les mots s'inscrivent est identifié. Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons désormais réfléchir à cette situation singulière d'une ville dans laquelle « les ouvriers votaient à droite car catholiques, et les patrons votaient à gauche car protestants ».

Tableau 4. Tableau diachronique : droites et gauches en France de 1789 à 1981

DROITES		Légitimistes			Boulanger Barrès	Action fr. Maurras		Action fr. Maurras	Action Fr. Maurras Doriot La Rocque	Soutien à Pétain	OAS, Anti-Vatican II	Extrême droite (FN)
		Bonapartistes	parti de la Résistance	soutiens au coup d'État		Opposition à la loi de 1905					Droite sociale et/ou autoritaire de Gaulle	RPR etc.
	Royalistes + cathos ++	Libéraux	parti du Mouvement	opposants	Ralliés à la République Thiers	Opposition à la loi de 1905		Bloc national Poincaré	Daladier	Soutien à de Gaulle	MRP droite antigaulliste	droite libérale Giscard d'Estaing
Repères	**1789**	**1830**	**1848**	**1851**	**1871**	**1905**	**1917***	**1919-1930**	**1936**	**Vichy**	**1945-1968**	**1968-1981**
GAUCHES	Libéraux pro-monarchie parlementaire	Républicains	Républicains	Républicains	parti du Mouvement Gambetta Ferry			Radicaux		Soutien à de Gaulle	PMF	
	Radicaux (Jacobins) Babeuf				Communards	Combes Jaurès Buisson		SFIO	Blum		FGRS	PS Mitterrand
								SFIC	Thorez		PCF au sommet 1947 : 26 %	PCF en perte d'influence.
					Syndicalisme libertaire et autonome			Anarcho-Syndicalisme		Soutien à Pétain		

*1917 : révolutions russes

Légende commune aux deux tableaux

Droite nationaliste et autoritaire	Droite conservatrice catholique	Droite bonapartiste	Droite modérée libérale	Gauche radicale	Gauche réformiste socialiste	Gauche communiste révolutionnaire	Gauche anarchiste

Tableau 5. Tableau diachronique : droites et gauches à Mazamet de 1869 à 1981

Députés	René Reille 1869-1898	Amédée Reille-Soult 1898-1914	René Reille-Soult 1914-1917	François Reille-Soult 1919-1924	Bloc des gauches 1924-1928	François Reille-Soult 1928-1940		François Reille-Soult 1944-1962	A.J.A. Tirefort (UNR) 1962-1968	Jacques Limouzy (RPR) 1968-1981
Repères	**1871**	**Loi de séparation 1905**	**1re Guerre mondiale**			**Front populaire 2de Guerre mondiale**	**Vichy**	**guerre d'Algérie décolonisations**	**décolonisations**	**Mai 68**
Maires	Édouard Barbey 1869-1882 puis 1882-1896	Albert Rouvières 1896-1906 Georges Tournier 1906-1908	Philippe Bonafous Albert Vidal puis Louis Maffre 1908-1919	Georges Tournier 1919-1934		Charles Cazenave 1934-1944		Henri Gardet 1944-1949 Joseph Strehaiano 1949-1953	Charles Cazenave puis Pierre Barraillé (UDF) 1953-1977	

CHAPITRE III
MAZAMET, DE LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^{e} SIÈCLE JUSQU'À LA FIN DU XX^{e} SIÈCLE : QUEL DÉCOR POUR METTRE EN RÉCIT ?

> *C'est donc, le plus souvent, la vérité du mythe fonctionnant comme un fait, celle de l'événement imaginaire, de l'homme imaginaire, du discours imaginaire, qui devient alors la « vraie réalité » et agit comme telle sur les comportements*[193].

Après avoir donné à lire « le passé » de Mazamet tels que certains témoins ou ouvrages sur la ville, le racontent, nous devons cependant essayer de « planter » le décor quant à ce qui s'est passé ou joué dans cette ville depuis la seconde moitié du XIX^{e} siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale essentiellement. Nous n'irons guère plus avant dans ce chapitre puisque, effectivement, il semble que les récits sur le passé de la ville s'achèvent souvent avec ce conflit, au mieux, avec le centenaire du délainage, que nous évoquerons plus tard. Pour ce qui relève de « la suite de l'histoire », au sujet de laquelle un « vide historiographique » demeure, nous tenterons de réfléchir dans notre troisième et dernière partie.

Dans un premier temps, nous évoquerons le contexte des identités religieuses, qui a évolué durant notre période mais qui a empreint la ville de ses ambivalences. Ensuite, nous dresserons un tableau de la vie socio-économique de Mazamet, et notamment de

[193] Pierre Laborie, *l'Opinion française sous Vichy*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1990, p. 48.

l'activité industrielle qui a fait sa fortune dès le XIX^e siècle. Enfin nous questionnerons le temps court du politique afin de donner quelques clefs de lecture du paradoxe.
Nous insisterons ici sur les années de l'entre-deux-guerres, notamment pour l'évolution des forces politiques, car elles nous semblent constituer la matrice politique des logiques électorales de la ville. Logiques qui opèrent encore en partie aujourd'hui.

I. DES IDENTITÉS RELIGIEUSES MARQUÉES : DES STRUCTURES MENTALES QUI RÉVÈLENT LES « PRISONS DE LONGUES DURÉES[194] »

Il n'est pas ici question d'empiéter sur la dernière partie de ce travail, mais simplement de décrire de façon non exhaustive l'état de la question religieuse à Mazamet durant près d'un siècle et demi. C'est pourquoi cette partie est plus courte que les deux suivantes.

A. UN FORT ANCRAGE PROTESTANT DEPUIS LE XVI^e SIÈCLE

À Mazamet, dès la seconde moitié du XVI^e siècle, une majorité d'habitants s'est convertie aux idées calvinistes. Castres fut la première place réformée importante dans le Tarn. Elle se constitue vers 1550. Mazamet la suit assez rapidement, mais elle n'est pas évoquée comme place protestante majeure dès le début de la diffusion de la réforme dans les ouvrages abordant la question. Cependant, rapidement, le culte catholique y est proscrit, à partir des années 1560. Ce qui tend à confirmer l'idée que la majorité des habitants de la ville se soit convertie au calvinisme assez rapidement. Il semble que Mazamet devienne une place forte calviniste à partir des guerres de Religion (1562-1598) puis lors de la révocation de l'édit de Nantes. Elle fut précieuse lorsqu'il s'est agi de trouver refuge aux réformés inquiétés et poursuivis par les autorités politiques. Un siècle plus tard, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, les assemblées du Désert sont nombreuses dans cette région de forêts et de moyenne montagne. La région du Mazamétain paraît avoir bien résisté aux tentatives de reconquêtes royales et catholiques jusqu'à ce que la ville soit rasée en 1628 par les troupes du prince de Condé. Dès lors le culte catholique y est rétabli. Cependant si les nouveaux convertis au catholicisme sont nombreux, la majorité d'entre eux reste fidèle à la religion réformée

[194] Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales, la longue durée », *Réseaux, Question de méthode*, vol. 5, n° 27, Paris, Armand Colin, 1987.

dans la sphère privée. À Mazamet, le nombre de réformés demeure majoritaire au sein de la population jusqu'à 1789 environ.
À la fin du XIX^e siècle, la cité compte encore près de 30 % de protestants en son sein, soit 4 000 fidèles environ, ce qui est largement supérieur à la moyenne nationale d'alors (2,2 %).

Une première rupture se produit au sein du protestantisme français en 1860 ; elle est officialisée par le synode national d'avril 1872, où les débats sont houleux : « Il y a désormais deux France protestantes : l'orthodoxe (ou évangélique) et la libérale, avec dans chaque grande ville deux temples, deux pasteurs, deux mondes rivaux[195]. » Les protestants « évangéliques » s'opposent ainsi au courant des « libéraux » qui sont influencés par l'héritage des Lumières et par la pensée rationaliste. Ce sont souvent ces protestants-là que l'on retrouve alors au sein d'une gauche républicaine et radicale-socialiste très influente au début du XX^e siècle, notamment quant à la question de la laïcité. Alors qu'à l'échelle nationale, le courant orthodoxe est majoritaire en 1872, c'est l'inverse à Mazamet. Dans le Mazamétain au début du XX^e siècle, on compte 1 100 fidèles évangéliques environ[196] (soit 33 % de la communauté protestante). Parmi lesquels des membres des familles d'industriels Tournier et Bonneville.
Le courant libéral un peu moins de 3 000 fidèles dont, parmi les industriels, les familles Cormouls-Houlès, Brenac, Vidal, Molinier et Huc. Les libéraux s'opposent alors « au principe de déclaration de foi obligatoire pour les pasteurs défendu par les évangéliques ». Désormais deux Églises coexistent. À partir de 1872 le protestantisme réformé se trouve « cassé en deux », comme l'écrit Patrick Cabanel. C'est le cas à Mazamet où les deux camps doivent en appeler à la justice au moment des inventaires en 1905 : comment se partager les biens mobiliers et immobiliers ? Ce sont alors les instances judiciaires qui tranchent, en faveur de la mouvance libérale concordataire.
À partir de 1820, le mouvement du Réveil apparaît en France, celui des églises évangéliques libres. Ce courant « revient aux fondamentaux du christianisme et de la Réforme[197] », il considère que l'État n'a pas à s'ingérer dans la vie religieuse des

[195] Patrick Cabanel, *Histoire…*, *op. cit.*, p. 963-964.
[196] Stéphanie Maffre, *Catholiques…, op. cit*., p. 61-62.
[197] Patrick Cabanel, *Histoire…*, *op. cit*., p. 956.

communautés. Il est présent à Mazamet. Une centaine de fidèles le compose avec une seule famille de notables, celle de la famille Prades.

Dans cette ville et ses environs, trois communautés réformées cohabitent donc de 1860 à 1938 : l'Église réformée de France, l'Église libre et l'Église évangélique libre. En 1938, les Églises du Mazamétain se réunifient, comme ailleurs dans le pays. Ce qui n'enlève rien aux orientations, quelque peu différentes, de foi et de pratique des fidèles mais ce qui permet de parler, officiellement, d'une seule voix dans un pays où la religion réformée est minoritaire, même si à l'échelle locale, son capital économique et culturel supplante son infériorité numérique. Nous abordons là les problématiques de dominations sociales, que nous développerons dans notre dernière partie.

B. UN CATHOLICISME DE COMBAT QUI SE SERAIT CONSTRUIT « CONTRE »

De trop rares travaux se sont intéressés à la communauté catholique de Mazamet et à son histoire ; de la même façon, peu de travaux ont essayé de questionner la cohabitation des deux communautés religieuses durant la période moderne.

Le premier à se questionner sur cette thématique, en 1956, demeure Claude Cugnasse. Dans un essai de fin d'études au séminaire de Toulouse[198], il pose plusieurs questions intéressantes, parmi lesquelles celle du « fanatisme religieux local ». Il se demande également « quel était l'état de l'Église catholique après les guerres religieuses » et « quelle était la place de la religion dans la vie des Mazamétains ». Il veut comprendre « si leur foi opposait ces hommes en deux camps hostiles » car il reste convaincu qu'en 1956, même si les « effets du passé disparaissent, ils expliquent encore beaucoup du présent[199] ». Il veut comprendre comment une communauté catholique, plutôt « dure » et très conservatrice, et une communauté protestante, tout autant attachée à sa foi et relativement conservatrice également, ont pu vivre côte à côte à défaut de vivre ensemble ? Il évoque alors les violences commises par les deux camps, et ose avancer l'hypothèse que « les deux parties sont amenées, de fait, à composer », ne serait-ce que parce que la minorité catholique ne pouvait vivre sans les marchands-fabricants protestants, qui « proposaient le travail[200] ». Claude Cugnasse avance l'hypothèse que si l'Église catholique mazamétaine est si « dure » c'est parce qu'elle a dû se reconstruire

[198] Claude Cugnasse, *op. cit.*
[199] *Ibid.*, p. 4.
[200] *Ibid.* p. 42.

« contre » un ordre social protestant établi au cours du XVII^e siècle. Elle demeurait inférieure en nombre de fidèles jusqu'en 1789 et ne possédait ni le capital économique, ni le capital culturel pour affronter la partie adverse.

Plus récemment, Pierre-Édouard Bonneville, a fourni un travail qui abonde dans ce sens : il se demande d'abord si « la caractérisation d'un groupe par sa religion est pertinente[201] ». Il avance ensuite l'idée dans sa conclusion, que dès 1761, les autorités catholiques et politiques abandonnent le combat face aux protestants mazamétains, qui, de fait, ne se convertissent que « facticement ». Et il rejoint les hypothèses que posait Claude Cugnasse plus d'un demi-siècle avant lui : « Les catholiques et les protestants vivent ensemble [mais] ne se mélangent pas[202]. » Il dénombre, pour l'année 1790, 2 024 protestants dans la ville et 3 450 catholiques, soit respectivement, une proportion de 41 % de protestants et 59 % de catholiques. Les proportions sont inversées par rapport à 1685, où les protestants représentaient encore 55 % de la population. C'est en effet au cours des XVIII^e et XIX^e siècles que l'exode rural provoque une migration de la montagne vers la ville. Ainsi, de nombreux « ruraux » viennent travailler dans les fabriques. Ils sont majoritairement catholiques et les courbes démographiques s'inversent alors. Sur ce point, les travaux de Jean Faury[203] tentent d'établir une synthèse démographique quant au XIX^e siècle : de 6 962 fidèles en 1850, la population catholique s'élève à 10 612 individus en 1901, soit une augmentation de 52 %. La population totale de la ville est passée de 9 894 habitants à 13 878 habitants, soit une augmentation de 41 %. La population catholique augmente donc davantage en proportion que celle de la ville.

De fait, cette cohabitation entre protestants et catholiques pendant plus de quatre siècles a structuré, en partie, la société mazamétaine. Ce que nous pouvons souligner, et nous y reviendrons ultérieurement, c'est que les communautés religieuses ont souvent eu à affronter, en leur sein, des questionnements similaires.
Ainsi, chaque communauté s'inquiète de l'encadrement de la jeunesse : d'où la présence de mouvements scouts dans les deux parties. De la même façon, la place et le rôle de la

[201] Pierre-Édouard Bonneville, *Relations entre protestants et catholiques dans le bassin mazamétain (1740-1790),* mémoire de master d'histoire, sous la dir. de Valérie Sottocasa, université Toulouse-Le Mirail, 2011, p. 9.
[202] *Ibid.* p. 108.
[203] Jean Faury, *Cléricalisme et anticléricalisme dans le Tarn, 1848-1900*, Toulouse, Association des publications de l'université Toulouse-Le Mirail, 1980, série A, t. XLI.

femme comme mère avant tout est essentiel dans nombre de foyers. L'inquiétude quant à l'encadrement des ouvriers, que l'on ne doit pas « perdre » aux cafés, est partagée par les élites religieuses des deux parties, etc. La prégnance des morts de 1914-1918 fait également partie des éléments traumatiques communs à la cité.

Certes le clergé catholique semble très présent dans la vie de ses fidèles, mais de fait, l'entre-soi protestant installe également une sorte de surveillance de « tous par tous » qui n'a probablement rien à envier aux secrets des confessionnaux.

II. LES MUTATIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES D'UNE SOCIÉTÉ, DE « GRÈVES EN GUERRES »

Les informations quantifiables et chiffrées de ce chapitre s'appuient essentiellement sur les relevés et les travaux effectués par l'historien Rémy Cazals[204] lors de ses importantes recherches sur la région industrielle de Mazamet. Spécialiste en histoire économique et sociale, il a effectué un travail très important de relevés de données, qui permet aujourd'hui de questionner de manière approfondie le sujet qui nous intéresse.

A. UNE ACTIVITÉ TEXTILE PRÉSENTE DÈS LE XVII^e SIÈCLE

Dès le XVII^e siècle, on fabrique dans la région de Mazamet du tissu et du papier, d'où la présence, le long des cours d'eau (l'Arnette, le Thoré, le Linoubre, etc.) de nombreux moulins. On peut aussi penser que la présence de ces cours d'eau a généré ce type d'activités.

En 1708, on compte à Mazamet, Aussillon, Saint-Alby et Aiguefonde, « 60 fabricants faisant travailler 150 métiers à tisser[205] ». Parmi les marchands-tisserands, on trouve les noms de « Olombel, Prades, Puech, Rives, Tournier[206] ». Noms que nous retrouvons régulièrement dans l'historiographie de la ville. Pour l'essentiel, il s'agit de tisserands et marchands-fabricants protestants. Ces marchands-fabricants travaillent la laine. Selon sa qualité et le lieu où on la travaille, on en obtient différents produits comme les « londrins » à Carcassonne, ou les « cordelats » à Mazamet (étoffe de moindre qualité). Au début du XVIII^e siècle, la ville de Carcassonne gagne beaucoup plus que sa voisine

[204] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit. ; les Révolutions industrielles à Mazamet, 1750-1900*, Paris/Toulouse, La Découverte/Maspero-Privat, 1983.
[205] Rémy Cazals, *Cinq siècles de travail de la laine, Mazamet 1500-2000*, Portet-sur-Garonne, Éditions midi-pyrénéennes, 2010, p. 18.
[206] *Ibid.*, p. 23.

d'outre-montagne (2 millions de livres pour la première contre 100 000 pour Mazamet[207]). La majorité des ouvriers travaillent à domicile pour le compte d'un marchand-fabricant. Mais pour fabriquer le tissu, on compte aussi des foulonniers, qui s'aident des moulins foulons qui permettent de « battre » l'étoffe afin de la rendre utilisable.

Les cordelats sont vendus dans les foires de Pézenas et de Montagnac. Ensuite, des intermédiaires les diffusent à Lyon, Genève, etc. Tout au long du XVIII[e] siècle, la population de Mazamet augmente. Ce qui indique que la production de cordelats est en croissance et que de la main-d'œuvre est nécessaire : de 2 832 habitants en 1734, on passe à 5 474 habitants en 1790[208], soit une population qui a quasiment doublé en un siècle. Le commerce et la spéculation se développent parallèlement à cette croissance économique. En 1788, l'intendant Ballainvilliers note que « la ville de Mazamet possède une des plus florissantes manufactures de province[209] ».

Au cours du XVIII[e] siècle, cette proto-industrie se déploie encore grâce à plusieurs facteurs. Dans un premier temps, on développe (au détriment de la fabrique de papier) toute une chaîne de finition du tissu : des moulins à foulon, des boutiques d'apprêtage des étoffes, des teintureries et des blanchisseries voient le jour. Dans un second temps, les marchands fabricants décident de se passer de certains intermédiaires afin d'augmenter leurs profits. Ils se mettent donc dans la peau de « commerciaux », même si ce terme est anachronique pour l'époque. Enfin, ils décident de concentrer leurs capitaux, comme le montre l'exemple de la Société des Casernes. En 1810, MM. Cabibel, Sabatié, Olombel et dix autres actionnaires (dont un seul catholique) donnent le jour à un immense bâtiment de laines et de cuirs qui emploie une centaine d'ouvriers et devient l'entreprise la plus importante de la ville.

B. LE TRAVAIL DE LA LAINE AU CŒUR DE L'ESSOR ÉCONOMIQUE DU XIX[e] SIÈCLE

L'essor évoqué précédemment ne cesse de s'amplifier avec les apports de la mécanisation (mule-jenny, métiers Jacquard, moteurs hydrauliques). La construction de retenues d'eau, de canaux et de barrages permet de disposer de l'eau nécessaire pour le

[207] *Ibid.*, p. 32.
[208] *Ibid.*, p. 39.
[209] *Ibid.*, p. 45.

traitement du textile d'une part, puis pour le travail de la laine et du cuir d'autre part. Le tableau ci-dessous le montre :

Tableau 6. Chiffre d'affaires de la ville grâce à la fabrication de tissus

	1801	**1811**	**1833**	**1860**	**Évolution de 1801 à 1833 ou 1860**
Production en nombre de pièces	22 500	31 000	60 000	non renseigné	× 2,5
Chiffre d'affaires en francs	2 millions	non renseigné	5 millions	12 millions	× 6

D'après Rémy Cazals, ainsi que AD 81, fonds 13 M1 et fonds F12

À partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, le délainage prend un réel envol. La technique de séparation de la laine et de la peau du mouton existait déjà à Mazamet, mais effectuée de façon trop rudimentaire pour que la qualité suive. Jusque-là, les fabricants mazamétains travaillaient de la laine de tonte souvent importée d'Espagne pour en disposer en quantité suffisante. La laine obtenue par tonte ou par épilation à la chaux n'était pas de bonne qualité. Or, vers le milieu du XIX^e^ siècle, des fabricants-délaineurs tentent une expérience : celle du délainage par pourrissement puis, surtout, par étuvage. Une fois la laine étuvée, des peleurs, ou le plus souvent des peleuses, détachaient la laine de la peau. Ainsi, et la laine, et le cuir demeuraient en état d'être traités et vendus.

D'autres facteurs peuvent expliquer un tel essor comme la politique libre échangiste prônée sous le Second Empire ainsi que le développement du chemin de fer qui désenclave la ville en 1866. Ainsi, de 1880 à 1909, Mazamet a multiplié par neuf sa quantité de laine exportée. La majorité de la population travaille dans l'industrie textile et surtout dans l'industrie lainière. La mégisserie, de son côté, recoupe l'ensemble des opérations nécessaires au traitement du cuir de la peau de mouton pour qu'il puisse être transformé.

Au début de XX^e^ siècle la ville compte de 100 à 120 établissements industriels employant environ 5 800 ouvriers pour une population totale de 14 000 habitants, soit 41 % de la population. Les usines de délainage emploient de 10 à 250 ouvriers chacune, et les manufactures textiles en emploient de 35 à 55 chacune. Cela montre déjà que les

structures de travail sont diverses. On demeure loin ici des complexes industriels du nord de la France, tels que les établissements Prouvost de Roubaix (qui emploient jusqu'à 8 000 ouvriers dans les années 1930) ou ceux des Wallaert à Lille (1 500 employés en 1872). Les ouvriers mazamétains sont donc ainsi répartis[210] :

Tableau 7. Évolution de la répartition des ouvriers par types d'industrie à Mazamet de 1903 à 1913

	1903		1913	
Délainage	3 000	51,7 %	3 500	56,5 %
Textile	2 500	43 %	2 200	35,5 %
Mégisserie	300	5,3 %	500	8 %

On note donc ici que Mazamet vit d'une mono industrie, qui occupe près de 40 % de la population de la ville. Ce qui assure le succès de l'industrie lainière mazamétaine réside dans le fait qu'elle est associée à celle du négoce et des milieux financiers ainsi qu'à un important réseau de pays exportateurs de peaux. Mazamet traite alors avec l'Argentine, l'Australie, etc.

En 1930, et bien avant d'ailleurs, Mazamet possède[211] une Banque de France, une Banque nationale du commerce extérieur, une banque privée, un Comptoir national d'escomptes de Paris, un Crédit lyonnais, une Société générale, une Société marseillaise, un Conditionnement des laines, une chambre de commerce et d'industrie, une Caisse d'épargne et une Grande Compagnie de Navigation et Sociétés de Transports Maritimes et Terrestres. Mazamet compte alors 14 établissements bancaires pour une population de 14 000 habitants environ.

Cet essor économique va de pair avec une industrialisation du tissu social, ce qui génère des tensions au sein de certaines entreprises. De fait, des revendications émergent de la part des salariés, et ce dès 1884. C'est cependant le conflit de 1909 que nous allons développer ici, car il constitue probablement un élément de la matrice du « système mazamétain » que nous nous proposons de développer dans notre troisième partie. Nous nous appuyons ici sur les travaux de Rémy Cazals qui a travaillé sur ce sujet.

[210] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit.*, p. 23.
[211] Édouard Cormouls-Houlès, *Mazamet en 1930,* Toulouse-Paris, Édouard Privat-Henri Didier, 1931, t. I, p. 128-129.

C. LES CONFLITS SOCIAUX AU COURS DU XX^{e} SIÈCLE

1. La grève de 1909

Ce sont les corporations de menuisiers qui, à Mazamet, s'organisent les premières en 1903 : elles prennent conscience que la hausse des salaires nécessaire à leur survie ne sera obtenue que si l'union se met en place entre eux. Et « dès que les délaineurs [les ouvriers du délainage] entrèrent dans le mouvement, ils en devinrent la locomotive[212] ». C'est donc en 1903 qu'un premier syndicat d'ouvriers du délainage se constitue à Mazamet, il compte alors près de 250 membres. Un an plus tard, en 1904, à la suite de la grève de l'année précédente, on compte 1 300 ouvriers syndiqués pour l'ensemble des usines du Mazamétain. Le 18 février 1904 sont actés les statuts de la nouvelle fédération syndicale, dont l'article 6 précise que « tout ouvrier d'une corporation quelconque qui ne sera pas syndiqué avant le 1er mai 1904 sera passible d'une amende ». De 1904 à 1908, il existe deux tendances au sein du syndicalisme mazamétain. Cela aboutit à une scission entre les « rouges » (plutôt républicains) et les « jaunes » (plutôt conservateurs). Au 1er janvier 1908 les « rouges » comptent environ 350 membres (soit 20,5 % des syndiqués mazamétains) et les « jaunes » 1 360 (soit 79,5 %). S'il semble que les meneurs du syndicalisme « rouge » appartiennent au groupe socialiste, les membres du syndicalisme « jaune » ne sont, d'après Rémy Cazals, ni à la solde du Baron (il s'agit ici du baron Amédée Reille-Soult) ni un « syndicat à la solde du patronat[213] ». Certes, ils votent pour « le Baron » lors des élections mais ils semblent défendre leurs intérêts professionnels de façon aussi virulente que les « rouges ». On peut donc en conclure qu'à Mazamet, syndicalisme et politique ne s'influencent pas.

C'est en 1909 qu'une longue grève s'engage dans le bassin mazamétain. Le but ici n'est pas d'effectuer une analyse détaillée de cette grève au jour le jour, ce qu'a déjà fort bien réalisé Rémy Cazals, mais plutôt d'utiliser celle-ci comme base d'étude, voire de *matrice* concernant l'analyse des attitudes et des mentalités mazamétaines dans la première moitié du XX^{e} siècle.

---

[212] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit*., p. 53.
[213] *Ibid.*, p. 58.

Par attitude nous entendons *ensemble de jugements et de tendances qui poussent à un comportement*. Comportement que l'on définit comme *ensemble des réactions objectivement observables.*

Voici une brève chronologie de la grève de 1909[214] :

– Décembre 1908 : revendication ouvrière d'une augmentation salariale, 28 patrons la refusent.

– 10 janvier 1909 : trois assemblées générales ont lieu. Le vote de la grève s'effectue. On compte alors 640 « jaunes », 120 « rouges » et une centaine d'ouvriers non syndiqués. Les résultats du vote sont les suivants :

Tableau 8. Résultats du vote du 10 janvier 1909 quant à la décision de se mettre en grève dans les délainages

	Suffrages exprimés	Contre la grève	Pour la grève
Peleurs et marragos	750	10	740 98, 7 %
Sabreurs	115	12	103 89, 5 %
Total	865	22	843 97, 5 %

– 11 janvier 1909 : début de la grève et des négociations.

– 21 février 1909 : inauguration des soupes « communistes » (appelées ainsi, elles posent problème. Nous y reviendrons dans notre deuxième partie).

– 6 mars 1909 : Georges Clemenceau reçoit la délégation ouvrière de Mazamet.

– 7 mars 1909 : fusion des « jaunes » et des « rouges » au sein de la CGT mazamétaine.

– 14 mars 1909 : premier « exode » (qualifié ainsi par les sources) des enfants.

– 21 mars 1909 : venue de Mgr Mignot, archevêque du Tarn, à Mazamet.

– 4 avril 1909 : venue de Jean Jaurès à Mazamet.

– 21 avril 1909 : échec de la médiation d'Amédée Reille-Soult.

– 1er mai 1909 : grande manifestation dans le calme dans les rues de la ville.

– 6 juin 1909 : signature de l'accord entre la CGT et les industriels.

Le vote du 10 janvier 1909 signifie que, quelles que soient les idées politiques des ouvriers, ils ont approuvé l'idée d'une grève à une très grande majorité. Peut-on penser

[214] *Ibid.*, p. 69-70.

que cette grève constitue une prise de conscience des ouvriers mazamétains ? Nous demeurons ici au cœur des ambivalences des acteurs de ce conflit. En effet, cette grève de 1909 a duré six mois : du 11 janvier au 6 juin. Georges Clemenceau s'en est mêlé, Victor Griffuelhes (secrétaire national de la CGT) et Jean Jaurès également, tout comme Mgr Mignot, l'archevêque d'Albi de 1900 à 1918. Ils se sont exprimés lors de ce conflit. Voici leurs mots face à cette situation de grève dure :

« À aucun moment, ni en public, ni en particulier, nous ne nous permîmes la moindre réflexion touchant les convictions politiques et religieuses de chacun des camarades.[215] » (Victor Griffuelhes).

« Je savais qu'un jour viendrait où ils [les ouvriers réactionnaires] seraient mieux informés. […] Je ne veux pas vous apporter l'exposé de la doctrine socialiste. Je sais que ce n'est pas en un jour que l'on fait des socialistes. Mais je dis aux travailleurs : retenez de la grève au moins cette leçon que la société d'aujourd'hui n'est pas bien faite […] » (Jean Jaurès, le 4 avril 1909).

« Si l'esprit païen s'accommode de la servitude des masses et de leur savante exploitation, l'esprit chrétien doit s'élever à une notion plus exacte de la personne humaine et imprégner les rapports des patrons avec leurs ouvriers de générosité et même de tendresse » (Mgr Mignot, le 21 mars 1909).

L'archevêque, très proche dans ses propos de l'encyclique *Rerum novarum* (1891), tient alors un discours trop « progressiste » pour le clergé mazamétain de l'époque alors que Griffuelhes et Jaurès semblent bien timides face à des ouvriers en grève. Pourquoi ? Pourquoi à Mazamet les leaders de la gauche socialiste et cégétistes sont-ils aussi mesurés ?

Il n'existe probablement pas réellement de conscience de classe au sein du groupe ouvrier. Il existe plutôt une conscience des difficultés ouvrières dans le groupe, mais pas de conscience de la possibilité sociale et politique de changer l'ordre des choses. En effet, même si les ouvriers de Mazamet adhèrent en masse à la CGT en mars 1909 (car ils ont apprécié les conseils que Victor Griffuelhes leur a apportés depuis le début du conflit) même s'ils semblent adhérer aux idées de la CGT en ce qui concerne les conditions de travail, il n'est pas sûr qu'il en soit de même pour ses positions politiques.

---

[215] Victor Griffuelhes, *la Grève des délaineurs de Mazamet,* Paris, Maison des Fédérations, 1909, cité par Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit*., p. 217.

De plus, l'influence de l'Église catholique semble inhiber ce groupe social majoritairement catholique et pratiquant. Enfin, il est possible que le paternalisme des dynasties patronales, essentiellement protestantes, inhibe les ouvriers tout autant[216].

Après la grève de 1909, une relative paix sociale semble régner dans la cité lainière. La CGT détient le monopole syndical jusqu'aux années 1930-1940 et occupe seule la bourse du travail ; la CFTC apparaît ensuite, mais peine à se faire entendre dans cette ville dont on pourrait dire, à la lecture de nombreux ouvrages la définissant, que la foi y est chevillée aux corps et aux âmes.

2. Les grèves de l'après-guerre et l'ouverture syndicale

Même si cette période de conflits est peu évoquée dans l'historiographie mazamétaine, dès 1946, en France, des mouvements de mécontentements se développent dans un contexte de pénurie. À Mazamet, des mouvements de grève émergent dans le secteur de la perception des impôts puis se diffusent ensuite aux banques, secteur important dans cette ville. Comme précisé précédemment on peut affirmer que l'organisation bancaire et financière de la ville est essentielle à l'activité de la ville. Outre une succursale de la Banque de France qui était la 26e sur 109 en 1929[217] au niveau des échanges commerciaux, Mazamet a accueilli toutes les succursales des plus grandes sociétés de crédit comme déjà précisé.

Mais c'est en 1947 qu'une grève dans le délainage est engagée afin d'obtenir des augmentations salariales. Elle s'effectue à l'appel de la CGT, de la CFTC et de la CGT-FO. Une manifestation a lieu le 26 mars 1947 à l'appel de la CGT. Il est alors expliqué aux ouvriers, lors d'une assemblée générale à la bourse du travail, la nécessité d'un préavis de dix jours à Mazamet car « depuis 1909, il était d'usage constant dans l'industrie du délainage que le travail ne devait jamais être laissé en souffrance par suite du dépérissement des peaux[218] ». Et pourtant, la grève est votée pour le lendemain : un premier jour de grève a lieu le 27 mars, et les ouvriers obtiennent une augmentation de

[216] Patrick Cabanel, *Histoire…*, *op. cit.*, « Le paternalisme des industriels protestants », chap. XIII.
[217] René Brenac, « Les industries de Mazamet », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, t. III, fasc. 1, 1932, p. 82.
[218] Arch. dép. du Tarn, Fonds CCI, 511 W 67.

15 % des salaires ainsi que le paiement des jours de grève depuis le mois de février. Les accords Matignon sont passés par là et supplantent « l'usage ».
Le 4 avril, une manifestation interprofessionnelle de taille a lieu à Albi. Six mille personnes de Castres et Mazamet s'y trouvent pour défendre « une révision des charges excessives de la sécurité sociale, la suppression de tous les tickets de rationnement, la baisse réelle des prix dans l'intérêt du consommateur, etc.[219] ». Le 5 mai, c'est dans le secteur textile que la grève se poursuit avec 4 000 ouvriers qui cessent le travail à Mazamet et dans la vallée du Thoré. Les services municipaux du Tarn suivent le mouvement, « sauf à Mazamet où les employés ont refusé de s'associer à la grève[220] ». En septembre 1947, de nombreux secteurs d'activité de Mazamet se mettent de nouveau en grève.

Dans ce contexte d'après-guerre, les syndicats parviennent à s'unir autour de revendications liées à la pénurie : la CGT, la CFTC et la CGT-FO signent souvent les tracts en commun et défilent ensemble le 1er mai. Au début des années 1950, le Tarn compte 75 % des mégisseries françaises, dont 60 % à Graulhet et 40 % à Mazamet. Durant l'hiver 1952-1953, le chômage se fait sentir dans le département (en mars 1953, on compte alors 992 chômeurs et 1 594 salariés en chômage partiel) mais peu de chômeurs sont à déplorer dans le secteur lainier et mégissier.

En février 1957, une réunion paritaire a lieu à Mazamet afin de négocier de nouvelles augmentations salariales. Ce qui inquiète les pouvoirs publics : « La perspective de cette augmentation dans le délainage et la mégisserie, industries pilotes au point de vue des salaires dans la région de Mazamet, paraît devoir déclencher une vague de revendications dans les autres corporations[221]. » Le contexte se tend à l'automne 1957. Une nouvelle grève est lancée à l'appel de la CGT et de la CFTC, pour obtenir de nouvelles augmentations salariales. Elle dure près d'un mois. Cent mille peaux demeurent alors non traitées. Sur les 6 500 ouvriers qui travaillent dans le secteur, 500 sont réquisitionnés pour éviter le « périssement des peaux ».

[219] Arch. dép. du Tarn, 511 W 71.
[220] Arch. dép. du Tarn, Fonds CCI, 511 W 67.
[221] Arch. dép. du Tarn, Fonds 511 W 66.

En février 1959, on compte encore 2 400 salariés dans le délainage, et plus de 1 000 dans la mégisserie mazamétaine (soit une diminution de la moitié des effectifs par rapport à 1957). On importe alors 61 000 tonnes de peaux et on exporte pour une valeur de 12 milliards de francs de produits transformés (contre 15 milliards en 1957). Le cours de la laine diminue depuis 1957. On place les ouvriers en chômage technique et on ferme les usines en juillet et en août. Le contexte de la guerre d'Algérie alourdit le climat et les préoccupations politiques semblent l'emporter sur les préoccupations sociales[222]. Et cette ambiance de perpétuelles négociations salariales s'installe avec les premières difficultés économiques.

Les années 1960 marquent probablement le début du déclin économique mazamétain.

3. Mai 68

Mai 68 semble constituer, pour certains de nos témoins et pour les auteurs d'ouvrages consultés, la dernière grande période de manifestations revendicatives à Mazamet. Comme en 1947-1948, il s'agit de grèves et de manifestations, mais qui, enfin, rejoignent un mouvement national dans un contexte international tendu : la guerre du Vietnam s'enlise, Martin Luther King est assassiné aux États-Unis, des émeutes sont réprimées dans le sang à Mexico, etc.

Dans une période où les étudiants et les salariés remettent en cause tout principe d'autorité[223] (étatique, religieux, universitaire, dans le monde de l'entreprise) une partie des Mazamétains descend dans la rue. Des étudiants mazamétains participent à des manifestations de taille à Toulouse ou à Montpellier, y compris des étudiants du lycée catholique de Mazamet, le lycée Jeanne d'Arc. La responsable de l'établissement, qui avait proposé cette initiative afin que ses lycéens « soient » dans le monde, est de ce fait mutée à la rentrée 1969.

---

[222] *Ibid.*

[223] Boris Gobille, « Mai-Juin 68 : crise du consentement et rupture d'allégeance », *in* Dominique Danamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *Mai-Juin 68*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2008, p. 15-30.

D. UNE INDUSTRIE EN DÉCLIN DÈS LES ANNÉES 1970, QUI PEINE À SE RENOUVELER

Les années 1970 voient décliner davantage encore l'activité du délainage dans le Mazamétain. Plusieurs facteurs peuvent expliquer ce processus.

Tout d'abord, dans un contexte de mondialisation qui se développe, des pays « émergents » entrent dans le jeu : en Afrique du Nord ou en Asie, on développe une activité textile bien moins coûteuse que dans les pays industrialisés, pays au sein desquels la protection sociale a un coût.

Ensuite, les pays qui exportaient leurs peaux vers Mazamet, comme l'Australie ou la Nouvelle-Zélande, se mettent à délainer eux-mêmes. En effet, il s'agit d'une opération qui ne nécessite pas beaucoup de technique. De fait, Mazamet perd des fournisseurs ; lesquels traitent ensuite directement avec l'Asie pour écouler leur marchandise.

Ce qui est à noter, c'est que nombre de Mazamétains semblent convaincus que la fête du Centenaire du délainage (chapitre V) a causé la « chute » de la ville car les pays invités auraient « fait de l'espionnage industriel » afin de produire chez eux. Cette hypothèse nous semble peu crédible au vu du délai écoulé (plus de vingt ans entre l'observation et la mise en place) et au vu du contexte international. En France, les années 1970-1980 sont des années de déclin industriel pour ce qui concerne les industries textiles et métallurgiques. Et Mazamet n'échappe pas à la règle. Cependant, peut-être que si, dans les années 1950, comme le suggère une note des renseignements généraux en octobre 1952 (« aucune entreprise ne s'est créée depuis fort longtemps[224] »), la ville avait tenté de diversifier et de moderniser ses activités industrielles, elle aurait pu limiter ce déclin. Les années 1980 voient fermer les usines les unes après les autres et le chômage s'installe alors durablement dans le bassin mazamétain.

Seuls deux établissements « témoins » demeurent aujourd'hui : les établissements Tournier, spécialisés dans le textile et la haute couture, ainsi que les établissements Philippe Rives. Ces deux entreprises ont su diversifier leurs activités et, Rives SAS travaille beaucoup avec l'Australie.

[224] Arch. dép. du Tarn, Fonds 511 W 66.

Actuellement, la ville de Mazamet souffre davantage qu'au début du XX^e^ siècle de son enclavement dans la nouvelle région Occitanie.

III. LES FORCES POLITIQUES EN PRÉSENCE, RÉVÉLATRICES DES AMBIVALENCES RELIGIEUSES ET SOCIALES

Lorsqu'on observe de plus près les familles politiques des élus locaux de Mazamet et de ses alentours, il ne semble pas que la bipolarisation soit si forte que ce que le discours convenu le dit.

En effet, pour le début de notre période, la « gauche », incarnée par Édouard Barbey, s'apparente à celle des républicains modérés, appelés également « opportunistes » (proches de Gambetta et de Thiers) qui rejoignent rapidement, dès 1871, la droite libérale ralliée à la République. Il s'agit ici d'une gauche qui se bat contre un retour de la monarchie (retour fortement souhaité par l'Église catholique alors). Cependant, pour ce qui relève des options économiques et sociales, on observe chez cette gauche mazamétaine une convergence d'idées avec la droite mazamétaine, incarnée par la famille catholique des Reille-Soult, dès les années 1860. En effet, de 1867 à 1962, c'est quasiment un siècle de dynastie Reille-Soult qui siège au palais Bourbon pour la circonscription de Mazamet.

La gauche radicale ne parvient à remporter les élections municipales qu'en 1908 et 1912, grâce à un redécoupage électoral et à son association à la gauche socialiste.

Comment les forces politiques se partagent-elles le pouvoir dans le Mazamétain au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles ? Et d'ailleurs, se le partagent-elles ?

A. DES PROFILS POLITIQUES MODÉRÉS, QUI SE DIVISENT SUR LA QUESTION RÉPUBLICAINE AU DÉBUT DU XX^e^ SIÈCLE

1. Les droites mazamétaines

Le chef de file de la droite mazamétaine au milieu du XIX^e^ siècle est le baron René Reille, député du Tarn et descendant du maréchal d'Empire Jean-de-Dieu Soult, duc de Masséna. Grand propriétaire terrien à Saint-Amans, il ne possède pas d'usine : peut-être préfère-t-il la terre aux affaires ? Pas si simple, car sa famille, implantée politiquement à Castres est l'actionnaire principal des mines de Carmaux, tout comme de celles d'Alès, dans le Gard (à partir de 1886). Mais à Mazamet il ne s'affiche jamais comme chef

d'entreprise, d'où cette position un peu à part comparée à celle des autres patrons : *il n'est pas un patron*. Lui succède jusqu'en 1914 son fils Amédée (1898-1914) puis son petit-fils René Reille-Soult (1914-1917, date de son décès).
Cette droite mazamétaine est plutôt bonapartiste au milieu du XIX^e^ siècle. Elle évolue, après 1870, vers une vision antirépublicaine très proche de celle de l'Église catholique jusqu'en 1914-1918. Malgré le ralliement à la République dès 1919, elle demeure très conservatrice dans son programme et ses choix politiques tout en faisant preuve d'un grand paternalisme envers les ouvriers de la ville. Elle dispose de moyens importants en termes de presse d'opinion.

Les conservateurs mazamétains savent communiquer avec la population paysanne et la population ouvrière. Ils possèdent pour cela un journal. Au départ, leur journal s'appelle *le Conservateur du Tarn*, pour devenir *le Libéral* (1902-1903), puis *l'Union libérale* (1903-1910). Le glissement de terme est ici chargé de sens : on passe du mot « conservateur » (qui évoque un certain passéisme, traditionalisme, une force d'inertie face au progrès) au mot « libéral » qui évoque plutôt la famille progressiste de la droite, même si le parti reilliste mazamétain n'appartient point à ce courant-là. Dans cet organe, des articles sont toujours rédigés en « patois » phonétique afin que les lecteurs qui savent lire puissent lire dans leur langue maternelle.

Autre moyen d'influence pour cette mouvance politique, les comités d'Action libérale populaire (ALP), créés en 1091, par Albert de Mun et Jacques Piou. Lequel est un des artisans du ralliement de la droite catholique française à la République et est député de Haute-Garonne alors (il est élu ensuite en Lozère de 1906 à 1919). Le mouvement d'Action libérale s'inscrit dans la ligne du catholicisme social, impulsée par Léon XIII en 1891 avec l'encyclique *Rerum novarum*. Le comité de Mazamet compte à peu près 500 adhérents en 1903, et le nombre est assez stable jusqu'en 1914. Un comité de la jeunesse libérale et patriotique existe aussi pour les futurs citoyens « adultes » : il se veut à la foi cercle d'étude, patronage et société de gymnastique. Voici quelques extraits de discours, publiés dans *l'Union libérale* en 1904, lors de conférences de l'ALP[225] :

[225] Arch. dép. du Tarn, IV M2 89.

– « Opposons le bloc irrésistible des honnêtes gens au bloc des francs-maçons qui nous persécutent et sachons mourir pour la religion et pour la France. » ;
– « [Il faut flétrir] si elle le mérite la loi de 1901 » ;
– « [Il faut] défendre et venger la religion, en combattant à outrance tout ce qui sent le franc-maçon et le juif ».

Nous voilà plongés dans des discours à consonance religieuse et quelque peu nauséabonde. D'après les rapports préfectoraux de l'époque, cela n'a rien d'étonnant puisque de nombreuses œuvres d'obédience catholique sont à la solde de la famille Reille-Soult. Par exemple, « le cercle ouvrier n'est qu'une section du comité ALP sous la dépendance et la direction de la famille Reille » (rapport préfectoral de 1903). Il en est de même du cercle catholique qui fusionne avec l'ALP entre 1903 et 1909. Enfin, la Ligue patriotique des dames françaises est dirigée par la baronne Reille et Mme Bousquet. L'époux de cette dernière, le capitaine Bousquet, adjoint au maire de Mazamet, dirige la Société des Vétérans de terre et de mer (158 membres). Au sujet de cette association, la préfecture explique : « C'est Védel [le secrétaire de l'association] qui est chargé de recruter les adhérents ; pour les intéresser il leur promet de les recommander à M. le baron Reille, député, et dénigre le gouvernement de la République. […] Il fait continuellement de la propagande en faveur du baron Reille et dénigre le gouvernement de la République. En l'état, ce groupe ne peut être que réactionnaire puisque ceux qui en font partie sont assujettis à M. Bousquet et à M. le Baron Reille[226]. »
Les moyens au service du député sont importants, et l'influence de ce dernier sur les œuvres ou associations mazamétaines est grande. Il touche par là au moins 800 hommes. Qu'en est-il de son électorat ?

Lors des élections législatives de 1902 à 1914 voici les résultats obtenus par les candidats de la famille Reille face aux candidats radicaux et socialistes en pourcentage des suffrages exprimés.

[226] *Ibid.*

Tableau 9. Résultats obtenus par les candidats de la famille Reille face aux candidats radicaux et socialistes

	Conservateurs	Républicains	Socialistes	Zone géographique
1899	55,8 %	44,2 %	absents	arrondissement
1902	64, 8 %	35,2 %	absents	Mazamet seulement
1906	61.7 %	18, 9 %	19, 4 %	arrondissement
1910	59, 2 %	22, 2 %	18, 6 %	Mazamet seulement
1914	51, 6 %	39, 6 %	8, 8 %	Mazamet seulement

Même si on observe une réelle progression des idées républicaines durant les années 1910-1914, la famille Reille-Soult remporte toutes les échéances législatives.

2. Les « gauches » mazamétaines

Le leader du parti radical de Mazamet, dès 1869, est Édouard Barbey. C'est un ancien officier de marine, qui dirige une entreprise familiale de textile à Mazamet. Il est protestant libéral. À partir de 1908, c'est un autre industriel, protestant également, Albert Vidal, qui incarne le radical-socialisme dans cette ville. En fait, des hommes de gauche exercent le pouvoir à Mazamet, à la tête du Conseil municipal, de 1908 à 1919, en ne gagnant que deux scrutins électoraux (1908 et 1912) grâce à un redécoupage qui avantage le parti radical. En effet, la ville est divisée alors en trois circonscriptions, et celle de la mairie, qui est la plus favorable aux radicaux, élit 17 conseillers municipaux sur 27 : celui qui emporte le bureau de la mairie a des chances de remporter les élections municipales.

Comme l'explique Jean Touchard : « À partir de 1902, le parti radical devient un parti de gouvernement. À partir de 1906, la rupture est officiellement consommée entre radicaux et socialistes[227]. » Serge Bernstein écrit également, plus récemment, que « les radicaux sont plus proches politiquement et idéologiquement des républicains modérés […] que des socialistes[228] » ou encore « force est de constater que jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale, le parti radical apparaît comme une formation inachevée, qui ne parvient pas véritablement à se consolider[229] ». Jusqu'en 1907 d'ailleurs, ce parti a « volontairement refusé de fixer les limites de son programme afin de n'en écarter aucun républicain […] ». Il n'est donc pas si singulier qu'à

[227] Jean Touchard, *op. cit.*, p. 42-43.
[228] Serge Bernstein, « Les radicaux », *in* Jean-Jacques Becker, Gilles Candar (dir.), *op. cit.*, vol. 2, *XX^e siècle : à l'épreuve de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2004, p. 14-15.
[229] *Ibid.*

Mazamet, jusqu'en 1918, une cogestion entre un maire radical et un député de droite, de plus en plus modéré lui aussi dans son propre camp, et rallié à la République, ne pose pas d'énorme problème malgré quelques désaccords à l'échelle nationale.

Durant la première moitié du XX^e siècle, les radicaux tarnais disposent également d'organes de presse afin de diffuser leurs idées. Ainsi en est-il du *Réveil du Tarn* (1880-1882 et 1894-1896) puis du *Réveil social du Tarn* (1922-1926). En fait, le journal radical qui se vend le mieux à Mazamet est *la Dépêche du Midi*, ce qui explique peut-être le peu de succès rencontré par *le Réveil social du Tarn*.
Il existe également un cercle républicain (sur lequel les sources manquent) ainsi qu'un comité de la Ligue des droits de l'homme (ces ligues ont vu le jour avec l'affaire Dreyfus) dirigée en 1930 par Charles Cormouls-Houlès, industriel protestant libéral. Elle regroupe 150 adhérents au début du XX^e siècle.

L'électorat républicain, puis radical, se caractérise par plusieurs points. Les leaders radicaux ou pro-radicaux mazamétains sont souvent issus d'un milieu protestant aisé et libéral, qualifiés de « sociologique » comme aiment à les appeler les protestants orthodoxes, plus conservateurs. À Mazamet, la majorité des « gros » industriels au début du XX^e siècle, tels que les Cormouls-Houlès, Vidal, Farenc, Raynaud, appartiennent à la même famille de pensée : celle des républicains anticléricaux ; certains d'entre eux appartiennent à la loge franc-maçonne du Grand Orient de France de Castres. En effet, l'historien Jean Faury confirme qu'à Mazamet il n'y a jamais eu de loge maçonnique[230]. Cependant, si seuls les patrons protestants libéraux avaient voté à gauche, celle-ci n'aurait pas obtenu les scores connus. Il y a des employés ainsi que des ouvriers et des paysans qui votent à gauche Mazamet. Même s'ils sont minoritaires au sein de leurs groupes sociaux, ils existent. Par exemple, Dans le hameau du Bousquet, à l'est de la ville, niché au creux de la montagne, presque tous les habitants sont protestants et paysans. Ils votent systématiquement radical ou socialiste. Même s'ils sont minoritaires au sein de leurs groupes sociaux, ils existent.
Il existe également un cercle d'union socialiste à Mazamet en 1902 (M. Crozes en est le secrétaire) qui compte 100 adhérents. Cette famille politique ne joue pas de rôle

[230] Jean Faury, *op. cit*, p. 367.

essentiel dans la vie locale sauf entre 1908 et 1914. En effet, lorsque les radicaux emportent la mairie en 1908, ils proposent deux postes de conseillers municipaux aux socialistes, dont un poste d'adjoint à M. Bardel. Cependant, pour la période du début du XX^{e} siècle, radicalisme et socialisme ne vont pas de pair, malgré leurs alliances pour les élections municipales. Les radicaux mazamétains sont les premiers à critiquer et vilipender Jean Jaurès avant 1914 ; après 1914, il leur sert de mythe et de référent.

3. Le paradoxe des maires protestants de la ville

« À Mazamet, le député était catholique et le maire protestant, comme ça, il n'y avait pas de problème[231]. » Que de fois cette phrase revient-elle lorsque l'on questionne les plus anciens.

Tous les élus protestants mazamétains ne sont pas républicains ou radicaux au long de la période traitée : Albert Rouvières (maire de 1896 à 1906) et Georges Tournier (maire de 1906 à 1908 puis de 1919 à 1934) ainsi que Charles Cazenave sont tous les trois des maires protestants conservateurs, proches d'une droite conservatrice, voire royaliste pour le second. Ainsi G. Tournier a par exemple beaucoup d'affinité avec la famille Reille-Soult. L'été les enfants des deux familles jouent ensemble au château de Berg (propriété des Reille-Soult) ou celui de la Molières (propriété des Tournier) comme nous l'a confié une de ses nièces.

On peut donc établir la constatation suivante : de la fin du XIX^{e} siècle jusqu'en 1940, le maire de Mazamet ainsi que le député de la circonscription ont presque toujours été du camp conservateur, qu'ils soient catholiques ou protestants (sauf pour les mandats de 1908-1919). Il est donc erroné de prétendre que les protestants et les catholiques se partageaient le pouvoir : *ils se partagent le pouvoir entre conservateurs protestants et conservateurs catholiques.* Ce « partage » des mandats sur le plan religieux ne cesse d'être systématique qu'après la Seconde Guerre mondiale. Et, depuis 1919, les maires de Mazamet demeurent toujours de droite ou de centre-droit, qu'ils soient protestants ou catholiques.

[231] Témoin féminin interrogé en 1998.

4. Les consultations électorales de 1896 à 1914

(Voir annexe II, tableaux 25 à 28)

Nous étudierons seulement ici les élections municipales et les élections législatives, ainsi nous aurons une vue sur les premières, très locales, alors que les secondes pourront être mises en parallèle avec la situation nationale.

En ce qui concerne les élections municipales, tout se joue dans la première circonscription, dite « ville centre », puisque les trois autres lieux de vote élisent systématiquement des conseillers de droite. Cela à cause probablement d'un milieu très rural et catholique. Cela dit, les radicaux peuvent remercier les socialistes en 1906 et en 1912, alors que le redécoupage leur semble favorable, ils l'emportent de justesse. Ce qui prouve que les quartiers à population plutôt protestante et aisée, comme c'est le cas dans les quartiers de la Banque de France et du temple neuf, *votent massivement pour le candidat protestant* (qui est toujours un industriel) *et pas forcément pour le candidat « de gauche »* comme le raconte le récit officiel. La preuve étant qu'en 1896 et en 1902, c'est Albert Rouvières qui remporte tous les suffrages, et il n'est pas radical. En 1896, on notait d'ailleurs à la préfecture qu'« Albert Rouvières [maire] est un homme de valeur » ; qu'« Alban Jammes [premier adjoint catholique] représente dans la municipalité la fraction royaliste et cléricale » et, enfin, qu'« Albert Bousquet [deuxième adjoint catholique] représente plutôt la fraction bonapartiste[232] ». Nous observons ici une alliance qui rallie légitimistes et bonapartistes et qui convient aux députés Reille-Soult (successivement René Reille, 1869-1898, son fils Amédée Reille-Soult, 1899-1914 puis et le neveu de celui-ci, René Reille-Soult, 1914-1917).

Ces derniers, comme précisé précédemment, remportent toutes les élections législatives de cette période. Cela peut s'expliquer par deux raisons au moins : si les conseillers municipaux avaient été élus proportionnellement au nombre de voix et non par section, les conseillers conservateurs auraient été plus nombreux à la mairie (pour les législatives, le résultat est clair, la loi du nombre l'emporte). Ce qui montre bien que la population est essentiellement conservatrice. De plus, « les » barons Reille possèdent une aura énorme auprès de la population. Enfin, ils bénéficient du soutien du clergé catholique, que celui-ci ne peut donner aux candidats conservateurs protestants lors des municipales. Ce qui est étonnant, c'est que Mazamet semble isolée du reste du

[232] Arch. dép. du Tarn, M 7 94.

département : alors que les députés radicaux et les socialistes sont majoritaires dans le Tarn, durant cette période, Mazamet demeure à droite.

B. Les années 1920-1930, matrices d'un ancrage conservateur structurel depuis plus d'un siècle ?

1. Un député catholique et un maire protestant

Les députés catholiques conservateurs, issus de la famille Reille-Soult, et les maires issus de la mouvance de Georges Tournier (protestants conservateurs) sont systématiquement réélus de 1869 à 1940 pour les premiers et de 1906 à 1908 puis de 1919 à 1944 pour le second. Ils ont d'ailleurs déjà été élus avant la Première Guerre mondiale. Ces hommes administrent Mazamet et sa région pendant plus de vingt ans (1919-1940) et ont marqué la ville de leurs empreintes. Ils ont en commun de défendre des idées politiques conservatrices, de « droite », pour cette période de l'entre-deux-guerres. Les Reille rallient les suffrages d'une droite protestante mazamétaine, ce qui n'est pas propre à la ville car « Le nouveau contexte de l'après-guerre [1914-1918] a favorisé l'épanouissement d'une droite protestante[233] ». À Mazamet, elle est incarnée par Georges Tournier et certains de ses adjoints.

Amédée Reille-Soult a été présenté antérieurement, et demeure le candidat de la droite catholique mazamétaine. En 1914, son neveu, René, lui succède jusqu'en 1917 (il décède sur le champ de bataille). En 1919, c'est le frère de René, François, autre neveu d'Amédée qui récupère le siège de député jusqu'en 1940. Durant la période de l'Occupation, François Reille-Soult, bien qu'ayant voté les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, s'engage en 1943 au sein du groupe « de la rue de Lille », composé de démocrates-chrétiens, dans le Tarn et devient chef des Mouvements unis de la Résistance (MUR) et entre au comité départemental de libération (CDL). Il facilite également la diffusion de *Témoignage chrétien*[234]. À l'issue du conflit, il s'affiche clairement comme gaulliste et retrouve son siège de député jusqu'en 1962.

[233] Patrick Cabanel, *Histoire…*, *op. cit.*, p. 1081.
[234] Arch. dép. du Tarn, 506 W 323.

Georges Tournier est le troisième fils d'Alphonse Tournier et d'Amélie Lourdes. Par leur père, les frères Tournier possèdent un délainage à façon au Pont-de-l'Arn et par leur mère, ils héritent d'une filature sur tissage à Mazamet, qui existe toujours en 2018. Les Tournier dépendent de la communauté protestante de l'Oratoire de Mazamet. Le frère aîné de Georges, Henri, vit au Maroc et il est peu évoqué dans l'histoire mazamétaine : ses choix de vie ont déplu à ses contemporains. Par contre, son autre frère, Gaston (marié à Hélène Cormouls-Houlès), s'occupe beaucoup des œuvres protestantes de la ville (tout en dirigeant le délainage) : il s'occupe de l'Union chrétienne des jeunes gens et des jeunes filles (UCJG/UCJF), de la bibliothèque protestante. Il joue également de l'orgue au culte, il dirige une petite troupe locale de théâtre, il supervise les Éclaireurs et, enfin, il dirige l'orphelinat de Saverdun. Il occupe donc au sein de la communauté protestante une place influente et jouit d'un prestige socioculturel très important. La sœur, Madeleine, est mariée à Paul Bonneville : c'est lui, le gendre d'Alphonse et Amélie, qui hérite de l'usine textile à la mort du père Tournier. On peut observer, ainsi, comment une famille d'industriels parvient à être en position de pouvoir dans les domaines politiques, religieux et industriels à la fois, notamment par le jeu des alliances matrimoniales.

Les rapports entre les familles Reille-Soult et Tournier sont cordiaux. Les hommes s'estiment beaucoup et partagent les mêmes idées politiques : ils sont les défenseurs du Bloc national après 1919. Par exemple, au sein même de sa communauté, G. Tournier est critiqué par les protestants libéraux parce « qu'il passe tout le temps chez les curés[235] ». En fait, c'est son alliance avec Reille-Soult qui fait dire cela. Dans le milieu protestant libéral il passe pour un traître de l'idéal protestant (« A. Vidal était son ennemi déclaré ![236] ») qui, pour les libéraux, va de pair avec les valeurs de la République et le principe de la laïcité. Cela dit, ses scores aux élections sont plus que convaincants, preuve que la population mazamétaine, à 70 % catholique, vote pour lui.

De fait, il semble que les conservateurs continuent à se partager implicitement le pouvoir dans l'entre-deux-guerres à Mazamet : la députation pour le catholique et la

[235] Témoignage de Mme Bazin, recueilli en 1998.
[236] *Ibid.*

mairie pour le protestant. *Ce ne serait donc pas tant la religion qui induirait le vote, que la personnalité politique conservatrice et les valeurs qu'elle incarne.*

2. Les élections dans les années 1920

Schéma 4. Les élections municipales à Mazamet, 1919-1928
Résultats par bureaux de vote

Suffrages > 60% à droite, bleu
Suffrages > 50% à droite, blanc
Suffrages à gauche, rouge

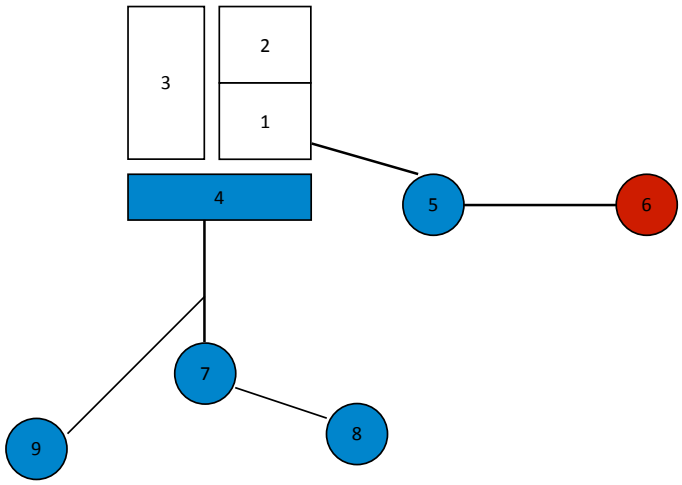
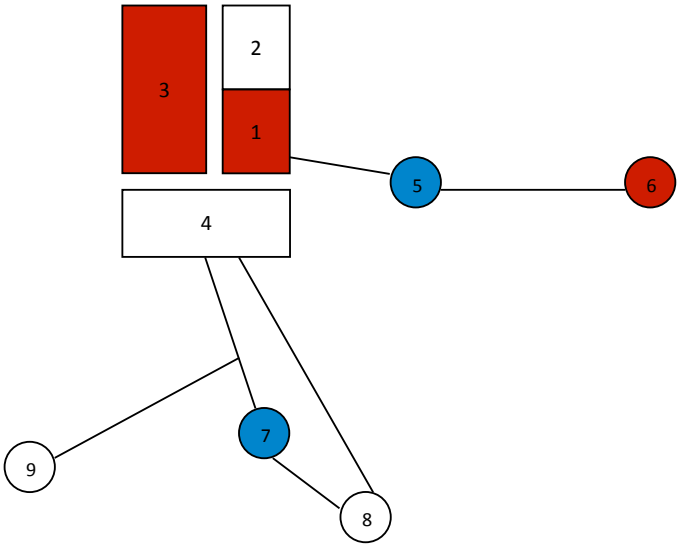


Schéma 5. Les élections législatives à Mazamet, 1919-1928
Résultats par bureaux de vote

Suffrages > 60% à droite, bleu
Suffrages > 50% à droite, blanc
Suffrages à gauche, rouge



La zone de « la Montagne » : les hameaux de Labrespy (7), Roquerlan (8) et les Lombards (9)

Dans les bureaux de vote de « la Montagne » (Labrespy, Roquerlan et les Lombards), quel que soit le type d'élections, on vote massivement à droite (scores variant de 72 à 100 % des voix). La population de ces hameaux est composée en majorité d'« ouvriers-paysans » qui travaillent dans les gorges de l'Arnette ou celles du Linoubre, et qui possèdent souvent un petit lopin de terre, voire quelques bêtes. Ces hameaux comptent aussi des paysans à temps plein. Les habitants descendent à Mazamet lors les foires ou des fêtes. Tous les habitants de ces hameaux sont catholiques. Nous pensons qu'ils ont intégré dans leurs mentalités un complexe de temps spécifique, défini ainsi par Maurice Crubellier : il s'agit d'un complexe associant « temps cosmique de l'univers, temps biologique des corps, temps liturgique de l'Église et temps magique des superstitions » qui permet d'inclure « tous temps socialisés dans le tissu de la vie collective[237] ». Qu'il s'agisse du rythme des saisons, de celui des corps, ou encore de celui de l'Église, ces populations, profondément rurales, ont peur du progrès et sont donc très attachées à la tradition et à la religion.

Lors des élections municipales de 1925, les votes exprimés en faveur de G. Tournier sont de l'ordre de 89 à 100 % des suffrages exprimés dans ces hameaux, ce qui représente un vrai plébiscite. Or, G. Tournier est protestant. Cela vient s'opposer à la thèse qui voudrait que les ouvriers mazamétains catholiques s'opposent aux industriels à cause de la religion. Nous avons ici l'exemple même que la religion à laquelle on appartient importe moins aux ruraux que le fait d'être « religieux » ou pas. En fait, en 1925, G. Tournier est bien connu de sa population. Ses discours anticommunistes et qui soutiennent la politique de R. Poincaré, tout en insistant sur le fait que Mazamet a quelque chose de « plus » que les autres villes, séduisent une population peu instruite et qui passe près de dix heures par jour au travail d'usine et de deux à quatre heures par jour à se rendre ou à revenir de l'usine.

Paradoxalement, lors des élections législatives de 1928, le candidat François Reille-Soult place parmi ses idées-forces sa *catholicité*. Même s'il obtient la majorité absolue

[237] Maurice Crubellier, *la Mémoire des Français ; Recherche d'histoire culturelle*, Paris, Henri Veyrier, « Kronos », 1991, p. 64.

dans cette zone, ses scores sont moins importants que ceux de G. Tournier aux municipales. Pourquoi ? Peut-être parce que le scrutin est d'ordre national et que les idées politiques sont plus importantes que lorsqu'il s'agit d'un scrutin local. De plus, les Reille ne sont pas Mazamétains : ils sont Saint-Amantais. Saint-Amans se trouve à dix kilomètres de Mazamet, donc bien loin de Labrespy, de Roquerlan ou des Lombards. On le connaît moins, donc on a moins confiance. Cela dit, même les électeurs de « gauche » sont modérés : en 1928 le candidat communiste ne récolte qu'un quart des voix de gauche. Les communistes font peur dans la Montagne, « ce sont des partageux qui veulent redistribuer la terre[238] ».

Les quartiers ouvriers de la Resse (4), de Négrin (5) et du Gravas (2)

La Resse constitue le berceau de la ville lorsque les habitants d'Hautpoul et des Gorges sont « descendus » de la Montagne au cours du XIX^e^ siècle afin de chercher du travail. Ce quartier est composé d'une population ouvrière qui travaille dans les gorges de l'Arnette. Les rues y sont étroites, de mauvaises odeurs y règnent à cause de la rivière. La population y est assez dense. Elle est catholique en majorité.

À Négrin, on est un peu à l'écart de la ville (deux kilomètres à l'est), au pied de la Montagne ; ce hameau est à la fois ouvrier et agricole (plusieurs fermes existent aux alentours). La population y est catholique. Enfin, le quartier du Gravas est le quartier de l'église Notre-Dame, à la limite sud de la ville. La population ouvrière y est nombreuse et catholique en majorité.

Ces trois bureaux de vote ont en commun l'origine sociale des habitants et une forte pratique religieuse tant chez les catholiques que chez les protestants de la Resse (rattachés à l'Église libre ou à l'Église libre évangélique).

Lors des élections municipales de 1925, le maire sortant obtient aussi un bon score. Dans ces quartiers ouvriers on vote clairement à droite pour les municipales. Lors des scrutins législatifs, le candidat Reille-Soult réalise des scores inférieurs à ceux de Tournier. Ainsi, au Gravas, il passe de justesse aux trois scrutins, et en 1928 les deux candidats de gauche font ensemble plus de voix que lui. À la Resse, en 1928, le candidat communiste remporte 25,6 % des suffrages exprimés alors que le radical se contente de 19,1 %. Cela est clair : les ouvriers mazamétains de « gauche » ont du mal à se

[238] Témoignage recueilli en 1998.

retrouver dans le discours radical. Il est peut-être trop symbolique du courant de pensée des industriels protestants libéraux qui les emploient ? Quant aux ouvriers conservateurs ou sans idées politiques précises se sentent moins concernés encore par celui-ci. Or, bien souvent à Mazamet (jusqu'en 1928) la seule solution de gauche offerte est celle du radicalisme, incarnée par des notables protestants.

Les quartiers du centre-ville, mairie (1) et de l'École pratique (3)

La population de ces deux quartiers est surtout une population de commerçants, d'employés, d'artisans et d'industriels (grande bourgeoisie dans le quartier de l'École pratique). Ce sont également les deux quartiers où la concentration de protestants (toutes églises confondues) est la plus importante (jusqu'à plus de 50 % par endroit). Le quartier de l'École pratique adopte un plan très géométrique (il date du XIX^{e} siècle) : rues larges, perpendiculaires. Les villas sont très belles avec de grands jardins. Deux des quatre temples mazamétains sont situés dans ce quartier : celui de l'Oratoire et celui appelé « le Temple neuf ».

Lors des scrutins législatifs, le candidat radical arrive légèrement en tête lorsqu'il n'y a que deux candidats. Lorsqu'en 1928 un communiste apparaît, la gauche (en nombre de voix) devance toujours légèrement Reille-Soult. Il semble que les industriels mazamétains ainsi que les employés soient acquis à la cause radicale (familles Vidal, Cormouls-Houlès…). Les employés protestants tiennent d'ailleurs ce discours : « les ouvriers se faisaient avoir, ils étaient exploités et votaient à droite. Nous, on le leur disait[239] ! » On rejoint ici le paradoxe du paragraphe précédent : la cause radicale convenait-elle aux ouvriers ? Les « termes clefs » qui reviennent toujours dans les discours radicaux de cette époque sont ceux de 1789, des droits de l'homme, de la liberté, des référents très conceptuels et, peut-être, peu accessibles et qui ne sont pas portés par un meneur charismatique auprès des ouvriers ruraux de Mazamet.

Lors du scrutin municipal, fait surprenant, G. Tournier, est toujours majoritaire, avec une marge nette. Surprenant ? Pas tant que cela. En effet, dans un premier temps, il fait partie du milieu des affaires et de l'industrie de Mazamet. Enfin, il est protestant. Il semble qu'ici le facteur religieux puisse jouer un rôle intéressant : les protestants

[239] Témoignage de M. Villaret, recueilli en 1998.

voteraient-ils contre Reille aux législatives parce qu'il est de droite ou parce qu'il est catholique ?

Le Bousquet (6)

Nous sommes dans un hameau à quelques kilomètres de Négrin, avec une population « ouvrière-paysanne » qui vote systématiquement à gauche, quel que soit le scrutin, à plus de 80 %. Fait intéressant : lorsqu'un radical et un communiste sont en lice, c'est le communiste qui prend les deux tiers des voix de gauche. Donc les électeurs du Bousquet sont des hommes « très » à gauche, par comparaison avec les radicaux de la ville. La majorité des habitants du Bousquet est protestante. Le hameau compte deux temples : celui de l'Église réformée et celui de l'Église Évangélique. Ce phénomène ressemble à celui observable dans certains villages cévenols où les paysans sont communistes. Le Bousquet est un îlot protestant de gauche au sein d'une « montagne catholique » et dans une commune où l'élite industrielle protestante est soit radicale, soit conservatrice. Il y a bien une double contestation ici : à la fois religieuse et sociale. Ce hameau est en marge par rapport aux ouvriers mazamétains parce qu'il est protestant mais il demeure également en marge des protestants radicaux mazamétains parce qu'il est ouvrier ou paysan. Ces attitudes et comportements peuvent faire résonance avec les comportements des protestants cévenols : résister au catholicisme dans une région au relief tourmenté et au climat rude. Résister au pouvoir en place (qu'il soit protestant ou catholique) à partir du moment où il n'a pas un projet de société qui séduise les habitants du Bousquet. Il s'agit de protestants pour qui la religion est l'affirmation même d'une tradition de *justice sociale.* En 1886, des habitants du Bousquet avaient d'ailleurs écrit : « Tout régime monarchique est inapte par son principe à garantir aux hommes le plein exercice des libertés politiques, sociales et religieuses[240]. »

Concernant la vie politique de Mazamet à partir de 1940, peu de travaux, voire aucun n'ont été réalisés. Il s'agit d'une histoire en creux signifiante. Nous nous attacherons donc, dans notre troisième partie à éclairer ces silences, en nous demandant s'ils sont des oublis inconscients, conscients, ou s'ils relèvent des « trous de mémoire ». L'histoire de Mazamet n'existerait donc que jusqu'en 1939, voire 1951 et ne pourrait

[240] *Le Conservateur ; Journal industriel de Mazamet, politique, commercial, littéraire et agricole*, 8 août 1886.

exister en dehors des années « fastes ». À l'historien alors d'essayer de raconter la suite de l'histoire…

IV. LA VIE SOCIOCULTURELLE À MAZAMET DANS LES ANNÉES 1930

« La classe bourgeoise qui, depuis une cinquantaine d'années, s'est formée et qui s'augmente et se vivifie régulièrement par l'afflux de nouvelles familles ouvrières, s'élevant par leur travail, leur intelligence et leur économie à des nouveaux besoins intellectuels et artistiques, assied de plus en plus et développe les organismes qui peuvent les lui procurer[241]. » C'est avec ces mots qu'Édouard Cormouls-Houlès décrit la situation mazamétaine sur le plan culturel vers 1930.

Théâtre et cinéma

La ville de Mazamet est dotée, dès 1930, d'un théâtre de 1 200 places. De même, un « théâtre de nature » a été réalisé dans le jardin public et peut accueillir 3 000 spectateurs. Un cinéma existe alors : le Kursaal, dont le nom s'inspire de l'étymologie allemande (« salle de cure ») et que l'on associe alors aux bâtiments de loisirs dans les stations touristiques au XIX^{e} siècle. Ce qui tend à confirmer que Mazamet devient une ville étape pour les touristes français et européens, ainsi que pour les visiteurs originaires des pays exportateurs de peaux. Enfin, l'ensemble vocal de la Scholae Sainte-Cécile (créé en 1917), l'alerte Mazamétaine, l'orchestre symphonique (1920) et l'harmonie viennent compléter le tableau en ce qui concerne les structures musicales de la ville.

Le sport, un facteur de distinction sociale

Les sports sont également bien présents à partir du XIX^{e} siècle. Ainsi, on note l'existence, en 1930, de plus de dix associations sportives dont L'Hautpouloise (fondée en 1903) qui est la Société de gymnastique, d'éducation physique et de préparation militaire et compte 170 membres alors. D'autres associations sportives existent comme le Véloce club (fondé en 1884) ; le Sporting club mazamétain, club de rugby fondé en 1905 et dont A. Vidal est le président ; le Club alpin français (1929), club d'alpinisme, créé à l'initiative de la famille Alran ; le Ski club de la Montagne Noire (1929) dirigé

[241] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.*, t. II p. 125.

par Ch. Cormouls-Houlès ; le tennis Raymond d'Hautpoul (1925) dirigé par G. Cormouls-Houlès ; l'Association sportive mazamétaine (1928) qui regroupe foot et rugby ; le Club d'escrime aux trois armes (1926) ; le Moto club (1930) ; la Truite de la Montagne Noire, association de pêche qui compte 250 membres environ et, enfin, l'association d'athlétisme l'Abeille sportive (1929). On compte enfin des activités de chasse, marche, camping, natation, aviron, équitation, chasse à courre, de concours hippiques (présidés par Ch. Cormouls-Houlès), d'aviation, de colombophilie[242] … Notons également que c'est en 1930 qu'est inauguré le stade de la Chevalière. Il est « l'œuvre de la société d'encouragement aux sports fondée en 1924 par des industriels mazamétains[243] ».

Plusieurs remarques sont à proposer ici.

Jusqu'en 1924 et la fondation de cette société d'encouragement, il y a très peu d'activités sportives proposées à Mazamet mis à part le rugby, le cyclisme, et la gymnastique. En fait le rugby n'est pratiqué que par les fils de familles aisées mazamétains. Le cyclisme et la gymnastique touchent des groupes sociaux plus modestes. À partir de 1924, les sociétés et les associations sportives pullulent : cette explosion répond à une demande précise, celle des gens de familles aisés et celle des employés travaillant dans les banques ou sociétés de transport. Cela semble évident à la vue des membres fondateurs de cette société. Les sports ou activités proposés sont destinés à une minorité favorisée : tennis, ski, aviron, alpinisme, escrime. En revanche, le football et le cyclisme sont destinés, ici encore, aux habitants à revenus modestes.

À partir de 1925, Mazamet vit au rythme des grandes villes touristiques balnéaires telles que Biarritz ou Luchon. Elle attire des touristes aisés qui profitent d'une partie de ces équipements « de standing ».

Les cafés, une ségrégation socio-spatiale ?

Le café demeure un autre lieu de sociabilité important. Voilà l'endroit, où, après la journée de travail, quel que soit le groupe social auquel on appartient, l'on vient discuter (entre hommes) rire, jouer aux cartes, oublier, pour certains, l'enfer de l'usine pendant quelques heures. Peut-on dire, en empruntant à Pierre Nora, que les cafés sont des « lieux de mémoires » ? Probablement. À Mazamet, chaque café possède sa clientèle

[242] D'après Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.*, t. II.
[243] Michel Bourguignon, *op. cit.*, p. 258.

propre, et lors des campagnes électorales il vaut mieux éviter de se trouver près du café du camp opposé : « d'un café à l'autre ils se lançaient des pierres, des lardons[244]… ! »
Le café du Grand Balcon (qui existe toujours) rassemble les industriels mazamétains, les hommes d'affaires. Il est le centre où peuvent se négocier d'importantes affaires. Se faire adopter de sa clientèle à « canotier » n'est pas chose aisée. Le café Doumergue est celui des républicains, employés ou ouvriers. Il s'agit d'un « lieu agité[245] ». Le café Huc regroupe la clientèle « conservatrice » de la ville. C'est le café des partisans des barons Reille-Soult. On trouve enfin le café du Commerce et le café de la Paix (qui existe encore) et qui, situés en face de l'église Saint-Sauveur, accueillent plutôt les ouvriers catholiques.

Les foires et les marchés

Ce sont des lieux d'échanges où les paysans de la montagne « descendent » vendre leurs produits et côtoient les commerçants mazamétains qui « sortent » de leur magasin ces jours-là.
Les jours de foire sont souvent consacrés, l'après-midi, à des distractions originales : en 1925 par exemple, le premier carnaval est organisé à Mazamet et rencontre un succès important. « À Mazamet, on s'ennuyait le dimanche, alors dès que quelque chose sortait de l'ordinaire, on y allait », nous confie un témoin. Phrase significative : alors que nombre d'équipements sportifs existent, le gros de la population semble s'ennuyer. Les loisirs cités ci-dessus ne concernent pas tout le monde dans cette ville. Les principales distractions dominicales se nomment « culte » ou « messe ».

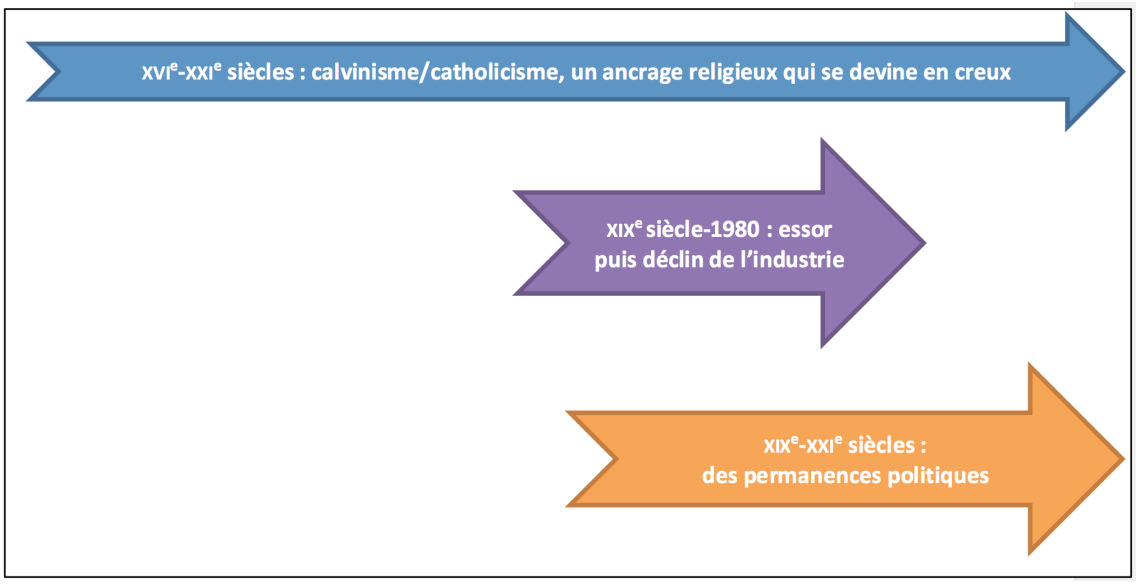
Après avoir hésité dans ce chapitre entre une approche chronologique et une approche thématique, nous avons opté pour la seconde approche. En effet, les évolutions politiques, sociales ou religieuses n'obéissent pas à des temporalités similaires.
La temporalité religieuse de la bipolarisation mazamétaine semble s'écouler sur près de cinq siècles, celle de son évolution économique est plus restreinte dans le temps, un siècle environ. Quant à sa permanence politique, elle semble défier le temps. Les « prisons de longues durées » chères à Fernand Braudel se révèlent parfois dans un

[244] Témoignage de M. Villaret, recueilli en 1998.
[245] Michel Bourguignon, *op. cit.,* p. 236-237.

pseudo « temps court » du politique, qualifié ainsi par le même Braudel et s'effacent plutôt vite du « temps moyen » du social et de l'économique (voir schéma 6).

Ce qu'il nous faut alors envisager dorénavant, avant que d'avancer dans notre analyse de construction d'un discours adopté et non questionné, c'est la possibilité de situations similaires à celle de Mazamet dans d'autres communes ou régions de France. Ce paradoxe mazamétain est-il observable ailleurs ?

Schéma 6. Les temporalités dans lesquelles se construit le récit



CHAPITRE IV
COMPARER POUR VALIDER LE PARADOXE ?

> *Car l'histoire est, par essence, science du changement. Elle sait et elle enseigne que deux événements ne se reproduisent jamais tout à fait semblables, parce que jamais les conditions ne coïncident exactement*[246].

La question posée afin de penser la situation de Mazamet à travers le prisme d'une singularité *évidente* conduit à envisager la comparaison. Si Mazamet connaît, du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'à la fin des années 1980, une situation « singulière », voire paradoxale, cela revient à affirmer qu'ailleurs (et les ailleurs peuvent être multiples) il en est autrement.

Lorsqu'il est proposé de comparer Mazamet à d'autres villes industrielles, on ne peut s'empêcher de penser que c'est parce qu'« on ne peut comparer que ce qui est comparable[247] ». Or, que signifie comparer en histoire ? « Comment décider d'emblée ce qui est comparable sinon par un jugement de valeur implicite qui semble déjà écarter la possibilité de construire ce qui est "comparable" ? », ainsi que l'écrit Marcel Detienne dans l'« Ouverture » de son ouvrage *Comparer l'incomparable*, précédemment cité ? L'apport de l'anthropologue est fort utile ici. En effet, les historiens ont longtemps pensé (et pensent encore pour certains) que l'anthropologie

[246] Marc Bloch, *l'Étrange Défaite*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1990, p. 150-151.
[247] Marcel Detienne, *op.cit.*, p. 9.

demeurait une discipline ancillaire pour l'histoire. Or la transdisciplinarité en sciences humaines et sociales enrichit sans aucun doute et les méthodes de chacune, et ses questionnements.

I. COMPARER : POURQUOI, QUOI ET COMMENT ?

Marcel Detienne est d'abord diplômé en philologie classique de l'université de Liège, puis assistant en histoire de la philosophie. Arrivé à Paris au début des années 1960, il y suit les cours à l'École pratique des hautes études (EPHE) où il rencontre Jean-Pierre Vernant. À partir de 1964, il codirige le Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes à l'EPHE. En 1965, il soutient sa thèse de doctorat à l'université de Liège. En 1975, il est nommé directeur d'études en sciences religieuses à l'EPHE, responsable de la chaire des religions de la Grèce antique (jusqu'en 1998) et il préside un groupe de recherche du CNRS, « Histoire et anthropologie, approches comparatives », jusqu'en 1996. Cet universitaire à la fois anthropologue, historien et philologue, nous éclaire et nous oblige à approfondir notre approche de la comparaison : comment construire des comparables en histoire, et pour ce qui nous concerne, comment proposer des comparables pour la ville de Mazamet ?

Il propose un certain nombre de terrains d'étude dans le premier chapitre de son ouvrage afin de conduire historiens et anthropologues à travailler ensemble. Ainsi il invite à questionner dans un premier temps ce qu'est un lieu, un site, soit comment on fait territoire ? Ensuite il propose de réfléchir à ce que signifie le passé. Enfin, il offre à la réflexion celle des pratiques d'assemblées et celle des variétés de nationalismes. Les thèmes suggérés par Detienne nous parlent quant à notre sujet d'étude, notamment : que signifie faire territoire pour Mazamet de 1851 à 1980 environ ? Quels rapports au passé les Mazamétains ou les universitaires ont-ils construits ?

Consciente que nous ne disposons pas du temps nécessaire afin de construire des comparables pour Mazamet aussi pertinents que ceux suggérés par M. Detienne, nous proposons tout de même de montrer à quel point comparer n'est pas aisé. Nos critères de comparaison, construits par nous, donc, conditionnés par « des jugements de valeurs implicites » au départ, demeurent limités mais doivent permettre de comprendre que l'entreprise est difficile.

En effet, ne fallait-il comparer Mazamet qu'avec des villes industrielles dont l'élite économique était protestante et la majorité des ouvriers catholiques ? Fallait-il comparer Mazamet et ces villes quant à leur mise en récit du passé ? Le plus simple est, effectivement, comme le suggère Detienne, d'« instituer la comparaison entre des sociétés voisines, limitrophes et qui ont progressé dans la même direction, main dans la main[248] ». Nous pensons que ces comparables demeurent réducteurs et confirmeraient l'essentialisation des appartenances religieuse et sociale, comme expliqué dans notre premier chapitre. Nous avons donc essayé de choisir comme sites de comparaison les villes de Carmaux, Graulhet, Mulhouse, Montbéliard, le Creusot, Longwy et Alès. Des villes industrielles, dont l'essor industriel est concomitant à celui de Mazamet, certes, mais en élargissant les items de comparaison.

Nous essaierons, à travers cet exercice, de montrer que, s'il y a singularité mazamétaine (ce qui n'est absolument pas certain), cette singularité ne peut en aucun cas, définir une « identité mazamétaine ». Idée portée par Detienne quant aux histoires nationales ou à François Ploux et le concept de « petites patries[249] ».

Nous devons également nous poser la question de la norme : pour comparer, où placer le curseur ? Gérard Noiriel s'est posé la question, notamment quant à l'histoire des ouvriers : « Quelle norme choisir ? Celle d'aujourd'hui ou celle de l'époque traitée ? [Doit-on] tenter de restituer la logique propre aux modes de pensée [de l'époque][250] ? » Autant de difficultés qui se posent et obligent à s'interroger sur le choix à effectuer pour une période de plus d'un siècle.

Cette question de la norme se pose pour toutes les entrées de notre sujet. *Quid* d'une norme patronale ? D'une norme ou d'un modèle religieux ou politique ?

Si nous n'avions pas croisé les chemins de Marcel Detienne ou de Nicole Loraux[251], nous n'aurions probablement choisi comme items que des items « comparables » : à savoir les comportements religieux et politiques des acteurs sociaux. Or, à la lecture de ces deux anthropologues et historiens de l'Antiquité, nous avons tenté de questionner notre outil de comparaison comme expliqué antérieurement.

---

[248] *Ibid.*, p. 43.
[249] François Ploux, *op. cit.*
[250] Gérard Noiriel, *les Ouvriers…, op. cit.*, p. 22.
[251] Nicole Loraux, « Questions antiques sur l'opinion. En guise de réponse à Pierre Laborie », *in* Denis Peschanski, Michael Pollak, Henry Rousso (dir.), *Histoire politique et sciences sociales*, Bruxelles, Éditions complexe, « Questions au XX^e siècle », 1999, p. 172-187.

A. CONSTRUIRE DES COMPARABLES POSSIBLES

(Voir tableau 10)

Ce qui « questionne » pour Mazamet c'est donc le paradoxe diffusé et intégré de celui des patrons « de gauche » (dans les représentations de notre début de XXI^e^ siècle, un patron est *forcément* de droite, conservateur ou libéral) et celui des ouvriers « de droite » : de la même façon, dans l'imaginaire social, largement construit par une lecture marxiste des rapports de domination, un ouvrier est *forcément* de gauche.

De plus, Mazamet est reliée au monde entier : comment cette ville enclavée et relativement rurale jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale pourrait-elle être connue du monde entier dès la fin du XIX^e^ siècle ? De fait, qui sont les acteurs reliés au monde ? À quel monde ?

Enfin, le lien politique/religieux posé comme une évidence est essentialisé : on pose comme postulat que le protestantisme est progressiste et le catholicisme conservateur ou réactionnaire. On part donc d'un donné observable entre 1871 et 1914, que l'on fige ici dans le temps et que le discours perpétue.

C'est pourquoi nous proposons le tableau 10 grâce auquel nous avons essayé de dégager des caractéristiques propres à chaque ville choisie. La période d'apogée économique de ces sites est la même que celle de Mazamet : milieu XIX^e^-fin XX^e^, à quelques années près. Et c'est ici que nous nous éloignons, à contrecœur, du projet de Detienne. Mais nous proposons tout de même plusieurs items de comparaisons afin de savoir si une pertinence se dégage de l'exercice et si une singularité mazamétaine existe. Ainsi nous essayons de comparer selon les activités industrielles, selon le profil politico-religieux des chefs d'entreprise, selon celui des ouvriers. Nous questionnons aussi l'existence de mémoires instituées du passé industriel, religieux et/ou ouvrier de ces villes. Enfin, leur intégration économique dans le monde est une dernière entrée de comparaison. Lee fait d'avoir opté pour des items de comparaison nombreux, permet de nuancer l'affirmation de ressemblances ou celle de singularité. D'où nos choix de comparer également le rapport aux mémoires ouvrières, par exemple, ainsi que le type d'activités industrielles et le nombre d'habitants de ces villes en termes de grandeur et d'évolution. Voici les questions que nous nous sommes posées afin de pouvoir déterminer si Mazamet relevait ou non d'un « cas » singulier.

Tableau 10. Comparer en histoire : Mazamet, une situation singulière ?

	Apogée	Activités industrielles	Patronat (« dynasties »)	Ouvriers	Mémoires	Intégration économique ou politique
Mazamet	1860-1960	délainage mégisserie textile	protestant (calviniste) dans le délainage catholique dans la mégisserie selon l'Église d'appartenance : républicains, radicaux ou royalistes puis conservateurs voire réactionnaires catholiques dans la mégisserie	catholiques en majorité conservateurs en majorité une minorité socialiste dès le début du XX^{e} siècle	absence de mémoire ouvrière mémoire protestante très présente	Argentine Australie Royaume-Uni Nouvelle-Zélande Uruguay Afrique du Sud non concernée par le traité de libre-échange de 1860 avec le Royaume-Uni
Carmaux	1848-1970	charbon	catholique (Solages, Reille-Soult) bonapartistes réactionnaires puis conservateurs	catholiques athées votent en majorité socialiste et communiste	légende « Jaurès Carmaux » mémoires ouvrières ++	
Alès	1845-1970	charbon sidérurgie soie	catholique (Reille)	républicains puis socialistes	historiographie pro-protestante	
Mulhouse « Manchester française »	1746-1970	textile charbon chimie mécanique →innovations	potestant en majorité paternaliste catholique à partir de la fin du XIX^{e} siècle quelques patrons juifs	ouvriers catholiques majoritaires votent socialiste un « prolétariat protestant » opposé au paternalisme protestant vote socialiste	la légende de la triade « Réforme, démocratie, patriotisme » cassée en 1871 pas de mémoires ouvrières publicisées	intégration à l'Allemagne dès 1871

	Apogée	Activités industrielles	Patronat (« dynasties »)	Ouvriers	Mémoires	Intégration économique ou politique
Le Creusot	1836- 1960	charbon sidérurgie	Catholiques (Schneider) conservateurs	Ouvriers catholiques conservateurs en majorité	Mémoires industrielles et ouvrières	Forte intégration au commerce international
Longwy « Texas lorrain »	1860-1970	charbon sidérurgie	Catholiques (Saintignon, Wendel) conservateurs	Ouvriers catholiques Athées En majorité socialistes et communistes	Mémoires ouvrières publiques peu présente	
Montbéliard		laine textile	Protestants luthériens	Ouvriers catholiques et protestants Plutôt socialistes		
Graulhet	1860-1970	mégisserie	Catholiques	Catholiques Plutôt socialistes	Mémoire industrielle	Dépend de la situation mazamétaine

Ainsi, nous avons d'abord inclus dans ce corpus deux villes proches de Mazamet : Carmaux, ville minière, et Graulhet, ville de mégisserie.

La première a fait l'objet de travaux universitaires, dont la thèse de Rolande Trempé : *les Mineurs de Carmaux, 1848-1914*[252]. Les mines de Carmaux appartiennent essentiellement aux Solages, liés familialement aux Reille-Soult dès la fin du XIX^e^ siècle. Ils sont successivement bonapartistes, réactionnaires puis conservateurs. De leur côté, les mineurs carmausins ont adhéré aux idées socialistes assez tôt malgré le poids de l'encadrement religieux catholique. Cette ville est marquée par la figure de Jean Jaurès, qui en fut le député de 1893 à 1898. Rolande Trempé écrit, dès son introduction, que « la légende veut que les mineurs de Carmaux soient devenus socialistes grâce à Jaurès[253] ». Elle tente alors de montrer dans son travail que c'est à une multiplicité de facteurs que cette conversion s'est opérée : des facteurs sociaux, économiques mais aussi des facteurs religieux et psychologiques inscrits dans la longue durée. Elle explique que « l'étude des comportements doit donc se doubler de celle des intentions[254] ».

La ville de Graulhet est un cas un peu à part pour notre étude. En effet, son essor est directement lié à celui de Mazamet puisqu'elle traitait les peaux dont les Mazamétains ne pouvaient pas se charger. L'activité de la mégisserie est donc dépendante de celle du délainage voisin. Ces deux cités voisines avaient, de fait, des intérêts en communs. Des étudiants de l'université de Toulouse-Le Mirail ont travaillé sur cette ville[255], dans une approche assez comparable de celle des enseignants du Mirail, inspirés par Rolande Trempé, que nous expliciterons dans notre chapitre VII.

Dans un second ensemble, nous avons inclus dans ce corpus deux villes dont le patronat était, du moins pour une partie de la période, en majorité de confession réformée comme celui de Mazamet. Mulhouse et Montbéliard ont donc été retenus.

---

[252] Rolande Trempé, *les Mineurs de Carmaux, 1848-1914,* Paris, Les Éditions ouvrières, 1971, 2 vol.
[253] *Ibid.*, p. 14.
[254] *Ibid.*
[255] Monique Bermond, *Syndicalisme et revendications ouvrières à Graulhet de 1880 à 1914*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rolande Trempé, université Toulouse-Le Mirail, 1971 ; Éric Bruguière, *les Ouvriers du cuir à Graulhet : 1914-1944*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. d'Annie Lacroix-Riz, université Toulouse-Le Mirail, 1994 ; Laurence Pons, *la Mégisserie à Graulhet au XIX^e^ siècle*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Pech, université Toulouse-Le Mirail, 1994 ; etc.

Mulhouse est une ville industrielle textile et d'innovation technologique à laquelle Mazamet fut souvent comparée lors de l'exposition de nos travaux. Il se trouvait toujours un auditeur pour nous questionner sur la similarité de situation entre ces deux villes. Elle est donc intégrée au corpus pour vérifier cette supposée similitude. L'historien Nicolas Stoskopf travaille actuellement sur les archives de la Société industrielle de Mulhouse (SIM). Il a contribué à penser l'histoire industrielle de l'Alsace ainsi que celle du patronat alsacien[256]. Nous notons que les travaux qui s'intéressent à la Mulhouse industrielle traitent essentiellement de l'industrie, des techniques, des processus d'industrialisation. La question ouvrière est peu abordée tout comme l'approche par l'entrée du religieux. Cependant, un article de David Tournier[257] nous invite à comprendre comment les œuvres sociales se sont mises en place au cours du XIX^e siècle dans cette ville ainsi que le positionnement d'une élite protestante dont la proportion décline face à l'afflux d'ouvriers catholiques. Des similitudes sont observables avec Mazamet. Cependant, à la différence de Mazamet, les élites catholiques mulhousiennes ont tardé à oser se mettre en avant, par peur de ne plus être « acceptées » par les notables protestants de la ville.

Concernant Montbéliard, le cas de figure est similaire apparemment : un patronat majoritairement protestant au XIX^e siècle, des ouvriers catholiques qui affluent. Cependant, les protestants de Montbéliard adoptent le luthéranisme comme religion d'État, seule ville francophone dans ce cas. On trouve peu, voire pas, de travaux universitaires sur la question sociale et religieuse si ce n'est par le biais des mémoires territoriales ou celui de l'éducation. Toutes les villes industrielles moyennes ne suscitent pas un intérêt équivalent à celui de Mazamet.

Dans un troisième temps, enfin, nous proposons de comparer Mazamet avec le cas de la ville du Creusot, « premier centre métallurgique de France et un des complexes industriels les plus prestigieux du monde[258] ».

---

[256] Nicolas Stoskopf, *la Petite Industrie dans le Bas-Rhin : 1810 à 1870*, Strasbourg, Éditions Oberlin, 1987 (thèse de doctorat de 3^e cycle en histoire, sous la dir. de Bernard Vogler, université Strasbourg II, 1985).

[257] David Tournier, « Salut par les œuvres et cohabitation confessionnelle. De l'initiative charitable individuelle à l'organisation ségrégée du contrôle des âmes (Mulhouse, 1798-1870) », *Histoire, Économie et Sociétés*, Paris, Armand Colin, 2016, 35^e année, n^o 3, p. 54-75.

[258] Claude Beaud, « L'innovation des établissements Schneider (1837-1960) » *Histoire, Économie et Société,* Paris, Armand Colin, 1995, 14^e année, n^o 3, p. 503.

Dans un article publié en 1995, Claude Beaud tente d'expliquer comment cette cité industrielle s'est développée[259]. Il note que « seule l'innovation permanente a permis aux Établissements Schneider de traverser plus d'un siècle, en accédant puis en se maintenant au plus haut niveau mondial ». Il dégage trois périodes dans cette course à l'innovation : « La première (1837-1867) est celle de la reprise du Creusot par les Frères Schneider. En quelques années, on observe trois types d'innovations. Il s'agit d'abord de deux grandes innovations techniques : la fabrication de la première locomotive française, et l'invention du marteau-pilon. » La seconde innovation est de type social, qui fait de ce complexe industriel l'un des « premiers et des plus cohérents systèmes de paternalisme, de "gestion de ressources humaines". » Enfin, une troisième innovation au Creusot est de type structurel : il s'agit « un des complexes industriels les mieux intégrés du monde. » La seconde période (1870-1900) se situe, pour l'auteur, « au tournant des siècles, [elle] est marquée par des efforts précoces et importants d'exploitation des technologies nouvelles. » Enfin, une troisième période (1944-1960) s'ouvre après la Seconde Guerre mondiale avec « les deux dernières grandes réalisations, la locomotive B.B. 9004, la plus rapide du monde, et la première centrale nucléaire à filière Westinghouse P.W.R. » Ce qui rapproche Le Creusot de Mazamet, c'est d'une part, sa forte connexion au monde et au commerce international et c'est d'autre part, le comportement électoral de ses ouvriers, majoritairement conservateurs lors des élections. Schneider ont la main sur le capital économique et le capital politique du bassin.

Enfin, notre corpus est complété par deux villes que nous pensions intéressantes pour l'exercice de la comparaison. Deux villes de charbon et de sidérurgie. Une du nord de la France, Longwy, la ville des mineurs rouges, symbole de la fin de l'industrie lourde française, précieusement étudiée par Gérard Noiriel. La société des aciéries de Longwy est fondée puis dirigée par les par Labbé, les Saintignon, les Huarts et Les Wendel, tous issus de familles catholiques.

L'autre, plus au sud, dans le Gard : Alès, ville de mines également. Les mines d'Alès sont dirigées, dès la fin du XIX^{e} siècle, par la famille Reille-Soult (qui détient également celles de Carmaux), catholique, mais dont une partie des ouvriers est protestante. Des

[259] *Ibid.*, p. 501-518.

effets de similarité et d'opposition jouent ici. Reste à savoir si des comparables existent…

B. DES OUTILS POUR COMPARER

(Voir tableau 11)

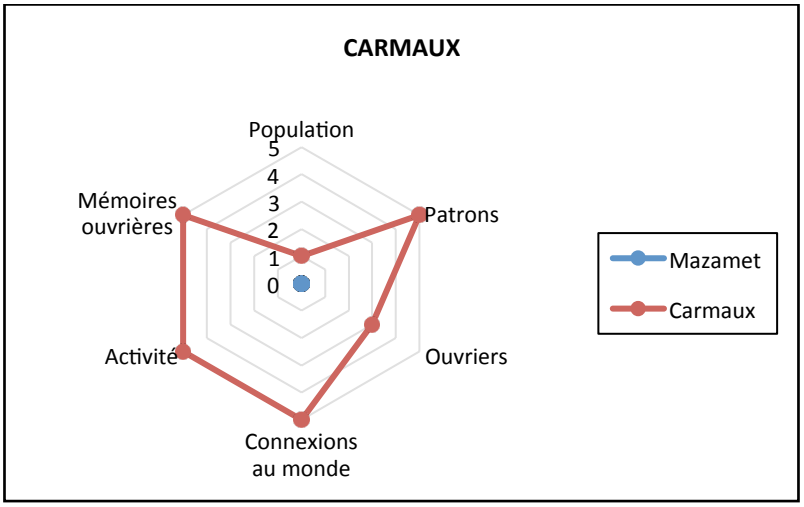
Dans un premier temps, nous avons tenté de décrire, pour chaque item, la situation de la ville concernée. Cette description est synthétisée dans le tableau 10. Nous avons ensuite choisi comme unité de mesure de comparaisons de nos items les nombres indiciaires. Mazamet est situé à 0 pour toutes les composantes de son récit mémoriel. Les autres villes sont évaluées sur cette échelle de 1 à 5 : plus l'indice augmente, plus l'item est loin du « modèle » mazamétain. Le polygone ainsi constitué nous permet d'apprécier ce qui se rapproche de Mazamet et ce qui s'en éloigne, non par ville, mais par item ou champ de comparaison. Une fois tous les éléments de comparaison évalués, nous tenterons de dégager une analyse de ce que disent ces schémas.

Tableau 11. Comparaison avec Mazamet par items

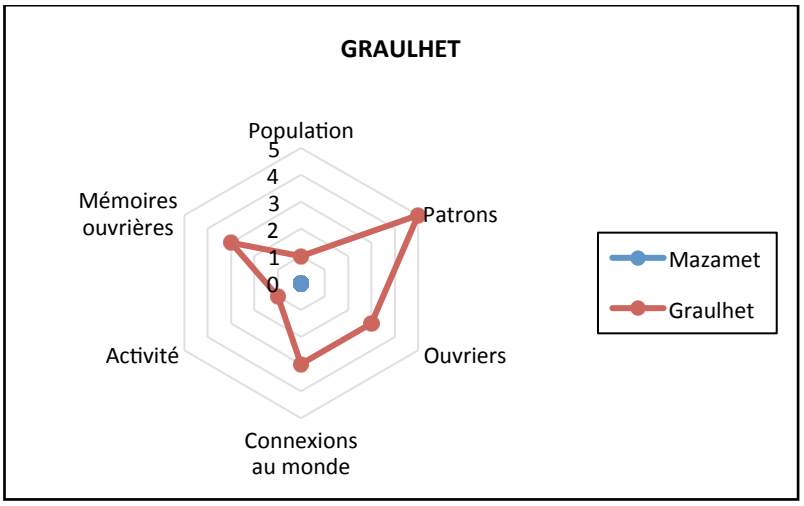
	Population	Patrons	Ouvriers	Connexions au monde	Activité	Mémoires ouvrières
Mazamet	0	0	0	0	0	0
Carmaux	1	5	3	5	5	5
Graulhet	1	5	3	3	1	3
Le Creusot	3	5	1	1	5	5
Longwy	1	5	5	3	5	3
Alès	1	3	5	5	3	3
Mulhouse	5	1	1	3	3	2
Montbéliard	1	1	5	3	5	1

Graphiques 8. Éléments de comparaison avec Mazamet par villes

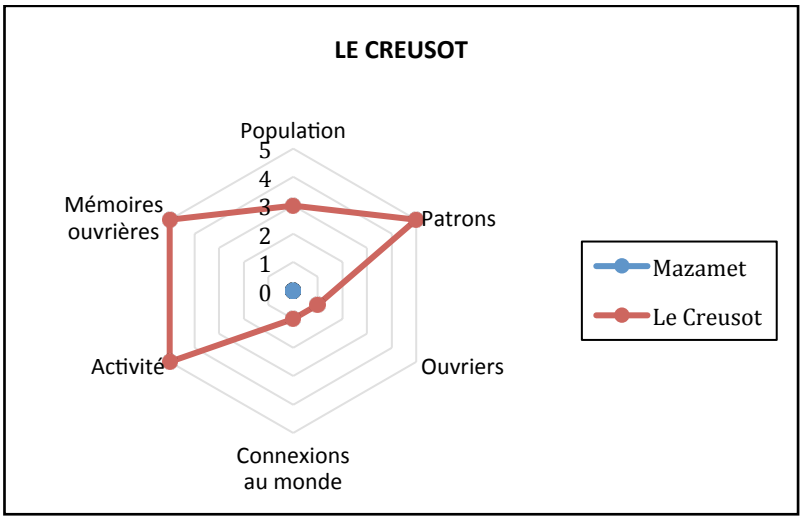
Graphique 8.1. Carmaux



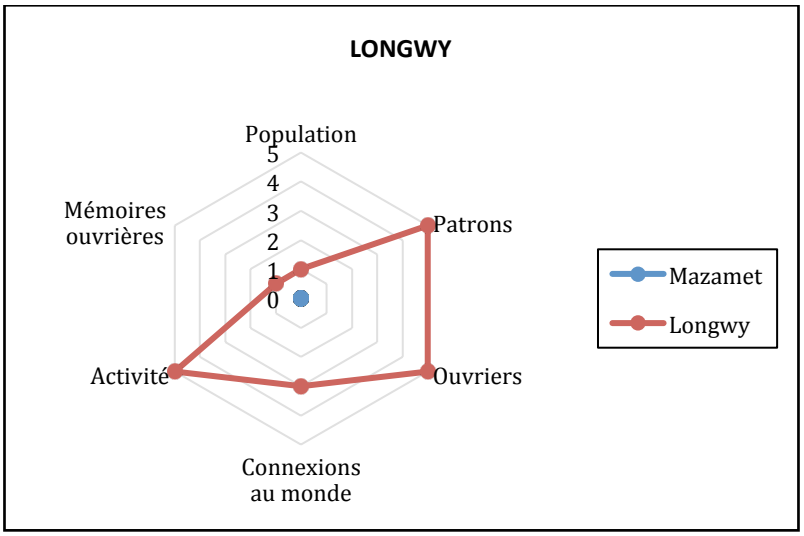
Graphique 8.2. Graulhet



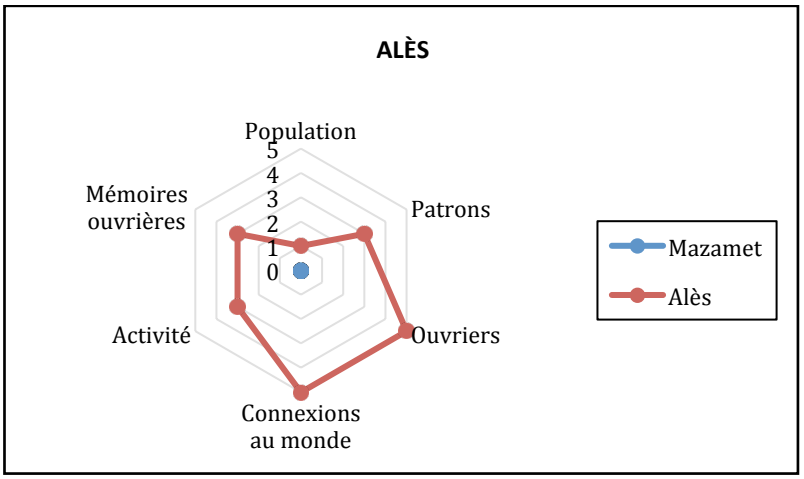
Graphique 8.3. Le Creusot



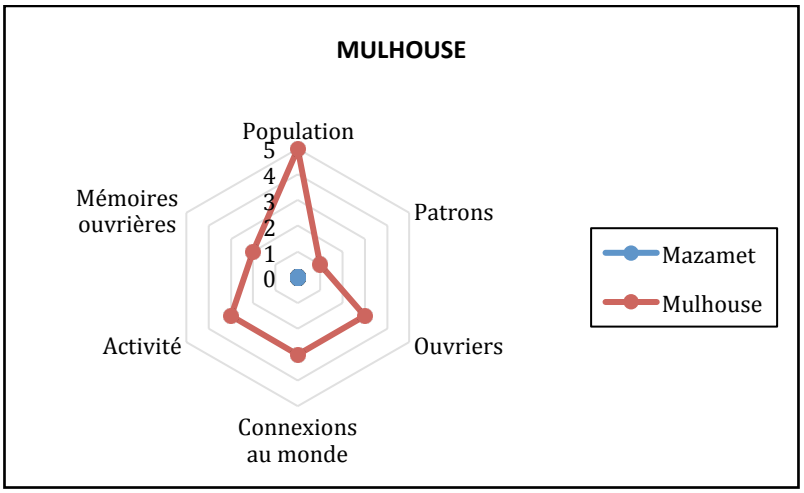
Graphique 8.4. Longwy



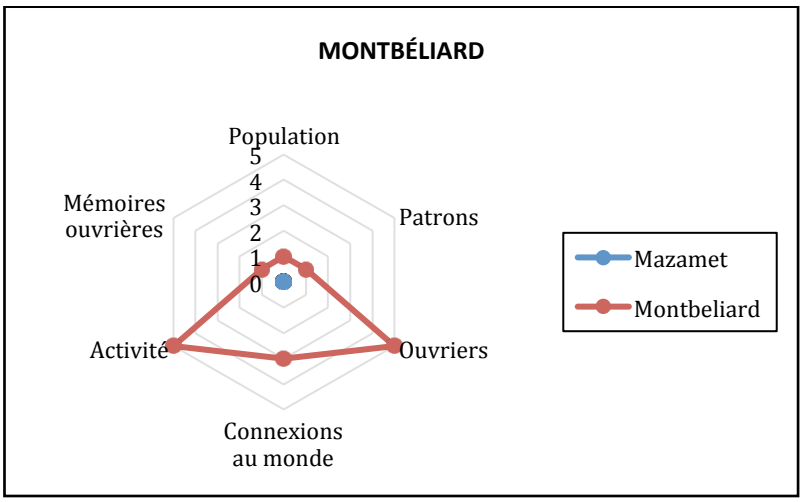
Graphique 8.5. Alès



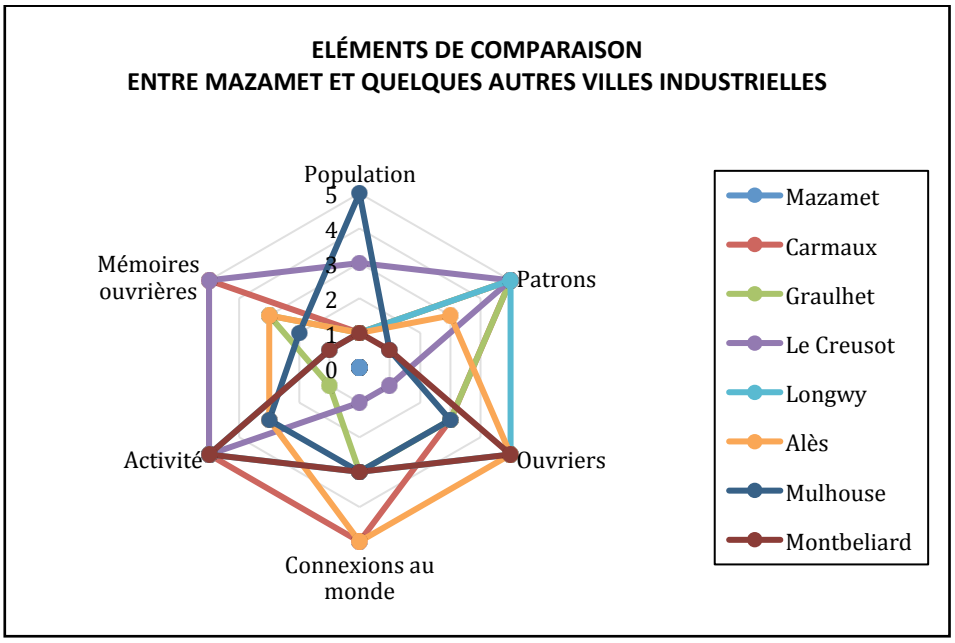
Graphique 8.6. Mulhouse



Graphique 8.7. Montbéliard



Graphique 9. Mazamet et quelques autres villes industrielles
Graphique de synthèse



II. ESSAI D'ANALYSE ET HYPOTHÈSES

A. CONVERGENCES ET DIVERGENCES

À la lecture des graphiques présentés précédemment, nous pouvons dégager quelques pistes de questionnement.

Tout d'abord, la majorité des ouvriers, dans la plupart de ces villes, vote plutôt socialiste ou communiste jusqu'aux années 1980. Et ce, quelles que soient les sensibilités religieuses des chefs d'entreprise. Qu'ils soient catholiques, comme à Carmaux, ou protestants, comme à Mulhouse ou à Montbéliard, le vote ouvrier est plutôt « à gauche ». À Mulhouse d'ailleurs on observe un « prolétariat protestant » qui vote socialiste car opposé au paternalisme protestant. Seul le cas du Creusot ressemble à celui de Mazamet : on y observe un vote ouvrier conservateur mais avec un patronat catholique, y compris « après les grandes grèves de 1899-1900[260] ». Pour ce qui relève d'une conscientisation ouvrière, il semble que les villes minières ou sidérurgiques, à l'instar de Longwy ou de Carmaux, soient plus en avance que les cités textiles.

[260] Xavier Vigna, *op. cit.*, p. 113.

Deuxièmement, le groupe social des « patrons » protestant est calviniste à Mulhouse (comme à Mazamet) et luthérien à Montbéliard. Cette catégorie, pour la période de la fin du XIX^e^ siècle et début du XX^e^ siècle met en place un paternalisme proche de celui des patrons catholiques du Creusot. Les « maîtres des forges » dominent à la fois la vie économique, politique et culturelle de la cité industrielle[261]. Un problème se pose pour Mulhouse toutefois. Cette ville est rattachée à la France en 1798, puis n'est plus française de 1870 jusqu'en 1918. Elle est annexée à l'Allemagne une seconde fois de 1940 à 1944. Elle ne s'inscrit donc pas dans une logique « nationale » similaire à celle des autres villes du corpus choisi. Cela doit être pris en compte même si ça n'empêche nullement de comparer.

Troisièmement, il faut s'intéresser à la connexion au monde, ou l'intégration dans une mondialisation dominée par le Royaume-Uni du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'en 1939, puis par les États-Unis à partir de 1945. Il semble bien que Mulhouse soit la ville qui se rapproche le plus de Mazamet au plan des échanges commerciaux. Mais elle demeure plutôt tournée vers la Suisse, et vers l'Allemagne à laquelle elle est souvent rattachée au cours de ces deux siècles. Graulhet, voisine de Mazamet, dépend elle aussi de ces mondes lointains que représentent les nations du Commonwealth ou les pays d'Amérique latine (Argentine et Uruguay) parce que Mazamet la fournit en peaux à traiter. Le Creusot, enfin, est une ville fortement intégrée dans la mondialisation, mais plutôt avec des pays développés, notamment les pays anglo-saxons après la Seconde Guerre mondiale.

Enfin, pour ce qui relève des enjeux de mémoires, on ne trouve aucune trace de mémoires ouvrières à Mazamet. C'est aussi le cas à Mulhouse ou à Montbéliard. À Mazamet, les premières mises en récit du passé ont été rédigées par des notables et des élus locaux, essentiellement protestants. Nous n'avons pas trouvé de traces de travaux quant aux mises en récit des passés des villes étudiées ici. Peut-être que la présence d'une élite réformée explique pourquoi dans ces villes, ce sont leurs mémoires qui demeurent très présentes, occultant ainsi la possibilité d'autres mémoires.

---

[261] *Ibid*.

Les mémoires ouvrières existent, en revanche, à Carmaux : des statues, des portraits de mineurs, des représentations de Jaurès sont omniprésents dans la ville. De même une muséification de la mine y existe. C'est aussi le cas au Creusot. Dans une moindre mesure, à Alès, à Mulhouse on trouve des lieux de mémoires industriels à défaut de mémoires ouvrières.
Cas singulier ici : Longwy est connu pour sa combativité ouvrière, mais davantage par les travaux de l'historien Gérard Noiriel (comme ceux de Rémy Cazals pour Mazamet) que par une mise en patrimoine des activités industrielles et des conditions de vie des ouvriers. Pourtant, Longwy ne fut pas aux mains d'une bourgeoisie industrielle protestante.

À ce stade de la réflexion il demeure donc difficile de trouver une logique quant à la mise en mémoire de ces villes. On note tout de même celles dont les élites économiques étaient réformées mettent l'accent sur la mémoire religieuse plus que sur celle du travail à l'usine ou à la mine. Ce sont d'ailleurs deux cités opposées en tout point quant à notre grille de comparaison qui se ressemble le plus quant à la mise en mémoire ouvrière du passé : Carmaux, « la rouge » et le Creusot, la ville ouvrière « de droite ».

B. COMPARER POUR RÉFUTER OU COMPARER POUR QUESTIONNER ?

Le philosophe Karl Popper s'est attaché dans nombre de ses travaux à expliquer qu'en science, la théorie doit précéder l'observation, celle-ci permettant ensuite de valider ou invalider (réfuter) la théorie. Il rejette la méthode de l'induction et formule ainsi une critique méthodologique, indépendante de notre capacité à modéliser les raisonnements inductifs. Il substitue à la méthode de l'induction le principe de la réfutabilité *empirique*. C'est ce principe qui, pour le philosophe, devient le critère de démarcation entre science et non-science : à savoir qu'il suffit qu'une observation expérimentale aille à l'encontre d'une affirmation pour que celle-ci soit considérée comme fausse ou incomplète. Ainsi, il suffirait d'expliquer que le fait que les ouvriers mazamétains ou ceux du Creusot sont plutôt conservateurs pour réfuter l'affirmation d'un monde ouvrier plutôt à gauche de la fin du XIX^{e} siècle jusqu'aux années 1980.
Or, en histoire, peut-on appliquer la théorie poppérienne ? Le sociologue Jean-Claude Passeron, dans son ouvrage *le Raisonnement sociologique : l'Espace non-poppérien du*

raisonnement naturel[262], s'attache à critiquer la démarche poppérienne pour ce qui relève des sciences sociales. Ce n'est pas parce que la tension méthodologique est permanente dans les sciences humaines et sociales qu'elles n'en constituent pas moins des sciences. Sciences qui s'inscrivent dans un espace logique *non poppérien*. De fait, « le type de scientificité dont nous traitons est celui des sciences empiriques de l'interprétation, à qui la forme du cours du monde historique impose un langage typologique, mais que les méthodes d'observation et de traitement de l'information empiriques propres aux sciences sociales distinguent de leurs sœurs herméneutiques trop proches, évidemment abusives. On ne dit pas que cette position soit facile, mais qu'elle est[263] ». Et à ce titre, les sciences humaines et sociales, demeurent bien des sciences empiriques de l'interprétation. D'où la nécessité, lorsque l'on compare en sciences humaines, d'être lucide quant à la démarche : il n'existe pas de lois, comme en physique ou en chimie, mais on peut faire émerger de nouveaux questionnements quant à l'exemplarité de cas analysés. Et peut-être tenons-nous ici un fil de réflexion intéressant pour Mazamet.

Il n'est pas évident de comparer des objets dans un même contexte historique, dont on présuppose que forcément *un modèle* existerait. Confronté aux tableaux et graphiques précédents, l'exercice de la comparaison paraît moins simple que prévu. Si l'on s'en tient aux items proposés pour comparer, il ressort que Carmaux, Longwy et Le Creusot sont les trois villes les plus différentes du profil énoncé dans le récit officiel du paradoxe mazamétain. En effet, elles comptent respectivement quatre ou trois items 5, (des profils à l'opposé du profil mazamétain). En revanche, la ville de Montbéliard compte trois items 1 et semble donc être la plus proche de Mazamet. Enfin, nous notons que les villes d'Alès, de Mulhouse, et de Graulhet sont dans un entre-deux avec des similitudes nuancées avec Mazamet. De fait, il n'existe pas *de villes industrielles* françaises qui ressemblent complètement à Mazamet, mais il n'existe pas *deux villes industrielles* qui se ressemblent en tout point de façon plus générale. On ne peut donc dégager que des tendances de ressemblances ou de différences. Cela confirme notre

[262] Jean-Claude Passeron, *le Raisonnement sociologique ; l'Espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.
[263] *Ibid.*, avant-propos.

hypothèse d'une exaltation d'un passé mazamétain singulier peut-être souvent abusive. Que faire alors de ces constats ou de ces hypothèses ?

Pour le sujet qui nous intéresse, après avoir tenté de construire des comparables, et constaté qu'aucun cas étudié n'est ni complètement similaire, ni complètement différent de Mazamet, nous pouvons émettre l'idée qu'en histoire nous ne pouvons pas produire de théorie générale à partir d'une situation précise. Non, Mazamet n'est probablement pas un cas « exceptionnel » validé par un récit produit, énoncé, et réceptionné et diffusé de la fin du XIX^e^ siècle jusqu'à nos jours. Cependant, nous pouvons dégager de cet exercice des exemples plus questionnants que d'autres ; des exemples qui peuvent conduire à de nouveaux questionnements. Mazamet peut constituer un sujet d'étude quant à la mise en place d'un récit sur son passé, sa construction, ses conditions de production et sa réception. Ainsi, nous pouvons donc revenir sur quelques pistes de questionnements. Notamment celle d'un patronat protestant *forcément progressiste ;* celle d'un vote ouvrier *forcément de gauche ;* celle d'un catholicisme *forcément réactionnaire*.

De fait, à Mazamet, si singularité il doit y avoir, elle est peut-être à chercher dans la production d'un discours officiel sur son passé que plus personne, ou presque, ne questionne.

III. COMPARER POUR QUESTIONNER LES MYTHES DU PASSÉ ?

A. DES OUVRIERS CONSERVATEURS, UNE EXCEPTION MAZAMÉTAINE ?

Gérard Noiriel n'hésite pas à évoquer les aspects politiques et idéologiques du paternalisme qui conduit à une « politique d'enfermement […] qui empêche toute [naissance] d'un mouvement ouvrier et renforce l'isolement du bassin[264] ». Il insiste également sur le rôle de la religion, « principal vecteur de la tradition[265] ».

De son côté, dans sa synthèse fort riche sur *les Ouvriers en France au XX^e^ siècle*, Xavier Vigna n'hésite pas à consacrer plusieurs pages à ces ouvriers conservateurs. Il intitule

[264] Gérard Noiriel, *Longwy, immigrés et prolétaires, 1880-1980*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, p. 196.
[265] *Ibid.*, p. 199.

d'ailleurs celles-ci « Les sirènes inavouables[266] ». L'exemple du Creusot est mis en avant pour expliquer ce vote conservateur : il évoque « une ville ouvrière à droite » qui, durant l'entre-deux-guerres met en avant la nation, l'entreprise, le sport et les chants[267]. Et d'ajouter que le conservatisme ouvrier est « un conservatisme peu visible mais fort vivace[268] ». Il cite alors les villes de Saint-Étienne, Troyes, Montbéliard, Le Mans ou encore Saint-Chamond. Il semble donc que ce conservatisme s'inscrive dans une temporalité relativement longue, d'où un vote conservateur qui perdure dans les années 1950-1960.

Pour justifier cette affirmation, il n'hésite pas à affirmer que selon le contexte et selon la proportion d'ouvriers étrangers dans la ville, « les ouvriers préfèrent les clivages identitaires à la distinction de classe[269] ». Il insiste ici pour expliquer le rôle qu'a pu jouer la CGT dans le Nord en 1931, rendant alors poreuse la frontière entre nationalisme et xénophobie, contrairement à la CGTU. Ce nationalisme que l'on peut retrouver au sein du monde ouvrier dès la III^{e} République s'inscrit pour lui dans le prolongement du paternalisme (catholique ou protestant). En effet, ce paternalisme s'appuie sur des « communautés naturelles que sont la famille, l'entreprise, la nation[270] ». Mazamet n'échappe peut-être pas à cette analyse.

Enfin, Xavier Vigna n'hésite pas à affirmer que « l'appartenance de classe ne suffit pas à épuiser les modes d'identification du monde ouvrier : la nation et l'entreprise […] l'appartenance religieuse […] mais encore et encore toutes les relations complexes qui peuvent se nouer entre les ouvriers et leurs territoires proches[271] […] ». En fait, il nous donne à comprendre ici la complexité de l'étude d'un groupe social si l'on s'en tient au seul biais du concept de classe sociale. Il introduit des biais trop souvent oubliés ou impensés quand il s'agit de questionner les ouvriers.

Peu d'ouvrages ont été consacrés à cette catégorie sociale que constituent les *ouvriers conservateurs*. Nous avons trouvé, cependant, un article paru dans *les Cahiers du*

[266] Xavier Vigna, *op. cit.*, p. 112.
[267] *Ibid.*, p. 113.
[268] *Ibid.*, p. 236.
[269] *Ibid.*, p. 112
[270] *Ibid.*, p. 116.
[271] *Ibid.*, p. 117.

Lersco en 1983, signé par Jacques Capdevielle et René Mouriaux[272]. Ils tentent tous deux de proposer une problématique pertinente à cette catégorie sociale que représentent les ouvriers conservateurs. Ils expliquent, dès leur introduction, que « l'ouvrier conservateur témoignerait, pour les uns, d'un mythique bon sens populaire point encore perverti par la politique ou abusé par des meneurs. Pour les autres […] il serait le produit de l'idéologie dominante, soit qu'aliéné, il nie son appartenance de classe ou s'y résigne […][273] ».

Concernant Mazamet, et ce sera l'objet de notre deuxième partie, les mises en récit du passé reflètent ces deux visions de l'ouvrier conservateur. Pour les auteurs plutôt conservateurs (catholiques ou protestants) on se positionne dans la logique d'un « bon sens populaire » ; pour la lecture plus marxiste du passé, on se rapproche d'un ouvrier « produit de l'idéologie dominante ».

En termes de mythes, un autre point questionne ici. Celui d'un patronat protestant « de gauche », ou tout du moins progressiste.

B. DES PATRONS PROGRESSISTES : LE POIDS D'UN MYTHE PROTESTANTISANT ?

L'historien Patrick Cabanel pose la question d'un mythe politique au sujet des protestants de façon très pertinente dans son ouvrage *les Protestants et la République*[274]. Dans le compte rendu de cet ouvrage, rédigé par André Encrevé, on peut lire : « La gauche serait-elle pour eux [les protestants] ce que la droite fut longtemps aux catholiques, tout au moins les plus pratiquants, leur "nature politique"[275] ? » Patrick Cabanel se questionne alors en émettant l'idée que ce « thème a toutes les allures du lieu commun ou du mythe historiographique ». Il parvient même à distinguer dans cet essai trois familles de droite ayant séduit des protestants en France. Il dresse alors la typologie suivante (en s'inspirant des travaux de René Rémond sur *les Droites en France*[276]) : « une droite ultra, celle du groupe Sully, une droite républicaine, mais non

---

[272] Jacques Capdevielle, René Mouriaux, « L'ouvrier conservateur », Nantes, LERSCO, *les Cahiers du Lersco*, n° 6, décembre 1983.
[273] *Ibid.*, p. 13.
[274] Patrick Cabanel, *les Protestants et la République*, Bruxelles, Éditions complexe, « Les dieux dans la cité », 2000.
[275] André Encrevé, « Patrick Cabanel *Les protestants et la République* », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57e année, n° 2, 2002, p. 503-504.
[276] René Rémond, *les Droites en France*, *op. cit*.

anticléricale, issue de l'orléanisme (celle du pasteur Autrand) et une droite populiste, symbolisée par le pasteur Durrleman et son mouvement (« La Cause »)[277] ». Sur le site du Musée virtuel du protestantisme[278], on peut lire également que « le pluralisme politique du protestantisme français est réel. Le philosophe Paul Ricœur le rapporte à sa double filiation : un côté *cévenol et jacquerie*, rebelle vis-à-vis de l'État, et un côté opposé, du type "*c'est nous qui pensons l'État*" de Calvin. […] L'affirmation "protestant = gauche" garde donc une certaine part de vérité, mais elle s'estompe progressivement, sous l'influence des facteurs sociologiques identifiés. La minorité protestante, réintégrée et normalisée, a perdu de plus en plus son identité politique, alors qu'elle avait marqué fortement la III[e] République[279]. »

À Mazamet, il y a bien eu quelques individus, industriels protestants, proches de l'Église réformée libérale, acquises aux idées d'une gauche républicaine et laïque au début de la III[e] République. Mais les mémoires protestantes mazamétaines de 2014-2018 se rêvent peut-être d'une gauche progressiste qui, en réalité, n'a jamais réellement existé dans cette ville si ce n'est à travers des « grands hommes » réhabilités a posteriori, comme l'a fait l'historien Rémy Cazals en travaillant sur le radical-socialiste Albert Vidal, peu soutenu par ses pairs de son vivant lorsqu'il accueillit, en 1939, les réfugiés espagnols dans son usine[280].

C'est le cas également de Gaston Cormouls-Houlès, chef d'entreprise et exploitant agricole, qui écrit le 11 novembre 1903 au maire de la ville, Édouard Barbey : « Il est fâcheux pour Mazamet que nous n'ayons pas pour candidat un tribun comme Jaurès. Il échouerait peut-être la première fois mais il finirait par réussir[281]. » Ce même homme, dans son testament, demande qu'une partie de sa fortune soit attribuée afin de donner des conférences « pour développer, s'il est possible, par tous les moyens de la loi, les idées de justice, de tolérance et d'indépendance d'esprit qui [lui] ont toujours été chères et qui y [à Mazamet] font malheureusement défaut, aussi bien parmi les protestants que parmi les catholiques[282] ». Cet homme, qui se revendique libre penseur, exige d'ailleurs

[277] André Encrevé, *ibid*.
[278] URL : https://www.museeprotestant.org/notice/le-vote-protestant/ [consulté le 12 février 2918].
[279] *Ibid.*
[280] Albert Vidal, Rémy Cazals, *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain*, Toulouse, Privat, 1985.
[281] Arch. dép. du Tarn, Fonds privé Cormouls-Houlès, 104-J-45.
[282] *Ibid.*, testament du 9 juillet 1907.

dans son testament « des obsèques civiles sans discours ni fleurs ni couronnes » et refuse « les prières de ceux qui, même de bonne foi, se croient ou se prétendent les intermédiaires de Dieu sur terre ». Cet homme demande à avoir inscrit sur son faire-part de décès « Liberté, égalité, fraternité » entre un vers de Virgile, un verset de l'Ecclésiaste, un « Aimez-vous les uns les autres » et une profession de foi envers le progrès. Cet homme écrit dans l'organe officiel de la Libre pensée de Toulouse, *le Combat antireligieux*. Dans le numéro du 14 juin 1903 de cette revue, il remet en cause la peine de mort au nom du droit et non de la charité car « les crimes des hommes sont la faute de la société où ils vivent[283] ». Gaston Cormouls-Houlès écrit encore le 28 décembre 1905 : « Vous connaissez sans doute mes opinions de libre-penseur rationaliste, de l'école de Voltaire, Ernest Renan, Émile Zola [et à ce titre] je réprouve tous les dogmes, tous les symboles, aussi bien ceux de la religion et de toutes les églises[284]. » Il s'inscrit dans ce courant des républicains, pour lesquels la religion est une entrave à la liberté. Il ne se revendique jamais en tant que protestant mais en tant qu'homme attaché à la justice et à la devise de la République, ce qui, à Mazamet au début du XX^e^ siècle, n'est pas si courant notamment au sein de son milieu socioculturel.

Un tel individu ne peut cependant, à lui seul, servir de caution aux communautés réformées du Mazamétain, beaucoup plus hétérogènes dans leurs opinions politiques que ce que le récit sur le passé le dit. On ne peut résumer ni essentialiser, a posteriori, un groupe au nom de quelques « dissidents » tel que Gaston Cormouls-Houlès ou Albert Vidal, qui demeuraient relativement marginalisés au sein de leurs communautés lorsqu'ils étaient en vie. Procédé beaucoup trop utilisé dans la construction de l'histoire (surtout nationale). Dans un contexte mazamétain où les tensions entre Église réformée de France et Église évangélique sont fortes depuis la scission de 1872, certains dirigeants protestants se rangent, sans souci, derrière la République conservatrice d'un Guizot ou, plus tard, font le choix du groupe Sully dans les années 1920-1930. Mazamet et ses patrons protestants sont peut-être plus proches de « l'Alsace luthérienne » dans son rapport à la politique qu'aux « Cévennes rouges » dont seuls les paysans du hameau du Bousquet semblent proches en accordant leurs suffrages aux socialistes ou aux communistes jusqu'aux années 1950.

---

[283] Arch. dép. du Tarn, *ibid.*, 104-J-102.
[284] Arch. dép. du Tarn, *ibid.*, 104-J-48.

CONCLUSION

Nous souscrivons à ce qu'écrit Antoine Prost dans ses *Douze Leçons sur l'histoire* : « L'histoire n'est pas une pêche au filet ; l'historien ne lance pas son chalut au hasard, pour voir s'il prendra des poissons et lesquels. On ne trouve jamais de réponses aux questions que l'on ne s'est pas posées[285]. »
Par le biais de ce travail, nous souhaitons vérifier, puis essayer de comprendre pourquoi Mazamet serait une ville singulière de par son passé : ville industrielle dont le vote des patrons et des ouvriers irait à l'encontre du vote « normal » de ces groupes-là. Situation singulière s'expliquant donc par les appartenances religieuses de ces deux groupes.

Effectivement, nous avons pu vérifier dans un premier temps que les écrits, les témoignages, les mises en scène évoquant le passé de Mazamet en ce début de XXI^e^ siècle relatent ce paradoxe, voire l'érige en récit admis, intégré. Nous aurions souhaité que figurent dans ce travail les représentations de ce passé des jeunes Mazamétains d'aujourd'hui. En effet, nous avions soumis aux deux lycées de la ville un questionnaire à destination de ce public. Hélas, malgré nos rappels, aucun retour ne fut effectué à temps pour exploiter ces données. Ce matériau nous aurait permis de mesurer l'évolution de la diffusion du discours « officiel », ou son éventuelle dilution auprès des jeunes générations. Gageons que ce n'est que partie remise…
Quoi qu'il en soit, nous avons pu observer que selon les milieux sociaux, le niveau d'étude des témoins, leur appartenance religieuse, le paradoxe est plus ou moins intégré. Ce sont probablement les romans régionaux à vocation historique qui l'exploitent le

[285] Antoine Prost, *Douze Leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, « Point histoire », 1996.

mieux, quitte à rendre plus poreuses encore les frontières entre légende, mythe et histoire. D'où la nécessité d'effectuer un travail sur le sens des mots.

De fait, ce qui ressort de cette analyse lexicale, c'est le glissement de sens opéré rapidement entre des termes voisins, mais non synonymes en fonction du contexte d'usage. Ainsi, un républicain en 1851 ne combat pas le même opposant politique qu'en 1871, 1905 ou 1940. *Quid* des républicains tarnais lors du vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain le 10 juillet 1940 ? François Reille-Soult, député de la circonscription de Mazamet (Parti démocrate populaire) les a votés. Ce qui n'a pas empêché ensuite cet homme de s'engager dans un mouvement de résistance et de devenir un fervent soutien du général de Gaulle à partir de 1943. D'autres, aux étiquettes politiques différentes ont voté comme F. Reille-Soult : les députés Ernest Malric et Emery Compayré (Parti radical), Fernand Lavergne (Gauche démocratique) et Louis Fieu (SFIO). Les sénateurs Pierre Loubat et Laurent Camboulives (Gauche démocratique) ont fait de même. Seul Augustin Malroux (SFIO) a voté contre les pleins pouvoirs. Autant de parlementaires tarnais, d'étiquettes différentes, dont le choix fut similaire pourtant.
Si nous choisissons cet exemple, c'est bien pour montrer qu'un mot n'assigne pas de fait à une identité, un comportement. Il n'est pas question ici de dire que « tout se vaut », mais plutôt d'insister sur l'importance du contexte du poids des mots et de la capacité d'autonomie d'action des acteurs en histoire tout en tenant compte d'une pluralité de facteurs qui les influencent.
La gauche, la droite, l'ouvrier, le patron, le catholique, le protestant n'existent pas une fois pour toutes. On ne peut ni les réifier ni les essentialiser.

Il était indispensable, une fois cette mise au point méthodologique posée, d'effectuer un tour d'horizon de la situation mazamétaine sur le plan religieux et politique. Cela dans le but de « planter le décor ». Un décor, nous l'avons vu, plus ambivalent qu'il n'y paraît mais qui clarifie tout de même quelques points : les profils politiques de la fin du XIX^{e} siècle vont d'une droite très conservatrice à une gauche très modérée. De fait, rapidement, on se trouve en territoire de consensus politique que l'on peut résumer par les mots de « travail » et « piété ».

Le fort ancrage protestant, longtemps majoritaire dans ce territoire, a marqué les pratiques et les valeurs. Le catholicisme qui se construit « contre » à l'échelle locale devient donc un catholicisme de combat.
Une réelle mutation sociale s'opère dès le milieu du XIX^e^ siècle : l'afflux de paysans catholiques des environs de Mazamet vient grossir la population de la ville. Le groupe des *ouvriers* se forme alors : rien d'original dans ce processus d'exode rural et d'industrialisation/urbanisation pour ces années 1880-1914. Cependant, ce groupe qui ne parle que peu le français, qui demeure peu instruit, est sensible aux sirènes religieuses. Il lui est difficile de se penser en tant que groupe dans un rapport de force conscientisé. Nous tenterons de comprendre pourquoi ultérieurement.

Ces rappels étant posés, nous avons alors proposé de voir si cette situation « paradoxale » se posait ailleurs dans le pays. Nous avons tenté la comparaison. Exercice périlleux s'il en est, il nous a obligée à penser ce que signifie comparer. Cette question n'est pas neuve en histoire, mais l'apport des anthropologues peut nous apporter de nouveaux éléments de réflexions.
En fait, comparer pour comparer n'a pas grand intérêt et nous l'avons écrit. Cependant, des comparaisons établies à partir d'une méthode pensée nous ont permis de tenter l'exercice. Des tendances se dégagent. Des similitudes existent sur certains comparables, notamment le vote ouvrier, le paternalisme patronal et, surtout, la patrimonialisation du passé et sa mise en récit. À notre connaissance, aucune des villes choisies ici ne « bénéficie » d'une mise en mots de son passé similaire à celle de Mazamet. D'où notre questionnement : pourquoi est-elle efficiente pour Mazamet ?
La comparaison nous permet donc de proposer un questionnement nouveau : Mazamet peut servir de cas, d'étude, d'exemple, pour comprendre comment un récit du passé se met en place au sein de la communauté locale d'abord, puis se diffuse au-delà.

D'où la nécessité de comprendre comment ce récit du passé s'est mis en place, s'est construit. Comment il s'est diffusé. Comment, enfin, il fut approprié…

DEUXIÈME PARTIE
DES RÉCITS QUI SE SONT ENCHEVÊTRÉS
ESSAI DE PÉRIODISATION D'UN RÉCIT OFFICIEL DU PASSÉ DE MAZAMET

INTRODUCTION

Comme Krzysztof Pomian, on peut penser que cette pluralité de mises en forme de discours sur le passé relève, éventuellement, de l'histoire ; toutefois, Krzysztof Pomian ajoute à ce propos que « l'histoire ne va pas de soi ». À Mazamet, l'histoire, trop souvent assimilée *au passé*, ne va pas de soi…

Comment s'est donc construit ce récit sur un passé singulier et souvent « extra-ordinaire » dont la partie émergée demeure « les ouvriers votaient à droite car ils étaient catholiques et les patrons votaient à gauche car ils étaient protestants » ? Quand s'est-il construit ? Quels sont les moments forts de sa mise en place, de sa conception et de sa diffusion ? C'est ce que nous allons essayer de porter à la réflexion dans cette deuxième partie en proposant une périodisation de cette construction historiographique.

Dans un premier temps (chapitre V) nous analyserons les mises en récits de ceux dont les noms sont restés comme premiers « historiens » de la ville. Nous travaillerons donc sur les écrits de Gaston Tournier et d'Édouard Cormouls-Houlès. Ce travail nous obligera à analyser les sources de ces deux notables mazamétains protestants. Ainsi, nous pourrons questionner ce qui, à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, permet de fabriquer un passé à la « petite patrie » de Mazamet. Nous montrerons alors comment l'influence de ces notables protestants a pu influencer la mise en mots du passé de la ville.

Dans un deuxième temps (chapitre VI), nous évoquerons un « moment » essentiel qui a permis de rendre visible ce passé par une somptueuse mise en scène avec la grande manifestation du centenaire du délainage, organisée en 1951. Six années après la fin de l'Occupation et quatre ans après la naissance de la IV^{e} République, il fallait redonner du sens à un « destin commun » pour les habitants de la ville Mazamet mais peut-être

fallait-il également vendre la ville (et à travers elle, la France) au monde. L'État joua son rôle dans cette opération aux enjeux multiscalaires. À partir des discours prononcés, du programme de ces cinq journées de commémorations et de travail, ainsi qu'à partir d'un film réalisé alors pour « raconter » Mazamet, nous essaierons de découvrir comment le mythe des origines de Mazamet, associé à celui du délainage fut élaboré.

Enfin, dans un dernier chapitre (chapitre VII) nous essaierons de comprendre comment l'Université s'est emparée de ce passé et quelle(s) histoire(s) elle a pu proposer avec ou contre lui. Par l'étude du travail important et fort précieux réalisé par Rémy Cazals dans les années 1970-1980, nous verrons comment les ouvriers de la ville ont été rendus à l'histoire de cette dernière. Par l'usage de nouvelles sources et par une grille de lecture propre aux années 1970 pour l'historiographie, on tenta alors de proposer un récit historique du passé de la ville. Ce qui ne va pas sans questionner les usages ultérieurs de ces travaux par ceux qui, le plus souvent étudiants, ont souhaité travailler sur l'histoire de Mazamet. Il demeure toujours difficile de se détacher du « discours convenu » quant au passé. Trop peu d'étudiants ont réellement questionné leur objet de recherche durant les décennies 1990-2010. Ainsi, perdure la diffusion d'un récit qui se complaît dans l'omission de la chronologie, dans l'affirmation d'origines qui mêlent légende, histoire a posteriori et grands hommes. De fait, un récit téléologique au service, souvent, des présents de ceux qui le racontent.

Nous demeurons convaincue que l'on ne peut comprendre ces mises en récit que si l'on prend en compte *les présents* des auteurs qui tentent d'écrire sur *le passé* de Mazamet. Il est donc temps de se demander comment questionner ces évidences afin de comprendre pourquoi et comment le récit convenu est le fruit d'une longue *sédimentation* de récits se superposent dans le temps. De fait ce récit est intégré, en partie, par les habitants de la ville et demeure encore opératoire de nos jours.

CHAPITRE V
LA MISE EN RÉCIT DE LA « PETITE PATRIE » : 1880-1940

> *Car il faut bien reconnaître que le village comme idée a survécu au village comme réalité objective*[286].

Travailler sur les sources utilisées par les Mazamétains qui se sont essayés à écrire une « histoire » de leur ville, dès le XIX^e^ siècle, permet de comprendre, en partie, comment un premier récit s'est construit, dans la logique du besoin d'histoire du XIX^e^ siècle : une histoire qui « invente un héritage » comme l'écrit Anne-Marie Thiesse. Et cet héritage questionne : « Que devait-on trouver qui pût devenir vivant témoignage d'un passé prestigieux et représentation éminente de la cohésion [de la communauté][287] ? » Comment légitimer un essor économique si rapide pour cette ville en si peu d'années ?

Deux auteurs se démarquent pour cette période. Ils sont fréquemment cités dans les bibliographies des ouvrages consacrés à Mazamet et servent de références à nombre d'érudits locaux. Il s'agit de Gaston Tournier (1872-1945) et d'Édouard Cormouls-Houlès (1872-1938). D'autres auteurs ont écrit également mais la réception des ouvrages semble moins forte chez les Mazamétains du début du siècle. Il s'agit d'Henri Tournier, frère du précédent (1870-1951) et d'Albert Vidal, industriel délaineur (1879-1943) qui écrivait des romans fortement inspirés de la vie mazamétaine des années 1920-1930. Excepté ce dernier, chacun de ces hommes commence son ou ses ouvrages

[286] François Ploux, *op. cit.*, p. 311.
[287] Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 13.

par un rapide rappel de l'histoire de Mazamet « des origines à nos jours » nous obligeant ainsi à questionner la notion des origines.

Le premier, Gaston Tournier, rédige dès 1901 ses *Souvenirs de famille*[288], ouvrage dans lequel il s'attache à dresser une généalogie de toutes les familles de la bourgeoisie protestante qui ont « fait la ville ». Nous l'écrivons ainsi car l'auteur note que « faire leur histoire, c'est faire l'histoire de Mazamet[289] ». Les entrepreneurs protestants *sont* donc Mazamet. Ce fils d'industriel du textile écrit ensuite une *Histoire de l'Église réformée de Mazamet depuis son origine jusqu'à nos jours*[290], en 1921. Enfin, en 1937, il publie une *Notice historique sur la ville de Mazamet*[291]. La famille Tournier, à cette époque, appartient à l'Église évangélique, ou orthodoxe. Elle se situe, sur l'échiquier politique, dans un courant conservateur qui peut aller, pour certains de ses membres, jusqu'à une droite extrême et nationaliste[292].

Le deuxième auteur à se démarquer, Édouard Cormouls-Houlès, est issu lui aussi d'une dynastie industrielle protestante. La famille des Cormouls-Houlès appartient à la branche plutôt libérale du protestantisme dans la première moitié du XX^e^ siècle. Politiquement, ils sont proches des républicains au milieu du XIX^e^ siècle et évoluent, soit vers le courant opportuniste de Gambetta, à la fin du XIX^e^ siècle, soit vers le courant radical, plus marqué à gauche, de la III^e^ République. Édouard Cormouls-Houlès exerce le métier de courtier en assurances.

Ces deux auteurs évoluent dans des « présents » dont les tensions politiques nationales sont lourdes. Certes, la III^e^ République est installée depuis les lois constitutionnelles de 1879. Mais l'affaire Dreyfus, la loi de séparation des Églises et de l'État, la montée de ligues d'extrême droite durant cette décennie, puis la victoire et les difficultés du Front populaire en 1936-1937, révèlent de réelles dissensions dans le pays. On observe la prégnance d'un antisémitisme que l'on avoue de plus en plus clairement. De même que celle d'un racisme affiché envers les immigrés italiens, polonais, belges ou espagnols. Ces tensions font écho au contexte international qui se durcit considérablement entre 1901 et 1937, période de rédaction de ces quatre ouvrages. En

[288] Gaston Tournier, *Souvenirs de famille*, Genève, Raymond et Cie, 1901, 2 vol.
[289] *Ibid.*, p. 24.
[290] Gaston Tournier, *Histoire de l'Église réformée de Mazamet depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, libr. Fischbacher, 1921.
[291] Gaston Tournier, *Notice historique sur la ville de Mazamet,* Mazamet, impr. de Boulet*,* 1937.
[292] Entretien avec une petite nièce de Gaston Tournier, décembre 2016.

effet, l'Italie et l'URSS se posent en régimes totalitaires ; en 1934, l'Allemagne bascule également dans le totalitarisme et ne cache ni son idéologie antisémite et raciste, ni ses désirs d'expansion. Enfin, depuis 1936, la guerre d'Espagne fait rage entre républicains et nationalistes conservateurs.

En lisant les ouvrages de Gaston Tournier et d'Édouard Cormouls-Houlès, il semble que Mazamet soit à « l'abri de l'histoire » : peu de références au contexte politique ou économique national et international y sont mentionnées.

I. GASTON TOURNIER, OU LA PREMIÈRE MISE EN RÉCIT D'UN PASSÉ MAZAMÉTAIN PROTESTANT

A. *SOUVENIRS DE FAMILLE* (1901)

Dans un premier ouvrage, paru en 1901, *Souvenirs de famille*[293], Gaston Tournier défend plusieurs idées, dans un contexte local où la proportion de protestants diminue régulièrement par rapport à celui des catholiques depuis la Révolution française. Tout d'abord, ce premier ouvrage a pour objectif de « resserrer les liens familiaux[294] ». L'auteur s'inscrit dans une démarche qui souhaite rendre aux vivants, ainsi qu'aux plus jeunes de la communauté protestante de la ville, leur « histoire » en mettant en avant ce que leurs « aïeux » ont construit. Ensuite, il affirme, en évoquant les protestants, que « faire leur histoire est faire celle de la ville[295] ». On est ici en présence d'un récit qui tente de souder une communauté qui est doublement inquiète. D'abord parce que sa proportion diminue : la ville a explosé démographiquement durant son industrialisation car nombre de travailleurs abondent des villages alentour, le plus souvent catholiques (voir graphiques 9 et 10). Ensuite, il défend la création d'une Église réformée indépendante, en 1878, attachée « à la confession de Foi et au régime synodal, qui avaient fait la force de l'Église, pendant trois siècles de persécutions et sans lesquels aucune Église protestante ne saurait subsister[296] ». Il confirme ici les tensions qui existent au sein de la communauté protestante de Mazamet depuis l'année 1872.

---

[293] Gaston Tournier, *Souvenirs…*, *op. cit.*
[293] *Ibid.*, p. 24.
[294] *Ibid.*, p. 16.
[295] *Ibid.*, p. 24.
[296] *Ibid.*, p. 26.

Il s'applique à reconstruire un idéal type de l'homme et de la femme protestants depuis les guerres de Religion et la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, « cette époque néfaste », qui marque pour la communauté protestante française la privation de nombreux droits. Ce qui est intéressant dans la préface de cet ouvrage, c'est l'absence de chronologie et donc, l'absence de contextualisation des processus qu'on met en avant. Il y est également souvent fait emprunt aux références cévenoles.

Selon G. Tournier, il existe donc *un homme protestant immuable* depuis le XVI^e^ siècle, dont les qualités sont recensées ci-dessous (voir tableau 12). Il écrit donc que « si [la] ville de Mazamet a acquis, au début du XIX^e^ siècle, le grand développement commercial qu'elle a conservé jusqu'à nos jours [1901], c'est qu'elle se trouvait alors presque uniquement peuplée de protestants qui ont toujours été l'honneur de la cité et qui […] ont été les seuls capables de transformer un milieu dans [de telles] proportions[297] ». Il évoque alors, toujours logique dans son raisonnement, « ces hommes d'élite auxquels doit aller la reconnaissance de la population tout entière ». Il évoque la division de la communauté, depuis 1878, et explique que les tensions vont en se radicalisant jusqu'au paroxysme de la loi de 1905.

[297] *Ibid.*, p. 21.

Tableau 12. Les mots et les expressions utilisés dans la préface de l'ouvrage Souvenirs de famille

Démarche de l'auteur	
« resserrer les liens familiaux » « suivre la trace des aïeux » « imitons-les et continuons leurs traces »	
Contexte (1901)	
« cette époque bénie n'est plus » « un vent desséchant de rationalisme, d'incrédulité et de désordre a soufflé sur l'Église » « l'influence dissolvante et néfaste des doctrines nouvelles »	
Individus	
« les aïeux », « les aïeules » « la bourgeoisie » « une race qui a disparu » « nos pères », « ces hommes d'élite »	
Valeurs des aïeux	**Nombre d'occurrences**
Labeur/travail	6
Piété	6
Honneur	5
Intégrité	2
Probité (« probe comme un huguenot »)	2
Simplicité	2
Vertu sans éclat	1
Modéré dans les désirs	1
Patience, fierté, sens du devoir, travail, austérité huguenote, honnêteté, dévouement	1
« Religieuse droiture », attachement à la foi réformée, « foi profonde et pratique »	1

B. *Histoire de l'Église réformée de Mazamet depuis son origine jusqu'à nos jours* (1921)

Dans un deuxième ouvrage, intitulé *Histoire de l'Église réformée de Mazamet depuis son origine jusqu'à nos jours*[298], paru en 1921, Gaston Tournier essaie de raconter l'histoire de l'Église réformée de Mazamet façon chronologique. Il découpe son récit en quatre périodes, qui constituent un chapitre chacune : « Les origines », « Le régime de l'édit de Nantes », « Le Désert » et « Le concordat ». Sa périodisation s'appuie largement sur la temporalité calviniste française. Il fournit également une bibliographie,

[298] Gaston Tournier, *Histoire de l'Église…*, *op. cit.*

dont la plupart des ouvrages datent de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, ainsi que des annexes.

Dès la première page, l'auteur insiste sur le fait que Mazamet voit le jour au Moyen Âge, sans trop de précision, et ce grâce au déplacement des populations du village d'Hautpoul vers la plaine. D'après ce récit, c'est Charles V (1364-1380) qui autorise la ville à « s'entourer de fortifications[299] ». Gaston Tournier note qu'« au XVI^e^ siècle, la petite ville se faisait déjà remarquer par son esprit industrieux[300] ». Il explique alors que « la Réforme gagna toute la contrée [de Castres] et s'établit solidement dans un certain nombre de villes, à Mazamet notamment, où les premiers actes ecclésiastiques portent la date du 6 septembre 1560[301] ». Le premier temple de la ville voit le jour en 1571. D'après G. Tournier, en 1572, « Mazamet, dont toute la population était protestante, eut particulièrement à souffrir[302] ». C'est en 1684 que « l'exercice de la RPR [religion prétendue réformée] est interdit pour toujours dans le lieu de Mazamet[303] » et le temple est alors détruit. La révocation de l'édit de Nantes a lieu le 31 juillet 1685, ce qui signifierait que Mazamet a précédé le processus national. Vient alors le temps de l'*apostasie* ou de l'exil. L'auteur avance le nombre de cent expatriés pour la ville de Mazamet, ce qu'il qualifie de « considérable ». On sait qu'en 1678, la ville compte 1 732 réformés[304]. Ce qui signifie que ces départs représentent près de 6 % de la communauté. Cependant, ce sont les pasteurs qui partent les premiers, et, pour G. Tournier, ce sont ceux qui sont partis qui constituent « un des plus beaux chapitres de notre histoire[305] ». On se retrouve ici face à un processus de reconstruction d'un passé idéal et fantasmé probablement, car de fait, ceux qui sont partis ne feront plus partie des chapitres suivants puisque absents. La majorité des réformés mazamétains se convertit donc, qualifiés de « tièdes » par G. Tournier, même s'il ajoute qu'ils « courbaient la tête et se soumettaient aux édits, du moins extérieurement ».

Vient ensuite le temps du Désert (en référence à la traversée du désert de Moïse, on désigne par « Désert » la clandestinité des protestants restés en France pendant les persécutions religieuses, entre la révocation de l'édit de Nantes, en 1685 et l'édit de

[299] *Ibid.*, p. 1.
[300] *Ibid.*, p. 1.
[301] *Ibid.*, p. 1-2.
[302] *Ibid.*, p. 11.
[303] *Ibid.*, p. 58.
[304] Maurice de Poitevin, « Le siècle de l'édit », *in* Remy Cazals (dir.), *Histoire de Castres, Mazamet, la Montagne*, Toulouse, Privat, 1992, p. 143.
[305] Gaston Tournier, *Histoire de l'Église…*, *op. cit.*, p. 62.

tolérance de Versailles promulgué en 1787[306]). Ce qui surprend avec les assemblées du Désert dans le Mazamétain, c'est de voir le nombre de réformés qu'elles regroupent. En 1684, ces assemblées regroupent entre 30 et 200 personnes. En 1697, on dénombre une centaine de participants à chaque assemblée (trois Mazamétains sont alors envoyés aux galères). Gaston Tournier avance le nombre de 2 000 nouveaux convertis (NC) à Mazamet en 1701. Les assemblées se poursuivent malgré tout. Et, en 1744, il est question d'une assemblée de 8 000 à 9 000 personnes à Encordes, le 11 novembre. De même, une autre réunit 4 000 à 5 000 personnes à La Tourette le 17 mars 1745[307]. Or, nous pouvons ici nous questionner sur la possibilité même de réunir autant de personnes de façon « secrète » sans l'assentiment tacite de l'ensemble de la population et des hommes d'armes chargés de réprimer ces assemblées. Nous reprenons les mots de Claude Cugnasse, qui écrit à ce sujet-là en 1956 : « L'assemblée de la Tourette montre un peu ce qu'était la situation de fait. Il fallut aux religionnaires une singulière liberté et une tranquillité affermie pour qu'ils aient pu avertir et réunir de 4 000 à 5 000 personnes : ce n'était pas une timide réunion qui peut rester inconnue de la police[308]. »

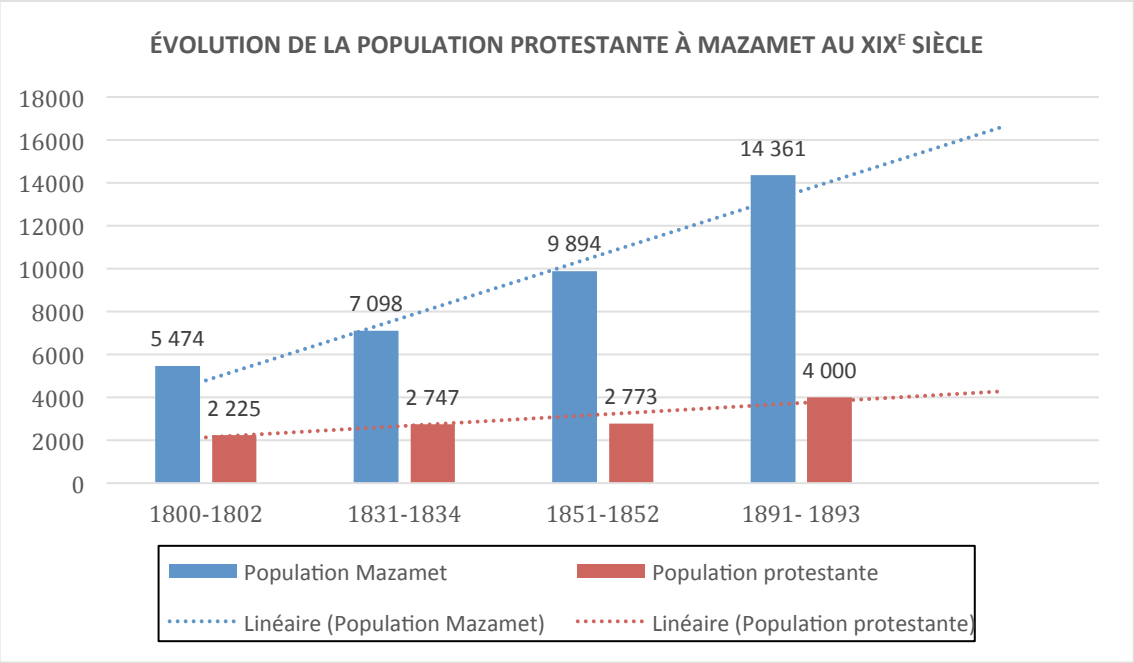
Durant le XVIII[e] siècle, on souhaite exclure les membres de la religion prétendue réformée du Conseil municipal. Or, d'après G. Tournier, dès 1656, on réduit le nombre de conseillers municipaux qui étaient tous catholiques, de 24 à 12, car « il était impossible de trouver suffisamment de catholiques qualifiés[309] » pour occuper ces fonctions. C'est en février 1789 que l'on autorise de nouveau quatre protestants à entrer au conseil municipal (un avocat, un négociant, un bourgeois et un marchand) considérant que, comme l'aurait dit le consul-maire « la présente communauté se trouve composée d'environ la moitié des protestants gros tenanciers et dont l'industrie fait fleurir la présente ville […][310] ».

En cette fin de XVIII[e] siècle, Mazamet fonctionne avec deux pasteurs. Ce qui révèle la vitalité de la communauté réformée, même si son effectif a diminué depuis la révocation de l'édit de Nantes. En effet, Tournier confirme d'après une note du maire de la ville, M. Barthès, qu'au 18 août 1802 (26 thermidor an X) celle-ci compterait 2 225 protestants pour une population totale de 3 170 habitants en 1802 (soit 70 % de la

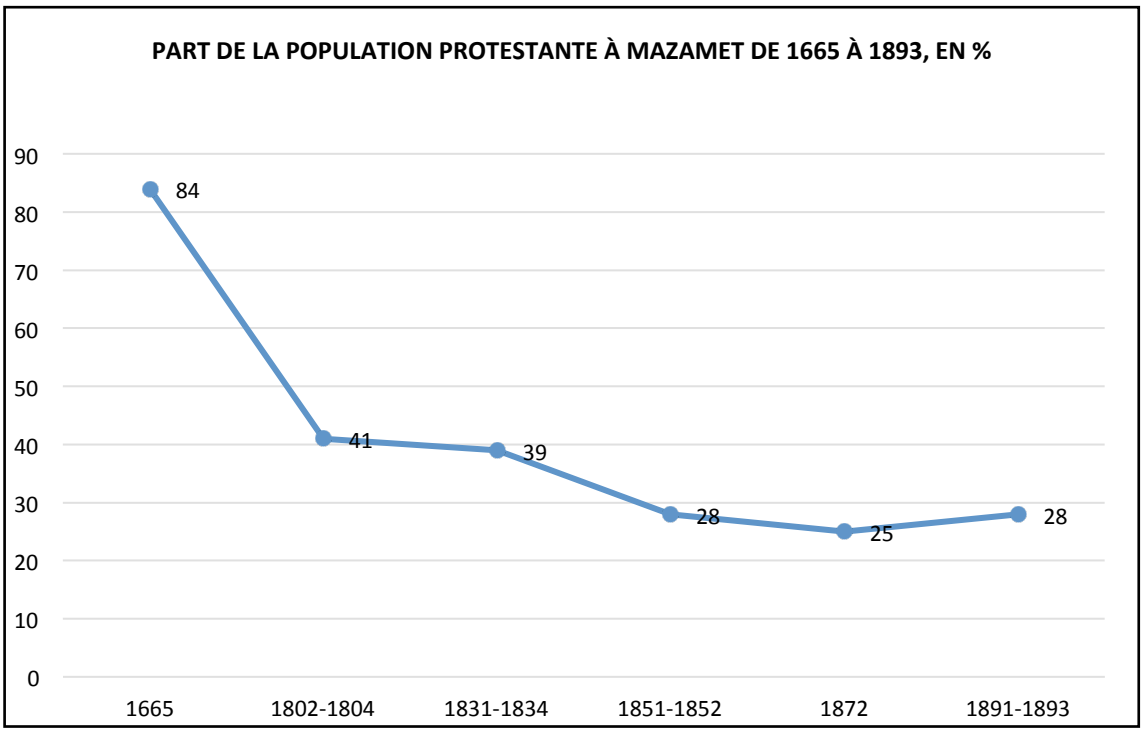
[306] Wikipedia, URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9sert_(protestantisme).
[307] *Ibid.*, p. 112-118.
[308] Claude Cugnasse, *op. cit.*, p. 44.
[309] Gaston Tournier, *Histoire de l'Église…*, *op. cit.*, p. 154.
[310] *Ibid.*, p. 155.

population). Nous devons ici nuancer quelque peu les chiffres. En effet, les relevés officiels d'après la base Cassini de l'EHESS pour cette période mentionnent plutôt une population totale de 5 474 habitants pour la commune (soit 37 % de protestants). En fait, depuis 1665 et surtout 1685, la population réformée de la ville ne diminue pas en valeur absolue mais elle stagne en valeur relative (voir graphiques 10 et 11).

Graphique 10. Évolution de la population de Mazamet du XVI^e^ au XIX^e^ siècle



Graphique 11. Proportion de protestants à Mazamet de 1665 à 1893



Cela nous autorise à penser que l'ouvrage de Gaston Tournier s'inscrit dans un contexte où, depuis plus d'un siècle et demi lorsqu'il écrit, sa communauté religieuse n'est plus majoritaire même si elle demeure dominante en termes de capital économique et culturel. En 1921 la ville compte 13 748 habitants. Elle a donc encore doublé depuis 1831. L'exode rural qui alimente la ville en main-d'œuvre industrielle fournit, essentiellement, des ouvriers catholiques depuis le XIX^e^ siècle. Il faut donc « resserrer les liens » comme l'écrit G. Tournier. D'autant plus que la communauté protestante de Mazamet sort à peine d'une période de tension entre libéraux et orthodoxes. Depuis 1878, les deux Églises se sont séparées et lors de la loi de 1905 l'affaire de la répartition des biens a été réglée devant le tribunal. D'ailleurs, G. Tournier écrit à ce sujet qu'« il est délicat de parler de l'Église actuelle[311] ». Il compare l'attitude des *libristes* à celle des huguenots de 1685 face à la révocation de l'édit de Nantes. Et, par opposition, les *libéraux* sont ici comparés à l'État oppresseur de 1685.

[311] *Ibid.*, p. 208.

C. *NOTICE HISTORIQUE SUR LA VILLE DE MAZAMET* (1937)

Enfin, dans un dernier opus, intitulé *Notice historique sur la ville de Mazamet*[312] Gaston Tournier reprend une partie de ses écrits précédents pour rédiger une brochure de 50 pages avec des illustrations photographiques. Il n'y a pas de sommaire, juste une courte bibliographie ajoutée en fin de volume. Même s'il n'y a pas de titres aux chapitres de cet ouvrage, il est construit selon un plan chronologique.

Le premier chapitre couvre la période de 413, date de « la fondation d'Hautpoul », village qui « a donné naissance à Mazamet[313] », jusqu'en 1503, année de la mort du seigneur de La Nogarède. Soit un chapitre pour onze siècles. Le deuxième chapitre retrace la période de 1517 et des guerres de Religion alors que « Mazamet prospérait et se préparait à se développer[314] » jusqu'en 1794 et « les excès de la Révolution[315] ». Enfin, un troisième chapitre commence en 1801 et évoque le développement industriel de la ville et son essor démographique jusqu'« à l'aurore du XXI^e^ siècle[316] ».

Ce récit du passé de la ville se veut moins *protestantisant* que les précédents. Probablement parce que depuis, un autre notable mazamétain, Édouard Cormouls-Houlès, a écrit lui aussi un ouvrage sur la ville (en 1930) et a essayé de donner une vision moins clivante de la cité. Cependant, G. Tournier ne déroge pas à la règle et, dans sa *Notice* il dresse la liste des hommes qui ont fait Mazamet (voir tableau 13).

Nous sommes donc en présence d'un récit synthétique, qui passe rapidement sur les moments clefs du passé de la ville, d'après l'auteur, et s'intéresse à l'histoire des « grands hommes ». Nous sommes ici dans une pseudo-histoire proche de l'école méthodique mais qui n'en emploie que très peu la méthode (citer ses sources, critiques des documents exploités). Nous sommes donc plutôt en présence d'une production de récit sur le passé aux accents romantiques, dont les héros malheureux mais sauvés par leur idéal, leur foi, demeurent les protestants, et plutôt les protestants évangéliques.

---

[312] Gaston Tournier, *Notice historique*…, *op. cit.*
[313] *Ibid.*, p. 7.
[314] *Ibid.*, p. 19.
[315] *Ibid.*, p. 38.
[316] *Ibid.*, p. 49.

Tableau 13. Les « hommes qui ont fait Mazamet » selon Gaston Tournier, 1937

Nom	Période	Statut/fonction	Religion (ajouté par nos soins)
Athaulphe I[er]	413	roi wisigoth	
Raymond d'Hautpoul	936	seigneur	catholique
Pierre-Raymond d'Hautpoul	1095	seigneur, croisé	catholique
Jourdain de Saissac	1253-1276	seigneur	catholique
seigneurs de Rozet et de La Nogarède	XVI[e]-XVII[e] siècles	seigneurs	protestant converti au catholicisme
Sébastien d'Hautpoul capitaine Nérac	1572 guerres de Religion	seigneurs	catholique/protestant
Rohan/Condé	guerres de Religion	duc et prince	protestant/ catholique
Pierre Bosviel de Lagoutine	1694-1757	commissaire du roi maire perpétuel de Mazamet	catholique
Pierre Olombel	1715-1807	fabricant	protestant
Augustin Pous	1747-1816	abbé et député à l'Assemblé nationale	catholique
Jean- Baptiste Meyer	1750-1830	député à la Convention a voté la mort du roi	catholique
Pierre Vidal	1770-1841	maire	protestant
David Cabibel	1807	fondateur de la Société des casernes	protestant
Pierre-Élie Houlès	1790-1815	industriel à la tête d'une usine de 1 500 employés	protestant
maréchal Jean-de-Dieu Soult	1769-1851	officier qui commande des draps pour les armées impériales aux industriels mazamétains	catholique
Édouard Barbey	1831-1905	officier de marine sénateur, maire, ministre	protestant

II. ÉDOUARD CORMOULS-HOULÈS : *MAZAMET EN 1930*, UN OUVRAGE POUR « VENDRE LA VILLE »

Édouard Cormouls-Houlès publie, en 1931, un ouvrage en trois tomes intitulé *Mazamet en 1930*[317], dans lequel il dresse à la fois un tableau économique, social et culturel de la

[317] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit*.

ville en 1930. Le livre est organisé tel que le sommaire ci-contre l'indique (voir document 1).

L'auteur se présente comme vice-président du comité régional des conseillers du commerce extérieur de la France de la IX^{e} région économique. Il est un des membres de la plus importante famille industrielle de la ville, et protestant libéral. Il est également un personnage éminent à l'échelle régionale. En 1928, le comité régional suscité organise un voyage d'études économiques à Mazamet pour ses membres, peut-être sur la suggestion d'Édouard Cormouls-Houlès. Le livre paru en 1930 sur la ville est la continuation logique de ce voyage.

Il se veut un état des lieux de la ville en 1930, alors qu'elle vient de traverser une crise « sans précédent dans les laines et cuirs » et qu'elle fut dévastée par les inondations. L'œuvre se veut valorisante pour la ville et s'adresse à un public d'hommes d'affaires, de personnes instruites et peut-être de touristes. L'ouvrage est donc divisé en trois tomes : le premier traite des questions économiques et sociales, le deuxième s'attache aux activités de loisirs et aux « forces morales » de la ville ; quant au dernier, il sert d'annexe avec différents plans et textes publicitaires qui mettent en avant les commerçants, les artisans et les professions libérales de la ville. Tout est rapporté : il s'agit davantage d'un catalogue, d'un annuaire, que d'une œuvre littéraire. Mais cet ouvrage est une véritable mine pour le lecteur qui s'intéresse à Mazamet. Qu'il s'agisse des entreprises, des œuvres sociales, des associations sportives ou de la composition des sols, tout est noté, répertorié. Ces trois tomes ne tarissent pas d'éloges sur la cité industrielle et l'on sent bien que l'on veut ici séduire à tout prix. Mais n'essaie-t-on pas de « raconter » également aux habitants de Mazamet qui pourraient le lire ce qu'il faut savoir sur leur ville ?

Document 1. Sommaire de Mazamet en 1930

MAZAMET EN 1930
TOME I

AVANT-PROPOS

PREMIÈRE PARTIE
Mazamet

CHAPITRE I. — Renseignements généraux sur Mazamet

DEUXIÈME PARTIE
Un voyage d'études économiques à Mazamet
des conseillers du commerce extérieur de la France de la IX^{e} région économique

CHAPITRE II. — De l'utilité, pour notre expansion commerciale, des voyages d'études économiques des conseillers du commerce extérieur de la France.
CHAPITRE III. — Voyage d'études économiques à Mazamet (21 juin 1928) des conseillers du commerce extérieur de la France de la IX^{e} région économique.

TROISIÈME PARTIE
Études économiques sur Mazamet
1re série

CHAPITRE IV. — L'industrie et le commerce.
CHAPITRE V. — L'organisation commerciale.
CHAPITRE VI. — L'organisation ouvrière.
CHAPITRE VII. — L'organisation sociale.
CHAPITRE VIII — L'agriculture.

TOME II

TROISIÈME PARTIE
Études économiques sur Mazamet
2^{e} série

CHAPITRE IX. — Le tourisme.
CHAPITRE X. — Le sport.
CHAPITRE XI. — Les manifestations intellectuelles et artistiques.
CHAPITRE XII. — Les forces morales.

QUATRIÈME PARTIE
Les organismes d'expansion commerciale susceptibles de rendre des services à Mazamet

CHAPITRE XIII. — Les organismes d'État et d'initiative privée d'expansion commerciale.
CHAPITRE XIV. — Le comité régional des conseillers du commerce extérieur de la France de la IXe région économique (Toulouse).

CINQUIÈME PARTIE
L'Avenir de Mazamet

CHAPITRE XV. — L'Avenir de Mazamet.

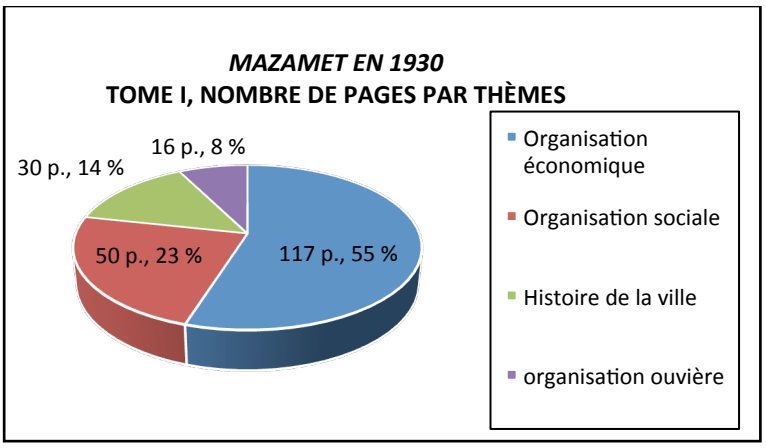
TOME III

Appendices.
Bibliographie.
Plans, cartes et circuits.
Adresses concernant le commerce, l'industrie, l'agriculture, le tourisme, le sport, etc.

Graphiques 12

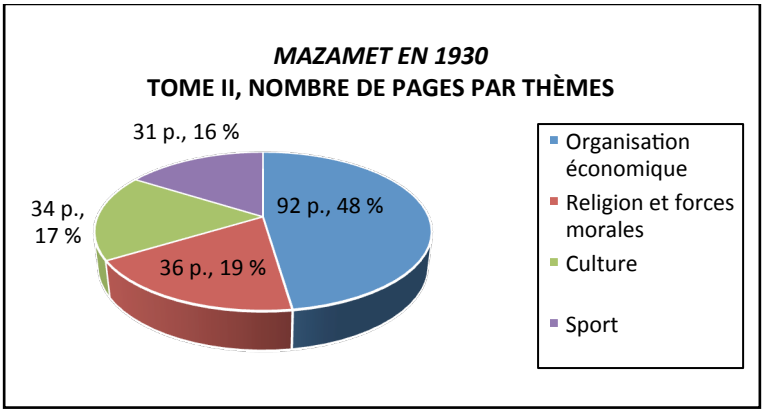
Graphique 12.1.* Mazamet en 1930*, tome I

Nombre de pages par chapitres et pourcentages correspondants

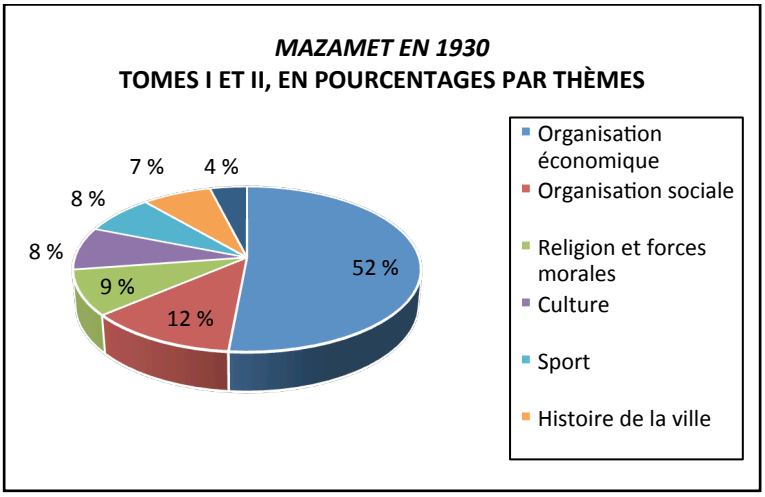


Graphique 12.2.* Mazamet en 1930*, tome II

Nombre de pages par thèmes et pourcentages correspondants



Graphique 12.3.* Mazamet en 1930, *tomes I et II
Pourcentages par thèmes



On note bien, à la lecture des schémas ci-dessus, que la situation économique de Mazamet est prépondérante dans cet ouvrage. Cela semble logique pour un ouvrage qui relate le voyage d'études économiques organisé par le comité régional des conseillers extérieurs de la France de la IX^{e} région économique en juin 1928. L'auteur rend compte ici de ce que fut ce voyage et présente un tableau de ce qu'est la ville en 1928-1930.

On observe ensuite que la place de l'économie (industrie et délainage) est majeure. En effet, 52 % des pages y sont consacrées. Elles relatent en détail l'activité du délainage ainsi que les activités commerciales et financières induites. Pour ce qui est du social, l'auteur y consacre 12 % de son travail et 21 % si on y inclut la partie sur l'organisation ouvrière. Mais, il a jugé bon de dissocier ces deux points. En effet, pour É. Cormouls-Houlès, le social concerne les hôpitaux, les crèches, les couvents de religieuses ainsi que les associations confessionnelles et les colonies de vacances. Il n'inclut pas les syndicats dans cette thématique.

En effet, dans le premier tome de Mazamet en 1930, une fois exposées les caractéristiques économiques de la ville, 39 % des pages sont consacrées à l'organisation sociale de la ville. Édouard Cormouls-Houlès met en avant les différentes instances qui existent pour réguler les inégalités socio-économiques qui existent à Mazamet. Un autre chapitre, de l'ouvrage est celui qui concerne « l'organisation ouvrière » (25 % des pages). Ce thème est à part de celui de « l'organisation sociale ».

Ainsi, il est aisé pour l'auteur de présenter l'originalité présumée du système « paritaire » mazamétain. Il liste donc les *organisations syndicales ouvrières* de Mazamet : la bourse du travail (gérée par la CGT), les syndicats adhérant à la bourse du travail (CGT) et les syndicats non adhérents à cette dernière (la CFTC). Viennent ensuite les *organisations ouvrières* de Mazamet : celles gérées par les ouvriers et le patronat et celles gérées par « les ouvriers seuls ». Enfin, nous trouvons les *organisations patronales et ouvrières* de Mazamet. Comme tout cela peut sembler confus, nous avons donc réalisé un schéma afin de rendre plus lisible « l'organisation ouvrière » de Mazamet (voir schéma 7).

A. Le mazamétain : une « nature » et un passé

« Le Mazamétain est d'abord un montagnard ; ensuite, un montagnard qui n'est pas resté confiné dans ses montagnes ». Il fut « confronté à fréquenter l'étranger constamment » et, enfin, il est « un montagnard languedocien[318] ». Édouard Cormouls-Houlès justifie la « nature première » de ce montagnard ainsi : « L'histoire du montagnard, c'est celle du cadet de famille qui ne trouve ni la fortune, ni même souvent l'aisance dans son berceau et doit s'ingénier pour améliorer ses conditions d'existences[319]. »

Il faut ensuite légitimer cette nature par un passé singulier. D'où des références au passé religieux : « La Guerre des albigeois, la part prise plus tard par le mouvement de la Réforme, prouvent l'indépendance de caractère du peuple. […] Et c'est ainsi que dès les premiers temps de sa fondation, Mazamet devint un petit village industriel et commerçant[320]. » Voici comment est rédigée la présentation sommaire de cette bourgade dans le deuxième tome de l'ouvrage. C'est par le passé de la ville que l'auteur parvient à définir une « nature du Mazamétain » et ce au chapitre intitulé « Les forces morales[321] ». Il semble donc que la « nature » du mazamétain vienne essentiellement de son passé de son adhésion à la foi cathare puis à la foi réformée.

Ce passé, évoqué dans les deux premiers tomes de cet ouvrage, insiste sur les invasions *barbares* du haut Moyen Âge ainsi que celles des Volsques, des Romains, des

[318] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.*, p. 128.
[319] *Ibid.*, p. 130.
[320] *Ibid.,* t. I, p. 26.
[321] *Ibid.*, t. II, p. 127-148.

Wisigoths « qui construisirent la forteresse d'Hautpoul[322] », des Anglais et des Sarrasins. Ces invasions, ou occupations, auraient donc apporté la capacité de reconnaître *l'altérité* au Mazamétain, avant même que Mazamet existe. Pas de chronologie ici, mais le sentiment que ces « étrangers » ont mis « le Mazamétain » en contact avec d'autres. À la suite de ces « invasions » étrangères, ce sont les conflits liés à la religion dans ce territoire « languedocien » qu'Édouard Cormouls-Houlès met en avant. Pour lui, le lien entre les albigeois et la Réforme est évident et révèle « l'esprit indépendant, autant du point de vue politique, […] qu'au point de la liberté de conscience, comme en témoignent à l'époque les sectes des cathares et des albigeois[323]. » L'opposition à un pouvoir politique centré à Paris et un pouvoir catholique centré à Rome à une échelle plus vaste encore montre la nécessité de se singulariser par une mise en récit téléologique.

Cette nature première de « montagnard languedocien » se perfectionne grâce au mouvement de la Réforme, « mouvement qui témoigne de la persistance de l'esprit d'indépendance languedocien[324] ». L'auteur rappelle ici que nombre de métiers étaient alors interdits aux réformés (nous supposons qu'il évoque les XVI-XVIII[e] siècles car il ne mentionne aucune date) et qu'ainsi, ces derniers ont dû se cantonner à l'industrie et au commerce : « leur exemple constituant une émulation pour les catholiques[325]. » Il reconnaît alors que « de part et d'autre le sectarisme était de règle » mais il écrit que ce mouvement de la Réforme avait développé « les forces morales des uns et des autres ». Il en conclut alors, dans un contexte d'écriture où la population catholique est majoritaire à Mazamet, que dans cette ville « un esprit religieux très profond [existe] dans l'ensemble de la population catholique et protestante ». Ainsi, on ne froisse personne car on croit tous en Dieu.

B. …QUI GÉNÈRENT DES VALEURS COMMUNES…

En fait, dans ce récit du passé mazamétain, la ville est comparée à une nation. Et l'auteur d'expliquer, comme nous l'avons déjà noté, que ce sont les *forces morales* qui

[322] *Ibid.*, t. II, p. 131.
[323] *Ibid.*, p. 132.
[324] *Ibid.*, p. 133.
[325] *Ibid.*

déterminent le développement d'un pays. Lorsqu'elles sont en déclin, les civilisations s'effondrent. Il prend pour exemples les Phéniciens, les Égyptiens, les Romains, les Grecs, les Vénitiens, les Espagnols, les Portugais et les Polonais. Au contraire « les Pays-Bas, les Flandres, Hambourg, l'Angleterre, l'Allemagne, le Japon, les États-Unis [connaissent] une prospérité continue » grâce « aux forces morales qui sont à la base du caractère de ces nations[326] ». On amalgame ici des échelles et des statuts différents (de la ville à l'État, en passant par la région) pour justifier, implicitement, le fait que ce sont les territoires de confession protestante qui prospèrent en Europe depuis le XVI^e^ siècle. A contrario, l'auteur n'hésite pas à mettre dans la même catégorie des territoires qui ont connu la prospérité à des périodes différentes (du II^e^ millénaire avant J.-C. au XV^e^ siècle après J.-C.) et de religions diverses (polythéismes et catholicisme) mais non réformée. Des « civilisations » polythéistes grecques et romaines de l'Antiquité jusqu'aux civilisations catholiques, juives et musulmanes de l'Espagne et du Portugal des XV^e^ et XVI^e^ siècles, en passant par celle de la Venise catholique et juive du Moyen Âge, on n'évoque que le déclin.

Ces « forces morales » se retrouvent dans une communauté où tout fonctionne en bonne intelligence d'après l'auteur. Ainsi on note dans l'avant-propos que « les forces morales [ne sont] pas l'un des moindres éléments du développement économique d'une nation ». De même, « à Mazamet, le travail est un honneur[327] ». Il ajoute que « [La ville] est un des centres les plus calmes de France […] grâce à une collaboration constante entre le syndicat patronal, le syndicat ouvrier et la commission mixte[328]. ». La religion contribue à cet état de fait : « À Mazamet le sentiment religieux est très profond dans l'ensemble de la population » et « [ses hommes politiques] sont hommes d'ordre et de progrès tout à la fois[329] ». Nous nous trouvons donc ici en présence d'une communauté d'habitants *essentialisée* quant à son passé et ses valeurs, et dont on veut penser qu'elle est « à part », singulière et que c'est pour cette raison que la ville prospère. Au sujet de la population de Mazamet, l'auteur écrit : « esprit ouvert et entreprenant […] la population

[326] *Ibid.*, t. II, p. 127-128.
[327] *Ibid.*, t. I, p. 27.
[328] *Ibid.*, p. 32.
[329] *Ibid.*, p. 35.

ouvrière est mi-paysanne, mi-industrielle [elle est] animée d'un grand esprit d'économie[330]. »

Lorsque Édouard Cormouls-Houlès évoque de la politique, il note que « pour qu'un pays prospère il lui faut une bonne politique […] Il faut une politique qui ne fasse pas trop de politique[331]… ». On sent bien une certaine méfiance envers la politique qui pourrait être dangereuse et l'on vante les vertus du travail et des forces morales. À savoir qu'en fait, à Mazamet, « beaucoup de conceptions sociales pratiques du socialisme sont appliquées à Mazamet[332] » sans pour autant céder à ses sirènes lors des échéances électorales.

C …ET QUI RENDENT L'AVENIR POSSIBLE

Cette « nature », de fait essentialisante, permet à l'auteur de proposer une réflexion sur l'avenir de la ville. Il rappelle que la crise a touché Mazamet en 1930 mais que la ville n'a été ébranlée « ni dans son moral, ni dans son pouvoir d'achat[333] ». Et ce grâce à « sa tradition de travail, d'effort, de compétence, d'audace réfléchie et d'esprit d'entreprise[334] ». On ne sait jamais de quelle catégorie sociale il traite puisque l'objet du livre est de laisser penser qu'une « petite patrie » mazamétaine existe, telle que définie par Jean-François Chanet[335], (affirmation des différentes composantes du régionalisme : coutumes et mœurs) à l'image des « grandes patries » que sont la nation ou encore les civilisations anciennes citées précédemment. Édouard Cormouls-Houlès est convaincu alors, en 1931, que l'essor mazamétain va perdurer. Et ce pour trois raisons principales : la puissance financière de Mazamet en premier lieu ; la proximité de Carmaux et d'Albi (qui alimentent la ville en charbon) ensuite ; enfin la mentalité des ouvriers et des patrons : « […] les premiers comprenant qu'il est de leur intérêt de ne pas créer de troubles sociaux, les seconds qu'il est de leur devoir de remplir vis-à-vis de leur personnel leurs obligations morales et sociales[336] ». De façon plus claire encore, il insiste sur le rôle de « l'élite » de la cité industrielle : « la prospérité d'une nation est

[330] *Ibid.*, t. II, p. 140.
[331] *Ibid.*, t. I, p. 150.
[332] *Ibid.*
[333] *Ibid.*, p. 185.
[334] *Ibid.*, p. 186.
[335] Jean-François Chanet, *op. cit.*
[336] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.*, p. 190.

fonction de son élite. Il en est de même pour une ville. [337] » Il explique que cette élite, qu'il ne définit pas réellement, ne doit pas se voir comme un ensemble de « privilégiés de la naissance et de la fortune[338] », ni comme une caste. Et de dresser des catégories d'élite : celle des « anciens patrons et de la vieille bourgeoisie », ensuite celle « des employés et ouvriers intelligents » celle « des ouvriers ou de leurs enfants qui deviennent patrons » et enfin celle « des étrangers qui viennent créer des affaires à Mazamet ». Une fois encore, il donne à voir que chacun peut faire « élite » à partir du moment où c'est dans l'esprit du développement industriel de la ville.

D. L'INFLUENCE DU FÉLIBRIGE : UN PASSAGE OBLIGÉ

Dans une région où, en 1930, la majorité de la population s'exprime en patois, en occitan languedocien pour être précis, Édouard Cormouls-Houlès n'omet pas de mentionner nombre de chants ou de poèmes occitans dans le troisième tome de son ouvrage. Il utilise la graphie félibre (celle où on écrit comme on parle, graphie phonétique). Cette graphie est n'est pas approuvée par les spécialistes de cette langue dont la grammaire et la syntaxe demeurent relativement complexes. Pour rendre ce propos plus clair, voici un exemple tel que rédigé dans *Mazamet en 1930*, puis rédigé avec la graphie languedocienne, et la traduction qui va avec :

Et dins la Citat, beyrés l'artisan,	*E dins la Citat, veiretz l'artisan,*	Et dans la ville vous verrez l'ouvrier
Amaï lou patrou courré à las usinos.	*Amb lo patron correr a las usinas.*	Avec le patron courir aux usines
Prep dé l'atelié coumo d'ünitsan	*Près del talhèr coma d'un essaim*	Près de l'atelier comme d'un essaim
S'éntén lou roum roum dé grossos machinos.	*S'entend lo rom rom de grossas maquinas.*	On entend le bruit des grosses machines
Païs fécoundent dal founs al soumét	*Pais fecondant [néologisme] del fons al sommet*	Pays fécond des fontaines aux sommets
Toutis aïmen lou : bibo Mazamét[339]*.*	*Totis aiman lo : viva Mazamet.*	Nous l'aimons tous : vive Mazamet !

Il donne à lire *Lou Rainard escapat de las Proumenados* (« Le renard échappé de La Promenade »), et à chanter deux *Mazamétolo* (hymne mazamétain), un Noël

[337] *Ibid.* p. 195-196.
[338] *Ibid*.
[339] *Ibid.*, t. III, p. 43.

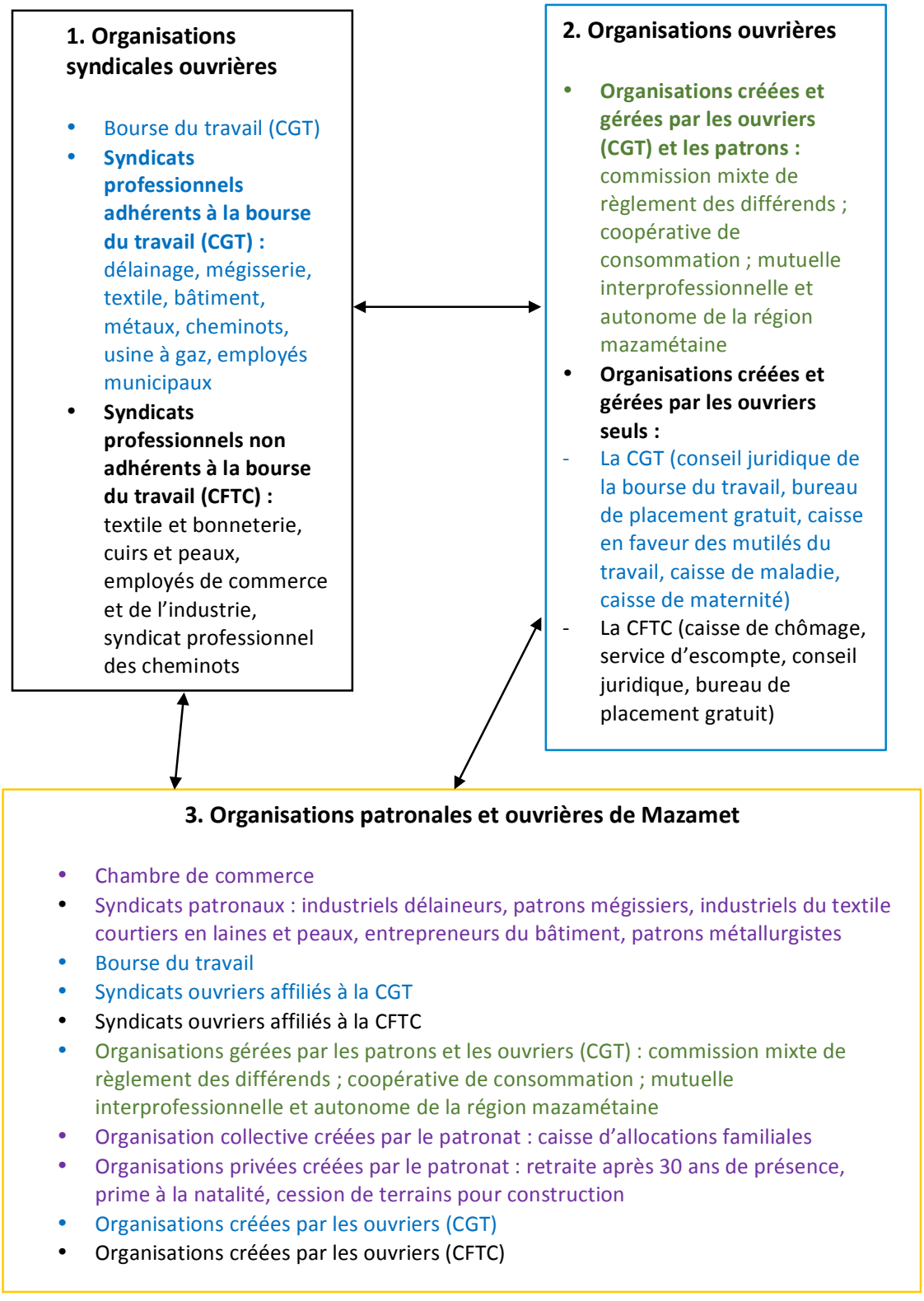
languedocien intitulé *Bénès dounc bézé aquel maïnaxé* (« Venez donc voir cet enfant »), *Rouseto* (« Rosette »), *Perqué sios tan poulido* (« Parce que nous sommes si jolies »).

Nous observons ici une francisation du languedocien (patron, fécondant, vive) qui fait que certains noms doivent être « patoisés » afin d'être compris. On est dans un processus d'hybridation de dialecte. Ce qui est à remarquer, c'est que le félibrige, mouvement porté par F. Mistral dès 1854 et qui disparaît en 1914, semble se positionner dans une ambivalence quant au fond de son discours. Le glissement de la défense d'une langue au nom d'une culture méridionale à sauver (face à la mise en place de la nation, à la suite de la défaite Sedan en 1870 notamment) s'opère vers la défense d'un peuple, d'une race, d'une patrie. C'est ce que tente d'expliquer Philippe Martel lorsqu'il écrit que « Mistral et ses amis entendent donc bien signifier que leur Midi n'est pas seulement une province disposant d'un dialecte particulier, mais bien un peuple, un *pople,* une *raço* avec sa langue, son caractère et ses intérêts propres[340] ».
Les félibres s'appuient sur des épisodes du passé qui font sens pour eux dans le Midi (les troubadours, la croisade contre les albigeois) dans le but de construire une identité provençale. De la même manière, nos auteurs mazamétains se réfèrent aux « rois de la montagne » dès le V^e^ siècle, ainsi qu'à la croisade contre les albigeois puis, enfin, à l'apparition de la Réforme comme moments structurant une identité, une « race » mazamétaine, rebelle contre l'autorité de l'État et de l'Église catholique. Proposer des poèmes et des chants « patoisés » rédigés en dialecte provençal, c'est lutter contre la disparition de ce patois qui est bien loin tout de même du languedocien du XII^e^ siècle. C'est faire l'amalgame avec la langue d'une élite médiévale et celle de groupes plus populaires (paysans ou ouvriers) de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle. C'est lutter contre « la dépopulation des campagnes […] [qui] gonfle en revanche les villes, lieu du mélange cosmopolite et de la subversion[341] ».
C'est surtout mettre en avant un dialecte que les notables économiques et politiques de Mazamet ne parlent pas, surtout pas ! Ce serait le signe d'un abaissement à la culture populaire dont on ne veut toutefois pas forcément partager les codes, même si tous les Mazamétains forment une communauté *unie et laborieuse*.

---

[340] Philippe Martel, « Le félibrige : un incertain nationalisme linguistique », *Mots, Langue(s) et nationalisme(s)*, n° 74, mars 2004, p. 43-56. URL : http://journals.openedition.org/mots/4273.
[341] *Ibid.*, p. 53.

Schéma 7. L'organisation ouvrière à Mazamet en 1930, d'après É. Cormouls-Houlès (p. 166-168)



III. DEUX AUTEURS INSPIRÉS PAR LES ÉCRITS D'UN HOMME DU XIX^{e} SIÈCLE : JACQUES MIQUEL ET SA *NOTICE SUR LA COMMUNE DE MAZAMET ET SON CHEF-LIEU* (1880)

Il est à noter que Gaston Tournier et Édouard Cormouls-Houlès, précédemment cités, comptent parmi leurs sources les ouvrages de l'un et de l'autre ainsi que l'ouvrage d'un troisième auteur, Jacques Miquel intitulé *Notice sur la commune de Mazamet et son chef-lieu* [342] . La commune compte alors, d'après le recensement de 1876, 14 168 habitants dont près de 4 000 vivent à la campagne.

Jacques Miquel était géomètre et membre de la société d'archéologie de Mazamet. Lorsqu'il rédige cette notice en 1880, il tente de donner, à la fois une image précise de ce qu'est la ville à la fin des années 1870, mais il en présente également la situation géographique et historique. Géomètre de profession, l'urbanisme l'intéresse essentiellement. Son ouvrage s'organise ainsi : un chapitre (chapitre I) présente les « origines de la ville » ; deux chapitres évoquent ensuite des procès liés à des propriétés foncières (chapitres II, III) ; un autre chapitre évoque les fortifications de Mazamet et la période médiévale (chapitre IV). Le chapitre V traite des guerres de Religion ; les deux avant-derniers chapitres (VI et VII) concernent des travaux d'urbanisme de la ville. Le dernier chapitre (VIII) dresse les biographies de personnalités importantes de la région : celles des seigneurs d'Hautpoul, des Jourdain de Saissac, des Rozet de La Nogarède, des Bosviel de Lagoutine, du curé Pous, et des familles Meyer et Houlès.

Nous nous intéressons ici plus particulièrement aux chapitres I, V et VIII de cet ouvrage.

Afin de dresser un état des lieux de la ville, Jacques Miquel a utilisé comme sources les écrits d'un homme d'Église, Pierre des Vaux-de-Cernay. Cet homme est « moine de l'abbaye cistercienne des Vaux-de-Cernay, il est le neveu de Guy, abbé de ce monastère et évêque de Carcassonne en 1212. Il suit son oncle lors de la quatrième croisade et revient en France en 1206[343] ». Pierre des Vaux-de-Cernay écrit une *Histoire des albigeois et gestes de noble Simon de Monfort,* durant les années 1213-1218. Cet

[342] Jacques Miquel, *Notice sur la commune de Mazamet et son chef-lieu, Mazamet*, impr. Cambon, 1880. Rééd. Nîmes, Lacour-Ollé, 2001.

[343] Laurent Brun, *Archives de littérature du Moyen Âge*, 2014. URL : https://www.arlima.net/mp/pierre_des_vaux-de-cernay.html [consulté le 10 janvier 2018].

ouvrage est traduit du latin au français par Arnaud Sorbin et publié en 1569. Les manuscrits sont consultables, à la fin du XIX^e^ siècle, aux Archives nationales.

Pour écrire sur le passé de Mazamet, Jacques Miquel s'appuie également sur les écrits de Jean de Bouffard-Madiane, dont les *Mémoires sur les guerres civiles du duc de Rohan, 1610-1629*. Il s'inspire aussi de ceux de Louis Lacour de La Pijardière, archiviste et bibliothécaire à Montpellier, transmis à Jacques Miquel par Camille Laforgue (1829-1903), majoral du félibrige en 1881 et écrivain occitan. Jacques Miquel consulte encore des sources épistolaires et il utilise des actes de justice, des comptes rendus de conseils municipaux mazamétains ainsi que des témoignages de contemporains. Enfin, il semble s'appuyer sur des auteurs locaux tels que M. Maurice Bastié pour évoquer Graulhet[344] et M. Jammes de Lagoutine concernant le curé Pous[345].

Comme nous pouvons le constater, J. Miquel, afin d'écrire une notice sur la commune de Mazamet, s'appuie sur des sources diverses et applique une méthode propre aux « diseurs » d'histoire du XIX^e^ siècle : à savoir, une histoire qui commence à diversifier ses sources mais qui n'en est pas encore à la confrontation ni à la critique de celles-ci. *L'Introduction à la méthode historique*, de Langlois et Seignobos, ne paraît qu'en 1898. En 1880, c'est Jules Michelet qui tente d'écrire une histoire de France, dans la mouvance des « romantiques », et il n'est pas sûr que Jacques Miquel ait eu accès à celle-ci. Il lui a préféré celle des félibres, peu appréciée par Jules Michelet.

A. UN PASSÉ PROCHE DE LA LÉGENDE FÉLIBRÉENNE

Miquel retrace « une histoire » de Mazamet à partir d'événements clefs pour lui, en utilisant ce que ses sources lui donnent à lire.

Pour commencer, il est question d'une ville dont le village d'Hautpoul est le berceau, « bâti, dit-on, en 413, par Ataulphe I^er^, roi des Wisigoths[346] […] ». Une note de bas de page permet de préciser qui est Ataulphe mais sans citer de sources. L'intérêt est de faire le lien avec la prise d'Hautpoul, en 1212, par Simon de Montfort. Ainsi, d'Ataulphe on passe à la croisade contre les albigeois puis à « la guerre contre les Anglais » qui, pour Jacques Miquel est datée de 1337 à 1347 : il s'agit de justifier la qualification de guerre de Cent Ans.

---

[344] Jacques Miquel, *op. cit.*, p. 180.
[345] *Ibid.*, p. 182.
[346] *Ibid.*, p. 16.

Dans un deuxième temps, il raconte les guerres de Religion entre catholiques et protestants. Cette partie occupe quarante pages de l'ouvrage. Il y est précisé que « les catholiques, maîtres de Castres et de Mazamet pendant les premières périodes de notre discorde civile, eurent le dessous pendant la seconde[347] ». Nombre de noms ralliés à la religion prétendue réformée sont évoqués comme Guillot, Villette et Rozet. Ainsi, J. Miquel conclut que « [entre 1565 et 1569] la religion catholique fut abolie de notre pays jusqu'en 1629 » et reprenant les mots de M. de La Pijardière, il évoque « ce pays-là, ou depuis 60 ans [depuis 1569] la messe n'a été dite et ne paraît aucun vestige de la religion catholique[348] ». Confrontant ces sources, il nous permet de comprendre que la population de Mazamet se convertit majoritairement au protestantisme dès le XVI^e siècle.

Un troisième temps permet d'évoquer le XIX^e siècle au chapitre VII avec « [l']Accroissement de la ville de Mazamet ». Et les « usines » apparaissent[349] avec l'évocation du partage de l'eau de l'Arnette. Jacques Miquel reprend un tableau dressé par M. Liely, agent-voyer à Mazamet. Ce dernier compte 13 usines qui ont besoin d'eau pour l'activité textile. Les noms d'Olombel, Barbey, Cormouls, Cormouls-Houlès, Caraguel, Sabbatié, Galibert, Fourgassié et Vidal apparaissent comme les propriétaires de ces usines en 1857, année de mise en service du chemin de fer à Mazamet.

Enfin, deux parties concluent ce chapitre en évoquant deux figures qui semblent « fondatrices » à l'auteur pour expliquer l'essor de la ville. Ainsi il note : « Le Commerce faisant de nouveaux progrès grâce à l'impulsion de monsieur Houlès, fournisseur du gouvernement, ce grand manufacturier installa des métiers en fer dans sa filature de Saint-Sauveur. […] C'est le Maréchal Soult qui avait permis à M. Houlès une soumission de draperie pour l'armée et qui avait ainsi procuré plus de travail à la classe ouvrière de notre chef-lieu et de ses environs[350]. » Nous retrouverons ces deux figures au cours de notre réflexion quant à la mise en récit du passé. Mais ici, un individu protestant, M. Élie Houlès, et un individu catholique, M. René Reille, duc de Dalmatie, sont évoqués afin de montrer que des hommes de religions différentes ont œuvré ensemble pour l'essor de la ville. Jacques Miquel écrit d'ailleurs que « Monsieur

[347] *Ibid.*, p. 91.
[348] *Ibid.*, p. 102.
[349] *Ibid.*, p. 132.
[350] *Ibid.*, p. 161.

Houlès avait accepté les fonctions de maire à la demande du maréchal Soult[351] ». Véridique ou pas, cette association est intéressante à questionner dans le contexte du début de la III^e^ République, république qui peine à se mettre en marche en 1876.
Et cette République qui a besoin de mettre en place un récit fondateur, fait miroir à la « petite patrie » de Mazamet. Jacques Miquel termine son ouvrage par neuf biographies de personnes ou familles essentiellement protestantes. Une histoire des « grands hommes » qui, du Moyen Âge au XIX^e^ siècle auraient « fait » Mazamet. Parmi lesquels un prêtre catholique, le curé Pous, député du clergé aux États généraux en 1789 qui « contribua beaucoup à faire connaître Mazamet comme ville de commerce et comme ville d'avenir[352] ».

B. RACONTER LE PASSÉ DU PRÉSENT OU UN PASSÉ POUR DES PRÉSENTS ?

Si nous avons insisté sur l'ouvrage de Jacques Miquel c'est parce qu'il a fortement orienté l'écriture des ouvrages de deux auteurs cités précédemment. En effet, si nous analysons le passé de Mazamet tel qu'Édouard Cormouls-Houlès et Gaston Tournier nous le donnent à voir dans leurs ouvrages, parus respectivement en 1901, 1921, 1931 et 1937, nous remarquons quelques points essentiels et des évolutions quant à la fabrique du récit (voir schéma 8).

Tous les deux s'attachent à revenir en introduction aux origines de la ville. Dans les deux ouvrages on évoque le village d'Hautpoul comme berceau de Mazamet. Gaston Tournier reprend mot pour mot ceux de Jacques Miquel en expliquant, qu'« on attribue la fondation d'Hautpoul en 413 à Athaulphe I^er^, ce roi des Wisigoths, qui avait assisté, en 408 à la prise de Rome par Alaric[353] » là où Miquel écrit en 1879 « Hautpoul, bâti, dit-on, en 413, par Ataulphe I^er^, roi des Wisigoths […] » et précise en note de bas de page que « cet Athaulphe ou Ataulf, avait assisté, en 408 à la prise de Rome par Alaric[354] ». Édouard Cormouls-Houlès, pour sa part, s'attarde moins sur ce point : il

[351] *Ibid.*, p. 185.
[352] *Ibid.*, p. 180.
[353] Gaston Tournier, *Notice historique…*, *op. cit.*, p. 7.
[354] Jacques Miquel, *op. cit.*, p. 16.

explique les « origines » de Mazamet en remontant aux temps « féodaux[355] » et reprend alors les écrits de Gaston Tournier.
Les éléments structurants de ce passé demeurent bien la croisade contre les albigeois ; les guerres de Religion des XVI^e^-XVII^e^ siècle jusqu'à l'abrogation de l'édit de Nantes ; l'essor industriel de la ville au XIX^e^ siècle. Jacques Miquel évoque avant eux cet essor mais, écrivant près de cinquante ans avant Gaston Tournier et Édouard Cormouls-Houlès, il n'a pas la vision de l'essor mazamétain qui est celle des années 1930.

Enfin, après avoir proposé des origines à la ville, on s'attarde sur les hommes « illustres » nécessaires à l'élaboration du récit.
Pour Jacques Miquel il s'agit d'Ataulphe I^er^, de la famille d'Hautpoul, de Jourdain de Saissac, de la famille Rozet de La Nogarède, de Bosviel de Lagoutine père et fils, du curé Pous, du maréchal Soult, de Jean- Baptiste Meyer et de Pierre-Élie Houlès[356].
Pour Gaston Tournier le panthéon se compose d'Athaulphe I^er^, de Raymond d'Hautpoul, de Pierre-Raymond d'Hautpoul, de Jourdain de Saissac, des seigneurs de La Nogarède et de Rozet, de Pierre Bosviel de Lagoutine, de Pierre Olombel, d'Augustin Pous, de Jean- Baptiste Meyer, de Pierre Vidal, de David Cabibel, de Pierre-Élie Houlès, du maréchal Jean-de-Dieu Soult et d'Édouard Barbey.
Pour Édouard Cormouls-Houlès enfin, les « principales personnalités auxquelles Mazamet doit, dans le passé, son essor économique » sont « pour le textile » : Pierre Olombel et Pierre-Élie Houlès ; « pour le délainage » : Augustin Périé, Hippolyte Mas, Fortuné Landry Garric, Joseph Poursines et Charles Sabatié ; « pour l'agriculture » : Gaston Cormouls-Houlès ; « pour les organismes économiques » : Ferdinand Cormouls-Houlès (père du précédent), Édouard Alba-La Source, Édouard Bonnet, Albert Rouvières ; pour les « représentants politiques » : Édouard Barbey et le baron René Reille ; « pour l'histoire » : le maréchal Soult, duc de Dalmatie. Il s'agit ici de personnage ayant vécu aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles et, essentiellement, des acteurs économiques.

Nous avons rassemblé ces noms dans un tableau afin de vérifier ceux qui sont nommés par les trois auteurs, en ne perdant pas de vue qu'ils n'écrivent pas tout à fait à la même

[355] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.*, t. I, p. 20.
[356] Jacques Miquel, *op. cit.*, p. 164-185.

époque (voir tableau 14). Seuls Pierre-Élie Houlès et le maréchal Jean-de-Dieu Soult sont nommés par les trois. Édouard Cormouls-Houlès insiste sur des figures contemporaines, là où Gaston Tournier reprend tous les noms cités par Jacques Miquel, et ajoute ceux qui sont apparus après 1880. Il rajoute trois noms à la liste, ceux de trois notables protestants industriels ou élus.

Tableau 14. Les « grandes figures » mazamétaines

Personnages clefs	Cités par		
	J. Miquel	**G. Tournier**	**É. Cormouls-Houlès**
Athaulphe I^{er}	×	×	
Raymond d'Hautpoul	×	×	
Pierre-Raymond d'Hautpoul	×	×	
Jourdain de Saissac	×	×	
seigneurs de Rozet et de La Nogarède	×	×	
Pierre Bosviel de Lagoutine	×	×	
Pierre Olombel		×	×
Augustin Pous	×	×	
Jean- Baptiste Meyer	×	×	
Pierre Vidal		×	
David Cabibel		×	
Pierre-Élie Houlès	×	×	×
maréchal Jean-de-Dieu Soult	×	×	×
le baron René Reille			×
Édouard Barbey		×	×

D'après Jacques Miquel, Édouard Courmouls-Houlès et Gaston Tournier (de 1880 à 1937)

En fait, il semble que les écrits de cette période s'inspirent les uns des autres, et s'inspirent beaucoup de Jacques Miquel pour ce qui concerne le passé de Mazamet. Gaston Tournier et Édouard Cormouls-Houlès le citent dans leurs bibliographies. Ils se citent également entre eux.

Ces deux hommes ont tout de même effectué des recherches aux Archives nationales, départementales et municipales. Ils ont lu des revues économiques ou religieuses ainsi que des ouvrages écrits au XIX^{e} siècle pour la plupart. Mais cela davantage *pour décrire leur « présent » que pour vérifier leur « passé »*. D'où une sorte d'acceptation implicite d'un passé mis en mots par Jacques Miquel sans le questionner ni le remettre en cause : ce récit de 1880 permet de *légitimer le présent*. En effet, on écrit l'histoire d'une ville

qui « explose » économiquement, il lui faut donc des « ancêtres » et des faits d'armes à la hauteur : un roi Wisigoth qui a participé à la chute de Rome ; des habitants combattant les armées du roi au XIII^{e} siècle et se reconnaissant dans la religion cathare : « rebelles » et fiers de leurs différences ; une population majoritairement protestante dès le XVI^{e} siècle, qui se bat pour imposer sa religion dans la région mazamétaine où elle est rapidement majoritaire. Ce qui montre ainsi que cette population mazamétaine se bat contre l'autorité dominante de l'Église catholique ou de l'État.

De fait, en s'attachant aux biographies de personnalités qui ont marqué ce passé, on peut expliquer dès 1880 puis en 1921, 1930 et 1937 la *singularité* de Mazamet et le fait qu'il soit normal qu'elle connaisse un tel succès économique. Cette première phase de mise en récit du passé de Mazamet accorde bien à la ville des ancêtres fondateurs et une histoire, plus ou moins attestée dès la fin de l'antiquité et au Moyen Âge. Elle semble nécessaire pour légitimer la cohésion et l'unité de la ville (voir schéma 8).

Une question se pose tout de même : de qui écrit-on « l'histoire » dans ces ouvrages ? On y évoque surtout ceux qui « ont fait la ville », à savoir les industriels, les élus, les notables, en majorité protestants. Mais *quid* du reste de la population ? Les paysans sont absents. Les ouvriers ne sont évoqués que comme main-d'œuvre sérieuse attachée au succès économique de la cité. Il faut peut-être leur laisser la place qui leur est due quant au passé de Mazamet.

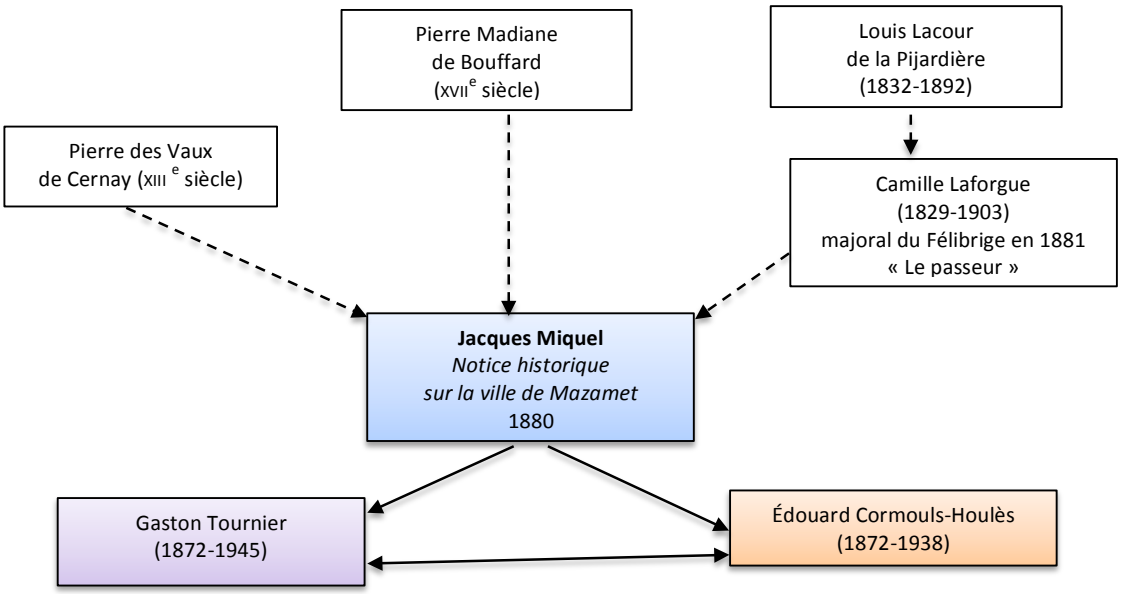
Schéma 8. Voir page suivante

Légende

A été lu par

Source consultée par J. Miquel, via un passeur éventuellement

Structuration de la mise en récit d'un passé mazamétain de 1880 à 1940



Un récit *protestantisant* du passé de la ville Mazamet

Mazamet doit « tout » à sa communauté protestante

Un récit clivant

Un récit basé sur les événements et les « grands hommes »

Un récit qui donne à voir les tensions entre communautés protestantes au début du XX^e siècle

Un récit tourné vers le passé

Un récit qui évoque les origines de la ville de façon succincte et qui met en avant « les grands hommes » et « l'élite » de la ville au service de l'essor économique et commercial de Mazamet

Un récit qui préfère aux valeurs protestantes celles des « forces morales » de la ville

Un récit qui tente d'unifier la communauté d'habitants à travers une langue commune (le patois) au service d'une communauté de destins, d'une « petite patrie »

Un récit ambivalent plutôt tourné vers l'avenir

Une ville dont le passé est porteur d'un destin exceptionnel, grâce notamment à son « esprit rebelle » depuis le XII^e siècle

Une ville qui doit son essor à des hommes d'exception, protestants pour la plupart

Une ville fondée sur des valeurs : le travail, la famille, la religion,
Une ville où règne la concorde, où *on ne fait pas de politique*

CHAPITRE VI
LE PASSÉ DE MAZAMET MIS EN SCÈNE, À LA RECHERCHE DES ORIGINES : LE CENTENAIRE DU DÉLAINAGE, JUIN 1951

Le commencement est historique. L'origine est mythique[357].

Du 6 au 10 juin 1951, se tient à Mazamet le Congrès international du délainage. Il est organisé dans cette ville « à l'occasion de son centenaire », comme mentionné sur les en-têtes des documents officiels[358]. Durant cinq journées, les festivités et réunions de travail se succèdent dans la ville. À l'initiative de ce congrès, nous trouvons probablement la chambre de commerce et d'industrie (créée en 1892 pour Mazamet) ainsi que l'État.

Le contexte de la tenue d'un tel événement à Mazamet est singulier à plusieurs échelles.
À l'échelle internationale, le monde et l'Europe sont clivés en deux camps en 1951 : le camp des démocraties populaires, communistes, autour de l'URSS et le camp des démocraties libérales, autour des États-Unis, nouvel État fort de l'après-guerre. L'Europe, qui a perdu son rôle de leader dans le monde occidental, est ruinée. Pour soutenir le redémarrage de son économie, le plan Marshall est mis en œuvre dès l'été 1947. Ce plan d'aide est financé par les États-Unis.
À l'échelle nationale, la IV^{e} République est en place depuis près de cinq ans avec des gouvernements instables qui se succèdent (12 gouvernements se sont alors déjà succédé

[357] Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 174.
[358] Arch. dép. du Tarn, 511 W 42.

depuis le 16 décembre 1946). En juin 1951, le président de la République est Vincent Auriol, et le président du conseil est Henri Queuille (Parti radical-socialiste). Sur le plan économique, les enjeux sont énormes : il faut reconstruire l'économie du pays, réduite à peau de chagrin durant la période de l'occupation allemande sous le régime de Vichy et par les ravages de la guerre. L'État joue donc un rôle de relais essentiel auprès des instances internationales afin de respecter les accords (Fonds monétaire international, accord général sur les tarifs douaniers et le commerce [GATT]) et les villes industrielles du pays. Il faut donc injecter de la monnaie pour aider, soutenir la relance, notamment dans une ville comme Mazamet.

En effet, à l'échelle locale, les outils industriels n'ont pas été détruits ni mis directement au service de l'occupant allemand : l'industrie n'a pas complètement cessé de fonctionner pendant les années d'Occupation. Malgré la diminution des échanges avec l'hémisphère sud, certaines usines continuent à fonctionner grâce au remplacement de la matière première par les genêts et les peaux de lapins ; il semble également qu'un approvisionnement en peaux fut possible par l'intervention d'un intermédiaire lié avec l'Occupant[359]. Quoi qu'il en soit, l'appareil de production demeure intact en 1945. De fait, en 1951 à Mazamet, le commerce avec les pays fournisseurs de peaux de mouton a repris. Depuis 1946, entre 40 000 tonnes et 50 000 tonnes de peaux sont traitées chaque année. Même si la guerre de Corée fait considérablement augmenter le cours des prix des peaux en 1951, dès 1953 les échanges reprennent de façon normale[360].

Sur le plan politique, l'ancien conseil municipal issu de la Libération, aux couleurs politiques plurielles, a laissé la place à un nouveau conseil municipal (suite au décès du maire Henri Gardet) dont la majorité est issue des rangs du Mouvement républicain populaire (MRP) et des Républicains indépendants.

C'est donc dans cette pluralité d'échelles temporelle que s'ouvre, le 6 juin 1951, le centenaire du délainage à Mazamet. Pour certains témoins, c'est lui le responsable du déclin de la ville (« Les étrangers qui sont venus au centenaire ont pris toutes nos idées[361] »). Il a donné son nom à une cité ouvrière, la cité du Centenaire. Il commémore

[359] Jérôme Montsarrat, *la Collaboration et sa mémoire dans le département du Tarn, 1940-1945*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1998, p. 119.
[360] Rémy Cazals, *Cinq siècles…*, *op. cit.*, p. 188-189.
[361] Témoin interrogé en août 2014.

donc une activité économique dont l'origine remonterait à 1851. Mais, qui a donc décrété cela ?

Il est possible que ce congrès international ait émané à la fois d'une demande locale des délaineurs et des mégissiers mazamétains (qui ont repris leurs activités rapidement après l'Occupation pour certains, ou l'ont accélérée pour ceux qui ne l'ont jamais vraiment arrêtée) et à la fois de l'État qui trouve, avec Mazamet, un bon produit d'appel pour « vendre » la reconstruction française, notamment vers les investisseurs étrangers. Ce congrès s'adresse essentiellement, comme le montrent les tableaux 15 et 16, aux exportateurs et industriels étrangers mais également aux délégations diplomatiques étrangères ainsi qu'aux hauts fonctionnaires français.

Tableau 15. Budget prévisionnel du Congrès international du délainage
6-10 juin 1951

Postes budgétaires	Somme estimée	Demande de subventions
Frais I		
Frais de voyage des délégations	9 359 000	9 359
Voyages des épouses	3 120 000	×
Frais de repas et deréception des délégués (pour 500 personnes)	1 500 000 → 3 000 F/personne	750 000
Frais de repas des ouvriers (pour 2 500 personnes)	1 250 000 → 500 F/personne	×
Frais II		
Communication (affiches, programmes, souvenirs, etc.)	2 650 000	2 650 000
Frais III		
Frais exposants et expositions	18 250 000	12 millions
Frais IV		
Transports délégués et épouses (12 cars chaque jour)	222 000	×
Frais V		
Présentation des modèles du délainage (10 mannequins, confection, orchestres, etc.)	705 000	
Médailles du travail pour 200 ouvriers	120 000	120 000
Équipe de rugby de Bradford	800 000	×
Feu d'artifice	100 000	×
Frais VI		
Aménagement des salles de repas, salle concert, théâtre	3 500 000	1 750 000
Frais VII		
Accueil	200 000	×
Frais VIII		
Frais d'organisation (dont personnel, assurances, etc.)	5 200 000	5 200 000
Imprévus	4 000 000	2 000 000
TOTAL	**51 000 000**	**33 000 000**

Tableau 16. Programme du Congrès international du délainage
6-10 juin 1951

Programme du Congrès international du délainage, Mazamet, 6-10 juin 1951	**8 juin 1951**
	Matin *Hommes :* deuxième séance de travail, visite d'une usine de délainage. Exposition sur le délainage *Dames :* circuit touristique **Midi** Déjeuner du « Centenaire » au magasin des établissements Philippe Rives **Après-midi** Pose de la 1re pierre de la cité du Centenaire, remise des médailles du travail aux ouvriers du délainage **Soirée** Garden party au parc de la Molière (propriété de la famille Tournier)
6 juin 1951	**9 juin 1951**
Soirée (« tenue de soirée recommandée ») Récital, visionnage du film *Lou mas aïmat* à l'entracte	**Matin** *Hommes :* troisième réunion de travail et présentation des conclusions Visite d'une usine textile *Dames :* circuit touristique **Après-midi** (15 heures) Match de rugby : l'équipe des internationaux français contre le Sporting club mazamétain **Soirée** Visite de la cité de Carcassonne
7 juin 1951	**10 juin 1951**
Matin *Hommes :* réunion de travail sur les méthodes de conservation des peaux. Visite d'usines *Dames :* circuit touristique **Après-midi** Inauguration de l'exposition : « le mouton dans l'art, de la préhistoire à nos jours » au musée Goya de Castres, vin d'honneur à la mairie de Castres **Soirée** (« tenue de soirée obligatoire ») Soirée dansante à l'Apollo, offerte par la chambre de commerce de Mazamet	**Après-midi** (15 h 30) Match de foot entre l'équipe de Bradford et le Sporting olympique mazamétain **Soirée** Repas au capitole de Toulouse, puis spectacle

I. LE CENTENAIRE : L'INVENTION DES ORIGINES ?

A. UNE COMMÉMORATION POUR LÉGITIMER MAZAMET OU UNE VITRINE POUR « VENDRE » LA FRANCE ?

1. 1851 ou le mythe des origines

Du 6 au 10 juin 1951, on fête à Mazamet le « Centenaire du délainage, 1851-1951 ». Lorsqu'on lit les documents de préparation de cette manifestation, conservés aux

archives départementales du Tarn[362], on observe que l'intitulé qui figure sur certains documents évoquent plutôt le « Congrès international du délainage ». Comme il semble que peu de villes dans le monde, en 1951, vivent de l'activité du délainage, on demeure sceptique quant à cet intitulé. Si quelques villes en France ont vécu grâce à l'industrie lainière (Elbeuf, Louviers, Roubaix-Tourcoing…) Mazamet demeure la seule ville à continuer à vivre du délainage. Donc, il est essentiel de ne pas commettre de faux-sens : il ne s'agit pas d'un congrès rassemblant « toutes les villes du monde » qui vivraient du délainage, mais bien d'une manifestation qui rassemblent tous les partenaires français et internationaux du délainage mazamétain. Or, comment expliquer que l'essor de la ville provienne de cette mono-industrie ? Comment raconter Mazamet à ses partenaires et à sa population, soit à deux publics distincts ?

Une histoire commence souvent par « Il était une fois… ». En 1951, dans le contexte exposé précédemment, on ne remonte pas le temps jusqu'à la légende de Saurimonde. On décrète que le délainage a vu le jour en 1851 à Mazamet et, ainsi, on justifie la fête du centenaire. *Il était une fois le délainage*…

2. Un comité d'organisation structuré

Ce congrès international est placé sous le « haut patronage » de M. le président de la République (Vincent Auriol, SFIO) et celui des ministres des Affaires étrangères (Robert Schuman, MRP), des Finances et des Affaires économiques (Maurice Petsche, Républicains indépendants), du Commerce et de l'Industrie (Jean-Marie Nouvel, MR) ainsi que sous celui du secrétariat d'État aux Affaires économiques (Robert Buron, MRP).

Sont effectivement présents aux cérémonies du centenaire le ministre des Finances et de l'Économie ainsi que l'ambassadeur australien. Le président Auriol est excusé car, dans un courrier du 16 novembre 1950, il explique que « c'est l'usage : pas de déplacement hors de Paris les années où sont renouvelées les assemblées parlementaires ». Or, il y a des élections législatives en France en 1951.

[362] Pour ce chapitre, toutes les références sont issues du fonds des Arch. dép. du Tarn, 511 W 42.

Ce congrès international est également placé sous le haut patronage des ambassadeurs du Royaume-Uni, de l'Union sud-africaine, de l'Argentine, de l'Australie, de l'Uruguay ainsi que sous celui de M. le ministre de la Nouvelle-Zélande.
Enfin, il est organisé sous le parrainage de :
– la Fédération lainière internationale,
– l'Union des industries textiles,
– le Comité central de la laine,
– l'Union française des industries exportatrices.

Un comité d'honneur est mis en place. Il se compose entre autres de MM. Bourges-Maunoury (sous-secrétaire d'État, ancien ministre, député de la Haute-Garonne), Reille-Soult (député), Deixones (député), Moulins (préfet du Tarn), Verdeille (président du Conseil général, conseiller de la République) ainsi que de hauts fonctionnaires tels que MM. Devaud (inspecteur général de l'économie nationale), Alphand (directeur général des affaires étrangères au ministère des Affaires étrangères), Philippe (directeur des relations économiques extérieures au ministère des Finances et des Affaires économiques), Lévy (directeur des industries diverses et des textiles), Rives (directeur du commerce intérieur au ministère de l'Industrie et du Commerce.)

Le comité d'organisation est composé essentiellement d'industriels mazamétains. Ainsi, on y retrouve :
Président d'honneur : M. le préfet du Tarn, Jean-Charles Rouliès.
Présidents : le président de la chambre syndicale des industriels délaineurs, celui du syndicat des négociants en laine, celui des agents vendeurs de peaux de moutons, celui des courtiers en laine, celui des mégissiers exotiques (*sic*) ainsi que le président du syndicat de la laine cardée du Sud-Ouest et celui de la chambre de commerce de Mazamet. Enfin, parmi les élus, M. le conseiller général du canton, Louis Bertrand (MRP) et M. le maire, Joseph Strehaiano.

Enfin, le comité directeur de cette manifestation compte à sa tête : MM. Hubert Cormouls-Houlès, Pierre Bruyère, Pierre Estrabaud et Max Cormouls-Houlès, cousin du précédent. Tous sont chefs d'entreprise délaineurs.

Le budget total de la manifestation s'élève à 51 033 750 F (soit l'équivalent de 1,3 million d'euros en 2018, en tenant compte de l'inflation[363]) dont près de 33 millions de francs (soit 815 000 €) de subventions de l'État (65 %). On note donc que les moyens déployés sont immenses (voir tableau 15). Cependant, cette manifestation a rapporté de l'argent aux délaineurs car, lorsque le conseil municipal demande au comité du centenaire, le 2 juin 1951, de faire un chèque au bureau de bienfaisance de la commune suite « à ce que ce centenaire a rapporté [364] », il obtient une réponse positive : le comité lui verse 150 000 F le 6 juillet 1951[365].

B. DES FESTIVITÉS GRANDIOSES

1. Pour les invités officiels, une organisation exceptionnelle

Les invités et participants au Congrès international du délainage sont au nombre de 202, auxquels il faut ajouter les 104 épouses qui en accompagnent certains. Soit 306 personnes qui, pendant cinq jours, profitent de cette mise en avant de la ville de Mazamet et de son industrie. Parmi les invités on compte 52 étrangers délégués par leur nation ou un corps de métier (dont 20 Britanniques), 51 membres de groupements professionnels, 15 acheteurs français et 90 représentants des grands corps de l'administration d'État (voir graphique 13). Pour ce qui est des invités français, on peut se rapporter au graphique 14 : les représentants des grands corps administratifs demeurent majoritaires. Cela confirme l'hypothèse d'une opération de communication lancée à la fois pour conforter Mazamet dans une dynamique de reprise industrielle et économique, mais également pour qu'elle serve de vitrine à l'étranger quant au commerce international dans une Europe à reconstruire, dans un monde bipolaire où la menace communiste doit être enrayée.

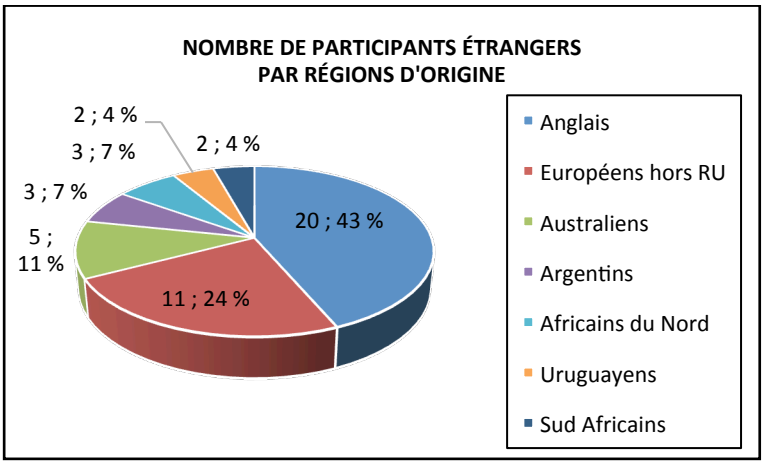
Pendant cinq jours, on « met en scène » l'industrie du délainage de Mazamet à travers diverses activités. Ces cinq journées de congrès se déclinent en plusieurs temps : des temps culturels, plutôt en soirées (récitals, pièces de théâtre, concerts, expositions) ; des visites d'usines ainsi que des « séances de travail » qui ont lieu 38 boulevard Soult, à la

[363] URL : https://www.insee.fr/fr/information/2417794 [consulté le 4 janvier 2019].
[364] AM Mazamet, 1D-22, 1947-1953.
[365] *Ibid.*

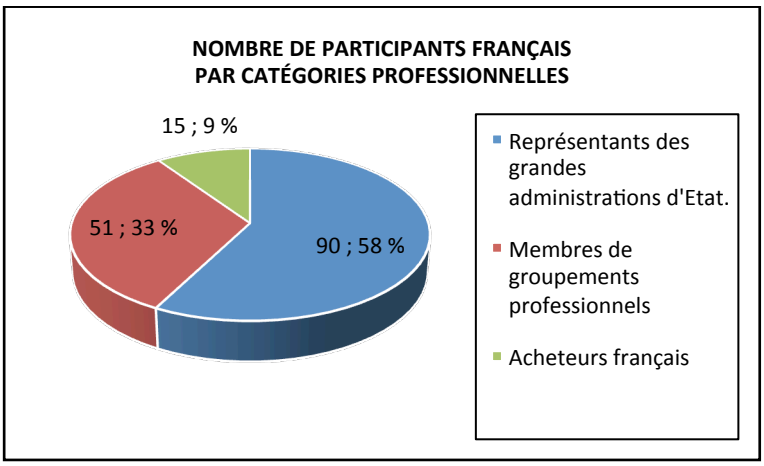
chambre de commerce et d'industrie (voir tableau 16). On observe bien ici la différentiation hommes/femmes parmi les activités proposées. Les dames se promènent (lac des Montagnès, château de Lastours, etc.) pendant que les hommes travaillent. Les usines sont visitées, et les moments « forts » se déroulent dans les lieux symboliques de la ville, privés ou publics.

Lors du repas d'inauguration de cette manifestation, les invités dégustent les plats suivants : galantine au foie gras truffé, saumon de l'Adour à la parisienne, volaille rôtie aux cèpes de la Montagne Noire, salade mimosa, biscuits glacés et friandises. Pour les boissons, on leur propose du rosé en carafe, du graves Rosechatel, du Château Montrose Saint-Estèphe 1943, du Moët & Chandon brut impérial 1945, du café, du cognac Bariasson spécial réserve et Hine antique, ainsi que diverses liqueurs.

Graphique 13. Nombre de participants étrangers par régions d'origine



Graphique 14. Nombre de participants français par catégories professionnelles



Les affaires

On note que les matinées sont consacrées, pour les hommes, à des séances de travail autour de quatre thématiques : la conservation des peaux, leur classement, l'exportation de ces peaux et enfin, une présentation des produits du délainage. De plus, on leur propose d'effectuer des visites d'usines : une mégisserie le 7 juin, un délainage le 8 juin et une usine textile le 9 juin. Comme expliqué précédemment, c'est ici que se joue l'essentiel du pari de ce *Congrès international* du délainage. Le *centenaire* est l'expression plutôt réservée à la population locale. Les officiels sont là pour investir, vendre, établir ou rétablir des réseaux commerciaux, voire diplomatiques.

L'art

Deux expositions sont en lien avec la laine. La première est intitulée « Le mouton dans l'art, de la préhistoire à nos jours » : elle est exposée au musée Goya de Castres, dont le conservateur est M. Gaston Poulain, auteur, en 1951, de l'ouvrage *le Délainage et sa Capitale Mazamet*[366]. Au-delà de toute représentation anachronique du mouton, cette exposition compte 169 œuvres d'art représentant des moutons, ainsi que des productions d'enfants d'écoles de Mazamet. L'école publique de Castaunouze expose 6 dessins et l'école privée Notre-Dame en expose 13 (dont un de l'élève Rémy Cazals, qui a alors neuf ans). L'autre exposition est située à la chambre de commerce de Mazamet et porte sur le délainage et sa technique.

Les épouses des invités officiels

Les épouses sont invitées, durant les matinées, à des excursions touristiques en bus. Elles visitent la cité de Carcassonne, le barrage des Montagnès et son lac, les châteaux de Lastours… On leur vend la « nature », le bon air, la montagne et les lacs. On leur donne à voir un lieu idéal pour passer des vacances ou séjourner agréablement.

2. Pour les habitants de Mazamet, des médailles et du sport

La population mazamétaine n'est pas conviée aux réunions de travail ni aux soirées prestigieuses. En revanche, elle a droit à ses « moments » de fête, voire de gloire. Notamment lors de la remise des médailles du travail à 200 ouvriers délaineurs et lors

[366] Gaston Poulain, *le Délainage et sa Capitale, Mazamet*, Paris, Havas, 1951.

des deux matchs de foot et de rugby, à une époque où Mazamet possède des équipes de bon niveau.

Il s'agit ici d'associer toute la population de la ville à cette commémoration car ce centenaire est censée relancer une l'idée d'une identité commune : l'idée d'un passé commun exceptionnel pour un destin commun exceptionnel. Et ce, dans un contexte de revendications sociales importantes depuis 1947 à Mazamet, comme dans le reste du pays. Dans un contexte où le rôle des syndicats semble évoluer à Mazamet (voir chapitre IX). Il faut absolument ressouder la communauté locale tout en se donnant à voir à l'État et au monde.

La médaille du travail

Il est décidé, lors de la préparation de ce congrès international, de remettre une médaille à tous les ouvriers du délainage qui travaillent depuis un certain temps dans la même usine. Ainsi, selon le nombre d'années passées dans le délainage, on décore les ouvriers : un seul est décoré de la médaille du mérite exceptionnel (60 ans de travail dans la même entreprise) ; 6, dont une femme, de celle de la médaille du « rappel de vermeil » (50 ans) ; 32, dont 14 femmes, de la médaille de vermeil (40 ans) ; enfin, 86 ouvriers, dont 30 femmes, sont décorés de la médaille d'argent (30 ans). Cette remise est le seul moment, durant ces cinq journées, où les ouvriers sont « à l'honneur ». Ils incarnent, aux yeux du « Monde » les valeurs de travail, de fidélité et de piété chère à ceux qui disent l'histoire de la ville. Mais ce moment ne constitue pas un moment de prise de parole des ouvriers. Au contraire, la majorité remercie pour cette décoration, illustrant peut-être par-là le fait de cautionner un système protectionniste qui ne les considère pas vraiment comme agents d'un système qui semble s'essouffler (voir chapitre X).

La cité du Centenaire

Lorsque le vendredi 8 juin 1951 est posée la première pierre de la cité du Centenaire, il s'agit d'un financement de 86 millions de francs (soit 2,12 millions d'euros de 2018) « donnés » par les industriels du délainage, officiellement. Mais lorsqu'on consulte d'anciens représentants syndicaux, ils précisent que dans le cadre de négociations tenues avec les industriels, les ouvriers avaient obtenu, après-guerre, que ceux-ci mettent de côté 1 % de la masse salariale afin de pouvoir construire ces lotissements (d'où l'origine du CIL : comité interprofessionnel du logement). « Il a fallu les serrer de

près, les patrons, pour qu'ils acceptent de donner pour cette cité du Centenaire. Heureusement que les syndicats n'ont pas lâché[367] », nous confie un témoin, ancien de la CFDT (alors CFTC [Confédération française des travailleurs chrétiens] en 1951). La commune a ajouté à ce « don » 4 millions de francs (soit 49 400 euros). On prend alors la mesure de la fortune détenue par les industriels mazamétains : ils donnent bien plus ici que ce que le budget du centenaire nécessite. Dans le système proposé pour devenir propriétaire dans cette cité, les ouvriers du délainage ont obligation d'emprunter au comité interprofessionnel mazamétain (CIM) avec 0 % d'intérêt, sur vingt ans, à condition d'avoir moins de quarante-cinq ans.

Les manifestations sportives

On en arrive enfin aux manifestations sportives organisées durant ces journées de juin 1951. On observe ainsi que pour la population de la ville, les distractions proposées consistent en deux matchs de bons niveaux. Un match de rugby est organisé le samedi 9 juin entre l'équipe des internationaux français contre le Sporting Club mazamétain, et un match de foot entre l'équipe de Mazamet (le Sporting olympique de Mazamet) et celle de Bradford (Royaume-Uni) a lieu le dimanche 10 juin. Ces rencontres sportives se déroulent durant deux jours « fériés » consécutifs accordés pour l'occasion dans le délainage. Apparemment, *Panem et circences* suffisent aux ouvriers du délainage auxquels le reste de la population est associé. Cependant, ce centenaire ne s'est pas déroulé exactement sans la voix des salariés ; même si le récit officiel évoque peu ces voix trop discrètes, nous reviendrons sur ce point dans notre dernière partie.

3. Des discours pour raconter Mazamet

Ces cinq journées de célébration de la « capitale » du délainage ont donné lieu à de nombreux discours. Prenons connaissance de quelques mots prononcés alors. Nous avons accès, par le biais de la presse écrite, à quelques extraits de discours ou de citations notées sur les panneaux d'expositions.

Sur ces derniers, par exemple, on peut lire que c'est en 1851 que les premières balles de peaux brutes arrivent à Mazamet, depuis l'Argentine. On y vante les qualités de « l'Arnette à l'eau merveilleuse. » Ou encore que « tout est vanité, hors le blé, la laine et

[367] Entretien avec M. Faury, réalisé le 22 août 2014.

le cuir ». On y loue les personnalités « civiles, militaires et religieuses » qui ont fait la ville.

Lors de la pose de la première pierre à la cité du Centenaire, le 8 juin 1851, M. Max Cormouls-Houlès, délaineur et membre du comité directeur de l'événement, explique que cette cité « est le fruit de l'initiative d'hommes à la fois hardis et sages [qui ont fait de la ville] la capitale mondiale du délainage[368] ». Il ajoute que « c'est à son unité que Mazamet doit sa grandeur et sa réputation » et que « le développement des idées peut et doit se marier avec le culte du passé ». Il insiste sur la vertu des Mazamétains qui est celle de « l'esprit d'épargne » et conclut en évoquant « un siècle de labeur, de persévérance et de fraternité ». Le terme fraternité apparaît rarement dans les discours concernant Mazamet, c'est un des premiers à le faire semble-t-il, même si le sens du mot ici est à analyser dans le contexte du moment.

Le même jour, le préfet Roulies déclare, lors de la clôture de la manifestation : « Votre ville, petite et modeste, a acquis les titres d'une véritable capitale. […] Ce succès n'est pas seulement dû aux eaux de l'Arnette, mais aussi aux méthodes d'organisation et de hardiesse, à la patience, à vos ouvriers […] qui ont su résister à l'appel des sirènes[369]. »

On se retrouve avec des discours qui personnifient la ville et, tout en la naturalisant, donnent à penser que la concorde et la collaboration des acteurs furent et demeurent sans nuages. C'est à l'ensemble de la population que l'on s'adresse, et particulièrement aux ouvriers probablement, comme expliqué précédemment.

Enfin, l'inspecteur général, M. Pelletier, déclame que « Mazamet, c'est la France qui conçoit, qui travaille, qui vit, et qui veut vivre dans la paix[370] ». Ces mots confirment l'hypothèse posée précédemment, à savoir que cette manifestation sert également à la France, à l'État, pour vendre l'industrie française à l'étranger, et le savoir-faire mazamétain comme exemple à suivre. Il est possible que l'on essaie également de vendre l'idée d'Europe, et celle d'un camp de la paix, celui des démocraties libérales. Nous sommes donc en présence de discours adressés à des publics fort différents, dans lesquels chacun de ces publics doit se retrouver.

---

[368] *Sud-Ouest*, 9 juillet 1951.
[369] *Sud-Ouest*, 11 juin 1951.
[370] *Ibid.*

Toutefois, le moment au cours de ce congrès international, où le passé de Mazamet est mis en récit, pour l'ensemble des invités officiels, correspond au moment de la diffusion du film *Lou mas aïmat* (« le mas aimé », origine étymologique de Mazamet discutée). Cette diffusion, (prévue dans les premiers projets de programmation du centenaire pour un vaste public à la suite de la remise des médailles du travail) a lieu finalement le 6 juin 1951, lors de l'entracte de la soirée inaugurale, réservée aux seuls invités officiels.

II. UN FILM POUR RACONTER LA PROSPÉRITÉ RETROUVÉE

A. UN SCÉNARIO QUI « COULE AU FIL DE L'EAU »

Le film, qui est projeté le 6 juin 1951 au soir, dure 14 minutes et 45 secondes. On peut le visionner sur le web[371]. Mais bien que la mention INA figure sur ce docufiction, nous n'en avons plus trouvé de trace sur le site de l'INA. Le support narratif de ce film figure en annexe de ce travail (voir annexe II).

Le réalisateur du film se nomme Alain Pol. Il s'agit d'un film en 16 mm sur support Kodak. Produit par Télé-Radio-Ciné, il est répertorié comme réalisé en 1947[372], mais d'autres sources laissent penser qu'il fut plutôt réalisé en 1950 ou 1951. Nous avons du mal à proposer une date de réalisation sûre. Mais au vu de certaines images, des modèles automobiles qui circulent notamment, il nous semble que l'année 1950 est probablement la bonne. Le scénario est attribué à « M. O'hara », sans plus de précision, ce qui ne nous aide pas beaucoup. Il est le seul contributeur du film dont le prénom n'est pas mentionné lors du générique de début et dont le nom ait une consonance anglophone.

Le film peut se découper en huit séquences. Nous proposons le séquençage suivant :

– L'exposition des origines de Mazamet par le narrateur, un vieil homme d'Hautpoul qui « descend » à Mazamet faire ses courses (2 min)

– La présentation de Mazamet, une ville qui a réussi, en 1951 (3 min 4 s)

– Les facteurs explicatifs de cette réussite (1 min 6 s)

– Mazamet, le « centre mondial du délainage » (45 s)

[371] Sur YouTube : https://www.youtube.com/watch?v=4MwY7mSfptc.
[372] Sur le site bd.cine.com.

– Les explications techniques des procédés de délainage et de ceux de la mégisserie (4 min 27 s)
– La guerre et la crise qui s'en suit (1 min 25 s)
– Le retour de la prospérité (3 min 55 s)
– La conclusion et le retour du narrateur à Hautpoul (13 s)

1. « Et au milieu coule une rivière[373] »

Trois éléments (la montagne, la vallée et la rivière) permettent au narrateur de raconter l'histoire de Mazamet. La montagne symbolise *le passé*. C'est là que vit le narrateur :

> C'est ici à Hautpoul que depuis le v^e^ siècle habite ma famille, les Lapeyre. C'est ici que je suis né, que je me suis marié, que j'ai élevé mes enfants et que je mourrai, si Dieu le veut. Hautpoul n'est plus qu'un petit village abandonné entre Toulouse et Carcassonne […].

Ainsi, ce narrateur symbolise la permanence depuis le V^e^ siècle, siècle du règne d'Ataulphe I^er,^ mentionné dans les précédentes mises en récit (voir chapitre V). Le village est abandonné et n'y vivent que des « anciens ». Il est bien sûr peu probable que sa famille habite réellement à Hautpoul depuis le V^e^ siècle, tout comme il est peu probable que le nom Lapeyre existât à la même époque. En conclusion de ce récit, il dit :

> Moi, je suis vieux, je me repose. Je descends à Mazamet presque chaque jour mais je suis toujours aussi heureux de remonter à Hautpoul. C'est si calme, dans mon petit village. Dans la vallée règne à nouveau une activité fébrile, c'est très joli et je suis content pour Mazamet, mais, à mon âge, on aime bien sa tranquillité.

Contrairement à la montagne, la vallée symbolise *la réussite, le progrès et l'avenir* : « Mazamet est très moderne, c'est une ville industrielle avec une banque dans chaque rue. » Les banques attestent de sa réussite, et avec elle, de la spéculation sur les cours de la laine et du commerce généré par la production de laine et de cuir. D'après *Lou mas aïmat*, si Mazamet connaît une telle prospérité, c'est parce qu'au fond des gorges coule l'Arnette, la rivière grâce à laquelle le miracle du délainage est possible :

> Le développement industriel avait été rendu possible par l'utilisation de l'Arnette, la jolie rivière qui traverse Mazamet. On avait établi les barrages qui fournissaient

[373] *A River Runs Through It* est un film américain réalisé par Robert Redford, sorti le 13 septembre 1992, adapté de la nouvelle *la Rivière du sixième jour* de Norman Maclean.

> l'énergie nécessaire aux usines. Des canaux amenaient directement l'eau de l'Arnette dans les ateliers, où il était désormais facile de laver la laine.

L'Arnette, par ses eaux non calcaires permet donc de sublimer la laine. La chronologie se perd ici : des usines existaient avant ou concomitamment aux ateliers ? De quelle période parle-t-on ? Ce qui fait sens dans ce récit, c'est que l'Arnette a permis de sauver Mazamet à deux reprises.

Le premier « moment Arnette » (non daté) apparaît lors du « problème posé par la mort des moutons de la région ». Il faut alors réagir et trouver une solution pour continuer à délainer :

> Mais ce qu'on ne savait pas c'est qu'elle allait apporter la solution au problème posé par la mort des moutons de la région. Mon grand-père travaillait dans une filature au moment où la grande découverte se produisit.
> On avait essayé de tondre des peaux mortes et on avait gâché et la peau, et la laine. Et voilà qu'en trempant les peaux dans l'eau de l'Arnette, on s'aperçut que la laine s'en allait désormais facilement et sans gâcher la peau. Mazamet n'avait plus besoin de la laine de tonte. Une nouvelle industrie était née : le délainage.

Voici comment on justifie l'apparition du délainage à Mazamet, dont on peut déduire, d'après ce film, qu'elle date du milieu du XIX^e^ siècle puisqu'on en fête ici le centenaire. Cette subite mort de troupeaux de moutons n'est mentionnée dans aucun ouvrage ni dans aucun fonds d'archives concernant le délainage et la ville de Mazamet. Les concepteurs du récit trouvent une origine « naturelle » pour expliquer les origines du délainage et ne font absolument pas référence aux hommes, notables locaux du XIX^e^ siècle, auxquels les récits précédents attribuent la naissance du délainage.

Le second « moment Arnette », c'est « après la guerre ». Celle-ci (non datée également, on suppose donc qu'il s'agit de la Seconde Guerre mondiale) est évoquée en 15 secondes : « Hélas, la guerre devait tout arrêter en suspendant les échanges internationaux. » En revanche, le rôle de cette dernière lors de la crise d'après-guerre est longuement évoqué. La crise génère un retour à un « avant » empreint d'authentique et de nature : c'est bien le retour à la terre et à la rivière qui permet de subsister.

> Nous ne pouvions plus avoir notre matière première, les peaux brutes. Et après la guerre la France n'avait plus d'or, plus de devises : impossible d'acheter à l'étranger. Une crise terrible plongea Mazamet dans la désolation. Le chômage s'installa, les industries annexes s'arrêtèrent, la tristesse et le silence régnaient sur notre vallée. Plus de travail, plus d'argent, plus d'espoir. On essayait de gagner sa vie comme on pouvait. On s'engageait comme bûcheron pour gagner quelques sous. On se remettait à travailler la terre. Heureux celui qui avait un petit champ à

> cultiver. Ceux qui n'avaient rien essayaient de pêcher quelque friture pour leur dîner : l'Arnette ne servait plus qu'à ça, d'ailleurs.

Pour conclure, le narrateur explique une dernière fois que « c'est grâce à l'Arnette que tout cela est possible. Elle nous fournit nos moyens d'existence comme elle l'a toujours fidèlement fait ». Nous sommes, ici, face à un récit qui naturalise le passé de Mazamet, qui l'ancre dans un territoire hors du temps politique mais dans un temps « naturel ». Les éléments et le relief expliquent le passé, qui est forcément *authentique*. De plus, la ville est personnifiée, on ne sait donc pas de qui on raconte l'histoire ici. Enfin, le récit naturalisé ne s'effectue pas toujours à la même personne : qui raconte l'histoire ? Et pour qui la raconte-t-on ?

2. « Mazamet », « je », « on », et « nous »

Le pronom personnel de narration évolue au fil du récit.
Lors de l'introduction et de la conclusion, le narrateur parle à la première personne du singulier : « C'est ici que je suis né, que je me suis marié, que j'ai élevé mes enfants et que je mourrai si Dieu le veut. » De même, à la fin du récit, le narrateur revient au « je » pour conclure : « Moi, je suis vieux, je me repose […] ». Le « je » est donc associé au passé et au témoin de ce passé, légitime pour le raconter.

Lorsque le narrateur raconte le passé de Mazamet, le « on » est employé : « on n'avait plus assez de laine », « on avait établi les barrages qui fournissaient l'énergie nécessaire aux usines », « on commença à acheter des peaux dans tous les pays producteurs », « on savait que son eau était miraculeusement douce », « mais ce qu'on ne savait pas […] », etc.
« On » est également employé pour évoquer la crise qui suit la guerre. Le « on » énonce des séquences floues dans le temps, qui tendent à se poser comme des vérités établies sur lesquelles « on » passe rapidement puisque là n'est pas l'essentiel. Le « on » permet d'anonymer le récit et de rester dans une généralisation qui n'a pas à être questionnée.

Enfin, le « nous » apparaît pour évoquer la prospérité :

> Voilà comment nous faisions et nous exécutions 85 % du délainage du monde entier. […] Une vie nouvelle commença pour nous. […] Le résultat est que nous

> avons réussi à rester le centre mondial que nous étions avant la guerre et que nous délainons à nouveau 85 % des peaux du monde entier. Naturellement nos industries annexes se sont développées aussi : les filatures tournent à plein rendement. Les filatures ne peuvent pas utiliser toute la laine que Mazamet produit et la plus grande partie en est exportée. Elle nous est bien payée car sa qualité est renommée, et pas une balle ne quitte les entrepôts sans avoir été vérifiée : un échantillon est prélevé et envoyé au laboratoire qui l'examine soigneusement. Ces exportations nous fournissent des devises avec lesquelles nous achetons des peaux brutes ! Le circuit est fermé, à nouveau tout tourne rond.

Ce « nous » semble désigner la communauté des Mazamétains, les individus noyés dans un collectif qui profite des cadeaux de la nature, et qui vit dans la prospérité. Ce « nous » ne désignent pas vraiment des acteurs influents sur le développement économique et commercial de la ville. Alors que le « on », évasif, raconte le passé, le « nous » plus précis raconte le présent. Et ce « nous » peut être associé à Mazamet, personnifiée : « Mazamet est très moderne, c'est une ville industrielle. » ou encore « C'était difficile de croire que Mazamet ne retrouverait jamais sa prospérité. Et pourtant, Mazamet la retrouva ! »

3. Le plan Marshall

Le dernier facteur explicatif qui aide à décrypter ce récit est évoqué durant moins de secondes : « Un crédit de 7 millions de livres sterling fut accordé grâce au plan Marshall à l'industrie lainière de Mazamet. » À la onzième minute du film, on comprend que la reprise si rapide de l'activité économique de Mazamet, dans le contexte de l'après-guerre et du début de la guerre froide est due, en grande partie, au plan Marshall, et que l'Arnette seule n'aurait peut-être pas suffit ! Ne s'agit-il pas alors, probablement, aussi d'une volonté de l'État « reconstructeur » de l'après-guerre de célébrer une ville moyenne aidée par le plan Marshall ? Ville dont les outils de production n'ont pas été détruits durant l'Occupation et qui peut donc reprendre rapidement son activité d'avant-guerre.

Ce récit montre la mise en tension permanente entre les échelles locale, nationale et internationale. On est tout de même obligé de prendre en compte, dans ce récit, le fait que tout en exportant et important avec nombre de nations étrangères, l'enclavement de la ville demeure, pour le bien de la ville : « Le circuit est fermé, à nouveau tout tourne rond » et force est de reconnaître que les images ne montrent que des plans rapprochés de Mazamet. Les rares plans larges montrent les montagnes qui entourent et isolent la vallée. Comment ce récit est-il alors mis en images ?

B. UNE MISE EN IMAGES QUI RÉVÈLE LES REPRÉSENTATIONS ET RENFORCE LES CLICHÉS

Nous avons essayé ici de donner à voir des images du film qui illustrent le récit. Chacune correspond à une séquence de ce dernier.

La montagne et le départ du narrateur vers la ville

À la vue de ces captures d'écran, on observe bien la mise en scène du passé, ce passé qui est encore présent par les « anciens », ceux du *monde d'avant*. Le narrateur est habillé en sabots, avec un béret et une capeline noire (photos 1 et 2). Il a les cheveux blancs et de superbes moustaches. On a l'impression d'un vieillard « intemporel ». Or, en 1951, lorsqu'on descend d'Hautpoul, on met plutôt des chaussures que des sabots et on s'habille avec une veste. La maison qu'il habite (photo 1) est l'ancienne demeure de personnes fortunées d'Hautpoul, en aucun cas celle d'un vieillard dont on ne connaît pas l'histoire mais qui ne semble pas démesurément riche. La séquence se clôt par une vue en plan large sur la vallée et Mazamet, vue de la « route de Carcassonne », seul axe routier qui permet une telle vue sur la ville. Or, lorsqu'on habite Hautpoul, ce n'est pas le trajet le plus court que celui-ci pour se rendre à la ville. On emprunte plutôt le chemin de la Jamarié, ou la route des usines.

Photos 1 et 2. Le départ du narrateur vers la ville

1.

2.

Photo 3. La vue sur la ville moderne dans la vallée

L'Arnette

L'Arnette, qui est personnifiée dans le récit, est filmée à l'état de torrent (photo 4), mais également au sein de canaux construits par l'homme (photo 5) pour utiliser ses eaux. Enfin, un plan large sur « la route des usines » montre comment les usines se sont construites le long de son cours sinueux dans les gorges (photo 6).

Photo 4. L'Arnette
Photo 5. Un canal pour acheminer l'eau de l'Arnette vers une usine

4

5

Photo 6. Vue aérienne de la route des usines

Le délainage

La séquence du délainage dure longtemps, plus de quatre minutes. Nous n'avons pas pensé utile ici de montrer toutes les étapes de cette transformation des peaux de moutons. Ce n'est pas l'objet de ce travail. En revanche, les ouvriers apparaissent soit en plan large, donc vus de loin et difficiles à observer, soit en plan coupé, sans visages, car on ne donne à voir que les gestes. Les hommes et les femmes s'effacent devant la technique.

Photo 7. Le geste du délaineur

La connexion au monde

Les pays exportateurs de peaux, qu'il s'agisse de l'Argentine (photo 8), ou de l'Australie (photo 9) ne sont visibles que par leur nom inscrit sur les balles de peaux. La laine est au centre des images de façon réelle. Aucune présence humaine ne se voit ici. Mais l'intégration économique mondiale de Mazamet est clairement affichée.

Photos 8 et 9. Les balles de peaux arrivent d'Argentine et de Sydney

8

9

La crise

La « crise » qui suit la guerre est donnée à voir par les lieux « stratégiques » déserts de toute présence humaine : la gare, le boulevard Édouard-Barbey, le long du jardin public, qui est un des principaux axes reliant la gare au centre-ville et au quartier des banques.

Photo 10. La gare

Photo 11. Le boulevard Édouard-Barbey

Les phases de prospérité

La prospérité de Mazamet est illustrée soit par des prises de vues de commerces (alimentation, cafés) soit par celles de banques ou encore de sièges sociaux de courtiers en laines sur le cours René-Reille. On y observe également le siège de la banque de France de Mazamet (photo 14). Certaines scènes montrent une ville où on ne circule qu'à vélo (photo 13), d'autres au contraire, montrent une ville où la voiture est reine (photo 15) : on peut imaginer que toutes les prises de vues ne datent pas des mêmes années, ce qui expliquerait la difficulté à dater le film.

Photos 12 et 13. Le quartier des banques

Photos 14. La Banque de France

Photo 15. Le centre-ville dynamique et actif

Le retour du narrateur à Hautpoul

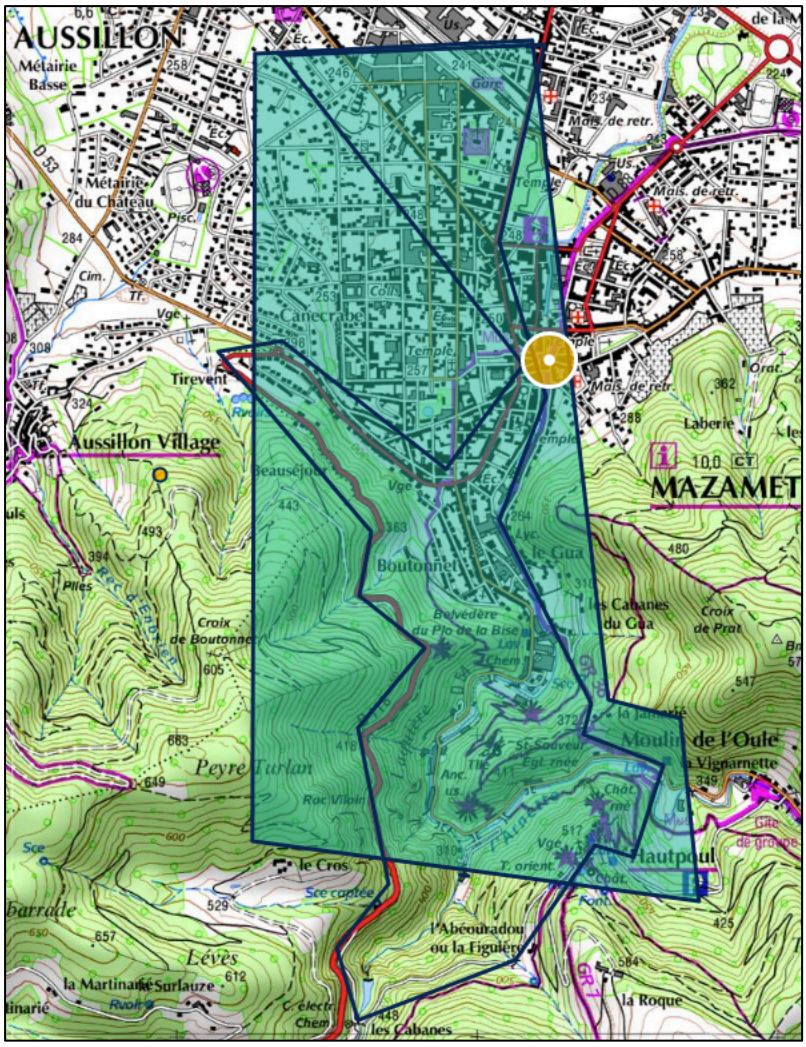
Le narrateur rentre chez lui (photo 16) par la route des usines, alors qu'il « descendait » à Mazamet, au début du film, par la route de Carcassonne. Ainsi on conclut le film par un plan large qui oppose de nouveau la montagne à la vallée, le vieux monde à celui du progrès.

Photo 16. La remontée vers Hautpoul

Le narrateur du film parcourt le circuit : Hautpoul – route de Carcassonne – Mazamet – route des usines – Hautpoul. Ainsi, le périmètre du territoire de Mazamet est bien marqué (voir carte 2). À partir des données du site *Géoportail*[374], nous avons repassé en noir le tracé de l'itinéraire du narrateur, puis nous avons « zoné » en bleu la surface balayée par le film, qui marque bien le territoire de Mazamet pour les commanditaires du film. Ainsi, une ébauche d'un territoire géo-historique quant à une représentation de Mazamet par ces mêmes commanditaires en 1951 apparaît dans ce docufiction.

[374] URL : https://www.geoportail.gouv.fr/carte [consulté le 17 février 2019].

***Carte 2. Schéma de synthèse d'un territoire géo-historique de Mazamet dans le film* Lou mas aïmat**[375]



C. UNE MISE EN RÉCIT RICHE DE SES SILENCES

Au terme de l'analyse (des mots et des images) de cette mise en récit des cent ans du délainage de Mazamet, on ne peut se contenter de ce qui est dit ou montré. Les silences ou les non-dits sont aussi signifiants que le signifié, explicite. Et pourtant, ce film permet de comprendre comment un pan de la société mazamétaine fait usage de son passé. Il nous conduit à « s'interroger sur la manière dont les sociétés font usage de leur passé au présent, sur la façon dont elles parviennent à concilier sens et vérité[376] ». Et ensuite, cela permet de « s'interroger sur les pratiques sociales du silence, sur les

[375] https://www.geoportail.gouv.fr/carte.
[376] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, p. 53.

fonctions qu'il peut jouer dans les systèmes de représentations de la mémoire collective[377] ».

1. Des acteurs invisibles

De fait, dans ce court-métrage, on ne cite ni ne donne à voir aucun acteur humain du passé de la ville.

Les mises en récit du passé, étudiées lors du précédent chapitre, et les plus communément citées par les témoins interrogés ou par ceux qui ont écrit sur Mazamet depuis le début du XX^e^ siècle, mettent en avant une histoire « des grands hommes » qui auraient « fait » la fortune de la ville. Ainsi, les noms les plus cités demeurent ceux du maréchal Soult (pour que le catholicisme soit présent a minima dans la région des entrepreneurs protestants) et de Pierre-Élie Houlès par exemple. Dans la période du premier XX^e^ siècle, on est bien en présence d'une mise en récit protestantisante du passé de Mazamet.

Or, dans le film *Lou mas aïmat,* aucun de ces industriels n'apparaît, pas plus qu'aucun membre de la famille Reille-Soult. Ces personnalités sont absentes du récit du court-métrage. Il y a manifestement un refus de personnaliser le passé industriel et commercial de la ville. Alors que les organisateurs de ce centenaire sont pourtant, pour la plupart, des descendants de ces « pères fondateurs », il semble que cet aspect-là du récit n'ait pas eu d'importance dans la conception du film. N'ont-ils pas eu leur mot à dire ? Ou bien dans un contexte de reconstruction d'après-guerre, ceux-là, présents dans le comité d'honneur ou dans le comité d'organisation, ont décidé de laisser les egos de côté ?

De la même façon, les catégories sociales n'apparaissent quasiment pas dans le court-métrage.

Les patrons du délainage sont absents, tout comme les ouvriers. On aperçoit, certes, ces derniers dans des plans de la séquence sur les techniques du délainage, mais leurs visages demeurent invisibles en plans rapprochés. Ce sont les bras et le torse, à l'œuvre, qui sont filmés. Seuls les plans larges permettent de voir des ouvriers, ou plutôt des

[377] *Ibid.*

ouvrières, dans le but de donner à voir l'organisation du travail. Le seul groupe nommé et filmé est celui des « grouillots », ces petites mains chargées d'effectuer les achats et les ventes pour les courtiers, ou pour les délaineurs directement. Les « grouillots » sont ceux qui symbolisent le lien avec le monde du commerce, avec les continents importateurs de peaux. Ce qui confirme l'hypothèse, une fois encore, que ce film est destiné à un public qui n'a pas grand-chose à faire du passé objectivé de la ville mais qui, en revanche, s'intéresse aux affaires qui reprennent à l'échelle du monde, du « monde libre. » Il s'agit bien d'un film qui s'adresse donc aux vendeurs et acheteurs étrangers ainsi qu'aux acteurs publics de la reconstruction du pays : les grands corps d'État ainsi que les politiques. Ce qui confirme également que ce n'est pas tant « l'invention du délainage » que l'on vend que celle de sa *commercialisation*.
D'où le peu d'intérêt pour la périodisation du récit probablement.

2. Un récit achronique

Quid des références temporelles dans ce film « racontant » cent ans d'histoire du délainage ? Voici les référents temporels, retranscrits dans l'ordre du récit : « Depuis le V^e^ siècle » ; « il y a 1 500 ans » ; « il y a 700 ans environ » ; « au début » ; « et puis on a commencé à… » ; « rapidement » ; « hélas, la guerre devait tout arrêter » ; « et après la guerre » ; « avant la guerre » ; « à nouveau ».

Ainsi, il en va de la contextualisation comme des acteurs : elle est floue, quasi inexistante.
La guerre est évoquée, mais laquelle ? On ne sait pas. S'agit-il de 1914-1918 ou de 1939-1945 (la France n'est en guerre que de septembre 1939 à juin 1940) ? On comprend, en remontant la chronologie « à l'envers », qu'il s'agit de la Seconde Guerre mondiale puisqu'il est précisé « [qu'ensuite] un crédit de 7 millions de livres sterling fut accordé grâce au plan Marshall à l'industrie lainière de Mazamet ». Le plan Marshall accorde des aides à Mazamet. Cela semble signifier que la Première Guerre mondiale n'a pas eu d'impact sur l'industrie et le commerce des peaux de moutons à Mazamet (même si l'impact sur la population fut important en termes de blessés et de morts). Et lorsqu'on évoque la guerre, on devrait plutôt évoquer l'Occupation (1940-1944) qui, de fait, coupe Mazamet comme tant d'autres villes industrielles de France, de ses clients et de ses fournisseurs.

Pas question dans ce film du régime de Vichy, ni de collaboration d'État, ni de réseaux de résistance : le sujet est peut-être trop sensible, sept années après la fin de l'Occupation allemande (été 1944) et six années après la fin des hostilités (8 mai 1945 et 9 août 1945). Mazamet durant l'Occupation est sujet à peu, voire pas, de travaux universitaires.

D'ailleurs, ce n'est pas vraiment la guerre qui plonge Mazamet dans « le désespoir » d'après ce court-métrage. C'est l'après-guerre qui pose problème : la guerre ne fait « que » suspendre les échanges internationaux comme il est mentionné dans le film. Presque aucun travail scientifique universitaire n'a été mené sur ces thématiques quant à Mazamet et la période des années 1930 et 1940, de l'Occupation, et des réseaux de résistances. On ne trouve que quelques pistes de recherche dans le travail de Jérôme Montsarrat, *la Collaboration et sa Mémoire dans le département du Tarn*[378]. Comme l'écrit Pierre Laborie, « si l'on s'efforce de prendre un peu de recul, les silences de la mémoire semblent traduire, plus globalement, le rejet de la complexité de l'Histoire et des contradictions qu'elle met en évidence[379] ».

Le récit du centenaire ne peut pas se permettre d'expliquer la complexité : au contraire, il faut aller à l'essentiel afin de « vendre Mazamet », et par-là même, vendre l'industrie française. Du moins celle qui n'a pas à être reconstruite à la suite des bombardements de 1944-1945. On raconte donc une histoire à la façon des films de Pagnol des années 1930. *Lou mas aïmat* est donc un film qui « invente » un passé approximatif, empli de clichés sur les paysans et les habitants de la campagne pour mieux vendre les produits de la ville industrielle. Ce film sert d'abord à ça… Ce film est un outil de communication qui parle à la fois aux investisseurs, aux décideurs publics et privés, mais également aux habitants de Mazamet et à ses ouvriers. Chacun y voit ce qu'il est capable, ou susceptible, d'y voir.

Lou mas aïmat « invente » une origine au délainage, une origine qui doit absolument se situer en 1851 afin qu'un centenaire puisse avoir lieu en 1951. Dans les mises en récit étudiées lors du chapitre précédent, on ne dispose pas de date précise quant à « l'invention » du délainage. On fait mention de l'année 1851 comme fondatrice dans

[378] Jérôme Montsarrat, *op. cit.*
[379] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, p. 56.

des ouvrages rédigés a posteriori du centenaire. Ni Gaston Tournier, ni Édouard Cormouls-Houlès ne mentionnent l'année 1851 comme année « originelle ». Chez ces deux auteurs, on trouve des lignes sur « les débuts » du délainage (ce qui diffère d'une « invention »). Mais pour eux, ils sont à mettre au crédit de plusieurs individus.

Pour Édouard Cormouls-Houlès, les noms associés à ces débuts sont ceux d'Augustin Périé (1797-1884), d'Hippolyte Mas (1818-1893), de Fortuné-Landry Garric (1820-1900), de Joseph Poursines (1830-1915) et de Charles Sabatié (1847-1897). Augustin Périé serait l'industriel qui a, le premier, l'idée de créer un comptoir d'achat de peaux à Buenos Aires en 1856 : c'est son employé, H. Mas, qui en fut chargé. Fortuné-Landry Garric est le fabricant qui aurait essayé de délainer les premières peaux importées d'Argentine avec l'aide de son contremaître, J. Poursines. Enfin, Ch. Sabatié, semble être celui qui tente, le premier, de regrouper dans une même usine « les divers ateliers de cette industrie [le délainage][380] ». Ainsi, cette technique de transformation s'inscrit davantage dans un processus de continuité que de rupture.

III. *LE DÉLAINAGE ET SA CAPITALE, MAZAMET*[381] *:* UN OUVRAGE POUR RACONTER « LE DESTIN LAINIER DE MAZAMET[382] »

Cependant, si on juge nécessaire, en 1951, d'affirmer que le délainage fut *inventé* en 1851, qui en fut l'*inventeur* ? Shlomo Sand écrit que « pour éveiller […] une identité collective moderne, il faut une mythologie et une téléologie[383] ». Quelle mythologie pour Mazamet ?

À Mazamet, en 1951, on est en quête d'une refondation après la période de l'Occupation. On est en quête d'une mythologie fondatrice : une communauté d'habitants (dont une importante partie est venue des montagnes au XIX^e siècle), enclavée, proche de la nature mais prête à s'investir pour le « bien commun ». Officiellement, ce centenaire pose Pierre-Élie Houlès comme « l'inventeur du délainage » : chaque « mythistoire[384] » a ses héros fondateurs. Pierre-Élie Houlès devient celui du délainage en 1951. En cette même année, il faut également qu'une

[380] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.*, t I, encart « Principales personnalités auxquelles Mazamet doit, dans le passé, son essor économique », p. 16-17.
[381] *Gaston Poulain, op. cit.*
[382] *Ibid.*, p. 19.
[383] Shlomo Sand, *op. cit.*, p. 152.
[384] *Ibid.*, p. 133.

téléologie émerge : un sens commun à l'histoire, celui de la prospérité perpétuelle grâce à l'investissement de toute une population pour ce dessein commun. On en oublierait presque les divisions religieuses, sociales et politiques des quatre siècles précédents… Une autre question se pose alors : pourquoi le choix de cet homme, Pierre-Élie Houlès, en 1951 ? En effet, les auteurs étudiés précédemment ne le mentionnent pas ainsi, mais plutôt comme un industriel moteur dans le développement de l'industrie textile au XIX^e^ siècle. Cet homme est un industriel textile, le plus puissant de sa génération (1790-1851) et maire de la ville de 1840 à 1851, année de son décès. Il est donc mort l'année où on lui attribue cette invention.

C'est dans un fascicule paru en mai 1951[385], quelques jours avant l'ouverture du centenaire du délainage, que l'on met en mots cette invention pour la première fois.

A. L'OUVRAGE DE GASTON POULAIN

Le Délainage et sa Capitale, Mazamet est un fascicule de 62 pages, rédigé dans un langage simple, illustré à chaque page quasiment par des esquisses simples bicolores (noir avec quelques touches d'orange). Son sommaire se compose de trois parties : « La ville » (14 pages), « Le métier » (25 pages), « Le pays » (22 pages). L'auteur cite ses sources : on retrouve notamment tous les noms d'auteurs déjà croisés dans notre chapitre V. Il reconnaît ensuite avoir consulté oralement MM. Charles Cazenave (maire de Mazamet durant les années 1940-1944 et en 1951), MM. Max Cormouls-Houlès, Henry Viguier et F. Auriol.

Gaston Poulain explique, dès le début de son fascicule, l'origine du délainage : « C'est en 1851 qu'eut lieu l'ascension du mouton […] puisque c'est en septembre que Mazamet recevait les deux premières balles de peaux expédiées d'une pampa de La Plata pour être délainées, balles qui allaient se multiplier jusqu'à atteindre, un siècle plus tard, le nombre de 180 000[386]. »

Il reprend ensuite les épisodes de la version « classique » du passé mazamétain vue dans le chapitre V. À savoir, une histoire de huguenots, de grands hommes et de destin exceptionnel prédéterminé…

[385] Arch. dép. du Tarn, 511 W 42.
[386] Gaston Poulain, *op. cit.*, p. 7.

1. Une histoire de huguenots

La « destinée de Mazamet » s'est forgée aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles grâce aux luttes religieuses et au « dirigisme de l'administration royale[387] » écrit-il. Il ajoute que « Géographiquement Mazamet se trouve au cœur même des guerres de Religion[388] » et il conclut cette présentation en affirmant que « l'histoire de Mazamet est, dès lors, l'histoire même des guerres de Religion[389] ».

On retrouve dans cet ouvrage les analogies entre protestants et cathares : « De 1565 [jusqu'en] 1668, la messe n'a pas été célébrée à Mazamet. Mais entre-temps, en 1628, Condé détruisit la bourgade protestante comme Simon de Montfort avait anéanti la ville cathare en 1211[390]. »

Un bond dans le temps est effectué pour aborder l'industrie et le commerce et ce qu'ils doivent à la population réformée : « d'abord peuplée de protestants, [Mazamet] s'était, pendant plus d'un siècle, vu interdire toute autre activité commerciale[391]. » Et d'expliquer que « jusque-là, rien d'extraordinaire. Rien que ne justifie l'effort d'une population laborieuse, menée par une élite persévérante et entreprenante[392] ». Il aborde ensuite l'élite entreprenante de cette ville.

2. Une histoire de grands hommes

Dans cet ouvrage, Gaston Poulain dresse le panthéon des grands hommes qui ont *fait la ville* pour reprendre les mots de Gaston Tournier. Il s'agit donc d'une histoire d'entrepreneurs protestants.

– L'histoire de Pierre Olombel, fabricant de draps au début du XIX^e^ siècle, et de ses descendants, dont Pierre-Élie Houlès (gendre de l'ancien maire de Mazamet, Philippe Olombel). Et avec l'histoire de Pierre Olombel, celle de David Cabibel, et de ses associés : Rives, Sabatié, Bosviel, déjà évoqués, qui fondent la Société des casernes.

---

[387] *Ibid.*, p. 8.
[388] *Ibid.*
[389] *Ibid.*
[390] *Ibid.*
[391] *Ibid.*, p. 19.
[392] *Ibid.*, p. 20.

– L'histoire de Pierre-Élie Houlès (industriel et maire de la ville de 1840 à 1851) : « Un seul industriel accepte les offres [du maréchal Soult] c'est Pierre-Élie Houlès[393]. » Celui-là même qui « meurt en novembre 1951, au moment où arrivent de La Plata les deux premières balles de peaux qu'il avait importées d'Argentine ». Pierre-Élie Houlès décide « de sacrifier le cuir à la laine et d'importer à cet effet des peaux de moutons d'Argentine qui seraient traitées en conséquence. Le délainage était né. Nous savons ce qu'il devint[394] ». Voici donc la phrase, rédigée en 1951 par Gaston Poulain, qui donne un nom à l'inventeur du délainage dans un ouvrage publié le 10 mai 1951, un mois avant le Congrès international du délainage.

– L'histoire d'Édouard Barbey, : officier de marine, maire de la ville de 1871 à 1883 ; sénateur de 1882 à 1905 ; vice-président du Sénat de 1901 à 1904 ; ministre de la Marine et des Colonies en 1887, ministre de la Marine de 1889 à 1892.

– L'histoire du maréchal Soult, duc et pair de France, seul catholique du panthéon : ministre de la Guerre de 1830 à 1834, président du conseil des ministres en 1832-1834. Il cumule cette fonction avec celle de ministre de la Guerre de 1840 à 1845. Il aurait passé commande de draps à Pierre Olombel pour l'armée sous le Second Empire.

3. Une histoire dont le passé légitime la destinée téléologique de Mazamet

« C'est l'héritière d'Hautpoul, dont les seigneurs se disaient les "Rois de la Montagne Noire", c'est la petite ville neuve de la vallée qui sut, bravement, défendre sa foi comme si elle était toujours à l'abri de sa forteresse ruinée[395]. »

Il n'est pas d'accord avec l'expression de Paul Gachon qui avait qualifié Mazamet de « ville américaine poussée en plein Languedoc[396] ». Pour Gaston Poulain ce serait faire fi du passé de la ville, comme si on la comparait à « un champignon urbain poussé dans une terre sans passé et sans plus de racines[397] ». L'auteur s'inscrit en faux ici quant à la citation du doyen Gachon, de l'université de Montpellier, reprise en 1933 par Jean-

[393] *Ibid.*, p. 10.
[394] *Ibid.*, p. 24.
[395] *Ibid.*, p. 43.
[396] *Ibid.*, p. 44. L'auteur cite ici Paul Gachon qui avait qualifié Mazamet de "ville américaine" dans son *Histoire de Languedoc,* Paris/Toulouse, Boivin & C[ie]/Privat, 1921.
[397] *Ibid.*, p. 44.

Prosper Gauthier en préface de sa thèse : « Mazamet c'est une sorte de ville américaine en plein Languedoc[398]. » Et G. Poulain d'insister : « Six générations d'ancêtres, alternativement persécutés, ont forgé au Mazamétain une âme opiniâtre, un esprit de libre examen, qui semble d'ailleurs, de toute éternité, être celui de la race[399]. »
Enfin, il évoque la grève de 1909 : « 1909 marque une date importante dans les réformes sociales. À l'issue d'une grève, la seule grève sérieuse qu'ait connue le délainage, Mazamet voit s'instituer des réformes telles que la France, dans son ensemble, ne les connaîtra guère avant le gouvernement Léon Blum de 1936. » Et, quand on raconte le passé à l'envers, on tombe aisément dans la téléologie. Les acquis de 1909 s'inscrivent davantage dans la lignée de *Rerum novarum* que dans les prémices du Front populaire (voir chapitre VIII).

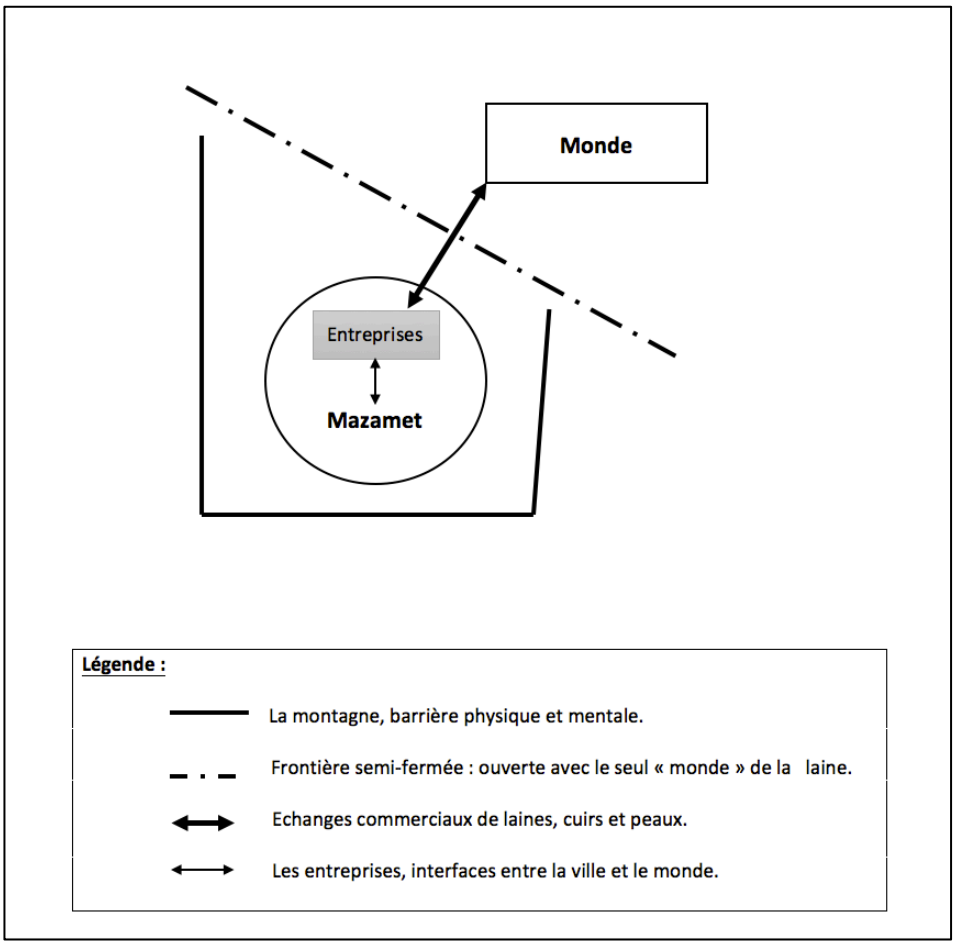
Nous sommes ici en présence d'un discours sur le passé d'un *monde clos* : dans cet ouvrage, on évoque une fois encore la « race » mazamétaine et le besoin de demeurer entre soi mais dans un monde ouvert. Ainsi, Gaston Poulain explique comment est organisée l'activité économique de Mazamet. « Sur peu d'autres industries, la conjoncture internationale ne pèse aussi lourdement. » Il évoque la multiplicité des rouages de celle-ci, « où tous demeurent mazamétains : mazamétains, les comptoirs d'achat en Amérique du Sud ; mazamétain, évidemment, le délaineur ; mazamétain, le négociant ou le courtier. Mondes divers, mais monde fermé, et cela est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'une industrie à base internationale[400] ». Le propos fait écho à cette phrase du film *Lou mas aïmat :* « Ces exportations nous fournissent des devises avec lesquelles nous achetons des peaux brutes ! Le circuit est fermé, à nouveau tout tourne rond. »

Si l'on s'essaie à schématiser Mazamet et son rapport au monde et au temps, tels que décrits par Gaston Poulain, on s'approcherait du schéma suivant :

---

[398] Jacques-Prosper Gauthier, *Mazamet centre mondial du délainage*, thèse de doctorat en droit, Montpellier, faculté de droit et des sciences économiques, 1933. URL : http://natsaw.co/telecharger/B00183A0LW-universite-de-montpellier-faculte-de-droit-mazamet-centre-mondial-du-delainage-these-pour-le-doctorat-en-droit-presentee-par-j-prosper-gauthier.
[399] Gaston Poulain, *op. cit.*, p. 22.
[400] *Ibid.*, p. 21.

Schéma 9. Mazamet et son rapport au monde
***dans* le Délainage et sa Capitale, Mazamet**



4. L'inspirateur de Gaston Poulain : Jacques-Prosper Gauthier

En réalité, si Gaston Poulain écrit en 1951 que le délainage fut inventé en 1851, c'est qu'il a probablement lu cette affirmation dans un ouvrage antérieur, presque contemporain de celui d'Édouard Cormouls-Houlès, mais que l'on convoque peu au banc des sources.

La source de G. Poulain, qui associe P.-É. Houlès à « l'invention du délainage », écrit donc postérieurement aux deux précédents (G. Tournier et É. Cormouls-Houlès) mais avant 1951. Il s'agit de Jacques-Prosper Gauthier qui publie, en 1933, une thèse en sciences économiques intitulée *Mazamet centre mondial du délainage*[401]. Dans son ouvrage il reprend pour la partie « historique » nombre de points empruntés à Jacques Miquel et Gaston Tournier. Mais lorsqu'il commence à questionner l'essor du délainage

[401] Jacques-Prosper Gauthier, *op. cit.*

à Mazamet, il écrit : « On ne peut donc trouver, à ce fait, d'autre explication [au singulier] que celle de l'esprit d'entreprise et de l'audace en affaire qui sont les caractéristiques essentielles du Mazamétain [402] . » Il ajoute également que « l'introduction du délainage des peaux en Montagne Noire fut, nous l'avons dit, le résultat du seul esprit d'initiative d'hommes d'affaires tels que P.-É. Houlès[403] ». Il note qu'en effet, « c'est l'arrivage de ces deux [balles] de peaux qui marque la naissance de l'industrie du délainage[404] ». Puis il nuance peu à peu son propos en s'inspirant et reprenant à son tour les écrits plus scientifiques de deux prédécesseurs : nous ne citerons pas davantage ses propos car ils sont très clairement empruntés ou inspirés par ceux d'auteurs antérieurs encore, les hommes de l'ombre.

B. Les « hommes de l'ombre » ou la vision pragmatique de l'essor du délainage

1. Les juristes du début du xx^e^ siècle : Jean Loup et Gaston Mercier

Jacques-Prosper Gauthier s'appuie probablement lui-même sur les travaux de Jean Loup, auteur souvent inspirant mais pas toujours cité par ceux qui racontent le passé de Mazamet. Celui-ci, dans sa thèse *l'Industrie lainière dans le Tarn*[405], évoque effectivement le rôle de Pierre-Élie Houlès dans l'essor de la ville. Cependant, c'est davantage pour son action au côté du maréchal Soult en 1830 et pour son introduction des métiers Jacquard dans son usine textile qu'il est mis en avant. Cet auteur fut donc également lu par Tournier et Cormouls-Houlès, puisque ces deux notables évoquent Pierre-Élie Houlès pour les mêmes raisons que Jean Loup.

Évoquant l'année 1851, Jean Loup (petit-fils d'un industriel mazamétain, Édouard Alba-La Source) écrit : « En septembre 1851, les deux premières balles de peaux de mouton en laine, en provenance de La Plata, arrivèrent à Mazamet ; [c'est cette première tentative de délainage] bien inaperçue qui marque la naissance du délainage dont le chiffre d'affaires actuel dépasse aujourd'hui [en 1910] les 100 millions de

[402] *Ibid.*, p. 50.
[403] *Ibid.*, p. 54.
[404] *Ibid.*, p. 53.
[405] Jean Loup, *l'Industrie lainière dans le Tarn*, Toulouse, Libr. des Étudiants, 1910.

francs[406]. » On construit donc une origine au délainage a posteriori, puisque, en 1851, ce fait passe pour inaperçu.

C'est Jean Loup qui explique, le premier, qu'en 1845, on s'essaie au délainage de peaux importées à Nîmes, puis en 1847 à Montpellier et enfin, en 1851 à Bédarieux. Trois centres textiles, comme Mazamet, qui sont en recherche de matière première et importent des balles de peaux de l'étranger et essaient de les délainer. Il semble donc que ce soit par connaissance et imitation de ces expériences que des industriels mazamétains ont tenté à leur tour l'expérience, avec davantage de succès que les collègues méditerranéens. Succès que ces deux auteurs, et notamment Jean Loup, expliquent davantage par la politique de libre-échange mise en place par Napoléon III quant aux tarifs lainiers que par un quelconque « génie mazamétain ». Ces accords de libre-échange signés entre 1852 et 1860 permettent effectivement au commerce de la laine à Mazamet d'exploser à partir de 1871. Jean Loup remarque qu'« en 1860, l'industrie du délainage était encore dans l'enfance[407] ». En 1875 Mazamet compte 19 usines de délainage et 15 comptoirs à l'étranger.

Deux ans plus tard, en 1912, un autre juriste, Gaston Mercier (avocat et ancien bâtonnier de l'ordre) écrit un article sur « Le développement industriel et commercial de Mazamet[408] ». Il s'inspire fortement des écrits de Jean Loup. Il ne mentionne nullement Pierre-Élie Houlès comme inventeur du délainage. Il impute même ce succès à Augustin Périé, l'industriel qui envoie en 1854 son employé, Hippolyte Mas, ouvrir un comptoir d'achat à Buenos Aires afin de faciliter l'importation de peaux. Hippolyte Mas se serait aperçu que « les indigènes dans les campagnes laissaient périr de grandes quantités de peaux de moutons ; il en envoya quelques-unes à Mazamet ; là on procéda à un nettoyage rudimentaire [par] un procédé très primitif. […] Pendant quelques années cette industrie ne fit pas de progrès. […] C'est de 1871 que date le véritable essor de l'industrie des laines et des peaux de Mazamet[409] ». Voici donc deux juristes, qui dans des travaux universitaires essaient d'expliquer le succès de l'entreprise du délainage.

---

[406] *Ibid.*, p. 40.
[407] *Ibid.*, p. 57.
[408] Gaston Mercier, « Le développement industriel et commercial de Mazamet », Académie des sciences et lettres de Montpellier, Mémoires de la section des lettres, 2e série, t V, no 3, Montpellier, impr. générale du Midi, 1912.
[409] *Ibid.*, p. 73-74.

Pourquoi cette version n'est-elle pas reprise en 1951 par Gaston Poulain ? Probablement parce qu'elle ne fait pas rêver, parce qu'elle ne prend pas en compte un passé mythique qui justifierait le présent, voire l'avenir. Parce qu'elle met en avant des acteurs institutionnels et nationaux, et non des acteurs locaux et de « race » spécifique. Parce qu'elle n'est pas en quête d'une identité fantasmée perdue mais plutôt en quête d'explications rationnelles et quantifiables.

2. Un industriel local rationnel : René Brenac (1932)

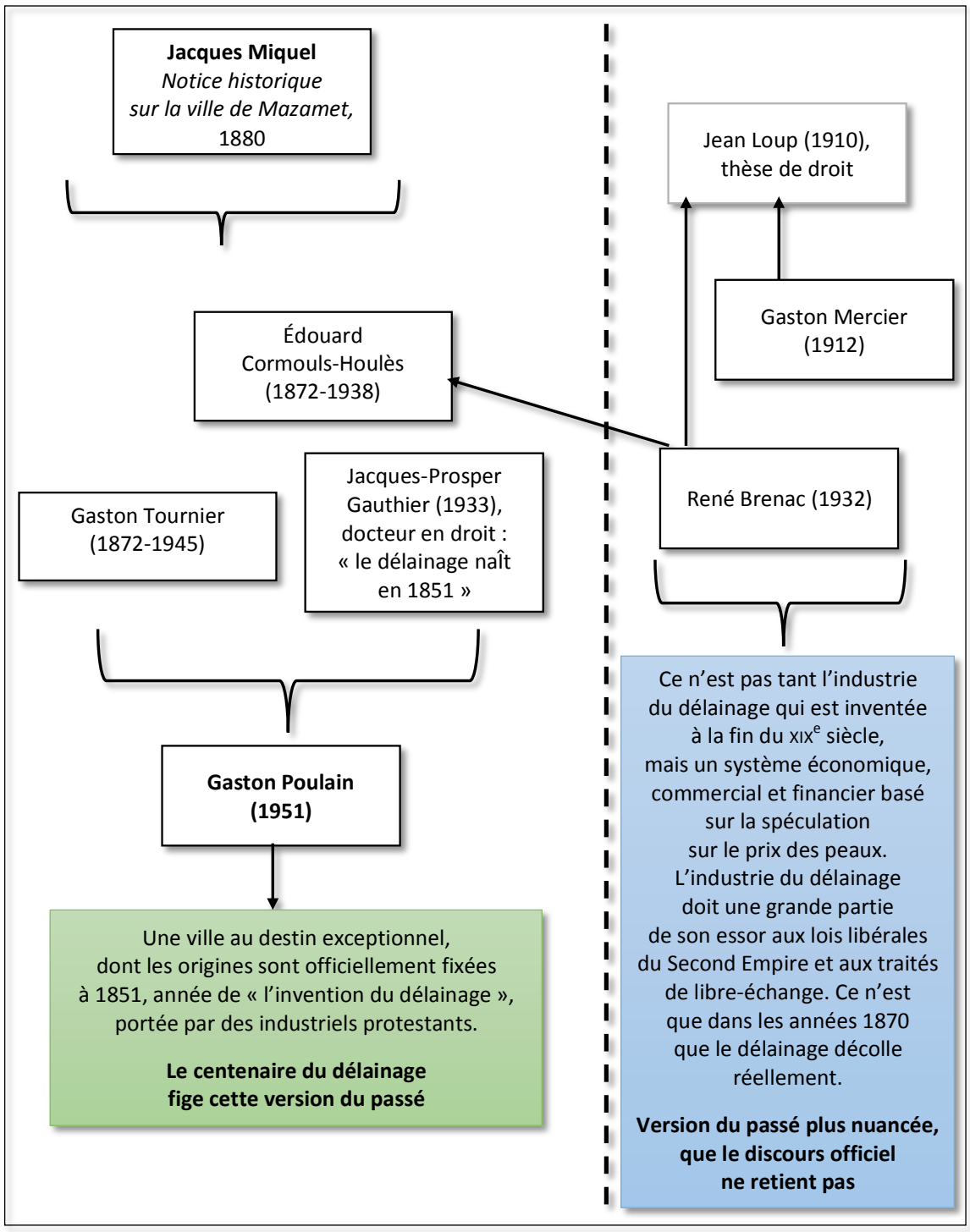
Un dernier auteur, contemporain de Jacques-Prosper Gauthier, René Brenac, industriel mazamétain protestant également, écrit à son tour plusieurs articles au sujet du délainage mazamétain, en 1932. Il évoque la figure de Pierre-Élie Houlès en précisant que ce qu'on peut lui attribuer, c'est « l'initiative » de faire venir à Mazamet « les premières peaux en laine[410] » d'Argentine. René Brenac, cependant, reprend la totalité de la thèse de Jean Loup. Ainsi, note-t-il, « on avait tenté déjà, en France, d'utiliser les peaux en laine d'Argentine : en 1845, les premiers essais avaient été faits à Nîmes ; en 1847 on en avait délainé quelques-unes à Montpellier, et, au début de 1851, il en avait été délainé un petit nombre à Bédarieux. Aucun de ces essais n'ayant donné de résultats suffisants, ils n'eurent pas de suite. […] À Mazamet, la maison Houlès ne voyait dans sa tentative qu'un essai pour alimenter l'industrie locale, essai favorisé par la pureté de l'eau et la présence de la force motrice des rivières. Mais l'essai ayant réussi on s'aperçut que le délainage présentait des avantages considérables pour l'industrie textile[411] ».

René Brenac tente de proposer une synthèse des travaux de Jean Loup et Gaston Mercier, ce n'est pas tant un procédé que l'on invente à Mazamet, mais plutôt *une forme d'organisation commerciale* qui permet d'alimenter en peaux la région afin que l'industrie textile et celle du cuir puissent se développer. Le procédé se met en place suite aux observations effectuées dans les villes de Nîmes, Montpellier et Bédarieux. Les qualités de l'eau du bassin mazamétain, moins calcaires que celles des villes suscitées, ont permis d'obtenir un résultat plus positif que dans ces trois villes quant à la qualité de la laine obtenue.

---

[410] René Brenac, *art. cit.*, p. 82.
[411] *Ibid.*, fasc. 2, p. 155.

Schéma 10. La mise en récit du passé
se fige avec la commémoration du centenaire du délainage
Schéma de mise en récit du centenaire



Voilà, semble-t-il, une explication plus rationnelle du processus de développement (et non de l'*invention*) du délainage à Mazamet. C'est à la fois une industrie de transformation somme toute assez simple à mettre en place (main-d'œuvre peu

qualifiée, pas d'investissement mécanique majeur nécessaire au départ : le film le précise d'ailleurs), plus simple que celle du textile ou de la sidérurgie par exemple. Et c'est à la fois un mode d'organisation commerciale basé sur la spéculation des cours de la laine. À la suite de la relance liée au plan Marshall (1947), c'est probablement davantage la relance de ce commerce international que l'on célèbre, que le fait de séparer la laine de la peau des moutons. C'est ainsi que dans notre travail de compréhension des mises en récit du passé de Mazamet, l'année 1951 vient ajouter une pierre à l'édifice : celle de l'invention des origines pour mieux vendre un système et pour mieux vendre un pays dont le choix politique, durant les années de l'Occupation, fut celui de la collaboration économique avec l'Allemagne nazie.

Le centenaire du délainage sert donc à resserrer les liens entre la France et des partenaires économiques étrangers d'une part, et à resserrer les liens entre les Mazamétains dans un contexte d'après-guerre difficile et de tensions sociales importantes depuis les années 1947-1948.

CHAPITRE VII
LE TEMPS DE LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE ET LE STATUT DE « L'HISTORIEN EXPERT » : LES ANNÉES 1970-1990

> *Pour l'homme, le temps qui s'accumule comme à l'arrière du présent, et que la tradition européenne a mis en ordre, n'est pas seulement du passé. Il y a une actualité, une présence du passé dans notre société. Les historiens contribuent à cette « présence » en produisant un discours scientifique*[412].

C'est en 1974 qu'un professeur de lycée, détaché aux services des archives du Tarn puis de l'Aude[413], soutient sa thèse de troisième cycle sous la direction de Rolande Trempé : *le Mouvement ouvrier à Mazamet au début du XX^e siècle (1903-1914)*. Cette thèse est ensuite publiée sous le titre *Avec les ouvriers de Mazamet dans la grève et l'action quotidienne 1909-1914*[414]. Cet historien, Rémy Cazals, est né à Mazamet en 1943 et a grandi au sein d'une famille d'employés du textile et du délainage. Il a effectué une partie de sa scolarité au sein de l'établissement privé catholique des frères des écoles chrétiennes de Mazamet, l'école Notre-Dame. Il obtient son baccalauréat au début des années 1960 et il est reçu à l'agrégation d'histoire en 1968 après avoir soutenu son

[412] Gil Bartholeyns, « Le passé sans l'histoire. Vers une anthropologie culturelle du temps », *Itinéraires* [en ligne], 2010-3 | 2010, mis en ligne le 1er novembre 2010, [consulté le 1er octobre 2016]. URL : http://itineraires.revues.org/1808.

[413] D'après Clair Juilliet, « Un historien de "plein air" : Rémy Cazals », *Monde sociaux*, https://sms.hypotheses.org/author/cjuillet, 24 septembre 2013, mis à jour le 19 décembre 2018 [consulté le 19 février 2019].

[414] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit*.

diplôme d'études supérieures sous la direction de Jacques Godechot. Ses travaux connaissent un important retentissement tant au niveau local que national. Dans la poursuite de ses recherches, Rémy Cazals publie en 1983 un deuxième ouvrage, *les Révolutions industrielles à Mazamet, 1750-1900*[415], dans lequel il évoque des points plus techniques et plus économiques sur un temps long, quant aux industries mazamétaines. Il obtient son habilitation à diriger des recherches en 1993 et devient professeur d'histoire à l'université de Toulouse-Le Mirail dans la foulée.

Une approche scientifique du « paradoxe » mazamétain est logique et pertinente dans le contexte historiographique des années 1970 : celui d'une histoire quantitative et sociale, celui d'une histoire des rapports sociaux, voire de lutte des classes. C'est certainement dans les années 1970-1980 que la seconde phase de mise en récit du passé industriel de Mazamet s'institutionnalise. On passe ainsi d'un discours *sur le passé* à un discours *historique*, entendu ici comme respectant les règles de la méthode historique (voir chapitre II) grâce aux travaux et aux apports de Rémy Cazals.

I. UNE THÈSE POUR S'ESSAYER À UNE HISTOIRE SCIENTIFIQUE DANS LE CONTEXTE HISTORIOGRAPHIQUE DES ANNÉES 1970

A. RENDRE LA PAROLE AUX OUVRIERS

Cet historien avoue son objectif dès l'introduction de son premier ouvrage : « Le prolétariat de Mazamet a une longue histoire : […] cette histoire qui a son originalité a été volontairement occultée ou falsifiée [416] . » Il évoque ensuite nombre d'« élucubrations, malheureusement trop souvent reprises dans de multiples études superficielles, d'après lesquelles, en 1909, Mazamet aurait vu s'instituer des réformes sociales telles que la France ne les connaîtrait que lors du front populaire[417] ». Rémy Cazals semble bien décidé à en découdre avec une vision du passé de Mazamet qui ne lui convient pas : celle qui semble dire que grâce à la « modernité » des patrons « les ouvriers étaient bien contents, il n'y avait plus à en parler[418] ». Effectivement, ce discours est bien intégré dans les récits étudiés précédemment dans nos chapitres.

---

[415] Rémy Cazals, *les Révolutions industrielles…*, *op. cit.*
[416] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit.*, 4e de couv.
[417] *Ibid.*
[418] *Ibid.*, p. 9.

Rémy Cazals s'inscrit dans deux courants historiographiques à leur apogée alors : celui de l'histoire quantitative et celui de l'histoire sociale. Le premier peut se définir comme « une collecte d'observations et de données mesurables dans une optique de description des phénomènes historiques[419] ». Le second peut se définir comme celui où la primauté sociale se pose pour expliquer les phénomènes. Pour reprendre Christian Delacroix (citant Thomas Welskopp) l'histoire sociale dominante des années 1970 a « poussé sur le terreau du marxisme […] et a été imprégnée d'un matérialisme tenace[420] ». De plus, ajoute Ch. Delacroix, l'idée d'une histoire totale et d'une histoire plus scientifique « marquent profondément cette volonté d'élargissement de la curiosité historienne vers l'économique et le social[421] ».

En effet, Rémy Cazals entreprend ce travail laborieux et ambitieux de recueil de données (salaires, prix, taux de syndiqués, nombre de participants aux grèves, etc.) dans l'optique de proposer un récit historique de la grève des ouvriers mazamétains de 1909 à 1914. Il travaille alors plutôt sur un temps court, quasiment à l'échelle de l'événement. Et il décide, ainsi, de rendre leur place dans l'histoire aux ouvriers du délainage et de la mégisserie : un groupe peu, voire pas du tout, étudié auparavant. Il tente de rendre compte du mouvement ouvrier de la ville, n'hésitant pas à utiliser les termes de « classe » ou de « prolétariat » pour désigner le groupe ouvrier. D'un discours écrit par des notables se revendiquant de la religion réformée (qui n'évoquent les ouvriers que comme une main-d'œuvre laborieuse qui ne doit son sort « heureux » qu'aux industriels), on passe, avec les travaux de Rémy Cazals à un essai d'inversion de l'histoire : sans les ouvriers, pas d'usines, pas de bénéfices, donc pas de prospérité pour Mazamet. Il pose clairement ici sa volonté d'effectuer une « histoire par le bas ».

B. UN RENOUVELLEMENT DES SOURCES FRUCTUEUX

Rémy Cazals réoriente, en partie, l'éclairage du passé mazamétain en s'appuyant sur de nouvelles sources. Bien sûr, il dépouille les fonds d'archives « classiques » avec une méthode rigoureuse telle que François Simiand ou Charles Ernest Labrousse l'ont fixée

---

[419] Maria-Novella Borghetti, « Histoire quantitative, histoire sérielle », *in* Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographie I ; Concepts et débats*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2010, p. 412.
[420] Christian Delacroix, « Histoire sociale », *ibid.*, p. 421.
[421] *Ibid.*

quant à l'histoire quantitative. Ses analyses s'appuient sur les salaires versés aux ouvriers, sur les effectifs syndiqués, sur les résultats électoraux ou encore sur les effectifs de grévistes.

Mais il introduit également dans ses travaux une source peu usitée auparavant : celle de l'archive orale. Il interroge des témoins de ces années 1909-1914, qui avaient alors entre 5 et 33 ans en 1909 (et qui au début des années 1970 ont donc entre 67 et 94 ans). Certes, ces témoins n'ont pas tout à fait vécu la grève de 1909 de la même façon : une génération sépare certains d'entre eux. Cela dit, les archives orales apportent à l'histoire « sociale » chère à cet historien la parole et les mots des individus. Elles nuancent donc, parfois, l'analyse du « groupe » social ouvrier.

Rémy Cazals utilise également des sources littéraires d'écrivains locaux comme témoignages d'une époque ; notamment les romans d'Albert Vidal, de Gaston Tournier, de Jules Puech et de Gaston Mercier. Il est revenu sur les romans du premier en 1986 dans un ouvrage intitulé *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain*[422]. Albert Vidal (1879-1943) est un industriel mazamétain protestant et politiquement marqué « à gauche », c'est-à-dire radical-socialiste. Il occupe la fonction de maire de Mazamet de mai à octobre 1912. À travers plusieurs romans d'Albert Vidal dont *la Sœur*, *Au vol* ou encore *la Toile d'araignée*[423], Rémy Cazals s'intéresse toujours aux années 1880-1910 mais il évoque Mazamet au-delà de 1914, et notamment l'accueil des réfugiés espagnols à Mazamet en 1939, ou encore l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne en 1933 et celle de Pétain en 1940 en France. Le travail de cet historien reflète, en partie, les avancées historiographiques des années 1980 qui proposent, de plus en plus, une approche culturelle de l'histoire sociale. Il a consacré une étude à ces quatre auteurs de façon synthétique en 2000[424].

Rémy Cazals consulte également les travaux de deux hommes dont les auteurs cités précédemment n'ont apparemment pas eu connaissance : ceux d'Armand Audiganne[425]

---

[422] Albert Vidal, Rémy Cazals, *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain*, Toulouse, Privat, 1985.

[423] Albert Vidal, *la Sœur*, Toulouse, éd. de la Revue provinciale, 1901 ; *Au vol*, *Ibid.*, 1902 ; *la Toile d'araignée*, Toulouse, Société provinciale d'éditions, 1903.

[424] Rémy Cazals, « Religion et politique dans quatre romans sud-tarnais (1903-1914) », *in* Philippe Nellidof et Olivier Devaux (dir.), *Christianisme et politique dans le Tarn sous la III^e^ République*, Toulouse, Presses de l'université des sciences sociales de Toulouse, 2000. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00319852.

[425] Armand Audiganne (1814-1875) est un économiste et historien français du XIX^e^ siècle.

(1814-1875) et ceux de Léon de Seilhac[426] (1861-1920). Le premier est historien et économiste, le second est délégué en charge du service industriel et ouvrier au Musée social.

En octobre 1853, dans *la Revue des deux mondes*, Audiganne publie un article intitulé « Du mouvement intellectuel parmi les populations ouvrières ; les Ouvriers des Montagnes-Noires et l'industrie des draps[427] ». C'est Armand Audiganne qui emploie pour la première fois, au sujet de Mazamet, l'expression d'« Elbeuf du sud », que Rémy Cazals reprend souvent dans ses travaux. Armand Audiganne compare la ville de Mazamet à celle de Lodève et de Bédarieux et tente d'en dresser un tableau complet. Il note que « les premiers pas de Mazamet dans l'industrie sont postérieurs à 1830[428] » et que rapidement « l'industrie en a fait rapidement une cité riche, active, ayant des relations étendues[429] ». Il précise que « les familles ouvrières y composent au moins les deux tiers de la population, dont le chiffre déjà dépasse dix mille âmes[430] ». Armand Audiganne s'intéresse également aux « mœurs et caractères » des Mazamétains : « Les mœurs des ouvriers de Mazamet, récemment détachés des travaux agricoles, présentent un aspect plus primitif qu'à Bédarieux ou à Lodève. […] Les travailleurs de Mazamet sont généralement modérés dans leurs exigences et faciles à contenter. […] Aussi y a-t-il de la retenue dans les mœurs[431]. » La religion est présente dans le rapport d'Audiganne : « Tous les chefs d'industrie, excepté un, sont protestans [*sic*] tandis que la majorité des ouvriers est catholique. […] Les protestans forment le noyau primitif de la population […]. Des deux côtés, les habitudes religieuses exercent un assez grand empire[432]. » Enfin, il explique que les ouvriers mazamétains ont été moins influencés que ceux de Lodève ou de Bédarieux par les « agitations politiques » de 1848 à 1851 ; cela parce qu'ils « tendaient sans cesse, par le poids de leur propre esprit, à ramener la question à un débat intérieur dans lequel les principes sociaux n'étaient pas du moins compromis[433] ». Armand Audiganne, qui n'est pas Mazamétain, s'appuie sur des

---

[426] Léon de Seilhac, *les Grèves du Tarn ; Mazamet et Graulhet (1909-1910)*, Paris, Arthur Rousseau éd, 1910. URL : http://www.cedias.org/index.php?lvl=notice_display&id=28483.
[427] Armand Audiganne, « Du mouvement intellectuel parmi les populations ouvrières ; les Ouvriers des Montagnes-Noires et l'industrie des draps », *la Revue des deux mondes*, octobre 1853, p. 352-381.
[428] *Ibid.*, p. 357.
[429] *Ibid.*
[430] *Ibid.*
[431] *Ibid.*, p. 368.
[432] *Ibid.*, p. 369.
[433] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit*., p. 375.

informations chiffrées et des observations de terrain. En comparant cette ville avec d'autres, il nous éclaire un peu plus quant à la mise en récit des auteurs locaux de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle, probablement parce qu'il n'a pas besoin de légitimer une quelconque histoire qui serait « extra-ordinaire ».

Léon de Seilhac, de son côté décrit ainsi la situation de Mazamet :

> Voilà donc les industriels de Mazamet. Ce sont des seigneurs de grande importance. La plupart sont fort riches. Beaucoup d'entre eux sont apparentés.
> Presque tous sont protestants. Et cela s'explique facilement, puisque toutes les maisons de Mazamet sont ou de vieilles maisons fondées par les créateurs de l'industrie dans le pays, les Houlès, les Cormouls, les Olombel, ou bien par les employés que ceux-ci avaient à leur service et qu'ils avaient choisis dans leur religion. Presque tous les ouvriers, par contre, sont catholiques et des plus pratiquants. Le dimanche, on les voit, lorsque l'église est pleine – ce qui est fréquent – entendre la messe, agenouillés devant le porche. II faut remarquer qu'on ne trouve cette ferveur que dans les pays où existent des protestants à côté de catholiques. L'antagonisme des doctrines stimule la ferveur de chacun[434].

C. L'HISTORIEN EST UN HOMME DE SON TEMPS

De fait, Rémy Cazals écrit dans un contexte historiographique national où l'histoire sociale explose et dans lequel les familles politiques de gauche ont la parole mais sont divisées sur nombre de questions.

En effet, Mai 68 n'est pas loin et, depuis, on voit s'affronter chez les intellectuels marxistes les marxistes-léninistes, les staliniens, les maoïstes et les trotskistes. Le Parti communiste français est sous la férule de Georges Marchais depuis 1972, il succède ainsi à Waldeck Rochet. Il est à la tête d'un PCF qui tente, à partir des années 1970, de prendre ses distances avec l'URSS, mais qui garde le silence en 1968 lors du Printemps de Prague, du moins publiquement. Il travaille à l'union de la gauche et au programme commun. Celui-ci échoue en 1977 et les législatives sont perdues en 1978 par les partis de gauche français. Cependant, en 1981 il obtient près de 15 % des voix et appelle à voter François Mitterrand au second tour : le PCF est en train de décliner face au Parti socialiste. Une partie des historiens français est marquée par l'influence marxiste, probablement plus longtemps que leurs homologues européens. Et les historiens de l'université du Mirail à Toulouse, toute jeune et fille de mai 1968, sont également très influencés par ces courants politiques dans les années 1970.

[434]Léon de Seilhac, *op. cit.* p. 4.

Rémy Cazals a eu pour directrice de thèse Rolande Trempé, spécialiste d'histoire sociale, figure de l'université du Mirail. Elle a travaillé elle-même sur les mineurs de Carmaux[435] et participé à la création de la revue *le Mouvement social.* Elle a également travaillé sur la Résistance, sur Jaurès, sur l'histoire des femmes avec Michelle Perrot, sur celle du travail et des travailleurs avec Madeleine Rebérioux et Antoine Prost. Dans les années 1950-1970, des historiens comme Jean-Pierre Vernant ou Albert Soboul sont proches du PCF. D'autres comme Annie Kriegel ou Maurice Agulhon, proches du parti également, critiquent violemment les Annales alors que leurs homologues britanniques, à l'image d'Éric Hobsbawm, rencontrent les chercheurs de la deuxième génération des Annales en 1950[436].

Enzo Traverso écrit un article en 2011 qui tente de penser la relation entre « Marx, l'histoire et les historiens[437] ». Il nous permet de resituer le travail de Rémy Cazals dans un contexte où le marxisme dans l'historiographie française est en situation d'« hégémonie – Thierry Aprile[438] n'hésite pas à parler de "domination" –, qui s'établit dans les années 1960-1970 [439] ». Traverso évoque alors « l'émergence d'une historiographie marxiste originale et puissante, dont les bataillons se lancent à la conquête de l'université […] tout en transformant les paradigmes de leur discipline[440] » comme Soboul et Vovelle en France. De plus, « l'hégémonie marxiste dans les sciences sociales (dont l'histoire) avait certes été renforcée par l'avènement de l'université de masse dans l'après-guerre, mais elle avait été rendue possible avant tout par une avancée généralisée des luttes sociales et politiques[441] ». En effet, les combats des mouvements de résistance durant la Seconde Guerre mondiale, ceux pour qui les acquis sociaux du Conseil national de la Résistance ainsi que Mai 68 ont marqué la seconde partie du XX^e siècle en France. Ailleurs, comme le dit Traverso, il en va un peu différemment. « Au Royaume-Uni, la *history from below* (Eric Hobsbawm, Christopher

---

[435] Rolande Trempé, *op. cit.*

[436] Frédérique Matonti, « Francs-tireurs ou partisans : les historiens communistes français et britanniques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006, t. LIII, n° 4 *bis*, p. 80-87. URL : https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2006-5-page-80.htm.

[437] Enzo Traverso, « Marx, l'histoire et les historiens. Une relation à réinventer », *Actuel Marx*, 2011, n° 50, p. 153-165. URL : https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2011-2.htm-page-153.htm.

[438] Thierry Aprile, « Marxisme et histoire », *in* Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *op. cit.*, p. 515, cité par Enzo Traverso.

[439] Enzo Traverso, *art. cit.*, p. 153.

[440] *Ibid.*, p. 154.

[441] *Ibid.*, p. 156.

Hill et E. P. Thomson, Raphael Samuel) […] découvre la culture ouvrière et repense le concept de classe tandis que les *Cultural Studies* (Stuart Hall, Raymond Williams) introduisent l'anthropologie dans le marxisme pour analyser l'imaginaire et les cultures populaires[442]. » Et Traverso ajoute que « parallèlement, surgit une *new labour history* qui réécrit l'histoire du mouvement ouvrier en plaçant au centre de l'analyse l'"ouvrier masse" (*unskilled*) à la place des idéologies et des partis politiques (Herbert Gutman, Harry Braverman, ensuite Mike Davis)[443] ».

Il nous semble que les premiers travaux de Rémy Cazals s'inscrivent dans cette mouvance-là. Il tente de travailler sur le mouvement ouvrier du début du XX^e^ siècle à Mazamet. Mais comme ce mouvement ouvrier ne s'inscrit pas réellement dans les représentations classiques de son courant de pensée historiographique, il faut alors trouver des explications à cette singularité. Rémy Cazals se positionne alors dans une logique où l'interprétation du monde vise à sa transformation, une histoire qui adopte le point de vue des dominés. Et il se retrouve, comme l'explique Enzo Traverso, tiraillé entre deux Marx : « Un Marx téléologique, positiviste [celui de 1859…], [et] un Marx dialectique et antipositiviste [… celui du *Capital*] critique de l'exploitation capitaliste et de la civilisation bourgeoise dans son ensemble. » Les ouvriers de Mazamet sont alors perçus comme des « instruments inconscients de l'histoire [444] », soumis à l'*empowerment*.

Nous allons donc essayer d'étayer notre affirmation dans les lignes qui suivent.

II. DES PARADOXES DIFFICILES À EXPLIQUER

Dès 1978, Rémy Cazals pose comme constat que Mazamet est une ville industrielle dès le XVIII^e^ siècle et devient le centre mondial du délainage à la fin du XIX^e^ siècle ; que sa population ouvrière est une population *paysanne* ; que les ouvriers mettent en place « un mouvement revendicatif et une organisation syndicale dynamique [la CGT dès 1909] allant de pair avec le choix politique réactionnaire[445] » ; que les ouvriers mazamétains ont conscience d'appartenir à une classe mais sont dans l'incapacité de dépasser ce stade pour se situer politiquement dans la lutte des classes ; que les patrons des usines

[442] *Ibid.*, p. 154.
[443] *Ibid.*, p. 154.
[444] *Ibid.*, p. 160. Traverso cite ici en note Louis Althusser, « Marxisme et humanisme » (1966), *Pour Marx*, Paris, La Découverte, 2005.
[445] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit.*, p. 319.

mazamétaines œuvrent à diviser la classe ouvrière dès 1909 en créant un syndicat jaune ; ce qui explique que la majorité des ouvriers votaient à droite, car être confronté à un patronat « en majorité protestant et républicain n'aidait pas les ouvriers à théoriser clairement leur pratique de la lutte des classes[446] ».

A. UNE « CLASSE OUVRIÈRE » AU COMPORTEMENT SINGULIER… QUE L'ON JUSTIFIE DANS UNE LOGIQUE D'HISTOIRE SOCIALE MARQUÉE PAR LE MARXISME (*EMPOWERMENT*)

Les ouvriers mazamétains sont d'abord définis comme réactionnaires. En effet, Rémy Cazals explique dès le départ qu'« une classe ouvrière se constitua à Mazamet à la fin du XIX^e^ siècle et dans la première moitié du XX^e^ siècle[447] » et face à eux, « une dizaine de patrons, apparentés entre eux [il reprend ici mot pour mot les propos de Léon de Seilhac, écrits en 1910], tenaient en fait entre leurs mains les rênes de l'activité mazamétaine[448] ». Il note ensuite que les ouvriers mazamétains sont des « électeurs de la droite » qui seraient « manipulés par le parti clérical, ou conservateur, réactionnaire, antirépublicain, soutenu évidemment par l'Église [449] ». Il ajoute que « les témoignages des personnes interrogées sont unanimes : les ouvriers votaient pour le baron[450] [Amédée Reille] ». Comme facteurs explicatifs ici, l'auteur note que :

– Ces ouvriers sont issus du milieu rural, donc ont adopté « une attitude traditionnelle d'obéissance au seigneur et au prêtre, de méfiance envers la nouveauté[451] » ;

– Ils sont donc soumis à un « vieux fond de mentalité prérationnaliste[452] » ;

– Enfin, « sous la III^e^ République [à Mazamet] se trouvaient face à face des patrons en majorité protestants et républicains et des ouvriers en majorité catholiques. L'Église exploita au mieux cette situation pour assurer son contrôle de la population ouvrière[453] ».

Ce qui peut surprendre ici, c'est la proximité entre le discours protestant et le discours pro-marxiste quant à la condamnation de l'Église catholique.

---

[446] *Ibid.*, p. 324.
[447] *Ibid.*, p. 22.
[448] *Ibid.*, p. 20-21.
[449] *Ibid.*, p. 25.
[450] *Ibid.*, p. 32
[451] *Ibid.*, p. 36
[452] *Ibid.*
[453] *Ibid.*

Cependant, malgré leur conservatisme politique, ces ouvriers combattent le patronat grâce à la CGT. Durant la grève de 1909, étudiée par Rémy Cazals, il apparaît donc que c'est le syndicat de la CGT qui permet aux ouvriers mazamétains de prendre conscience d'une appartenance de classe. Ils y adhèrent assez rapidement d'ailleurs. « Ni le baron ni les républicains ne soutinrent les grévistes. [Ils comptèrent sur] le seul soutien de la CGT[454]. » Le 2 mars 1909, le secrétaire de l'union locale de la CGT de Mazamet, Isidore Barthès, explique que « sans elle, la grève n'aurait pu résister ». Concernant les républicains, assimilés là à la gauche protestante mazamétaine, on peut reprendre la critique de L. de Seilhac à l'encontre des patrons républicains ici : « Les patrons de Mazamet ont des directeurs d'usine, ils ne s'occupent que fort peu de l'industrie, ils ont l'air de faire fi de leur rôle industriel pour se complaire dans leur rôle commercial et dans la spéculation : tels des commerçants du Havre qui spéculent sur les cafés, ou des commerçants de Marseille qui spéculent sur les grains et les huiles. À certaines heures de la journée, tout le monde est au café. Les affaires s'y traitent placidement[455]. »

Enfin, les grévistes du début du XX^e^ siècle à Mazamet refusent majoritairement toute implication du politique dans le syndicalisme. Dans cette région le socialisme a peu de succès lors des élections. Les ouvriers semblent refuser toute intrusion de la politique dans leurs discussions ou actions. Toujours convaincu que ces ouvriers ne peuvent que prendre conscience de leur condition, Rémy Cazals écrit que « le mérite des militants envoyés à Mazamet [Victor Griffuelhes par exemple] fut de savoir aider à cette prise de conscience, sans choquer les sentiments traditionnels[456] ». Et de fait, il parvient à se poser la question de la possibilité d'un *syndicalisme anarchiste* à Mazamet au début du XX^e^ siècle. Rémy Cazals reprend des extraits du *Midi socialiste* du 11 avril 1909 : « Ils ont du tempérament, puis leur milieu est tel, leurs adversaires sont si riches, leur misère est si grande, qu'ils ne peuvent être des modérés[457]. » Il conclut alors que ces ouvriers adoptent une pratique gréviste « exemplaire par le recours à l'action directe[458] ». Car « séparer comportement gréviste et attitude électorale convenait bien aux ouvriers

[454] *Ibid*., p. 212-213.
[455] Léon de Seilhac, *op. cit.*, p. 4-5.
[456] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…*, *op. cit*., p. 214.
[457] *Ibid.*, p. 216.
[458] *Ibid.*, p. 218.

mazamétains qui avaient déjà eu l'occasion [en 1903] d'apprécier les conséquences des rivalités et des manœuvres politiques sur leur mouvement syndical[459] ».
Puisque ces ouvriers ne votent pas socialiste, il faut justifier cela par le fait qu'ils se rapprochent de l'anarcho-syndicalisme. Sans quoi, la thèse de prise de conscience de classe demeure fragile avec la seule grille de lecture marxiste, propre aux années 1970, qui pense les dominés comme acteurs majeurs de l'histoire.

Cependant, dans ce travail de thèse, des constats fort intéressants sont posés. Il nous semble dommage qu'ils aient peu questionné.

B. DES PISTES PEU QUESTIONNÉES DANS LES ANNÉES 1970 : LA CGT MAZAMÉTAINE D'AVANT-GUERRE EST-ELLE CÉGÉTISTE ?

Il faut attendre la page 219 de l'ouvrage de Rémy Cazals pour comprendre qu'à Mazamet, les ouvriers sont obligés de se syndiquer, et ce depuis la grève de 1903. En 1909, les syndicats mazamétains rejoignent la CGT, donc il devient obligatoire de se syndiquer à celle-ci.
Elle est de fait en situation de monopole syndical car elle demeure le seul syndicat constitutif de la bourse du travail. Il était même demandé, par les ouvriers, dans ces accords de 1903 « que les patrons ne veuillent bien occuper que des ouvriers syndiqués[460] ». Ce syndicat fait alors partie des syndicats les plus riches du Tarn : « Force numérique et caisses bien remplies allaient de pair[461] » écrit Rémy Cazals en opposant Mazamet à Carmaux ou Graulhet, où, à la même époque il semble que l'engagement syndical décline. Mais on est ici sur une temporalité de quatre années : cela ne trouble-t-il pas la vision que l'auteur voudrait avoir d'une *classe ouvrière mazamétaine conscientisée mais empêchée* par les agents du capital et de la religion ?
Très rapidement, après la grève, les ouvriers sont moins assidus aux réunions et paient leurs cotisations avec de plus en plus de retard. Peut-on alors réellement, affirmer que les ouvriers mazamétains sont dans une logique de syndicalisme autonome, anarchiste, et conscients de leur situation d'« aliénation » ?

---

[459] *Ibid.*
[460] *Ibid*., p. 219.
[461] *Ibid*., p. 244.

Cette CGT mazamétaine questionne également quant à un de ses meneurs : Isidore Barthès. Alors que ce syndicat refuse toute implication en politique. Par exemple, « les syndiqués mazamétains manifestèrent plus de réticences envers des campagnes considérées comme trop politiques : pour l'antimilitarisme, contre la répression en Espagne […] [462]» Et lorsque le syndicat CGT de Mazamet reçoit 913 francs du syndicat de Voirin pour les faire passer aux combattants espagnols, il est décidé d'en envoyer 500 francs et de garder 413 francs pour la bibliothèque du syndicat. « On accusa le syndicat de faire de la politique[463]. »

En revanche, comment se positionner lorsque le secrétaire de l'union locale, Isidore Barthès, se présente en 1912 sur la liste de la droite aux élections complémentaires de 1912 ? Liste soutenue par le baron René Reille et par Georges Tournier. Comment justifier qu'un responsable de la CGT, syndicat qui ne fait pas de politique à Mazamet, affiche publiquement ses positions politiques conservatrices ? Cet événement provoque la scission du syndicat mazamétain. Des ouvriers républicains et quelques ouvriers socialistes désapprouvent ce choix et quittent la CGT. On est ici en plein paradoxe : des ouvriers socialistes refusent d'adhérer à une CGT « de façade » qui ne suit que très peu les directives nationales et dont les responsables sont proches des milieux conservateurs mazamétains.

Pour l'historien, le cas est problématique. Or, Rémy Cazals explique alors que tout cela procède d'une « manœuvre reilliste[464] ». Le baron Reille aurait donc eu peur d'un basculement des ouvriers vers le socialisme. Or, quand on observe le comportement politique de ces derniers, cela paraît peu probable. Mais, pour l'historien, ces hommes ne peuvent que s'être fait manipuler par la droite cléricale : seule cette réponse permet d'échapper à l'échec d'un mouvement ouvrier mazamétain. Et, on oublie ici de questionner le positionnement du politique probablement plus réactionnaire encore qu'Amédée Reille : Georges Tournier, industriel, protestant orthodoxe. Pourquoi donc ? Parce que dans ce travail, l'historien souhaite tellement (et de façon pertinente dans le contexte historiographique de la période des années 1970) que les ouvriers de Mazamet soient « en lutte des classes », que l'un des ennemis de classe essentiel est finalement

[462] *Ibid*., p. 268.
[463] *Ibid.*
[464] *Ibid.,* p. 292.

très peu abordé. En effet, on explique bien ce qu'il en est du camp de la droite catholique, symbole de la bourgeoisie qui opprime. Mais on élude le camp des patrons républicains et/ou protestants, les plus puissants pourtant à Mazamet au début du XX^e siècle. Ce sont bien eux qui ont négocié avec la CGT : Gaston Cormouls-Houlès fils, E. Durand, J. Fraisse, P. Huc fils, Nègre, Ph. Rives et A. Sabatié, tous membres de la commission patronale qui négocie avec les ouvriers délaineurs le 8 janvier 1909[465]. Mais ici aussi, il semble que l'ennemi ne puisse pas être le patron protestant, car, on lui prête rapidement l'adjectif de *progressiste*, de républicain.

À ce niveau-là, la grille de lecture structuraliste ne peut plus apporter de réponse. Les ambivalences ne figurent pas dans les lignes de lecture de l'école historienne marxiste française des années 1970-1980. Et pourtant, nombre de ses outils ont fait avancer l'historiographie.

C. UNE DÉMARCHE QUI ÉVOLUE AVEC LE TEMPS : DE LA « CONSCIENCE DE CLASSE » À LA « CONSCIENCE DE PLACE »

1. Albert Vidal, un essai d'histoire sociale et culturelle ?

En 1985, Rémy Cazals publie un ouvrage original : *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain*[466]. Il cosigne ce dernier avec Albert Vidal (1879-1943) car il reproduit des extraits de romans publiés par A. Vidal afin de tenter de dresser une biographie de ce dernier. Il retrace ici la trajectoire d'un notable mazamétain quelque peu singulier. Issu de la bourgeoisie lainière protestante libérale de Mazamet, Albert Vidal (qui se revendique athée) prend des positions, durant sa vie, assez singulières au vu du milieu dans lequel il évolue. Homme qui s'est rêvé écrivain, A. Vidal doit finalement se résigner à devenir un courtier en laine, comme sa famille le souhaite. Il a publié plusieurs romans et pièces de théâtre. Républicain, radical-socialiste et engagé en politique dès 1905, il est élu maire de Mazamet en 1912. Engagé dans la défense des Républicains espagnols dès le début de la guerre civile (1936-1939), il est un fervent adepte du Front populaire en France. Il n'hésite pas à s'opposer publiquement aux Mazamétains de l'Action française, qu'ils soient catholiques ou protestants (voir chapitre IX). Et en 1940, son journal privé nous donne à lire son opposition à la

[465] Léon de Seilhac, *op. cit.*, p. 33.
[466] Albert Vidal, Rémy Cazals, *op. cit.*

démarche du maréchal Pétain dès le mois de juin. À travers les œuvres de ce courtier-écrivain, Rémy Cazals nous permet, par un exercice à la fois d'anthropologie culturelle et de microstoria, de comprendre le parcours d'un homme de progrès au sein d'une communauté locale qui, quoi que l'on ait pu écrire jusque-là, demeure relativement conservatrice.

Rémy Cazals, dont la mère travaillait pour un cousin d'Albert Vidal, en tant que dactylo, a pu rencontrer l'épouse et les enfants de Vidal. Les entretiens enrichissent donc la portée des sources romanesques. Et l'historien ose pénétrer dans le monde des « patrons » mazamétains, même s'il s'agit d'un « patron » singulier… C'est peut-être Albert Vidal qui conduit Rémy Cazals à faire évoluer le curseur quant à ses objets d'étude. Peut-être qu'A. Vidal correspond davantage aux projets de société auquel aspire un historien influencé par le courant historiographique des années 1970-1980 que celui des ouvriers mazamétains de 1909, lesquels s'évertuent à ne pas voter « à gauche » et à aller à la messe comme l'affirme le récit convenu.

2. Le concept de « place » : de l'expression du témoin à l'élaboration d'un concept à questionner

Près de quinze ans plus tard, Rémy Cazals évoque, dans un article paru en 2001, la « conscience de place[467] », qui serait un des points structurant du système mazamétain. C'est au début des années 2000 que l'historien avance cette notion. Il définit ce « concept » par trois caractéristiques : celle des « solidarités internes », celle de « l'insertion dans la durée » et, enfin, celle du « rapport aux autres ».

Ce qui peut surprendre à la lecture de cet article, c'est que l'on perd de vue l'historien des années 1970-1980. En effet, les sources utilisées ici relèvent quasiment toujours d'écrits de notables protestants du début du XX^e^ siècle. Lorsque « les solidarités » sont évoquées, on note qu'il s'agit de solidarités « familiales, religieuses ». Lorsque ce sont les structures mises en place pour le développement de la ville qui sont questionnées, on met en avant les notables à qui on doit cela : Charles Sabatié par exemple pour l'École pratique du commerce et de l'industrie ou pour le bâtiment de conditionnement des laines[468]. Rémy Cazals revient ici à une histoire faite par des « grands hommes », des

[467] Rémy Cazals, « En Languedoc lainier (1750-1950) : réflexion sur la "conscience de place" », colloque de Bordeaux, 16-17 juin 2000, *in* Pierre Guillaume (dir.), *les Solidarités ; le Lien social dans tous ses états*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2001, p. 153-169.
[468] *Ibid.*, p. 156.

patrons et protestants. Et lorsqu'il cite Gaston Tournier en évoquant la bourgeoisie protestante de la ville, « cette bourgeoisie patiente et fière, laborieuse et indépendante[469] », il affirme que « Tournier est dans le vrai[470] ». De même il reprend Tournier pour évoquer « ces protestants qui ont toujours été l'honneur de leur cité[471] ». Il reprend un peu plus loin encore Gaston Tournier qui pour R. Cazals, « n'est pas un auteur de légendes[472] ».

Or, nous avons essayé de montrer, précédemment, à quel point la vision de G. Tournier était orientée à la fois par son positionnement politique très conservateur ainsi que par un contexte national singulier : celui des années 1900-1930. Contexte dans lequel la population protestante de la ville diminue et devient minoritaire. Ce qui est problématique ici, c'est l'impression de retour en arrière quant à la mise en mot du passé de Mazamet.

Après avoir travaillé les questions d'histoire économique, ouvrière et industrielle du sud du Languedoc, cet historien oriente ses recherches vers la Première Guerre mondiale au début du XX^e siècle. Il avait déjà publié, en 1978, *les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*[473]. En 2003, il publie, avec Frédéric Rousseau, *14-18, le Cri d'une génération*[474] et commence ainsi une séquence de recherches clairement orientées sur l'histoire *from below* du premier conflit mondial. Toujours avec Frédéric Rousseau et Nicolas Offenstadt, il conteste alors, à ce moment-là, les conclusions de l'école de l'Historial de Péronne sur la question du consentement patriotique des soldats. Depuis plus d'une décennie, Rémy Cazals questionne l'histoire des soldats de la Grande Guerre et s'essaie à une anthropologie historique de leurs pratiques et de leurs vécus. De fait, lorsque son dernier ouvrage sur Mazamet paraît en 2005[475], l'historien n'est plus dans la séquence des années 1970-1980. Il rédige alors une synthèse de ses travaux précédents, enrichie de nouvelles sources, notamment de témoignages d'anciens chefs d'entreprise (comme Roger Cazenave) dans laquelle il reprend ses thèses produites près de vingt ans auparavant afin de les rendre accessibles au grand public.

---

[469] *Ibid.*, p. 157.
[470] *Ibid.*
[471] *Ibid.*
[472] *Ibid.*, p. 158.
[473] Rémy Cazals, *les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, François Maspero 1978, Paris, La Découverte, 1997 et 2003.
[474] Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le Cri d'une génération,* Toulouse, Privat, 2003.
[475] Rémy Cazals, *Cinq siècles…*, *op. cit.*, Portet-sur-Garonne, Éditions midi-pyrénéennes, 2010.

On observe alors, un glissement, inconscient probablement, du curseur quant à la façon de penser le passé de Mazamet.

3. De la parole des ouvriers à celle des industriels : déplacer le curseur dans un récit achronique

En 1983, déjà, dans *les Révolutions industrielles à Mazamet, 1750-1900*[476], on pouvait lire que l'inventeur du délainage serait Pierre-Élie Houlès. L'auteur insiste sur le fait que c'est « la tradition mazamétaine[477] » qui le dit : notion à interroger car aucun des auteurs précités ne mentionne Pierre-Élie Houlès au sujet de cette « invention ». Nous l'avons expliqué dans notre chapitre précédent. En effet, pour Édouard Cormouls-Houlès et pour Gaston Tournier, on n'évoque ni date ni nom précis quant à cette « invention du délainage », attribuée par la vulgate à P.-É. Houlès, en 1851, l'année de sa mort. Ce qui signifie qu'en 1921, 1931 et 1937 la notion d'*invention du délainage* n'est pas construite. De façon récurrente, le terme de « tradition » est utilisé dans les ouvrages de Cazals. Il s'agit peut-être de ce que Philippe Joutard qualifie de « mémoire historique » lorsqu'il évoque la guerre des camisards ? Mais le fait de ne pas définir clairement ce terme de tradition pose problème.

Rémy Cazals revient encore, en 1983, aux travaux des auteurs du début du XX^e^ siècle lorsqu'il avance que « parmi les causes du développement économique de la cité lainière, tous les auteurs ont insisté sur la présence d'un fort noyau de protestants dont [on connaît] le goût du travail efficace et la rigueur dans la gestion des affaires[478] ». Comment pouvoir légitimer ce patronat « laborieux » par son appartenance religieuse alors que quelques années plus tôt, dans sa thèse, Rémy Cazals tentait d'écrire une histoire des ouvriers de 1909, manipulés par le camp catholique ? Comment, de fait, prendre en compte le religieux comme *un donné* à intégrer sans le questionner plutôt que comme un biais de réflexion pour déconstruire le paradoxe ?
Enfin, toujours dans l'ouvrage *les Révolutions industrielles à Mazamet, 1750-1900*, Mazamet est également qualifiée d'« Elbeuf du sud[479] » en titre de la section 3 du chapitre III, et avec des guillemets car l'expression est empruntée à A. Audiganne,

[476] Rémy Cazals, *les Révolutions industrielles…*, *op. cit.*
[477] *Ibid.*, p. 110.
[478] *Ibid.*, p. 58.
[479] *Ibid.*, p. 107.

explicitée et intégrée au récit. Peu à peu, dans les ouvrages qui vont suivre, les guillemets disparaissent et, en 2010, l'Elbeuf *du sud* est posé comme titre du chapitre IV de son ouvrage *Cinq siècles de travail de la laine, Mazamet 1500-2000*[480]. De fait, la ville d'Elbeuf fut effectivement un centre textile important au XIX^e^ siècle. Mais elle décline au moment où Mazamet connaît son essor. En 1932, René Brenac, autre industriel mazamétain, qualifiait plutôt Mazamet de « Manchester du Midi[481] ».

Comment « l'historien des ouvriers de 1909 » parvient-il à basculer du côté de ceux qui rechignaient à négocier avec ces ouvriers en 1909, ceux que lui-même appelait « le patronat » dans un langage très marqué et essentialisant ?
En 2001 Rémy Cazals pose la question suivante : les ouvriers « font-ils partie de la place[482] ? ». Et de conclure que « la conscience de place pour le patronat s'accorde parfois très bien avec le souci de défendre des intérêts de classe[483] ». *Quid* des ouvriers alors ? L'historien remarque, fort pertinemment, que « ces ouvriers, sans abandonner une conscience de classe qu'ils exprimaient par leur langage » ne semblent pas considérer la conscience de place « comme une préoccupation première[484] ». Ce qui signifie que si conscience de place il y eut, ce fut encore les dominants qui imposèrent ce terme dans l'élaboration du discours sur le passé de Mazamet.

En fait, il est difficile de proposer un nouveau concept en histoire en occultant la chronologie. Les va-et-vient entre le XVII^e^ siècle pour évoquer les protestants qui seraient à l'origine de la fortune de la ville puis le XVIII^e^ siècle lorsqu'il s'agit de la conscience de place de Carcassonne, et enfin, le XIX^e^ et le XX^e^ pour évoquer Mazamet posent ici problème. Une fois de plus de quels ouvriers parle-t-on ? De quels patrons ? Du patron qui, au cours des années 1980, explique à l'historien que « lorsqu'un de [ses] concurrents disparaît, [il] ne [se] réjoui[t] pas car cela affaiblit *la place*, et cela [l']affaiblit en conséquence[485] » et qui vit dans le contexte de la fin de l'industrie de Mazamet, ou de celui des années 1930 qui vit l'apogée de l'industrie du délainage ?

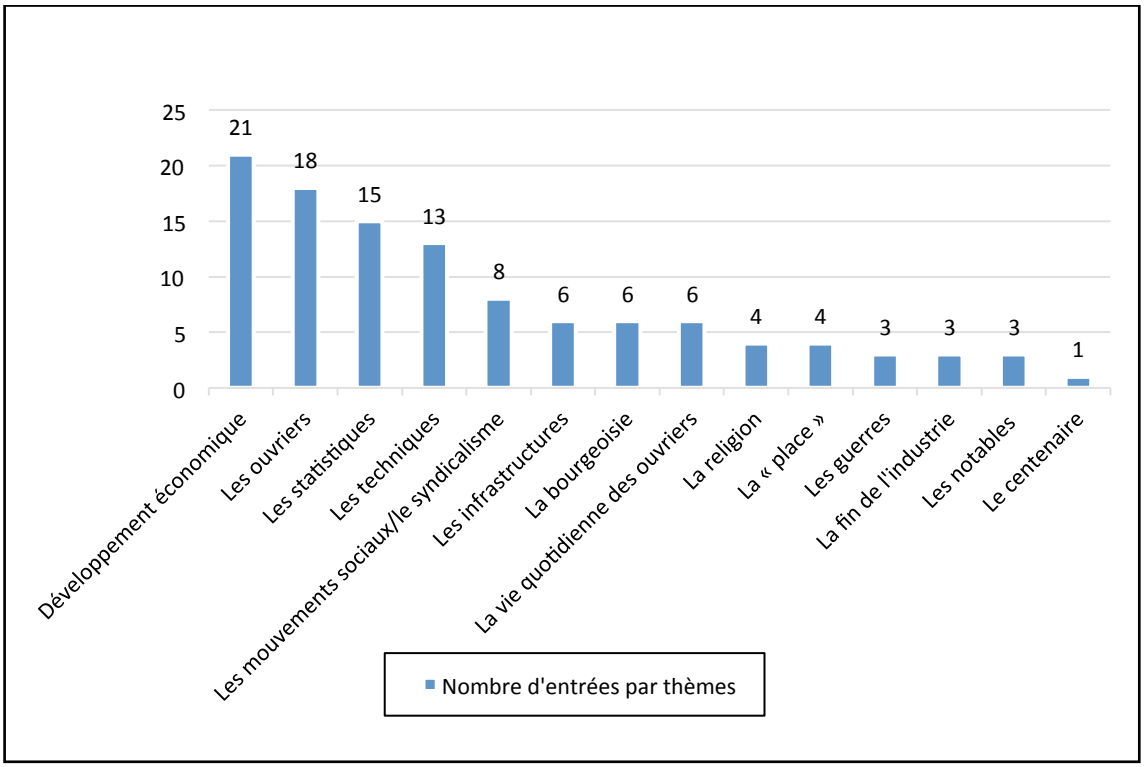
---

[480] *Op. cit.*
[481] René Brenac, *op. cit.* fasc. 1.
[482] Rémy Cazals, « En Languedoc…», *art. cit.*, p. 161.
[483] *Ibid.*, p. 161.
[484] *Ibid.*, p. 161.
[485] *Ibid.*, p. 153.

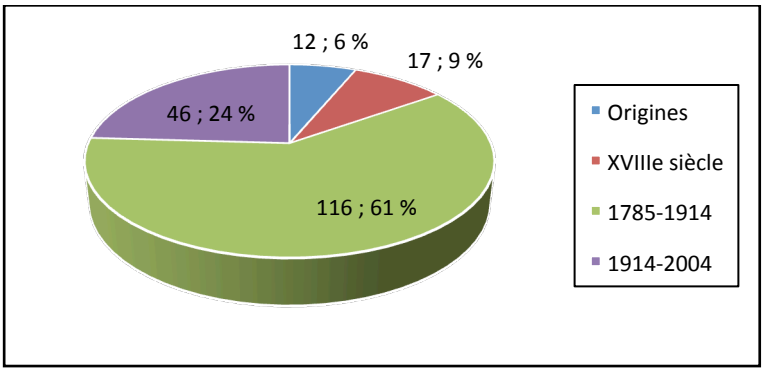
Dans le dernier ouvrage de Rémy Cazals sur Mazamet, *Cinq siècles de travail de la laine, Mazamet 1500-2000*[486], on peut observer ce glissement de curseur (voir graphiques 15) ?

Graphiques 15. **Cinq siècles de travail de la laine**

Graphique 15.1. Nombre d'entrées par thèmes

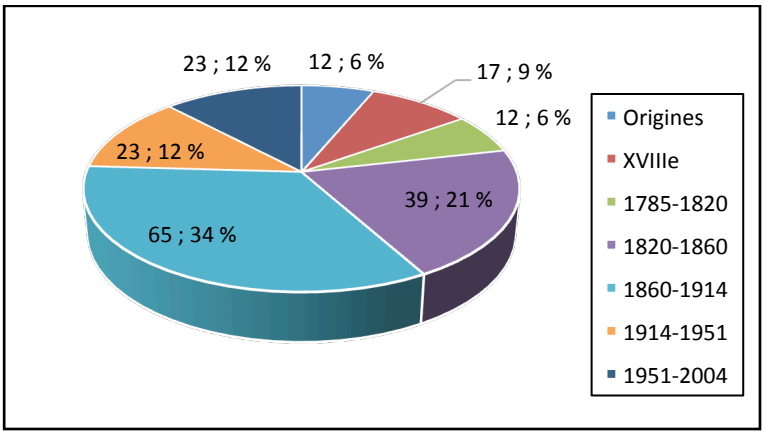


Graphique 15.2. Nombre de pages par périodes



[486] *Op. cit.*

Graphique 15.3. Nombre de pages par sous-périodes



C'est dans les intitulés de chapitres que le curseur semble glisser, mais en fait il avait déjà bougé avec l'article de 2001, *En Languedoc lainier*[487]. On note par exemple que 32 entrées concernent les ouvriers et leurs conditions de vie (soit 23 % des entrées). Les entrées « économiques » (révolution industrielle, statistiques) représentent 36 % des entrées ; les aspects techniques y sont présents à 9,5 %. On a donc l'impression d'un retour aux sources pour l'historien de Mazamet. Et pourtant, il semble que, concernant le paradoxe mazamétain, le questionnement n'est plus là. On reprend comme des évidences que les militants CGT de 1912 sont tous des catholiques pratiquants. On évoque très rapidement l'implantation d'une CFTC, plutôt féminine. Bref, on finit par reproduire, sans vraiment les questionner, les discours officiels des années 1900-1930 sur la collaboration de classes et sur le destin exceptionnel de la ville.

Nous sommes donc tenue de questionner ici les porosités entre scientificité et notabilité. Ces porosités peuvent interroger les historiens attachés à un territoire géographique de recherches.

En effet, lorsque la thèse de Rémy Cazals est parue, en 1978, elle ne fut bien perçue ni par les milieux industriels de la ville (protestants et catholiques), ni par une partie de la population catholique conservatrice. En revanche, elle fut appréciée dans les milieux ouvriers syndiqués et politisés « à gauche » du PS et du PCF. Or, vingt-cinq ans plus tard, ce récit convient à nombre de Mazamétains qui se le sont approprié, et sont heureux qu'il existe. En effet, puisque depuis les années 1980 la ville a décliné

[487] *Art. cit.*

économiquement (le délainage a disparu à Mazamet), le récit permet de garder présent et « extra-ordinaire » ce passé paradoxal.

Là où les notables du début du XX^e^ siècle tentaient de donner un peu de scientificité à leurs travaux d'érudits locaux, il ne faudrait pas que les historiens du XXI^e^ siècle cèdent sur le terrain de la scientificité. Rémy Cazals fait désormais partie du *paysage mazamétain*, il est une personnalité reconnue qui a rendu Mazamet « célèbre » avec son paradoxe : il est mentionné dans l'ouvrage de Jeannette Camp, *Vagabondages*[488] ainsi que dans celui de Christophe Célariès, *La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet*[489] comme un « homme qui a marqué l'histoire de la ville ». L'historien est devenu une référence pour les Mazamétains, (au même titre que Pierre-Elie Houlès ou le maréchal Soult).

Bien au-delà d'un cas particulier, ce que nous voulons initier ici, c'est un réel questionnement épistémologique sur le rapport de l'historien expert à son objet de recherche. Comment éviter de faire « partie du paysage », au risque de ne plus questionner les paradoxes et ambivalences ?

III. LA RÉCEPTION DE CES TRAVAUX ET LA DIFFUSION D'UN RÉCIT OFFICIEL, ENRICHIES ET CONFORTÉES PAR L'UNIVERSITÉ

Cette approche universitaire de l'histoire de Mazamet se développe dans un contexte de désindustrialisation national et de disparition de l'industrie lainière et mégissière à Mazamet. De nombreuses usines ferment alors, concurrencées par celles de pays émergents comme ceux d'Asie du Sud ou d'Afrique du Nord. La publication des travaux de Rémy Cazals, qui coïncide avec ce déclin économique de la ville, remet en lumière « les années glorieuses » de la ville ; tout du moins les années où il y avait du travail pour tous. Est-ce pour cette raison que la réception des travaux de l'historien fut si importante dans le Mazamétain, et même au-delà ? Ce qui surprend, près de quarante années plus tard, c'est qu'une telle œuvre soit aujourd'hui aussi consensuelle alors qu'elle ne le fut pas forcément dans les années 1980-1990, comme nous l'avons déjà expliqué.

[488] *Op. cit.*
[489] *Op. cit.*

Parmi les témoins que l'on interroge ou les ouvrages d'auteurs locaux qui s'expriment aujourd'hui, il semble que chacun trouve son compte dans cette histoire institutionnalisée. Ainsi, pour les descendants de chefs d'entreprise, elle légitime un récit qui affirme que Mazamet était « en avance » par rapport au reste du pays en termes de législation sociale. Pour les anciens ouvriers ou leurs descendants, proches de la CGT dans les années 1960-1980, elle légitime un combat syndical et une lutte des classes issus de la grève de 1909 (sans que la chronologie ne soit questionnée). Pour une partie de la communauté protestante, elle légitime « le bien-fondé » du paternalisme social des aïeux, « en avance » sur leur temps. Enfin, pour une partie de la communauté catholique elle légitime le paternalisme de la famille Reille-Soult.

Les travaux universitaires qui se sont inspirés de ceux de Rémy Cazals reproduisent, le plus souvent sans les questionner, les thèses *d'une époque* (produites dans les années 1970) traitant *d'une autre époque* (celle des années 1900-1914) et tendent à généraliser cette vision. Ils donnent ainsi l'impression d'une histoire « figée » et achronique. Les anachronismes qui peuvent en découler constituent un écueil majeur pour l'historien. Là où Rémy Cazals s'appuyait sur des sources précises et citées, les travaux d'étudiants des années 1990-2010 reprennent souvent ses conclusions, ainsi que celles des auteurs du début du XX^e^ siècle, sans analyser les contextes de production ni l'évolution économique, sociale, sociétale, religieuse, et politique de la ville, du pays et du monde.
Ainsi, si nous nous analysons certains de ces travaux réalisés à l'université (maîtrises, DEA, masters) dans une approche thématique, nous pouvons percevoir la diffusion de ce récit sur le passé et qui confirme le paradoxe de départ. Les introductions et les conclusions constituent les parties dans lesquelles le paradoxe institutionnalisé est énoncé. Ainsi, qu'il s'agisse de biographies, d'études sur le protestantisme mazamétain ou sur l'histoire industrielle de la ville, nous retrouvons souvent cette restitution, posée comme postulat.

A. DES ORIGINES PEU QUESTIONNÉES

Le baron René Reille, par Gérard Barrès

En 1989, Gérard Barrès travaille sur le personnage de René Reille (1835-1898). Dès son introduction il pose le décor pour évoquer le territoire mazamétain : « Cette terre où avaient fleuri l'hérésie cathare et ses persécutions, s'est enflammée au XVI^e^ siècle lors

des guerres de Religion et le souvenir de ses luttes fut très présent tout au long du XIX^e siècle[490]. »

L'auteur reprend ici la version du passé de Mazamet telle que formulée au début du XX^e siècle par É. Cormouls-Houlès et G. Tournier, et reprise parfois au XXI^e siècle par des publications protestantes du sud de la France[491]. Il associe catharisme et Réforme et il effectue, de façon quelque peu floue (les grèves de 1903 et 1909 ?) un lien avec le XIX^e siècle. Ce qui pose le problème d'une essentialisation du territoire. Quel rapport en effet entre la croisade contre les albigeois, les guerres de Religion du XVI^e siècle et les grèves ouvrières de Mazamet en 1909 ?
La première relève d'un conflit religieux contre Rome certes, mais surtout d'un souhait de la couronne de France d'acquérir les dernières terres du comté de Toulouse, celles de la vicomté de Foix, afin d'augmenter son territoire. Ce qui est fait lorsque Alphonse de Poitiers, le frère de Louis IX épouse Jeanne, fille unique de Raymond VII de Toulouse, à la suite du traité de Paris en 1229. Alors que la seconde, même si elle génère plusieurs guerres civiles en France, ne sert pas de prétexte pour annexer de nouveaux territoires à la couronne. La Réforme marque une rupture théologique et politique à l'échelle de l'Europe.

Par ailleurs, le catharisme a peu à voir avec la Réforme d'un point de vue théologique. Les historiens modernistes Yves Krumenacker et Wenjing Wang expliquent d'ailleurs que si cette filiation voit le jour au XVII^e siècle, elle « n'est pratiquement plus soutenue au XVIII^e[492] », déjà contestée par Bossuet par exemple dans son *Histoire des variations des Églises protestantes,* paru en 1688. « Elle renaîtra au XIX^e siècle et persiste jusqu'à nos jours, mais dans un contexte plus régional et dans une vision du protestantisme essentiellement en résistance à toutes les oppressions[493]. » Ainsi, les auteurs posent deux questions : tout d'abord, pourquoi cette quête d'ancêtres pour les protestants calvinistes du sud de la France ? « Elle ne repose sur aucun élément historique dans le

[490] Gérard Barrès, *Une figure politique tarnaise du XIX^e siècle, le baron René Reille*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Pech, université Toulouse-Le Mirail, 1989, p. 6.
[491] Voir *Causses et Cévennes*, 117^e année, t. XXII, n^o 2, avril-mai-juin 2012.
[492] Yves Krumenacker, Wenjing Wang, « Cathares, vaudois, hussites, ancêtres de la Réforme ? », *Chrétiens et sociétés, XVI^e-XXI^e siècles,* n^o 23, 2016, p. 18. URL : https://journals.openedition.org/chretienssocietes/4108.
[493] *Ibid.*

cas des albigeois mais cherche à retourner une accusation catholique en créant une solidarité des mouvements persécutés par Rome. » Question à laquelle les auteurs répondent en démêlant les constructions de réponses possibles. Notamment par la nécessité de justifier l'existence des Églises réformées : « Il faut par conséquent construire une histoire alternative à l'histoire ecclésiastique de Rome, une histoire qui relie le protestantisme contemporain à l'Église des apôtres, par l'intermédiaire des mouvements qui, à un moment ou à un autre, ont lutté contre la papauté[494] », et de poursuivre : « On comprend ainsi l'intérêt du protestantisme pour l'histoire ou, plus exactement, la nécessité de s'appuyer sur l'histoire, mais une histoire autre que l'histoire officielle, une histoire à construire, répondant à des enjeux ecclésiologiques et théologiques ; une histoire confessionnelle, qui peut quelquefois forcer les faits pour reconstituer une généalogie de la Réforme[495]. » Ainsi, nous pouvons comprendre que, pour le territoire mazamétain, qui fut longtemps majoritairement protestant, cette filiation se soit construite au moment où les paysans catholiques venaient travailler dans l'industrie de la laine. C'est-à-dire au XIX^e^ siècle.

Dans son mémoire de maîtrise, Gérard Barrès cite ensuite les mots d'un rapport daté du 13 mai 1869, du sous-préfet de Castre. Celui-ci écrit, au sujet des protestants : « leur importance est de beaucoup supérieure à leur nombre, placés à la tête des principales industries, grands, moyens ou petits propriétaires actifs et vigilants, ils forment en réalité une minorité très fortement organisée face à la majorité catholique[496]. » Confirmation donc des lignes précédentes : cette communauté a diminué en proportion, mais demeure en position de domination économique, politique, sociale et culturelle. Il demeure donc problématique que de tels amalgames s'effectuent sans que l'on questionne les mots utilisés et les sources qui les produisent.

[494] *Ibid.*, p. 20.
[495] *Ibid.*
[496] Arch. dép. du Tarn, II M3 33.

La Maison Cormouls-Houlès : une entreprise de délainage mazamétaine au XIXe siècle, *par Marie-Ange Darnaud*

Marie-Ange Darnaud produit également un mémoire de DEA en 2002, intitulé *la Maison Cormouls Houlès : une entreprise de délainage mazamétaine au XIXe siècle*[497].

Et, dès l'introduction, l'auteure de noter : « À travers cette étude, c'est toute la bourgeoisie mazamétaine du XIXe siècle que je tenterai de révéler[498]. » Comment analyser « toute la bourgeoisie de Mazamet » au prisme d'une entreprise ? L'auteure souhaite « recréer une mémoire de cette maison mazamétaine » : *quid* de l'histoire ici ? La périodisation est peu questionnée, tout comme les catégories sociales et leurs définitions. Le mythe des origines revient également avec les mots suivants : « la légende mazamétaine attribua l'arrivée dans la ville des deux premières balles de peaux de La Plata à Pierre-Élie Houlès[499]. » Du terme de tradition, on glisse vers celui de légende. À quel moment essaie-t-on de produire un récit historique lorsqu'on évoque les débuts du délainage à Mazamet ? Les recherches sur les relations économiques et commerciale de cette « maison » demeurent très intéressantes. Mais définir la bourgeoisie mazamétaine du XIXe siècle sans observer sa diversité, et selon la temporalité, conduit à l'éternel retour des origines…

Dictionnaire historique et technique du délainage à Mazamet, *par Benjamin Assié*

En 2002, Benjamin Assié rédige un *Dictionnaire historique et technique du délainage à Mazamet*[500].

Le mythe des origines est repris quant au personnage de Pierre-Élie Houlès (1790-1851), industriel et maire de Mazamet de 1841 à 1851. Ainsi on peut lire que « la bourgeoisie locale a toujours retenu 1851 […] comme acte de naissance du délainage[501] » et que « Pierre-Élie Houlès qui mourut sans avoir pu apprécier sa géniale [*sic*] découverte et qui fit la fortune de la place durant le siècle à venir[502] […] ». De même, l'auteur note, au sujet du centenaire du délainage : « mais le prolétariat du bassin

---

[497] Marie-Ange Darnaud, *la Maison Cormouls Houlès : une entreprise de délainage mazamétaine au XIXe siècle*, mémoire de DEA d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 2002.
[498] *Ibid.*, p. 8.
[499] *Ibid.*, p. 74.
[500] Benjamin Assié, *Dictionnaire historique et technique du délainage à Mazamet*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 2002.
[501] *Ibid.*, p. 78.
[502] *Ibid.*, p. 79.

ne manqua pas de démentir cette représentation auto-entretenue par la bourgeoisie locale[503]. » Une lecture quelque peu datée en 2002 de la notion de bourgeoisie, datée, qui ne colle plus réellement avec les évolutions historiographiques de la discipline et qui pose problème quant à la production d'une pensée historique.

De quelle bourgeoisie locale parle-t-on ici ? Quant au fait que P.-É. Houlès soit « l'inventeur du délainage » en 1851, cela pose question. En effet, des auteurs comme Miquel, Tournier ou Cormouls-Houlès ne le citent jamais ainsi dans leurs travaux. Ce qui semble dire que c'est après la Seconde Guerre mondiale que l'on invente un « inventeur », peut-être afin de justifier la fête d'un centenaire du délainage en 1951, évoqués dans le précédent chapitre ?

Et Benjamin Assié de poursuivre avec la tradition : « De plus, déjà associé au maréchal Soult, à qui la tradition attribue, à tort, le décollage du textile du bassin mazamétain[504] […]. » Lorsqu'on évoque « la tradition », les mots de Rémy Cazals résonnent. S'agit-il ici donc de la tradition orale puisqu'il ne s'agit apparemment pas de la tradition écrite ? Et l'auteur de poursuivre avec le discours convenu : « La Tradition équilibra ainsi les mythes dynastiques régionaux, donnant un équivalent industriel, protestant et républicain à la dynastie politique, conservatrice et terrienne des Reille-Soult[505]. » On oppose ici une dynastie industrielle à une dynastie terrienne ; on oppose ensuite une dynastie conservatrice à une dynastie républicaine : nous avons déjà insisté ici sur la pluralité des familles politiques selon les périodes et les hommes ; enfin, on oppose les Reille-Soult aux protestants : une famille face à une communauté religieuse. Communauté essentialisée une fois de plus…

Enfin, on retrouve ici la notion de place, peu questionnée : « le monopole, ou plutôt la suprématie de Mazamet sur le commerce des peaux et leur exploitation lainière s'était fondé sur la puissance de la place[506]. » On comprend bien l'influence des travaux de Rémy Cazals. Mais, lorsqu'ils ne sont pas assez questionnés ni assez contextualisés, ils peuvent donner lieu à des formulations plutôt hasardeuses.

---

[503] *Ibid.*, p. 80.
[504] *Ibid.*, p. 79.
[505] *Ibid.*
[506] *Ibid.*, p. 50.

B. UN PROTESTANTISME ESSENTIALISÉ ET LE PARADOXE INTÉGRÉ

Édouard Barbey*, par Alain Corbières*

Alain Corbières propose un travail biographique sur une autre figure mazamétaine politique du XIX^e^ siècle, celle d'Édouard Barbey[507].

Il s'intéresse à l'un des opposants principaux du baron René Reille : Édouard Barbey (1831-1905). Édouard Barbey est l'enfant illégitime de Polydore Barbey et de Nancy Cormouls (alors épouse de Pierre-Charles Olombel). Il devient maire et conseiller général de Mazamet pour le camp des républicains, de 1871 à 1883, puis sénateur de 1882 à 1905. Il occupe également des fonctions de ministre à deux reprises. Édouard Barbey se présente ainsi, lors des élections législatives de 1879 : « [je suis] un républicain conservateur avec comme programme : l'ordre intérieur, la paix à l'extérieur. Je veux que la religion soit respectée et protégée […]. Je veux la liberté politique, l'instruction gratuite et la réduction d'impôts[508]. » Il défend un « patriotisme local » expliquant qu'il veut « tout pour Mazamet, notre petite patrie, de cette grande patrie qui se nomme la France[509] ». Il est alors opposé à un autre candidat protestant et conservateur, Philippe Olombel (fils de son demi-frère, par sa mère), proche de René Reille. Alain Corbières note que « Barbey et les grands patrons mazamétains qui le soutenaient ne méprisaient pas l'ouvrier qui les servait […] mais ils ne pouvaient s'empêcher de lui témoigner une condescendance hautaine et un paternalisme affecté[510] ».

De fait, ce que l'on pourrait souhaiter de ces travaux d'étudiants, c'est qu'ils questionnent ce qu'ils contredisent sans s'en rendre compte. Ici, par exemple, nous sommes face à deux candidats aux élections municipales, deux candidats protestants : Édouard Barbey et Philippe Olombel. *Ce n'est donc pas forcément la religion qui clive, mais la famille confessionnelle choisie (libérale ou évangélique) les options politiques, et peut-être… la famille nucléaire.*

Et force est de constater qu'à Mazamet, tous les maires depuis la Révolution française jusqu'en 1977 sont protestants. Et pour la période plus contemporaine (XIX^e^-XX^e^ siècles)

---

[507] Alain Corbières, *Édouard Barbey (1831-1905*), mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Jean Rives, université Toulouse-Le Mirail, 1996.
[508] *Ibid.*, p. 26.
[509] *Ibid.*, p. 111.
[510] *Ibid.*, p. 163.

seuls les maires de la période 1908-1919 se sont revendiqués « de gauche » par leur appartenance au parti radical-socialiste. Barbey, en 1882, se situe « à gauche » sur l'échiquier politique car républicain, mais les propos qu'il tient, évoqués lors des lignes précédentes, confirment qu'il rejoint le camp des « opportunistes » à l'Assemblée. Ses affinités avec René Reille vers la fin de sa vie confirment cela. Qu'il s'agisse d'Albert Rouvières (1900-1906), de Georges Tournier (1906-1908/1919-1934) ou de Charles Cazenave (1934-1944/1953), soit 34 années sur 53 (64 %), on est bien en présence de maires protestants, mais conservateurs, voire réactionnaires. Dont un qui poursuit d'ailleurs son mandat sous le régime de Vichy.

Protestantisme et politique dans le Tarn sous la III[e] République, *par Jérémy Daunat*

En 2003, Jérémy Daunat écrit *Protestantisme et politique dans le Tarn sous la III[e] République*[511]. Il note par exemple qu'« en majorité catholiques, ils [les ouvriers] votent pour le candidat conservateur, tandis que le patronat protestant a des idées plus à gauche[512] » ou encore qu'« ici les patrons votent à gauche et les ouvriers à droite[513] », mais il précise que « l'adage n'a pas toujours été respecté[514] » et de citer nos travaux produits en 1994. Il est dommage que « l'adage » n'ait pas été approfondi, c'est peut-être là qu'un travail de déconstruction du « protestant mazamétain » eût été intéressant.

De façon problématique en histoire, on essentialise ici « un portrait type du citoyen protestant pendant la guerre [la Seconde][515] » en prenant l'exemple d'Albert Vidal, dont nous avons expliqué précédemment pourquoi il n'était pas représentatif d'un *homo protestantus* à Mazamet. Cet homme, qui mettait en avant son athéisme, ne revendique pas la religion comme facteur expliquant ses engagements, mais plutôt, ceux de sa famille politique dans les années 1930-1940. De plus, Albert Vidal est mort avant la fin de la guerre : il est donc difficile de dresser son portrait pour la totalité de la période.

Enfin, la conclusion de ce mémoire affirme que « ici et durant cette période [1871-1940], la mémoire collective a raison : les protestants sont des hommes de gauche[516] » et ce faisant, confirme que le travail de déconstruction ne s'opère pas concernant

---

[511] Jérémy Daunat, *Protestantisme et politique dans le Tarn sous la III[e] République*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Patrick Cabanel, université Toulouse-Le Mirail, 2003.
[512] *Ibid.*, p. 24.
[513] *Ibid.*, p. 134.
[514] *Ibid.*, p. 149.
[515] *Ibid.*, p. 157.
[516] *Ibid.*, p. 157.

Mazamet. Comment, en tant qu'historien, affirmer que la mémoire collective a raison » ? La mémoire collective, si tant est qu'elle existe (voir chapitre II) n'a pas vocation à dire une réalité complexe…

Protestantisme, laïcité et école à Mazamet sous la III^e^ République, *par Jérôme Ferrand*

En 1998, un autre travail de maîtrise intitulé *Protestantisme, laïcité et école à Mazamet sous la III^e^ République*[517] est réalisé rédigé par Jérôme Ferrand. Il met en avant dès son introduction, que « à la différence d'autres centres industriels du Tarn, les ouvriers du centre industriel de Mazamet conservent un fort sentiment religieux et les idées progressistes les répugnent. En majorité catholiques, ils votent pour le candidat conservateur, tandis que le patron protestant a des idées plus à gauche ». Le récit est répété, une fois encore. Ici, on met dons en avant le rôle moteur du protestantisme quant à l'avancée de l'école laïque à Mazamet. De fait, le patronat est situé à gauche de l'échiquier politique.

C. UNE CGT IMMUABLE DE 1909 À LA FIN DU XX^e^ SIÈCLE

Vivre, travailler, militer dans le Mazamétain : histoire de la vie de Marcelle Cros, ouvrière syndicaliste de 1943 à nos jours, *par Laure Canezin : une CGT non questionnée dans le temps*

Laure Canezin s'essaie au travail biographique en 2004 avec *Vivre, travailler, militer dans le Mazamétain : histoire de la vie de Marcelle Cros, ouvrière syndicaliste de 1943 à nos jours*[518].

Ce qui est intéressant dans ce travail, c'est d'abord le fait que Laure Canezin expose sa méthode de travail dans une première partie. Elle questionne le genre biographique ainsi que la constitution d'un corpus d'archives orale et le traitement de ce corpus. Ensuite, le fait que l'ouvrière soit de confession protestante intéresse car voici un groupe social peu, pas évoqué dans l'histoire de Mazamet. Enfin, c'est un travail qui se veut militant mais qui le dit, qui dit d'où il parle. On comprend que des liens d'amitié et de respect

[517] Jérôme Ferrand, *Protestantisme, laïcité et école à Mazamet sous la III^e^ République,* mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Patrick Cabanel, université Toulouse-Le Mirail, 1998.
[518] Laure Canezin, *Vivre, travailler, militer dans le Mazamétain : histoire de la vie de Marcelle Cros, ouvrière-syndicaliste de 1943 à nos jours*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 2004.

existent entre le directeur de mémoire et Marcelle Cros, tout comme entre la famille de l'étudiante et son « témoin » : elle l'explique à la fin de l'ouvrage.

Ce que révèle ce travail, c'est le poids de l'historien « expert » et officiel de Mazamet. Ainsi, la femme dont on écrit la biographie explique son rapport à l'histoire ouvrière ; elle dit d'abord : « Moi, l'histoire, c'est Rémy Cazals qui m'a mise sur cette voie. Il a fait sa thèse à partir des archives de la bourse ; c'est comme ça que je l'ai rencontré. Parce qu'il a fait beaucoup pour la connaissance du milieu ouvrier[519]. » De fait, le travail important et déjà évoqué précédemment, de l'historien correspond à l'histoire d'un monde ouvrier du début du XX^e siècle. L'histoire de l'évolution de ce monde ouvrier mazamétain au cours du XX^e siècle reste à faire. Et malgré tout, une militante CGT, dont les engagements politiques et syndicaux sont très loin de ceux des ouvriers syndiqués par obligation de 1909, pense connaître l'histoire du mouvement ouvrier et de son unicité à Mazamet. On apprend également que Marcelle Cros a servi de « relais » entre Rémy Cazals, Rolande Trempé et des ouvriers qui accepteraient de leur apporter des témoignages. Et d'évoquer sa rencontre avec Michelle Perrot également. Au final, cette femme ouvrière et syndicaliste CGT durant les années 1960-2003 intègre l'Institut d'histoire sociale de la CGT du Tarn en 1991.

On devine alors le rapport ambivalent entre l'historien et le témoin. « Il y a quelques années, Rémy Cazals m'a invitée à l'université pour parler de militantisme. Ça avait mal commencé parce que j'étais arrivée en retard car je m'étais perdue dans Toulouse. Il m'avait fait parler la première, avant les autres professeurs, et heureusement parce que si j'avais entendu les autres avant, je n'aurais pas pu intervenir. Ils avaient tous préparé des notes et moi j'avais juste une chemise avec des feuilles blanches dedans. Ça s'est bien passé et c'était très intéressant d'écouter les interventions des autres professeurs[520]. » Comment se situer alors en tant que témoin à l'université ? On rend service à l'historien puisqu'on se sent redevable : il s'intéresse aux ouvriers, il a contribué à restaurer les drapeaux des syndicats de la bourse du travail de Mazamet (de la CGT) et il effectue cela de façon très sincère et désintéressée. À sa façon, l'historien s'engage dans la cité, et c'est probablement louable. Mais, dans un même temps,

[519] Laure Canezin, Marcelle Cros, *Il suffisait de ne pas avoir peur ; Histoire de vie d'une syndicaliste*, Albi, Éditions Sn-Not, 2014, , p. 222.
[520] *Ibid.*, p. 225.

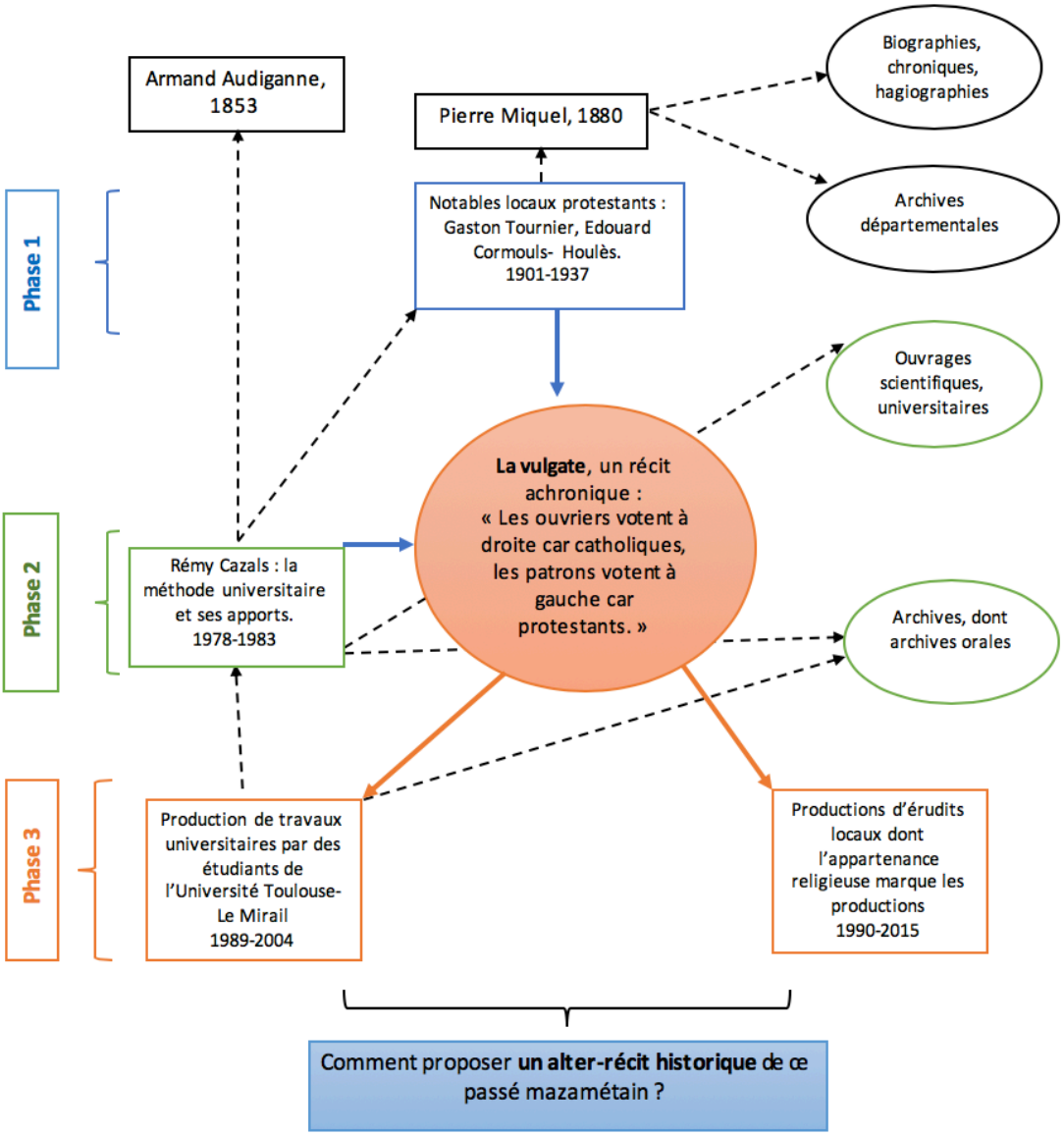
Marcelle Cros n'évoque-t-elle pas, inconsciemment, une violence « symbolique » pour elle, dans un univers qui n'est pas le sien, face à des « professeurs » et des étudiants de l'université ? Marcelle Cros qui était brillante à l'école n'a pas pu, contrairement à son public ce jour-là, poursuivre ses études, et elle l'a regretté.

Le travail de Laure Canezin est essentiel car c'est un des seuls à évoquer le mouvement ouvrier mazamétain de la seconde partie du XX^e^ siècle. C'est le premier à s'intéresser à la vie d'une femme sur le plan professionnel. Cependant, dans ce travail ambitieux, publié en 2014 sous le titre *Il suffisait de ne pas avoir peur* (près de cinquante heures d'entretiens avec Marcelle Cros et d'anciens collègues à elles), Laure Canezin décrit : « [cette] industrie textile ancienne, […] ce bastion protestant, où la majorité catholique est politiquement de droite, mais où l'implantation de la CGT fut très forte[521] […] » La confusion des périodes opère. Oui la CGT fut implantée de façon importante à Mazamet. Mais Laure Canezin traite de l'après-guerre, lorsque la CGT mazamétaine de Marcelle Cros est effectivement en phase avec la CGT nationale, et dont les militants votent pour la plupart communiste ou socialiste aux élections. Mais cette CGT n'a rien à voir avec celle de la première moitié du XX^e^ siècle, à laquelle un nombre important d'ouvriers étaient obligés de se syndiquer et dont nous avons déjà explicité les paradoxes. Cette non mise en dates de l'histoire accentue les ambivalences du récit et brouille les lectures.

De fait, depuis les années 1990, l'université de Toulouse-Le Mirail a fait travailler nombre de ses étudiants en histoire sur Mazamet. Le plus souvent, il s'agit d'ailleurs d'étudiants mazamétains. Or, que leurs enseignants se positionnent sur une ligne de lutte des classes, sur une ligne protestantisante ou sur une ligne plus conservatrice, les discours produits sur le passé de Mazamet antérieurement ne sont pas, ou trop peu questionnés (voir schéma 11) Sauf une fois, peut-être…

[521] Laure Canezin, Marcelle Cros, *op. cit.*, p. 8.

Schéma 11. Construction d'une mise en récit sur le passé de Mazamet (1880-2017)



D. LE MÉMOIRE QUE PERSONNE, OU PRESQUE, NE CITE

En 1994, nous avons pu présenter un mémoire de maîtrise, qui s'est appuyé, au départ, sur les travaux de Rémy Cazals que nous avions eu la chance de rencontrer alors. Découvrant les difficultés d'un premier travail de recherche sous la direction de Pierre Laborie, nous avons alors décidé (déjà) de questionner le « paradoxe » mazamétain. Ce

travail fut intitulé : *Catholiques et protestants à Mazamet de 1903 à 1940 : attitudes et représentations collectives*[522]. Dès l'introduction on pouvait lire :

> « À Mazamet, c'était une drôle de mentalité ! Les ouvriers étaient à droite et les patrons à gauche ! » Cette phrase, mille fois dite et mille fois entendue finit par provoquer chez l'individu curieux d'histoire une envie de chercher, de comprendre pourquoi un tel paradoxe provoque toujours autant de raison de discuter. La rumeur, les souvenirs sont autant de clichés que l'on finit par incorporer dans la mémoire collective, dans l'histoire officielle de la ville.
> Cela dit, une deuxième phrase clé est souvent prononcée à mi-voix : « Les ouvriers étaient catholiques, les patrons, c'étaient des protestants. » Donc, dans l'opinion publique locale, on explique ainsi le paradoxe énoncé ci-dessus. Voilà qui achève d'attiser la curiosité. Et l'on se dit que dans cette ville la religion a certainement eu une place de choix dans l'histoire.
> Des études très sérieuses ont été effectuées sur Mazamet et sa population ouvrière par Rémy Cazals. Elles ont permis de s'informer, d'apprendre sur le sujet, mais également de vouloir aller plus loin dans l'explication du paradoxe. Un travail pourtant sur les mentalités, les attitudes, les choix culturels (conscients ou pas) des Mazamétains semblait nécessaire avec, comme support principal, celui de la religion[523].

Nous questionnions alors la méthode à employer, les sources à utiliser :

> Pour que ce travail soit réalisable, le croisement des sources a été nécessaire. Ont donc été utilisés : les écrits antérieurs à ce travail (notamment ceux de Rémy Cazals), les délibérations des conseils municipaux de Mazamet de 1908 à 1940, les rapports de police envoyés à la préfecture pour cette période-là, la presse locale ainsi que les témoignages oraux. La confrontation de ces sources entre elles a permis de ne pas trop s'égarer dans la subjectivité, risque premier lorsque l'on travaille sur les phénomènes de représentations et d'attitudes[524].

Nous reconnaissions tout de même les écueils rencontrés : celui des sources, des entretiens oraux, etc., mais surtout le problème « du rapport de l'individu qui traite ce sujet au sujet lui-même. Il a donc été nécessaire de faire le point sur les raisons qui motivaient un tel choix (raisons d'ordre affectif, personnelles) pour mieux les intégrer dans une tentative de travail objectif[525] ».

Il est émouvant de revenir sur ses premiers pas dans la recherche, mais il est stimulant de se dire que ce travail de néophyte portait déjà en lui des questionnements nombreux.

---

[522] Stéphanie Maffre, *Catholiques…*, *op. cit.*
[523] *Ibid.*, p. 3-4.
[524] *Ibid.*
[525] *Ibid.*

Ce travail, qui déconstruisait en partie le récit officiel et trop simple à nos yeux, avec les maladresses d'un travail de ce type, n'est pratiquement jamais cité dans les travaux d'étudiants qui ont par la suite travaillé sur Mazamet. Seul Jérémy Daunat lui consacre une note de bas de page comme écrit précédemment[526]. Ce travail n'est jamais ou presque cité par les historiens « professionnels » qui ont à cœur de réfléchir sur l'histoire de Mazamet. Il semble surtout que ce qu'il questionnait déjà en 1994 ait déstabilisé tant du côté des courants ouvriéristes que de celui des courants protestantisants ou conservateurs. Bref, ce premier travail qui tente de « questionner les évidences » n'est pas bien accueilli à Mazamet ; il demeure même ignoré…

Voilà pourquoi mettre en récit le passé de Mazamet, depuis les années 1990 demeure assez simple : on consulte essentiellement Gaston Tournier, Édouard Cormouls-Houlès et les ouvrages de Rémy Cazals. On amalgame alors des origines « légendaires » et un sens de l'indépendance face à tout pouvoir central (qu'il s'agisse des cathares ou de la Réforme) sans trop tenir compte de la chronologie. On y vante les qualités d'une main-d'œuvre laborieuse, pieuse et celles d'un patronat tout aussi pieux, entreprenant et proche de ses ouvriers. Le « paradoxe » s'immisce alors dans le récit et l'historien qui tentait de le mettre à jour pour que les ouvriers retrouvent la parole est finalement « utilisé », inconsciemment, souvent par ses anciens détracteurs, à des fins opposées à la démarche qui était la sienne dans les années 1970. On n'analyse plus ce qu'il défendait comme thèse. On le cite comme celui qui a redonné à la ville une histoire qui confirme l'« exceptionnalité mazamétaine ». Et de fait, on essentialise le patron, l'ouvrier, le catholique, le protestant, la gauche, la droite, sans en décortiquer les pluralités temporelles, politiques et culturelles. On fait perdurer un récit qui se diffuse et s'intègre, qui serait efficient de 1851 jusqu'aux années 1980.

[526] Jérémy Daunat, *op. cit.*, p. 149.

CONCLUSION

Un passé que l'on relate encore, au début du XXI^e^ siècle, comme singulier grâce au « paradoxe » d'ouvriers de droite et de patrons de gauche, est le résultat d'une construction dans un temps relativement long.

Nous avons tout d'abord montré dans cette partie le rôle essentiel que jouent les premiers hommes qui s'attachent à raconter Mazamet. Il s'agit de la génération des érudits du début du XX^e^ siècle. Ceux qui sont les plus connus et les plus lus à Mazamet demeurent Gaston Tournier et Édouard Cormouls-Houlès. Tous deux représentent deux familles de renom de la ville, deux « dynasties » protestantes d'entrepreneurs qui, parfois, unissent leurs descendances afin de faire prospérer leurs entreprises. Ces deux auteurs se sont essentiellement inspirés de l'ouvrage de Pierre Miquel, la *Notice historique sur la ville de Mazamet*, publié en 1880, n'hésitant pas parfois à recopier ses mots. Ce dernier a lu les félibres ainsi que des auteurs plus anciens tels que Pierre des Vaux de Cernay ou Pierre Madiane de Bouffard (ou Bouffard-Madiane). De fait, entre 1901 et 1937, le récit des origines de Mazamet et de son « passé » est déjà le résultat d'une première sédimentation à l'heure où les monographies locales des « petites patries » importent.

Nous nous situons ici dans une mise en récit que nous qualifions de « protestantisante » puisqu'elle pose la réalité d'un passé exceptionnel pour la ville « faite par les protestants ». Lesquels descendent de « rebelles » au pouvoir central et à l'Église catholiques, tels que les cathares.

Les notions de piété, de famille et de travail apparaissent clairement dans ces récits sur le passé.

Dans un deuxième temps, nous avons pris soin d'analyser la fête du centenaire du délainage de Mazamet, officiellement appelée « Congrès international du délainage »

organisée en 1951. Ce moment mémoriel officialise les origines de cette industrie. Le délainage fut inventé en 1851. Dans le contexte du plan Marshal, il faut que le commerce et l'économie reprennent en France. Mazamet, ville peu touchée quant à ses outils de production, en contact avant-guerre avec nombre de pays, symbolise une vitrine parfaite pour l'État. L'invention des origines n'est peut-être que le prétexte qui sert à la fois l'État et les dirigeants politiques et économiques locaux à justifier l'organisation d'un tel événement. Pour certains tels que Gaston Poulain, l'inventeur du délainage est Pierre-Élie Houlès. Cette nouvelle strate de récits insiste donc sur le passé industriel de la ville. Mise en image dans une vidéo de l'INA, la caricature du monde rural « d'avant » avec le monde moderne de 1951 est impressionnante. Quoi qu'il en soit, durant cette seconde phase de structuration du récit, les guerres sont éludées, tout comme les événements politiques à portée nationale. Mazamet, ville exceptionnelle, vit hors du temps mais dans le monde.

Enfin, les années 1970 permettent à l'université de questionner le passé de la ville. Un historien, passionné d'archives et d'histoire sociale, réalise sa thèse sur la grève de 1909 à Mazamet. Rémy Cazals propose enfin un récit historique d'un pan du passé de la ville. Très influencé par les travaux de Rolande Trempé, Madeleine Rebérioux et Michelle Perrot, qui figurent dans son jury de thèse, il rend leur place aux ouvriers du début du XX^{e} siècle. Le contexte historiographique se prête aux analyses marxistes, basées sur les rapports de force entre « classes ». Rémy Cazals parvient bien à montrer comment ces ouvriers s'organisent et se battent pour améliorer leurs conditions de vie. Cependant, il note bien que ces ouvriers ne rentrent pas vraiment dans le modèle classique de lutte des classes, car catholiques très pratiquants. L'objet de son travail n'est pas celui du religieux car, pour lui, si ces ouvriers ne parviennent pas à s'émanciper, c'est à cause de leur aliénation à la religion catholique et à l'influence du baron Amédée Reille. Cette troisième phase, historique, paradoxalement fige le récit du paradoxe évoqué dans ce travail. Comme le religieux n'est pas questionné, ce qui est tout à fait normal dans les années 1970-1980 pour une thèse d'histoire sociale, on n'essaie pas d'aller plus avant dans le récit du paradoxe.

Il est fort dommage que trop peu de chercheurs qui ont voulu travailler sur ce Mazamet n'aient jamais cherché à questionner le passé de la ville, et le paradoxe qui va avec. Lequel se pose systématiquement comme un postulat de départ qui « plante le décor » à

tout travail sur Mazamet, qu'il s'agisse de travaux d'histoire économique ou de travaux sur les protestants de la ville (en tant que groupe ou par le biais de monographies).
Ainsi, on obtient une sédimentation de phases de mises en mots du passé, qui finissent par constituer un discours officiel, convenu et intégré, y compris par ceux qu'il ne convoque pas.
Les deux questions qui se posent donc, à l'issue de cette deuxième partie, sont les suivantes : Comment questionner les évidences en histoire ? Quelles démarches adopter pour qu'un récit historique alternatif soit possible à celui qui durant plus d'un siècle s'est construit par sédimentation et demeure figé dans cet amoncellement de strates ?
Il nous semble important d'insister ici sur la nécessité d'analyser en permanence le sens des mots en tenant compte de la chronologie, notre repère indispensable. C'est à ces conditions que l'on peut tendre vers l'écriture d'une histoire qui questionne les complexités politiques, religieuses et sociales dans des contextes différents et selon des temporalités plurielles. On évite ainsi l'écueil de l'essentialisation.

Il faut peut-être, questionner cette source que constitue la lettre d'Édouard Barbey, datée du 23 septembre 1877. Cette lettre semble, en partie, à l'origine du paradoxe mazamétain. Michel Bourguignon, dans son ouvrage *Mazamet, chroniques d'une ville ; Du fil de l'Arnette au fil de la laine*[527] est le premier qui la donne à lire, *en citant sa source*[528]. Il s'agit d'une missive d'Édouard Barbey, où ce dernier écrit, s'adressant à son ami, M. Fouqué : « Ici, les patrons sont protestants et ce titre leur suffit pour que les ouvriers ne votent pas comme eux et votent comme leur curé. » Cette lettre du maire de la ville datée de 1877, semble avoir été « trouvée » par M. Bourguignon, photographe et premier adjoint de la ville en 1989. Replacée dans son contexte, celui des années 1870, alors que la République tente de se mettre en place en France, cette lettre exprime les oppositions entre cléricaux et anticléricaux qui font rage dans le pays ; ce qui expliquerait les propos de l'élu, fatigué de ne pas parvenir à se faire élire à la députation.

On peut lire, également, les travaux de Claude Cugnasse. Cet ancien Mazamétain, séminariste en 1956, a tenté de proposer des pistes de réflexion peu abordées

[527] Michel Bourguignon, *op. cit*.
[528] *Ibid.*, p. 167.

auparavant[529]. Il questionne les XVI^e^ et XVII^e^ siècles pour comprendre quelles relations se mettent en place entre protestants et catholiques au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes et jusqu'à la Révolution française. Et ce dans un contexte démographique où les protestants sont largement majoritaires dans le Mazamétain. Il tente de comprendre comment l'Église catholique de Mazamet a évolué durant deux siècles dans un contexte de groupe minoritaire au départ. Il s'essaie à aller chercher du côté de la psychologie sociale pour trouver des clefs d'explication à un catholicisme fort conservateur, voire réactionnaire dans la première moitié du XX^e^ siècle.

D'où la nécessité, enfin, pour questionner le paradoxe, de relire la thèse de l'historien Jean Faury, *Cléricalisme et anticléricalisme dans le Tarn (1848-1900)*[530]. Ce dernier, tout en travaillant sur la même période que Rémy Cazals, questionne le fait religieux dans le département du Tarn durant la période 1848-1900. Il démontre toute la complexité des rivalités au sein de mêmes groupes religieux ainsi que celle des jeux d'alliances entre groupes censés ne pas être d'accord. En effet, travailler sur le passé de Mazamet en n'évoquant que la dimension sociale, au sens matérialiste du terme, ou bien politico-religieuse de façon fort simpliste (des catholiques réactionnaires et des protestants progressistes) permet de faire consensus et rend ainsi le vœu de « redonner aux ouvriers » une part de leur histoire en partie impossible. Jean Faury montre combien les dissensions entre protestants libéraux et protestants orthodoxes, ou libres, au début du XX^e^ siècle, furent virulentes dans le Mazamétain. En s'inspirant de sa démarche il faudrait d'ailleurs évoquer, également, les désaccords entre les catholiques conservateurs et les catholiques progressistes de la ville dès les années 1920-1940 ; désaccords qui s'amplifient dans les années 1960. Une réelle méconnaissance de ce dernier groupe nuit fortement à l'historiographie de la ville.

Il faut donc tendre vers l'écriture d'une histoire qui croise les sources et donne la parole à ceux qui ne la demandent pas : les femmes, les étrangers, les minorités oubliées des récits sur le passé. Il faut continuer à s'intéresser, comme nous le faisons depuis plusieurs années[531], à ces « liaisons officieuses » entre élites religieuses, économiques et

[529] Claude Cugnasse, *op. cit*.
[530] Jean Faury*, op. cit*.
[531] Stéphanie Maffre, *Catholiques…*, *op. cit.*

politiques des années 1900-1940 et aux représentations qui en découlent, pour tenter de rendre du sens à une histoire qui semble si convenue et si consensuelle, y compris pour ceux qu'elle ne convoque que rarement dans sa construction. En élargissant la périodisation, continuer à questionner l'ordre social et politique de Mazamet, de 1848 à 2014, à travers le prisme du religieux, permet de mieux appréhender l'histoire et les enjeux mémoriels qui en découlent. On peut ainsi proposer une ébauche de récit alternatif qui ne confonde plus les « présents du passé » et « les passés du présent ».

TROISIÈME PARTIE
DÉMÊLER L'ÉCHEVEAU DU PASSÉ : UN ESSAI DE DÉCONSTRUCTION DU RÉCIT OFFICIEL

INTRODUCTION

Nous avons pu observer, dans notre première partie, que le discours construit sur le « paradoxe mazamétain » et le passé de Mazamet, qui perdure au-delà du cercle des Mazamétains, est quelque peu fragilisé par l'exercice de la comparaison. Dans notre deuxième partie, nous avons proposé une périodisation de « la fabrique de ce passé » et donc, une périodisation de l'élaboration du discours qui en découle. Il est alors temps de s'essayer à la déconstruction de ce discours convenu, non pas pour affirmer qu'il ne serait que fausseté et mensonges, mais afin de comprendre sa part d'ombres et d'ambivalences, sa part de silences multiples. Afin de montrer également à quel point il est lié à un ordre social singulier. Un ordre social qui se met en place dès la fin de la grève de 1909 et se consolide jusqu'à la mise en place du régime de Vichy, en juillet 1940.

Afin de questionner la mise en place d'un ordre social mazamétain, nous interrogerons, dans un premier temps, le rôle du religieux dans la fabrication de cet ordre social et dans celle d'un imaginaire collectif local. Nous proposerons d'abord une mise au point des enjeux épistémologiques qui se posent à l'historien lorsqu'il travaille sur le fait religieux. Nous montrerons la nécessité de l'interdisciplinarité ici : point d'histoire du religieux sans échanges avec la sociologie, l'anthropologie, la psychanalyse et la philosophie. Nous présenterons ensuite les mutations des positionnements religieux dans la France de la fin du XIX^{e} siècle jusqu'à la moitié du XX^{e} siècle. En effet, pas de travail sur les faits et les représentations qui en découlent sans les contextualiser, inlassablement. Enfin, nous serons donc outillées pour questionner l'ordre religieux instauré à Mazamet en proposant une analyse des représentations que les protestants et les catholiques se font d'eux-mêmes et de « l'autre » dans le passé de la ville.

Dans un deuxième temps, nous questionnerons d'abord les ambivalences syndicales et religieuses dans le jeu des acteurs sociaux, politiques et religieux de la ville. Ainsi, nous questionnerons la conception d'un ordre social mazamétain de la CGT de 1909 jusqu'en 1940. Nous expliquerons ensuite comment il fut difficile, dans une ville si « chrétienne », de voir émerger un syndicat chrétien : celui de la CFTC. Enfin, nous essaierons de montrer comment Mazamet a pu s'inscrire dans le monde de par ses activités industrielles et commerciales, mais comment elle s'est tenue, dans le même temps, loin de l'histoire nationale… hormis en temps de guerres. Cela nous conduira à expliciter le fait que dans les représentations du passé des protestants et des catholiques de la ville, les jeux d'échelles troublent le récit. Protestants et catholiques sont, en nombre et en capacité de domination, en situation inverse par rapport à l'échelle de la nation. Lorsque le rapport du nombre bascule, les dominants protestants demeurent en situation de domination, et donc apparaissent comme le groupe *majoré*, en tension quant à la fabrique de son passé. Pour ce qui relève des catholiques, majoritaires en nombre dès 1789 mais toujours dominés socialement jusqu'à 1940, leur représentation du passé demeure difficile à réaliser. À partir de cette clarification sur les jeux d'échelles quant à la représentation de soi et du passé de Mazamet, nous justifierons le fait de pouvoir qualifier et remplacer l'expression de *discours sur le passé* par le terme de *vulgate*.

Enfin, nous essaierons de comprendre de qui et de quoi, au-delà du premier XX^{e} siècle, on ne dit pas l'histoire à Mazamet. Dans un premier temps nous évoquerons les oubliés de la vulgate : à savoir les ouvriers, les femmes, les étrangers et la CFTC. Oubliés au nom d'une ville personnifiée qui n'existe que grâce à quelques hommes qui l'aurait « faite » et dont le passé fut écrit par les notables en situation de domination et de majoration. D'où la nécessité de questionner alors les *subalterns studies* et leurs apports pour traiter de ceux dont on ne dit pas l'histoire. En effet, comment rendre, non pas forcément leur place, mais *leur présence* dans l'histoire aux oubliés des récits mazamétains ? Dans un deuxième temps nous traiterons des périodes dont l'historiographie ne dit rien ou presque. Les conflits sociaux semblent s'arrêter à Mazamet avec LA grève de 1909. Et pourtant, les tensions sociales ont été nombreuses à Mazamet dès la fin du second conflit mondial et durant les années 1950 et 1960. Silences quant aux conflits, de tout ordre, donc silences (ou oublis ?) sur la période de

l'Occupation à Mazamet également. Silences pour les universitaires, mais également pour les auteurs locaux et, parfois, pour les témoins interrogés. Nous proposerons alors quelques pistes de recherche pour tenter de construire un *alter-récit* sur l'histoire de Mazamet et ses zones grises.

CHAPITRE VIII
DE GRÈVES EN GUERRES (1903 À 1940) : QUESTIONNER LE RELIGIEUX POUR ANALYSER LA FABRIQUE D'UN ORDRE SOCIAL MAZAMÉTAIN

> *La CFTC inscrit son histoire propre dans l'histoire du mouvement ouvrier. Il y a chez elle une histoire conjoncturelle à l'histoire de la classe ouvrière. Elle n'en partage pas les idées dominantes, mais elle en suit les pulsations ; ses guerres ne sont pas ses guerres mais ses mobilisations sont celles de tout le peuple travailleur*[532].

Afin de comprendre la fabrication d'un ordre social à Mazamet, il nous paraît pertinent de questionner le prisme du religieux, peu mobilisé dans les travaux réalisés sur Mazamet jusqu'ici. Et l'appréhension de cet ordre social nous permettra peut-être de proposer de nouvelles clefs de lecture quant à la mise en récit du passé de cette ville.

Pour ce faire, nous pensons que si l'on doit questionner le religieux dans notre travail de recherche en histoire, il faut, dans un premier temps, en appeler à l'épistémologie afin de ne pas faire fausse route. Les historiens ne sont pas les seuls, et surtout pas les premiers, à avoir questionné le fait religieux. Ils doivent beaucoup, dans ce domaine, aux apports des philosophes, des sociologues et des anthropologues. Ainsi, nous essaierons de dresser un rapide tour d'horizon des évolutions du traitement du religieux par les sciences humaines et sociales.

---

[532] Michel Launay, *Syndicalisme chrétien en France 1885-1940*, thèse de doctorat d'histoire, sous la dir. de Jean-Baptiste Duroselle, soutenue à l'université de Paris I, 1981, p. 1480.

Afin que l'étude de Mazamet ne soit pas déconnectée de son temps, nous proposerons, en amont de la situation locale, un rappel des mutations de positionnements théologiques, sociaux et politiques des communautés catholiques et protestantes de la fin du XIX^e^ siècle jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale à l'échelle nationale pour ces années « de grèves en guerres ».

Concernant Mazamet, nous analyserons, enfin, la mise en place d'un ordre religieux, au sens sociologique et politique du terme, durant les années 1900-1940. Nous pensons en effet que cette période est à la fois le moment de la mise en place d'un système mazamétain singulier, mais qu'elle demeure la matrice des mises en récits ultérieures, comme si l'histoire de la ville s'était arrêtée avec l'armistice de 1940.
Comment fonctionnent alors les deux communautés religieuses, catholique et protestante, dans les années 1900-1940 ? Comment sont-elles organisées ? Où se trouvent les lignes de clivages s'il en existe ? Et, éventuellement, où se trouvent les points de convergences ? Nous pourrons ensuite proposer des modèles de « représentation de soi » pour chaque communauté.

I. QUESTIONNER LE RELIGIEUX AFIN DE DÉNOUER LES FILS DE LA TRAME : ENJEUX ÉPISTÉMOLOGIQUES

Une question essentielle que l'on se pose, lorsque l'on entreprend des recherches sur un sujet sensible, ou socialement vif (et pour Mazamet les deux adjectifs conviennent), est celle du rapport que le chercheur entretient avec son objet de recherche. En l'occurrence, l'objet du religieux est difficile à appréhender car il touche à ce qu'il y a de plus intime chez l'être humain : son rapport à l'univers, à une transcendance possible et à la mort. L'historien n'est pas épargné par ces questions et l'on peut se demander, à l'instar de Claude Prudhomme, si « l'historien qui croit au ciel et celui qui n'y croit pas ont la même approche des "faits" religieux[533] ». On ne peut répondre à cette question ou plutôt tenter d'y répondre qu'après avoir réfléchi sur plusieurs points. Parmi eux celui des enjeux, des problèmes de méthode et du rapport que pose l'histoire du religieux, comme objet de recherche, à l'historien.

[533] Claude Prudhomme, « Donner… », *in* Jean Delumeau (dir.), *op. cit.*, p. 238.

Étymologiquement, trois origines possibles existent pour expliquer le mot « religion ». On note comme étymologies possibles *religare, relegere* et *relegare*. *Religere* signifie « relire ». *Religare* signifie « relier » : ici, relier l'homme à Dieu, un être transcendant, « ce qui relie à Dieu et à lui seul » d'après saint Augustin. Enfin, *religere,* qui signifie « respecter », « vouer un culte », ce qui nous conduit davantage vers les rites et les pratiques du religieux.

De fait, on pourrait proposer, comme définition préalable, que *la religion est un système qui structure une communauté car elle lui permet de mettre en adéquation sa foi (la croyance en un dogme), et l'institution sociale au sein de laquelle elle évolue, comprenant ses rites et ses pratiques*. C'est un système de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées qui unissent en une même communauté tous ceux qui y adhèrent. Le religieux, au-delà du champ d'étude de la religion, désignerait plutôt *l'ensemble des champs d'étude des relations entre les acteurs sociaux, religieux et politiques au sein des sociétés où il est présent*. Ce qui de fait nous intéresse de façon évidente concernant l'histoire de Mazamet et de ses habitants.

Cependant, une origine étymologique ne suffit pas pour nous éclairer sur le thème du religieux. Différentes approches existent en sciences humaines et sociales : approches philosophique, sociologique, anthropologique et historique se complètent ou s'opposent. Chacune apporte un éclairage spécifique à la tentative de définition du thème. Cette interdisciplinarité est indispensable lorsqu'on s'intéresse à l'histoire des attitudes, des comportements et des représentations. Un sujet d'histoire lié au religieux nécessite donc une telle approche. La lecture d'une revue, publiée en 1980, sous la direction de Mircea Eliade et de David Tracy, *Concilium*[534] intitulée *Qu'est-ce que la religion ?* nous permet de réfléchir aux enjeux épistémologiques de ce champ de recherche essentiel à notre travail. Les réflexions qui suivent s'en sont largement inspirées, tout en étant actualisées car notre société où, depuis 2012, une nouvelle forme de violence religieuse effectue un retour traumatique en France, il a fallu re-questionner le religieux.

[534] Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *Qu'est-ce que la religion ? Une question pour la théologie chrétienne*, *Concilium, Revue internationale de théologie*, n° 156, Paris, Beauchesne, juin 1980.

A. DES APPROCHES PLURIELLES

1. Les approches philosophiques

Le philosophe Vincent Delecroix défend l'idée qu'un « dialogue entre la philosophie de la religion et les sciences sociales ne va pas de soi[535] ». La singularité de la philosophie réside dans le fait que « la raison *critique* philosophique est une raison qui juge ou tend au jugement, qui cherche à connaître pour juger. […] Or c'est sans doute ce que s'interdit par principe une *science* du religieux[536] ». Ce que Vincent Delecroix apporte à la réflexion, et qui aide l'historien, c'est l'affirmation qu'on ne peut « "penser les religions" sans s'interroger sur la présence du religieux *aujourd'hui* [sans quoi on se condamne à] mécomprendre le phénomène religieux en utilisant des catégories qui ont été forgées pour des réalités qui ne sont plus les nôtres[537] ». L'apport du philosophe nous aide dans le cadre de notre sujet car comment questionner le religieux à Mazamet, lors de la première moitié du XX^e^ siècle, en prenant en compte l'outillage mental des contemporains des années 1903-1940 et celui qui est le nôtre en ce début de XXI^e^ siècle ? Comment questionner le/les protestantismes et le/les catholicismes de Mazamet et leurs rapports au monde social et politique au sein duquel ils évoluent ?

Pour cheminer encore un peu avec la philosophie, nous nous intéressons à trois domaines que questionnent les philosophes : celui de l'examen des croyances religieuses, celui de l'expérience religieuse ou des actes religieux, enfin, celui du rapport théologico-politique. Encore une fois, parce qu'à Mazamet ces dimensions s'imbriquent. Pour faire un rapide tour d'horizon de la philosophie de la religion, Italo Mancini nous éclaire[538]. Il évoque d'abord l'apport de Kant, quant à la nécessité de *raison* pour penser la religion. Dans sa *Critique de la faculté de juger* (1790), Kant s'en remet à la raison comme garde-fou face au fanatisme religieux.

Pour Schopenhauer, dans l'ouvrage *Sur la religion* (1851), l'homme est un « animal religieux ». Le fait religieux est un fait humain fondamental : dès lors que surgit la

---

[535] Vincent Delecroix, « Introduction - Philosophie et religion », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 169, janvier-mars 2015, p. 13-19. URL : https://www.cairn.info/revue-archives-de-sciences-sociales-des-religions-2015-1-page-13.htm

[536] *Ibid.*, p. 15-16.

[537] *Ibid.*

[538] Italo Mancini, « Philosophie de la religion », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *op. cit.*, p. 101-107.

pensée symbolique, il y a apparition de la technique, de l'art et de la religion. Le fait d'être homme oblige à se poser la question de l'existence de Dieu.

Kierkegaard évoque, lui, les trois stades de l'existence de l'homme : le stade de l'esthétique, celui de l'éthique, et enfin celui du religieux. On pourrait dresser un parallèle, toute précaution prise, avec les trois temps braudéliens transposés ici à l'échelle de l'existence de l'individu. Le temps court du désir et du court terme, le stade esthétique et le temps moyen de la vie d'un « honnête homme », enfin, le temps long du salut de l'homme dans la souffrance qu'il éprouve au cours de sa vie.

Bergson, près d'un siècle plus tard, dans *les Deux Sources de la morale et de la religion*, paru en 1932, évoque l'idée que « le Tout existe avant les parties ». Il tente de distinguer la « forme statique » de la « forme dynamique » de la religion. La « religion statique » assure la cohésion sociale grâce à ses tabous et à ses interdits : n'est-ce pas le cas à Mazamet jusqu'à l'après-guerre ? Elle assure également la protection contre l'angoisse de la mort. Enfin, elle nous évite l'imprévisibilité grâce à ses rites. « C'est une réaction défensive de la nature contre ce qu'il pourrait y avoir de déprimant pour l'individu et de dissolvant pour la société, dans l'exercice de l'intelligence[539]. » D'autre part, la « religion dynamique » transporte l'âme sur le plan de l'amour, ce que l'on peut appeler l'expérience mystique : « [L'âme] s'arrête, comme si elle écoutait une voix qui l'appelle […]. Vient alors une immensité de joie, extase où elle s'absorbe, ravissement qu'elle subit : Dieu est là, elle est en lui. »

Cette approche de la religion n'est pas partagée par tous les philosophes. Nombre d'entre eux ont émis un avis critique à son sujet comme Ludwig Feuerbach, Karl Marx, ou encore Friedrich Nietzsche.

Ainsi, Ludwig Feuerbach, dans *l'Essence du christianisme*, paru en 1841, pose le problème du sens du phénomène religieux. Dieu, par le Christ, s'incarne en tant que personnification de l'espèce humaine. La religion est donc la relation de l'homme à lui-même, l'homme se constitue en objet, donc s'aliène : « Pour enrichir Dieu, l'homme doit s'appauvrir, pour que Dieu soit tout, l'homme ne doit être rien. »

Pour Karl Marx, dans la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, parue en 1844, la croyance en Dieu permet de révéler les impuissances naturelles et

[539] Henri Bergson, *les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, p. 215-217.

sociales de l'homme. La religion est une compensation pour l'homme de ce qu'il n'a pas sur terre. Le paradis est la conscience inversée du monde dans lequel on vit : « La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même[540] », écrit-il. Nietzsche, enfin, considère l'homme comme un « fabricateur de dieux ». Et d'obliger, par ses écrits, « son lecteur à s'interroger sur lui-même et sur ses propres croyances[541] » comme dans *le Gai Savoir*, publié en 1882.

2. Les approches sociologiques

Les deux figures matricielles de la sociologie contemporaine, Max Weber (1864-1920) et Émile Durkheim (1858-1917), ont chacune donné leur définition de la religion.
D'après Gregory Baum, Max Weber, dans *Sociology of religion* (1922), la considère comme un « facteur d'évolution sociale[542] », mais se refuse à faire d'elle un élément constitutif de la société. Il s'intéresse moins à son essence qu'à son influence sur la société. Il tend à rationaliser la religion. Si nous nous référons aux travaux d'Isabelle Kalinowsky, brillante traductrice de Max Weber en français[543], nous notons qu'elle tente de montrer comment Weber distingue *les systèmes de « positions »* introduisant des *rapports de dominations* d'une part, *avec des systèmes de polarité* à l'origine de *« principes générateurs »* d'autre part. Analyse qui permet de faire lien avec notre démarche de déconstruction de la mise en mots du passé mazamétain, qui passe par la mise à jour d'un ordre religieux, voire social, mazamétain dont les traces demeurent à la fois dans les pierres, dans certains comportements tout comme dans les brumes des mémoires.

Pour Durkheim, dans *les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), la religion est un facteur essentiel d'identité et d'intégration : elle est « essentiellement sociale[544] ».

---

[540] Karl Marx, « Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel » (1844), *Critique du droit politique hégélien*, Paris, Éditions sociales, 1975, trad. Albert Baraquin, p. 197.
[541] Paul Valadier sj, « Nietzsche et l'avenir de la religion », *le Portique* [en ligne], 8 | 2001, mis en ligne le 9 mars 2005. URL : http://journals.openedition.org/leportique/199.
[542] Gregory Baum, « Définitions de la religion en sociologie », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *op. cit.*, p. 44.
[543] Max Weber, *Sociologie de la religion*, Paris, Flammarion, « Champs », 2006, trad. et prés. Isabelle Kalinowsky.
[544] Gregory Baum, *art. cit.*, p. 45.

Gregory Baum, dans l'article « Définitions de la religion en sociologie[545] », explique comment, dans le sillage de Durkheim, « les sociologues ont élaboré une définition fonctionnelle de la religion[546] ». Le rôle social de la religion serait « de fournir la matrice du sens de la société ».

Enfin, un autre courant en sociologie opte, comme Peter Berger, pour « la définition substantive de la religion, reconnaît [son] impact social. Mais la caractéristique essentielle de la religion est pour [ces sociologues] la relation au monde invisible[547] ». Et on retrouve ici l'intuition de Weber qui pense que « l'intelligence de la religion reste incomplète tant qu'on ne fait pas attention au sens qu'elle a pour les croyants ». Cette option nous satisfait assez dans l'optique d'une étude sur les représentations mentales et les attitudes et comportements de deux communautés chrétiennes dans les années 1900-1940. D'importants renouvellements ont eu lieu en sociologie quant au rapport entre le religieux et le social. Ces nouveaux questionnements sont publicisés lors de manifestations scientfiques telles que celles organisées régulièrement par l'Association française de sciences sociales des religions (AFSR) comme le colloque de février 2018, intitulé « Religions et classes sociales[548] ».

3. Les approches anthropologiques

Ce qui intéresse les anthropologues quant au religieux correspond à la conduite religieuse, aux rituels, aux liturgies. La religion est étudiée dans « une perspective pragmatique[549] ». Arnold Van Gennep dans *les Rites de passage* (1909) la définit ainsi comme une « conduite formelle […] se référant à des croyances en des êtres suprêmes ou puissances occultes. Ce sont ces traces de rituels que l'anthropologue s'attache à relever puis à analyser ». Et de fait, « la révélation est-elle finalement moins un événement théocentrique et christocentrique qu'un événement anthropocentrique[550] ». Il en conclut alors que c'est l'expérience religieuse qui fait se rejoindre philosophie et christologie dans le champ anthropologique. Mazamet et les récits qui en découlent

[545] *Ibid.*
[546] *Ibid.*
[547] *Ibid.*, p. 50.
[548] URL : https://afsr.hypotheses.org/date/2018/02 [consulté le 21 février 2019].
[549] Victor Turner, « La religion dans l'anthropologie culturelle actuelle », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *op. cit.*, p. 109.
[550] Jean-Paul Resweber, « Anthropologie et religion », *Revue des sciences religieuses* [en ligne], 84/3 | 2010. URL : http:// rsr.revues.org/320 ; DOI : 10.4000/rsr.320.

vibrent encore de ces « traces de rituels » dans chaque communauté religieuse, d'autant plus ancrée que la pratique s'effrite.

Lionel Obadia questionne à son tour, et plus récemment, l'anthropologie du religieux. Il reprend la définition d'André Mary, « la définition du religieux est, en anthropologie, affaire de paradigmes – initialement celui du primitivisme et de l'altérité[551] ». Lionel Obadia convoque à la barre les anciens et les modernes afin d'essayer de dresser un état des lieux de la question : Geertz, Evans-Pritchard, Hertz, Bastide, Augé mais aussi Lévi-Strauss, Turner, ainsi que quelques sociologues comme Durkheim et Weber. Il compare la tradition française de l'anthropologie du religieux avec celle du *Reader* et de la tradition anglo-saxonne, avec, à l'appui, Mickael Lambek et son *A Reader in the Anthropology of Religion* [552] . Il explique enfin que les anciennes frontières « géographiques, historiques, culturelles et politiques sur lesquelles s'étaient établies les divisions disciplinaires ont tendance à se dissoudre[553] ». De cette analyse, il ressort que, d'un côté, se rangent « les auteurs, concepts, modèles et terrains [qui renvoient] à une ethnographie coloniale. [De l'autre] les tenants d'une anthropologie renouvelée [prête] à saisir la dynamique de sociétés toujours plus en mouvement et de religions en circulation[554] ».

Ce qui semble nécessaire pour l'historien, c'est de s'inspirer quand il le peut, des outils, méthodes et concepts des anthropologues : la nature de la religion, la composition des mondes religieux, l'action religieuse, les dynamiques religieuses et l'historicité du religieux. Autant de pistes à explorer pour questionner un ordre religieux mazamétain, même si le temps nous manque ici. Nous essayerons tout de même de proposer quelques pistes de réflexion.

---

[551] André Mary, *les Anthropologues et la Religion*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 9.
[552] Mickael Lambek (ed.), *A Reader in the Anthropology of Religion,* Malden (États-Unis), Oxford (Royaume-Uni), Victoria (Australie), Blackwell Publising, 2008.
[553] Lionel Obadia, « Anthropologie et religion aujourd'hui », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 156, octobre-décembre 2011, p. 39.
[554] *Ibid.*, p. 39-40.

B. L'APPROCHE HISTORIQUE DE LA RELIGION/DU RELIGIEUX

« La définition de la *religion* est forcément liée au problème de la méthode dans les études historico-religieuses. » Voilà la première phrase de Natale Terrin dans son article « De la définition des religions dans l'histoire des religions[555] ».

L'objet « religion » est difficile à définir, à appréhender en histoire. D'où l'importance de chercher de l'aide auprès de nos disciplines cousines. Claude Prudhomme se demande d'ailleurs s'il existe réellement un champ historique propre à l'histoire religieuse. Il reprend alors Michel de Certeau qui pose la question « Qu'est-ce qui est religieux[556] ? » Michel de Certeau propose deux types de questionnements pour répondre à cela, qui entraînent des conséquences théologiques et méthodologiques pour l'historien. Soit on opte pour le fait que « […] l'objet de l'histoire religieuse doit être cherché non pas au niveau d'une localisation objective (relative à notre propre découpage entre ce qui est "religieux" et ce qui ne l'est pas), et pas davantage au niveau des motivations (attestées dans le passé), mais au niveau d'un *ordre* ou d'une *organisation mentale*[557] ». Soit on se demande : « Est-ce du même type de religion qu'il est question au Moyen Âge, au XVI^e^ ou au XIX^e^ ? »
Nous suivons Certeau quand il affirme que, dans les deux cas, « il faudra donc d'abord *différencier* les modes selon lesquels fonctionnent des "faits" religieux […] avant et afin de pouvoir saisir quel est le rapport historique entre ces modes, et donc notre moyen de les "comprendre" ou de les interpréter "fidèlement"[558] ».

1. Une histoire socioculturelle ?

On peut penser que l'étude du religieux en histoire relève de l'histoire sociale et/ou culturelle. En effet, le régime singulier d'un État laïque, depuis la loi de séparation de 1905, ordonne que toute référence religieuse soit exclue de la vie publique ; la religion devient alors une affaire privée. Par-là, elle devient un sous-ensemble de la culture qui regrouperait un ensemble de représentations, de repères, de valeurs, d'attitudes propres à une société. Ainsi, la religion n'existerait pas en tant que telle pour

[555] Natale Terrin, « De la définition de la religion dans l'histoire des religions », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *op. cit.*, p. 117-125.
[556] Michel de Certeau, *l'Écriture…*, *op. cit.*, p. 174-177.
[557] *Ibid.*, p. 176.
[558] *Ibid.*, p. 177.

elle-même, elle est simplement un élément qui nous guide dans une analyse socioculturelle de toute société. Ce qui rend paradoxal le cas français, c'est que « le détachement de l'institution religieuse – en France, de l'Église catholique – n'est pas identique à la disparition de la religion[559] ». Il existerait, en France, une opposition nette entre la foi (croyance en un dogme) et la religion qui relève du rite et de la pratique (ce qui implique d'ailleurs, comme l'écrit Jacques Audinet, « une théologie, construite sur la Parole en ruture avec la "culture[560]" »).

2. Une histoire des représentations ?

Michel Vovelle définissait l'histoire des mentalités en reprenant et résumant Robert Mandrou : c'est « une histoire des visions du monde[561] ». Il explique, plus précisément, qu'il s'agit d'une « étude des médiations et du rapport dialectique entre les conditions objectives de la vie des hommes et la façon dont ils se la racontent, et même dont ils la vivent ». Il s'agit le plus souvent ici du non-formulé, de *l'apparemment signifiant*. Cette histoire des mentalités s'inscrit dans le temps long cher à Fernand Braudel, celui des « prisons de longues durées ». À « mentalité », nous préférons le terme de « représentations », qui depuis les années 1990 a peu à peu remplacé le précédent. On veut dire par là que l'imaginaire collectif (concept trop souvent associé maladroitement à la mémoire collective) qui permet de transmettre un récit commun du passé, demeure donc très structurant en histoire. En effet, de par les représentations que l'on se fait d'un phénomène découlent alors des attitudes (des jugements, des réactions subjectives) entraînant elles-mêmes des comportements précis (des réactions objectivement observables). L'histoire du religieux semble, de toute évidence, trouver sa place dans l'histoire des représentations. Cependant, le temps long à lui seul ne suffit pas à expliquer des faits, des attitudes, des comportements : le temps court joue son rôle dans l'histoire des représentations.

---

[559] Jacques Audinet, « Une culture sans religion. Le cas de la France », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *op. cit.*, p. 61.
[560] *Ibid*., p. 59.
[561] Jacques Guilhaumou, Michel Vovelle, « Un historien hors des sentiers battus », *Actuel Marx*, 2006/2 (n° 40), p. 192. URL : https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2006-2-page-188.htm.

3. « Le retour de l'événement[562] » : du second conflit mondial à *Charlie*

« Ce sont les événements politiques monstrueux du XX^e^ siècle qui ont lié le retour de l'événement au retour du politique, au sens complexe que j'essaie de suggérer[563]. » Paul Ricœur écrit ces lignes en 1992. Notre travail fut commencé à l'automne 2014, près de vingt ans plus tard. Quelques mois après notre entrée (ou retour) en recherche, en janvier 2015 les attentats de *Charlie Hebdo*, du Bataclan et de Nice, entre autres, nous ont rappelé la réalité de l'*événement* ; événement lié, qui plus est, à la place du religieux dans notre société, dans un monde en réseaux que ne connaissait pas encore Paul Ricœur en 1992.

Notre questionnement du religieux en tant qu'historiens a-t-il changé alors ? Ricœur apporte des pistes de réflexion quant à la place de l'historien face à l'événement. Ainsi il note que « du point de vue de l'histoire effective qui concerne tous les hommes et non pas seulement les historiens, l'événement prend place dans la constitution même du temps historique où se conjoignent la mémoire de ce qui fut, l'expectation de ce qui sera et le surgissement présent de ce que nous faisons et subissons comme agents et patients de l'histoire[564] ». Nous ne pouvons y répondre encore, mais il est possible que oui… Le religieux a refait irruption dans la société française via des attentats depuis 2012. Les chaînes d'informations en continu se nourrissent d'événements, ou de pseudo-événements. Seul le temps qui passe dira si l'événement en fut un car « l'événement qui *surgit* réunit les deux significations majeures du mot histoire : série des événements en train de se produire, et récit des événements par ceux qui, ne l'ayant pas vécue, la reconstruisent[565]. »

En France, dans les années 1930-1970, on a eu tendance à délaisser l'événement. En 1929, à l'initiative de Lucien Febvre et de Marc Bloch, des historiens tentent de faire de l'histoire *autrement*. On conteste la façon d'agir des positivistes, dont le travail consisterait, d'une part, à « fonder l'histoire sur l'étude du passé, soigneusement séparé du présent, d'autre part, à meubler ce passé par un enchaînement continu

---

[562] Paul Ricœur, « Le retour de l'Événement », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, t. CIV, n° 1,1992, p. 29-35. URL : https://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_1992_num_104_1_4195.
[563] *Ibid.*, p. 33.
[564] *Ibid.*, p. 34.
[565] *Ibid.*, p. 35.

d'"événements"[566] ». À partir des années 1930, avec l'École des Annales, on s'attache à interroger la longue durée : on s'intéresse à l'histoire économique, sociale, démographique. On privilégie l'histoire du « grenier » à celle de la « cave »[567].
Dans son ouvrage *Faire de l'histoire*, Pierre Nora explique, il y a près de trente ans, « le retour de l'événement[568] » dans une société de plus en plus soumise à l'offre médiatique des années 1980. Il explique surtout quelle utilisation on peut faire de celui-ci : pour lui l'événement « intéresse l'historien par le double système qui se croise en lui, système formel et système de signification[569] ». C'est-à-dire que l'événement intéresse autant, si ce n'est plus, pour ce qu'il révèle de « phénomènes sociaux enfouis dans le mental collectif » que pour ce qu'il traduit[570]. Ainsi, on note des événements fondateurs ou traumatiques dans un imaginaire collectif : par exemple, en 1905, la séparation des Églises et de l'État est un événement fondateur pour les protestants français (et mazamétains) mais traumatique pour les catholiques. Quel que soit le qualificatif, l'événement est structurant dans l'opinion et dans les imaginaires collectifs.

Il importe, donc en histoire du religieux, de croiser les trois temporalités : le temps court de l'événement, le temps moyen de l'histoire sociopolitique et le temps long des représentations. Ainsi, la religion s'inscrit dans un environnement large qui dépend du politique, du social, du culturel et des représentations. C'est en croisant ces lectures que son étude devient possible, et que nous ne pouvons étudier le passé sans tenir compte de notre/nos présents.

C. LE CHERCHEUR ET SON OBJET DE RECHERCHE

Une question a guidé ce travail de son début à son terme : celle du rapport qu'entretient le chercheur avec son objet de recherche. Plus précisément : que doit faire le chercheur de ses opinions, croyances ou non-croyances quant au fait religieux ? Doit-il les afficher, doit-il les ranger au placard ? Doit-il préciser d'où il parle ?

---

[566] Pierre Nora, « Le retour de l'événement », *in* Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire I ; Nouveaux Problèmes*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1986, p. 286.
[567] Michel Vovelle, *De la cave au grenier*, Québec, Serge Fleury, 1980.
[568] Pierre Nora, *art. cit.*, *op. cit.*, p. 285-308.
[569] *Ibid.*, p. 303.
[570] *Ibid.*, p. 300.

Natale Terrin, dans l'article cité précédemment, tente de faire le point sur les courants de pensée qui s'opposent donc quant à l'étude du religieux en histoire, et quant au problème de la définition de cet objet de recherche[571]. Il dégage cinq écoles, dont les trois principales sont :

– L'école européenne « à caractère historico-positiviste », au XIX^e siècle : ce courant défend l'idée que la religion est un objet historique comme les autres, confronté « aux progrès de la connaissance historique ». Pour Ugo Bianchi, « le spécialiste des religions, en tant qu'historien, ne doit être ni croyant ni incroyant[572] ». On peut interpréter cette affirmation de deux manières : soit l'auteur veut signifier que l'historien doit se cantonner au doute pour éviter tout apriorisme, ou bien évacuer complètement ses vues sur le sujet, ce qui paraît plus difficile. Quoi qu'il en soit, le chercheur doit donc prendre de la distance avec son objet de travail.

– L'école de Marbourg, en Allemagne, sous l'influence de Rudolf Otto[573] (1869-1937) considère, contrairement à l'école précédente, qu'on ne peut étudier le sacré que si on ne vit pas soi-même une expérience religieuse. Il propose de le définir comme une catégorie qui va au-delà des sphères éthiques et rationnelles. Qui permet ainsi une meilleure identification, compréhension, du phénomène religieux.

– L'école de Chicago dominée par Mircea Eliade (1907-1986) dans les années 1970-1980, est une « filiale » de la précédente. Mais elle ajoute à la vision du religieux de l'école de Marbourg la dimension anthropologique. Ainsi, « pour l'historien des religions, toute manifestation du sacré a sa logique : tout rite, tout mythe, toute croyance ou figure divine reflète l'expérience du sacré[574] ».

Natale Terrin évoque également dans cet article le courant de Lancaster, apparu en 1967, qui privilégierait trop l'approche « religioniste » de la religion, au détriment de l'approche historique. Et, enfin est abordé le groupe de Groningue, qui « doit plus à l'anthropologie culturelle qu'à l'histoire des religions », ce qui permet de repenser alors la méthode globale d'étude du religieux.

---

[571] Natale Terrin, *art. cit.*

[572] Ugo Bianchi, « Storia delle religioni (ogetto et metodo) », *Dizionario teologico interdisciplinare*, Turin, Marietti, 1977, vol. III, col. 31, cité par Natale Terrin, *art. cit.*, p. 120.

[573] Rudolf Otto, *le Sacré*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque », 1995 (1^re éd. 1917, *Du sacré ; Sur l'irrationnel des idées du divin et de leur relation au rationnel*).

[574] Natale Terrin, *art. cit.*, p. 122.

Ces cinq écoles nous donnent des éléments intéressants afin de répondre à notre question initiale. C'est bien cette confrontation de points de vue qui enrichit la démarche historique.

Un autre ouvrage nous est précieux. En effet, l'ouvrage *l'Historien et la Foi*[575] regroupe les témoignages de vingt-cinq historiens chrétiens qui travaillaient tous sur l'histoire du religieux. Parmi eux : Pierre Pierrard, Bernard Vogler, Nicole Lemaître… La règle du jeu étant de répondre à ces deux questions : « Nos convictions religieuses ont-elles influencé notre pratique de l'histoire ? » et « Notre familiarité avec l'histoire religieuse influence-t-elle nos prises de position comme croyant ? ».

La première étape dans cette approche du religieux est celle, déjà évoquée, d'une distanciation par rapport à ce que l'on est qui permet ensuite de tendre à l'objectivité.
Concernant la méthodologie, nous reprenons ici les propos de Claude Prudhomme. Il écrit qu'il faut « prendre en compte le maximum de facteurs externes » à savoir « mener une analyse qui quantifie ce qui est quantifiable, démonte ce qui est démontable[576] ». On va par exemple, si on travaille sur la religion catholique à Mazamet, s'intéresser au nombre de messalisants, de pascalisants, ou encore à celui des ordinations par années. On peut aussi classer par thèmes les unes des périodiques religieux ou des feuilles paroissiales. On obtient ainsi des données précises, concrètes, qui permettent de construire l'édifice sur de solides fondations, qui aident à laisser la subjectivité de côté.
La deuxième étape de cette démarche consiste à « entrer à l'intérieur du système pour découvrir ce qu'il a de religieux ». Ainsi, l'historien s'interroge sur les points suivants : *« Comment une croyance modèle-t-elle une représentation du monde ? Une conception de la vie politique ? Un imaginaire social*[577] *? »* Et c'est grâce à ces outils que le paradoxe mazamétain pourra être déconstruit. Il faut donc à la fois observer l'objet « religieux » de l'extérieur tout en en appréhendant l'intérieur, démarche complexe mais scientifique. Claude Prudhomme emploie les mots justes lorsqu'il explique que « le risque de projeter une part de soi dans l'analyse historique est aussi grand pour un

[575] Jean Delumeau (dir.), *l'Historien et la Foi*, Paris, Fayard, 1996.
[576] Claude Prudhomme, *« »art. cit.*, p. 247.
[577] *Ibid.*, p. 248, souligné par nous.

croyant que pour un incroyant. Pour l'un et pour l'autre c'est bien la capacité à opérer une mise à distance dans l'analyse qui reste le moment crucial et décisif ».

Pour conclure, on peut donc avancer l'idée que faire de l'histoire du religieux pose un problème de démarche, laquelle impose de respecter la règle du triptyque *travail sur soi/confrontations des sources/distanciation*. Mais cette règle s'applique de fait à tout projet de recherche en histoire. Ce qui conduit à penser que le religieux doit être questionné comme n'importe quel objet de recherche, avec les outils et les méthodes propres aux sciences sociales et humaines.

Voici donc pourquoi, dans notre approche du fait religieux à Mazamet entre 1900 et 1940, nous avons essayé de travailler sur les modes d'organisations internes des communautés, leurs histoires, mais aussi sur la représentation que les témoins et leurs descendants se font d'elles. De la même façon, nous avons questionné les représentations qu'ils se font de la communauté « d'en face », les *autres*. Ces communautés, protestantes et catholiques, connaissent des divergences, mais elles convergent sur nombre de points dans leur rapport au social et au sociétal. Le déterminisme religieux construit à Mazamet est probablement à nuancer, tout comme il demeure important de préciser le contexte des positionnements religieux à l'échelle nationale en France pour la période qui nous intéresse.

II. MUTATIONS DES POSITIONNEMENTS RELIGIEUX EN FRANCE DURANT LA FIN DU XIX^{e} SIÈCLE ET LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XX^{e} SIÈCLE

Avant que d'aller plus loin dans l'analyse de la mise en place d'un ordre religieux mazamétain, il est utile de recontextualiser à l'échelle nationale les mutations spirituelles et théologiques du catholicisme et des protestantismes français. Plus qu'un état des lieux quantitatif, effectué dans notre première partie, il s'agit ici de comprendre comment, une fois la III^{e} République installée, chacune des confessions évolue quant à ses orientations théologiques et spirituelles dans une société soumise à un double processus de sécularisation et de violences (civiles et militaires). Les temporalités protestantes et catholiques ne vont pas toujours de pair dans ces processus de mutations, d'où la dissociation des deux communautés dans cette sous-partie.

A. DES CATHOLIQUES QUI S'ÉMANCIPENT ?

Traiter des catholiques français nécessite de faire référence à Rome et au Vatican : la hiérarchie même qui fonde l'organisation de cette Église l'exige. Ce qui n'empêche pas d'évoquer les singularités françaises au cours de la période 1875-1940. La catholicité française s'adapte à une double temporalité : celle de Rome et de ses positions quant aux évolutions de son temps, et celle d'un État français qui se convertit une troisième fois à la République entre 1870 et 1875.

De 1850 à 1940, cinq papes se succèdent : Pie IX (1850-1878), Léon XIII (1878-1903), Pie X (1903-1914), Benoît XV (1914- 1922) et Pie XI (1922-1939). Pie XII entame son pontificat en 1939.

1. Rome et le monde

Face à l'essor de l'industrialisation et à ses conséquences économiques et sociales, telles que l'émergence d'un libéralisme économique et d'un nouveau groupe social, celui des ouvriers, Rome tente d'imposer à ses fidèles la position à respecter.
Le 8 décembre 1864, Pie IX produit l'encyclique *Quanta Cura*, dans laquelle il condamne fermement, entre autres, le libéralisme, le socialisme, le communisme, l'enseignement public d'État et le rationalisme. Le *Syllabus*, qui accompagne cette encyclique, a comme sous-titre : *« Recueil renfermant les principales erreurs de notre temps qui sont signalées dans les allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques de Notre Très Saint-Père le pape Pie IX. »* Ce recueil confirme plus durement encore les condamnations de *Quanta Cura*. Léon XIII suit Pie IX, en 1878, avec les encycliques *Incrustabili* et *Quod Apostalici*, qui dénoncent toutes les deux « les dangers du monde moderne ». Cependant, une évolution semble émerger à partir des années 1890 avec celle de *Rerum novarum* (1891). Cette encyclique marque l'entrée de l'Église au cœur de la question sociale et se pose, a posteriori, comme le texte inaugural de la doctrine sociale de l'Église. Elle demande notamment la prise en compte de la condition ouvrière. *Rerum novarum* est remobilisée en 1931, quarante ans plus tard, par Pie XI, qui rédige *Quadragesimo anno*. Il insiste ici sur la nécessité de l'apostolat en monde ouvrier et patronal. Quelques années plus tard, se prononçant toujours sur les mutations économiques et sociales de l'Europe, Rome s'inquiète également des dérives

politiques du continent. En 1937, Pie XII publie deux encycliques qui traduisent sa condamnation du nazisme (le 14 mars) avec *Mit brennender Sorge*, et celles du communisme (le 19 mars) avec *Divini Redemptoris*.

Pendant cette période, les mutations théologiques et spirituelles ne cessent d'inquiéter le Vatican. Certains catholiques s'alarment notamment du décalage qui s'opère entre l'Église catholique et les avancées scientifiques du monde moderne. Comment concilier foi et rationalisme ? Comment concilier la révélation avec la démocratie libérale ? Cette crise « moderniste » intervient lorsque des intellectuels catholiques questionnent l'historicisation du christianisme, et la possibilité de le soumettre à la critique philosophique et historique. Autant de questions soulevées par des théologiens comme Alfred Loisy et Georges Tyrell (tous deux excommuniés) ou encore Friedrich Von Hügel et Maurice Blondel. C'est avec l'encyclique *Pascendi Dominici Gregis* que Pie X, en 1907, condamne fermement le modernisme et ceux qui le promeuvent. On observe donc en ce début de XX^e^ siècle une ébauche d'émancipation de certains intellectuels catholiques vis-à-vis de Rome. En retard sur leurs « frères » réformés, quant à la critique historique et philosophique de la religion, ils les devancent peut-être sur le traitement de la question sociale.

2. Rome et la France

À l'échelle de l'État, en France, des lois sont promulguées sous la III^e^ République, telles que la loi sur la laïcité à l'école publique (1881-1882), la neutralité scolaire en 1886, la loi sur les associations et les congrégations en 1901, la loi qui interdit l'enseignement dans les congrégations en 1904, et enfin, celle de la séparation des Églises et de l'État en 1905.

En 1892, le pape Léon XIII rédige l'encyclique *Au milieu des sollicitudes, l'Église et l'État en France*, dans laquelle il prône le ralliement des catholiques à la République. En 1906, Pie X condamne la loi de séparation avec *Vehementer Nos*. Il condamne également, quatre ans plus tard le Sillon, mouvement impulsé par Marc Sangnier. Ce dernier questionne l'engagement de l'Église, à travers celui de ses fidèles, dans la vie de la cité. L'Église peut-elle, et doit-elle, rester hors du monde ? Les origines d'un christianisme social et d'une démocratie chrétienne française sont peut-être, en partie, à chercher ici.

Enfin, par ailleurs, en 1910, l'œuvre de Charles Maurras est condamnée par Rome ainsi que sa revue mensuelle, *l'Action française*. Cette revue, fondé en 1899 par Charles Maurras, est l'organe de la mouvance catholique néo-monarchiste française. Antiprotestante, antisémite, antimaçonnique et antidémocratique, *l'Action française* s'oppose clairement au mouvement du Sillon, à celui du modernisme et est au cœur de la charge contre le capitaine Dreyfus de 1899 à 1906. En 1926, le quotidien *l'Action française* est à son tour condamné.

C'est donc dans un climat de tensions politiques, mais aussi de tensions sociales, que les catholiques français doivent se positionner en s'émancipant plus ou moins de la tutelle romaine. L'émergence d'un syndicat chrétien, la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC) en 1920, confirme l'avancée des idées d'une démocratie sociale et le désir de l'Église de France de ne pas laisser la Confédération générale du travail (CGT) seule face aux revendications ouvrières. L'émergence des mouvements d'Action catholique spécialisée, dès 1927, contribue de son côté au processus d'émancipation d'une partie des catholiques français.
Qu'en est-il de la famille réformée ?

B. DES PROTESTANTS QUI SE NORMALISENT ?

En France, la défaite de Sedan (en 1870) ampute la communauté protestante du pays « d'un quart de ses membres[578] » avec la perte de l'Alsace-Lorraine et de la majorité de la communauté luthérienne. On compte alors 650 000 protestants dans le pays, essentiellement calvinistes (570 000[579]) ainsi que des communautés à la marge, issues du mouvement du Réveil, comme les méthodistes ou les baptistes, de l'ordre de quelques milliers. Le nombre de protestants est en déclin au XIX^e^ siècle dans le pays. Rémi Fabre note que « l'érosion des foyers ruraux est même plus importante que ne le laissent percevoir les statistiques départementales. Le dépeuplement de la montagne étant parfois compensé par le développement du "pays bas". C'est le cas par exemple du

[578] Rémi Fabre, *in* Gérard Cholvy, Yves-Marie Hilaire (dir.), *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. II, 1880-1930, Toulouse, Privat, « Bibliothèque historique », 1989, p. 36-37 (1re éd. 1986).
[579] *Ibid.*

département du Tarn où la région de Brassac-Lacaune se dépeuple, mais où celle de Mazamet connaît une augmentation compensatoire[580] ».

La communauté calviniste française connaît, par ailleurs, une importante crise en 1872. Cette crise est l'aboutissement d'un rapport de forces au sein de l'Église concordataire entre orthodoxes et libéraux. Ces derniers, inspirés par le théologien allemand Friedrich Schleiermacher, sont guidés en France par Ferdinand Buisson, Félix Pécaut ou encore Auguste Dide. Leur libéralisme religieux « repousse tout supranauralisme – dont les miracles du Christ –, les autorités extérieures […] voire la divinité de Jésus, et met au centre la liberté d'examen, la raison, l'appropriation intellectuelle de la foi[581] », explique l'historien Patrick Cabanel. Face aux libéraux, les délégués orthodoxes du synode national de 1872 sont majoritaires (pour la première fois depuis 1848) et imposent leur déclaration de foi : celle-ci proclame « l'autorité souveraine des Saintes Écritures en matière de foi, et le salut par la foi en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification » ; déclaration que les libéraux refusent. Il existe alors « deux France protestantes[582] » au sein de la communauté calviniste. À la suite de la loi de séparation, les communautés locales doivent former des associations cultuelles (comme les autres confessions d'ailleurs). On assiste alors à la création de l'Union nationale des Églises réformées évangéliques et à celle de l'Union nationale des Églises réformées unies. Une troisième association voit le jour, optant pour une réunification possible, l'association de Jarnac. Dans les communes où vivent des protestants, on trouve alors fréquemment deux temples et deux pasteurs. Et ce jusqu'à la réunification de ces Églises en 1938.

Dans le domaine théologique protestant et chrétien, le barthisme vient proposer un nouveau modèle dans les années 1920. À savoir : comment envisager Dieu après le carnage de la Première Guerre mondiale ? Karl Barth (1886-1968) propose une *théologie dialectique :* il s'agit d'une entreprise impossible du point de vue humain mais entreprise garantie possible grâce à la révélation de Dieu par le Christ. C'est Auguste Lecerf qui introduit la pensée barthienne en France. Cet homme est royaliste et membre

[580] *Ibid.*, p. 38.
[581] Patrick Cabanel, *Histoire…*, *op. cit.*, p. 962.
[582] *Ibid.*, p. 963.

de l'association Sully, mouvance d'extrême droite protestante, le pendant de l'Action française catholique. Auguste Lecerf est « à la fois théologien et homme politique de droite, il fait du néo-calvinisme un fondamentalisme au sens étymologique : un antidote aux dérives d'un libéralisme religieux[583] ».

De fait, il semble que chaque fois qu'une communauté religieuse éprouve le besoin de se renouveler spirituellement, elle opère un retour aux fondamentaux. Ce fait est observable au sein des ordres monastiques catholiques, au sein de la doctrine catholique elle-même lors des réformes grégoriennes ou de celles du concile de Trente. Les protestants fonctionnent de même. Et laissent ainsi émerger une droite protestante, qui tourne quelque peu le dos aux protestants attachés à la déclaration des droits de l'homme de 1789. Les protestants libéraux ont mené les combats pour la liberté de culte et pour la laïcité qui permettait d'y parvenir, au début de la III^e^ République. Ils semblent cependant, après le premier conflit mondial, plus en retrait quant à la nécessité de mener les combats pour l'émancipation des hommes par l'acquisition de droits sociaux par exemple.

« Le paradoxe veut que la période où l'expression "cathos de gauche" prit véritablement un sens ait été celle où, au contraire, la principale innovation politique au sein du protestantisme français était la séduction qu'opérait dans ses rangs le gaullisme[584] », a écrit l'historien Denis Pelletier. Les années de l'entre-deux-guerres portent peut-être en elles cette mutation en germe des chrétiens *de gauche*. À savoir que l'émancipation théologique et politique d'une frange minoritaire catholique se déploie au début du XX^e^ siècle alors qu'une partie des protestants rentre dans le rang et se détache des combats politiques et sociaux avec le barthisme.

Une fois les contextes présentés, succinctement, *Quid* d'un ordre religieux à Mazamet ? Est-il en phase avec le climat national de ce premier XX^e^ siècle ?

---

[583] *Ibid.*, p. 1087.
[584] Denis Pelletier, Introduction, *in* Denis Pelletier, Jean-Louis Schlegel (dir.), *op. cit.*, p. 8.

III. MISE EN PLACE D'UN ORDRE RELIGIEUX À MAZAMET : QUELLES STRUCTURES ET QUELLES REPRÉSENTATIONS DE SOI ?

A. DES PROTESTANTS « DANS L'HISTOIRE »

Après avoir établi un rappel chronologique de la situation mazamétaine de 1848 à 1940 (voir chapitre II), des paradoxes sont apparus, notamment dans les domaines sociaux et politiques. On ne peut les étudier qu'en les observant « de l'intérieur » et en tentant de comprendre les mécanismes internes qui les régissent. Il se pourrait qu'à Mazamet la religion chrétienne, au sens large, de par ses principes et ses organisations, ait contribué à structurer les mentalités, voire une opinion publique dans cette ville. Pour analyser cela, nous allons étudier tour à tour les communautés protestantes de la ville, la communauté catholique ainsi que les représentations que ces communautés se font ont d'elles-mêmes et de ceux *d'en face*. Peut-être verrons-nous alors que les clivages ou les divisions ne se situent pas forcément là où le discours les pose[585]…

1. Des protestants divisés : trois Églises

Nous l'avons exposé dans notre chapitre II, l'histoire des protestants en France depuis le XVI^e^ siècle est une histoire complexe à l'échelle nationale. Des historiens qualifiés se sont penchés dessus tels que André Encrevé, Janine Garrisson (qui va jusqu'à proposer un portrait de « l'homme protestant[586] ») ou encore Patrick Cabanel. Nous n'allons pas reprendre ici ce qui a été fort bien écrit déjà. Simplement, nous allons essayer de voir si les communautés protestantes de Mazamet se reflètent dans l'histoire de ces communautés à l'échelle nationale.

Mazamet compte bien trois Églises protestantes au début du XX^e^ siècle, et près de 4 500 fidèles, soit 32 % de la population, qui s'élève alors à 14 000 habitants[587].
Coexistent donc dans la ville l'Église réformée, l'Église réformée évangélique et l'Église réformée évangélique libre. Fort divisées depuis 1872, il faut attendre 1938

[585] Nous nous appuyons ici sur nos précédents travaux, *op. cit.* p. 58-90.
[586] Jeannine Garrisson, *l'Homme protestant*, Bruxelles, Éditions complexe, 1986 (1re éd. Paris, Hachette, « Le Temps et les hommes », 1980).
[587] Source Ldh/EHSS/Cassini. URL : http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/fiche.php?select_resultat=21736 [consulté le 5 janvier 2019].

pour que la réunion des Églises aboutisse, sous l'impulsion du pasteur Marc Boegner, à Mazamet comme dans le pays.

On peut essayer de décrire ces communautés en nous appuyant sur le travail de recollection effectué en 1992 par Jacques Farenc[588] (1934-2013), membre très impliqué au sein de la communauté réformée de Mazamet.

Chaque communauté peut être décrite, de façon sommaire, afin de comprendre les divergences et convergences entre elles. Elles disposent chacune de lieux de cultes spécifiques, bien sûr (voir tableau 17).

Tableau 17. Lieux de culte des protestants mazamétains en 1905

Église	Lieux de culte
Église réformée	le temple neuf (rue de la République) le temple vieux (rue Saint-Jacques) le temple (dans le hameau du Bousquet)
Église réformée évangélique	l'oratoire (rue Périé)
Église réformée évangélique libre	la « chapelle » (boulevard Soult) le temple (dans le hameau du Bousquet)

L'Église réformée

Elle regroupe « ceux du temple », soit 3 000 personnes environ. Elle recrute donc probablement parmi tous les groupes sociaux mazamétains, mais notamment chez les employés. En effectif, elle est l'Église majoritaire de Mazamet. Parmi les industriels « du temple », on compte la famille Cormouls-Houlès, Albert Vidal et les siens, Ernest Molinié, la famille Brenac, ou encore celle de M. Huc, qui est adjoint municipal dans les années 1930. Ces protestants sont appelés sont appelés *libéraux* ou modernistes et certains se revendiquent de gauche, comme A. Vidal. D'autres se situent plus à droite, tel M. Molinié, mais ils représentent alors une droite plus libérale que conservatrice. Certains d'entre eux sont francs-maçons, à Castres puisqu'il n'y a pas de trace de loge maçonnique à Mazamet.

Les *libéraux* sont accusés par les autres protestants de Mazamet d'être des *protestants sociologiques*, de n'être protestants que par anticléricalisme, de nier la divinité du Christ et la morale chrétienne, bref, d'être plus proches de la philosophie des Lumières que des principes de l'Évangile.

[588] Jacques Farenc, *l'Église réformée protestante de Mazamet*, [dactylographié], AM Mazamet, 1992.

L'Église évangélique ou orthodoxe

L'Église évangélique regroupe « ceux de l'oratoire ». En 1907, cette église compte environ 1 100 membres, soit environ 25 % des protestants mazamétains. Elle recrute également dans les milieux aisés mazamétains mais surtout dans le milieu ouvrier protestant et chez les commerçants. Beaucoup de personnes modestes fréquentent « l'oratoire ».

On peut dire, sans trop prendre de risques, que ses notables se situent plutôt à droite sur l'échiquier politique. Par exemple, les familles Tournier ou Bonneville, à cette époque, sont des piliers de « l'oratoire ». Il s'agit là d'un courant plutôt conservateur, pouvant parfois faire preuve d'« un sectarisme ecclésiastique épouvantable » aux dires de certains témoins protestants libéraux interrogés. Inversement, les « orthodoxes » ne supportent pas les libéraux à qui ils reprochent de ne pas faire preuve d'assez de piété.

Sous l'impulsion de Gaston Tournier, l'Église évangélique et l'Église évangélique libre créent, dès 1903, une Union chrétienne des jeunes gens (UCJG) dont le siège est situé avenue Albert-Rouvières.

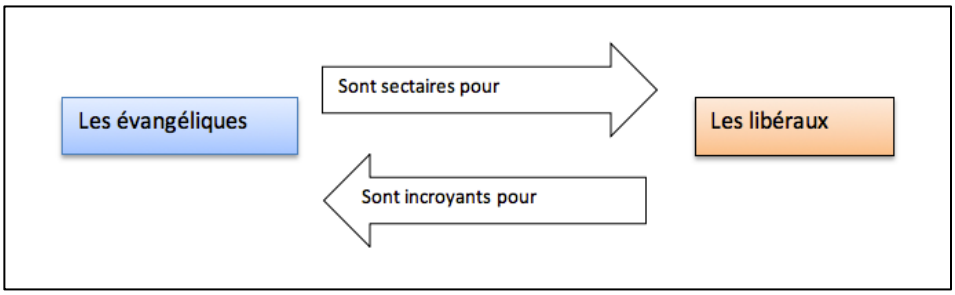
L'Église évangélique libre

Ces protestants-là sont « ceux de la chapelle ». Plus proche par sa spiritualité de l'Église évangélique que de l'Église réformée, elle compte entre 100 et 400 fidèles à Mazamet, soit entre 3 % et 10 % environ des protestants. Ce sont eux que l'on surnomme les « méthodes » à Mazamet. Pourquoi ce sobriquet ? Probablement parce qu'ils mettent l'accent sur la conversion personnelle des croyants, adoptant là un style de spiritualité proche des Églises méthodistes anglo-saxonnes. Une autre hypothèse est donnée par M. Jacques Farenc : ce terme aurait un rapport avec les « moyens financiers » des membres des Églises en termes de charcuterie. Ainsi on appellerait « la graisse fine » ceux de l'oratoire, « la poitrine » ceux du temple et « la viande » (la *métoda* en languedocien) ceux de la chapelle. Mais cette explication tient peu à nos yeux : en effet, avec près de 3 000 fidèles, l'Église réformée touche plus de fidèles d'origine modeste ou moyenne (ouvriers, employés et artisans-commerçants) que les deux autres.

Il existe aussi une Église salutiste à Mazamet, minoritaire, que nous n'évoquerons pas par manque de sources.

Comme cela vient d'être écrit, il est impossible d'évoquer les protestants mazamétains en tant que corps unifié, du moins jusqu'en 1938. Voici comment ils se perçoivent entre eux :

Schéma 12. Perception des communautés protestantes mazamétaines entre elles au début du xx^e^ siècle



D'autres différences se font jour. Ainsi, célébrer un mariage entre protestants d'Églises différentes revient alors à célébrer un mariage mixte. Les intéressés le reconnaissent eux-mêmes. Il est donc inutile d'évoquer l'idée d'un mariage avec un catholique. Il ne faut pas, cependant, trop noircir le tableau : les divisions entre protestants semblent plus importantes à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale. Par exemple, Albert Vidal et la famille Tournier sont de farouches ennemis durant l'entre-deux-guerres alors que dans les milieux plus populaires les enfants jouent ensemble et se fréquentent jusqu'à l'âge de 12-13 ans à l'école. C'est souvent à l'âge adulte que l'on marque un peu plus sa différence.

Paradoxalement, dès 1939, les libristes ont rejoint les libéraux au temple pour des raisons d'organisation : le pasteur Tirel (du temple) est mobilisé, le pasteur Arnet (de la chapelle) décède. On envoie à Mazamet deux pasteurs libristes en remplacement, qui tentent alors d'accompagner les fidèles, le pasteur Bernard s'occupant de l'oratoire. Mais 1938 est passé par là, enjoignant les fidèles à se rapprocher, voire à se réunir.

Les Églises protestantes de Mazamet sont donc au nombre de trois depuis la fin du XIX^e^ siècle jusqu'en 1939 (date de la réunification des Églises protestantes en France) mais elles communiquent peu. Les patrons conservateurs vont plutôt à l'oratoire, les patrons libéraux vont au temple, quant aux employés aisés ils se dirigent vers la chapelle. La population ouvrière protestante se répartit entre les trois Églises, plus par tradition familiale que par choix délibéré. Un point commun est à relever

cependant : « Quelle que soit l'Église, les notables la quadrillaient[589] », et occupaient ainsi les postes clefs dans les conseils presbytéraux, leur influence religieuse et culturelle leur donnait du poids.

2. L'instruction et l'éducation au cœur des préoccupations et des représentations

L'école

Les écoliers protestants mazamétains vont quasiment tous à l'école publique. Il en existe plusieurs à Mazamet : l'école de la Resse, celle du Gravas, celle de la République, ainsi que celles des Bausses, de Négrin et de la rue Meyer.

Les protestants sont acquis à la cause de la République à l'échelle nationale, et de fait sont attachés à l'école laïque, puisque le premier devoir de celle-ci est de respecter la liberté de conscience. À Mazamet, l'attachement à la République est peut-être moins marqué, mais l'école publique demeure celle où l'on met les enfants, par défaut peut-être.

Les enfants des protestants sont plus nombreux à suivre des études secondaires en collège (à Castres) voire au lycée (jusqu'à 18-20 ans) et pour les meilleurs d'entre eux à l'université. Même s'ils ne vont pas tous au collège, leur nombre est supérieur à leurs camarades catholiques souvent pour des raisons sociales : les fils d'employés, de directeurs d'usine, majoritairement protestants à Mazamet, peuvent financièrement poursuivre des études.

La famille

Première cellule de socialisation, elle est aussi la première cellule d'Église pour les réformés : « Mon grand-père pratiquait tous les soirs le culte de famille », nous dit un témoin. Phrase courte mais chargée de sens : il est nécessaire de savoir lire pour pratiquer le culte de famille. La famille se groupe autour de la figure patriarcale quand elle le peut.

En ce qui concerne les filles, la scolarisation recèle autant d'importance que celle des garçons, même si les distinctions de genre sont marquées. En effet, « au-delà de son rôle

[589] Témoignage de M. Georges Siguier, pasteur retraité, recueilli en 1994.

domestique la femme protestante est aussi une mère et une éducatrice[590] » : la femme reformée doit posséder un savoir et des qualités d'éducatrice indispensables. Il est vrai aussi que chez les protestants mazamétains des classes moyennes, celle-ci peut rester à la maison et s'adonner ainsi à cette tâche, ce qui n'est pas si simple pour la majorité des familles ouvrières de la ville. Les jeunes Mazamétaines réformées vont au collège à Castres. Pensionnaires, elles découvrent ainsi un ailleurs qui élargit leur champ de connaissances. Enfin, la mère protestante prend en charge l'éducation religieuse de ses enfants : ils sont élevés selon les idées de l'Église à laquelle appartient la mère : « Ma mère était de l'oratoire et mon père du temple, j'ai donc été élevé à l'Église évangélique[591]. »

L'instruction religieuse

Outre l'éducation prodiguée par la famille, des incontournables existent quant à la pratique religieuse. On observe ainsi l'assiduité à « l'école du jeudi », à celle du dimanche, puis la participation au culte lorsque l'enfant a accompli sa formation religieuse. Des témoins racontent : « À l'école du jeudi on apprenait un ou deux versets de la Bible, avec un moniteur ; et une prière et un cantique à l'école du dimanche. » « On étudiait la Bible, on apprenait des choses. » Tout comme les catholiques, les protestants ont à étudier par cœur. Les jeunes protestants des années 1930-1940 apprennent leur histoire grâce à par exemple l'Histoire abrégée des protestants *de France*[592]. Si la forme semble identique, le fond paraît quelque peu différent : le jeune réformé apprend un ou deux versets de la Bible, ainsi qu'une leçon d'histoire du protestantisme dans des livres sans illustration. Et il apprend cela *en français*.

3. Quelles mises en mémoires de soi ?

Le passé marque les mémoires des protestants mazamétains. Et ce dans trois domaines : celui de leur propre histoire, celui de leurs rapports aux catholiques et celui de leur vision de la société.

---

[590] Janine Garrisson*, op. cit.*, p. 145.
[591] Témoignage de M. Georges Siguier.
[592] Pasteur J. Bastide, *Histoire abrégée des protestants de France*, Dieulefit, Nouvelle société d'édition de Toulouse, 1933.

Un rapport au passé spécifique

Lorsqu'on interroge des protestants mazamétains (voir chapitre premier pour ce corpus de témoins), les mots qui reviennent le plus souvent sont « persécutions », « résistance », « rupture » et « désert » (voir schéma 13).

Autour de ces quatre piliers, ils façonnent une mise en récit du passé qui leur est propre, comme toute communauté. Mise en récit qui, effectivement est emplie d'épisodes dramatiques où la clandestinité et la résistance à l'oppression catholique et étatique occupent des places primordiales. Une dame me dit même qu'en 1848, son aïeul, alors en opposition avec Louis-Philippe, était devenu « maquisard ». Terme intéressant mais totalement anachronique : tout conflit, tout combat, se voit associer au terme de *résistance* mais parfois, de façon téléologique. Tout est acte de résistance : au pouvoir en place, à l'Église catholique, mais aussi aux modes de résistances lors du deuxième conflit mondial.

Un rapport ambivalent aux catholiques

L'Église catholique constitue la pierre d'angle des mémoires réformées mazamétaines : « Quand les catholiques faisaient des processions, ils faisaient exprès de passer devant le temple à l'heure du culte » ; « Les garçons de l'école catholique et ceux de l'école publique se jetaient des pierres ». Il semble que dans ces récits, le catholique soit l'ennemi, au nom d'un passé révolu depuis longtemps, mais qui fonde une identité protestante. Sur ce point tout paraît ambigu : le catholique est à la fois « l'autre » et quelqu'un que l'on côtoie au quotidien.

Nombre de témoins nous confiaient, à la fin des années 1990 : « petits, on jouait ensemble », « la religion n'était pas une barrière entre nous », « on avait de bons rapports avec les catholiques ». En revanche, en 2015, il est moins fait mention de ces rapports complices. Réalité ou passé mis en rêve des aïeux et non politiquement correct ?

Cela dit, il serait faux de nier l'existence de méfiance envers les catholiques : dans les représentations enfouies du passé, le catholique demeure celui avec qui on a rompu. Et si l'on demande à ces témoins protestants ce qu'ils reprochent aux catholiques, au premier abord rien ne leur vient à l'idée. Il faut insister pour entendre que lors de processions ils faisaient « exprès de passer devant le temple à l'heure du culte » ; ou

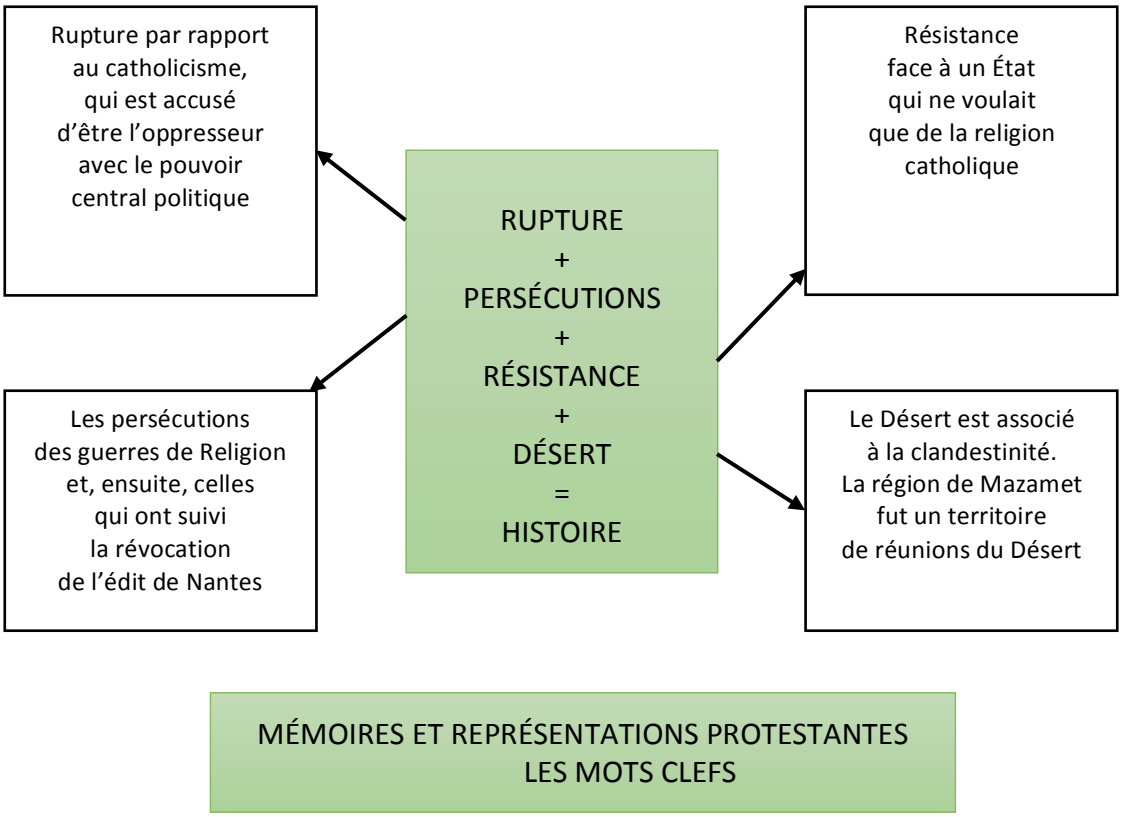
bien qu'ils se laissaient « manipuler par les curés » ou encore par « les clarisses qui ne servent à rien car elles ne sortent jamais de leur couvent ! ».

Point important à relever ici : le catholique mazamétain est souvent, dans les représentations protestantes, un ouvrier. Les ouvriers délaineurs ou mégissiers constituent ce qui existe de plus bas dans l'échelle sociale mazamétaine. Un témoin nous précise d'ailleurs : « Mais ils étaient couillons ces pauvres types, l'emprise de la religion était telle qu'ils ne voyaient même pas qu'on les exploitait », là où un autre nous précise : « C'est facile à contenter un ouvrier : ça a besoin de son bout de jardin pour faire pousser quelques carottes et quelques poireaux pour avoir de quoi manger[593]. » Un certain élitisme transparaît toujours dans ces témoignages. Issu, certainement, du fait d'appartenir à la religion de ceux qui ont été capables de dire « non » il semble valorisant pour la majorité des témoins protestants interrogés depuis près de vingt ans. Pourtant, au sein de la population ouvrière protestante on ne retrouve pas cette attitude : « Protestants ou catholiques on était d'abord ouvriers ». Le sentiment d'appartenance à un groupe social l'emporte sur celui de communauté religieuse pour certains.

Le plus important n'était-il pas que « catholiques ou protestants on était tous très religieux » ? Comment alors penser qu'un tel attachement à la foi et à la pratique religieuse ait pu aller de pair avec un engagement politique progressiste, voire de gauche, pour la communauté protestante, tel qu'on le met en avant dans le récit élaboré tout au long du XX^{e} siècle ?

[593] Entretiens réalisés en 2015.

Schéma 13. Mise en place d'un modèle de représentation du passé par les protestants mazamétains, fin xx^{e}-début xxi^{e} siècle



B. Le poids de la « tradition » catholique

1. L'enquête diocésaine de 1901, une trace précieuse

L'enquête diocésaine de 1901, conservée aux archives diocésaines du Tarn[594], à Albi, constitue à la fois une source historique par les renseignements qu'elle donne et un objet d'histoire par la forme qui est la sienne : par les questions posées par l'archevêque, et par ce que les prêtres ont bien voulu livrer comme informations. Elle est lancée par l'évêque, Mgr Mignot, et elle a pour objectif de dresser un état des lieux des « mœurs » et de la pratique dans un département clivé entre une montagne pieuse et des plaines moins pratiquantes.

[594] Arch. diocésaines du Tarn 81.

Un questionnaire signifiant par sa présentation[595]

Cette enquête est lancée par Mgr Mignot (1842-1918), archevêque du Tarn, un an après son arrivée à l'archevêché d'Albi. Cet évêque, ami de Loisy, séduit par les idées modernistes, a défendu ces dernières auprès du Vatican. Il a œuvré pour le rapprochement entre l'Église et le monde moderne. Émile Poulat évoque, à son sujet, le dreyfusard hostile à l'Action française « intellectuel et progressiste […] qui "se distingue de l'épiscopat français dans son ensemble[596]" ». Louis-Pierre Sardella, qui a consacré sa thèse de doctorat aux évêques modernistes, rappelle que Jean-Marie Mayeur avait surnommé Mgr Mignot « l'Érasme du modernisme[597] ».

Le questionnaire mis en place par Mgr Mignot se divise en sept parties qui se rapportent à l'église, au presbytère pour ce qui relève du foncier, à l'« état moral » des fidèles pour ce qui est de la vie spirituelle des paroisses, au service paroissial, aux ressources de la paroisse, à la « facilité des relations » et aux provisions pour ce qui relève de l'organisationnel. Il faut noter l'importance accordée aux biens matériels dans cette enquête, véritable inventaire avant l'heure (1906) : en 1901 le climat est déjà tendu dans le pays quant à la question de la laïcité. L'Église du Tarn prend les devants.

Nous avons surtout travaillé pour nos recherches, sur la troisième partie de l'enquête diocésaine, celle qui concerne « l'état moral » des fidèles. À elle seule, elle représente déjà une mine d'informations. Pour ce qui concerne les réponses des prêtres nous en notons beaucoup d'approximatives et de floues. Mais ces imprécisions sont tout aussi signifiantes que les réponses elles-mêmes.

La première indication demandée s'intéresse au nombre de catholiques et de protestants de la paroisse, preuve que pour l'Église catholique du Tarn, les protestants existent, et que des tensions entre les deux communautés de fidèles demeurent.

---

[595] Voir annexe IV.

[596] Émile Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Casterman, 1962.

[597] Bernard Joassart, « Figures du modernisme, Eudoxe Irénée Mignot et Marie-Joseph Lagrange. À propos de livres récents », *Nouvelle Revue théologique*, avril 2005, t. CXXVII, p. 615-622. URL : https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-theologique-2005-4-page-615.htm.

Tableau 18. L'enquête diocésaine de 1901

Thèmes des questions	***Nombre de questions***	***Pourcentage du total des questions posées***
Vie sociale et politique	11	34,4
Vie religieuse	7	21,9
Familles influentes	6	18,7
Niveau intellectuel de la population	3	9,4
Ressources des paroissiens	3	9,4
Monsieur le curé	2	6,2
Total	32	100

Nous constatons tout d'abord que la place accordée à la vie sociale et civique/politique de la population est importante. « La population dans son ensemble est-elle ouvrière ? ou agricole ? », « le grand nombre parle-t-il habituellement le patois ? Comprend-il le français ? », etc. L'Église veut tout savoir sur ces points-là, à une époque où de nouvelles doctrines politiques émergent (telles que le socialisme ou l'anarcho-syndicalisme) et alors que la langue française doit être la langue de tous. Même si l'archevêque, Mgr Mignot, s'inscrit dans la lignée de Léon XIII et du catholicisme social, le droit de regard et de contrôle de l'institution ecclésiale pèse sur les paroisses. Nous observons également qu'une place significative est laissée aux familles « influentes », « par leur profession » ou « par leur fortune ». Ce sont là les familles-relais de l'Église catholique : comme les familles Reille ou Reille-Soult pour Mazamet, ou les Solages à Carmaux. Elles servent l'Église et celle-ci le leur rend bien (en les soutenant lors des élections, par exemple).

Les questions sont empreintes de flou et de prudence. Il s'agit là d'un code que seul *les initiés*, les curés des paroisses, peuvent lire au second degré.

– « Y a-t-il des paroissiens d'un niveau sensiblement plus élevé que la masse ? »

– « Le niveau intellectuel est-il ordinaire ou inférieur ? »

– « Le niveau général des mœurs est-il élevé ? ou inférieur ? ou moyen ? »

Le vocabulaire est ici pesé, afin de ne pas trop s'engager, de laisser la parole aux prêtres. Le procédé utilisé permet à l'archevêque de dissimuler ses craintes pour savoir ce qu'il désire savoir. Nous avons essayé de proposer une grille afin de décoder ces questions, grâce aux types de réponses fournies (voir tableau 19).

Tableau 19. Exemples de questions posées dans l'enquête diocésaine de 1901

Termes mentionnés dans l'enquête	*Ce que l'on peut comprendre*
« Niveau intellectuel *ordinaire ou inférieur »*	Instruit ou pas
« Y a-t-il des *divisions* ? des partis politiques bien tranchés ? en luttes ardentes ? des questions locales ? »	« Y a-t-il dans la paroisse des individus marqués politiquement, surtout à gauche ? »
« Les *querelles* sont-elles anciennes ou récentes ? »	« Existe-t-il des tensions entre les groupes sociaux ou les communautés religieuses, si oui depuis quand ? »
« Y a-t-il des paroissiens d'un niveau *sensiblement plus élevé ?* »	« Ayant fait des études au-delà de l'école élémentaire »
Y a-t-il des paroissiens « *bienveillants* », sont-ils « généreux pour le culte ? »	
« La pratique religieuse dans la paroisse est-elle générale ? ou n'y a-t-il qu'un bon noyau ? »	Les paroissiens vont-ils régulièrement à l'office ?
« Le niveau général des mœurs est-il élevé ? ou inférieur ? ou moyen ? »	Les ouvriers boivent-ils ? Sont-ils violents ?

Les réponses, miroirs d'une structure de pensée

Les réponses demeurent riches d'enseignement, même si nous ne procédons pas ici à leur examen exhaustif.

À l'échelle du département, on apprend d'abord que le patois est la langue la plus parlée ; que la fréquentation des vêpres va en diminuant sauf à Mazamet ; que les œuvres paroissiales sont nombreuses ainsi que les lieux de rencontre pour la jeunesse (en moyenne de 2 à 7 par paroisse). On y lit aussi que les femmes sont plus pratiquantes que les hommes et que le taux de fréquentation des écoles catholiques est important. Information confirmée par Jean Faury : dans l'arrondissement de Castres en 1902-1903 il est de 25,2 % pour les garçons et 40,7 % pour les filles[598].

La « classe ouvrière » pose problème, y compris à Mazamet : « Son niveau est celui de la classe ouvrière » (pour la paroisse Notre-Dame) répond le curé, il s'agit d'un « niveau très ordinaire pour l'instruction, inférieur au point de vue de l'éducation ». Les ouvriers font peur et sont considérés comme « inférieurs » au niveau culturel. On sent l'angoisse du clergé face aux réactions possibles de ces derniers : l'alcool, les bagarres et les idées politiques « ardentes ».

[598] Jean Faury, *op. cit.*, p. 343.

Les positions politiques paraissent assez clairement exposées : à Mazamet il y a « deux partis politiques ou plutôt religieux », affirme le curé. Affirmation qui tend à confirmer que les catholiques mazamétains de 1901, pratiquants, sont séduits par les idées conservatrices. À Saint-Amans-Valthoré (un village situé à 8 kilomètres à l'est de Mazamet, dans la vallée du Thoré), proche du fief de la famille Reille, « les bons l'emportent toujours ». À Albine (à 14 kilomètres à l'est de Mazamet, dans la vallée du Thoré), « la population est très attachée à la religion et rejetterait tout candidat dont la profession serait libre-penseur ». À Lacabarède (à 17 kilomètres, dans la même vallée), au contraire, où la communauté ouvrière semble plus vindicative qu'à Mazamet, on note que « le parti de l'ordre est très digne ; les partis avancés ont toutes les audaces », « les nouvelles idées ont fait naître et fomenté ces luttes ». Il est évident que le clergé mazamétain et des environs proches est conservateur. À Mazamet, il s'oppose ainsi au parti radical, dont les responsables, en 1901, sont soit protestants, issus de l'Église réformée libérale, soit athées.

Le rôle que joue le clergé du canton de Mazamet lors des élections est fondamental. C'est peut-être ici qu'il faut chercher un des facteurs explicatifs du paradoxe des ouvriers mazamétains. Une question se pose avec insistance : pourquoi la majorité des ouvriers mazamétains ne se sont-ils pas opposés à l'Église comme ce fut le cas ailleurs à la même époque, à Carmaux par exemple[599] ? De fait, le clergé catholique a l'œil sur son troupeau, a des positions politiques claires et craint des réactions ouvrières : manifestations, revendications, etc.

2. La vie paroissiale

La vie paroissiale est rythmée selon le calendrier de l'année liturgique. Ce qui est sûr, c'est que le temps *libre* des catholiques est rempli par les activités religieuses (voir tableau 20).

[599] Rolande Trempé, *op. cit.*

Tableau 20. Le temps des catholiques et celui des protestants

	Rites et fêtes pour les catholiques au début du XX^{e} siècle	**Rites et fêtes pour les protestants au début du XX^{e} siècle**
Année	jeûne du carême **Pâques** rogations **Ascension** **Pentecôte** **fête de la Trinité** la Fête-Dieu l'Assomption la Toussaint **Noël** **Épiphanie**	**Pâques** **Ascension** **Pentecôte** **fête de la Trinité** **Noël** **Épiphanie** fête de la Réformation
Semaine	catéchisme confession offices dominicaux	école du jeudi, du dimanche culte dominical
Dimanche	trois offices la messe basse (7 heures) où l'on communie à jeun ; la grand-messe (11 heures) ; le rosaire et les vêpres (15 heures)	un culte

La messe et la formation religieuse

La messe occupe le dimanche avec la messe basse où l'on communie puisque l'on est à jeun, la grand-messe où l'on chante, puis le rosaire pour les femmes et, enfin, les vêpres. Des témoins féminins nous expliquent : « Tu l'avais occupé, le dimanche ! » (Mme M.) ; « Le dimanche, c'était le dimanche ! » (Mme S.) ; « Alors le dimanche, c'était foutu ! » ; « Le latin, c'était joli mais on n'y comprenait rien » (*idem*). Seule journée de repos pour les fidèles, elle est encadrée par l'Église et les obligations religieuses.

L'instruction religieuse et la confession demeurent incontournables également. Le catéchisme a lieu le jeudi (jour où on ne va pas à l'école) et éventuellement le dimanche avant les vêpres. Il y faut réciter les *leçons* de catéchisme et d'histoire religieuse de la semaine, apprises avec un ouvrage d'instruction religieuse. Une fois par mois, au minimum, le sacrement de confession est donné après le catéchisme. Si l'absolution est refusée il faut recommencer le samedi qui suit, ce qui génère au sein de la population

enfantine quelques détournements : « Je les inventais, les péchés… » On sent, à l'écoute de ces témoins, que la religion les a quelque peu envahis, étouffés. Le ressentaient-ils à l'époque (entre 1910 et 1930) où s'agit-il ici d'analyses construites a posteriori lorsqu'ils nous parlent ?

On trouve enfin, à Mazamet, quatre écoles catholiques pour la période qui nous intéresse. École et instruction religieuse sont fortement liées alors dans cette ville pour la communauté catholique. Pour les garçons, il existe l'école Notre-Dame (ordre des frères des écoles chrétiennes) et l'école Saint-Jean (ordre des frères maristes) ; pour les filles il y a également l'école Notre-Dame (dans la même rue que celle des garçons) ainsi que l'école Jeanne-d'Arc. Cependant, dans le Mazamétain, tous les catholiques ne mettent pas leurs enfants à l'école privée : c'est le cas de ceux qui vivent dans des hameaux de la ville sans école catholique.

Les fêtes

Les fêtes jouent un rôle essentiel au sein de la communauté catholique, qu'elles soient publicisées, et elles le sont le plus souvent, ou pas : « la Toussaint, c'était sacré », « à Noël, l'église était pleine à craquer »… Les années sont rythmées par ces fêtes qui impressionnent alors les enfants. Le souvenir des chants, des tenues vestimentaires, marque les mémoires. Les processions font aussi partie de la fête par leur faste : « Les maisons étaient camouflées de draps blancs, les enfants aussi on était tout en blanc, avec des couronnes blanches et on lançait des roses. » On peut enfin se laisser aller, respirer un peu dans ce carcan de religion qui étouffe, culpabilise, notamment les filles et les femmes. Lors des processions on respecte un ordre ritualisé : en tête, le porteur de croix, puis les enfants ; ensuite le clergé arrive, sous un dais suivi des adultes portant les bannières, enfin le reste des fidèles suit. Tout est ici très visuel, symbolique : la couleur blanche, les croix, les bannières, etc. Il y a des processions pour la fête du Sacré-Cœur, la Fête-Dieu, les rogations (trois jours de suite à 7 heures du matin pour s'assurer de bonnes récoltes). « C'était du fanatisme, de la superstition », me dit Mme S. avec du recul. Ce qui est intéressant, c'est que ces témoins, pour certains disparus aujourd'hui, sans avoir forcément été très loin dans les études (un certificat d'études au mieux) ont été capables au cours de leur vie de prendre du recul et d'analyser, avec leurs mots, ce

passé. Nous observons cela notamment pour les témoins issus des mouvements d'Action catholiques ou ayant pratiqué une activité syndicale, formatrice pour eux.

Enfin, les fêtes qui réunissent les familles sont celles des communions. La première communion, effectuée à l'âge de huit ans, symbolise l'entrée officielle dans le monde des catholiques pratiquants, la communion solennelle (qui n'est pas un sacrement) est souvent associée à la confirmation (qui elle constitue un sacrement) et marque la fin d'une éducation religieuse similaire à celle de l'éducation scolaire vers douze ou treize ans. Elle marque l'entrée dans *l'âge adulte et le monde du travail* pour la plupart. Au-delà du symbole religieux associé à ces fêtes, elles sont l'occasion de se retrouver, de *faire la fête* et d'oublier pour un temps le travail de l'usine et/ou des champs. Ces fêtes ont un rôle, pour les populations ouvrières, social et cathartique, pas seulement sur le plan religieux, mais également, par rapport au rythme de travail hebdomadaire.

En fait, La vie paroissiale est bien réglée : il y a toujours un événement à marquer, à fêter. Les paroissiens sont « pris en charge » par le clergé et la pratique importante des ouvriers mazamétains doit beaucoup à ce paternalisme catholique. Paternalisme qui contribue peut-être également à orienter les fidèles en politique.

3. De grandes manifestations catholiques à Mazamet durant l'entre-deux-guerres

La visibilité et l'occupation de l'espace public demeurent essentielles lorsqu'on est en tension avec une autre communauté religieuse. Pour les catholiques, ces grandes manifestations ne font pas défaut dans cette ville : on assiste, en 1927, au congrès eucharistique départemental et en 1934 à la journée de l'Action catholique organisée par l'Union catholique des hommes du Tarn (UCHT).

Le congrès eucharistique de 1927

Le congrès eucharistique a lieu du 20 au 24 juillet 1927[600] pour les raisons évoquées dans *la Voix libérale* du 26 juillet 1927 : « Mazamet a été choisie en raison de son attachement à la foi. […] Mazamet est un centre catholique connu dans toute la France,

[600] Arch. dép. du Tarn, IV M2 118.

malgré la guerre acharnée dont la religion ne cesse d'être l'objet, [l'archevêque] a manifesté l'espoir que les populations tarnaises resteront fermement chrétiennes[601]. »
Le 24 juillet 1927 on comptait donc à Mazamet 12 000 personnes rassemblées le matin, 5 000 hommes à la messe spéciale, 8 000 personnes lors de la procession, d'après la même source. Parmi ces fidèles on compte M. Charles Vidal, président de l'Union catholique des hommes du Tarn, M. Ch. Cazenave, président des Anciens Combattants et premier adjoint de Mazamet, M. Alquier (deuxième adjoint) avec les membres du conseil municipal, ainsi que M. François Reille-Soult, ancien député (battu en 1924) et un des fondateurs du Parti démocrate populaire, alors opposé à l'Action française. Sont donc réunis des hommes catholiques, marqués à droite mais qui s'opposent sur le plan des idées politiques : un conseil municipal de droite conservatrice, voire nationaliste et un député de droite libéral.

La journée nationale de l'Union catholique des hommes du Tarn, en 1934

Au début de 1934, la France connaît un contexte de radicalisation des conflits sociaux et politiques. En effet, le 6 février 1934, les ligues d'extrême droite ont tenté de fragiliser la République en marchant vers le palais Bourbon.
La journée de l'UCHT du 24 octobre 1934 a lieu en présence de M. Martinel (industriel mazamétain), président de l'UCHT et de M. Philippe Henriot, député de Gironde, antiparlementaire d'extrême droite (présence « dont la mairie se serait passée » d'après *la Voix Libérale* du 21 octobre 1934). Le rassemblement a lieu à l'usine la Tarnaise, propriété de M. Martinel, celle-là même qui a accueilli au début de l'été une réunion de l'Action française. Deux mille personnes assistent aux vêpres parmi lesquelles « beaucoup d'agriculteurs ». Lors de l'assemblée générale de l'après-midi on évoque les problèmes de l'enseignement privé, des libertés religieuses et des crises morales, matérielles et sociales. L'assemblée générale manifeste son attachement à Pie XI, en présence de 4 000 personnes.

L'image de *fief conservateur* de Mazamet est reconnue à l'échelle départementale et même nationale, notamment pour les courants les plus réactionnaires. Ces manifestations éclatantes permettent, à leur façon, de resserrer plus encore les liens

[601] *La Voix libérale*, Arch. dép. du Tarn, f° Per 313.

entre les fidèles, leur clergé et les élus de la ville mais également entre catholiques et les élus protestants proches de la droite nationaliste.

La passion du Christ, 1931-1938

La passion du Christ est un spectacle qui a lieu, chaque année, de 1931 à 1938 à Mazamet. Initié par l'abbé Guy, il connaît un succès retentissant dans toute la région : on vient de Béziers, de Toulouse, assister au spectacle qui met en scène des centaines de figurants, de musiciens, dont le chef d'orchestre est lui-même protestant.

« À raison de dix représentations successives par an de mars à avril, ils vont pendant huit années consécutives, assurer la renommée de *la Passion* à Mazamet : 80 000 personnes viendront les applaudir des quatre coins de la France[602]. »

Événement de taille sur le plan religieux, artistique et touristique, ce spectacle a marqué les Mazamétains qui l'ont vécu. À travers des tableaux aux titres évocateurs : « la mise au tombeau », « la mort sur la croix », etc., les catholiques et certains protestants de la ville revisitent l'histoire du Nouveau Testament.

4. Quelles mises en mémoires de soi ?

Les mémoires catholiques sont marquées par deux sentiments dominants : celui de l'obéissance à la hiérarchie cléricale et celui de « l'étouffement » face à ce contrôle permanent. Les mots-clefs qui reviennent dans les témoignages reçus sont : l'*obéissance*, les *péchés*, les *fêtes*, la *tradition* (voir schéma 14).

L'obéissance à la hiérarchie

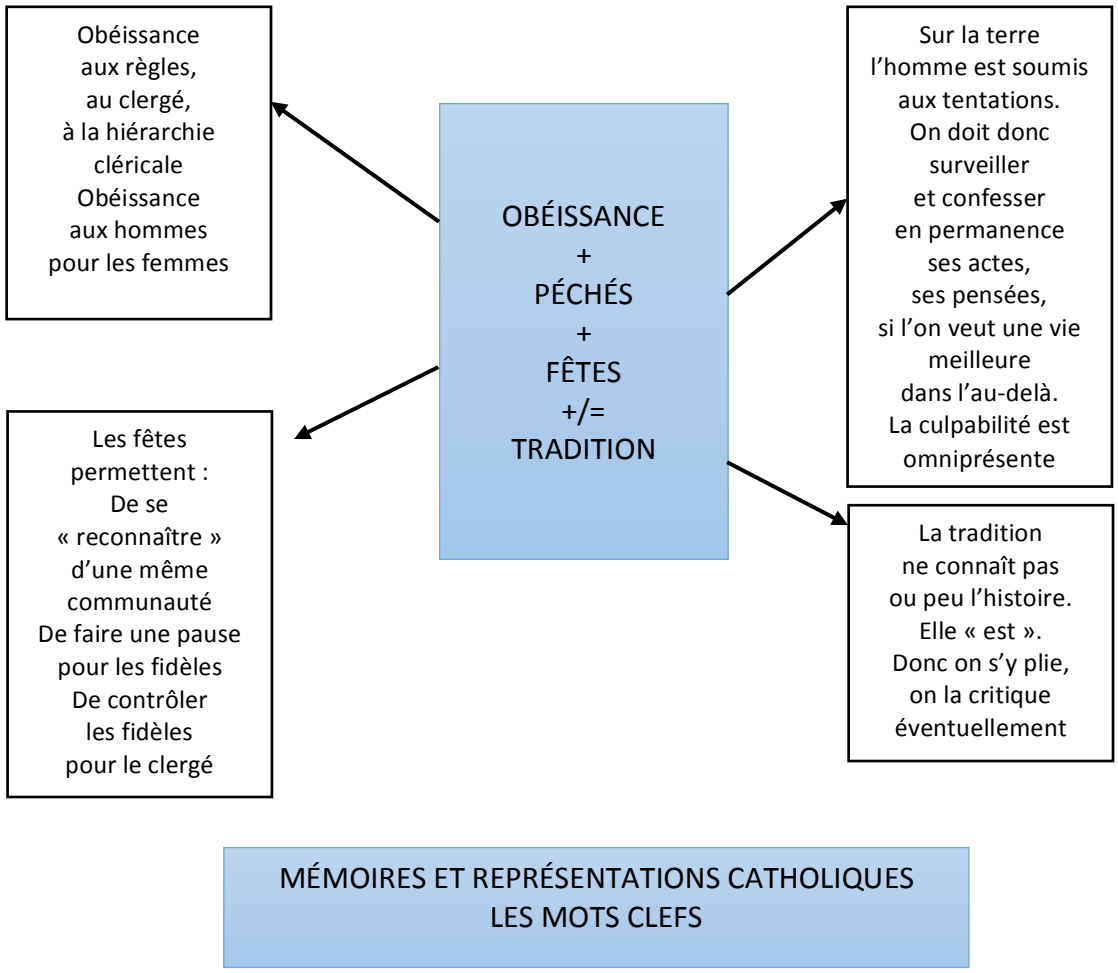
Les témoins interrogés, évoquent de façon récurrente, un sentiment d'oppression tout d'abord : souvent reviennent les expressions suivantes : « on était trop vissé », « il fallait toujours demander la permission », etc. Et ce sentiment ne permet pas aux fidèles de protester, pas avant les années 1930 au moins, car leur structure mentale fonctionne en rapport à la structure de la pensée catholique :

« Le curé m'a dit : – Où es-tu allé à Vêpres, dimanche ? – J'y suis pas allée. » Ce à quoi le témoin répond, bien des années plus tard : « "Eh bé, il faut l'accuser, vous savez que c'est un péché !" Moi je savais que c'était pas un péché ! Pas aller à la messe, oui, mais pas vêpres ! » Le catholique se justifie ainsi en utilisant les arguments de son Église. Un

[602] Michel Bourguignon, *op. cit.*, p. 260.

autre exemple : « Si on était au chœur de chant, tu n'avais pas le droit d'aller au bal ! Monsieur le curé ne le voulait pas ! » Mais, tout en critiquant cette omniprésence de la religion dans leur vie, ils font référence à la beauté des fêtes religieuses.

Schéma 14. Mise en place d'un modèle de représentation du passé par les catholiques mazamétains, fin xx^{e}-début xxi^{e} siècle



Le sacré et l'émotion

Pour des enfants, et tous les témoignages recueillis évoquent l'enfance des témoins, ces fêtes marquent les mémoires car elles sont à la fois un spectacle émouvant et la trace d'une époque disparue.

« Pour les processions, tout était blanc. » Un témoin évoque sa première communion, le soir de la messe de minuit : « Ah ! que j'ai été heureuse ce jour-là ! » De même, les spectacles paroissiaux sont synonymes de détente : « Là, on rigolait », rares moments de leur existence où ces jeunes montent sur des planches et sont valorisés. De fait, la religion chez les catholiques semble moins relever de l'intime que chez les protestants

rencontrés, mais renvoie à une vie de moments communs partagés essentiels, au-delà du culte.

Les protestants

Les catholiques répondent rarement à la question : « Qu'est-ce qu'ils avaient de différent les protestants dans leur religion ? » Ils répondent souvent que les protestants « ils allaient au temple, à part ça ? »… Par contre, ce qu'ils relèvent systématiquement c'est qu'« il y avait les *protestants* et les *méthodes »* ; pour certains témoins : « il y avait deux religions » et « entre eux ils s'aimaient pas ». Ils perçoivent très bien les tensions qui existent alors dans le milieu protestant. Enfin le protestantisme est souvent associé au patronat : « [dans l'usine] s'il y avait une place, le protestant la donnait de préférence à un type protestant. »

Il semble donc que pour nos témoins catholiques les plus anciens, la mémoire du religieux est foisonnante. Le besoin de dire les difficultés vécues est important. Cependant, ces mémoires embellissent le passé à travers les fêtes et le temps de l'enfance. Les protestants sont également cet « autre » que l'on fréquente au quotidien mais que l'on ne connaît pas vraiment.

C. DES PRÉOCCUPATIONS COMMUNES

Malgré des différends d'ordre théologique et liturgique, les communautés catholique et protestantes de Mazamet partagent, entre 1903 et 1940, des préoccupations communes. Pour ce qui relève du souvenir des morts de la Première Guerre mondiale, de l'encadrement de la jeunesse et plus largement, de l'encadrement de la population, les hommes d'influence (puisqu'il s'agit essentiellement d'hommes) ou en postes de responsabilités religieuses et/ou politiques se retrouvent souvent dans les discours tenus aux fidèles ou aux habitants.

1. Le souvenir des morts de la Grande Guerre

Les témoins s'accordent pour dire que leur enfance a été bercée par le souvenir de la guerre et du culte des disparus pour les plus anciens. La ville a laissé dans ce conflit 458 morts. En 1921, la population est de 13 748 habitants, contre 14 764 en 1911. Elle est inférieure de près de 7 % à celle de 1911.

Comme nous le dit ce pasteur au sujet du souvenir de la Grande Guerre : « il y avait un consensus théologique et idéologique entre la famille, l'école et l'Église. » Il semble donc que, au-delà des clivages religieux, les trois lieux de sociabilité des enfants et des jeunes aient couru vers un même but : se souvenir des morts de 1914-1918. La démarche patriotique tend vers le même but chez les protestants et les catholiques mais ne se traduit pas de la même façon. Les protestants défendent la République et sont au service de Dieu. Les catholiques, défendent la Nation *française et catholique*, au service de Dieu également.

2. La jeunesse

S'il est un domaine dans lequel les communautés ont le même souci, c'est celui de l'encadrement de la jeunesse, et plus largement celui des fidèles en dehors des moments de cultes ou festifs. D'où l'intérêt des associations confessionnelles ici. C'est grâce à l'ouvrage d'Édouard Cormouls-Houlès[603], déjà cité dans ce travail, que nous pouvons dresser un tableau de ces associations de jeunesse en 1930.

Qu'il s'agisse des orphelins de guerre, des orphelins d'ailleurs, des enfants ayant un foyer, tous doivent être pris en charge au-delà de l'école, de l'instruction religieuse, et de l'usine pour ceux qui travaillent (à partir de douze ou treize ans pour les enfants d'ouvriers). Pour encadrer cette jeunesse, et renforcer la cohésion de la *petite patrie*, la religion est essentielle. Édouard Cormouls-Houlès écrit d'ailleurs que le Mazamétain fait preuve d'une « formation morale [qu'il] tient de ses sentiments religieux très profonds dans l'ensemble de la population catholique et protestante[604] ». On insiste donc sur la nécessité de *morale*, *piété*, et *formation physique* pour la jeunesse de la ville (voir tableau 20). Le même auteur de citer les propos de M. Lacoin, prononcés lors du

[603] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.* t. I, p. 171-186.
[604] *Ibid.*, t. II, p. 134.

jamboree[605] de 1929 : « L'idéal scout habitue le futur ouvrier et le futur chef au dévouement et met en eux le germe de l'idéal social dont la France a besoin pour une élite destinée à montrer au pays que le progrès n'est pas dans la lutte des classes mais dans le dévouement commun[606]. » On légitime et perpétue ainsi le fonctionnement d'un ordre social mazamétain, au sein duquel ouvrier et chef travailleront de concert.

La religion structure en partie une opinion publique mazamétaine et elle permet au système organisé qu'est la ville de fonctionner sans heurts violents et avec une collaboration de classes établie. Le souci principal des notables est bien celui de « préserver la jeunesse des influences délétères du temps[607] », comme l'écrit Gérard Cholvy.

Il semble que tous les hommes en situation d'influence aient intérêt dans cette ville à former une jeunesse en ordre de marche pour le bien de la ville, et pour sa prospérité. Les notables, les élus et les patrons mazamétains rêvent-ils en secret d'une *jeunesse unie/jeunesse unique* pour perpétuer la tradition de *groupe ouvrier uni/ouvrier unique,* si chère à la ville ? Édouard Cormouls-Houlès cite encore, dans son ouvrage, Ronsard en ces termes : « Christ n'est pas un Dieu de noise ou de discorde, Christ n'est que charité, qu'amour et concorde. » La religion est un ciment qui permet de contrôler, d'orienter la jeunesse de la ville, et la population dans son ensemble. Peu importe la confession à laquelle on appartient pourvu que l'on approuve la règle d'or : *Piété et morale* et que l'on ne fasse pas de *politique.* La téléologie en histoire est à proscrire, mais force est de constater que cet idéal dans les années 1920-1930 de « petite patrie » mazamétaine laborieuse et chrétienne se rapproche assez d'idéaux à plus grande échelle qui s'annoncent…

[605] Grand rassemblement de scouts.
[606] *Ibid.*, p. 75-76.
[607] Gérard Cholvy, Bernard Comte, Vincent Féroldi, *Jeunesse chrétienne au XX^e siècle*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 1991, p. 11.

Tableau 21. Les associations de jeunesse à Mazamet dans l'entre-deux-guerres

Dénomination, effectif et confession	***Responsable***
Œuvres laïques	
Section cantonale des pupilles de la Nation (500 pupilles)	Georges Tournier (maire)
Œuvres catholiques	
Amicale des enfants de la Sainte-Agonie	
Association d'éducation populaire de la paroisse Saint-Sauveur	M. Colombié
Mouvement d'avant-garde, de jeunesse catholique et d'amicale	MM. les vicaires
Action catholique de la jeunesse française (> 100 membres)	MM. les vicaires
Cercle d'études sociales (200 membres)	abbé Guy
Chorale (90 membres)	
Cercle Léon XIII	abbé Guy
Orphelinat de jeunes filles (la Sainte-Agonie) avec deux ouvroirs	
Œuvres protestantes *(pas d'informations sur le nombre de membres)*	
Association fraternelle des jeunes gens (YMCA)	M. Molinié
Éclaireurs unionistes	
Louveteaux	
Union chrétienne des jeunes gens (église évangélique libre)	MM. Verdier, Tournier, Brieu
Union chrétienne des jeunes filles du temple réformé	M^{lle} Terson
Union chrétienne des jeunes filles de l'Église réformée évangélique	Mme Jeanne Bénézech
Union chrétienne des jeunes filles de l'Église réformée évangélique libre	Mme Gabrielle Maffre

(D'après Édouard Cormouls-Houlès, Mazamet en 1930)

D. LES MOTS ET LES DISCOURS : LE RELIGIEUX AU SERVICE D'UN ORDRE SOCIAL ET POLITIQUE

L'étude des discours prononcés au cours de ces années nous éclaire également sur les moyens mis en place pour qu'un ordre religieux mazamétain perdure, au profit d'un ordre social singulier. Ainsi, à travers les délibérations des conseils municipaux, ou à partir des discours prononcés lors des inaugurations de divers bâtiments nous pouvons confirmer notre hypothèse.

1. Les conseils municipaux de 1908 à 1940[608]

Après avoir dépouillé nombre de ces délibérations, nous avons extrait certaines phrases qui éclairent la gestion municipale de la ville. Consciente de la part de subjectivité qui demeure ici (l'historien construit son corpus) nous essayons tout de même de donner à lire des mots récurrents.

Lors de la grève de 1909, le 15 février, le conseil municipal de Mazamet (CM) affirme qu'il « ne peut pas, ne doit pas prendre part au malheureux conflit. Ni directement, ni indirectement. […] C'est le devoir de neutralité. Mais à côté de ce principe, il en est un aussi impérieux et nullement contradictoire : celui de solidarité. Nous devons venir en aide à la misère, sans regarder aux causes qui l'ont provoquée ». Et le CM d'allouer 3 000 francs au bureau de bienfaisance, et souhaite « pour la prospérité de Mazamet […] du travail et du pain pour les ouvriers et le succès des entreprises pour les patrons ».

Lors de la Première Guerre mondiale, le 6 juin 1915, on note que « la France a tenu… la France entière s'est levée… [la guerre permettra] des rapports plus faciles entre patrons et ouvriers, moins de grèves ou de menaces de grèves. »
Le 1er juin 1919, on met en place un comité « ouvert à tous sans distinction d'opinion politique ou de croyances religieuses » afin de concevoir un monument aux morts.

Lors des conseils municipaux de l'entre-deux-guerres, le maire, Georges Tournier, prend régulièrement la parole pour préciser sa vision de la société mazamétaine :

Le 10 décembre 1919 : « Ma devise est : devoir et travail », prononce-t-il, et encore, alors que l'on attribue des noms de rues, « les changements [de nom] doivent correspondre à un sentiment général de l'opinion et n'être pas une occasion de manifestation pour un partie ou une coterie ». Ainsi, le boulevard Jean-Jaurès n'est pas acté : on lui préfère le nom de rue de la Sagne et la rue Francisco-Ferrer est rebaptisée rue de Verdun.

[608] AM, délibérations des conseils municipaux de décembre 1908 à octobre 1919 ; de novembre 1919 à juin 1929 ; d'août 1929 à décembre 1940.

Le 17 mai 1925 il évoque la « dignité d'une population laborieuse et sensée, fermement attachée aux principes de l'ordre et du travail » et il demande à cette population de prendre exemple sur « les morts et immortels dont les noms brillent au monument qui commémore leur héroïsme […] avec l'aide de Dieu ». Il parle également de l'idéal de l'ouvrier qui est « moins de poursuivre chimériquement je ne sais quel bonheur du genre humain, que d'élever honnêtement sa famille dans l'amour de Dieu et le respect de l'ordre. […] Là où prévalent l'égoïsme et la haine des classes, les liens de la famille se relâchent, le divorce et les unions libres se multiplient, le niveau moral s'abaisse et, finalement, l'homme déçu est moins heureux. » Il vante « cette population mazamétaine, honnête, laborieuse, fermement attachée à ses traditions […] [et non] au mirage socialiste [de cette population] pleine de mesure ».

Lors du décès de l'abbé Carayol, assassiné à Castres en décembre 1925, Georges Tournier affirme encore : « Notre commune devise avec l'abbé Carayol est celle de Dieu et Patrie. »

En mai 1931, au sujet d'une éventuelle manifestation (refusée) à des immigrés espagnols pour fêter l'avenir de la République espagnole, il justifie ce choix ainsi : « Que le Monument à nos Morts ne serve pas de prétexte ni pour le présent, ni pour l'avenir, à des manifestations politiques, quelles qu'elles soient. »

En février 1939, suite au décès de Pie XI, il est signifié en conseil municipal que Pie XI fut « un grand pape ».

Ces quelques exemples nous permettent de relever plusieurs points.
Tout d'abord, pour les élus, et notamment pour le maire, les intérêts économiques et financiers de la ville de Mazamet passent avant tout. Il est indispensable que la prospérité de la ville soit maintenue. Pour cela, on persuade les Mazamétains que seule l'union entre tous le permettra.
Ensuite, des mots reviennent dans ces discours tels que *devoir*, *travail*, *Dieu*, *Patrie* et *ordre.* Ils semblent résumer l'état d'esprit dans lequel on maintient une population pour qu'elle n'aille pas s'égarer sur les chemins tortueux du socialisme. La morale religieuse n'est jamais loin des discours. Protestants conservateurs et catholiques partagent les

mêmes idées sur ce point-là. Pour le notable, l'important n'est pas la religion à laquelle on appartient mais plutôt le fait d'*être religieux*. Il faut qu'il y ait entente et collaboration entre ouvriers et patrons et il faut surtout que tous se sentent impliqués et responsables, dans un même amour de la famille (biologique, professionnelle et communale), amour défendu par la religion. Il semble qu'à Mazamet on ait compris très vite que la religion est nécessaire pour que l'on puisse gouverner la ville, la société et les mœurs sans trop de problèmes.

2. L'inauguration de la bourse du travail, 1929

Le 30 avril 1929 sont inaugurés les nouveaux locaux de la bourse du travail de Mazamet qui, fondée en 1909 et située rue Méjanel, déménage place Gambetta, lieu plus central. Le maire, Georges Tournier, et le secrétaire général de la bourse du travail, Joseph Gardiès, proclament chacun un discours. Le seul syndicat toléré à la bourse du travail est alors la CGT (nous développons ce point dans le chapitre suivant). Ce qui frappe à la lecture de ces deux discours, c'est leur ressemblance troublante.

Georges Tournier, commence son discours par ces mots : « Je n'ai jamais voulu croire à la lutte des classes à Mazamet moins qu'ailleurs[609] » et d'évoquer la « laborieuse cité » qu'est Mazamet, et « l'harmonie qui règne depuis vingt ans dans la vallée » (depuis la grève de 1909) et il rappelle que la ville connut « quelques semaines sombres au début de 1909 ». Il vante les mérites de M. Moïse Louet, président de la commission mixte depuis vingt ans. Il évoque également les bonnes volontés ainsi que « la fête pacifique du travail » du 1er mai. Enfin il conclut en affirmant que « le mot Travail est une loi divine ».

M. Gardiès, secrétaire de la bourse du travail (et donc de la CGT) ne tarit pas d'éloges, à son tour, sur M. Louet. Et il apprécie le fait que l'on connaisse à Mazamet « la réconciliation entre travail et capital » ainsi qu'une « collaboration de classes très étroite L. les deux hommes condamnent la « lutte des classes » qui ne provoque que division et désordre politique.

[609] Édouard-Cormouls-Houlès, *op. cit*. t. I, p. 157-159.

Le mot proscrit est trouvé : il faut bannir le mot « politique » de la ville et de ses institutions. La politique est attribuée aux socialistes, aux communistes et aux anarchistes. Les sympathisants de ces mouvances politiques ne causent que division et désordre. En revanche, les conservateurs, proches de la famille Reille-Soult ou du courant majoritaire au conseil municipal de 1919 à 1944, ne font pas de politique puisqu'ils prônent l'union de tous. Ce qui surprend encore ici, c'est que les responsables de la CGT et de la bourse du travail approuvent ce discours, voire se l'approprient et le légitiment. Cela confirme le fait que la CGT mazamétaine des années 1909-1940 est une CGT qui ne se positionne jamais, sur le plan politique, différemment des élus conservateurs (catholiques ou protestants). On ne s'y évoque que ce qui concerne l'organisation du travail, en accord le plus souvent avec les notables de la ville. Tout ce qui dépasse ce cadre-là (dont le politique) est rejeté par une majorité de la population, très pratiquante et conservatrice, catholique et/ou protestante. Convaincue que l'idéologie dominante religieuse et conservatrice n'en est pas une, on a donc l'impression de *ne pas faire de politique*.

3. La visite du président Sarraut, 1934

Le 18 juillet 1934, le président de la république, M. Albert Sarraut vient à Mazamet afin d'inaugurer le barrage des Montagnès qui, désormais, doit alimenter la ville en eau potable. Lors de cette inauguration, on entend encore une fois, plusieurs discours.

Le maire, M. Charles Cazenave (qui remplace M. Tournier, malade) évoque « l'esprit traditionaliste de Mazamet, où on n'aime pas changer[610] ». Il évoque une « population dévouée à la politique de trêve du gouvernement Doumergue ». À son tour, le député François Reille-Soult rend hommage à la collaboration entre ouvriers et patrons : « La classe ouvrière [de Mazamet] peut être citée en exemple [de même que la] classe patronale qui n'a cessé de développer dans l'intérêt primordial de notre petite patrie, voire de la France, une œuvre sociale féconde et prospère, grâce à un esprit de collaboration qui ne s'est jamais démenti[611]. »

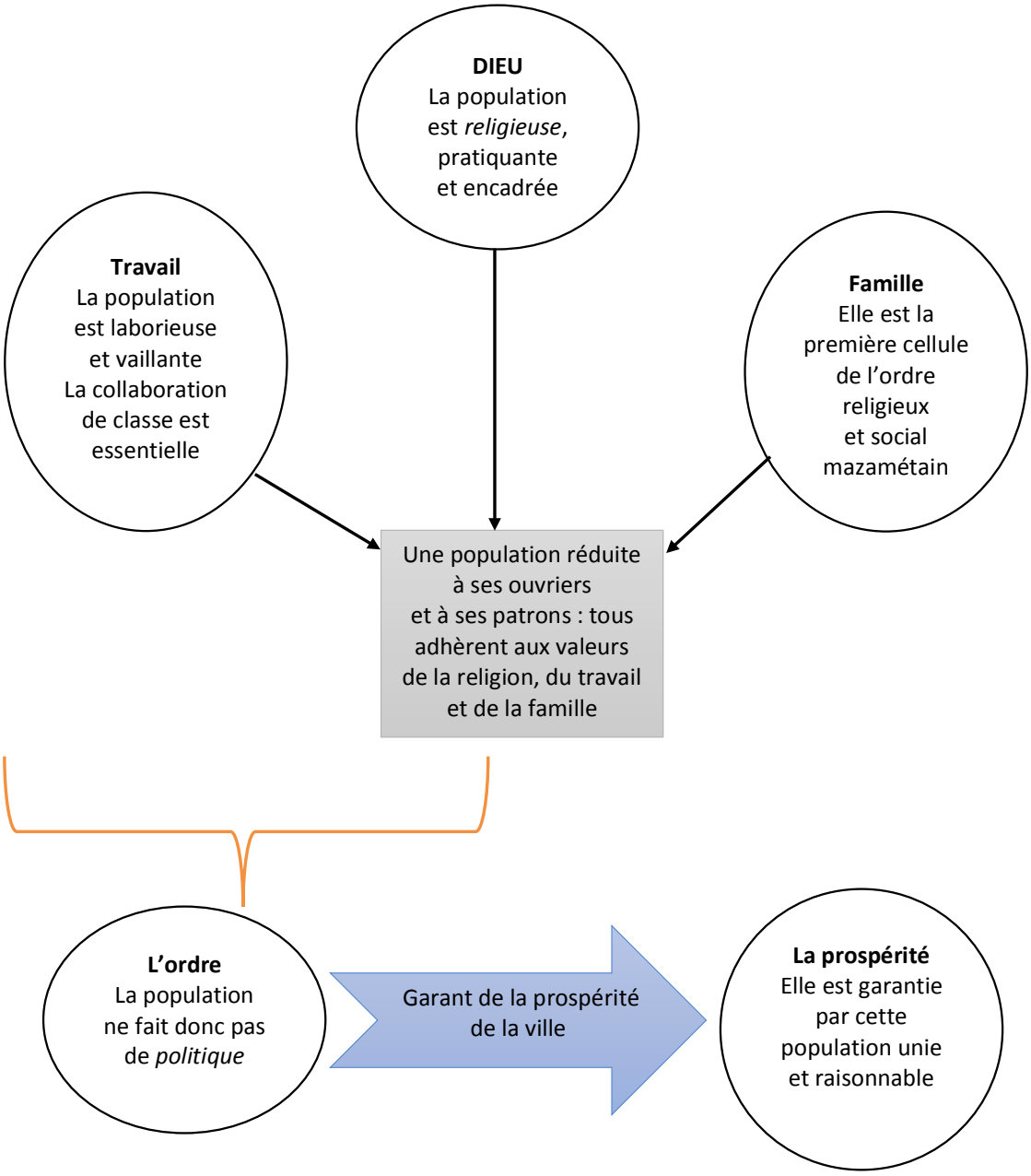
[610] Arch. dép. du Tarn,, IV M2 125 A.
[611] Arch. dép. du Tarn,, IV M2 125 A.

Ici, l'essentiel est dit : on félicite la classe ouvrière, on encourage la collaboration de classe, les œuvres sociales mais, contrairement aux années 1920, on évoque le moins possible la situation nationale. Le Mazamet de 1934, comme celui de 1936, ressemblent à celui de 1909 : Mazamet a sa singularité et son histoire, et c'est là l'essentiel. Ce qui touche à la politique est malsain : on cultive un entre-soi qui exclut la ville de la communauté nationale, voire internationale, et de leurs turpitudes. En apparence tout du moins : pour les détenteurs du capital culturel, économique et politique, demeurer dans le temps de l'histoire nationale et internationale est possible, voire nécessaire quant au commerce et à l'économie (voir chapitre VIII).

On observe donc dans cette ville des populations protestantes partagées entre piétistes et libéraux, mais au sein desquelles la notion de mémoire et d'histoire est très forte. On observe également une population catholique pour laquelle la vie est réglée en fonction des fêtes religieuses et où la mémoire garde le meilleur (fêtes) comme le pire (oppression).
Ces deux groupes coexistent et partagent même des principes communs tels que le culte de la patrie pour le service de Dieu, l'encadrement indispensable de la jeunesse, la devise *Morale, piété, concorde*. La religion permet de structurer les mentalités de façon telle que Mazamet puisse fonctionner dans le consensus et la concorde entre ouvriers et industriels, jeunes et vieux, catholiques et protestants, tout du moins pour ce qui concerne l'industrie de la laine. L'important demeure : que chacun soit très « sérieux dans sa religion[612] » (voir schéma 15).
Parvenu à ce point de la réflexion, il semble qu'effectivement, comme l'écrit Mlle Julienne Hérail, le 28 novembre 1927, à l'archevêque Mgr Cèzerac, la situation de Mazamet n'est pas exceptionnelle par hasard : « Comment pouvons-nous nous contenter de nous lamenter sur la situation exceptionnelle de Mazamet sans prendre les moyens énergiques pour la modifier ? […] Qu'on ne continue pas de dire que la situation de Mazamet est exceptionnelle […] et qu'on en reste là, devant ce fait, sans employer les moyens énergiques pour sortir de ce labyrinthe[613]. »

[612] Témoignage de Mme M., recueilli en 2000.
[613] Arch. diocésaines du Tarn, correspondance privée de Mlle Hérail, 28 novembre 1927.

Schéma 15. Des discours unanimes pour la construction d'un ordre social mazamétain, 1909-1939



CHAPITRE IX
AMBIVALENCES RELIGIEUSES ET AMBIVALENCES DE CLASSES : LES JEUX D'ÉCHELLES TROUBLENT LA TRAME

> *Ce n'est que dans et par la vie sociale, actualisation de la relation à autrui, que peut s'effectuer l'édification d'une structure symbolique également offerte à tous les membres de la société, mais la vie sociale, pour chacun, passe par la mise en œuvre et la conjugaison des systèmes qui la définissent et préexistent à toute relation concrète* [614].

L'objectif de ce chapitre est de montrer comment s'est construit à Mazamet un ordre social singulier. Cet ordre social est le fruit de jeux d'échelles permanents, qui inversent les fonctions, les statuts que l'on attribue aux objets désignés.

Ainsi, en va-t-il de la CGT et de la CFTC : à l'échelon local, leurs objectifs ne correspondent pas vraiment aux principes fondateurs et idéologiques nationaux. Nous essaierons dans un premier temps de questionner ces ambivalences syndicales qui troublent la vie sociale et ouvrière de Mazamet entre 1903 et 1939. Cette analyse doit nous permettre de mieux comprendre comment un ordre social, englobant l'ordre religieux, se met en place dans cette ville au début du XX^{e} siècle.

De la même façon, Mazamet demeure un pôle économique, « centre mondial du délainage », intégré dans cette première mondialisation de l'âge industriel. Une

[614] Marc Augé, « Qui est l'autre ? Un itinéraire anthropologique », *l'Homme*, 1987, t. XXVII, n^{o} 103, p. 9. URL : https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1987_num_27_103_368854.

mondialisation dont l'Angleterre est le héraut jusqu'en 1918 avant que les États-Unis ne deviennent le cœur de cette *économie monde* jusqu'aux années 1980. Mais, malgré cette intégration économique, il nous semble qu'elle demeure, pour la période 1903-1945, un « îlot à l'abri de l'histoire[615] ». Nous questionnerons donc, dans un deuxième temps, le rapport au monde que la ville industrielle tente d'établir. *Comment exister dans le monde lorsqu'on souhaite si peu s'impliquer dans la nation ?* C'est par une analyse du rapport à la chose politique de Mazamet durant cette première moitié du XX^e^ siècle que nous essaierons de comprendre comment un « système mazamétain » s'installe et fonctionne jusqu'à la déclaration de guerre du 3 septembre 1939.

Enfin, une fois établies les ambivalences sociales, politiques et économiques d'une ville « dans le monde » mais « à l'abri de l'histoire », nous pourrons questionner dans un troisième temps les ambivalences des représentations des communautés religieuses dans ce contexte, et comprendre pourquoi et comment les changements d'échelles géographiques peuvent également troubler la reconstruction de passés idéalisés, oubliés, déniés.

Les jeux d'échelle peuvent aider l'historien à dénouer les fils du passé : Pierre Laborie écrivait, dans *l'Opinion française sous Vichy*, que l'on doit être sensible, en tant qu'historien de la « mémoire », aux « modes de constructions des représentations », c'est-à-dire aux effets « réducteurs, repoussoirs, miroirs, d'inertie et d'anticipation » de celle-ci[616]. Nous pourrons alors nous demander si ce discours sur le passé (construits par sédimentation durant plus d'un siècle et dont les jeux d'échelles ont troublé les représentations et les perceptions) ne peut pas alors être qualifié de *vulgate*. Nous tenterons effectivement de justifier l'emploi de ce terme (employé et défini initialement par l'historien suscité) quant à la mise en mots du passé de Mazamet.

[615] Stéphanie Maffre, *Catholiques…, op. cit.*, p. 43.
[616] Pierre Laborie, *l'Opinion…*, *op. cit.*, p. 50-51.

I. TROUBLE DANS LES CLASSES ET AMBIVALENCES SYNDICALES

A. LES GRÈVES ET LE RÔLE DE LA CGT, UN SYNDICAT QUI COLLABORE À L'ÉDIFICATION D'UN ORDRE SOCIAL CONSENSUEL

Ce n'est qu'en 1903 que le syndicat des ouvriers délaineurs de la ville voit le jour, lors d'une grève importante. Il compte alors 1 300 syndiqués en janvier 1904 mais, dans l'article 6 de ses statuts, il est noté que « tout ouvrier d'une corporation quelconque qui ne sera pas syndiqué avant le 1er mai 1904 sera passible d'une amende ». Lors de la grande grève de 1909, ce syndicat intègre la CGT et les ouvriers mazamétains y adhèrent de fait. Auraient-ils alors pris conscience d'une appartenance de classe, et donc de la nécessité de se battre pour renverser l'ordre social, comme la CGT le prône à l'échelle nationale ? Rien n'est moins sûr.

1. La naissance du premier syndicat français

Du 23 au 28 septembre 1895, la CGT voit le jour à Limoges. Ses débuts sont chaotiques car deux mouvances s'y côtoient : celle des anarcho-syndicalistes et celle des réformistes. C'est en 1902, au congrès confédéral de Montpellier, que la CGT adopte des statuts avec une double organisation, horizontale et verticale : d'une part existent les fédérations d'industries, d'autre part, les unions départementales.
En octobre 1906, le Congrès confédéral d'Amiens fixe les grandes orientations du syndicat avec la charte d'Amiens : reconnaissance de la lutte de classe, « expropriation capitaliste », prise en charge de l'économie par le syndicat, grève générale comme moyen d'action. Le Congrès confédéral d'Amiens, le IXe Congrès de la confédération, confirme l'article 2, constitutif de la CGT. Nous reproduisons ici un extrait de cette charte afin qu'il soit possible de s'y référer lorsque notre analyse le nécessite. Nous avons noté en italiques les passages qui peuvent questionner quant à une adhésion des syndiqués mazamétains.

Ce syndicat, jusqu'en 1914, « est une des confédérations syndicales nationale aux effectifs les plus réduits en Europe[617] ». Elle est méfiante envers l'État comme envers le patronat. C'est à la suite du congrès de Tours, en 1920, que la CGT se divise et que la

[617] Michel Dreyfus, *Histoire de la CGT*, Paris, Éditions complexe, 1995, p. 9-13.

CGTU voit le jour. Michel Dreyfus explique que « *grosso modo*, les progrès du PC sous le Front populaire puis à la Libération coïncident avec une progression de l'influence de la CGT ». Il est important de contextualiser la naissance de ce syndicat. Sans quoi, on l'évoque avec une représentation qui demeure en permanence celle d'une CGT qui aurait été depuis sa formation, toujours liée aux idées marxistes et proche du PCF, telle qu'elle l'était dans les années 1970-1990. Or, l'anarcho-syndicalisme est sa marque de fabrique jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Document 2. La charte d'Amiens

La CGT groupe, *en dehors de toute école politique*, tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour *la disparition du salariat et du patronat*.

Le Congrès considère que cette déclaration est *une reconnaissance de la lutte de classe qui oppose, sur le terrain économique, les travailleurs en révolte contre toutes les formes d'exploitation et d'oppression*, tant matérielles que morales, mises en œuvre par la classe capitaliste contre la classe ouvrière ;

Le Congrès précise, par les points suivants, cette affirmation théorique : Dans l'œuvre revendicatrice quotidienne, le syndicalisme poursuit la coordination des efforts ouvriers, l'accroissement du mieux-être des travailleurs par la réalisation d'améliorations immédiates, telles que la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires, etc. ;

Mais cette besogne n'est qu'un côté de l'œuvre du syndicalisme ; il prépare l'émancipation intégrale, qui ne peut se réaliser que *par l'expropriation capitaliste* ; il préconise comme moyen d'action la grève générale et il considère que le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance, sera dans l'avenir le groupement de production et de répartition, *base de réorganisation sociale* ;

[…] En ce qui concerne les organisations, le Congrès décide qu'afin que le syndicalisme atteigne son maximum d'effet, l'action économique doit s'exercer *directement contre le patronat*, les organisations confédérées n'ayant pas, en tant que groupements syndicaux, à se préoccuper des partis et des sectes qui, en dehors et à côté, peuvent poursuivre en toute liberté, la transformation sociale.

2. Un syndicat ménagé par les agents dominants

La grève de 1909 a duré six mois : du 11 janvier au 6 juin. Clemenceau s'en est mêlé, Victor Griffuelhes (secrétaire national de la CGT) et Jean Jaurès également, tout comme Mgr Mignot, l'archevêque d'Albi de 1900 à 1918. Voici leurs mots face à cette situation de grève dure.

Victor Griffuelhes explique qu'« à aucun moment nous ne nous permîmes la moindre réflexion touchant les convictions politiques et religieuses de chacun des camarades ». De son côté, Jean Jaurès, le 4 avril 1909, affirme : « Je sais que ce n'est pas en un jour que l'on fait des socialistes. Mais je dis aux travailleurs : retenez de la grève au moins cette leçon que la société d'aujourd'hui n'est pas bien faite. [618] »

[618] Rémy Cazals, *Avec les ouvriers…, op. cit*., p. 122.

Enfin, Mgr Mignot, l'archevêque pro-modernisme évoqué précédemment, se rend à Mazamet le 21 mars 1909 et s'adresse ainsi aux Mazamétains (avant de laisser une somme confortable au comité de grève) : « Si l'esprit païen s'accommode de la servitude des masses et de leur savante exploitation, l'esprit chrétien doit s'élever à une notion plus exacte de la personne humaine et imprégner les rapports des patrons avec leurs ouvriers de générosité et même de tendresse. » L'archevêque, très sensible à l'encyclique *Rerum novarum*, tient alors un discours trop « progressiste » pour le clergé mazamétain de l'époque alors que Griffuelhes et Jaurès semblent bien timides.
Pourquoi ? Pourquoi à Mazamet les leaders de la gauche socialiste et cégétistes sont-ils aussi mesurés ? Pourquoi n'osent-ils pas, à ce point, dire ce qu'ils diraient à Carmaux par exemple ? Probablement parce que les ouvriers du délainage de Mazamet ne sont pas dans une démarche d'appropriation de conscience de classe. Ils ont en commun une conscience des difficultés ouvrières dans le groupe, mais pas de conscience de la possibilité sociale et politique de changer l'ordre des choses, comme précisé antérieurement.

3. Une conscience de classe quasi inexistante chez les ouvriers ?

Les résultats électoraux confirment qu'une conscience de classe au sein de la population ouvrière n'émerge pas ou peu. En effet, à l'échelle d'un siècle, lors des élections municipales, le candidat conservateur (protestant jusqu'en 1949) l'emporte toujours de 1869 à 2014, sauf entre 1908 et 1919. Aux élections législatives, le candidat conservateur, catholique, issu de la lignée des Reille-Soult l'emporte également systématiquement de 1869 jusqu'en 1962. Depuis 1962, les résultats des élections législatives n'ont jamais vu un candidat étiqueté à gauche l'emporter dans la circonscription de Mazamet, même s'il est élu à l'échelle du département.

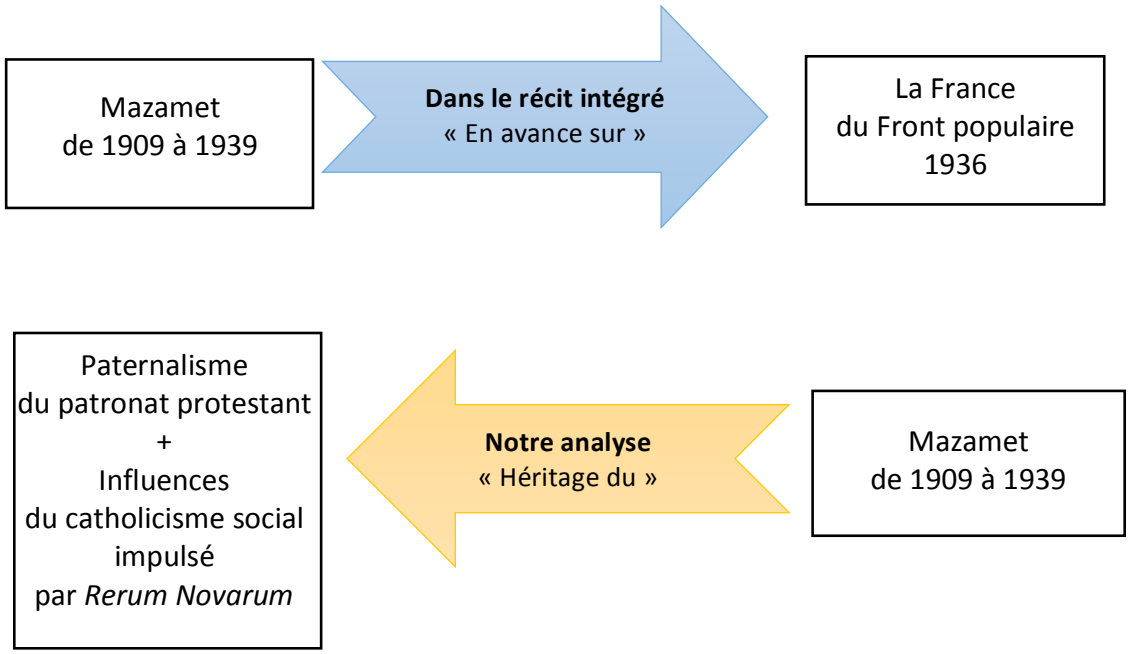
La CGT dispose pourtant du monopole syndical à Mazamet dès 1909. « C'était pas comme pour les élections : on n'avait pas le choix pour le syndicat », nous dit un témoin en 2003. Ce syndicat regroupe la majorité des ouvriers catholiques. « Les syndicats s'intéressent aux seules questions pour lesquelles le législateur les a créées en 1884[619] », explique Édouard Cormouls-Houlès. Voici un argument essentiel pour comprendre

[619] Édouard Cormouls-Houlès, *op. cit.*, p. 163.

l'état d'esprit dans la ville face au fait syndical depuis le début du XX^{e} siècle et jusqu'au début des années 1950 : au syndicat on ne fait pas de politique. Dès 1909, déjà, cette caractéristique apparaît. Le syndicat permet de négocier avec le patronat dans un esprit de collaboration de classes. En fait, les ouvriers de Mazamet ont compris que le syndicat est nécessaire pour défendre leurs intérêts économiques mais ils ne sautent jamais le pas qui permet d'inscrire le fait syndical dans une démarche politique, comme ça peut être le cas à Carmaux par exemple, ou dans certains bassins industriels du Nord de la France. À l'union locale de la CGT de Mazamet on ne parle ni de politique, ni de lutte des classes donc, le syndiqué mazamétain n'a rien à reprocher à ce syndicat qui, à Mazamet, ne pousse pas à la remise en question d'un ordre social établi.

Un deuxième point essentiel est à relever ici, celui d'un paternalisme social très développé par les syndicats patronaux. Certains témoins, notamment parmi les chefs d'entreprises, ou leurs descendants, ont avancé l'idée qu'à Mazamet existait dans les années 1900-1930 ce que les accords Matignon (en 1936) mettraient en place plus tard pour le pays entier. Cela nous semble relever d'un anachronisme téléologique. En effet, en 1936, le mouvement du Front populaire naît d'un ensemble de revendications ouvrières, portées par les partis de gauche (PRS, SFIO et PCF) et par les syndicats et s'inspire du Frente Popular espagnol (coalition électorale menée par Manuel Azana, qui remporte les élections en février 1936 et demeure au pouvoir jusqu'en 1939).
Il s'agit alors, en France, en 1936, de revendications nationales, qui s'appuient sur les corps intermédiaires afin d'aboutir. Or, cette double démarche, politique et syndicale, ne se retrouve pas à Mazamet dans les années 1920-1930. À Mazamet, le processus semble inversé : on agit au coup par coup en fonction de demandes ponctuelles qui concernent surtout les salaires et qui perdure depuis 1903. Il nous semble nécessaire de déconstruire cet anachronisme (voir le schéma 16).

Schéma 16. Mazamet, un modèle en avance sur le siècle ou un modèle-trace d'un conservatisme du siècle passé ?



Nous observons donc que les jeux d'échelles inversent la donne. En effet, à l'échelle locale, la CGT, en position de monopole soutient une collaboration de classe avec un taux de syndicalisation important dès 1909. Alors qu'à l'échelle nationale, en 1909, les effectifs syndicaux de la CGT sont faibles, mais depuis trois ans déjà et la publication de la charte d'Amiens, la CGT revendique clairement le concept de lutte des classes ainsi que « l'expropriation capitaliste ».

Beaucoup de travaux ont été produits sur la CGT mazamétaine, c'est pourquoi nous n'irons pas plus loin dans ce travail. Mais cette réflexion sur un jeu d'échelles qui inverse la donne nous semble pertinente à questionner pour Mazamet car il semble opératoire au-delà des syndicats (voir chapitre X). De plus, il nous semble nécessaire de mettre en lumière un syndicat auquel peu de travaux font référence pour Mazamet : celui de la Confédération française des travailleurs chrétiens mazamétaine (CFTC).

B. La CFTC, un syndicat qui conteste l'ordre social établi

Pourquoi les ouvriers mazamétains, si pratiquants, n'ont-ils pas opté pour un syndicalisme chrétien ?

Pourtant, entre 1921 et 1927, des tentatives émergent pour que la CFTC (Confédération française des travailleurs chrétiens) voie le jour à Mazamet. Ces tentatives se révèlent

être un échec. Il faut attendre 1929-1930 pour que ce syndicat ait droit de cité à Mazamet. Ce sont deux femmes qui ont essayé de mettre en place la CFTC à Mazamet : Mme Frède, ouvrière textile, et Mme Julienne Hérail, employée de bureau. Cette dernière écrit à l'évêque, Mgr Cèzerac, le 28 novembre 1927 : « Il faut organiser à Mazamet des syndicats de cuirs et peaux mais il est impossible de trouver des chefs. Pourtant il y en a qui sont à la CGT et qui devraient être avec nous[620]. » A priori, on ne comprend pas pourquoi la CFTC ne connaît pas un réel succès à Mazamet puisque ce syndicat défend, à l'échelle nationale, comme l'écrit G. Cholvy, « les principes du christianisme social, à savoir la justice dans la charité ce qui excluait, comme moyen d'action, l'appel à la lutte des classes, remplacé par l'éducation et la collaboration de tous les éléments associés à la production […] des syndicats reliés par des organisations mixtes[621] ».

1. À Mazamet, une femme à l'origine de la CFTC : Julienne Hérail

Les principes fondateurs de la CFTC correspondent assez à ce qui se fait à Mazamet : encouragement de la collaboration de classes, commission mixte, etc. Pourtant, de son côté, les syndicats patronaux mazamétains ne voient pas d'un très bon œil la possibilité de création d'un syndicat catholique qui va plus loin dans la critique de l'ordre social mazamétain que la CGT locale. Cette CGT qui refuse, depuis 1904, toute immersion du politique dans les revendications sociales et dont les leaders vont à la messe tous les dimanches. Même si la CFTC ne prône pas la révolution sociale, elle dérange à la fois dans les milieux chrétiens et à la fois dans le milieu ouvrier.

Julienne Hérail est née le 28 janvier 1889, à Mazamet. En 1922, elle est employée de bureau dans un établissement de mégisserie. C'est à partir de 1921 que la possibilité d'adhérer à un autre syndicat que celui de la CGT émerge à Mazamet. En effet, une grève dure plusieurs semaines à l'usine textile de bonneterie G. Groux et C^{ie}. En l'occurrence, dans cette usine, une employée, Mme Frède, demande le droit de changer de syndicat, de quitter la CGT donc. La requête conduit à un mouvement de mécontentement de la part des syndiqués de la CGT. C'est le syndicat professionnel

[620] Arch. diocésaines du Tarn, P 13-13, Mazamet /Notre-Dame.
[621] Gérard Cholvy, Yves-Marie Hilaire (dir.), *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. II, 1880-1930, Toulouse, Privat, « Bibliothèque historique », 1989, p. 343.

féminin du textile et de la bonneterie qui soutient cette employée par le biais de Mme Hérail. La grève se termine le 8 octobre 1922 après que le maire a proposé à Mme Frède d'entrer comme surveillante à la crèche municipale[622]. Pour éviter que l'affaire ne s'amplifie, on préfère extraire l'ouvrière de l'usine plutôt que d'accepter une possibilité d'adhésion autre qu'à la CGT. Dès 1922, Mme Hérail écrit aux curés de Mazamet ainsi qu'au maire et à l'archevêque pour les informer de la situation. Ces derniers réagissent de façon plus ou moins surprenante.

Le clergé et les élus locaux catholiques

Julienne Hérail explique à l'archevêque, dans une lettre datée du mois d'août 1922 : « Ce qui nous paralyse à Mazamet, […] c'est que l'homme le plus catholique ne connaît Dieu qu'à l'église. Dans la rue ou à l'atelier il ne le connaît plus.[623] » C'est pourquoi elle insiste : « Il faut organiser à Mazamet des syndicats chrétiens des Cuirs et Peaux et du Textile, mais il est impossible de trouver des chefs. Pourtant, il y en a qui sont à la CGT et qui devraient être avec nous. Il faut que le clergé nous aide [car] depuis 15 ans la CGT leur a tellement bourré le crâne. »

Le 27 août 1922, Mgr Cèzerac note sur cette lettre de Mme Hérail : « Transmis aux curés de Mazamet avec prière de me dire ce qu'il y aurait de pratique à faire pour arriver à rendre aux ouvriers catholiques la possibilité de se détacher de la CGT. » L'archevêque ne rejette donc pas l'analyse de Mme Hérail.

Un des curés de Mazamet répond à la missive de l'archevêque le 5 septembre 1922 ; le curé H. Malphettes l'informe que « le clergé de Mazamet est, au suprême degré favorable au syndicat chrétien [624] ». Il confirme que « la CGT est une institution antireligieuse, antipatriotique, funeste même à leur bien-être [des ouvriers] ». Et pourtant, le curé refuse d'évoquer le syndicat chrétien en chaire ou de donner des tracts le concernant. Car, explique-t-il, le curé « doit stimuler et non entrer en lice. Surtout si le syndicat non chrétien ne dit et ne fait rien contre la religion. Cela ne servirait pas ce syndicat [la CFTC], éloignerait de la pratique religieuse et ferait baisser le niveau d'influence pastorale ». Pour conclure, il ajoute : « Il faut que votre syndicat compte beaucoup sur lui-même. »

---

[622] Arch. dép. du Tarn, 99 J 26, *le Midi socialiste*, 5 octobre 1922.
[623] Arch. diocésaines du Tarn, *ibid.*
[624] *Ibid.*

L'attitude observée au sein du clergé mazamétain correspond assez bien à celle observée au plan national. En effet, comme l'écrit Gérard Cholvy : « Grande restait la méfiance des milieux catholiques français vis-à-vis de ce genre d'organisation[625]. » Et ce jusqu'en 1936, précise-t-il.

Le 18 mars 1923, un correspondant du *Réveil social du Tarn* assiste à la conférence du chanoine Desgranges intitulée « Christianisme et progrès social ». Le journaliste rapporte dans son article les propos du chanoine : « Le jour où vous serez capables de remplacer vos patrons, dit-il aux ouvriers, faites-le ! » Et d'ajouter : « Je me garderais de trop commenter ces paroles qui, prononcées par un ecclésiastique, revêtent à Mazamet une grande importance : si le chanoine Desgranges est sincère (je le crois) c'est un grand socialiste. […] Les hommes politiques entourant le conférencier ont paru parfois étonnés, souvent même gênés. […] Pourquoi le secrétaire cessait-il de prendre des notes chaque fois que le conférencier émettait une idée un peu avancée ? » Ainsi, nous avons bien confirmation de cette méfiance des élites catholiques locales (prêtres et patrons) envers les idées qui guident la CFTC.

La CGT

La CGT de Mazamet n'apprécie pas ce nouveau venu sur la scène syndicale, mais pour des raisons quelque peu différentes de celle de la centrale nationale. Ce syndicat déplaît aux responsables de la CGT mazamétaine. Ce qui pourrait surprendre vu leur rejet de la doctrine politique et sociale de la CGT. Mais, H. Gardiès, le secrétaire de la bourse du travail, note, lors d'un compte rendu du conflit à l'usine Croux, le 30 septembre 1922, que ce syndicat « jette le trouble et la division dans la classe ouvrière ». Il qualifie Mme Hérail de « simple dactylo » et l'évoque avec un ton méprisant. C'est un souci de division qui inquiète Gardiès. Il n'attaque pas la CFTC sur le plan doctrinal, mais par le biais de la figure féminine qui l'incarne et sa volonté de division.

Le Petit Cévenol*, la voix des patrons protestants*

Au lendemain d'une nouvelle grève à Mazamet, le 10 février 1925, on peut lire dans *le Petit Cévenol* une mise au point du syndicat patronal de l'industrie textile. Il répond ainsi à un tract affiché dans les rues de Mazamet émanant de la CFTC.

---

[625] *Op. cit.*, p. 344.

La CFTC y critique d'abord les patrons : « À ceux-ci on peut reprocher d'avoir tant tardé à écouter les offres de conversations et d'arbitrages.[626] » Elle critique ensuite les délégués de la bourse du travail (la CGT) : « Les engagements souscrits par ce comité, au cours d'une transaction avec les syndicats patronaux, furent contestés et désavoués par l'assemblée générale des grévistes. » Pour conclure, la CFTC invitent les travailleurs à n'accorder leur confiance « qu'à des syndicats professionnels qui aient fait leur preuve en matière de doctrine, de méthode et de discipline. ».

En guise de réponse, le syndicat patronal explique que les salaires seront augmentés pour ceux qui travaillent à la journée, pour ceux « travaillant à prix fait », ainsi que pour les femmes et les enfants. Ils reprochent ensuite à des personnes « mal informées » [la CFTC] de laisser « supposer qu'elles ont le désir de créer des dissensions entre patrons et ouvriers. » Or, Le syndicat patronal précise qu'il n'a jamais souhaité cela, et que l'essentiel c'est que « les ouvriers sont rentrés à leur tâche quotidienne. » Il n'est donc pas question, pour ces patrons si attachés à la religion et à la collaboration des classes, d'accepter un autre syndicat que celui de la CGT à Mazamet.

Les radicaux-socialistes et les socialistes adoptent une posture anticléricale classique

Ce syndicat déplaît logiquement aux radicaux et aux socialistes, qui, par le biais des journaux rédigés à Toulouse ou à Albi, expriment leur désaccord (*le Midi socialiste* et *le Réveil social du Tarn*). On peut lire, par exemple, en septembre 1922 que « la classe ouvrière de Mazamet est et restera réfractaire à cette forme de syndicalisme accaparé par l'Église catholique et destiné à confirmer la puissance temporelle du pape dans le monde » espérant également « qu'aucun ouvrier ne quittera la bourse du travail[627] ».

Et lors du conflit de 1925, ils persistent à défendre la CGT en réponse au tract de la CFTC évoqué précédemment : « Que d'ouvriers peu sérieux puisque plus de 4 000 adhérents à la CGT non pas à la chrétienne, mais à la Confédération générale tout court ! […] Je crains que leurs espoirs soient déçus. […] C'est simplement parce que l'ouvrier sépare la question sociale de la question religieuse, entre lesquelles il n'existe aucun lien. » Loin de Mazamet et de sa situation singulière, les socialistes et radicaux du Tarn pensent que la CGT mazamétaine approuve le programme social et politique du

[626] Arch. dép. du Tarn, 99 J 26.
[627] *Ibid.*

syndicat national. Ils lui prêtent des objectifs qu'elle ne défend pas à Mazamet, comme la critique de la religion.

2. L'année 1927

En 1927, le rythme s'accélère. Mme Hérail a des contacts avec la mairie de Mazamet. C'est probablement cet épisode qui donne une des clefs du *paradoxe* mazamétain. Ainsi, on peut lire dans ces lignes adressées, le 28 novembre 1927, à M. Tournier, le maire de la ville : « Comment pouvons-nous nous contenter de nous lamenter sur la situation exceptionnelle de Mazamet sans prendre les moyens énergiques pour la modifier ? […] Qu'on ne continue pas de dire que la situation de Mazamet est exceptionnelle […] et qu'on en reste là, devant ce fait, sans employer les moyens énergiques pour sortir de [là][628] ? » Mme Hérail s'en prend également à l'Action française, très active dans cette ville, qu'elle accuse de soutien envers la CGT pour mieux préparer son « plan de syndicat national ».

Le 2 décembre 1927, le maire, M. Georges Tournier (protestant orthodoxe conservateur), lui répond. Il fait référence aux statuts de la bourse du travail, gérée par la CGT, établis en 1907 :

> « Deux syndicats de la même corporation ne pourront faire partie de la Bourse du travail. » […] J'estime cette population très sage dans l'intérêt de la paix à l'intérieur de la Bourse. Deux syndicats rivaux sous le même toit ne peuvent qu'amener des discordes et des querelles. […] La bourse du travail est régie par la loi du nombre, la DÉMOCRATIE. C'est aux minorités de gagner. […] Quant à subventionner des syndicats en dehors de la bourse du travail, il me semble que ce serait travailler contre l'unité de la classe ouvrière et l'affaiblir. Et je crois être trop sincèrement l'ami des ouvriers pour le faire. […] Les ouvriers de la Bourse du travail sont religieux dans la grande majorité, ils sont indépendants de certains principes de la CGT qui ne sont pas du domaine professionnel. C'est donc avec raison que je les considère comme des amis[629].

La logique de pensée du maire est la suivante : un état de fait existe, dans la mesure où il y a consensus entre tous les partis (élus, patrons, clergés et CGT) il ne faut pas y toucher sous peine de troubler l'ordre social, voire l'ordre public. En se posant comme défenseur des ouvriers et de la démocratie, il est difficilement attaquable. Le tout est que la difficulté de la CFTC à voir le jour dans ce bastion d'« ouvriers religieux », et

[628] Arch. diocésaines du Tarn, P 13-13, Mazamet/Notre-Dame.
[629] *Ibid.*

majoritairement catholiques, permet d'éclairer le fonctionnement d'un ordre social mazamétain. Ordre social qui semble faire consensus entre les responsables économiques, politiques et religieux de la ville. Julienne Hérail récuse la qualification de socialistes chrétiens : « nous sommes loin du socialisme, […] nous sommes des chrétiens sociaux. » Et pourtant, c'est comme des socialistes que le maire perçoit la CFTC. Il avait précédemment expliqué à Mme Hérail, lors d'une entrevue qu'elle avait rapportée à l'archevêque : « la CFTC est un syndicat de socialistes chrétiens. […] Elle va provoquer la division de la classe ouvrière. » Nous retrouvons encore ici deux mots qui font peur à Mazamet durant l'entre-deux-guerres : le socialisme et la division.

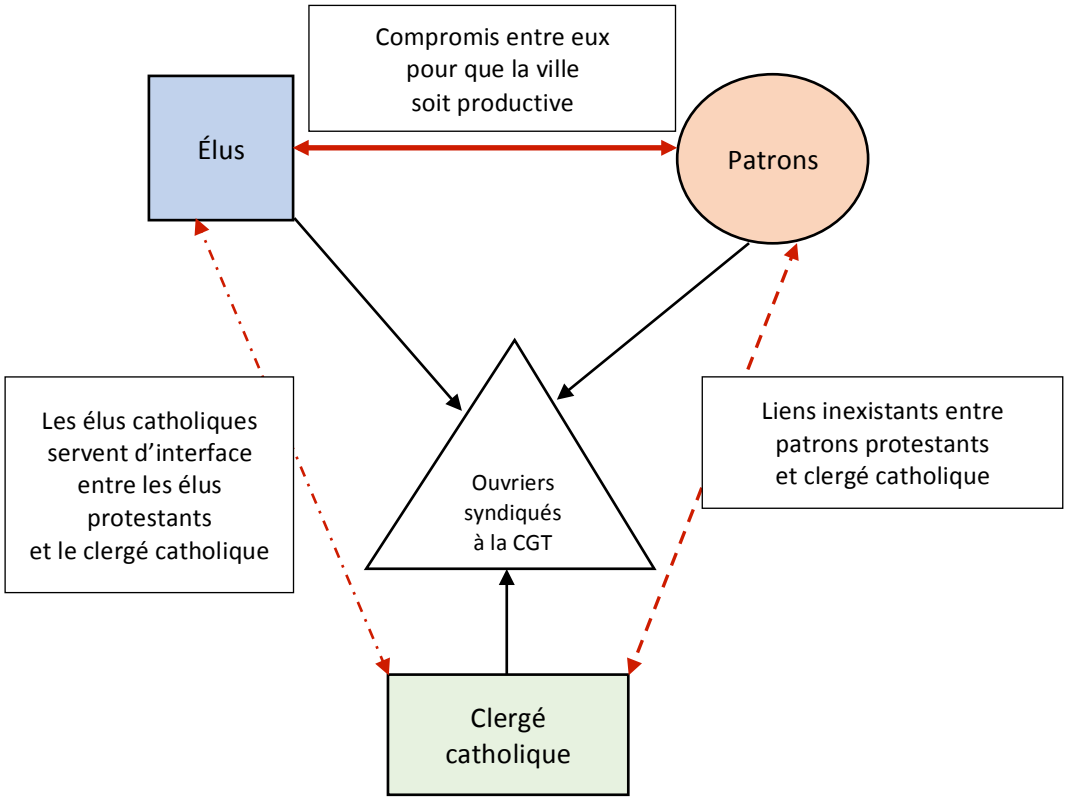
En fait, l'ordre social contesté par la CFTC relève d'un ordre social construit non pas sur une opposition religieuse liée aux classes sociales, mais construit sur une convergence de vue quant à la pratique religieuse et aux « valeurs morales », défendues par les élites économiques, politiques et religieuses des deux communautés. Ces élites, choisissent le plus souvent, pour l'échelle locale, des options politiques conservatrices quant aux mœurs, et libérales sur le plan économique. La CFTC questionne ainsi les agents dominants économiques, religieux et politiques de la cité tout comme elle questionne les ouvriers cégétistes jusqu'en 1940. Nous comprenons mieux encore à quel point la responsabilité des acteurs économiques et politiques, quelle que soit leur appartenance religieuse, pèse sur cet ordre social. Tout semble organisé pour que l'ouvrier se sente libre d'agir et favorisé alors que les autorités de la ville ont balisé le terrain pour qu'aucun dérapage n'ait lieu. Ce qui est révélateur dans le cas de la CFTC, ce n'est pas tant le fait que l'on ne veuille pas d'elle, mais plutôt la façon dont on exprime ce refus : on écoute, puis on en réfère à la démocratie quant à l'organisation de la bourse du travail pour mieux préserver les acquis constitutifs d'un ordre social en place depuis 1909.

L'échec de la CFTC jusqu'en 1929 (date de la création d'une union locale officielle à Mazamet) semble paradoxal dans une ville si religieuse mais, de fait, il révèle les logiques sous-jacentes d'un ordre social mazamétain. À savoir que les élus locaux cautionnent, voire encouragent, la situation de monopole de la CGT ; les patrons sont satisfaits de cet interlocuteur avec lequel il est aisé de négocier car il est seul ; le clergé catholique n'ose pas prendre position contre ce syndicat ; et enfin, la majorité des

ouvriers demeure, de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale peu émancipés socialement et politiquement (voir schéma 17).

On peut alors affirmer que la trame du récit s'effiloche.

Schéma 17. Des liaisons officieuses qui font perdurer un ordre social mazamétain de 1909 à 1940, et qui entretiennent les ambivalences



Légende
Élus : des élus qui souhaitent éviter la discorde et les troubles sociaux, ils tiennent un discours récurrent sur l'intérêt de la collaboration de classes.
Patrons : des entrepreneurs, protestants en majorité, qui mettent en œuvre un paternalisme social, hérité du XIX^e siècle.
Clergé : un clergé catholique très prudent qui influence et encadre les fidèles par les sermons et la confession.
Ouvriers : des ouvriers pris en charge, peu conscientisés, syndiqués à la CGT.

II. UNE VILLE DANS LE MONDE MAIS UNE VILLE HORS DU TEMPS ?

L'étude du religieux et de son rôle structurant permet d'éclaircir, en partie, la construction d'un ordre social mazamétain. Cependant, celui-ci ne peut être complètement approché sans une dernière touche : celle de la radicalisation de la vie politique dans un contexte de tensions internationales et nationales. De la fin de la Première Guerre mondiale jusqu'à la déclaration d'entrée dans la Seconde Guerre mondiale, Mazamet peut sembler loin du tumulte politique national et international :

elle connaît une activité économique florissante. Cependant, la guerre d'Espagne (de juillet 1936 à avril 1939) et son lot de réfugiés républicains font entrer la ville « dans » le temps de l'histoire. De la même façon, la *brutalisation des sociétés,* concept que l'on doit à l'historien George L. Mosse[630]*,* ne fait pas exception dans cette ville : dès les années 1920, des groupes d'extrême droite voient le jour et ils se consolident dans les années 1930, concomitamment à la formation de groupes anarchistes. Cependant, l'originalité des premiers est qu'ils séduisent dans tous les milieux sociaux, y compris dans celui des chefs d'entreprise.

A. LE RAPPORT AU POLITIQUE : LES ANNÉES 1930 COMME RÉVÉLATRICES D'AMBIVALENCES POLITICO-RELIGIEUSES

1. Les élections de 1936 : rien ne change ?

En juin 1936, le Front populaire, constitué en juillet 1935 triomphe dans le pays lors des élections législatives. Léon Blum obtient alors la charge de constituer le nouveau gouvernement du pays. Pendant quelques mois les électeurs français « de gauche » vivent dans l'euphorie alors que ceux de droite craignent de voir le pays basculer aux mains des soviétiques. Malgré le relatif échec que connaissent élus du Front populaire, celui-ci a accordé la semaine de 40 heures et les congés payés aux salariés, entre autres. Cependant, en 1938 le pays connaît un état de crise économique et morale flagrant. Léon Blum démissionne le 8 avril 1938. Édouard Daladier prend alors les rênes du gouvernement.

Nous nous attacherons ici à analyser l'événement « 1936 » car il constitue soit un « moment-mémoire » structurant chez certains de nos témoins mazamétains, soit un non-événement.

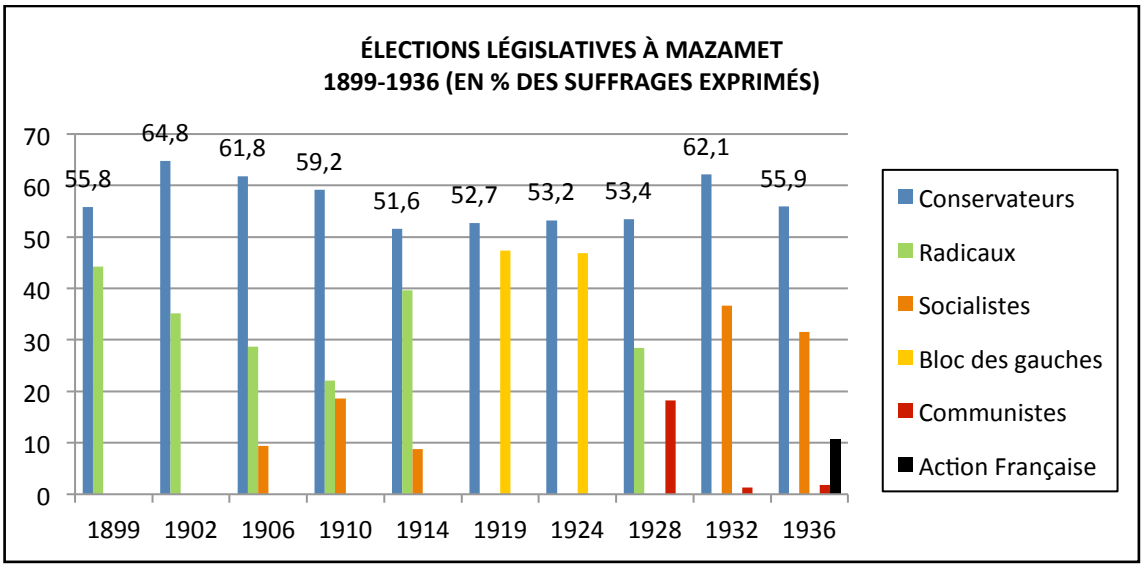
La situation locale

Depuis 1924, le département du Tarn est socialiste. Sur cinq députés élus, seul François Reille-Soult est élu régulièrement, dans la circonscription de Mazamet, sous l'étiquette du PDP. Le scrutin de 1936 ne déroge pas à la règle. Sur cinq députés éligibles, un seul n'appartient pas à la SFIO, François Reille-Soult, encore. Le département a suivi le mouvement national, dans son ensemble, sauf Mazamet. Même si Reille- Soult obtient

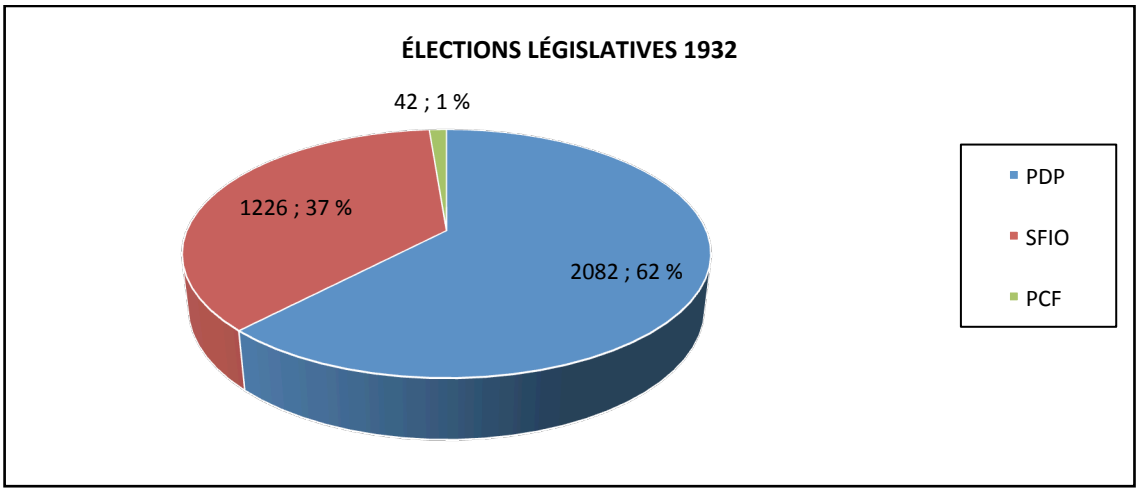
[630] George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme ; la Brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, « Hachette littérature », 1999.

un score moins élevé qu'en 1932, sa place ne se trouve pas menacée. Par rapport aux scrutins des années 1920 (voir chapitre II), il réalise en 1932 quasiment les mêmes scores, gagnant même des voix dans les bureaux de vote plutôt radicaux-socialistes de Mazamet, tels que ceux de la République ou de la mairie. Dans ces bureaux-là, il n'avait jamais connu un tel succès.

Graphique 16. Les élections législatives de 1899 à 1936 à Mazamet



Graphique 17. Les élections législatives de 1932 à Mazamet



Graphique 18. Les élections législatives de 1936 à Mazamet

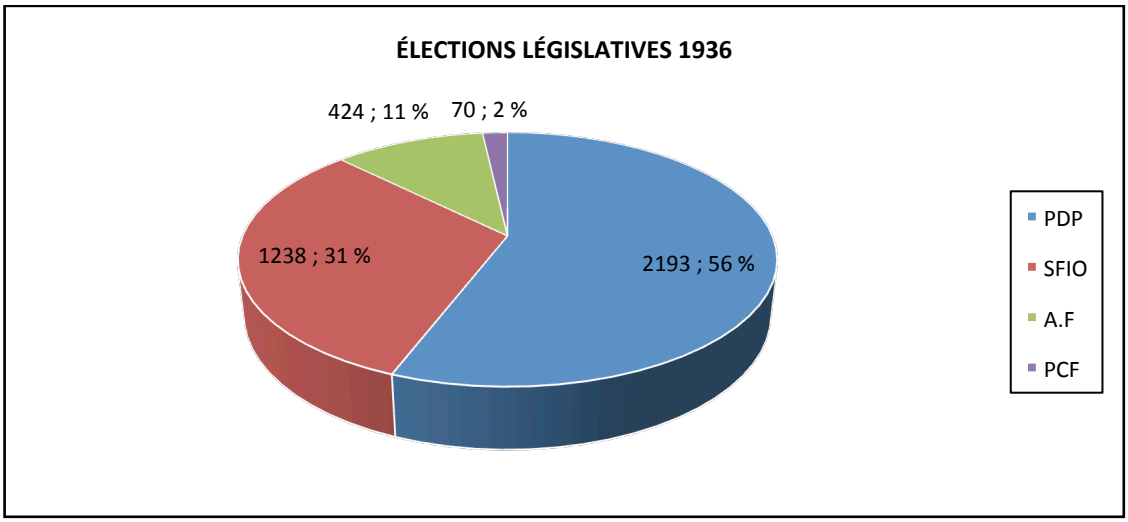


Tableau 22. Les résultats des élections législatives à Mazamet par bureau de vote, 1932-1936

Bureau de vote	1932			1936			
	PDP	SFIO	PCF	PDP	SFIO	AF	PCF
Mairie	448 voix	290	12	396	313	98	13
	60,3 %	38,1	1,6	48,3	38,2	11,9	1,6
Gravas	467	282	10	376	278	100	17
	61,5	37,2	1,3	48,8	36,1	12,9	2,2
République	459	277	7	408	272	93	14
	61,8	37,3	0,9	51,8	34,6	11,8	1,8
Curé Pous	471	277	7	401	250	117	18
	62,4	36,7	0,9	51,9	31,8	11,9	2,3
Le Bousquet	13	50	0	9	56	1	1
	2	**79,4**		13,4	**83,6**	1,5	1,5
Labrespy	128	34	3	108	42	11	5
	77,6	20,6	1,8	65,5	25,3	6,6	3
Roquerlan	57	12	3	48	17	3	0
	79,2	16,7	4,1	70, 6	25	4,4	
Les Lombards	29	4	0	23	10	1	2
	87,9	12,1		63,9	27, 8	2, 8	5,5
Total des suffrages exprimés	**2 082** **62 %**	**1226** **36,6 %**	**42** 1, 25 %	**2193** **55, 9 %**	**1238** **31,5 %**	**424** **11 %**	**70** 1,8 %

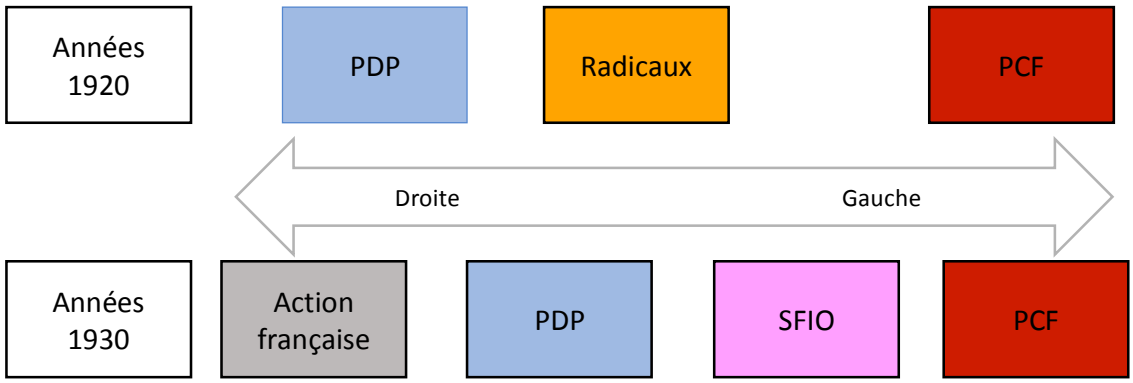
En 1936, par rapport à 1932, le candidat du PDP perd des voix, tout comme celui de la SFIO. Cela surtout au profit de l'Action française (AF). Le scrutin de 1936 fait perdre

un point aux partis de gauche à Mazamet. De son côté, l'Action française opère une percée avec un score de près de 11 %. La droite catholique républicaine reste majoritaire, même si dans chaque bureau de vote qui lui est acquis, le PDP perd près de 10 points. C'est dans les quartiers du centre-ville (les quartiers de commerçants et d'artisans) que l'AF lui cause du tort. Dans les hameaux, l'AF réalise des scores inférieurs à ceux de la ville. Les partis de gauche réalisent 38 % en 1932 et reculent en 1936 avec un total de 33 %. On peut penser que dans les bureaux de vote ruraux, l'attachement à la religion catholique exclut, de fait, un vote de gauche, mais également un vote d'extrême droite. Seul le hameau du Bousquet accorde la majorité de ses suffrages à la SFIO.

Les électeurs les plus conservateurs du PDP reportent donc probablement leurs suffrages sur l'Action française. Cela est flagrant dans les quartiers de la ville où l'Action Française compte entre 11,8 et 14,9 % des suffrages. Les anciens suffrages radicaux se reportent assez fidèlement sur le candidat SFIO. Avec plus de 30 % des voix, les partis de gauches séduisent, au-delà d'une classe moyenne protestante, une partie de la population catholique même si on observe un recul des voix de gauche. D'autant plus qu'une frange de la communauté réformée est plus proche du PDP, voire de l'AF, que de la SFIO lors des élections législatives, à enjeu national. Enfin, le Parti communiste ne parvient pas à s'implanter à Mazamet : il ne dépasse jamais les 5,5 % (aux Lombards).

On observe donc, au cours des années 1920-1930, une radicalisation des positionnements politiques : les radicaux-socialistes disparaissent au profit de la SFIO qui semble plus à gauche et le PC double presque son nombre de voix malgré un score toujours faible. À droite, une droite radicale apparaît avec un score confortable, par le biais de l'Action française, qui s'oppose également à la droite républicaine incarnée par le PDP. On peut avancer l'idée que même si François Reille-Soult gagne ces élections, l'Action Française est le parti qui réussit le plus beau « coup » politique du moment.

Schéma 18. Glissement des forces politiques à Mazamet dans les années 1920-1930



2. Une ville dans les engrenages des années 1930 : les forces politiques à Mazamet de 1936 à 1940

Le Parti démocrate populaire (PDP)

Le PDP voit le jour en 1924 et s'inscrit désormais dans la famille de la démocratie chrétienne. Il séduit la majorité des électeurs catholique mazamétains ou, lors des scrutins législatifs, les électeurs protestants conservateurs. Ses thèmes favoris sont la famille, le travail et la religion, fidèle en cela aux valeurs de l'ordre social mazamétain.

En septembre 1938, une sortie pour les familles est organisée par le PDP, à Cordes, où tous les Mazamétains sont libres de participer. Au même moment, François Reille-Soult est nommé à la commission supérieure des allocations familiales auprès du ministère de l'agriculture. En 1939, il vote les pleins pouvoirs à Daladier, approuve une nouvelle union nationale qui démolit ainsi la politique des deux blocs, qu'il récuse. Dès 1934, il refuse de se positionner et de choisir « entre le fascisme et le communisme[631] ».

Le Parti populaire français (PPF)

Le 12 mai 1938, des tracts sont distribués, de nuit, appelant les commerçants, les artisans, les petits industriels et les classes moyennes, à rejoindre le PPF. Lors du meeting organisé le 24 mai 1938 par ce parti, trois cents personnes viennent à la salle du Kursaal. Nous ne sommes pas en mesure de préciser si c'est par adhésion, intérêt ou simple curiosité. Mais la question demeure intéressante à approfondir.

[631] Arch. dép. du Tarn, IV M2 125 A.

Le 2 juin 1939, Jacques Doriot vient à Mazamet. Il attire 400 personnes (dont 30 femmes) d'après le commissaire de police[632], à la salle Ozanam (qui appartient à la paroisse Notre-Dame). « L'annonce de sa venue n'a provoqué aucune réaction sérieuse. L'orateur a été applaudi modérément », précise le commissaire au préfet.

Le Parti social français (PSF)

Quelques témoins nous ont parlé d'une association des Croix de feu à Mazamet. Mais nous n'avons pas trouvé de traces de celle-ci aux archives départementales. Peut-être que nos témoins se sont pris les pieds dans les filets du temps. Cette ligue voit le jour en 1927 au niveau national. Léon Blum la dissout le 18 juin 1936. Celle-ci renaît alors de ses cendres, autour du colonel de la Roque, sous le sigle de Parti social français.

Une section du PSF existe à Mazamet en 1939[633], qui compte 400 adhérents pour près de 15 500 habitants. Chiffre significatif car à Castres, la section du PSF ne compte que 100 membres et 200 à Albi : deux villes qui comptent alors 40 000 habitants chacune. Qui adhère au PSF ? Nous avons eu accès à d'adhérents[634] qu'il ne nous semble pas opportun de divulguer ici. Nous pouvons toutefois affirmer que la majorité des groupes sociaux y sont représentés. Les membres issus des classes moyennes paraissent les plus nombreux avec les commerçants et les artisans. Il semble que les ouvriers n'aient pas adhéré en nombre à ce parti. En revanche, des membres de familles d'industriels mégissiers ou délaineurs sont adhérents du PSF. Un point questionne ici le « récit du paradoxe » : le PSF compte parmi ses membres d'influents industriels mazamétains. Cinq industriels notables de Mazamet ont participé à des rassemblements du PSF, notamment celui de Rodez, le 27 avril 1937. Leur nombre s'élève à une vingtaine lorsqu'on l'étend aux « petits » industriels. Parmi eux, on compte treize industriels catholiques et sept industriels protestants. Les deux religions sont bien représentées au sein du patronat pro-PSF : la religion ne détermine donc pas toujours le positionnement politique.

L'Ordre français

Lorsque l'Action française n'existe plus en tant que telle au début de 1939 à Mazamet, une section de l'Ordre français s'y substitue. Son président, Étienne Tournier, est le fils

[632] *Ibid.*
[633] Arch. dép. du Tarn, IV M2 132 C.
[634] *Ibid.*

du maire Georges Tournier. Il semble, d'après les rapports de police auprès du préfet, que cette section compte alors près de 80 membres, dont l'activité semble en perte de vitesse par rapport aux années 1934-1936 (le phénomène rejoint ici celui d'ampleur nationale). À l'échelle de la France, l'adversaire à éliminer demeure le communisme, alors que l'ennemi déclaré à Mazamet est Albert Vidal, industriel radical-socialiste protestant libéral (qui en 1938 recueillera des réfugiés espagnols dans un de ses magasins de laine). Il est attendu à la sortie de ses réunions par des membres de l'Action française entre 1934 et 1936. Il est celui qui perturbe le milieu patronal d'une part, et d'autre part, les conservateurs protestant car il prend des positions trop *à gauche*.

Les mouvements d'extrême droite sont donc au nombre de trois à Mazamet et se trouvent en opposition idéologique avec le parti de droite de François Reille-Soult, le PDP. Ces trois mouvements rassemblent au minimum 500 personnes à Mazamet, mais semblent n'avoir pas de véritable succès auprès des ouvriers. Ces derniers restent assez fidèles au à l'élu du PDP. Il faut donc conclure que le PPF, le PSF, et l'OF recrutent parmi les commerçants, les artisans, certains employés et quelques membres de la bourgeoisie industrielle mazamétaine, peu importe ici la religion.

Les partis de gauche

Mazamet compte, en 1939, un « noyau assez important d'anarchistes espagnols[635] » qui se réunissent au café Laurès, sur le quai de l'Arnette. Une cellule communiste (qui compte 15 membres au maximum) fixe ses rendez-vous au café des Promenades : « son activité est presque nulle. N'a aucune influence sur la localité[636] ». Enfin on estime à 200-250 les membres de la SFIO. Il faudrait effectuer ici un travail d'archives supplémentaire afin de recenser ces membres : celui-ci sera bientôt possible lorsque la totalité des archives de la SFIO et du PS auront été versées aux archives départementales du Tarn.

Ce qui est sûr pour le cas de Mazamet dans les années 1930 : c'est que les adhérents aux partis de gauche demeurent moins nombreux que ceux des partis d'extrême droite.

[635] Arch. dép. du Tarn, M2 132 B.
[636] *Ibid.*

Les années 1930 révèlent donc des divisions au sein de la droite mazamétaine. La gauche demeure active mais ne parvient jamais à y obtenir la majorité des suffrages. Ce fractionnement des droites se retrouve au sein des communautés religieuses. On comprend ici que « le patron protestant de gauche » et « l'ouvrier catholique de droite » ressemblent à des simplifications qu'il faut essayer de déconstruire selon une périodisation cohérente, comme nous l'avons fait dans notre chapitre II. Durant l'entre-deux-guerres, et plus particulièrement dans les années 1930, les divisions politiques au sein des communautés religieuses s'exacerbent. Et cette domination des électeurs conservateurs face aux électeurs progressistes contribue à garantir le fonctionnement d'un ordre social mazamétain où le travail, la famille, l'ordre et la religion structurent un « système Mazamet ».

3. L'Action française à Mazamet

Un mouvement qui séduit dès 1924 à Mazamet

René Rémond écrit en 1982 que « l'Action Française est le contraire de la démocratie : sa philosophie politique, fondée sur une conception hiérarchique de la société et respectueuse des supériorités natives, est foncièrement aristocratique[637] ». La cellule d'Action française de Mazamet regroupe, en 1924, d'après les sources préfectorales, « de 150 à 200 jeunes gens. Ils n'ont tenu aucune réunion ni fait aucun acte de propagande ». Il semble alors que les membres de l'Action française de Mazamet soient encore calmes.

En 1926, d'après le rapport du commissaire de police au préfet, deux réunions sont « assez suivies[638] » : l'une à Mazamet, l'autre à Saint-Amans-Soult. Dès le moment où l'Action Française organise des manifestations publiques, la droite mazamétaine se divise. François Reille-Soult a rejoint le Parti démocrate populaire et en 1927 et la guerre est déclarée entre le Parti démocrate populaire et l'Action française. Lors des élections il y a désormais deux listes de droite (voir précédemment). « La discorde règne dans les partis de droite », note le sous-préfet, « les royalistes s'opposent systématiquement au Parti démocrate populaire[639] ». Jean-Marie Mayeur a expliqué que le Parti démocrate populaire regroupe alors des hommes catholiques désireux « d'une

[637] René Rémond, *les Droites en France*, *op. cit.*, p. 193.
[638] Arch. dép. du Tarn, M2 113.
[639] Arch. dép. du Tarn, M2 132 B.

expression politique d'un catholicisme "populaire", profondément enraciné dans un terroir, pour tout dire, d'un catholicisme "social"[640] ». Il n'est pas alors étonnant que François Reille-Soult s'y rallie. Sa famille a toujours mis en avant ses devises : « Catholiques d'abord » et « Au service du peuple ».

Une question se pose alors : qui, à Mazamet, dans le camp conservateur, durant les années 1920-1930 s'oppose à François Reille-Soult et qui adhère à l'Action française ? Nous avons eu accès aux noms d'un nombre élevé d'adhérents ou de sympathisants de l'AF à Mazamet, via les archives départementales. Une chose est sûre : l'Action française mazamétaine compte, certes, une majorité de catholiques dans ses rangs (certains d'entre eux ont d'ailleurs été excommuniés[641]). Mais quelques protestants, et parmi les plus influents, y jouent également un rôle influent.

Les inquiétudes de 1934

Le 24 juin 1934 est organisée à Mazamet une « fête sportive sous la présidence de Léon Daudet[642] ». Belle métaphore que celle-ci pour désigner un rassemblement pro-Action française, condamnée en 1926 par le pape Pie XI. En effet, Mazamet est un centre relativement dynamique en ce qui concerne l'activité de cette ligue.

Dès le mois de mars 1934, les services préfectoraux sont en alerte, car la « fête sportive » annoncée à Mazamet pour le 24 juin ne trompe personne. « Depuis la guerre, pour certains, le camouflage est de bon ton, si les événements favorisaient [les doctrines royalistes] rien de surprenant que la ville de Mazamet ne devienne un petit centre relativement important de militants », écrit le commissaire de police au sous-préfet le 29 mars 1934[643]. Il ajoute : « Quelques gros industriels, que Monsieur le Sous-Préfet connaît bien, auraient (…) pactisé aux idées royalistes. » Il semble donc logique que la journée du 24 juin l'inquiète. De même, ce commissaire note, le 13 juin 1934 : « On commence à parler de la manifestation royaliste du 24 juin. Les éléments locaux de gauche [la considère] comme une provocation du fascisme. » On apprend ainsi que

[640] Jean-Marie Mayeur, *Des partis catholiques à la démocratie chrétienne*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 53.
[641] Arch. diocésaines du Tarn, fonds PP 12-13.
[642] Arch. dép. du Tarn, IV M2 125A, rapport du commissaire de police.
[643] *Ibid.*

l'événement inquiète suffisamment pour que « 511 hommes soient mobilisés pour assurer le calme dans la ville, soit 13 pelotons de gardes mobiles et de gendarmes ».

Dans ce contexte, la municipalité en place joue un rôle ambigu. Elle fait alors afficher le texte suivant sur les murs de la ville, quelques jours avant la manifestation. Il est signé du maire Georges Tournier. Mais celui-ci, alors malade, est remplacé à la tête de la ville par Charles Cazenave.

On ne peut refuser aux dirigeants de l'Action française :
– le talent,
– un courageux patriotisme,
– une honnête indépendance,
– trop souvent la vérification par les faits de leurs pressentiments ou prédictions.
(En France les opinions sont libres.)
Vous ne permettrez pas que Mazamet soit mis au rang des villes ROUGES.

Ambiguïté plus que frappante mais, de fait, le fils du maire, Étienne Tournier, protestant orthodoxe, fait partie du groupe Action française de la ville comme nous l'avons déjà mentionné[644].

La municipalité a accordé que la réunion ait lieu au terrain de football de La Chevalière, et elle aura le titre de « réunion privée ». On y attend plusieurs milliers de personnes et c'est un conseiller municipal, M. Charles Daure (1877-1961), industriel catholique, qui accueille les 500 convives du repas chez lui, dans sa propriété du Séba, sur la commune des Martys[645]. De fait, la trame du paradoxe s'effiloche encore : la municipalité de Mazamet compte en son sein, de 1924 à 1934, des élus pro-Action française. Cependant, officiellement élue comme liste de droite sans étiquette, ce serait une maladresse que de proclamer à la population ces idées-là. D'autant plus que les partis de gauche ne cessent de condamner cette journée du 24 juin : « [nous condamnons] la partialité révoltante de la lettre du maire, nous lui laissons ses amis et conservons les nôtres. Daudet est l'assassin de Jaurès », peut-on alors lire sur des affiches de la SFIO en juin 1934 dans Mazamet.

[644] Élément confirmé par la fille d'Étienne Tournier, Marielle Tournier, le 27 décembre 2014.
[645] Arch. dép. du Tarn, IV M M2 125 A.

Le déroulement de la journée du 25 juin 1934

D'après *l'Express du Midi*[646] du 25 juin 1934, qui titre « La Saint-Jean à Mazamet. 10 000 royalistes réclament la monarchie », la journée se déroule ainsi : les discours de MM. Desperamons (délégué général de Mgr le duc de Guise), Paul Robain et Léon Daudet ouvrent la journée. Le banquet se déroule ensuite, à la fin duquel sont portés des toasts « à [leurs] hôtes et aux organisateurs de ce banquet » ainsi qu'à Maurras. Pour cet organe de presse, 10 000 personnes assistent à cette journée, et on compte 57 cars venus du Tarn, de la Haute-Garonne et de l'Aude, ainsi que 500 voitures. Ce jour-là, la pluie est au rendez-vous, donc le meeting a lieu non pas au stade de La Chevalière, prêté par la mairie, mais à l'usine La Tarnaise de M. Martinel. Cela après un dépôt de gerbe par M. de Pins au monument aux morts. Le banquet se déroule en présence « des parents du maire, de Mlles de Pins et de M. Ch. Daure, entre autres ». D'après la préfecture, « on compte 3 000 personnes dont 50 % de curieux ; 15 autocars et 313 automobiles[647] ». Il semble donc que la population catholique de Mazamet soit plutôt acquise aux idées de F. Reille-Soult qu'à celle de l'Action français. Cependant, de nombreux curieux se sont rendus à La Tarnaise « pour voir », car, comme nous le précise un témoin : « Il n'y avait pas beaucoup de distractions à Mazamet, alors dès qu'il y en avait une on y allait, même si on ne savait pas à moitié de quoi il s'agissait[648]. »

Les années 1930 révèlent donc des divisions au sein de la droite mazamétaine. La gauche demeure active mais ne parvient jamais à y obtenir la majorité des suffrages. Ce fractionnement des droites se retrouvent au sein des communautés religieuses. Les frontières politico-religieuses s'estompent chez les décideurs de la ville, si tant est qu'il y en ait eu de flagrantes au début du XX^e^ siècle. On comprend ici que « le patron protestant de gauche » et « l'ouvrier catholique de droite » relève de l'essentialisation, qui s'appuie sur une situation qui est celle de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle, lorsque la République était à reconstruire. Dans l'entre-deux-guerres, et plus particulièrement dans les années 1930, les divisions politiques, au sein même des communautés religieuses, existent. Mais la domination des milieux conservateurs face aux électeurs progressistes contribue à garantir le fonctionnement d'un ordre social

[646] Arch. dép. du Tarn, IV M2 125 A.
[647] *Ibid.*
[648] Témoignage de M. Villaret, recueilli en 1998.

mazamétain. Un ordre social qui existent également par le rapport au monde qu'entretient cette ville.

B. Nommer les rues : la mémoire des lieux comme signe de l'intégration économique de Mazamet dans le monde

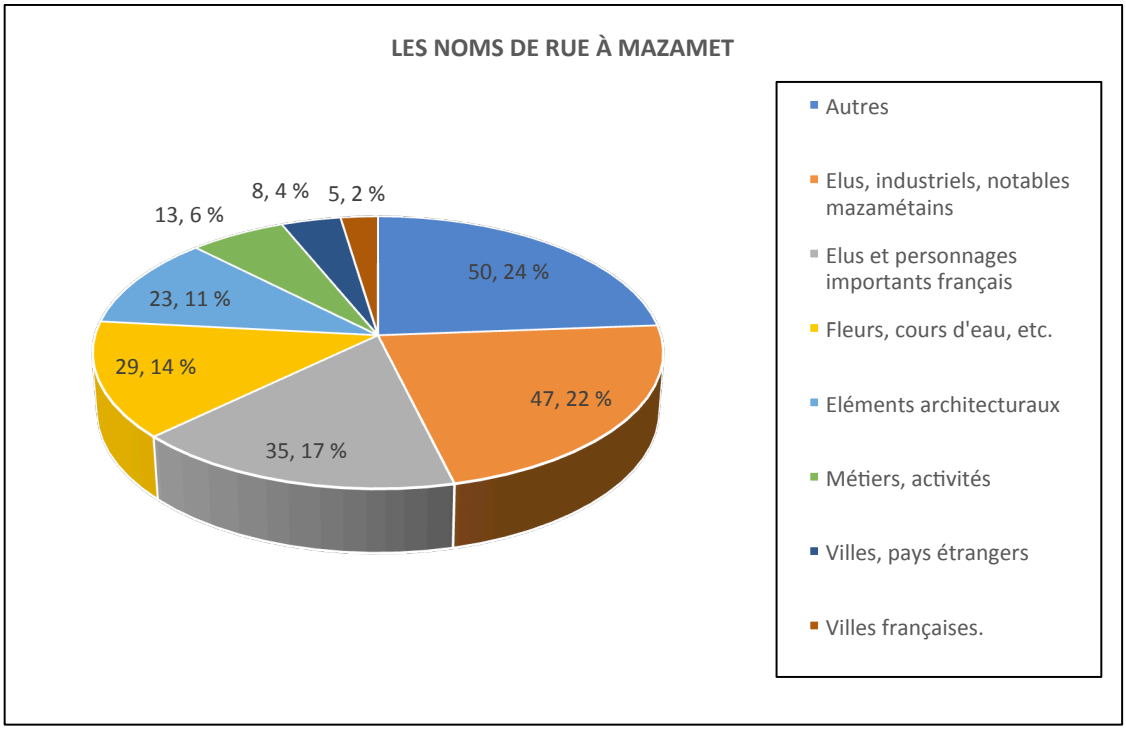
La toponymie permet de *tracer*, en partie, la façon dont les habitants ou leurs dirigeants perçoive le passé de leur ville. Ces traces, lorsqu'elles ont un rapport au passé sont signifiantes, tout comme peuvent l'être des quartiers auxquels on attribue des noms de rues d'une neutralité toute aussi signifiante. L'historien a pour tâche de déceler, à travers la toponymie, le sens de cette autre forme de publicisation du passé. Ainsi, à Mazamet, lorsqu'on regarde de près les noms attribués aux rues, en ce début de XXI^e^ siècle, la toponymie permet de penser le rapport au monde de la ville, son rapport à l'industrie mais également le rapport à ses « grands hommes ».

1. Une ville dans le monde ?

En effet, dix rues portent des noms de villes ou de pays étrangers : les rues d'Adélaïde, de Biella, d'Australie, de Buenos Aires, de Melbourne, de La Plata, de Rybnik et de Sydney, de Brisbane, de Tasmanie. Si on écarte la rue de Rybnik, ville jumelée avec Mazamet à la fin du XX^e^ siècle, nous sommes en présence de neuf noms de rue en lien avec le commerce international des peaux de moutons. Des comptoirs mazamétains existaient dès la fin du XIX^e^ siècle en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud et en Argentine. De plus, de nombreux échanges commerciaux existaient avec la ville de Biella en Italie, ou encore la ville de Bradford au Royaume-Uni. Neuf noms de rues, c'est peu, sur plus de 210, mais, symboliquement, ils marquent le territoire urbain d'un passé économique plutôt fructueux. Il est intéressant alors de voir où se situent ces rues dans l'espace public.

Elles se situent dans le quartier de la gare, qui s'est développé à partir de l'arrivée du chemin de fer à Mazamet, en 1864. On donne alors aux rues d'entrepôts nouveaux les noms des partenaires commerciaux. Elles ne se situent pas dans les quartiers les plus fréquentés, et ne sont pas à la vue des touristes qui flânent en centre-ville. Elles sont associées aux quartiers où arrivent et partent les balles de laines. Le lien au monde ne concerne donc que l'industrie et ses capitaines (voir annexe IV).

Graphique 19. Les noms de rue à Mazamet en 1918



2. Une ville dans l'histoire ?

Mazamet semble en phase avec l'histoire politique du pays lorsque la situation est grave. On retrouve cela dans les études des éditoriaux de la presse locale, qu'elle soit radicale ou conservatrice[649]. Qu'il s'agisse de la mise en place du principe de laïcité dans le pays, des deux guerres mondiales, ou de la guerre d'Espagne la ville ne raccroche au national que si elle est impactée : l'arrivée d'exilés espagnols en 1938 la contraint à « entrer dans le monde de son temps ». Et l'on peut lire alors dans *la Voix libérale*, entre 1930 et 1940, les injonctions suivantes en titres d'articles : « Du travail aux Français », « Licencier les ouvriers espagnols », « Tenter de s'entendre avec l'Italie » ou encore le souhait d'« Une France assainie et purifiée ». Dans *le Réveil social du Tarn*, on évoque davantage la vie politique locale qu'internationale. Il faut être en guerre si on veut être relié au monde.

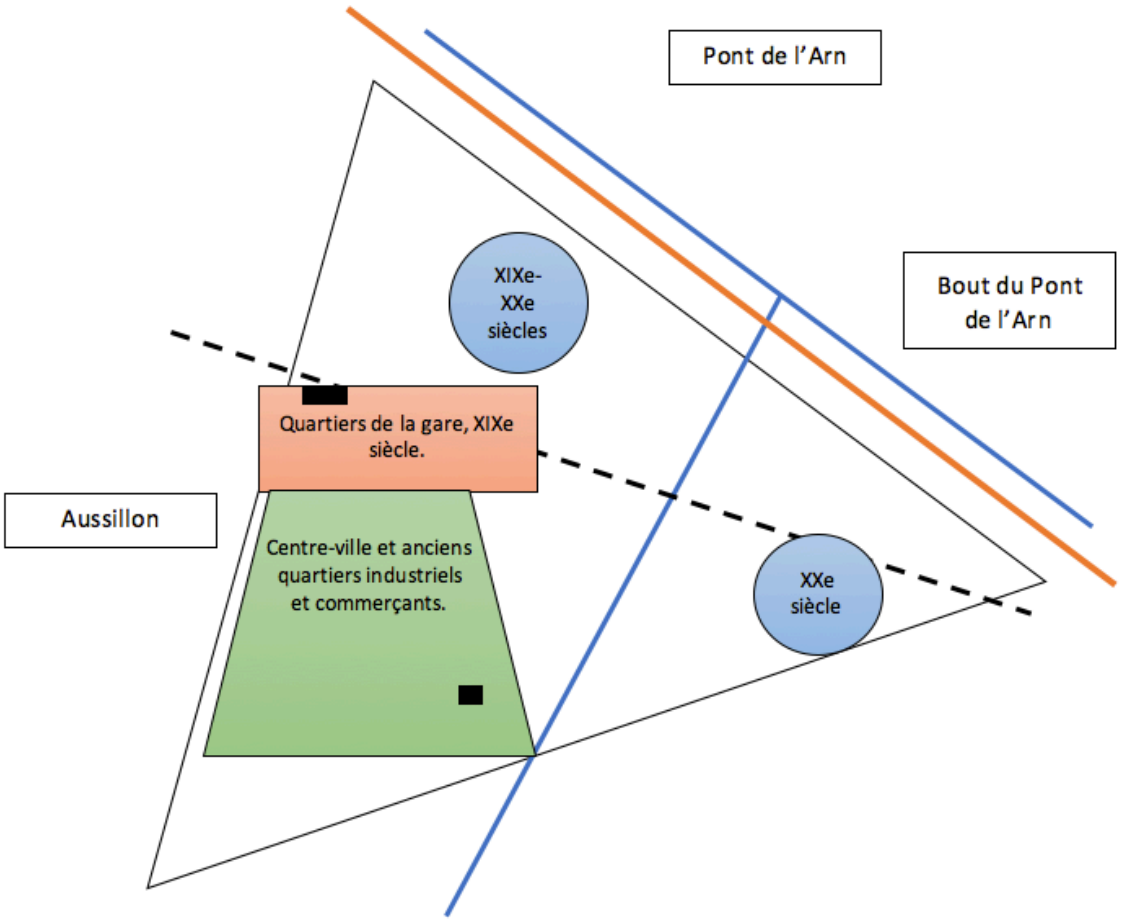
L'écran d'une prospérité économique réelle, ou ressentie comme telle par la communauté d'habitants, inscrit Mazamet dans une situation d'insularité économique, et de fait politique, si son développement peut perdurer.

[649] Stéphanie Maffre, *Catholiques…*, *op. cit.*, p. 102-116.

Les noms de rue attribués à de « grands hommes », sont au nombre de 47 pour les « grands hommes locaux ». Ces derniers sont essentiellement des industriels et/ou des élus : Barbey, Alba-La Source, Assémat-Rives, Dunoyer de Segonzac, Tournier (Alphonse, George et Gaston), Vidal, Sabatié, Meyer, Cazenave, Reille, Rouvières, Galibert, Ferré, etc. Les figures nationales (politiques, scientifiques, militaires) sont au nombre de 35 : Ader, Ferry, Duguay-Trouin, de Gaulle, Jaurès, Jalabert, Zola, Pasteur, etc. Et selon l'échelle de célébrité, les rues ne se situent pas au même endroit. Le vieux centre-ville pour les locaux, le quartier au-delà de la gare pour les nationaux du XIX^e^-début XX^e^ et l'extension vers l'est du XX^e^ siècle pour les nationaux de la seconde partie du XX^e^ siècle. Une répartition qui correspond en partie avec l'extension de la ville. Elle donne donc la place et la visibilité aux hommes « qui ont fait Mazamet » au XVIII^e^-XIX^e^ siècle (voir schéma 19).
Pour ce qui est des femmes, nous ne trouvons que Jeanne d'Arc, la sœur Maria, Louise de Marillac, sainte Claire et sancta Maria comme figures à mériter un nom : cinq femmes dévouées à la religion catholique, dont une seule pour l'échelle locale (sœur Maria). Le passé de la ville se lit ici en creux : peu de place pour les femmes, ces invisibles de l'histoire, hormis les « saintes ».

De fait, Mazamet semble demeurer une ville industrielle, voire une ville de spéculation sur la matière première qu'est la laine, reconnue à l'échelle mondiale de la fin du XIX^e^ siècle jusqu'aux années 1970. Mais cette relation au monde n'a jamais été exploitée afin de proposer une ouverture au monde dans une perspective sociale et culturelle. Une majorité de la population de Mazamet sait que le monde existe mais n'y a pas accès, si ce n'est par le nom des pays d'arrivages imprimés sur les balles de laine.
Cela pourrait être appliqué à nombre de villes moyennes d'avant-guerre en France. Cependant, peu de villes à cette époque revendiquent cette intégration économique au monde. À Mazamet, la marche politique du monde n'interfère pas avec la marche du monde économique et financier.
Les échelles se mêlent alors, lorsqu'il fait mettre le passé en mots, lorsqu'il faut convoquer ses représentations et les mémoires.

Schéma 19. Toponymie des rues mazamétaines



Légende

Mazamet	Voie ferrée
Noms d'élus, industriels locaux	Route nationale N112
Noms de pays ou villes étrangers	Cours d'eau
Noms de personnalités politiques françaises ou étrangères.	Gare Mairie

III. DES REPRÉSENTATIONS DU PASSÉ QUI SE BROUILLENT AVEC LES JEUX D'ÉCHELLES

Les jeux d'échelles spatiales et temporelles jouent un rôle dans le rapport au monde des Mazamétains, du moins dans leurs représentations du rapport au monde.

Ce sont surtout les anciens chefs d'entreprise, les anciens cadres de l'industrie lainière et leurs descendants, qui expliquent à quel point Mazamet était un centre mondial du délainage. La commémoration du centenaire de ce même délainage, que nous avons

évoquée dans le chapitre VI, insiste également sur cette intégration économique et sa mise en scène.

En termes de représentations, nous avons également montré, dans le chapitre précédent, comment les membres des communautés catholique et protestante percevaient le passé de leur communauté, mais également, comment ils percevaient les « autres » dans ce passé. Nous avons montré, au terme des éclairages apportés précédemment, quelle fut la difficulté à donner une place à la population, minoritaire, qui ne rentrait pas dans le cadre établi dans les années 1920-1930. De la même façon, on ne lui donne pas de place dans les mises en récits de ce passé.

Se pose alors la question des ambivalences de ces représentations communautaires et de leur brouillage selon les échelles choisies. Comme l'écrit Pierre Laborie, « une et multiple, irremplaçable et suspecte, [la mémoire est un] miroir éloquent des tensions d'une société et des modes de fonctionnement de son imaginaire collectif[650] ». Car, effectivement, les mises en mémoires du passé des catholiques et des protestants de Mazamet révèlent des tensions sociales, mais également, des tensions internes quant à la possibilité d'une construction identitaire des communautés elles-mêmes.

A. DES PROTESTANTS DANS LE POLITIQUE, CAR DANS L'HISTOIRE : MINORITAIRES MAIS DOMINANTS

Nous appuyons ici sur ce que nous avons avancé dans la partie première partie de notre chapitre III, intitulée « Des identités religieuses marquées : des structures mentales qui révèlent des "prisons de longues durées" ». Il s'agit de montrer comment il peut être difficile de se représenter au prisme d'un passé qui ne relève pas tout à fait de ce que l'histoire officielle d'une communauté, dans son ensemble, dit d'elle.

1. Un groupe minoritaire à l'échelle nationale mais qui s'inscrit dans l'histoire nationale

Encore une fois, il n'est pas question ici de « faire » l'histoire du protestantisme français : des historiens tels que Jean Baubérot, Patrick Cabanel, Jacques Poujol, André Encrevé, Sébastien Fath, Myriam Yardeni ou encore Jean-Paul Willaime s'y sont

[650] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, Paris, Seuil, « Points histoire », 2003, p. 51.

attelés. Il s'agit plutôt de rappeler les grands traits de cette histoire, notamment ceux qui fondent le récit d'une communauté réformée en France.

L'angoisse du salut est essentielle à prendre en compte pour comprendre le monde chrétien du XVI^e siècle en Europe. On compte environ 10 % de Français qui sont convertis au protestantisme en 1560, soit une minorité de la population. Cette religion séduit essentiellement dans la noblesse et chez les artisans-marchands des villes. Il s'agit donc pour ces individus de marquer une rupture avec le catholicisme, rupture dont Martin Luther est à l'origine. Face aux dérives du clergé, et notamment celles du pape en termes de dépenses ostentatoires, et en termes d'hypocrisie quant à la doctrine religieuse, Luther publie ses 97 thèses en 1517. Ainsi, les fondements de la religion réformée reposent sur le triptyque « *Solus Christus, Sola Scriptura, Sola Gratia* ». L'intercession des saints est à bannir, seule la Bible guide les fidèles, et enfin, la foi est un don de Dieu. Les autres principes qui découlent de ce triptyque sont le sacerdoce universel, les sacrements réduits au nombre de deux (le baptême et l'eucharistie) comme rappels de la promesse de grâce reçue par la foi.

En France, le premier synode de cette communauté a lieu en 1559. Et, à partir de 1562, jusqu'en 1598, huit guerres de Religion opposent la monarchie catholique aux dissidents chrétiens dans le royaume de France. Le massacre de la Saint-Barthélemy marque l'apogée de la violence perpétrée à l'encontre des réformés la nuit du 23 au 24 août 1572 : 4 000 protestants parisiens sont massacrés ainsi que près de 10 000 protestants de province. Une pause s'observe sous le règne du « roi protestant », Henry IV, qui ratifie l'édit de Nantes en 1598, appelé aussi l'édit de tolérance. Son fils Louis XIII supprime peu à peu les privilèges accordés aux protestants du royaume. Son petit-fils, Louis XIV, révoque l'édit de Nantes et plonge le royaume dans une nouvelle chasse aux protestants : les dragonnades conduisent 200 000 personnes à quitter le royaume alors que près de 400 000 se convertissent à un catholicisme de façade. Nombre d'entre eux sont condamnés aux galères : au total, Gaston Tournier a recensé près de 2 000 galériens protestants de 1683 à 1720[651]. Il semble qu'on puisse en

[651] Gaston Tournier, *les Galères de France et les Galériens protestants des XVII^e et XVIII^e siècles*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1984, 2 vol.

ajouter 300 qu'il ne mentionne pas ou dont la fiche est incomplète[652], ce qui porte leur nombre à près de 2 200 à 2 300. Pour les protestants qui ne cèdent pas à la conversion, ce sont les assemblées du Désert qui permettent de célébrer le culte, cachés. Il faut attendre 1789 et la Révolution française pour que la liberté de conscience soit accordée à tous les citoyens du royaume.

Dans l'histoire de la nation française, nombre de protestants ont joué un rôle majeur quant à l'installation de la III[e] République, ainsi que pour l'avancée du principe de laïcité tels que Quinet, Buisson ou Guizot. Les travaux de Patrick Cabanel l'expliquent fort bien : « On voit mieux se dessiner la place réelle du protestantisme dans la jeune République : il s'agit bien moins d'une conquête physique des places que d'une influence idéologique, culturelle, et, osons le mot, spirituelle. […] Les protestants français ont été des traducteurs, des importateurs, des passeurs d'idées et d'influences, à un moment crucial de la modernisation de leur pays, celui de l'enracinement de la République et de l'école pour tous, au lendemain des tragiques leçons du 2 décembre et de Sedan. […] Ils peuvent faire passer dans leur pays les novations éprouvées et admirées ailleurs, mais sans le handicap insurmontable, alors, que pouvait représenter pour un catholique français le sentiment de radicale étrangeté[653]. »

De fait, les notions de rupture, persécution, résistance relève d'une réalité vécue à l'échelle nationale par les communautés réformées. Cette histoire des protestants de France, nourrie de sa réalité, de ses réalités, porte avec elle son lot d'ambivalences quant à sa mise en récits. Avec des nuances à effectuer, notamment en termes d'échelle. Voici peut-être la tension qui existe au sein des réformés mazamétains depuis plus d'un siècle. Car, « une autre banalité, plus négligée celle-là, renvoie à l'extraordinaire diversité des situations liées aux disparités régionales, à la multitude de micro-événements survenus à l'échelle des lieux de vie, aux effets considérables de leur charge émotive sur les populations concernées, au rapport au temps, jamais le même pour tous[654] ». Par ces lignes, Pierre Laborie nous renvoie à la complexité des représentations du passé par les individus selon un croisement d'échelles et de temps :

---

[652] Pierre Rolland, « Les galériens protestants (et condamnés pour aide aux protestants) 1680-1775 », *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français* (1903-2015), vol. 158, janvier-février-mars 2012, p. 45-92.
[653] Patrick Cabanel, *les Protestants…*, *op. cit.*, p. 59-60.
[654] Pierre Laborie*, le Chagrin…*, *op. cit.*, p. 55.

de la micro-histoire à la « grande histoire », de l'histoire d'une communauté dans sa globalité à celles de membres de cette communauté dont les trajectoires divergent. Ainsi, chacun s'empare de ce passé à travers le prisme et de son histoire propre, et de la mémoire que le groupe tend à faire émerger. Comment parvenir à intégrer la mémoire du groupe, même si son histoire propre s'en écarte parfois ?

En effet, lorsqu'on travaille sur Mazamet, on prend conscience que la réalité du passé des réformés mazamétains ne fut peut-être pas tout à fait aussi terrible que celle de « la » communauté à l'échelle nationale. Ce qui n'enlève rien à la souffrance vécue par cette communauté nationale.

2. Une communauté majoritaire du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle dans le Mazamétain, inscrite dans l'action politique et économique

La réalité d'une situation d'oppression, du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle à relativiser à l'échelle locale

Ainsi, comme nous l'avons déjà écrit, dès la seconde moitié du XVI^e^ siècle, une majorité d'habitants s'est convertie aux idées calvinistes dans le mazamétain. Les routes du commerce et du textile qui vont de la vallée rhodanienne jusqu'à Toulouse passent par Mazamet. Ainsi, les idées de la Réforme s'y diffusent assez rapidement. Dans cette ville le culte catholique est proscrit, dès les années 1560. Ce qui tend à confirmer l'idée que la majorité des habitants de la ville s'est convertie au calvinisme assez rapidement. Le site de Mazamet et de ses environs proches permet, par la morphologie, d'accueillir des assemblées du Désert dès 1689. C'est au cours d'une de ces assemblées, l'assemblée de la Tourette qui se tient en 1745 (sur les hauteurs de l'actuelle commune du Pont-de-l'Arn), à laquelle près de 4 000 réformés auraient participé, que sept Mazamétains sont arrêtés et condamnés aux galères[655]. Sur ces sept condamnés, Pierre Loubié et Louis Bel ont pu être libérés, sous versement de caution en 1750 et en 1753. Proches de Pierre Olombel, ils sont revenus vivre à Mazamet. Pour ce qui est des cinq autres, moins fortunés, ils moururent au bagne ou à l'hôpital de Toulon (ou celui des Chiourmes) : c'est le cas de Jean-Jacques d'Oles (mort en 1746), de Pierre Bernadou (1753), David Bernadou (1745), Pierre Sabatié (1759) et Jean Molinié (1759).

[655] Gaston Tournier, *les Galères…*, *op. cit.*, p. 220-223.

Au regard du nombre de fidèles qui se regroupaient lors de ces assemblées (de 2 000 à 4 500) il semble que peu de Mazamétains aient subi la peine des galères. Peut-être que dans cette région enclavée, où la population réformée est majoritaire, elle n'a pas eu à se sentir trop en danger suite à la révocation de l'édit de Nantes. Des réunions possibles en si grand nombre confirment la domination démographique réformée et, contrairement à des scènes de violence observées ailleurs, les dragonnades ne sont pas mentionnées pour Mazamet. Ces dernières ont pris fin en 1698[656], et les dragons étaient environ une dizaine, ce qui, pour un bassin huguenot aussi dense, ne permet pas de « reprendre » le territoire.

Malgré le fait que la ville fût rasée en 1628, la région du Mazamétain paraît avoir bien résisté aux tentatives de reconquêtes royales par les troupes du prince de Condé. À la suite de la révocation de l'édit de Nantes, 85 Tarnais émigrent vers Genève. Le nombre d'émigrés durant cette période est très élevé pour des départements comme le Gard (728 émigrés, soit 20 % des réformés) la Drôme (619[657] soit 17,5 %) ou encore l'Isère (331[658]). Le Tarn, et Mazamet en particulier, ne connaît qu'une faible proportion de départs jusqu'en 1720 : 85 émigrés pour l'ensemble du département (270 000 habitants environ) La ville de Mazamet compte alors moins de 4 000 habitants mais près de 2 000 protestants. Pour étayer nos propos, si l'on reprend les travaux de Pierre-Édouard Bonneville, on note qu'en 1730, le bassin de Mazamet compte 3 500 protestants, essentiellement urbains et 3 000 catholiques, essentiellement ruraux.

Une domination économique, culturelle et politique qui se consolide aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles

À Mazamet, le nombre de réformés demeure majoritaire au sein de la population jusqu'en 1789. Cependant, la hausse régulière du nombre de réformés entre 1665 et 1802 montre que cette communauté, malgré le nombre important de nouveaux convertis au début du XVIII^e^ siècle, ne s'éteint pas et reste dynamique. Même si sa proportion diminue au sein de la population (voir chapitre V, graphiques 10 et 11) à la fin du XIX^e^ siècle, la cité compte encore près de 22 % de protestants en son sein, soit 3 000 à 4 000 fidèles pour une population de 13 712 habitants. Une proportion dix fois

[656] Pierre-Édouard Bonneville, *op. cit.*, p. 9-11.
[657] Patrick Cabanel, *Histoire…*, *op. cit.*, p. 753.
[658] *Ibid.*

supérieure à la part des protestants au sein de la population française d'alors, 2,2 %, soit 900 000 protestants.

De fait, à Mazamet, la communauté réformée demeure majoritaire, en nombre, durant la période de répression qui se déroule dans le pays aux XVII-XVIII^e siècles. De plus, elle augmente régulièrement. Si sa proportion diminue, c'est parce que l'exode rural est amorcé avec le développement de l'industrie dans la vallée au XIX^e siècle. Donc cette population réformée peut demeurer en position de domination économique et sociale durant le XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle car l'impact des guerres de Religion du XVI^e siècle et la répression du XVIII^e siècle l'ont impactée mais dans une mesure très atténuée, comparée à d'autres places protestantes. Le nombre des marchands-fabricants des temps modernes et leur rôle économique a certainement contribué à ce que la cité soit épargnée en partie.

Cette domination économique (138 négociants protestants en 1790) entraîne une domination politique sur les affaires de la ville : ainsi le premier conseil municipal ne compte que 4 officiers municipaux protestants sur 9, mais en revanche, il compte 13 protestants élus sur 18 membres de la notabilité. On trouve ici les fondateurs de dynasties politico-économico-religieuse : les noms de Tournier, Cabibel, Rives, Olombel sont déjà présents.

3. Une représentation de soi en tension

Pour clore, de façon provisoire, ce point sur la mise en tension du passé des protestants mazamétains, nous demeurerons prudente quant aux raccourcis mémoriels qui peuvent emmêler davantage encore les fils de l'histoire. Ainsi, lorsqu'on entend de la bouche de témoins, ou lorsqu'on lit les mots suivants : « Comme les juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, les protestants ont connu la persécution et le Désert [659] », on doit rester attentif à la construction, ou reconstruction par l'historien de réalités disparues.

D'un point de vue épistémologique et historiographique, nous nous contenterons de signaler que cette comparaison nous semble problématique : la comparaison se pense en histoire et les analogies hasardeuses peuvent prêter à confusion. Cependant, ce qui est signifiant ici, c'est que certains témoins ou chercheurs posent cette comparaison pour expliquer les souffrances de la communauté réformée mazamétaine : de qui parlent-ils ?

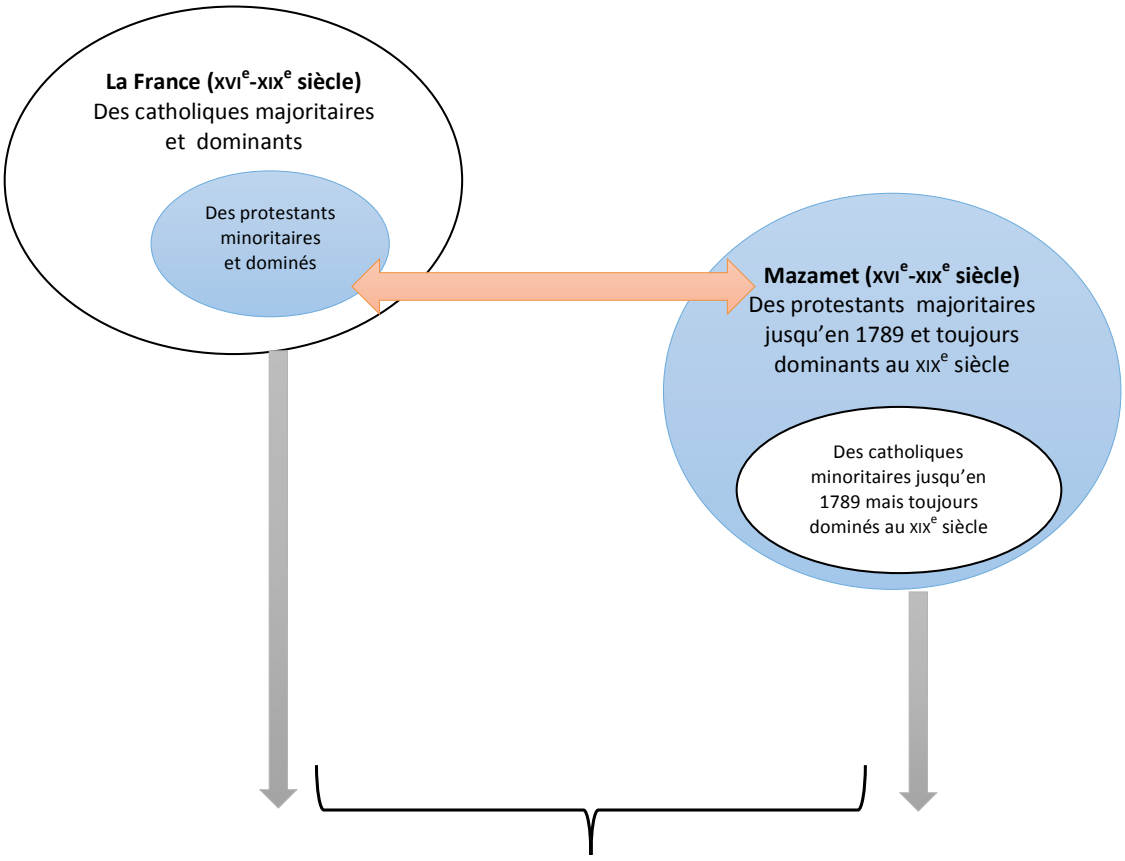
[659] Pierre-Édouard Bonneville, *op. cit.*, p. 131.

Des protestants français ou des protestants mazamétains ? Cette affirmation, pour aussi ambiguë qu'elle soit, montre la tension dans laquelle se trouvent les mémoires et les représentations des protestants mazamétains.

Comment, inconsciemment, *se sentir légitime* dans le récit national des persécutions, des risques pris au Désert et de la résistance face aux persécutions des troupes royales, lorsqu'à l'échelle locale, tout cela fut atténué ? Atténué grâce à une situation où une majorité de la population est protestante et détient les leviers de la prospérité économique de la ville. Puisqu'en effet, à Mazamet, « en 1761, les autorités [royales] "abandonnent'' face aux protestants[660] ».

[660] Pierre-Édouard Bonneville, *op. cit*., conclusion.

Schéma 20. La mise en tension d'une représentation du passé pour les protestants mazamétains



Aux XXe-XXIe siècles, des témoignages et des représentations en tension entre deux échelles dont les réalités furent différentes dans les rapports de dominations notamment. Les protestants mazamétains s'inscrivent dans une tradition fidèle aux fondamentaux du récit protestant français, mais, pour eux, l'histoire s'est « inversée » à l'échelle locale, puisqu'ils sont en situation de domination économique, politique et religieuse du XVIe au XVIIIe siècle, et en situation de domination politique et économique aux XIXe-XXe siècles. D'où un souci de rester intégrés et légitimes dans la communauté réformée nationale.

B. DES CATHOLIQUES DÉPOLITISÉS, UNE DIFFICULTÉ À AGIR : MAJORITAIRES MAIS DOMINÉS

1. Une communauté majoritaire à l'échelle nationale

Il est difficile de proposer une inscription des catholiques dans une histoire, puisque eux-mêmes ne s'y retrouvent pas. Dans leurs représentations évoquées dans notre chapitre VIII, le mot « tradition » revient régulièrement. Or, l'Église catholique de France a une histoire.

Religion d'État jusqu'en 1789, elle fut toujours associée au pouvoir politique royal et lui a permis de se structurer : nombre de monarques ont eu besoin d'elle afin d'asseoir leur pouvoir. Elle a fourni au gouvernement monarchique de nombreux ministres et conseillers, au-delà du rôle essentiel, quoique mal connu, du confesseur du roi[661]. Ainsi le catholicisme français se distingue parfois de Rome par cette singularité gallicane. L'Église joua en France un rôle politique par son activité diplomatique certes, mais également économique par la puissance que représentaient ses possessions. Elle participe de l'assistance, des soins avec les hôtels-Dieu, mais également de l'éducation de la population.

Comment expliquer alors la distance entre la hiérarchie et sa capacité à se réformer et les fidèles, qui dans les représentations classiques, « suivent » le curé ? Ces mots reviennent dans la bouche de certains de nos témoins protestants : le paroissien catholique serait dénué de tout libre arbitre. De fait les témoins interrogés, catholiques, décrivent cette obéissance pesante qui permet le contrôle permanent de la communauté. Parvenus à l'âge de la retraite, nombre d'entre eux-elles, émettent un regard critique sur ce passé. Mais peu connaissent réellement l'histoire de leur Église (contrairement aux protestants) à part l'événement Vatican II. Ce concile a marqué une telle mutation au sein de l'Église de France que les Mazamétains nés entre 1913 et 1945 l'évoquent de manière récurrente.

2. Une communauté minoritaire dès l'apparition de la Réforme à Mazamet, qui peine à exister

Occuper l'espace public pour exister

Dès le XVI^e^ siècle, nous l'avons vu, les catholiques sont minoritaires à Mazamet (314 en 1665, soit 22 % de la population). Ils ne deviennent majoritaires qu'à la fin du XVIII^e^ siècle, lorsque l'afflux de main-d'œuvre rurale, pour travailler dans les ateliers ou dans les usines, devient massif avec l'explosion de l'activité industrielle. Ces ruraux, catholiques en majorité, inversent les proportions, mais n'influent en aucun cas sur les rapports de domination. Si ce n'est par une visibilité plus forte de leur pratique

[661], Olivier Poncet, « Église catholique et société en France (XVI^e^-XVIII^e^ siècle) », *in* Alain Tallon, Catherine Vincent (dir.), *Histoire du christianisme en France*, Paris, Armand Colin, « U histoire », 2014, introd.

religieuse lors des processions, fêtes votives ou fêtes religieuses. Les catholiques mazamétains des XIX^e^-XX^e^ siècles existent par l'occupation de l'espace public, unique moyen pour eux d'exister dans cette ville où nombre de pouvoirs leur échappent. C'est donc sur le terrain du religieux que la domination du nombre s'exprime. Majoritaires en nombre, ils s'affichent pour être vus. Ce catholicisme se positionne assez clairement dans une mouvance très conservatrice, à la fois dans ses choix politiques et dans sa pratique religieuse. Nous sommes en présence d'une « catholicité de combat ».

Comme tout groupe minoritaire au départ, et Mazamet est une ville qui s'est massivement convertie au protestantisme dès le XVI^e^ siècle, il faut être dans une posture dure pour « continuer à exister ». Ce que les protestants de l'Ardèche ou du Gard ont fait par exemple face à un pouvoir politique et catholique opprimant au XVIII^e^ siècle. Les minorités se construisent « contre » pour survivre. Et lorsque la minorité devient majoritaire, si elle ne devient pas dominante malgré cela, elle persiste dans sa radicalité. Un témoin nous dit par exemple que « les catholiques [à Mazamet] sont trop nombreux, trop divers, ils n'existent pas, en fait[662] » : ainsi, la masse ne pèse pas dans l'histoire de la ville. Le nombre ne fait pas la force. Deux auteurs peuvent nous éclairer ici et nous permettent d'étayer notre analyse. Il s'agit de Claude Cugnasse et de Pierre-Édouard Bonneville, déjà cités.

Une religiosité de combat

Dès 1956, Claude Cugnasse, dans un essai de fin d'études au séminaire de Toulouse[663], pose plusieurs questions intéressantes, parmi lesquelles celle du « fanatisme religieux local ». Il se demande également « quel était l'état de l'Église catholique après les guerres religieuses », et « quelle était la place de la religion dans la vie des Mazamétains ». Il veut comprendre « si leur foi opposait ces hommes en deux camps hostiles » car il reste convaincu qu'en 1956, même si les « effets du passé disparaissent, ils expliquent encore beaucoup du présent[664] ». À savoir, comment une communauté catholique plutôt « dure » et très conservatrice et une communauté protestante tout autant attachée à sa foi, et très conservatrice dans sa majorité, ont pu vivre « à côté » à défaut de vivre ensemble ? Il évoque alors les violences commises par les deux camps, et ose avancer l'hypothèse que « les deux parties sont amenées, de fait, à composer », ne

[662] Entretien réalisé en janvier 2019.
[663] Claude Cugnasse, *op. cit*.
[664] *Ibid.*, p. 4.

serait-ce que parce que la minorité catholique ne pouvait vivre sans les marchands-fabricants protestants, qui « proposaient le travail ». Claude Cugnasse avance l'hypothèse que si l'Église catholique mazamétaine est si conservatrice, voire réactionnaire, c'est parce qu'elle a dû se re-construire *contre* un ordre social protestant établi au cours du XVII^e^ siècle. Elle demeurait inférieure en nombre de fidèles jusqu'en 1789 et ne possédait ni le capital économique, ni le capital culturel pour affronter la partie adverse.

Plus récemment, Pierre-Édouard Bonneville, a fourni un travail de master qui abonde dans ce sens : il se demande d'abord si « la caractérisation d'un groupe par sa religion est pertinente ». Il avance ensuite l'idée, dans sa conclusion, que dès 1761, les autorités catholiques et politiques « abandonnent le combat » face aux protestants mazamétains, qui, de fait, ne se convertissent que « facticement » car ce sont eux qui constituent la majorité des marchands-fabricants de la ville. Et il rejoint les hypothèses que posait Claude Cugnasse plus d'un demi-siècle avant lui : « Les catholiques et les protestants vivent ensembles [mais] ne se mélangent pas[665] . » L'intérêt majeur de cette cohabitation, depuis les XVI^e^-XVII^e^ siècles, demeure la prospérité de la ville.
Pierre-Édouard Bonneville dénombre 2 024 protestants (41 %) dans la ville et 3 450 catholiques (59 %) en 1790, soit une inversion par rapport à 1685, où les protestants représentaient encore 55 % de la population. C'est, en effet, au cours des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles que l'exode rural provoque une migration des campagnes du Mazamétain vers la ville. Ainsi, de nombreux « ruraux » viennent travailler dans les fabriques de la ville. Ils sont majoritairement catholiques, et les courbes démographiques s'inversent alors.

3. Une représentation de soi impossible ?

Dominants-dominés ou majorés-minorés ?

Le rapport au passé de la ville des catholiques mazamétains passe par l'évocation systématique des protestants en tant que « patrons ». Un témoin nous dit qu'ils étaient des patrons « comme les autres », mais qu'« ils favorisaient souvent ceux de la même

[665] Pierre-Édouard Bonneville, *op. cit*., p. 108.

religion qu'eux[666] ». Pour ces catholiques, ce sont bien les protestants qui ont fait la ville. Donc le discours officiel est intégré et répétés par ceux dont on ne dit jamais l'histoire. Et même si le « baron » (sans que les témoins ne précise jamais duquel il s'agit) fut un personnage essentiel de la vie politique d'avant-guerre, ils ne se situent que par rapport aux agents dominants que sont les patrons, les prêtres et les protestants.

Nous pouvons nous appuyer ici sur les travaux de Philippe Blanchet qui propose une définition des termes de minorations, minorisations et minorités. Pour ce dernier, il est possible, en s'appuyant sur la sociologie, l'histoire, la science politique, l'anthropologie ainsi que sur la linguistique, d'identifier « une série de traits entrant dans une définition globale du champ conceptuel de minorité, minoration, minorisation [667] ». Il propose donc plusieurs critères qui permettent d'identifier ces termes, à savoir « des critères quantitatifs, principalement en proportion numérique de population, mais aussi en répartition spatiale de cette population ou de certaines pratiques sociales […] » et « des critères qualitatifs de type socio-politiques, en termes de statut, de marginalisation, de dévalorisation, d'infériorité, de subordination, de domination et de puissance subies, d'inégal accès au pouvoir, à des avantages ou à des opportunités, également de conscience collective et de tension, voire de résistance ou de conflit, mais aussi de complémentarité minoritaires/majoritaires[668]. »

C'est-à-dire qu'il ne suffit pas, d'après Ph. Blanchet, d'être majoritaire pour être en situation de domination et inversement. Un groupe majoritaire mais subordonné économiquement, culturellement ou politiquement, demeure un groupe *minoré*.
La communauté catholique, largement majoritaire en France depuis plusieurs siècles, peine à se situer à Mazamet. Elle ne possède pas le pouvoir. Même lorsqu'elle devient majoritaire, après 1789, elle demeure un groupe dominé dans l'histoire de la ville. Il s'agit ici d'une situation où le groupe majoritaire quantitativement, ne détient pas réellement le pouvoir au niveau qualitatif. Ainsi, nous observons un phénomène opposé à l'échelle locale de celui de l'échelle nationale. Le groupe minoritaire de départ, les

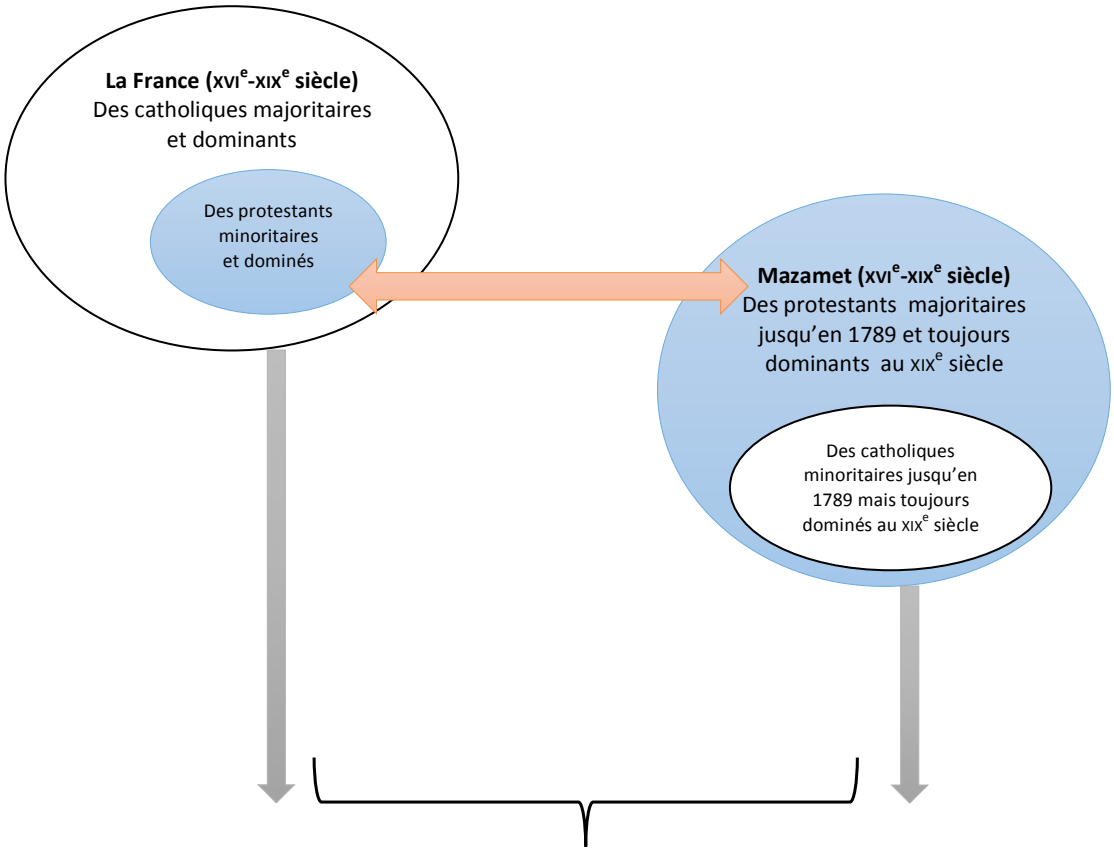
[666] Entretien réalisé en août 2014.
[667] Philippe Blanchet, « Minorations, minorisations, minorités, essai de théorisation d'un processus complexe », *Cahiers socio-linguistiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005/1 n° 10, p. 27. URL : https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2005-1-page-17.htm.
[668] *Ibid.*

catholiques, devient certes majoritaire en nombre au XIX^e^ siècle, mais ne parvient pas à s'approprier un capital économique et culturel propre aux dominants protestants, minoritaires désormais. On peut donc avancer ici la notion de *groupe minoré* quant à la communauté catholique de Mazamet du XVI^e^ au début du XX^e^ siècle (voir schéma 20).

Ce groupe ne parvient pas réellement à se représenter en tant que tel car la structuration hiérarchique de l'Église catholique et son inscription dans une « tradition » souvent évoquée par nos témoins laissent peu de marges au libre arbitre. Cette communauté ne perçoit un passé qu'à partir du développement de l'industrie lainière, donc grâce au dynamisme d'entrepreneurs protestants. Protestants que l'on ne connaît que très peu d'ailleurs, si ce n'est que comme « patrons » pour certains, ou parce qu'ils n'« étaient pas tous d'accord entre eux : ils avaient trois temples ». Ainsi, les ouvriers catholiques de Mazamet ne sont pas en mesure, hormis pour quelques-uns, d'objectiver ce phénomène d'articulation entre violence symbolique subie et domination culturelle. Ce que Mme Hérail et quelques autres parviennent à faire dans les années 1920-1930, dérange donc effectivement l'ensemble des agents dominants économiques, religieux et politiques de la ville.

Voici bien la dernière difficulté qui affleure ici, celle de l'émergence de la parole de ces catholiques en désaccord avec la hiérarchie locale, tels que Mme Hérail par exemple. En effet, c'est surtout à partir des années 1920 qu'un courant progressiste tente de s'émanciper d'une hiérarchie omniprésente. C'est notamment le cas avec l'apparition d'un syndicat chrétien, la CFTC ou encore avec celui des mouvements d'action catholique comme la JOC et l'ACO. Il demeure donc difficile de donner de la voix aux catholiques progressistes eux-mêmes minoritaires dans la communauté catholique mazamétaine majoritairement conservatrice. Certes les catholiques ne les acceptent pas facilement, mais la communauté protestante ne les voit pas puisque pour elle « le » catholique est l'ancien oppresseur, et il n'existe qu'un type de catholiques.

Schéma 21. La difficile représentation de soi pour les catholiques mazamétains



Une impossibilité à se représenter dans le temps passé au-delà du XIXe siècle : c'est à cette époque que nombre de catholiques s'installent à Mazamet. Leur passé de Mazamétain commence avec l'industrie du délainage.

Une représentation du passé basée sur la « tradition » car la tradition dépasse le cadre du territoire local, et prend sa source à l'échelle nationale, voire européenne. La tradition est hors du temps de l'histoire.

Une représentation du passé qui évoque les protestants, minoritaires, comme « ceux qui ont fait la ville ». La vulgate se diffuse, y compris par ceux qui sont en situation de minoration.

4. Simple discours sur le passé ou « vulgate » ?

Cette difficulté à se représenter pour les catholiques mazamétains, notamment comme groupe dominé, ou *minoré*, nous conduit à penser que le récit construit depuis la fin du XIXe siècle et qui s'érige en discours « officiel », au cours du XXe siècle est approprié par ce groupe dominé et minoré. Ce récit demeure dans le temps, alors même que la situation de domination économique n'est plus opératoire.

Cela nous permet de questionner Antonio Gramsci. Sa proposition d'« hégémonie culturelle[669] » pourrait fournir un facteur explicatif quant à la difficulté de se représenter dans le passé pour ce groupe minoré. En effet, Gramsci avance l'hypothèse que la bourgeoisie ne domine pas seulement par une domination économique et politique, mais également parce que, à un moment donné, le prolétariat consent à cette domination. La notion de *consentement* est probablement pertinente ici. Or, cette notion de *consentement* opère encore alors que la communauté qui dominait en nombre jusqu'au XVIII^e^ siècle, et économiquement jusqu'à la fin du XX^e^ siècle (c'est-à-dire celle du groupe minoritaire dominant, ou groupe *majoré*) n'a plus le pouvoir dans la ville. Comme expliqué précédemment, la domination par le nombre ne pallie pas la domination culturelle, économique et politique du groupe minoritaire dominant, ou groupe *majoré :* celui des employés et des patrons protestants. Le groupe *majoré* n'est plus majoritaire en nombre depuis plus de deux siècles. Le statut de centre industriel et financier mondial de Mazamet n'existe plus depuis plus de quarante ans désormais. Et pourtant, le récit demeure.

Ce qui oblige à renverser l'hypothèse de Gramsci : le concept d'hégémonie culturelle, et avec lui celui de *consentement*, va au-delà de la situation de domination observée à Mazamet. Il perdure à Mazamet au-delà de la période de prospérité et de connexion au monde. D'où l'hypothèse que la notion de *consentement* est ancrée dans les représentations collectives, encore aujourd'hui. Cette notion de *consentement* s'inscrit donc dans une temporalité plus longue que celle de la situation historique datée. Le récit perdure et se consolide : c'est lorsque la réalité disparaît, que l'on s'attache à construire un récit qui doit perdurer.

Et c'est ainsi que l'on aboutit insidieusement à l'élaboration d'une *vulgate* qui n'est plus questionnée. Ce terme de vulgate, que nous n'employons qu'à ce stade du travail mérite d'être explicité. Nous avons pris soin de montrer, au cours de ce travail de recherche, comment un discours sur le passé, *se construit* durant plus d'un siècle, comment il *se diffuse* (y compris par l'université) et comment il est *intégré*, notamment par les groupes minorés. Le terme de « vulgate » est un terme que l'historien Pierre Laborie a défini

[669] Nous reprenons ici un article de Attilio Monasta, « Antonio Gramsci (1891-1937) », *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée*, Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation, vol. XXIII, n^o^ 3-4, 1993, p. 613-629, où il se réfère notamment à Gramsci et ses *Lettres de prisons*, Paris, Gallimard, 1951, p. 53.

comme « une idée simple, une vision univoque aussi indifférente à la diversité du corps social et de l'espace chronologique qui se répète et qui finit par devenir le seul récit possible légitime[670] ». Il nous semble que ce terme de vulgate, que nous avons tenté de définir, tout au long de ce travail de déconstruction de la trame, afin de mieux concevoir les logiques et la complexité des réalités historiques de Mazamet, est légitime pour qualifier la construction, la diffusion, la transmission et l'intégration du discours convenu sur le passé de Mazamet.

Cette réflexion doit questionner l'historien quant à la nécessité de décoder les représentations afin de dénouer la complexité de ce qui fut. En tant que groupe minoré, les catholiques font partie de ceux dont on ne dit que peu l'histoire à Mazamet. Mais au-delà de ce groupe, d'autres groupes demeurent « sans-histoire » à Mazamet pour l'ensemble de notre période : *quid* des ouvriers ? *quid* des femmes ? *quid* des étrangers ? *quid* des dissidents religieux ? En nous appuyant sur les mots d'Arlette Farge nous pouvons nous demander si nous entendons vraiment « les voix de la douleur, des exclus, des précaires, de ceux qui souffrent ». « Savons-nous écouter leur parole, reconnaître leur existence[671] ? »

[670] Pierre Laborie, *le Chagrin…*, *op. cit*., p. 51.
[671] Arlette Farge, « L'existence méconnue des plus faibles » ; l'histoire au secours du présent », *Études*, 2006, t. CDIV, p. 35.

CHAPITRE X
UNE HISTOIRE DES « SANS », UNE HISTOIRE D'OUBLIS ET DE TROUS DE MÉMOIRES : COMMENT PROPOSER UN/DES *ALTER-RÉCIT(S)* ?

> *J'ai rencontré Lucie Baud au milieu des années 1970, je ne sais plus très bien comment. Par les livres forcément. Je m'intéressais aux grèves de la fin du XIX^e^ siècle. Dans cet univers viril, les ouvrières des tabacs et les tisseuses de soie, les plus « grévicultrices », faisaient tache et je guettais leurs traces*[672].

Il ne suffit pas de comprendre comment un récit s'est construit, puis s'est érigé en vulgate, afin de pouvoir le déconstruire. Il n'est nullement question d'oser la déconstruction si elle n'aboutit pas à un regard différent posé sur le passé afin de questionner le « comment fait-on histoire ? ».

Il est donc indispensable de ne jamais perdre de vue que si « l'histoire est fille de son temps » comme l'a écrit Lucien Febvre, l'historien est tout autant fils du sien. Et, à ce titre, « [il] est aux deux bouts du fil, à la fois trouble-mémoire et sauve-mémoire, mais il va de soi qu'il n'a pas plus le monopole du savoir que celui de l'intelligibilité du passé. Ne serait-ce que parce qu'il est fait lui-même de mémoire, qu'il en fabrique et qu'il en propage[673] ».

Nous allons donc essayer ici, dans cet ultime chapitre, de penser les oublis et les silences des mises en mots du/des passé(s) de Mazamet. Nous nous référons à Paul

[672] Michèle Perrot, *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2012, p. 7.
[673] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, p. 55.

Ricœur afin de clarifier les fluctuations dangereuses qui peuvent exister entre mémoires et histoire, puisqu'il faut proposer maintenant des possibilités d'*alter-récits* historiques quant à l'histoire de cette ville et de son rapport au passé. « Il est un privilège qui ne saurait être refusé à l'histoire, celui non-seulement d'étendre la mémoire collective au-delà de tout souvenir effectif, mais de corriger, de critiquer, voire de démentir la mémoire d'une communauté déterminée, lorsqu'elle se replie et se referme sur ses souffrances propres au point de se rendre aveugle et sourde aux souffrances des autres communautés[674]. » Et il semble bien qu'à Mazamet, l'histoire soit nécessaire pour dépasser un récit officiel mémorio-historique qui enferme au lieu d'ouvrir à l'autre et au monde, car de fait, « aucune mémoire n'est innocente[675] ».

Ainsi, nous allons essayer de comprendre de qui on ne dit pas l'histoire, de quoi et de quand on ne dit pas l'histoire ? Quels acteurs sont oubliés ? Quelles périodes sont passées sous silence ?

Car si Mazamet demeure certainement un lieu de mémoire protestant, voire un lieu de mémoire industriel, il n'en demeure pas moins un non-lieu de mémoire ouvrier par exemple. De la même façon, si le maquis de la Montagne Noire est fortement évoqué dans nombre d'ouvrages et de travaux, la période de l'Occupation est passée sous silence. Tout comme celle des luttes sociales d'après-guerre. Enfin, Mazamet semble une ville sans femmes, sans immigrés et sans étrangers. Comment proposer une histoire des acteurs, dans leurs diversités, sans tomber dans une commémoration permanente d'un passé glorifié que l'on ne questionne plus ? Comment évoquer les « gens sans histoire[676] » et leur « vie fragile[677] » ? Comment penser les « silences de la mémoire[678] » qui, si l'on y prête garde, se muent en silences de l'histoire ?

---

[674] Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 51.
[675] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, p. 54.
[676] Pierre Bourdieu, Roger Chartier, « Gens à histoire, gens sans histoire : dialogue Bourdieu/Chartier », *Politix*, *les liaisons dangereuses. Histoire, sociologie, science politique*, vol. 2, n° 6, printemps 1989, p. 53-60.
[677] Arlette Farge, *la Vie fragile, violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, « Points histoire », 2016.
[678] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, p. 58.

I. UNE HISTOIRE DE MAZAMET OU UNE HISTOIRE DES MAZAMÉTAINS ? CEUX DONT ON NE DIT PAS L'HISTOIRE

A. CEUX DONT ON NE DIT PAS L'HISTOIRE ET/OU CEUX QUI NE DISENT PAS L'HISTOIRE

Si l'on se réfère aux chapitres précédents, on retient que les discours ou les récits sur le passé de Mazamet émanent essentiellement d'un groupe dominant, celui des notables, proches du milieu entrepreneurial et protestant. Et lorsque des travaux universitaires ont tenté de donner la parole aux ouvriers, ce fut pour une courte période, celle de 1903-1914. Ce récit historique a fini par être répété en s'accommodant du discours précédent, produisant ainsi une vulgate, largement diffusée donc y compris par ceux auxquels on a peu donné la parole. On a, de plus, personnifié une ville et on a quelque peu oublié ses habitants.

1. Le silence des historiens

Quid de la parole des ouvriers du délainage, de la mégisserie et du textile à Mazamet depuis la fin du XIX^{e} siècle ? *Quid* des catholiques sociaux ? *Quid* des femmes ? *Quid* des étrangers ?

Des ouvriers (étudiés en tant que groupe ou classe sociale, dans les années 1970, par Rémy Cazals), il ne reste presque rien comme traces aujourd'hui, hormis quelques photos, que l'on accole à un texte sans se soucier de la chronologie. À croire que le « peleur » n'a existé qu'en photo (voir document 3). En réalité cette photo, d'auteur inconnu, date de 1912. Or elle est utilisée dans nombre d'ouvrages pour évoquer les ouvriers avant 1912, mais également après 1912. Elle finit par « être » le peleur.

Document 3. Des peleurs, Mazamet, 1912[679]

Alors que l'on peut s'intéresser à la vie de notables de la ville grâce au dépôt de fonds privés[680] aux archives départementales du Tarn, aucun fonds privé d'ouvriers, de « marragos » (les hommes à tout faire dans le délainage), n'y figure.

Ce manque d'histoire renvoie à la question épistémologique des *subalternes*. Dans un article très dense, Michelle Zancarini-Fournel, tente d'expliciter un supposé « retard » quant à la réception des *Subaltern Studies* en France[681]. Pour cette historienne, les travaux de Ranajit Guha, inspirés par ceux de Gramsci, ou encore ceux d'Edward Saïd sur l'orientalisme, n'ont que peu d'échos en France dans les années 1980-1990. Et pourtant, ils tentent de se délester du terme de « classe » pour celui de « *subaltern* », qui questionne les rapports de dominations dans les sociétés post-coloniales. « Ranajit Guha définit le "subalterne" comme une personne de "rang inférieur" avec "un nom recouvrant tous les attributs de la subordination dans les sociétés d'Asie du Sud, que

[679] URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Travail_de_la_laine_a_Mazamet.jpg [consulté le 18 janvier 2019].
[680] Voir le très riche fonds Cormouls-Houlès, Arch. dép. du Tarn, 72 J, 80 J et 104 J notamment.
[681] Michelle Zancarini-Fournel, « À propos du "retard" de la réception en France des Subaltern Studies », *Actuel Marx*, Paris, PUF, 2012/1 n° 51, p. 150-164. URL : https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2012-1-page-150.htm.

ceux-ci s'expriment en termes de classe, caste, âge, genre, emploi ou de toute autre manière[682]". »

L'historienne essaie de proposer une mise au point historiographique qui retrace la réception de ces travaux en France, qui ne s'effectue pas avant les années 2000. Pour elle, l'histoire sociale aurait été trop longtemps associée à l'histoire économique, notamment au sein de l'École des Annales. C'est donc en acceptant de questionner les acteurs sociaux comme « sujets actifs », en osant critiquer l'utilisation de « catégories prédéterminées », et en pointant le rôle « des représentations collectives dans la construction des groupes sociaux[683] » que l'on peut rompre avec une histoire sociale labroussienne. Michelle Zancarini-Fournel pense tout de même que, malgré une non-réception des travaux des *Subaltern Studies* au moment de leur production, des « approches parallèles » ont existé en France. Par le biais des sources orales, par l'influence d'historiens européens comme E. P. Thompson[684] ou comme Carlo Ginzburg[685], de nouvelles approches des *dominés* s'effectuent par les historiens français. Et d'expliquer comment grâce à une « histoire par en bas », on a pu passer d'une histoire « du mouvement ouvrier à celle des groupes sociaux puis aux individus[686] ». Ce qui permet ensuite d'articuler les approches individuelles et collectives.

Ce sont d'ailleurs, souvent, des historiens ou historiennes du mouvement ouvrier qui se sont intéressés à la suite de leurs premiers travaux à l'histoire des femmes ou à celle des immigrés. Ainsi Gérard Noiriel publie *le Creuset français*[687] moins de dix ans après la publication de sa thèse sur *les Ouvriers sidérurgistes et les Mineurs de fer du bassin de Longwy-Villerupt (1919-1939)*[688]. Michelle Perrot publie de son côté *les Femmes ou les Silences de l'hist*oire[689] en 1998. En 2012, elle réussit l'exercice de la biographie de

[682] *Ibid.*, p. 151, reprenant R. Guha (ed.), *Subaltern Studies* I, Delhi, Oxford University Press, 1982, p. 1 (préface).
[683] *Ibid.*, p. 158.
[684] E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, London, Penguin Books, 1963.
[685] Carlo Ginzburg, *le Fromage et les Vers, l'Univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 1980.
[686] Michelle Zancarini-Fournel, *art. cit.*, p. 159.
[687] Gérard Noiriel, *le Creuset français, Histoire de l'immigration, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1988.
[688] Thèse de doctorat, sous la dir. de Madeleine Rebérioux, soutenue en 1982.
[689] Michelle Perrot, *les Femmes ou les Silences de l'histoire,* Paris, Flammarion, 1998.

Lucie Baud, *Mélancolie ouvrière*[690], alliant biographie, microstoria et histoire d'une double domination d'un individu à la fois femme et à la fois ouvrière.

Le lien s'effectue aisément avec notre objet de recherche : les ouvriers ont été peu étudiés à Mazamet, mais les femmes l'ont été encore moins ; quant aux immigrés espagnols, portugais, maghrébins, turcs ou mahorais, ils demeurent les derniers invisibles de l'histoire de la ville.

De la même façon, l'histoire culturelle et l'histoire des représentations ne semblent guère avoir intéressé les universitaires. Une femme a eu droit de cité pour Mazamet : c'est Marcelle Cros, que nous avons évoquée dans le chapitre VI de ce travail. Elle est étudiée en tant que femme syndicaliste de la CGT. Seuls ses combats de militante comptent. Mais sa vie, ses croyances, ses doutes, ses représentations, ses rapports avec la gent masculine au travail ou ailleurs auraient pu éclairer le portrait qui nous est donné à voir. Pourquoi n'a-t-on pas travaillé sur des figures de militantes mères de famille ? Pourquoi pas de travaux sur Mme Julienne Hérail ? La vulgate aurait peut-être commencé à s'effilocher plus tôt…

Enfin, il est dommage qu'aucuns travaux dans les années 1990-2010, hormis le notre, n'aient osé s'attaquer à la « situation singulière » de Mazamet par le biais de nouvelles approches comme le biais du religieux, des comportements et des représentations.

2. Le silence des acteurs

Le silence des historiens quant aux rapports de dominations comme outils légitimant les mises en récit du passé provient peut-être également des silences des acteurs.

À Mazamet, peu de mises en récits du passé de la ville et de ses habitants émanent d'ouvriers, de femmes ou d'immigrés. Peu de traces demeurent. Nous les avons recensées dans notre première partie. Nous en avons relevé quelques-unes tout de même.

Josy Malrieu, fille d'un couple d'ouvriers protestants, propose un récit biographique de la vie de son père, et en creux de celle de sa mère, dans *Jo, tu es terrible*[691] *!* Ce travail est à remarquer car il donne à lire le quotidien et la vie d'une famille d'ouvriers au long de plusieurs décennies (des années 1920 aux années 1990). C'est donc la fille du

[690] Michelle Perrot, *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset, 2012 ; Seuil, « Point histoire », 2014.
[691] Josy Malrieu, *op. cit.*

personnage principal, institutrice, qui a mis son histoire en mots. Concernant un autre ouvrage, *Jean de Négrin*, l'auteur, fils et petit-fils de paysans et d'ouvriers, ouvrier lui-même dans les années 1940-1980, raconte son enfance dans un hameau de Mazamet, sous forme de témoignage. Cependant, le récit cesse avec la guerre de 1939-1945. Comme si tout prenait fin avec elle.

Ces deux ouvrages ne sont ni construits ni pensés de la même façon, mais ils laissent une trace. Et l'ouvrage de Josy Malrieu laisse une trace non conforme à la vulgate qui peut permettre à des historiens, curieux de « questionner les évidences », d'aller plus avant dans leurs recherches.

Enfin, peu de traces, hormis aux archives, des acteurs sociaux tels que les créateurs de la CFTC mazamétaine. Et encore moins de traces de ceux qui n'occupaient aucune place de responsabilité au sein des instances syndicales. Il est difficile de se sentir légitime lorsqu'on ne détient ni les codes ni la méthode pour laisser une trace de soi, de sa vie. Car en fait, pourquoi laisser une trace ? Pour qui ?

B. POURQUOI LES SILENCES ?

Les silences de l'histoire parlent. Pierre Laborie tente, et rejoint ici Paul Ricœur et Tzvetan Todorov, d'en dresser une typologie. Il explique ainsi que le silence peut s'associer à l'oubli, au trou de mémoire, à l'amnésie, au secret, au tabou, ou encore au refoulement. Il précise qu'« il est moins refus de se souvenir que façon de se souvenir[692] ». Comment alors analyser l'absence de ces dominés dans les récits construits du passé mazamétain et donc, les silences de ces derniers ?

1. Les ouvriers

Comment expliquer que si peu de travaux universitaires aient été effectués quant aux dominés mazamétains ? Probablement parce que, lorsque dans les années 1970, Mazamet intéresse les historiens, la temporalité historiographique ne questionne pas les rapports de domination autrement qu'aux travers des rapports de classes.

Pour ce qui est des ouvriers, ils n'ont pas toujours été oubliés : les travaux de Rémy Cazals les ont mis en avant. En revanche, ces travaux ont figé les ouvriers dans le

[692] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, p. 53.

temps. L'ouvrier de Mazamet est un objet essentialisé, dont on a décrit les colères et les revendications, voire la vie quotidienne au début du XX^e siècle. Il n'est pas considéré, dans les ouvrages cités dans notre première partie, comme un acteur de l'histoire de la ville. Histoire qui a perduré au-delà de 1914. Ici, l'*agency* chère à E. P. Thomson, semble occultée.

De quel(s) type(s) de silence s'agit-il ? Selon qui parle, et selon d'où on parle, ce silence peut avoir différents sens. La vulgate ayant fait son chemin, la question des ouvriers à Mazamet, ne demeure pas un sujet à travailler puisque ce fut fait en 1978. Et pourtant, quelles traces d'eux dans les récits actuels ? Point de musée du délainage ou de la mégisserie à Mazamet par exemple. Comment questionner une histoire des ouvriers lorsque les mémoires ouvrières demeurent absentes ? Car nous savons que ces dernières ont du mal à se penser sans la première.

Le silence ici demeure probablement un « oubli exercé », selon la terminologie de Paul Ricœur. À savoir que penser les ouvriers comme des individus, acteurs d'un processus, qui plus est, acteurs en évolution avec le temps, et acteurs pluriels, revient à critiquer le récit officiel d'ouvriers conservateurs car catholiques. L'avantage de « l'oubli exercé[693] », c'est qu'il suffit que quelqu'un s'empare de la question et mette fin à l'exercice de cet oubli afin de rendre leur histoire aux « sans histoires ».

Comment, cependant, traiter de ces subalternes sans les essentialiser ? Comment étudier la vie des ouvriers de Mazamet dans leur diversité de métier, de croyances, d'opinions politiques selon les périodes ? Comment évoquer leurs quotidiens, leurs vies privées, leurs représentations, sans se contenter de celle de cet ancien chef d'entreprise qui explique qu'« un ouvrier, c'est vite satisfait. Ça a juste besoin d'un potager pour cultiver ses carottes lorsqu'il rentre de l'usine le soir[694] » ?

2. Les femmes

Dans nos lectures sur le passé de Mazamet et dans nombre de témoignages, la femme est avant tout l'épouse et la mère. Celle qui gère la vie quotidienne, nourrit, lave, nettoie et, si elle est ouvrière, travaille à l'usine le plus souvent. La femme est souvent chargée de l'éducation des enfants qu'elle élève lorsqu'ils sont en bas âge. Elle leur apprend à

[693] Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 542.
[694] Entretien effectué en décembre 2014.

parler, à marcher. C'est souvent d'elle que dépend l'éducation religieuse de l'enfant : dans le cas d'un mariage « mixte » (catholique/protestant), l'enfant est élevé dans la religion de sa mère. Cela dit, les mariages mixtes à Mazamet de 1900 à 1968 demeurent rares. Dans les milieux sociaux plus aisés, la mère doit également apporter à ses enfants une culture musicale et littéraire, nécessaire à l'accès aux connaissances. Elle est le relais entre l'enfant et le savoir.

Ce que nous avons trouvé particulièrement intéressant lors de nos entretiens oraux, c'est, d'abord, que les femmes *n'ont rien à dire*. Quel que soit leur milieu social, nous avons entendu de façon récurrente : « Je n'ai pas grand-chose à raconter » ou encore « Vous devriez plutôt discuter avec mon mari ». Qu'elles aient travaillé à l'usine, qu'elles aient été femmes au foyer, qu'elles aient fait des études (notamment supérieures) elles ne se sentent pas légitimes à parler. Elles n'ont « pas d'histoire ». Nous avons pu interroger des femmes de toutes conditions sociales. Lorsque l'entretien se déroule à domicile, dès que l'époux entre dans la pièce dans laquelle se déroule l'entretien, l'épouse se tait et laisse la parole à celui-ci.

Un autre point est à relever ensuite : celui de la possibilité de parler de la vie privée de nos témoins féminins. Ainsi, lors d'un entretien avec des résidentes de l'EHPAD de la résidence du Midi nous avons pu échanger à plusieurs reprises à ce sujet. Certaines résidentes sont demeurées célibataires toute leur vie, certaines ont divorcé, d'autres sont veuves, d'autres encore n'ont pas eu d'enfants. Mais chacune a une vie à raconter. Et certaines osent même évoquer leur vie intime lors de l'entretien :
« Après votre divorce, vous vous êtes remariée ? — Non ! Jamais !… [Silence] Enfin, à vous je peux bien le dire : j'ai eu quelqu'un dans ma vie ensuite, et nous avons passé du temps ensemble. En tout bien tout honneur[695]. »
Cette femme, qui est née en 1927, divorce en 1972 d'un époux violent. Elle se retrouve alors dans une situation très difficile pour une femme de quarante-cinq ans, mère de famille. Mais elle s'autorise, vingt-trois ans plus tard, à dire qu'elle a connu un autre homme. Peut-être parce que c'est une femme qui l'interroge ? Peut-être parce que cet homme est décédé depuis ? Le tout est que chacune de ces femmes a une intimité. Cette

[695] Entretien effectué en février 2015.

intimité, affective, amoureuse, sexuelle, est une réalité que ces femmes gardent pour elles. Loin d'être réduites au statut d'épouse de patron, ou d'épouse d'ouvrier, elles savent trouver les mots.

Silences de secrets, de tabous ou de refoulements pour les actrices de ce passé. Silence d'évidence pour les *metteurs en mots du passé*, pour lesquels les femmes sont un non-sujet dans le contexte historiographique des années 1880-1950.
Ce constat n'est pas propre à l'historiographie de Mazamet. Nous sommes là face à un enjeu à plus grande échelle. Ainsi, Dans l'ouvrage *Histoire des femmes*, Michelle Perrot et Georges Duby écrivent-ils, dans la préface générale, les mots suivants : « Pendant longtemps, les femmes ont été laissées dans l'ombre de l'histoire. […] Mais il faut récuser l'idée que les femmes seraient en elles-mêmes un objet d'histoire. C'est leur place, leurs *conditions*, leurs rôles et leurs pouvoirs, leurs formes d'action, leur silence, leurs paroles que nous devons scruter, la diversité de leurs représentations que nous voulons saisir dans leurs permanences et leurs changements[696]. » Hélas, les femmes n'ont intéressé ni les érudits locaux, ni les historiens avant les années 1980-1990 en France.

Au sujet des femmes, on peut certainement assimiler le silence à « un oubli par effacement des traces ». Pas de témoignages écrits, peu de témoignages oraux. Les femmes de Mazamet de 1850 jusqu'aux années 1970 n'ont pas vraiment leur place dans l'histoire.

3. Les immigrés et les étrangers

Mazamet a connu des vagues d'immigrations régulières mais tardives par rapport aux villes industrielles du nord de la France, de la Lorraine ou même par rapport à ses voisines Carmaux et Decazeville.

Les Mazamétains entrent dans la réalité du monde, comme expliqué dans notre précédent chapitre, plutôt avec l'arrivée des réfugiés espagnols durant l'entre-deux-guerres que grâce à son statut de « centre mondial du délainage ». Le « monde » ne

[696] Georges Duby, Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes*, Paris, Plon, 1991.

concerne, concrètement, que les chefs d'entreprise, les courtiers et les responsables de comptoirs dans les pays pourvoyeurs de peaux. La population de la ville, même si elle sait que le monde existe et qu'il lui fournit du travail, ne voit pas « le monde ». Les Portugais et les Maghrébins arrivent dans la ville un peu plus tard, dans les années 1960-1970, alors que l'industrie de la peau commence à décliner. Les années 1980 voient également l'arrivée de populations turques. Ces derniers travaillent plutôt dans le domaine du bois et des forêts.

En fait, Mazamet n'a pas besoin de main-d'œuvre étrangère au moment de son explosion, puisque celle des campagnes et de la montagne afflue. L'ouverture au monde et à « l'autre » ne s'est donc réalisée que tardivement comparé à d'autres foyers industriels. Les Polonais, les Italiens, les Belges, les Espagnols ont migré dès la fin du XIX^{e} siècle dans certains foyers industriels français, notamment dans la ville tarnaise de Carmaux. Certains ont pu apporter une sensibilité politique anarchiste, socialiste ou communiste qui est demeurée étrangère aux ouvriers-paysans de la Montagne Noire durant cette période.

Le silence quant à la présence des étrangers dans l'histoire de la ville, depuis près de quatre-vingts ans, relève probablement d'un impensé. L'impensé est un silence ou un oubli, non proposé par les historiens car non concevable, qui n'entre pas dans sa grille d'analyse, comme s'il y avait une résistance à la possibilité de penser cet autre. Marc Augé propose une définition de cette difficulté à penser l'altérité : « Nous percevons ici un point de résistance, un impensé provocateur, une pesanteur dont, pour le coup, nous serions bien en peine de dire si elle est d'ordre social ou culturel. Aucun de ces deux qualificatifs, à vrai dire, ne paraît pertinent dès lors qu'on entreprend de décrire des comportements. Comme si, à trop distinguer le culturel du social, on s'interdisait de comprendre l'efficacité. C'est à ce point que la conceptualisation de l'observateur se trouve remise en cause par celle de l'observé. Car les autres aussi pensent leurs relations, ils pensent l'identité et l'altérité ; ce que nous appelons institutions, ordre social, filiation et alliance s'inscrit dans cette pensée de l'identité, de l'altérité et de la relation [697] ».

[697] Marc Augé, « Qui est l'autre ? Un itinéraire anthropologique », *l'Homme*, 1987, t. XXVII, n^{o} 103. p. 15. URL : https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1987_num_27_103_368854 [consulté le 19 mai 2018].

L'immigré et l'étranger, demeurent invisibles dans les récits mazamétains car impensés. On peut s'appuyer sur l'exemple suivant afin d'illustrer notre propos. Une mosquée existe à Mazamet, depuis plusieurs années maintenant. Elle a été aménagée sur le site d'une ancienne usine, au pied de la montagne, à l'orée de la forêt près du hameau de Négrin. La mosquée demeure invisible, ses fidèles aussi, sauf si l'on se promène le vendredi soir aux alentours. Aucun ouvrage sur Mazamet ne stipule l'existence de ce lieu de culte. Le site de l'office de tourisme présente bien les lieux de culte catholiques et protestants de la ville, mais pas de trace du lieu de culte musulman. Pourtant, l'aire urbaine de la ville comptait, en 2015, 2 318 habitants immigrés pour une population totale de 25 370 habitants selon l'INSEE[698], soit 9 % de sa population. Nombre d'entre eux sont aujourd'hui retraités (941) ou bien ouvriers (393).
Ils demeurent les « autres » invisibles de l'histoire de Mazamet.

4. La CFTC

Dernier oubli, de réserve ici probablement, donc réversible, celui de la CFTC/CFDT, déjà évoqué dans notre chapitre IX. Pourquoi est-elle exclue ou occultée de ces mises en récit et des travaux d'historiens ou d'étudiants en histoire ?
Peut-être parce qu'oser évoquer ce syndicat conduit à fissurer la vulgate et oblige à penser un ordre social plus complexe qu'il n'y paraît. Évoquer la CFTC/CFDT c'est fissurer à la fois l'histoire des ouvriers de Mazamet et celle des ouvriers syndiqués. C'est fissurer l'histoire de la CGT de Mazamet au sujet de laquelle, sans questionner la chronologie, on associe et assimile, la grève de 1909 aux combats de Marcelle Cros dans les années 1960-1990. Or, si l'on oublie la chronologie, on encourage les amalgames et les raccourcis simplistes. C'est fissurer, encore, l'histoire des catholiques mazamétains que l'on ne peut plus percevoir comme une seule entité, aux ordres d'une hiérarchie conservatrice. Et de fait, c'est fissurer l'histoire des protestants de la ville qui se construit souvent contre l'histoire des catholiques. C'est, enfin, fissurer l'histoire de la ville en la montrant sous une complexité lourde d'ambivalences…

[698] URL : https://www.insee.fr/fr/statistiques/3569308?sommaire=3569330&geo=AU2010-219, [consulté le 7 janvier 2019].

Comme le stipule Marc Ferro, « établir un inventaire des "oublis" de cette nature reviendrait à écrire une histoire à plusieurs voix, où il faudrait convoquer toutes les mémoires[699] ». De fait, il ne s'agit pas ici de surexposer les mémoires des patrons, des ouvriers, des femmes, des immigrés de Mazamet afin d'écrire une histoire des patrons, des ouvriers etc., mais plutôt de prendre en compte tous les acteurs et toutes les actrices durant près de cent cinquante ans afin de construire une histoire qui tende à davantage d'objectivité, car essayant de n'oublier personne.

C. Comment rendre aux « sans-histoire » leur présence dans le récit historique ?

Ainsi, essayer de rendre visibles les « sans-histoire » est nécessaire mais il est difficile de rendre présents les « sans-traces » sans un travail d'archives acharné et méticuleux. Ce travail, Michelle Perrot est parvenue à le réaliser pour Lucie Baud, travail d'histoire que Paul Veyne qualifie d'« histoire de faible intensité[700] ». Arlette Farge est parvenue également à effectuer dans nombre de ses ouvrages portant sur le XVIII^e^ siècle ce type d'exercice intellectuel. Cette dernière fut novatrice par rapport à certains confrères historiens du XIX^e^ siècle, qui s'attachaient à catégoriser les dominés en classes sociales pour mieux les défendre. Elle se nourrit des archives de police et de justice afin de trouver des traces des « sans-histoire ». Elle qui a écrit *la Vie fragile*, déjà évoqué dans ce chapitre, écrit encore que « la vie des plus pauvres, loin de composer un chapitre à part, doit être intégrée à l'intérieur de l'histoire, au raisonnement de l'histoire sur la cité, la nation, les rapports sociaux… jusqu'à bousculer le récit de l'historien[701] ».
Comment en effet rendre leur place aux subalternes et aux oubliés de l'histoire sans les stigmatiser ?

Le problème qui se pose à nous est le suivant : la majorité des témoins ouvriers (essentiellement catholiques) interrogés ont souvent été en responsabilités syndicales, associatives ou politiques. Donc, leur visibilité ne reflète pas forcément complètement la parole de ceux qui ne parlent pas, *des plus invisibles qu'eux encore*. Il en va de même

[699] Marc Ferro, « Les oublis de l'histoire », *Communications* 2012/2, n° 91, p. 206-207. URL : https://www.cairn.info/revue-communications-2012-2-page-201.htm [consulté le 7 janvier 2019].
[700] Paul Veyne, « L'interprétation et l'interprète », *Enquête*, n° 3, 1996. URL : http://journals.openedition.org/enquete/623.
[701] Arlette Farge, « La vie des plus pauvres doit bousculer le récit de l'historien », *Revue Quart Monde*, n° 169, 1999.

pour les femmes, pour les immigrés, pour tous ceux qui ne sont pas en position de visibilité au sein des dominés. Ainsi, Gérard Noiriel explique (dans un contexte où la catégorie de classes domine encore en France) que « tout pousse l'historien, même le plus aguerri, à accentuer la *visibilité sociale* de ceux-là mêmes qui, au sein des classes populaires, sont en position de force. […] En prenant la partie pour le tout, l'historien contribue à renforcer l'ignorance sur ceux qui n'ont pas laissé de traces, qui n'ont fait que passer, n'ayant eu ni maison, ni famille, ni syndicat[702] ». Il propose des pistes de réflexion et de méthodologie en concluant : « On [l'historien] peut ainsi démontrer les stratégies de consensus qui le plus souvent sont à l'œuvre. Mais si le travail scientifique consiste souvent à mettre des portes là où d'autres construisent des ponts, à l'inverse, il n'exclut pas de faire des ponts, là où l'on s'acharne à blinder les portes[703]. »

Malgré tout, ceux dont il ne reste rien à cause des « oublis par effacement de traces », évoqués par Paul Ricœur, demeurent muets à jamais. Comme semblent bien silencieuses des périodes oubliées par nombre de récits sur le passé de Mazamet.

II. MAZAMET, LES MAZAMÉTAINS ET LES SILENCES DES RÉCITS : CE DONT ON NE DIT PAS L'HISTOIRE

Ainsi, pour ce qui relève du passé de Mazamet, nous relevons certains silences problématiques. Il n'est pas question ici de reconstruire ces pans d'histoire, mais de signaler que des sources existent, des archives demeurent à exploiter afin que les historiens puissent s'emparer de ces silences des mémoires et de l'histoire. Il est question de proposer des pistes nouvelles de questionnement du passé afin de faire fonction d'historien.

« Quel usage les mémoires font-elles du passé ? pour quelle sorte et au service de quel présent ? […] personnelle ou publique, la mémoire est oublieuse, elle est moins la présence du passé que le tri et l'organisation sélective de ce passé […] la mémoire n'est pas – au sens d'exactitude – vérité du passé. Moins présence du passé que présent du passé, elle est l'usage fluctuant de ce passé selon les interrogations du présent, l'accommodation de l'un à l'autre. Et inévitablement, comme telle, trouée et meublée de

[702] Gérard Noiriel, *art. cit.*, p. 101.
[703] *Ibid.*, p. 102.

silences[704]. » En l'occurrence, pour Mazamet, l'histoire semble s'arrêter en 1940, avec la défaite face à l'Allemagne nazie, avant de reprendre son cours, grâce au maquis de la Montagne Noire, en 1943-1944. Et puis on évoque le centenaire du délainage en 1951, la journée « Mazamet ville morte » en 1973 et ensuite… le silence.

À l'historien de questionner les silences sur « la suite de l'histoire ». Silences sur la période de l'Occupation dans cette ville ; silences sur les grèves de l'après-guerre, nombreuses de 1947 à 1951 ; silences sur ceux qui sont partis en Algérie entre 1958 et 1962 ; silences sur le mois de mai 1968, etc. Nous n'avons donc pas la prétention ici de remplir ces trous de mémoire, mais plutôt, de tendre vers une réversibilité des « oublis de réserve » quant à des périodes douloureuses ; voire des « oublis exercés » sciemment afin de laisser à la ville la possibilité de prospérer dès le retour de la paix en 1945-1946.

A. CONFLITS SOCIAUX À MAZAMET : 1909, LA DERNIÈRE GRÈVE ?

Il semble qu'à la fin de la guerre, l'ordre social mazamétain ait évolué. En effet, les archives que nous avons dépouillées quant à cette période permettent de penser que la section locale de la CGT à Mazamet se rapproche partiellement des prises de positions de la centrale syndicale mais ce n'est pas évident puisque, encore dans les revendications syndicales des années 1940-1950, elle a du mal à « coller » avec les fondamentaux cégétistes. Quoi qu'il en soit, son rôle d'unique intermédiaire auprès des ouvriers et des employés mazamétains disparaît. En effet, la CFTC participe pleinement aux négociations d'après-guerre car elle est enfin reconnue comme interlocuteur tout aussi valable que la CGT qui n'évolue que très lentement. C'est probablement après Mai 68 que la CGT mazamétaine ressemble à une « vraie CGT ».

1. Les années 1946-1947 et la consolidation de la CFTC

Dès l'année 1947, les mouvements sociaux commencent à Mazamet, dans un contexte national de pénurie, de reconstruction sociale et politique de la nation et de tensions géopolitiques. C'est un mouvement de grève massif que connaît alors le pays. Près de trois millions de personnes sont en grève en France en septembre 1947. Et Mazamet

[704] Pierre Laborie, *les Français…*, *op. cit.*, p. 52.

participe du mouvement social national, c'est une première. La CFTC et la CGT travaillent ensemble pour se faire entendre.

Suite à un arrêt de travail le 26 mars 1947, des revalorisations salariales sont accordées aux peleurs et sabreurs qui souhaitent un alignement de leurs salaires sur les ouvriers de la mégisserie le 27 mars. Cet arrêt de travail sans le préavis de dix jours est une nouveauté à Mazamet car « il est à remarquer en effet que depuis 1909, il était d'usage constant dans l'industrie du délainage que le travail ne devait jamais être laissé en souffrance par suite du dépérissement des peaux[705] ».

Le 5 mai de la même année, c'est dans l'industrie textile que la grève se met en place. Les ouvriers se réunissent à la bourse du travail afin de discuter. Le 3 septembre 1947, l'union locale de la CFTC adresse une lettre (manuscrite et reproduite par nos soins) au gouvernement par le biais du préfet du Tarn[706] :

Document 4. Lettre de l'union locale de la CFTC, le 3 septembre 1947

Les dirigeants des syndicats ci-dessous : [textile, bonneterie, cuirs et peaux et laines, employés de commerce, banque et industrie, métallurgie, bâtiment et services publics, vêtement, gens de maison] réunis en conseil syndical le mercredi 3 septembre à l'appel de l'Union locale des syndicats affiliés à la CFTC, 10 rue Alba-La-Source à Mazamet :

Constatant le mécontentement exacerbé des travailleurs qui voient avec anxiété à l'approche de l'hiver leur ration de pain diminuée [souligné par les auteurs], devant l'agitation sans cesse croissante provoquée par la *** des pouvoirs publics incapables de faire respecter les décisions prises en matière de prix

Demandent au gouvernement d'abord, à ses représentants ensuite, d'avoir le courage de prendre les mesures énergiques qui s'imposent pour assurer à tous un minimum alimentaire et pour éviter la famine.

C'est pourquoi les travailleurs demandent la mise en application du plan de réorganisation du ravitaillement présenté depuis déjà quelque temps par la CFTC au gouvernement.

Nous voulons !

Du pain
- – en quantité égale pour tous
- – en qualité égale pour tous
- – à prix égal pour tous

De la viande
- – pour tous – et pas seulement pour les favorisés de la fortune

Du vin
- – à un prix raisonnable sur les tables familiales et non pas seulement aux cafés

[…] Les travailleurs des syndicats désignés ci-dessus adressent au gouvernement, et chargent Mr. Le Préfet de le transmettre, ce dernier appel pour que le pire soit évité alors qu'il est encore temps.

[705] Arch. dép. du Tarn, Fonds CCI, 511 W 67, rapport des services de police.
[706] Arch. dép. du Tarn, Fonds CCI, 511 W 67.

Un an plus tard, le 24 septembre 1948, une manifestation est suivie par 400 ouvriers à Mazamet dès le 11 septembre. Le 20 septembre, 10 000 manifestants se retrouvent à Castres afin de porter leurs revendications. Lors de l'assemblée générale qui se tient à la bourse du travail le 23 septembre, suivie par 3 000 personnes environ, les responsables syndicaux avaient pris la parole à tour de rôle :

« M. Bascoul, secrétaire de l'UL-CGT préside la réunion […].

M. Maffre, un des responsables locaux de la CFTC relate l'entrevue avec les patrons qui s'est tenue dans la journée.

M. Marcoul, secrétaire du syndicat ouvrier CGT du délainage de Mazamet […] rejette les responsabilités de la grève sur M. Boudou, président du syndicat patronal.

M. Bascoul fait voter l'assemblée à mains levées pour décider de la continuation de la grève, ce qui a été acquis. Il n'y a pas eu décompte.

M. Aubert, secrétaire de la fédération textile, félicite les ouvriers d'avoir pris une telle décision. Il met en garde les ouvriers contre les menaces de chômage et de guerre[707]. »

La revendication était la suivante : une augmentation de 30 % des salaires, là où les patrons en accordaient une de 15 %.

Le paysage social évolue donc dans la ville, dans un contexte difficile. Les mouvements sociaux et les grèves se poursuivent de façon récurrente dans les années 1950. Enfin, un nouveau syndicat est apparu à Mazamet, celui de la CGT-Force Ouvrière.

2. Des pistes pour un *alter-récit* du centenaire du délainage

Ce point a été largement évoqué dans notre chapitre VI. Mais nous n'avons que peu évoqué alors la vision de ceux qui travaillent dans les usines. Les organisateurs, c'est-à-dire l'État, la chambre de commerce ainsi que les industriels de la ville nous ont donné à voir ce qu'avait pu être ce centenaire (car nombre de traces demeurent). Cependant, les ouvriers du délainage ne sont pas restés muets en juin 1951. Ainsi, nous disposons de plusieurs tracts datés des 5 et 8 juin 1951, qui émanent de l'intersyndicale d'une part, de la CGT d'autre part. Nous disposons également d'un dernier tract, anonyme, s'adressant aux patrons « chrétiens »[708].

[707] *Ibid.*, note des Renseignements généraux, 24 septembre 1948.
[708] Arch. dép. du Tarn, 511 W 42.

Un premier tract adressé à la population de Mazamet s'intitule « Camarades travailleurs[709] ! ». Il est signé de la CGT-FO, de la CFTC et du Mouvement de libération du peuple (MLP, issu de la Ligue ouvrière chrétienne et de la JOC). La GCT ne s'y associe pas. Dans ce tract les auteurs dénoncent qu'« une certaine propagande, dont il est aisé de deviner la source, voudrait laisser croire que pendant ces 100 années, l'ouvrier du délainage a été très heureux, que les rapports entre patrons et ouvriers ont été excellents et que l'industrie prospérant a rapporté à tous ». Mes syndicalistes expliquent que « Cela est faux. Les travailleurs de Mazamet n'oublient pas ». Et de dénoncer les conditions de vie de « leurs pères », qu'ils opposent aux « fortunes colossales et scandaleuses » des patrons. Ils expliquent que c'est grâce à leurs luttes dont la « trop fameuse grève de 1909 » que leurs conditions se sont « légèrement améliorées ».

Ils se moquent également des « fêtes et réjouissances auxquelles [ils sont] gracieusement conviés ». Ils dénoncent encore « la somme de misère, de souffrances, en un mot l'exploitation que représente pour le monde ouvrier le centenaire du délainage », « le paternalisme », « la fausse générosité » qui se cachent derrière le match de rugby offert et la « ristourne des intérêts sur les prêts de construction ». Et d'affirmer : « Souvenez-vous bien, riches d'aujourd'hui, que c'est à ceux et à celles qui depuis 100 ans sont agenouillés dans l'humidité de vos pelages […] que vous devez votre fortune. »

Dans la même logique, avec un second tract, intitulé « Le revers de la médaille », cette intersyndicale dénonce la distribution de médailles du travail : « Nous refusons de reconnaître les médailles comme une récompense. » Elle condamne encore « un centenaire qui fait l'apologie d'un système qui renferme une telle négation de la personne humaine ».

Pendant ce temps, la CGT fait cavalier seul en parallèle et se fait entendre par une lettre le 8 juin 1951, de son secrétaire général, M. Bascoul, adressée aux organisateurs du centenaire. Il déplore que les syndicats patronaux aient refusé d'allouer une prime aux ouvriers ainsi que « la journée du 9 juin payée à tous les ouvriers […] avec des tickets pour les différentes manifestations ». Il rappelle également qu'il aurait été bienvenu de

[709] *Ibid.*

faire un geste envers « les vieux travailleurs de l'industrie du délainage qui vivent dans la précarité, ainsi qu'envers les femmes, les autres oubliées de ce centenaire ».

Nous observons donc deux logiques de positionnement et de revendications : celle de la CGT « mazamétaine », fondée sur la logique de l'ancien ordre social mazamétain depuis 1909 ; celle de la CFTC-CGT-FO et MLP, qui pose des questions de fond et dénonce un ordre social et des rapports de domination qui empêchent toute justice sociale.

Enfin, un dernier tract, anonyme, s'intitule « À toi patron mazamétain » et commence par ces mots : « À toi patron chrétien. » Nous pensons qu'il s'agit d'un tract de la CFTC mais n'en sommes pas sûre : ce tract reprend l'expression « les favorisés de la fortune » déjà utilisée dans la lettre mentionnée précédemment en 1947. Le tract explique pourquoi des ouvriers chrétiens s'engagent dans la lutte des classes. Il s'inspire probablement d'articles ou de tracts nationaux mais s'adapte bien à la situation mazamétaine. Et toute la finesse est ici de renvoyer les patrons chrétiens de la ville (protestants et catholiques) aux valeurs du christianisme qu'ils détournent en ne respectant pas la justice sociale. Ainsi on peut lire que des ouvriers chrétiens s'engagent dans ce mouvement :
– « parce qu'ils croient fermement que le plus humble des hommes a le droit de s'épanouir et de réaliser sa vocation de fils de Dieu »,
– « parce qu'ils pensent que plus il y a de misère d'un côté, de luxe de l'autre, moins l'épanouissement est possible et plus la haine dessèche et durcit les cœurs ; or, on ne sème pas dans le sable ou sur le roc »,
– « [parce que] notre action est basée sur des exigences de justice ».
Et d'invoquer le droit à un logement décent, à l'instruction : « Or, tu sais que le pourcentage des fils d'ouvriers dans les écoles est de 1, 7 %. »

Voici donc quelques pistes qui nous permettent de penser que lorsqu'on contextualise les mises en récits en étant précis sur les acteurs, au moment où ils agissent et s'expriment, la complexité de l'opération historique se confirme. Et le rôle des syndicats dans l'ordre social mazamétain sur un temps long permet de déconstruire encore un peu plus la vulgate.

3. Et la suite de l'histoire ?

Les conflits sociaux ont perduré à Mazamet avec, dès l'année 1958, des inquiétudes quant à la montée du chômage. En septembre 1958, la ville compte encore 3 000 ouvriers dans le délainage et 55 usines[710]. Mais dans la mégisserie, le chômage partiel apparaît. Lors d'une réunion dans les locaux de la CGT, le 3 novembre 1958, des ouvriers demandent que de nouvelles industries s'implantent dans le sud du Tarn, et le préfet approuve dans une note spéciale cette proposition[711].

Peu à peu, à la lecture des notes des Renseignements généraux, on comprend également que la guerre d'Algérie devient une cause de préoccupation sérieuse dans les réunions syndicales. « Le climat est lourd, sans être forcément critique », peut-on lire dans une liasse de ce même fonds d'archives. Mazamet est entré dans *le temps du pays et du monde* avec le second conflit mondial. La guerre d'Algérie la lui installe plus solidement encore. Certains de nos témoins ont évoqué cette guerre qu'ils ont vécue, et qu'ils ont tue pendant longtemps. Là encore, des pistes de travail sont à explorer…

Enfin, concernant les rapports sociaux, Mai 68 demeure la dernière grande manifestation sociale observée dans les rues de la ville.
Ainsi, le 22 mai 1968, 3 000 ouvriers délaineurs sont en grève à Mazamet. On compte également 2 800 ouvriers mégissiers, 1 400 ouvriers textiles, 800 ouvriers du bâtiment et les 700 ouvriers de l'usine Pécazeaux-Kreutler. Soit environ 8 000 ouvriers en grève dont 7 200 pour les industries de textiles/peaux[712]. L'hôpital est également en grève ainsi que les établissements scolaires publics du secondaire de la ville. Ce même jour, 1 000 grévistes défilent dans les rues de la ville. Ce n'est pas énorme au vu du nombre de grévistes, et c'est moins qu'à Carmaux où 5 000 personnes défilent ce jour-là. Mais peut-être que pour une ville comme Mazamet, c'est un nombre signifiant. Le 24 mai 1968, 2 000 Mazamétains assistent à un meeting à l'hôtel de ville, durant lequel M. Pierre Nègre (CFDT), M. Loubières (CFDT) et M. Fournès (SE-FEN) prennent la parole.

---

[710] Arch. dép. du Tarn, 819 W 1.
[711] *Ibid.*
[712] Arch. dép. du Tarn, 1 107 W 55.

Cependant, les manifestants sont plus nombreux le 31 mai pour soutenir le général de Gaulle : près de 5 000 personnes défilent pour lui à Mazamet[713]. Ce nombre nous renvoie à un ordre social qui ne se fissure pas complètement et dont les structures profondes demeurent. Le 13 juin 1968, trois semaines après la signature des accords de Grenelle, seules 50 personnes environ demeurent grévistes à Mazamet.

Pour ce qui est de la question sociale à Mazamet, l'après-guerre et les années d'expansion des Trente Glorieuses sont à étudier d'abord pour penser et questionner les notions de ruptures et de permanences dans l'exemple mazamétain, mais surtout, pour repenser un récit trop longtemps figé entre 1909 et 1930.

B. La Seconde Guerre mondiale et l'Occupation : entre silences et oublis

Si l'historien ne détient pas la vérité, il est tenu, par sa rigueur, d'essayer de rendre intelligibles des périodes pour lesquelles la complexité est prégnante, à l'image de la période de la Seconde Guerre mondiale et de celle de l'Occupation de la France.

Cette période fut étudiée dans ses complexités depuis les années 1980 par de nombreux historiens comme, entre autres, Michèle et Jean-Paul Cointet, Maurice Rajsfus, Pascal Ory, Bernard Lecomte, Jean-François Muracciole, Denis Peschansky, Jean-Pierre Azéma, pour ce qui relève du régime du Vichy. Laurent Douzou, Robert Frank, François Marcot, Jacqueline Sainclivier, François Bédarida, Jacques Semelin, Serge Wolikow, Julien Blanc, Cécile Vast se sont penchés sur l'histoire périlleuse *des résistances* à ce régime et à cette occupation. Enfin, les travaux d'Henri Rousso, de Jean-Marie Guillon ou encore de Pierre Laborie sont précieux pour l'histoire des représentations quant à cette période. Ce sont en partie ces travaux qui nous permettent aujourd'hui de questionner la perception que les Mazamétains ont eue, ou ont, des années 1939-1945. Et de parvenir à dissocier le discours mémoriel du travail d'histoire.
Pour la majorité de nos témoins, ainsi que pour les ouvrages étudiés dans notre première partie, la guerre se réduit à l'armistice, au blocage du train en gare de Mazamet en mars 1943 (afin d'empêcher le départ de jeunes hommes au STO) et au maquis de la

[713] *Ibid.*

Montagne Noire associé à la libération de la ville. La chronologie semble être plutôt vague, voire oubliée dans ces récits.

1. État de la question dans le mazamétain

La France entre en guerre contre l'Allemagne le 3 septembre 1939. Les armées des États européens capitulent les unes après les autres entre septembre 1939 et juin 1940, hormis le Royaume-Uni.

Le 18 mai 1940, Philippe Pétain entre au gouvernement. Le 10 juin la France est défaite et le maréchal Pétain demande l'armistice le 17 juin 1940, armistice signé le 22 juin suivant. Le gouvernement français s'installe alors à Vichy, en zone libre, le 1er juillet. Philippe Pétain obtient les pleins pouvoirs le 10 juillet 1940. Le premier statut des juifs est adopté le 3 octobre 1940 et la collaboration officielle entre l'État français et l'Allemagne nazie est actée le 24 octobre de cette même année.

Cette brève chronologie du début de l'Occupation permet de remettre en « dates » le bouleversement que cette défaite provoque au sein des esprits français. Les réfugiés belges, alsaciens, lorrains, affluent alors en zone libre. Entre le 20 mai et le 30 juillet 1940, ce sont donc 60 000 réfugiés belges et luxembourgeois qui arrivent dans le sud du Tarn[714].

Comment Mazamet vit-elle alors ces années d'Occupation ? Comment ses habitants se comportent-ils ? Quelles représentations de cette périodes ont perduré ? Peu de travaux ont été effectués sur le sujet.

On trouve en revanche des travaux sur les conditions de vie des populations juives dans le Tarn durant l'Occupation. Ainsi Valérie Ermossilla[715], Sandra Marc[716] ou Sonia Berkouk[717] ont travaillé sur ce thème ainsi que Jacques Fijalkow[718]. Le maquis de la

[714] Jérôme Montsarrat, *op. cit.*, introd.

[715] Valérie Ermosilla, *la Résistance juive dans le Tarn, 1939-1944 : Réalités et représentations*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie et Jean Estèbe, université Toulouse-Le Mirail, 1989.

[716] Sandra Marc, *les Juifs de Lacaune-les-Bains : 1940-1945, assignation à résidence, vie quotidienne, persécution, résistance*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1997 ; *les Juifs de Lacaune sous Vichy, 1942-1944, assignation à résidence et persécution*, Paris-Montréal, Québec, L'Harmattan, 2001.

[717] Sonia Berkouk, *les Protestants du Tarn et l'Accueil des juifs ; 1940-1944*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Patrick Cabanel, université Toulouse-Le Mirail, l997.

[718] Jacques Fijalkow (dir.), *Vichy, les Juifs et les Justes ; l'Exemple du Tarn*, Toulouse, Privat, 2003.

Montagne Noire a également intéressé Adèle Suc[719] et Sylvie Périlhou[720]. D'autres ont écrit sur les résistances dans ce département : Yves Bénazech [721] (responsable départemental de la JOC jusqu'en 1939, puis proche du mouvement Combat dès janvier 1943), et Nathalie Rey[722] par exemple. Seul Jérôme Montsarrat[723], déjà cité, a osé se pencher sur un sujet épineux, celui de la collaboration dans le département du Tarn en 1998.

Quelles traces mémorielles chez les témoins ?

La défaite de juin 1940 a effectivement marqué les esprits de nos témoins. Mais ils évoquent souvent le rassemblement devant la gare de Mazamet, le 12 mars 1943, lorsque le premier convoi pour le STO (décret du 16 février 1943 qui mobilise les classes de 1940, 1941 et 1942) doit quitter la ville en direction de Toulouse. Un témoin nous a raconté cet épisode qu'il a vécu, alors qu'il devait rejoindre le STO : il a dû, finalement, monter dans ce train. C'est à Toulouse qu'il a pu s'échapper. Les archives confirment bien que 28 arrestations ont eu lieu ce jour-là à la gare de Mazamet. Sur les 28 personnes interpellées, 15 ne sont pas de la ville : on compte trois héraultais, deux réfugiés de la Seine, un des Pyrénées-Orientales, un de l'Ain et trois réfugiés espagnols[724]. Ici un souci de date se pose : dans l'ouvrage *Histoire de Castres, Mazamet, la Montagne*[725], il est fait mention de 1 500 personnes qui manifestent *les 11 et 12 mai 1943* et de 50 arrestations. Soit il y eut deux manifestations contre le départ pour le STO, soit il y a une erreur d'interprétation puisque les archives ne mentionnent pas de manifestation au mois de mai 1943.

Un deuxième temps revient chez certains témoins ainsi que dans les travaux universitaires : celui des combats des maquisards, comme le combat de la ferme de La

[719] Adèle Suc, *le Maquis de Vabre : son histoire, ses caractéristiques, son originalité*, mémoire de maîtrise, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1995.
[720] Sylvie Perilhou, *le Corps franc de la Montagne Noire*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 2003.
[721] Yves Bénazech, *les Terroristes de l'espérance : Chronique de la Résistance dans le Tarn*, [Le Séquestre], [éd. à compte d'auteur], 1985.
[722] Nathalie Rey, *Histoire d'une mémoire ; la Résistance dans le sud du Tarn*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 1999.
[723] Rémy Cazals (dir.), *Histoire…*, *op. cit.*
[724] Arch. dép. du Tarn, 506 W 167.
[725] Rémy Cazals (dir.), *Histoire…*, *op. cit.*, p. 267.

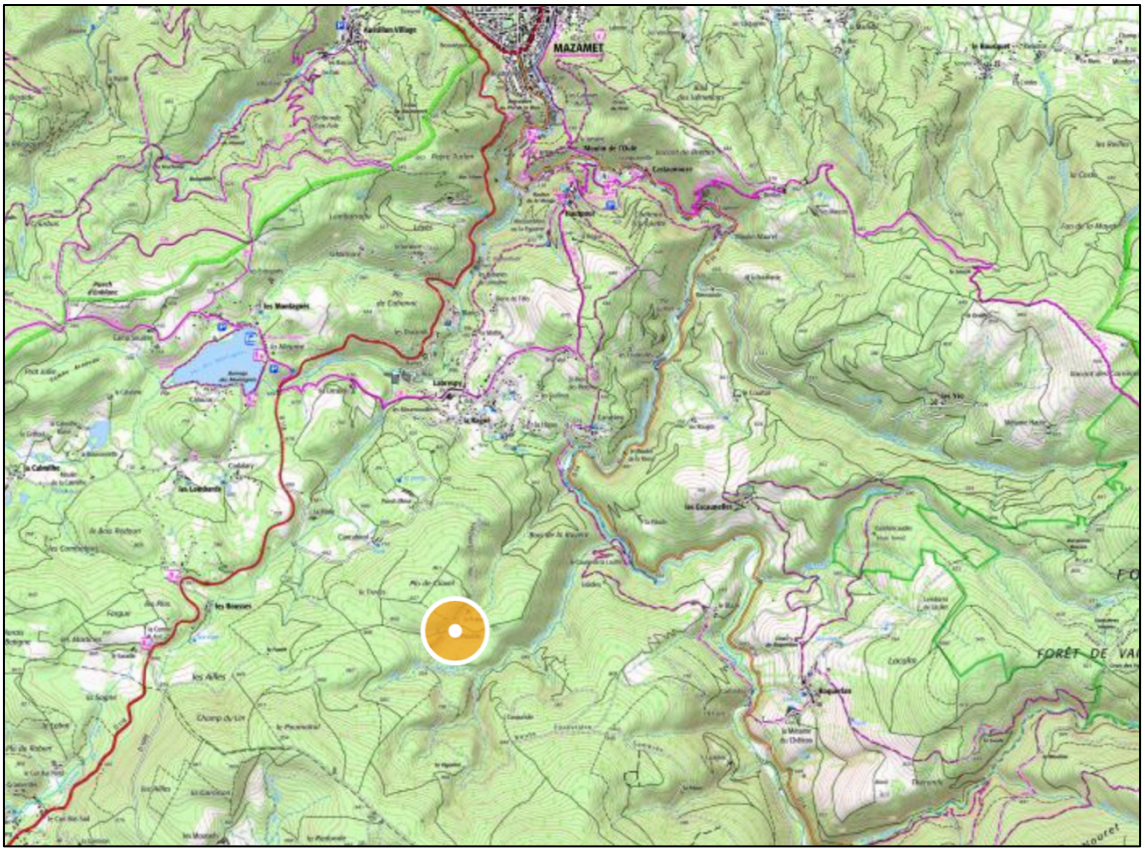
Paladille et de celle de La Fraïsse[726] le 22 août 1944. Il s'agit des combats menés contre une colonne allemande par le corps franc de la Montagne Noire (CFMN, dont 30 membres sont d'origine algérienne) descendus des Martys et des bois de La Galaube (voir cartes 3, 4 et 5[727]). Ces combats durent du 19 au 22 août 1944 et aboutissent à la libération de Mazamet.

Enfin, un dernier « temps-mémoire » revient pour cette période, celui des femmes tondues au stade de la Chevalière à Mazamet, souvent évoquées par nos témoins, mais laissant peu de traces dans les travaux historiques. « Mon mari nous a interdit d'aller voir ça : c'était pas un spectacle. Ce n'était pas glorieux », nous dit un témoin femme enregistrée en 1998 à ce sujet-là. Témoin dont l'époux a joué un rôle dans la résistance civile. Une photo, conservée au musée départemental de la Résistance et de la Déportation de la Haute-Garonne, montre au moins dix femmes mazamétaines exposées, tondues et promenées sur une charrette devant une foule massée au stade de la Chevalière, qui les vilipende. Une autre photo est publiée dans l'ouvrage de M. Bourguignon, *Mazamet, chronique d'une ville : Du fil de l'Arnette au fil de la laine*[728].

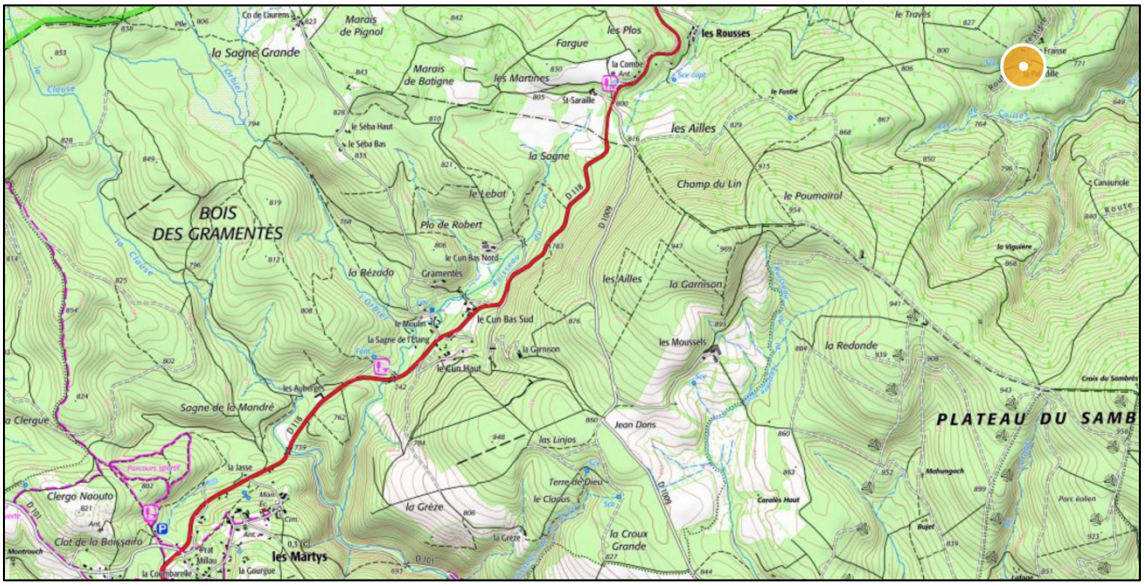
[726] Arch. dép. du Tarn, 506 W 285.
[727] URL : https://www.geoportail.gouv.fr/carte [consulté le 17 février 2019].
[728] Michel Bourguignon, *op. cit.*,, p. 277.

Cartes 3, 4, 5. Cartes de la Montagne Noire, versant sud[729]
(La Paladille et La Fraïsse en orange)

Carte 3

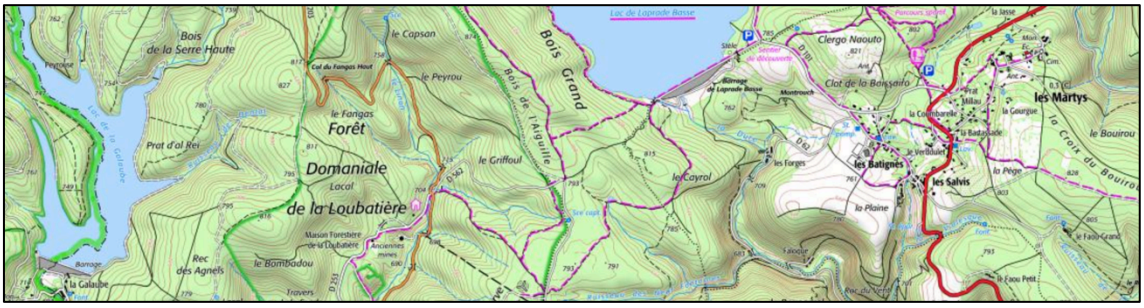


Carte 4



[729] https://www.geoportail.gouv.fr/carte.

Carte 5



Quelles traces dans les récits d'auteurs locaux ?

Jo ! Tu es terrible, le poids de la mémoire

On peut lire plusieurs extraits, dans cet ouvrage[730], qui racontent « la guerre » de Georges : « Et la défaite a suivi la guerre… Et Georges connaît maintenant l'amertume. Comment pourrait-il en être autrement ? Les tickets de rationnement n'empêchent pas les privations alimentaires, les privations accroissent la haine de l'occupant, de la milice collaboratrice et même du voisin[731] ! »

Ou encore : « C'est l'été 1943. […] Il y a à Mazamet une armée secrète… Elle cherche des volontaires… Des bruits courent sur un jeune maquis dans la Montagne Noire. » Et enfin, « Seulement cette fois, c'est la bonne ! Au petit matin de ce jour de juin 1944, sans même claquer la porte, […] Jojo rejoint ses copains du quartier. » Face aux questions que ses enfants lui ont posé, cet homme a expliqué : « C'est à partir de septembre 1943 que je suis entré dans la Résistance, d'abord l'armée secrète de Mazamet. C'est Cabot qui commandait. […] Ensuite j'ai rejoint le Corps Franc en juin 1944[732]. » La suite de l'ouvrage est un récit très riche quant au quotidien de la vie de cet homme dans le maquis, et quant à la mémoire de ce moment-là de sa vie qui a structuré, hanté parfois même, le reste de ses jours. L'auteure de ce récit a effectué un travail de recherche sérieux sur le CFMN, en consultant notamment les travaux de Sylvie Périlhou. Et elle parvient à mêler une « vie minuscule » à l'histoire plus vaste, et aux mémoires qui en découlent.

[730] *Op. cit.*
[731] *Ibid.*, p. 94-95.
[732] *Ibid.*, p. 112.

La Dame de la manufacture[733],
l'histoire comme prétexte et l'absence de chronologie

Dans ce roman, qui se rapproche des sagas régionales, l'auteure évoque les années 1939- 1945 de manière très elliptique. « Depuis que le 3 septembre 1939, la France et le Royaume-Uni ont déclaré la guerre à l'Allemagne, les Mazamétains se replient sur eux-mêmes. Sauve qui peut. On entend les nouvelles de loin et on ne cherche pas à comprendre[734]. » Elle laisse clairement entendre que les Mazamétains sont « favorables au maréchal Pétain ». Ce qui, en août 1940 n'a rien d'exceptionnel dans le contexte de la débâcle. Il faudrait cependant répéter, encore une fois, les définitions de « maréchalisme » et celle de « pétainisme » afin de pouvoir préciser ce que l'on entend par « favorable à Pétain ». Et dans ce roman, les héros sont, dès août 1940, au courant que le « général de Gaulle a lancé un appel à la résistance en juin ». Évidemment, une des jeunes héroïne du roman « veut entrer en résistance » et elle y parvient. Mais la chronologie a disparu ici, ce qui demeure problématique : « Un soir, en cette année 1942 [Emily est une] courageuse résistante de l'ombre. » Et la jeune fille poursuit son action, dont rien n'est dit dans le roman tout en rédigeant des cahiers : « En août 1944, dix cahiers se cachent au fond de l'armoire. Elle imagine déjà le titre : *Les secrets d'une résistante*[735]. » Et pour terminer avec cet épisode de l'Occupation, le chapitre se conclut sur la libération de la ville le 22 août 1944. Cinq pages dans ce roman pour résumer, simplifier à l'extrême, la complexité même d'une période « irréductible à la lecture de ce qu'elle affiche[736] ».

Le Bal du centenaire[737]
ou la retranscription de récits familiaux

Dans ce dernier roman local, nous nous intéressons d'abord au sommaire. C'est la deuxième partie du roman qui est consacrée à cette période avec comme titre : « Partie II, 1940-1949 : La guerre. » Cette périodisation peut nous sembler singulière mais se défend, peut-être, ici. L'auteure évoque la vie de prisonnier de guerre d'un de ses héros, Antoine, dans un camps de la Ruhr avant qu'il ne parvienne à s'évader. Elle évoque également le maquis. Elle s'inspire de témoignages de ses proches, de son grand-père

[733] Sophie Mamouni, *op. cit.*
[734] *Ibid.*, p. 202.
[735] *Ibid.*, p. 206.
[736] Pierre Laborie, *le Chagrin…*, *op. cit*, p. 301.
[737] Isabelle Bonnet, *op. cit.*

notamment. En effet, le maquis de Fonbruno est évoqué, ainsi que Guy de Rouville, acteur majeur quant au commandement du CFMN. Le Vintrou, autre lieu de maquis, est évoqué. L'auteure donne des chiffres sans citer de sources : « Le CFMN, fort de 800 hommes, le maquis de Vabres (527 membres), le groupe Vendredi de Mazamet-Labastide, le Corps franc du Sidobre commandé par Pineaud, le Corps franc Bayard. Vous serez sous les ordres du commandant Dunoyer de Segonzac, nommé chef militaire des monts de Lacaune et du Sidobre[738]. » Elle évoque ensuite le débarquement des forces alliées : « Vite, vite, allume la radio, ils débarquent ! » Il semble qu'ici l'anachronisme de l'information en temps réel ait pris le dessus. Enfin, la libération de la ville entre le 19 et le 22 août 1944 est racontée longuement. Le maire de Mazamet, Henri Gardet, est cité sans plus de détails, or, les détails ici demeurent importants. Le chapitre s'arrête bien en 1945, il semble que la borne chronologique de 1949 ait été choisie afin de faire le lien avec le chapitre suivant sur le centenaire du délainage, en 1950-1951. Donc, ce découpage n'a, en fait pas de sens logique en terme historique.

L'ouvrage de photos de référence à Mazamet :
Mazamet, chronique d'une ville :
Du fil de l'Arnette au fil de la laine[739]

Réalisé par un ancien maire de la ville, photographe professionnel, cet ouvrage n'a pas été évoqué dans notre travail, non parce qu'il ne nous semble pas intéressant, mais parce qu'il s'agit d'un récit qui n'est plus vraiment contemporain, comme ceux utilisés dans notre chapitre I : publié en 1989, il se situe dans un entre-deux où plus personne n'écrit sur le passé de Mazamet. Il raconte Mazamet en photos et il reprend les logiques de narration des auteurs de la première moitié du XX^e^ siècle, pour l'essentiel du récit. Il consacre 40 pages sur 311 aux années qui suivent le centenaire. La période des années 1939-1945 est évoquée par plusieurs entrées : la première s'intitule « 1939-1945. La Deuxième Guerre mondiale[740]. » Il évoque ici « La résistance » ainsi que « Le maquis et la guerre clandestine ». Une deuxième entrée est intitulée « 22 août 1944. Mazamet est libéré. » Il propose cinq photos de défilés de maquisards et en publie une montrant les femmes tondues avec ce commentaire : « Il faut déplorer celui [le défilé] des malheureuses femmes tondues[741]. » Enfin, deux autres pages traitent de la victoire, la

[738] *Ibid.*, p. 108.
[739] Michel Bourguignon, *op. cit.*
[740] *Ibid.*, p. 274-275.
[741] *Ibid.*, p. 276-277.

troisième entrée : « Le 8 mai 1945. Le plus petit quotidien de France, *la Montagne Noire*, annonce la victoire aux Mazamétains[742]. »

La Montagne noire *raconte le conflit*[743]

Nous nous attacherons ici à retranscrire le récit de l'auteur, conçu pour donner du lien entre les articles de presse reproduits, et non les articles eux-mêmes.

Dans cet ouvrage, l'Occupation et la défaite ne sont guère mentionnées : une fois encore la résistance est mise en avant, résistance armée s'entend.
L'introduction est impressionnante de sous-entendus : « On ne reviendra pas ici sur les causes qui menèrent l'Europe puis une partie du monde au bord du chaos. Les faits majeurs de cet épisode dramatique de l'histoire contemporaine sont encore présents dans nos mémoires et, surtout, n'ont guère leur place dans un ouvrage comme celui-ci. » Ce silence est-il refus de se souvenir, donc façon de se souvenir ? Que dit-il des ambivalences et des comportements mazamétains durant près de cinq ans ? Et que dit-il des choix politiques effectués dans cette ville dans les années 1930 ? (Voir chapitre VIII.)
Le récit commence par la mobilisation : « Le 1er septembre [1939] les troupes allemandes pénètrent en force sur le territoire polonais. […] Alors que la guerre fait rage, la teneur des communiqués évoluent. La liberté des citoyens vacillent alors que les problèmes de ravitaillement se font de plus en plus sentir[744][…] », puis il continue avec l'appel de de Gaulle : « Alors que dans le pays mazamétain la vie suit tant bien que mal son cours, le 18 juin 1940, le général de Gaulle, refusant la défaite, appelle depuis Londres les Français à continuer le combat. Les premiers mouvements de résistance se mettent en place et, avec l'appui de la population, vont jouer un rôle prépondérant dans la victoire finale aux côtés des Alliés[745]. »

De fait, dix lignes suffisent à raconter une période sans aucune chronologie. Ce sont près de quatre pages cumulées de récits qui racontent la résistance, évoquant successivement : l'histoire de cette résistance, le corps franc de la Montagne Noire, les

[742] *Ibid.*, p. 278-279.
[743] Christophe Célariès, *op. cit.*, p. 55-78.
[744] *Ibid.*, p. 55.
[745] *Ibid.*, p. 65.

« héros de la Résistance », puis la victoire et les festivités organisées à Mazamet du 25 au 27 août 1945. Pour conclure ce chapitre, l'auteur écrit : « la drôle de guerre a détruit la France, perturbé la société et bouleversé la vie quotidienne des Mazamétains. En ce début d'automne 1945, tout est à reconstruire ». Le retour des prisonnier et des requis du STO est rapidement évoqué. Et l'auteur nous propulse à la fin des années 1950 dans le chapitre suivant, dédié à « Cent ans de rugby ».

Quelles traces dans les travaux universitaires ?

Peu de mots, donc, dans les récits locaux sur le passé de cette ville durant quatre années d'occupation et sur son activité économique, sur les formes de collaborations, sur la diversité des mouvements de résistance civile. Mais comment en vouloir aux non-spécialistes de tels silences, avec des récits qui prennent peu en compte la chronologie et la complexité de la période, alors que peu de travaux universitaires y sont consacrés ? Ces derniers mettent les projecteurs surtout sur le sort et le sauvetage des juifs ainsi que sur certains mouvements de résistance armées.

Certes, les sources demeurent plus nombreuses, plus faciles d'accès, notamment les témoignages et récits autobiographiques sur ces deux thématiques. Cependant, l'histoire universitaire tait un pan du passé de Mazamet. Une zone de silences existe de 1940 jusqu'en 1943. *Quid* de la vie de cette cité ? *Quid* de son activité industrielle ? De ses habitants ? Nous pouvons dire que le silence est une « façon de se souvenir ». Cependant, de quoi ne veut-on pas parler dans cette ville quant aux années d'Occupation ? Des années où les comportements et les ambivalences sont à analyser avec prudence et avec les yeux de ceux qui vivaient à cette époque-là.

Quels questionnements pouvons-nous alors proposer pour un *alter-récit* historique des années 1940-1945 à Mazamet ? Nous ne donnerons ici, encore une fois, que quelques pistes de réflexion pour la recherche.

2. Des pistes pour retrouver les mailles perdues du récit

Un conseil municipal que le régime de Vichy ne dissout pas et qui reste en place jusqu'à la Libération

La loi du 16 mai 1940 donne à Vichy le droit de nommer un nouveau maire et ses adjoints si le conseil municipal ne soutient pas assez la Révolution nationale. Au 17 septembre 1941, 27 communes (dont celle de Castres) ont vu leur conseil municipal

(CM) modifié ou destitué. Le gouvernement de Vichy ne juge pas nécessaire de destituer celui de Mazamet.
Le conseil municipal de Mazamet, et son maire, M. Charles Cazenave, élus en 1935, restent en place jusqu'au 24 août 1944 à 10 heures[746]. Ce jour-là, le comité départemental de libération (CDL) représenté par MM. François Reille-Soult et Georges Bénézech, transmet les pouvoirs municipaux à M. Henri Gardet, issu du comité local de libération de Mazamet (CLL).

Dans le conseil municipal élu en 1935 et maintenu en place sous Vichy, on retrouve des noms de notables comme Martinel, Périé, Cormouls-Houlès (Raymond), Tournier (Étienne, le fils de l'ancien maire décédé), Jammes de Lagoutine, Brenac. Parmi les élus, trois sont mobilisés en 1939 (Cormouls-Houlès, Huc et Tournier). Étienne Tournier et Émile Cènes décèdent tous les deux en 1940. Sur les 21 membres restants de ce CM, aucun ne sera présent dans celui installé le 24 août 1944.
En revanche, en août 1944, on retrouve au sein de ce conseil des membres actifs de la résistance armée, comme Henri Gardet, le nouveau maire ainsi que Georges Bénézech (CDL), Max Cormouls-Houlès, et d'autres, dont une femme, Mme Marguerite Bonafous. On y trouve également des membres issus des mouvements de la résistance civile comme les deux responsables syndicaux (que nous avons déjà évoqués précédemment, au sujet des mouvements sociaux des années 1947-1958). Henri Bascoul pour la CGT, et Raymond Maffre pour la CFTC, font partie de cette équipe aux couleurs politiques chamarrées.

Cette période a donc vu ses élites économiques et politiques poser des choix différents. Le temps de Vichy, le parcours personnel de chaque acteur, ses motivations et ses affinités politiques, conduisent les hommes et les femmes à choisir (ou pas) tel ou tel camp ; à consentir ou non au régime de Vichy ; à consentir ou non aux idées des résistants. Consentir ne signifie pas forcément adhérer, mais signifie ne pas accepter les idées du camp opposé. François Marcot a travaillé sur ces postures d'« adaptations contraintes[747] », que l'on peut aussi qualifier de postures de *non-consentement*.

---

[746] AM Mazamet, 1 D 21 1939-1946.
[747] François Marcot, « Résistances et autres comportements des Français sous l'Occupation », *in* François Marcot, Didier Musiedlack (dir.), *les Résistances, miroir des régimes d'oppression : Allemagne, France,*

« Les ambivalences […] ne font que dissimuler des comportements médiocres. Elles n'excusent rien mais elles peuvent aider à expliquer un peu mieux la complexité du social en évitant de juger d'une position en surplomb[748]. » En effet, loin de nous l'idée de juger ici, mais celle de comprendre, obstinément.

Une histoire des comportements, des attitudes et des représentations des Mazamétains sous l'Occupation nous semble très pertinente à effectuer. Elle permettrait probablement de mieux comprendre quelles continuités (conservatisme politique, paternalisme) et quelles ruptures (personnelles, de groupes) cette période a-t-elle permis d'opérer. Ce travail pourrait tenir compte de l'état des lieux dressé sur les années 1930, annonçant peut-être nombre d'ambivalences, notamment au sein des élites économiques et politiques de la ville. Quels furent les impensés de cette période ? Pourquoi ni l'historiographie protestantisante, ni l'historiographie plus structuraliste n'ont-elles essayé de la mettre en récit historique ?

La collaboration dans le Tarn et à Mazamet

Un mémoire de maîtrise, peu cité dans les références bibliographiques, a essayé de questionner *la Collaboration et sa Mémoire dans le département du Tarn, 1940-1945*[749], en 1998. C'est un travail très riche qui, dès l'introduction, pose comme point de méthode de « ne pas dissocier les faits de leur interprétation[750] ». Il tente donc de déceler les types de collaborations qui ont pu exister dans le département du Tarn et les mémoires qui en découlent : collaboration économique et collaboration politique.

La collaboration économique

Dans sa conclusion, Jérôme Montsarrat souligne le fait que « de nombreuses tractations ont eu lieu entre les Allemands et les entrepreneurs tarnais. L'ensemble de l'industrie du département se soumet aux exigences allemandes et peu de patrons refusent[751] ». Il est évident que dans un contexte d'occupation par l'armée allemande, accepté par un régime national autoritaire qui collabore officiellement avec cet occupant, il soit difficile de désobéir aux accords de collaboration économique (action d'apporter

---

Italie, Actes du colloque international de Besancon, 24-26 septembre 2003, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006.
[748] Pierre Laborie, *le Chagrin…*, *op. cit.*, p. 248.
[749] Jérôme Montsarrat, *op. cit.*
[750] *Ibid.*, p. 3.
[751] *Ibid.*, p. 127.

volontairement toute aide à l'occupant). Ce qui n'interdit pas, pour certains, des accommodements raisonnables. Les patrons mazamétains, dont les discours des années 1930 vantent tant l'attachement aux valeurs du travail, de la religion et de la famille, ont-ils pu s'émanciper de certaines situations contraignantes ? On apprend ainsi, qu'« un Mazamétain achète du drap qu'il revend aux Allemands à des prix très élevés, mais (pas dupes) celui-ci est arrêté et déporté à Buchenwald[752]. »

Dans ce travail, Jérôme Montsarrat évoque « l'industrie tarnaise au service de l'Allemagne ». Il est sûr que l'industrie textile du sud du Tarn a connu de réels problèmes d'approvisionnements mais elle n'a jamais complètement cessé de fonctionner. Et, en 1946, 48 entreprises textiles ainsi que 50 entreprises de mégisserie et de maroquinerie sont comptées comme ayant clairement collaboré dans le département[753].

La collaboration politique

Il semble qu'il y ait eu à Mazamet des adhérents aux partis ou mouvements pro-Vichystes et collaborationnistes[754]. En effet, le service d'ordre légionnaire (SOL, 1941-1943) comptait à Mazamet 16 adhérents pour 133 en tout dans le Tarn (soit 12 % de l'effectif). La milice française (qui succède au SOL, janvier 1943-août 1944) comptait, elle, 11 adhérents pour 242 Tarnais en son sein. Enfin, le Parti populaire français (PPF, 1936-1945) représentait 19 % de l'effectif tarnais avec 14 membres sur 74. Son émanation, la Légions des volontaires français (LVF) ne compte dans la ville qu'un seul membre.

Des recherches plus avant pourraient être réalisées quant aux comportements d'adhésion politique à des mouvements ou partis collaborationnistes durant ces années sombres. L'intérêt n'est pas ici de porter un jugement sur ce que furent des réalités passées, mais bien de donner à voir toute la complexité d'une période que l'on passe sous silence(s) encore aujourd'hui dans cette ville, malgré les travaux sur la question à l'échelle nationale[755].

---

[752] *Ibid.*, p. 50 et Arch. dép. du Tarn 506 W 223.
[753] Arch. dép. du Tarn, 506 W 223 et 506 W 224.
[754] Arch. dép. du Tarn, 506 W 142
[755] Par exemple Henri Rousso, *le Syndrome de Vichy : De 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, « Points histoire »,1987 ou encore, en collaboration avec Éric Conan, *Vichy, un passé qui ne passe pas,* Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1996.

De fait, un travail qui s'attacherait à analyser les représentations de cette période chez les témoins encore en vie, au sein des publications contemporaine de la période, mais également au sein des publications actuelles, nous semble pertinent à entreprendre. Car nous demeurons ainsi au cœur de notre sujet : comment, à Mazamet, se représente-t-on le passé ? Et comment l'historien peut-il rendre à ce passé les pièces manquantes du puzzle afin de permettre à chacun de se retrouver non pas dans un récit sacré et intouchable, mais dans un récit profane et tendant à l'universalité ? Car l'histoire appartient à tous. On éviterait ainsi, peut-être, que « par glissements successifs, vulgarisée avec un écho exceptionnel par des passeurs de relais efficaces, chronologiquement datée et formée dans un contexte culturel spécifique, une interprétation momentanée d'une parcelle du passé se voit élargie à la dimension d'une vision d'ensemble porteuse d'une cohérence séduisante[756] ».

[756] Pierre Laborie, *le Chagrin…*, *op. cit.*, p. 34.

CONCLUSION

Au terme de cette troisième et dernière partie, nous pouvons constater que déconstruire ou détricoter une mise en récit érigée en vulgate ne relève pas d'un exercice simple. Mais il nous semble pourtant essentiel, si l'on souhaite faire œuvre d'histoire, de s'y risquer. Et surtout, l'exemple que nous avons choisi de traiter, celui de la ville de Mazamet de la fin du XIX^{e} siècle jusqu'à nos jours, demeure un objet-support (et non un objet monographique qui nous semble sans grand intérêt en soi) qui nous permet d'explorer de nouvelles pistes de recherche et qui doit permettre à l'historien de questionner plus largement sa discipline.
Mazamet est peut-être un cas singulier quant à son passé, mais notre chapitre IV nous a permis de relativiser ce point. En revanche, il s'agit probablement d'un cas singulier dans l'exercice d'élaboration de récits sur ce passé.

Nous avons proposé de relire ce passé par le biais du religieux et du poids des récits mémoriaux des communautés protestantes et catholiques de cette ville. C'est un projet que nous portons depuis longtemps, convaincue que sans questionner le religieux et ses représentations, la vulgate ne peut être déconstruite. Le poids des mémoires protestantes est important, et l'histoire de cette communauté en France peut l'expliquer. Mais c'est par le jeu des échelles que nous avons pu expliquer pourquoi ces mémoires-là avaient généré des récits mémorio-historiques complexes à analyser. Les jeux d'échelle, dans la possibilité ou pas de se représenter en tant que catholique ou protestant à Mazamet, est un moyen de mettre à distance et de contextualiser le rapport au temps de ces communautés religieuses. Ainsi, lorsqu'on propose une réflexion sur la construction d'un ordre social mazamétain, le religieux a sa place dans la mise en place des rapports de domination mais également dans l'émergence de groupes minorés et de groupes majorés, à la fois dans l'organisation de cet ordre social, mais également dans le récit qui en découle. Ainsi, nous avons pu proposer d'employer pour qualifier ce récit, le terme de *vulgate*.

On retrouve d'ailleurs ces ambivalences scalaires lorsqu'on travaille sur les syndicats mazamétains. Comment ne pas questionner cette CGT qui, jusqu'en 1951 au moins, peine à se positionner dans le jeu des rapports sociaux ? Comment ne pas essayer de

rendre présente dans le récit la CFTC qui fut, jusqu'en 1968 au moins, plus critique sur cet ordre social mazamétain que la CGT ? Il s'agit bien ici d'un « système Mazamet » qui se pense tellement à l'abri du monde qu'élites économiques, politiques et religieuses parviennent à partir des années 1903-1909 à s'accorder afin que la majorité de la population ouvrière ne ressente pas de besoin d'émancipation ni d'éducation spécifique.

Ce sont donc les années 1930 qui confirment les comportements ambivalents d'une partie de ces élites, dont les positionnements politiques sont bien loin de ceux énoncés par la vulgate. Les partis conservateurs triomphent à chaque élection, et nombre d'industriels se rapprochent des partis de la droite nationalistes. Et un Albert Vidal ne peut, à lui seul, sauver les écarts de routes des siens, quand on sait que nombre de ses pairs l'ont mis à distance à partir de la fin des années 1930.

Ces constats établis, nous avons alors proposé de penser des outils et une méthode pour construire un *alter-récit* de l'histoire de cette ville.
Il n'y a aucun intérêt à empiler des « histoires de… » : histoire des femmes à Mazamet, histoire des ouvriers, histoires des commerçants, histoire des étrangers, etc. Non, ce qui nous intéresse ici c'est de rendre à chacun « sa place » dans le récit, ou plutôt, de le rendre *présent* dans le récit. La *présence* nous semble un terme plus approprié car elle se situe moins dans une logique déterministe que le terme de « place ».
Il s'agit donc de rendre présents les *dominés* de l'histoire, ceux qui n'ont ni pouvoir ni capital, ainsi que les *minorés*, ceux qui, même en supériorité numérique, ne détiennent pas le pouvoir, notamment celui du récit sur le passé. Ainsi, on peut tendre vers une histoire qui soit plus objective et moins excluante. D'où la nécessité de s'appuyer sur les travaux des *Subaltern Studies.* Leurs apports, à partir des années 1980 dans le monde anglo-saxon, puis dans les années 2000 en France, nous obligent à changer de focale, à décentrer le regard, car comme l'écrit Romain Bertrand, au sujet de l'histoire globale : « Que l'histoire antihéroïque des *Grandes Découvertes* attente au récit convenu de l'*occidentalisation du monde* en réhabilitant l'historicité propre des mondes extra-européens, soit – et qui s'en plaindrait, sinon quelques apologues ronchons du tout hexagonal ? Pour autant, la ligne de partage, au plan proprement historiographique, ne passe pas entre le *national* et le *global*, mais bien entre le *roman* et l'histoire comme

savoir critique[757]. » Tout comme il précise que « les praticiens de l'"histoire globale" aiment à manier l'équerre et le compas plus que le fusain. Sur les deux axes de coordonnées de leurs grands récits – celui de la distance géographique et celui de la profondeur temporelle –, ils tracent le plus souvent des lignes droites : des trajectoires sans zigzags ni pointillés[758] ». Or effectivement, un récit historique, notamment celui que nous avons essayé de questionner ici, ne peut exister sans « zigzags ni pointillés ». D'où la nécessité, pour les historiens, de faire appel aux ethnologues et aux anthropologues ainsi qu'aux philosophes et aux sociologues. L'histoire, sans l'interdisciplinarité, risque de se perdre dans ses certitudes et de perdre de son sens critique.

Entreprendre un travail de mise « en histoire » permet de comprendre pourquoi cette ville de Mazamet demeure un lieu de mémoires pour la communauté protestante de la ville, et bien au-delà pour celle du pays ; pourquoi elle demeure un lieu de mémoire industriel à l'échelle nationale ; pourquoi, a contrario, elle demeure un « non-lieu de mémoires » pour les ouvriers de l'industrie.

Enfin, oser une histoire qui ne tient pas compte des modes de représentations des « présents » de ceux qui vivaient dans le passé nous conduit à l'écueil de l'anachronisme simplificateur et à celui des raccourcis trompeurs. Nous pensons, qu'il faut, le plus souvent ne pas dissocier les faits de leur interprétation, comme nous l'avons déjà précisé. Ainsi, lorsqu'un témoin nous explique que son usine tournait sous l'Occupation grâce « à des cheveux venus d'Allemagne », ce qui questionne d'abord c'est effectivement la véracité de cette information (auxquelles les archives des douanes nous permettront de répondre un jour), mais ce qui questionne tout autant, c'est ce qui pousse ce témoin à nous donner cette information, vraie ou erronée. Quelle est son intention ? Que veut-il nous donner à penser de lui, de sa vision du passé de la ville ? L'historien doit ici « faire de cette mémoire un objet d'histoire, s'interroger sur l'usage

[757] Romain Bertrand, « Un continent de possibles oubliés, les relations Europe-Asie à l'époque moderne », *Esprit*, décembre 2013, p. 44-45.
[758] *Ibid.*, p. 33.

du faux comme du vrai et sur le sens que les acteurs veulent ainsi donner au passé et leur passé[759] ».

[759] Pierre Laborie, « Historiens… », *art. cit.*, p. 48.

CONCLUSION

Comment conclure un travail de recherche qui a occupé près de cinq ans de notre vie, mais qui en réalité nous intéresse depuis bien plus longtemps ? Face à l'incompréhension initiale du « paradoxe mazamétain », nous serions tentée de répondre par la phrase de l'écrivain Peter Høeg : « On ne peut tirer de conclusion que de ce que l'on ne comprend pas[760]. »

S'il est vrai qu'il s'est agi ici d'effectuer une enquête, une *ἱστορία* (*historia* en grec) sur un sujet précis, nous demeurons humble quant aux réponses apportées. Nous sommes en capacité de les justifier, mais nous savons que la recherche a encore nombre d'éléments à préciser ou à éclaircir quant à ce sujet.

Nous effectuerons tout d'abord donc pour conclure ce travail une synthèse du travail réalisé. Dans un deuxième temps nous proposerons une réponse étayée au questionnement de départ. Celle-ci nécessitera d'expliciter l'évolution de notre démarche de chercheuse tout au long de cette quête, et par là même l'évolution de notre questionnement. Nous pourrons alors, dans un troisième temps mettre en avant ce que ce travail peut apporter aux questions que pose la discipline historique en lien avec notre sujet, tout en faisant le point sur les limites de nos recherches. Limites que nous tenterons de justifier. Enfin, il sera temps d'expliquer les prolongements scientifiques que cette recherche propose.

« À Mazamet, les ouvriers du délainage votaient à droite car ils étaient catholiques et les patrons votaient à gauche car ils étaient protestants ». Comment comprendre

[760] Peter Høeg *, Smilla et l'Amour de la neige,* Paris, Seuil, 1996, p. 513.

l'élaboration d'un discours sur le passé de Mazamet, qui se fonde sur un tel « paradoxe » convoquant le social, le politique et le religieux à sa table ?

Dans une première partie nous avons pu questionner la restitution du passé de Mazamet en ce début de XXI^e^ siècle. La réalisation de près de 45 entretiens avec des témoins d'âge, de conditions sociales, de sexe et de religion différents, la consultation de sites internet de structures institutionnelles, et enfin, l'analyse d'une quinzaine d'ouvrages d'auteurs locaux ont permis de montrer que le discours énoncé précédemment sur le passé de Mazamet demeure opératoire aujourd'hui. Effectivement, nous avons pu vérifier dans un premier temps que les écrits, les témoignages et les mises en scène évoquant le passé de Mazamet en ce début de XXI^e^ siècle relatent ce paradoxe, voire l'érige en récit admis et intégré par la population de la ville, et au-delà.

C'est donc par une analyse des mots du « paradoxe » que nous avons poursuivi l'enquête. Et de fait, ce qui ressort de cette analyse lexicale, c'est le glissement de sens opéré rapidement entre des termes certes voisins mais non synonymes selon leur contexte d'usage durant le XX^e^ siècle. Termes que l'on utilise au début du XXI^e^ siècle comme s'ils avaient le même sens qu'au moment où ils relevaient d'une relative réalité. Cette réalité est celle d'une ville qui « explose » au XIX^e^ siècle. La ville de Mazamet a connu une réelle mutation sociale dès le milieu du XIX^e^ siècle, l'afflux de paysans catholiques des environs de Mazamet vient grossir la population de la ville. Le groupe des *ouvriers* se forme alors : rien d'original dans ce processus d'exode rural et d'industrialisation/urbanisation pour ces années 1880-1914. Et c'est durant les années 1980 que l'industrie du délainage décline, comme c'est le cas dans d'autres régions industrielles françaises.

Arrivée à ce stade de la réflexion, nous avons dû poser une deuxième question : comment différencier un discours ou récit sur le passé d'un récit historique ? Nous avons tenté d'expliquer ce qui relève du mémoriel, des représentations mentales, des imaginaires collectifs et ce qui relève de l'historique, des faits observables et de leur restitution selon des normes et règles posées par la communauté scientifique historienne.

Face au passé d'une ville qui semble si singulier dans la France des XIX^e^ et XX^e^ siècles, nous avons essayé de comparer le passé de Mazamet (et sa mise en mémoires) avec d'autres villes françaises. La comparaison nous a alors permis de reformuler notre

questionnement au-delà du simple cadre monographique : *Mazamet peut servir de cas, d'étude, d'exemple, non pas à cause d'un « passé enchanté » disparu mais plutôt pour comprendre comment un récit du passé se met en place au sein de la communauté locale d'abord, puis se diffuse au-delà.*

C'est pourquoi, dans une deuxième partie nous avons étudié la longue élaboration de ce discours convenu, admis et intégré par la population de Mazamet. Ainsi nous notons que trois phases ont structuré celui-ci. Une première phase date des années 1900-1930. Gaston Tournier et Édouard Cormouls-Houlès racontent alors un passé qui prend sa source entre le roi Ataulphe I^er^ (qui aurait régné au V^e^ siècle sur le territoire d'Hautpoul) et *la Légende du peigne d'or*[761] qui légitime les qualités de l'eau de l'Arnette. Ces deux auteurs s'inspirent largement des écrits de Pierre Miquel qui, en 1880, a publié une *Notice historique sur la ville de Mazamet*[762]. On met alors en mots ce passé de la ville, une ville qui s'apparente à une « petite patrie » et qui dispose de ses héros, d'une langue (le languedocien, ou plutôt le *patois* pour les habitants qui l'utilisent), d'un passé prestigieux où la prospérité préexistait déjà depuis le XVI^e^ siècle grâce à l'industrie textile et l'esprit entreprenant d'une population rapidement acquise au protestantisme dès le XVI^e^ siècle. Récit qui explique alors souvent, que ce sont les protestants qui ont « fait la ville ». Il s'agit de raconter un passé afin d'assurer la cohésion de la communauté à l'heure où sa composition sociale a bougé du fait de l'exode rural et de l'arrivée en masse d'ouvriers issus des campagnes et de la montagne environnante à cause de l'industrialisation de la ville.

Une deuxième phase est essentielle, celle que nous qualifions d'« invention des origines » de la prospérité. Là où les auteurs du début du siècle ne mentionnaient pas ce point quant au délainage, il en va différemment après les années d'occupation allemande et du régime de Vichy. En 1951, on fête à Mazamet les cent ans du délainage : ce qui signifie qu'il aurait donc été inventé en 1851, par un « grand homme » : Pierre-Élie Houlès, ancien industriel et ancien maire protestant de la ville. Cette immense manifestation ancre l'origine du délainage, et donc de l'industrie qui assure la prospérité de la ville : la ville naît une seconde fois.

[761] Henri Tournier, *op. cit.*
[762] Pierre Miquel, *op. cit.*

Enfin, une troisième phase commence avec le travail de thèse de Rémy Cazals. Ce dernier « révolutionne » le récit d'un passé consensuel, où les notables protestants avaient la part belle. En effet, il décide de traiter dans sa thèse d'une importante grève qui a eu lieu à Mazamet en 1909. Il explique comment les ouvriers du délainage et de la mégisserie de la ville se sont alors battus et organisés afin d'obtenir des conditions de travail plus acceptables. Rémy Cazals fait entrer les ouvriers mazamétains et la lutte des classes « dans l'histoire » de Mazamet. À son insu, il réactive ainsi le paradoxe, presque oublié depuis les années d'avant-guerre et évoqué en 1877 par le maire Édouard Barbey[763] : malgré leur combat, aidés par la CGT, les ouvriers de Mazamet demeurent catholiques et votent majoritairement pour le parti « conservateur ». Rémy Cazals propose comme explication à ce type de comportement le fait que l'emprise du clergé catholique sur ces ouvriers est telle qu'ils ne parviennent vraiment jamais à s'émanciper d'une aliénation religieuse, et donc politique.

À l'issue de près d'un siècle de travaux sur le passé de Mazamet on obtient ainsi une sédimentation des phases de mises en mots du passé et de travaux plus scientifiques, qui finissent par constituer un discours officiel, convenu, consensuel et intégré, y compris par ceux qu'il ne convoque pas.

Il a donc fallu, dans notre dernière partie, proposer de nouvelles grilles de lectures et de nouveaux questionnements afin de rendre possible un *alter récit historique* pour Mazamet, qui ne soit ni un récit de notables, ni celui d'une essentialisation ouvrière figée en 1909.

Nous avons donc proposé de rentrer dans l'histoire du paradoxe par le biais du religieux et du rôle qui fut le sien dans l'édification d'un ordre religieux puis d'un ordre social mazamétain entre 1900 et 1940, période matricielle que nous pensons comme réelle matrice d'un ordre social qui perdure peut-être encore de nos jours. Nous avons opté en parallèle, afin d'analyser cet état de fait et son interprétation, pour l'utilisation du concept d'échelle. Confronter les perceptions du passé selon les échelles territoriales locales et nationales nous a permis de comprendre pourquoi les mémoires ne s'accordaient pas vraiment pour les Mazamétains, à la fois sur le plan des représentations du religieux, mais également sur celui du rôle des syndicats et du

[763] Michel Bourguignon, *op. cit.*

politique. Des mises en tensions sont observables chez les protestants ainsi que pour les ouvriers proches de la CGT alors que les catholiques ne parviennent pas vraiment à se situer dans un passé commun conscientisé.
Enfin, nous avons proposé d'intégrer dans le récit historique ceux dont la présence est absente : les ouvriers, les femmes et les étrangers. Nous avons également proposé de réintégrer dans ce récit les périodes passées sous silences, telles que les années 1940-1944 ou Mai 68. Nous avons proposé d'interroger les silences des historiens et des témoins.

Au commencement de ce travail, nous formulions l'hypothèse que la mise en récit du passé de Mazamet relevait peut-être d'un simple récit révélant des « rapports classiques de dominations » : à savoir que ceux qui ont le pouvoir disent l'histoire. Nous prenions exemple sur la démarche et les travaux de Nathan Wachtel, parmi lesquels sa thèse, *la Vision des vaincus*[764], dans laquelle il donne à voir le point de vue des Indiens quant à la colonisation du Pérou par les Espagnols. Nous pensions donc que l'issue de ce travail nous conduirait à expliquer que les anciens dominants avaient eu le monopole du discours sur le passé de Mazamet. Cependant, avec le temps, nous avons compris qu'il ne s'agissait pas d'une simple « histoire des vaincus » qu'il fallait déconstruire pour Mazamet. Si ce récit a pu être reçu et intégré il y a plusieurs explications à cela :

Tout d'abord, dès la grève de 1909, un pacte social de collaboration est appliqué à Mazamet entre les syndicats patronaux et la CGT. Une CGT qui a sa singularité et se tient assez loin des orientations idéologiques de la centrale nationale. L'image d'un ouvrier figé dans les années 1909-1914 empêche tout travail sur les ouvriers qui ont vécu ultérieurement, notamment ceux qui ont fondé la CFTC, syndicat chrétien certes, mais dont personne ne veut dans la ville entre 1922 et 1927.
De ce pacte social a découlé un ordre social mazamétain pétri d'ambivalences. Celui-ci a pu voir le jour et perdurer parce que le religieux a probablement été le ciment de cet ordre social. De 1880 à 1940, peu importe l'appartenance religieuse à Mazamet. L'essentiel est d'être un chrétien dévoué à la religion et aux valeurs de la famille et du

[764] Nathan Wachtel, *la Vision des vaincus ; les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.

travail. Ce n'est pas tant l'appartenance religieuse qui importe ici, mais le fait de s'y situer en tant que progressiste ou en tant que conservateur, voire réactionnaire. Cet ordre social mazamétain, basé sur le religieux, a pu ensuite se développer en système politico-religieux. La mairie demeure aux mains des protestants jusqu'en 1953, alors que le siège de député revient à la famille catholique Reille (puis Reille-Soult), jusqu'en 1962. Chacun se situe sur le plan politique, avec les nuances à apporter quant à la chronologie, entre une droite proche de la démocratie chrétienne et une droite nationaliste, extrême parfois. Exception faite pour la période 1908-1919 d'un conseil municipal radical socialiste, Mazamet n'a pas élu de maire « de gauche » depuis plus d'un siècle désormais. C'est peut-être logique dans une ville *où l'on ne fait pas de* politique depuis plus d'un siècle…

En fait, c'est par un jeu d'échelles inversées que les ambivalences syndicales et religieuses brouillent la trame du récit. À l'échelle locale, ni la CGT, ni la CFTC ensuite ne sont tout à fait dans leur rôle. Le syndicat plus subversif dans cet ordre social n'est pas celui que l'on croit. De la même façon, les mémoires religieuses des témoins ont du mal à se situer dans un passé dont les logiques de domination, pendant plus de quatre siècles, sont inverses par rapport au contexte national. Se pose alors la question de la légitimité à rester dans l'histoire de sa communauté nationale, notamment pour la communauté protestante de la ville. D'un récit qui révélerait un rapport de force entre dominants et dominés dans l'histoire de la ville, on passe à un récit qui met en lumière un rapport de force entre majorés et minorés dans les récits du passé de la ville.

Il s'est donc agi de déconstruire un type de récit que nous avons décidé de qualifier de *vulgate* à l'issue de ce travail. Cette notion, réactivée et redéfinie en histoire par Pierre Laborie en 2011, fut parfois mal comprise lors de la sortie de son ouvrage *le Chagrin et le Venin*[765]. Peut-être parce que son explicitation n'était pas assez claire, peut-être parce que l'historien supportait de plus en plus mal l'incompréhension de certains de ses pairs quant à sa vision de l'histoire : il a donc décidé de faire une « mise au point » claire pour répondre à ses détracteurs. Cependant, quelques pairs se sont questionnés quant à la démonstration de l'auteur. Sonia Combes, par exemple écrivit : « je persiste à penser que la charge [de cet ouvrage contre le film de Marcel Ophuls]

[765] Pierre Laborie, *le Chagrin…*, *op. cit.*

qu'il contenait n'était pas justifiée[766]. » Signe qu'elle a mal compris les desseins de l'auteur. C'est Charles Heimberg qui répond à Sonia Combes, en 2017 (puisque l'auteur n'est plus là pour se défendre) : « Non, son livre n'est pas une attaque contre le film *le Chagrin et la Pitié*. Non, il n'est pas davantage une attaque contre l'auteur de ce film, Marcel Ophuls. En réalité, il ne porte pas sur le contenu du film en question, mais il propose tout autre chose : une réflexion fine et critique sur l'évolution ultérieure de sa réception dans l'espace public, laquelle a contribué à la construction médiatique et mémorielle d'idées reçues sur cette période, notamment autour d'un prétendu large consentement des Français qui l'aurait emporté sur toute autre considération. *Toute œuvre humaine qui évoque le passé est marquée par un temps représenté, par le temps représentant de sa création et par les moments successifs au cours desquels elle est examinée ou invoquée*[767]. » Ce que nous avons essayé, à notre échelle, entre autres, de réaliser quant aux récits des passés de Mazamet. Il nous a paru intéressant ici de réquisitionner cette notion de *vulgate* et de montrer, par le cas de Mazamet, comment pendant près de 140 ans désormais, un récit s'est construit qui ne tient compte ni de la chronologie, ni du statut des acteurs qui le délivre, ni du statut de ceux qui le diffusent. Un discours qui devient le seul récit « possible légitime[768]. » Nous avons donc essayé de comprendre pourquoi les récits *protestantisants*, ou ceux qui découlent davantage d'une lecture marxiste de l'histoire ont fini par s'agglomérer et faire consensus. Comment enfin, les usages publics du passé peuvent être appelés au secours des politiques, des religieux, des entrepreneurs. En effet, ce discours institutionnalisé sur le passé devient relativement consensuel puisqu'il semble que chacun puisse y trouver son compte. Ainsi, pour les descendants de chefs d'entreprise, légitime-t-elle un récit qui affirme que Mazamet était « en avance » par rapport au reste du pays en termes de législation sociale. Pour les anciens ouvriers ou les descendants d'ouvriers, proches de la CGT dans les années 1960-1980, elle légitime un combat syndical et une lutte des classes issus de la grève de 1909 (sans que la chronologie et la posture de la CGT mazamétaine ne soient questionnées). Pour une partie de la communauté protestante, elle légitime « le bien-fondé » du paternalisme social de ses aïeux, « en avance » sur leur temps. Pour une

[766] Sonia Combes, « Le titre de la discorde : Pierre Laborie et Marcel Ophuls », *Mémoires en jeu*, n° 4, 2017, p. 21.
[767] Charles Heimberg, « Relire "Le chagrin et le venin" et ne pas se tromper de discorde », URL : https://blogs.mediapart.fr/heimbergch/blog/281017/relire-le-chagrin-et-le-venin-et-ne-pas-se-tromper-de-discorde [consulté le 15 mars 2019], passage souligné par nous-même.
[768] Pierre Laborie, *le Chagrin…, op. cit.*

partie de la communauté catholique elle légitime le paternalisme de la famille Reille-Soult.

C'est pourquoi, un second point nous a semblé novateur dans le questionnement de ce sujet : celui de l'approche scalaire. Elle ne s'est imposée dans notre travail qu'après plusieurs années de recherche : c'est au cours de notre dernière année de thèse qu'elle nous a semblé essentielle. Analyser les jeux d'échelle, au travers de la possibilité ou pas de se représenter dans le passé est un moyen de mettre à distance et de contextualiser le rapport au temps de ces communautés religieuses, sociales et politiques. Ainsi, lorsqu'on propose une réflexion sur la construction d'un ordre social mazamétain, le religieux a sa place dans la mise en œuvre des rapports de domination mais également dans l'émergence de groupes minorés et de groupes majorés, à la fois dans l'organisation de cet ordre social, mais aussi dans le récit qui en découle. Entrer dans l'élaboration d'un récit, par l'analyse de l'ordre social qui le produit et par l'ordre religieux qui le conditionne, permet de déminer un certain nombre de questions qui rendent le « paradoxe » moins paradoxal. C'est à partir de là, que nous avons pu mobiliser les notions qui dépassent et complexifient la catégorisation dominant/dominé par celle de *majoré/minoré* dans le discours produit au cours du temps.

Ceci nous a paru possible grâce aux travaux Antonio Gramsci. Comme expliqué précédemment, la domination par le nombre ne pallie pas la domination culturelle, économique et politique du groupe minoritaire dominant, ou groupe majoré : celui des employés et des patrons protestants. Le groupe majoré n'est plus majoritaire en nombre depuis plus de deux siècles à Mazamet. Le statut de centre industriel et financier mondial de Mazamet n'existe plus depuis plus de quarante ans désormais. Et pourtant, le récit demeure. C'est pourquoi nous proposons de « renverser » l'hypothèse de Gramsci : à Mazamet, le concept d'hégémonie culturelle, et avec lui celui de *consentement*, va au-delà de la situation de domination observée. La notion de consentement s'inscrit donc dans une temporalité plus longue que celle d'une situation historique figée. Le récit perdure et se consolide : c'est lorsque la réalité disparaît, que l'on s'attache à construire un récit qui doit perdurer, celui des mémoires des minoritaires dominants depuis le XIX^{e} siècle. Il s'agit donc de rendre présents les *dominés* de l'histoire, ceux qui n'ont ni pouvoir ni capital, ainsi que les *minorés*, ceux

qui, même en supériorité numérique, ne détiennent pas le pouvoir, notamment celui du récit sur le passé.

Comme il faut savoir terminer un tableau, il faut savoir terminer une thèse : que cela est difficile ! Parce que forcément, on n'est jamais vraiment satisfait de ce que l'on a réalisé. Parce que l'on voulait faire tellement plus, tellement mieux. Mais il faut savoir terminer une thèse, avec les limites qu'elle génère de par sa construction même.
Ce travail n'échappe pas à la règle. Il s'inscrit donc dans un questionnement qui a évolué au fil de son élaboration. De fait, comme dans tout travail de ce type un certain nombre de limites sont observables quant à la démarche adoptée, quant aux réponses apportées et quant au questionnement suscités.
Nous avons fait le choix de croiser en permanence deux objets de recherches. D'un côté, nous avons essayé de comprendre pourquoi et comment la production d'un récit sur le passé dans la ville de Mazamet avait pu voir le jour et demeurer opératoire. De l'autre, écartant l'étude monographique comme but en soi, nous avons décidé de remettre en question la discipline historique d'un point de vue épistémologique chaque fois que la *vulgate* l'exigeait. Il s'est agi de mettre l'épistémologie au service d'un sujet historique précis, mais dans l'optique d'interroger notre discipline, souvent à la lumière d'autres sciences humaines et sociales. De fait, nous avons été limitée en temps et parfois déçue, de ne pouvoir approfondir certains points de ce travail.

Nous avons eu accès au fonds d'archives de la CFTC/CFDT de Mazamet et du Tarn. Nous avons eu la chance d'être la première chercheuse à accéder à ce fonds. Face à la richesse de ce dernier, il aurait été judicieux de travailler plus avant sur la naissance de la CFTC (dans la douleur) à Mazamet. Le temps là encore a manqué, et nous avons pensé que nous nous détournerions quelque peu de notre objet de recherche.
Nous avions également pensé à dépouiller des revues nationales ou étrangères des années 1900 jusqu'aux années 1980 afin de voir si Mazamet était évoqué sur le plan commercial et industriel et si oui, comment. De la même façon, les archives du Vatican auraient peut-être pu nous apporter des informations sur la perception qui remontait de cette ville si catholique et tellement protestante à la fois, dès la fin du XVIII^{e} siècle.

Nous pensions pouvoir travailler et exploiter davantage nos archives orales. En réalité, nous n'en avons pas exploité toutes les thématiques, toutes les formes de discours qui en découlaient. Mais nous savons que ce fonds existe. Il sera versé un jour certainement aux Archives départementales du Tarn, mais pas avant que nous n'ayons pu l'exploiter davantage.

Nous regrettons de ne pas avoir obtenu les réponses aux questionnaires de la part des lycées de Mazamet qui s'étaient engagés à les diffuser auprès des lycéens des classes de première. Ainsi, aurions-nous pu vérifier quelle validité le « paradoxe » avait encore auprès des jeunes générations. Cela reste cependant une piste que nous n'abandonnons pas.

Nous aurions aimé également travailler sur un temps plus long et commencer réellement notre étude dès les années 1848-1851, c'est-à-dire avec la naissance de la II^e^ République, puis celle du Second Empire. Nous aurions aussi pu nous attarder sur l'épisode de la Commune. Bref, questionner le fait « révolutionnaire » et républicain à Mazamet. Nous aurions eu davantage de recul probablement pour mettre en perspective les attitudes et comportements sociaux, religieux et politiques des Mazamétains, ce qui nous aurait aidée quant à l'analyse des mises en récit du passé.

Nous aurions souhaité questionner davantage les modes de mobilisation ouvriers à Mazamet durant ce long XX^e^ siècle, mais également les modes de mobilisation patronaux. Les écrits de Charles Tilly[769] par exemple n'ont pu être exploités comme nous l'avions envisagé.

Nous aurions encore apprécié passer davantage de temps sur l'analyse des modes de construction par les Églises, d'ordres sociaux quels qu'ils soient, afin de pouvoir proposer de distinguer les permanences communes à chacune de ces Églises et les singularités qui leur sont propres.

Enfin, une limite demeure : celle de l'étude des années 1940-1944 concernant cette ville et les silences qui pèsent sur elles. Mais encore une fois, pas tant pour montrer que nous serions face à une histoire « extra-ordinaire », mais plutôt pour questionner les silences de l'histoire et leurs élaborations conscientes ou inconscientes.

---

[769] Charles Tilly, Sydney Tarrow, *Politique(s) du conflit ; De la grève à la révolution*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2015 ; « Action et mobilisation collective », *in* Pierre Birnbaum *et al.*, *Sur l'individualisme*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, « Références », 1991 ; etc.

Ces limites, non exhaustives, demeurent autant de points qui nous encouragent à poursuivre nos travaux de recherche.

Nous savons quels objets nous intéressent, nous savons quels fonds d'archives nous attendent, nous savons quels points épistémologiques nous questionnent.

Tout d'abord, nous souhaitons persévérer dans une logique d'interdisciplinarité : l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la géographie et la philosophie ont souvent intérêt à avancer ensemble. Notre monde a besoin des sciences humaines et des sciences sociales.

Ensuite, nous savons que l'objet « Mazamet » en lui-même nous intéresse comme laboratoire de *la fabrique de l'histoire* par le jeu des ambivalences, et plus précisément sur la période 1939-1940. Questionner la période de l'Occupation est viscéralement ancré en nous, puisque c'est par cette période que nous avons commencé à comprendre que la complexité en histoire demeurait au cœur des questionnements. Pas de noir et blanc en histoire, mais plutôt quelques nuances de gris : « On ne retient presque rien sans le secours des mots, et les mots ne suffisent presque jamais pour rendre précisément ce que l'on sent[770]. »

Nous restons également très attachée à poursuivre le travail sur les rapports entre le fait mémoriel et l'histoire en essayant d'approfondir une approche par les jeux d'échelles. Comment penser les conflits sociaux, les tensions religieuses et les modes de gouvernances des sociétés sans tenir compte des échelles temporelles et de la chronologie ? Et de la même façon, nos mémoires sont dépendantes de jeux d'échelles spatiales dont nous héritons. Questionner les rapports entre mémoires et histoire dans une logique multiscalaire nous semble un beau projet également.

Un dernier point enfin nous intéresse, celui du rapport de l'historien à l'écriture de l'histoire selon le contexte dans lequel il essaie de l'écrire. Ce travail, nous l'avons déjà expliqué, a duré de l'été 2014 au printemps 2019. Dans quel contexte fut-il écrit à notre échelle, à celle de notre pays et à celle du monde ? Notre échelle importe peu, elle ne regarde que nous, quoique… : elle pourrait intéresser pour comprendre certains choix, certains biais d'étude. À l'échelle de la France, des élections municipales, sénatoriales, régionales, départementales, présidentielles et législatives ont vu le paysage politique

[770] Denis Diderot, « Pensées détachées sur la peinture, la sculpture, l'architecture et la poésie, pour servir de suite aux Salons », *in Œuvres de Denis Diderot*..., Paris, BnF, « ebooks ».

muer durant ces cinq années : la gauche de gouvernement a peu à peu perdu ses sièges, la droite de gouvernement n'en a pas toujours profité à l'échelle nationale, l'extrême droite a vu ses scores électoraux progresser, régulièrement. Et puis, un ovni politique a émergé, qui vendait un nouveau monde et qui, à l'heure où ces lignes sont écrites, connaît tous les samedis des montées de violences. Les 7 et 8 janvier 2015, les attentats de *Charlie hebdo* et de l'Hyper Cacher ont à jamais brisé quelque chose en nous. Un chagrin inconsolable face à une violence inconcevable. Et depuis, la question récurrente demeure : comment faire société ensemble et comment l'historien peut-il aider ses concitoyens à faire société ? En 2017, les Britanniques ont décidé de quitter l'Union européenne, deux ans plus tard, rien n'est acté mais il semble que la séparation n'aura pas lieu à l'amiable. À l'échelle de la planète, M. Trump a remplacé M. Obama en 2016, M. Poutine demeure toujours au pouvoir en Russie et M. Bolsonaro a été élu président du Brésil en 2018. La carte de l'Europe politique vire peu à peu au brun. Enfin, le réchauffement climatique est en marche, les jeunes semblent se mobiliser comme pour nous rappeler à l'ordre et à nos devoirs envers eux.

En fait, cette thèse est aussi, même s'il n'en est rien officiellement, le fruit de ces mouvements du temps présent. C'est pourquoi, pour conclure enfin vraiment ce travail, nous citerons Patrick Boucheron qui, lors de sa leçon inaugurale au collège de France a prononcé ces mots :

« Nous avons besoin d'histoire car il nous faut du repos. Une halte pour reposer la conscience, pour que demeure la possibilité d'une conscience – non pas seulement le siège d'une pensée, mais d'une raison pratique, donnant toute latitude d'agir. Sauver le passé, sauver le temps de la frénésie du présent : les poètes s'y consacrent avec exactitude. Il faut pour cela travailler à s'affaiblir, à se désœuvrer, à rendre inopérante cette mise en péril de la temporalité qui saccage l'expérience et méprise l'enfance. "Étonner la catastrophe", disait Victor Hugo ou, avec Walter Benjamin, se mettre à corps perdu en travers de cette catastrophe lente à venir, qui est de continuation davantage que de soudaine rupture[771]. »

[771] Patrick Boucheron, *Ce que peut l'histoire*, Paris, Collège de France, « Leçons inaugurales du Collège de France », n° 259, 2016. URL : http://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/inaugural-lecture-2015-12-17-18h00.htm.

ANNEXES

Annexe I

Tableau 23. Les temporalités des faits et celle de leur mise en récit

Temporalités	**1851-1985 les temps des faits**	**1880-2015 les temps de l'élaboration de discours sur le passé**
Économique	Apogée et déclin de l'industrie du délainage	Apogée/déclin/restructuration du tissu économique local
Sociale	Quels groupes sociaux ? Quelles hiérarchies ? Quels mouvements sociaux ? Quelles représentations ?	Quelles mutations/quelles permanences sociales, politiques et religieuses ? Qui écrit l'histoire de Mazamet ? Quand ? Quelle place accordée aux **mémoires** ?
Politique	Élections municipales et législatives Comment se répartissent les votes ? (Quartiers, groupes sociaux, appartenance relieuse)	Dans quel contexte politique tente-t-on d'écrire cette histoire ? Quelle sociologie politique ? Quand le « paradoxe » apparaît-il intéressant ? Pour quelles raisons ? **Quels silences** ?

Religieuse	***Sociologie religieuse de la ville*** Trois églises protestantes, puis une seule Une communauté catholique mais qui recouvre des sensibilités plurielles Des temporalités parfois différentes dans le rapport au passé ***Le rôle structurant*** *de la religion* Quels rapports de dominations ? Quelles influences sur les comportements politiques ?	Quand prend-on en compte le facteur religieux dans l'écriture de cette histoire ?
Contexte national	Le Second Empire Trois républiques Les guerres mondiales Le régime Vichy La fin de l'empire colonial La guerre d'Algérie Mai 68 Les alternances politiques	Trois républiques Les guerres Le régime de Vichy La fin de l'empire colonial ; la guerre d'Algérie Mai 68 Les alternances politiques Les attentats de 2015
Contexte international	Guerres mondiales Guerre froide Vatican II Les fins d'empires coloniaux L'affaiblissement des régimes communistes en URSS et en Europe de l'Est	Guerres mondiales Guerre froide Vatican II La mondialisation Les fins d'empires coloniaux L'effondrement des régimes communistes en URSS et en Europe de l'Est Les attentats du 21 septembre 2001 L'émergence d'al-Qaida, de Daesh Les recompositions géopolitiques L'émergence de la Chine

Annexe II

Tableau 24. Liste des maires de Mazamet (1851-1977)

	Nom	Profession	Confession
Avril 1851	Léopold Escande,	notaire	protestant
Juillet 1851	Pierre-Élie Houlès	industriel	protestant
1852	Antoine Maraval	notaire	protestant
1860	Philippe Olombel	industriel	protestant
Janvier 1870	Benjamin Laure	non renseigné	non renseigné
Septembre 1870	Édouard Barbey	industriel	protestant
1882	Colonel Jules Dardier	propriétaire foncier	protestant
1884	Auguste Jammes	propriétaire foncier	catholique
Janvier 1886	Jean Monsarrat	médecin	non renseigné
Octobre 1886	Antoine Chavance	non renseigné	non renseigné
1888	Édouard Barbey	industriel	protestant
1896	Albert Rouvières	industriel	protestant
1906	Georges Tournier	industriel	protestant
1908	Philippe Bonnafous	industriel	protestant
Mai 1912	Albert Vidal	industriel	protestant
Octobre 1912	Louis Maffre	industriel	protestant
1919	Georges Tournier	industriel	protestant
1934	Charles Cazenave	industriel	protestant
Vichy	Charles Cazenave	industriel	protestant
1944	Henri Gardet	industriel	protestant
1949	Joseph Strehaiano	médecin	catholique
1953	Charles Cazenave	industriel	protestant
1953	Pierre Barraillé	industriel	catholique
1977	Michel Montlaur	chef d'entreprise	catholique
1991	Michel Bourguignon	artisan photographe	catholique
2002	Suzanne Monteil	profession libérale	catholique
2008	Laurent Bonneville	conseiller financier	protestant
2014	Olivier Fabre	chef d'entreprise	catholique

Le code couleur est celui proposé dans le chapitre II

Tableau 25. Résultats des consultations électorales municipales
Nombre de conseillers à élire par bureau de vote

Année	Mairie	Resse	Labrespy	Bausses	
1896	15	5	3	4	
1902	15	5	3	4	
1908	17	4	6		(nouveau découpage)
1912	18	4	5		

Tableau 26. Nombre de conseillers municipaux élus

Années	Radicaux	Conservateurs	Maire
1896	12	15	A. Rouvières
1902	1	26	A. Rouvières
1908	10 + 4 (soc ind.)	11 + 2 (nat.)	Ph. Bonnafous
1912	11 + 6	9 + 1	A. Vidal puis L. Maffre

Tableau 27. Résultats des élections législatives pour la circonscription de Mazamet

Années	Républicains	Conservateurs	Socialistes	
1899	2 666	3 364		(ville)
1902	1 958	3 609		(ville)
1906	4 785	10 288	1 571	(circonscription)
1910	1 412	3 785	1 191	(ville)
1914	5 797	3 643	621	(circonscription)

Tableau 28. Étiquettes politiques des députés tarnais (1902-1914)

Années	Contexte	Castres	Albi	Carmaux	Lavaur	Gaillac
1902	Le Tarn bascule à gauche	conservateur	?	?	?	?
1906		conservateur	radical-socialiste	?	?	?
1910		radical	radical-socialiste	socialiste unifié	radical	socialiste
1914	La France est acquise à la République radicale	radical	socialiste	socialiste	radical	socialiste

Annexe III

Narration du film Lou mas aïmat, 1950-1951

« C'est ici, à Hautpoul, que depuis le V^e^ siècle habite ma famille, les Lapeyre. C'est ici que je suis né, que je me suis marié, que j'ai élevé mes enfants et que je mourrai, si Dieu le veut. Hautpoul n'est plus qu'un petit village abandonné entre Toulouse et Carcassonne mais, il y a 1 500 ans, c'était une ville active, prospère. Une enceinte fortifiée la protégeait contre les envahisseurs. Aujourd'hui, les murs sont en ruines et d'ailleurs, on n'en a plus besoin, personne ne vient à Hautpoul. Ceux qui restent comme moi fidèles à la tradition sont de moins en moins nombreux.

Il y a 700 ans environ qu'Hautpoul a commencé à perdre ses habitants. Tout le monde voulait vivre dans la vallée, à Mazamet. Pourtant Mazamet n'était qu'un petit faubourg d'Hautpoul autrefois. On l'appelait *Lou mas aïmat*, la maison aimée. Mais, petit à petit Mazamet devint une ville alors qu'Hautpoul était abandonné. Maintenant, il faut que je descende à Mazamet pour acheter des provisions et avoir des nouvelles.

Mazamet est très moderne, c'est une ville industrielle avec une banque dans chaque rue. Et l'industrie qui la fait prospérer, c'est la laine. Ça n'est pas colossal mais ça suffit à faire vivre tout le pays, quand tout va bien. Au début, quand Mazamet s'appelait encore *Lou mas aïmat*, on y tissait la laine du pays. Chacun avait son petit troupeau de moutons et tissait selon ses besoins. Et puis on a commencé à faire venir de la laine des régions voisines. Et finalement, l'industrie du textile se développant, on a dû commander de la laine à toutes les régions productrices de France et même d'Espagne. On a même construit des usines et tout marchait bien, quand un jour, il y a une centaine d'années, les moutons se sont mis tout à coup à mourir par troupeaux entiers. On n'avait plus assez de laine pour alimenter tous les ateliers : c'était grave car toute la population y travaillait.

Le développement industriel avait été rendu possible par l'utilisation de l'Arnette, la jolie rivière qui traverse Mazamet. On avait établi les barrages qui fournissaient l'énergie nécessaire aux usines. Des canaux amenaient directement l'eau de l'Arnette dans les ateliers où il était désormais facile de laver la laine. C'est justement l'Arnette qui sauva Mazamet. On savait que son eau était miraculeusement douce, qu'elle donnait à la laine qu'on y lavait une souplesse et un brillant inégalés. Mais ce que l'on ne savait pas c'est qu'elle allait apporter la solution au problème posé par la mort des moutons de la région. Mon grand-père travaillait dans une filature au moment où la grande découverte se produisit.

On avait essayé de tondre des peaux mortes et on avait gâché et la peau, et la laine. Et voilà qu'en trempant les peaux dans l'eau de l'Arnette, on s'aperçut que la laine s'en allait désormais

facilement et sans gâcher la peau. Mazamet n'avait plus besoin de la laine de tonte. Une nouvelle industrie était née : le délainage.

Rapidement, Mazamet en devint le centre mondial et de nouvelles usines furent construites. On commença à acheter des peaux dans tous les pays producteurs, particulièrement en Amérique du Sud et en Australie. Désormais Mazamet traitait non seulement la laine mais encore les peaux. Des montagnes de peaux brutes arrivèrent des quatre coins du monde.

Chaque grouillot dut bientôt connaître les fluctuations quotidiennes des marchés de Buenos Aires et de Sydney. Les usines se développèrent, les échanges mondiaux centuplèrent, tout ça grâce au délainage […].

Voilà comment nous faisions et nous exécutions 85 % du délainage du monde entier. Hélas la guerre devait tout arrêter en suspendant les échanges internationaux. Nous ne pouvions plus avoir notre matière première, les peaux brutes. Et après la guerre, la France n'avait plus d'or, plus de devise : impossible d'acheter à l'étranger. Une crise terrible plongea Mazamet dans la désolation. Le chômage s'installa, les industries annexes s'arrêtèrent, la tristesse et le silence régnaient sur notre vallée. Plus de travail, plus d'argent, plus d'espoir.

On essayait de gagner sa vie comme on pouvait. On s'engageait comme bûcheron pour gagner quelques sous. On se remettait à travailler la terre. Heureux celui qui avait un petit champ à cultiver. Ceux qui n'avaient rien essayaient de pêcher quelque friture pour leur dîner : l'Arnette ne servait plus qu'à ça d'ailleurs. L'industrie qu'on avait développée grâce à son eau, miraculeuse, allait disparaître pour toujours. C'était difficile de croire que Mazamet retrouverait jamais sa prospérité.

Et pourtant, Mazamet la retrouva ! Un crédit de 7 000 000 de livres sterling fut accordé grâce au plan Marshall à l'industrie lainière de Mazamet. Une vie nouvelle commença pour nous. Bientôt, les peaux achetées à l'étranger affluèrent, les stocks se reconstituèrent, les usines se remirent à tourner : toute la ville reprit le travail. Le délainage à main ne changea pas puisqu'il n'existait pas de machine qui puisse remplacer l'homme dans cette opération, mais beaucoup de travaux pénibles et lents furent confiés à la machine. Le rendement s'améliora et les prix restèrent bas !

Le résultat est que nous avons réussi à rester le centre mondial que nous étions avant la guerre et que nous délainons à nouveau 85 % des peaux du monde entier.

Naturellement nos industries annexes se sont développées aussi. Les filatures tournent à plein rendement. Les filatures ne peuvent pas utiliser toute la laine que Mazamet produit et la plus grande partie en est exportée. Elle nous est bien payée car sa qualité est renommée, et pas une balle ne quitte les entrepôts sans avoir été vérifiée : un échantillon est prélevé et envoyé au laboratoire qui l'examine soigneusement. Ces exportations nous fournissent des devises avec lesquelles nous achetons des peaux brutes ! Le circuit est fermé, à nouveau tout tourne rond.

Nous savons que c'est grâce à l'Arnette que tout cela est possible. Elle nous fournit nos moyens d'existence comme elle l'a toujours fidèlement fait.

Moi, je suis vieux, je me repose. Je descends à Mazamet presque chaque jour mais je suis toujours aussi heureux de remonter à Hautpoul. C'est si calme dans mon petit village. Dans la vallée règne à nouveau une activité fébrile, c'est très joli et je suis très content pour Mazamet, mais, à mon âge, on aime bien sa tranquillité. »

Annexe IV

Enquête diocésaine de 1901

A 2

QUESTIONNAIRE POUR LES PAROISSES

Paroisse de Ste Cécile

Commune de Albi

Canton de Albi

Bureau de poste de Albi

Conférence de Albi

CATHOLIQUES : 6.063. — PROTESTANTS : .....

QUESTIONS	RÉPONSES
I. — Eglise.	
Est-elle suffisamment grande ?	
Est-elle saine ? humide ?	
Est-elle propre ?	
— sans peintures ?	
— avec peintures de bon goût ?	
— — de mauvais goût ?	
Combien y a-t-il d'autels ?	
A-t-elle besoin de quelque réparation grosse et urgente ?	
A-t-on en tout ou en partie les ressources nécessaires pour la réparer ?	
Y a-t-il à faire quelque réparation utile quoique non indispensable ?	
Le mobilier est-il irréprochable ?	
— — convenable ?	
— laisse-t-il à désirer ?	
La sacristie est-elle grande ? moyenne ? petite ?	
A-t-elle besoin de quelque réparation ?	
— — grosse ?	
— — ordinaire ?	
A-t-elle un vestiaire convenable ?	
— des armoires suffisantes ?	
Les vases sacrés, les ornements, les linges, les garnitures d'autel sont-ils convenables vu l'importance de la paroisse ?	
II. — Presbytère.	
Est-il beau, grand, agréable ?	
— convenable ?	
— insuffisant ?	
Y a-t-il de l'air et une vue ?	
Est-il sain ? Quelle en est l'exposition ?	
A-t-il besoin de réparations ?	
— de réparations importantes ou peu importantes ?	
— de réparations urgentes ou simplement utiles ?	
A-t-on des ressources pour les faire et d'où viennent-elles ? ou pense-t-on les avoir bientôt ?	
Y a-t-il des dépendances commodes ?	
— une écurie et une grange ?	
La paroisse a-t-elle quelque autre maison qui lui appartienne et où soit ou puisse être établie quelque œuvre paroissiale ?	
Et quel en est le mode de propriété ?	

A 2

III. — Etat moral.

La population dans son ensemble est-elle ouvrière ? ou agricole ?

Le niveau intellectuel est-il ordinaire ? ou inférieur ?

Le grand nombre parle-t-il habituellement le patois ?

Comprend-il le français ?

La population est-elle calme, pacifique ? ou bien ardente, enthousiaste ? susceptible ?

Y a-t-il des divisions ? des partis politiques bien tranchés ? en lutte ardente ? des questions locales ?

Les querelles sont-elles anciennes ? ou récentes ?

Y a-t-il des paroissiens d'un niveau social sensiblement plus élevé que celui de la masse ?

Sont-ils nombreux ?

Sont-ils influents par leur profession ? leur fortune ?

Tiennent-ils à avoir des relations avec M. le Curé ?

Sont-ils pratiquants ? en entier ? en partie ?

Sont-ils bienveillants ?

La pratique religieuse dans la paroisse est-elle générale ? ou n'y a-t-il qu'un bon noyau ?

Combien d'hommes à peu près font les Pâques ?

Combien de femmes ?

Les offices du dimanche sont-ils fréquentés ?

Dans l'ensemble, la paroisse est-elle généreuse pour le culte ? Y a-t-il au moins quelques familles qui le soient ?

Y a-t-il des scandales ? des abus ?

Le niveau général des mœurs est-il élevé ? ou inférieur ? ou moyen ?

Y a-t-il des danses fréquentes ? ou seulement une ou deux fois dans l'année ?

Y a-t-il des œuvres paroissiales ?

— des Ecoles libres ? des Frères, des Sœurs ?

Combien d'enfants les fréquentent ?

De quelles ressources dispose-t-on pour les entretenir ?

Y a-t-il des fondations ? des souscriptions annuelles ?

La paroisse a-t-elle des patronages ? des cercles ? d'autres œuvres pour jeunes gens ou jeunes filles ?

Y a-t-il des tiers-ordres, des confréries ? des dévotions particulières ?

Y a-t-il des personnes à dévotion mal entendue qui puissent facilement susciter des ennuis à M. le Curé ?

IV. — Service paroissial.

Les limites de la paroisse sont-elles bien déterminées ?

N'y a-t-il pas à cet égard des abus ou

Annexe V

Répertoire des rues de Mazamet

MAZAMET - Répertoire des rues

A
ABATTOIR (chemin de l') E5
ACACIAS (H.L.M. les) E7
ADELAIDE (rue) D4
ADER (rue Clément) A5
ALBA LA SOURCE (rue) F3
ALBERGUE (ruelle de l') G8
ALBERT 10 (boulevard) F2
ALFIES (rue des) G4
ALSACE (rue d') H3
AMOURIÈS (rue des) G2
AMPÈRE (rue) E9
ANCOLIES (rue des) F9
ALBROUS (chemin des) D5
ARNETTE (quai de l') G4
ARNETTE (rue de l') G4-F4
ARTS (rue des) E5
ASSÉMAT (rue Jean) F4-E4
ASSÉMAT RIVES (rue) G4
AUQUES (rue des) D4-C3
AURIOLS (Rec des) G4-H4
AUSTRALIE (rue d') D3-D4
AUTAN (rue de l') G9-F9
B
BADE (la) H4
BARBEY (enclos) F4
BARBEY (rue Edouard) G4-F4
BARBEY (rue Polydore) H3
BARRE (rue de la) C4-C5-D5
BART (boulevard Jean) C6
BARTHOU (rue Louis) H3
BASSIN (rue du) G5
BASTIDE (imp. de la Petite) F8-F9
BATTOIR (rue du) F5
BAUSSES (impasse des) B4-B5
BELLERIVE (chemin de) C6-C7
BELETTE (rue de la) G2
BEL AIR (rue) E5
BELFORT (rue de) H2-H3
BERTALAÏ (rue) F2-F3
BIELLA (rue de) E6
BLATTES (rue André) G4
BOOTH (rue William et Cath.) H4
BONNAFOUS (r. Marguerite) H3-H4
BONNECOMBE (av. de) A4-A5
BON REPOS (rue du) F6-G6
BOUCHERIES (rue des) G4
BOURGADE (rue de la) G9
BOUSCADLE (rue du) D6-D7-C7
BOUTEILLE (rue Edmond) E7-F7
BOUTONNET (rue de) I 3
BRANLY (rue) F8
BRENAC (rue Paul) G4-H4
BRUYÈRE (allée Pierre) E6
BUENOS AIRES (rue) F3
C D
CABIBEL (rue Isidore) F5
CAMBATELLI (chemin du) G8
CAMÉLIAS (chemin des) F7
CAMPOU (chemin du) G9
CASTAGNES (chemin des) G9
CASERNES (rue des) G3-G4
CAZENAVE (quai Charles) G4
CÉRAMIQUE (rue de la) E3
CHAMP DE LA VILLE (rue du) G5
CHAMSON André (parking) H3
DUGUAY TROUIN (rue) C6
DUNOYER DE SEGONZAC B5
E
ÉCHELLE (rue de l') G4
ÉGALITÉ (rue de l') G4
ENTREPOT (rue de l') E3
ESCUDIER (rue Emile) H4
EST (rue de l') F6
ESTIEU (rue Prosper) E6-F6
ETOILE (rue de l) C4
F
FAUBOURG DU GUA (rue du) I 4
FERRY (rue Jules) E3
FINANCES (rue des) H3
FINARIÉ (rue de la) F5
FINARIÉ (place de la) F5
FLANDRE DUNKERQUE (bl) C6
FLEURS (rue des) D4
FOCH (av. Maréchal) B4-C4-D4
FONCK (rue René) B5
FON D'OR (rue de la) G5
FORT (rue du) G4
FRÈRES (rue des) F4-F5
G
GALIBERT FERRET (rue) G4-G5
GALIBERT PONS (rue) D4-D5
GALINIER (rue du) H4
GAMBETTA (place) G4
GAMBETTA (impasse) F4-G4
GARAGES (rue des) G2
GARDET (rue Henri) F3-G3
GAULLE (av Gal de) E6-E7-E8
GAUTHARD (chemin de) E9
GENIN (rue Gaston) A5
GINIEYS (rue Henri) E2
GRAMENTES (rue de) D6-D7
GRAVAS (rue du) F4
GREFFIER (r. J-François) F5-G5
GUA (rue du) H3
GUIRAUD (impasse) D4
GUIRAUD (r. P. Eugène) E3-D3
GUYNEMER (av. Georges)G1àH3
H
HAUTANIBOUL (rue d') D5-D6
HAUTPOUL (bl Raymond d') E2
HOULÈS (rue) G3-F3-E3
HUC (rue Alfred) E8-F8
HUGO (rue Victor) G4
HUIT MAI 1945 (park. du) G3-G4
J K
JALABERT (place Laurent) G4
JAMMES (rue Alban) D4
JARDINS (rue des) E4
JARDINS DE NÉGRIN (rue des) G8-G9
JAURES (bd Jean) E7-F7
JEANNE D'ARC (rue) D4-D5
JOFFRE (place Maréchal) F4
JOURDAIN DE SAISSAC F2-F3
JUILLET (rue de) H4
JUIN (av. Maréchal) B5-C5-D6
KENNEDY (av. du Pr.) E8-E9-F8
L
LAGOUTINE (rue de) E3
LAPEYROUSE (rue) A5-B5
LAPRADE (lieu dit) E4
LA LAUZE (place de) F7
LA LAUZE (rue de) E8-F8
LA LAUZE (chemin de) E8
LAVANDES (rue des) F9
LAVOIR (rue du) I 4
LECLERC (place Maréchal) F4
LÉMINADE (rue) E5-F5
LIBÉRATION (rue) E3-E4
LILAS (rue des) E7
LOUATIERE (rue de la) F5
LYCEE (rue du) C5
M
MAISONS CLAIRES (rue des) F8
MARGUERITES (chemin des) F7
MARIA (rue Sœur) E4-D4
MARILHAC (rue Louise) D4
MARJOLAINE (rue de la) F9
MAUREL (rue) F5
MÉJANEL (rue) F3
MELBOURNE (rue) D4
MERMOZ (avenue Jean) E3-F3
METZ (rue de) G2
MÉYER (rue) F4-F5
MIDI (rue du) E4
MISTRAL (rue Frédéric) E4
MONTAUD (rue de) F10
MONTFORT (rue) F5-F6
MONTPLAISIR (rue) H2-H3
MOUISSE (impasse Joseph) F4
MOULIN (rue du) H3-G4
N
NÉGRIN (route de) F7-F8
NÉGRIN (impasse de) G9
NÉGRIN.(place de) G9
NOGARÈDE (rue de la) F3
NORE (rue de) G10-F10
NOTRE DAME (place) F4-F5
NOTRE DAME (rue) F4-F5
NOUVELA (rue du) D2-E2-E3
NUNGESSER ET COLI (rue) A5
O
OLOMBEL (place Philippe) G4
ORME (rue de l') F7-G7
OUSTAL (rue de l') F8
P
PAILHÉ (rue) F6-F7
PARMENTIER (rue) D4-E4
PASSADE (rue de la) G8
PASTEUR (rue) E3-E4
PÉRIÉ (rue) F2-F3-G3
PEUPLIERS (rue des) F8
PEYREYROL G1
PLATA (rue de la) F2
PLATANES (cité des) E9-F9
POINCARÉ (rue Raymond) H3
POITEVINE (rue) G2-G3
POMPIDOU GEORGES (P)G3-G4
PONS (rue Maître André) A5
PONT DE CAVILLE (rue du) F4
POUS (rue du Curé) H4
PRADES (rue Daniel) F2-F3
PRAIRIE (impasse de la) G8-G9
PRAT (rue) F3
PRÉS (rue des) E6
PUECH (rue Armand) C4-C5
Q R
QUAI DE L'ARNETTE (rue) G4
RAMONDENS (rue de) G8
REDONDAL (rue du) H3
REILLE (cours René) . G4
RÉPUBLIQUE (r. de la) F3-G3-H3
RESSE (rue de la) I 3
RICHARDE (rue de la) D8-E8-E9
RODE (rue Gaston) G4-G5
ROMARIN (rue du) G9-F9
ROSIERS (chemin des) F7
ROUVIÈRE (avenue Albert) E4-F4
ROZET (rue Jacques de) E2-E3
RYBNIK (rue) D5
S
SABATIÉ (av. Charles) D2-D3-E4
SAGNE(rue de la) G3-H3
SAGNE REDONDE (ch. de) F7
SAINTE CLAIRE (rue) D4-C4-C5
SAINT JACQUES (rue) G4
SAINT VINCENT DE PAUL A5
SANCTA MARIA (avenue) G9-G10
SARRAT (rue Gustave) E3-E4
SCHWEITZER (rue Albert) D4-D5
SCIERIE (rue de la) E5-E6
SERPENTINE (rue) F9
SOULT (boulevard) H3-H4
STRASBOURG (rue) H3-G3-F3
SULLY (rue) D4
SURCOUF (rue) C6
SYDNEY (rue de) D4
T
TASSIGNY (bl de Lattre de) G2-G3
TEMPLE VIEUX (rue du) G4
TENDAL (rue du) H3
THÉRON (rue du) H4
THIERS (rue) F1-F2
THYM (rue du) F9
TILLEULS (rue des) F7
TONNE (rue de la) G4
TOULOUSE-LAUTREC (rue) B5
TOURNIER (rue Alphonse) F4-F5
TOURNIER (place Georges) G4
TOURNIER (sq. Gaston) G3-G4
TOURVILLE (rue A.) C6
TONNELIERS (rue des) C4
TROCMÉ (rue Michel) G4-H4
V
VANNE (rue de la) I 4
VENATIONS (chemin des) G7
VERDIER (rue Gilbert) E8
VERDUN (rue de) G4
VIDAL (place Albert) H3
VITARELLE (rue de la) G5-F6
VIGNEVIEILLE (rue) G9
VENELLE DU TEMPLE VIEUX G4
Z
ZOLA (rue Émile) A5

SOURCES

SOURCES ÉCRITES

ARCHIVES MUNICIPALES DE MAZAMET

Fonds 1 D 21, Délibérations des conseils municipaux de 1903 à 1946

Fonds 1 D 22, Délibérations des conseils municipaux de 1946 à 1968

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU TARN

Série 2 M (Élections)

M3 72-74, Législatives 1898
M3 76-79, Législatives 1902
M3 80-85, Législatives 1906
M3 87-91, Législatives 1910
M3 97, Législatives 1914
M3 98, Législatives 1918
M3 99-103, Législatives 1924
M3 104-109, Législatives 1927
M3 110-115, Législatives 1928
M3 116-124, Législatives 1932
M3 125-132, Législatives 1936
M7 94, Municipales 1896
M7 96, Municipales 1908
M7 97-112, Municipales 1912
M7 117, 125, 130, Municipales 1925
M7 136-141, Municipales 1929
M7 162-173, Municipales 1935

Série 4 M (police administrative et générale)

M2 89, Groupes politiques de l'arrondissement de Castres en 1903

M2 92, Presse locale (1903)
M2 93, Surveillance des anarchistes (1905)
M2 94, Organisation de l'enseignement libre (1905)
M2 96, Personnalités et groupements politiques (1908)
M2 98, Grèves diverses, 1ers mai (1910 à 1913)
M2 110, Enquête sur les groupements catholiques
M2 112, Activités catholiques
M2 113, Activités des partis politiques dans le Tarn (1926)
M2 116, Parti communiste dans le Tarn (1926)
M2 118, Congrès départemental ACJF, activité catholique en 1927
M2 125 A, Manifestation royaliste à Mazamet (1934)
M2 127, Journée nationale CGT (1935)
M2 129, Congrès de l'Union syndicale des syndicats du Tarn (1936)
M2 132, Instructions relatives à la fête nationale de Jeanne d'Arc (1939)
M2 157, Action française
M6 20, Cercles à Mazamet (1901)
M7 9, Associations à Mazamet
M7 16, Loges maçonniques dans le Tarn
M7 37, Mouvements d'étrangers à Mazamet

Série V1 (cultes)

V2, Séparation des Églises et de l'État
V3, Régime des congrégations

Série 492 W 1-101 (légion française des combattants)

Série 506 W (Vichy)

W 28, Organisation départementale
W 29-30, 1940-1944
W 31, Réforme municipale (1939-1943)
W 91, Fonds chambre de Commerce et d'industrie de Mazamet, notes préfecture (1939-1945)
W 158, Suspects (1937-1940)
W 164, Indésirables et étrangers (1941)
W 166, Communistes (1939-1944)
W 167, Opposants (1940-1944)
W 285, Libération (1944-1947)
W 290, FFI
W 291, FTPF
W 292, Milice
W 294, Mouvement de Libération Nationale
W 323, Conseil départemental de libération, nominations
W 324, Épuration

Série 511 W (conflits sociaux, grèves [1946-1959])

W 42, Congrès du centenaire du délainage, 1951

Série 819 W 1 (rapports du préfet [1958-1961])

Série 1 107 W 55 (mai 1968 à Mazamet)

Fonds privés

Fonds CFTC/ CFDT

99 J 2, Union départementale
99 J-26, Union départementale et unions locales (1921-1945)
99 J-17, Union locale de Mazamet (1940-1970)

Fonds de la bourse du travail de Mazamet (CGT), J 166

Fonds Cormouls-Houlès

72 J, Antoine Cormouls-Houlès
104 J 45, Lettre à M. Édouard Barbey (1903)
104 J 105, Gaston Cormouls-Houlès
104 J 102, 1903-1905
104 J 133, Testament de Gaston Cormouls-Houlès
104 J 193, Testament de Mme Agathe Rives

Presse

F° PER 309, *le Conservateur* (1879-1902)
F° *PER 285, le Libéral du Tarn (1902) puis l'Union* libérale du Tarn (1903-1908)
F° PER 313, *la Voix Libérale du Tarn* (1914-1941)
F° PER 310, *le Réveil social du Tarn* (1881-1905)
F° PER 254, *le Réveil social* (1922-1926)
F° PER 200, *le Petit Cévenol* (1914)
F° PER 79, *la Voix de la Montagne* (1905-1938)

ARCHIVES DIOCÉSAINES DU TARN

Enquête diocésaine de 1901 (consultation libre)
Fonds P13.13, paroisse Notre Dame
Fonds P13.14, paroisse Saint Sauveur
Fonds de l'Union sociale syndicale de Mazamet, la CFTC à Mazamet de 1922 à 1928

SOURCES ÉCRITES PUBLIÉES

BOURGUIGNON Michel, *Mazamet, chronique d'une ville ; Du fil de l'Arnette au fil de la laine,* Mazamet, [éd. à compte d'auteur], impr. Max Farenc, 1989.

BONNET Isabelle, *Lou Milou*, Saint-Denis, Publibook, 2005.

BONNET Isabelle, *le Bal du centenaire*, Saint-Denis, Publibook, 2009.

MAMOUNI Sophie, *la Dame de la manufacture*, La Geneytouse, Lucien Souni, avril 2011.

CÉLARIÈS Christophe, *La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet*, Toulouse, Privat, 2014.

CAMP Jeannette, *Vagabondages ; (Re)découvrir Mazamet et son pays*, [éd. à compte d'auteur], Graulhet, impr. Escourbiac, 2016.

MALRIEU Josy , *Jo, tu es terrible !*, Saint-Denis, Édilivre, 2015.

NÈGRE Jean, *Jean de Négrin, la vie à Négrin de 1929 à 1945,* [Aussillon], [éd. à compte d'auteur], 2003.

CALVET Jean, *Histoire de la ville de Saint-Amans*, Autremencourt, Le Livre d'histoire, 2004 (1re éd. 1887).

CAYRE Édouard, *les Seigneuries de l'Hautpoulois ; Seigneurs barons de Hautpoul, du Hautpoulois, d'Auxillon, de Rennes, de Mazamet, de Ganac, de Seyres, de Salettes, de Félines, de Ventajou, de Caumont, marquis et comtes d'Hautpoul, en Languedoc et à Paris*, Albi, Presses des ateliers de l'orphelinat Saint-Jean, 1972.

SITOGRAPHIE

EHPAD Saint-Joseph, association Galibert-Ferret, Mazamet : https://www.saint-joseph.asso.fr/
EHPAD le Refuge protestant, Mazamet : http://lerefugeprotestant.fr/
EHPAD résidence du Midi, centre hospitalier intercommunal Castres-Mazamet : http://www.chic-cm.fr/
Vidéo *Lou mas aïmat*, URL : https://www.youtube.com/watch?v=Fanf5FgqQ6s

SOURCES ORALES

CORPUS D'ENTRETIENS RÉALISÉS ENTRE 2014 ET 2017

Entretiens non enregistrés

Bonneville Laurent
Camp Jeannette
Raynaud Claire-Lise
Rouanet Pascal
Tombolahy Dr Jean Nelson

Entretiens enregistrés

Alran Claude
Alran Didier
Alran Thierry
Amen Denise
Barbara Jacqueline (†)
Bonneville Claude
Bonneville Nicolle
Bonneville Thérèse (†)
Carles Roger
Cauquil Élise
Cauquil Guy
Cauquil Jean
Cazals Rémy
Colombier André
Cormouls-Houlès Bruno
Cormouls-Houlès Jacky
Cousinié Marthe
Faury Gabriel
Gasc Michel
Gasc Pierre
Gatumel Paulette (†)
Gau Charles
Guilbert Robert
Guilbert Isabelle
La Soujolles (de) Olivier
Maffre Bernard
Maffre Christian
Malrieu Josy
Nègre Aimé
Nègre Jean
Ourset Robert
Péré Ginette
Portal Robert

Poursines Jean-Pierre
Rabout Jacques
Rodières Marcelle
Rouanet Guy (†)
Royer Mireille
Sablayrolles François
Sanz Lucile
Tournier Marielle (†)

Corpus d'entretiens réalisés en 1998

Agnel Gisèle (†)
Arribaud Paul (†)
Bazin Marcelle (†)
Estrabaud Mme (†)
Houlès Mme (†)
Maffre Thérèse (†)
Ségui Cécile (†)
Siguier Georges (†)
Villaret Albert (†)

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE MAZAMET ET DU TARN

Ouvrages

CAZALS Rémy, *Avec les ouvriers de Mazamet dans la grève et l'action quotidienne, 1909-1914*, Paris, François Maspero, 1978.

CAZALS Rémy, *les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, François Maspero 1978 ; Paris, La Découverte, 1997 et 2003.

CAZALS Rémy, *les Révolutions industrielles à Mazamet ; 1750-1900*, Paris/Toulouse, La Découverte/Maspero-Privat, 1983.

CAZALS Rémy, *Autour de la Montagne Noire au temps de la Révolution*, Toulouse, Privat, 2008 (1re éd. Carcassonne, Clef 89, 1989).

CAZALS Remy (dir.), *Histoire de Castres, Mazamet, la Montagne*, Toulouse, Privat, 1992.

CAZALS Rémy, *Cinq siècles de travail de la laine ; Mazamet 1500-2000*, Portet-sur-Garonne, Éditions midi-pyrénéennes, 2010.

FIJALKOW Jacques (dir.), *Vichy, les Juifs et les Justes ; l'Exemple du Tarn*, Toulouse, Privat, 2003.

GACHON Paul, *Histoire de Languedoc*, Paris/Toulouse, Boivin & Cie/Privat, 1921.

SEILHAC Léon de, *les Grèves du Tarn ; Mazamet et Graulhet (1909-1910)*, Paris, Arthur Rousseau éd, 1910.

TREMPÉ Rolande, *les Mineurs de Carmaux, 1848-1914*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1971, 2 vol.

Articles

AUDIGANNE Armand, « Du mouvement intellectuel parmi les populations ouvrières ; les ouvriers des Montagnes-Noires et l'industrie des draps », *la Revue des deux mondes*, octobre 1853, p. 352-381.

CAZALS Rémy, « Religion et politique dans quatre romans sud-tarnais (1903-1914) », in Philippe Nellidof et Olivier Devaux (dir.), Christianisme et politique dans le Tarn sous la IIIe République, Toulouse, Presses de l'université des sciences sociales de Toulouse, 2000.

CAZALS Rémy, « En Languedoc lainier (1750-1950) : réflexion sur la "conscience de place" », colloque de Bordeaux, 16-17 juin 2000, in Pierre Guillaume, les Solidarités ; le Lien social dans tous ses états, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2001, p. 153-169.

CAZALS Rémy, « Jaurès, les gauches et la droite dans la grève de 1909 à Mazamet », *Cahiers Jaurès*, Société d'études jaurésiennes, n° 199, 2011, p. 27-40.

JARRIGES François, « Une invention de Jaurès ? La grève de Graulhet entre hygiénisme et machinisme au début du XXe siècle », *Cahiers Jaurès*, Société d'études jaurésiennes, n° 199, 2011, p. 9-26.

JUILLIET Clair, « Un historien de "plein air" : Rémy Cazals », *Mondes sociaux*. URL : https://sms.hypotheses.org/author/cjuillet, 24 septembre 2013, mis à jour le 19 décembre 2018.

RAYNAUD Claire-Lise, « Les patrons protestants à Mazamet et dans la vallée du Thoré », *Causses et Cévennes*, 117e année, t. XXII, n° 2, avril-mai-juin 2012, p. 377-384.

Mémoires, travaux universitaires

ASSIÉ Benjamin, *Dictionnaire historique et technique du délainage à Mazamet*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 2002.

BARRÈS Gérard, *Une figure politique tarnaise du XIXe siècle, le baron René Reille*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Pech, université Toulouse-Le Mirail, 1989.

BERKOUK Sonia, *les Protestants du Tarn et l'Accueil des juifs ; 1940-1944*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Patrick Cabanel, université Toulouse-Le Mirail, l997.

BERMOND Monique, *Syndicalisme et revendications ouvrières à Graulhet de 1880 à 1914*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rolande Trempé, université Toulouse-Le Mirail, 1971.

BRUGUIÈRE Éric, *les Ouvriers du cuir à Graulhet : 1914-1944*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. d'Annie Lacroix-Riz, université Toulouse-Le Mirail, 1994.

CANEZIN Laure, *Vivre, travailler, militer dans le Mazamétain ; histoire de la vie de Marcelle Cros, ouvrière-syndicaliste de 1943 à nos jours*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 2004.

CORBIÈRES Alain, *Édouard Barbey (1831-1905*), mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Jean Rives, université Toulouse-Le Mirail, 1996.

CUGNASSE Claude, *Essai pour une histoire de l'Église catholique de Mazamet de la révocation de l'édit de Nantes (1685) à la Révolution française (1789)*, AD 81, BIB C 1362-1., [dactylographié], 1956.

DARNAUD Marie-Ange, *la Maison Cormouls Houlès ; une entreprise de délainage mazamétaine au XIXe siècle*, mémoire de DEA d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 2002

ERMOSILLA Valérie, *la Résistance juive dans le Tarn, 1939-1944 : Réalités et représentations*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie et Jean Estèbe, université Toulouse-Le Mirail, 1989.

FAURY Jean, *Cléricalisme et anticléricalisme dans le Tarn ; 1848-1900*, Toulouse, Association des publications de l'université Toulouse-Le Mirail, 1980.

FERRAND Jérôme, *Protestantisme, laïcité et école à Mazamet sous la IIIe République,* mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Patrick Cabanel, université Toulouse-Le Mirail, 1998.

MAFFRE Stéphanie, *Catholiques et protestants à Mazamet de 1903 à 1940 ; attitudes et représentations collectives*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1994.

MAFFRE Stéphanie, *Mémoires des Églises catholique et protestantes dans le nord du Midi toulousain pendant les années troubles, 1937-1944-1962*, mémoire de DEA d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1998.

MARC Sandra, *les Juifs de Lacaune-les-Bains ; 1940-1945, assignation à résidence, vie quotidienne, persécution, résistance*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1997.

MONTSARRAT Jérôme, *la Collaboration et sa mémoire dans le département du Tarn, 1940-1945*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1998.

REY Nathalie, *Histoire d'une mémoire ; la Résistance dans le sud du Tarn*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Rémy Cazals, université Toulouse-Le Mirail, 1999.

SUC Adèle, *le Maquis de Vabre ; son histoire, ses caractéristiques, son originalité*, mémoire de maîtrise, sous la dir. de Pierre Laborie, université Toulouse-Le Mirail, 1995.

HISTOIRE SOCIALE ET POLITIQUE

Ouvrages

BECKER Jean-Jacques, CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, 2 vol.

BERNSTEIN Serge, « Les radicaux », *in* Jean-Jacques Becker, Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France,* Paris, La Découverte, 2004, vol. 2, *XX^e siècle ; à l'épreuve de l'histoire*.

DENORD François, *Néo-libéralisme version française ; Histoire d'une idéologie politique*, Paris, Demopolis, 2007.

DREYFUS Michel, *Histoire de la CGT*, Paris, Éditions complexe, 1995.

GOBILLE Boris, « Mai-Juin 68 : crise du consentement et rupture d'allégeance », *in* Dominique Danamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *Mai-Juin 68*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2008.

MOSSE George L., *De la Grande Guerre au totalitarisme ; la Brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, « Hachette littérature », 1999.

NOIRIEL Gérard, *le Creuset français, Histoire de l'immigration, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1988.

NOIRIEL Gérard, *les Ouvriers dans la société française, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, « Point histoire », 2002 (1re éd. 1986).

NOIRIEL Gérard, *Longwy, immigrés et prolétaires, 1880-1980*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.

OTTO Rudolf, *le Sacré*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque », 1995 (1re éd. 1917, *Du sacré ; Sur l'irrationnel des idées du divin et de leur relation au rationnel*).

RÉMOND René, *les Droites en France*, Paris, Aubier, « Collection historique », 1982, 4e éd.

RÉMOND René, *les Droites aujourd'hui*, Paris, Louis Audibert, 2005.

SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, « Tel », 2006, 3 vol.

STOSKOPF Nicolas, *la Petite Industrie dans le Bas-Rhin ; 1810 à 1870*, Strasbourg, éditions Oberlin, 1987.

THOMSON E. P. , *The Making of the English Working Class*, London, Penguin Books, 1963.

TILLY Charles, Tarrow Sydney, *Politique(s) du conflit ; De la grève à la révolution*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2015

TOUCHARD Jean, *la Gauche en France depuis 1900*, Paris, Seuil, « Point histoire », 1977.

VIGNA Xavier, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2012.

VILLERMÉ Louis-René, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris, libr. Jules Renouard et C^ie, 1840, 2 vol.

WINOCK Michel, *la Droite hier et aujourd'hui*, Paris, Perrin, « Tempus », 2012.

Articles

BLUM Françoise, VACCARIO Rossana, « Madeleine Rebérioux : de l'histoire ouvrière à l'histoire sociale », *Cahiers Jaurès*, Société d'études jaurésiennes, 2007, janvier-juin (183-184), p. 65-80.

BRETIN-MAFFIULETTI Karen, « Les loisirs sportifs en milieu de grande industrie : sport, patronat et organisations ouvrières au Creusot et à Montceau-les-Mines (1879-1939) », *le Mouvement social*, n° 226, 2009, p. 49-66.

BRUNET Roger, « Les principaux établissements industriels de l'Aquitaine orientale et du Sud-Ouest du Massif Central », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, t. XXXII, fasc. 3, 1961, p. 281-286.

CAPDEVIELLE Jacques, MOURIAUX René, « L'ouvrier conservateur », Nantes, LERSCO, *Les Cahiers du Lersco*, n° 6, décembre 1983.

DAUMAS Jean-Claude, « Regards sur l'histoire du patronat », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 114, n° 2, 2012, p. 3-14. **Histoire sociale.**DIETERICH Françoise, « Le devenir des anciennes villes industrielles : l'exemple de Mulhouse », *Population et Avenir*, vol. 720, n° 5, 2014, p. 15-17.

FAIDIT Jean-Michel, « Jean Jaurès à Nîmes et dans le Gard », *Cahiers Jaurès*, Société d'études jaurésiennes, vol. 185, n° 3, 2007, p. 51-75.

LEUILLIOT Paul, « Socialisme et religion en Alsace dans la première moitié du XIX^e siècle : le docteur Paul Curie à Mulhouse », *Archives de sociologie des religions*, n° 10, 1960, p. 21-30.

MERCIER Nicole, SEGRESTIN Denis, « "L'effet territoire" dans la mobilisation ouvrière. Essai d'analyse de situation complexe », *Revue française de sociologie*, 1983, 24-1, p. 61-79.

NOIRIEL Gérard, « Le pont et la porte. Les enjeux de la mémoire collective », *Traverses,* n° 1, « L'archive », Paris, Centre Georges Pompidou, Revue du Centre de création industrielle, 1986, p. 98-102.

OFFERLÉ Michel, « L'action collective patronale en France, XIX^e-XXI^e siècles; Organisations, répertoires et engagements, », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 114, n° 2, 2012, p. 82-97.

PERROT Michelle, « Patrons de gauche, ouvriers de droite : les grévistes de Mazamet (1909) », *l'Histoire*, n° 15, septembre 1979.

POGGIOLI Morgan, « La CGT et la répression antisyndicale (août 1939-décembre 1940) ; Entre légalisme et apprentissage de la clandestinité, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 130, n° 2, 2016, p. 149-162.

PROST Antoine, « Où va l'histoire sociale ? », *le Mouvement social,* n° 174, 1996, p. 15-22.

TOUTAIN Jean-Claude, « La population de la France de 1700 à 1959 », *Histoire quantitative de l'économie française*, Paris, ISEA, Cahiers de l'Institut de science économique appliquée, n° 3, 1963.

ZALC Claire, « Les petits patrons en France au XX^e siècle ou les atouts du flou », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 114, n° 2, 2012, p. 53-66.

Travaux universitaires

NOIRIEL Gérard, *les Ouvriers sidérurgistes et les Mineurs de fer du bassin de Longwy-Villerupt (1919-1939)*, thèse de doctorat sous la dir. de Madeleine Rebérioux, 1982.

PENSER LE FAIT RELIGIEUX

Ouvrages

BERGSON Henri, *les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, p. 215-217.

CABANEL Patrick, *les Protestants et la République*, Bruxelles, Éditions complexe, « Les dieux dans la cité », 2000.

CABANEL Patrick, *Histoire des protestants en France ; XVI^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012.

CHOLVY Gérard, COMTE Bernard, FÉROLDI Vincent, *Jeunesse chrétienne au XX^e siècle*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 1991

CHOLVY Gérard, HILAIRE Yves-Marie (dir.), *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. II, 1880-1930, Toulouse, Privat, « Bibliothèque historique », 1989

DELUMEAU Jean (dir.), *l'Historien et la Foi*, Paris, Fayard, 1996.

ELIADE Mircea, *le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1988.

ENCREVÉ André, *les Protestants en France de 1800 à nos jours, Histoire d'une réintégration*, Paris, Stock, 1985.

FABRE Rémi, *in* Gérard Cholvy, Yves-Marie Hilaire (dir.), *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. II, 1880-1930, Toulouse, Privat, « Bibliothèque historique », 1989, p. 36-50 (1re éd. 1986).

GARRISSON Jeannine, *l'Homme protestant*, Bruxelles, Éditions complexe, 1986 (1re éd. Paris, Hachette, « Le Temps et les hommes », 1980).

LAMBEK Mickael (ed.), *A Reader in the Anthropology of Religion,* Malden (États-Unis), Oxford (Royaume-Uni), Victoria (Australie), Blackwell Publising, 2008.

MARX Karl, « Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel » (1844), *Critique du droit politique hégélien*, Paris, Éditions sociales, 1975, trad. Albert Baraquin.

MARY André, *les Anthropologues et la Religion*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

MAYEUR Jean-Marie, *Des partis catholiques à la démocratie chrétienne*, Paris, Armand Colin, 1986.

PELLETIER Denis, SCHLEGEL Jean-Louis (dir.), *À la gauche du Christ ; les Chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil, 2012.

POULAT Émile, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Casterman, 1962.

PRUDHOMME Claude, « Donner la priorité à l'historicité du christianisme », *in* Jean Delumeau (dir.), *l'Historien et la Foi*, Paris, Fayard, 1996.

TOURNIER Gaston, *les Galères de France et les Galériens protestants des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1984, 2 vol.

WEBER Max, *Sociologie de la religion*, Paris, Flammarion, « Champs », 2006, trad. et prés. Isabelle Kalinowsky.

Articles

AUDINET Jacques, « Une culture sans religion. Le cas de la France », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *Qu'est-ce que la religion ? Une question pour la théologie chrétienne*, *Concilium, Revue internationale de théologie*, n° 156, Paris, Beauchesne, juin 1980, p. 57-62.

BAUM Gregory, « Définitions de la religion en sociologie », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *Qu'est-ce que la religion ? Une question pour la théologie chrétienne*, *Concilium, Revue internationale de théologie*, n° 156, Paris, Beauchesne, juin 1980, p. 43-54.

BENEDICT Philip, « La population réformée française de 1600 à 1685 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 6, 1987, p. 1433-1465.

BIANCHI Ugo, « Storia delle religioni (ogetto et metodo) », *Dizionario teologico interdisciplinare*, Turin, Marietti, 1977, vol. III, col. 31.

CHARREYRON Gilles, « Retour sur la question du "vote protestant"; la socilolgie électorale des protestants du Midi », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 154, n° 2, 2011, p. 191-222.

DELECROIX Vincent, « Introduction - Philosophie et religion », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 169, n° 2, 2015, p. 1319.

ELIADE Mircea, TRACY David (dir.), *Qu'est-ce que la religion ? Une question pour la théologie chrétienne*, *Concilium, Revue internationale de théologie*, n° 156, juin 1980.

ENCREVÉ André, Patrick Cabanel, « Les protestants et la République », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57^e^ année, n° 2, 2002, p. 503-504.

HAYDEN J. Michael, GREENSHIELDS Malcolm R., « Les Réformations catholiques en France : le témoignage des statuts synodaux », n° 48, , *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* vol. n°48-1, n° 1, 2001, p. 5-29.

ISAMBERT François-André, « Religion et développement dans la France du XIX^e^ siècle », *Archives de sociologie des religions*, n°15, 1963. p. 63-70.

JOASSART Bernard, « Figures du modernisme, Eudoxe Irénée Mignot et Marie-Joseph Lagrange. À propos de livres récents », *Nouvelle Revue théologique*, avril 2005, t. CXXVII, p. 615-622.

KRUMENACKER Yves, WENJING Wang, « Cathares, vaudois, hussites, ancêtres de la Réforme ? », *Chrétiens et sociétés, XVI^e^-XXI^e^ siècles,* n° 23, 2016.

MANCINI Italo, « Philosophie de la religion », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *Qu'est-ce que la religion ? Une question pour la théologie chrétienne*, *Concilium, Revue internationale de théologie*, n° 156, Paris, Beauchesne, juin 1980, p. 101-107

OBADIA Lionel, « Anthropologie et religion aujourd'hui », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 156, octobre-décembre 2011, p. 31-42.

PELLETIER Denis, « Religion et violence », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 76, n° 4, 2002, p. 25-33.

POULAT Émile, « Les cultes dans les statistiques officielles en France au XIXe siècle », *Archives de sociologie des religions*, n° 2, 1956, p. 22-26.

RESWEBER Jean-Paul, « Anthropologie et religion », *Revue des sciences religieuses* [en ligne], 84/3 | 2010, p. 313-324.

ROLLAND Pierre, « Les galériens protestants (et condamnés pour aide aux protestants) 1680-1775 », *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français* (1903-2015), vol. 158, janvier-février-mars 2012, p. 45-92.

TERRIN Natale, « De la définition de la religion dans l'histoire des religions », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *Qu'est-ce que la religion ? Une question pour la théologie chrétienne*, *Concilium, Revue internationale de théologie*, n° 156, Paris, Beauchesne, juin 1980, p. 117-125.

TILLY Charles, « Action et mobilisation collective », *in* Pierre Birnbaum *et al.*, *Sur l'individualisme*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, « Références », 1991.

TOURNIER David, « Salut par les œuvres et cohabitation confessionnelle. De l'initiative charitable individuelle à l'organisation ségrégée du contrôle des âmes (Mulhouse, 1798-1870) », *Histoire, Économie et Sociétés*, Paris, Armand Colin, 2016, 35e année, n° 3, p. 54-75.

TURNER Victor, « La religion dans l'anthropologie culturelle actuelle », *in* Mircea Eliade, David Tracy (dir.), *Qu'est-ce que la religion ? Une question pour la théologie chrétienne*, *Concilium, Revue internationale de théologie*, n° 156, Paris, Beauchesne, juin 1980, p. 109-115.

VALADIER Paul sj, « Nietzsche et l'avenir de la religion », *le Portique* [en ligne], 8 | 2001, mis en ligne le 9 mars 2005. URL : http://journals.openedition

WISCART Jean-Marie, « Les manufacturiers protestants en Picardie au XIXe siècle », *Revue du Nord*, n° vol. 395, n° 2, 2012, p. 389-410.

MÉMOIRES, REPRÉSENTATIONS, IDENTITÉ

Ouvrages

BANSA Alban, FABRE Daniel (dir.), *Une histoire à soi*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.

BLANCHARD Pascal, VEYRAT-MASSON Isabelle (dir.), *les Guerres de mémoires ; La France et son histoire. Enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Paris, La Découverte, Paris, 2008.

CHANET Jean-François, *l'École républicaine et les Petites Patries*, Paris, Aubier, 1996, préface de Mona Ozouf.

CONAN Éric, ROUSSO Henry, *Vichy, un passé qui ne passe pas,* Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1996.

GUILLON Jean-Marie, LABORIE Pierre (dir.), *Mémoire et histoire : la Résistance*, Toulouse, Privat, 1995.

HALBWACHS Maurice, *la Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 1997 (1re éd., Paris, Presses universitaires de France, 1950).

HOBSBAWM Eric, RANGER Terence (dir.), *l'Invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012, trad. Christine Vivier.

JOUTARD Philippe, *la Légende des camisards ; Une sensibilité du passé*, Paris, Gallimard, 1977.

JOUTARD Philippe, *Histoire et mémoires ; conflits et alliance*, Paris, La Découverte, 2013.

LABORIE Pierre, *l'Opinion française sous Vichy*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1990.

LABORIE Pierre, *le Chagrin et le Venin ; la France sous l'Occupation, mémoires et idées reçues*, Paris, Bayard, 2011.

LABORIE Pierre, *les Français des années troubles*, Paris, Seuil, « Points histoire », 2003.

LORAUX Nicole, « Questions antiques sur l'opinion. En guise de réponse à Pierre Laborie », *in* Denis Peschanski, Michael Pollak, Henry Rousso (dir.), *Histoire politique et sciences sociales*, Bruxelles, Éditions complexe, « Questions au XX^e^ siècle », 1999, p.

MARCOT François, « Résistances et autres comportements des Français sous l'Occupation », *in* François Marcot, Didier Musiedlack (dir.), *les Résistances, miroir des régimes d'oppression : Allemagne, France, Italie*, actes du colloque international de Besancon, 24-26 septembre 2003, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006.

PLOUX François, *Une mémoire de papier ; les Historiens du village et le culte des petites patries rurales (1830-1930*), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

172-187.

RICŒUR Paul, *la Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000.

ROUSSO Henri, *le Syndrome de Vichy ; De 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, « Points histoire », 1987.

SAND Shlomo, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 2010.

STORA Benjamin, *la Gangrène et l'Oubli ; la Mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1991.

THIESSE Anne-Marie, *la Création des identités nationales ; Europe, XVIII^e^-XX^e^ siècle,* Paris, Seuil, « L'univers historique », 1999.

Articles

BONNIOL Jean-Louis, CRIVELLO Maryline (dir.), *Façonner le passé ; Représentations et cultures de l'histoire, XVI^e^-XXI^e^ siècle,* Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, « Le temps de l'histoire », 2004.

CRIVELLO Maryline, VERDON Laure, *Essai d'ego-histoire collective*, *Rives méditerranéennes*, n° 48, Aix-en-Provence, Telemme, Aix-Marseille université-CNRS, 2014.

COMBES Sonia, « Le titre de la discorde : Pierre Laborie et Marcel Ophuls », *Mémoires en jeu*, n° 4, 2017, p. 21.

HEIMBERG Charles, « Relire "Le chagrin et le venin" et ne pas se tromper de discorde », URL : https://blogs.mediapart.fr/heimbergch/blog/281017/relire-le-chagrin-et-le-venin-et-ne-pas-se-tromper-de-discorde.

KOSELLECK Reinhart, « Temps et histoire », *Romantisme*, 1987, n° 56, *Images de soi : autobiographie et autoportrait au XIX^e^ siècle*, p. 7-12.

LABORIE Pierre, BOULET François, « L'évolution de l'opinion protestante, 1940-1944 », *les Protestants français pendant la Seconde Guerre mondiale*, actes du colloque de Paris, 19-21 novembre 1992, Paris, Société de l'Histoire du protestantisme français [SHPF], n° 3, juillet, août, septembre 1994.

LABORIE Pierre, « Historiens sous haute surveillance », *Esprit*, n° 198, 1994, p. 36-49.

LEBRUN François, « Joutard (Philippe), *la Légende des camisards ; Une sensibilité au passé* », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. LXXXV, n° 1, 1978. p. 146-148. URL : https://www.persee.fr/doc/abpo_0399-0826_1978_num_85_1_2930_t1_0146_0000_2 [consulté le 3 mars 2019].

MARTIN Jean-Clément, « Histoire, mémoire et oubli. Pour un autre régime d'historicité », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* , t. XLVII, n° 4, 2000, p. 783-804.

POMIAN Krzysztof, « Sur les rapports de la mémoire et de l'histoire », Paris, Gallimard, *le Débat*, n° 122, 2002, p. 32-40.

RICŒUR Paul, « Le retour de l'Événement », *Mélanges de l'École française de Rome ; Italie et Méditerranée*, t. CIV, n° 1,1992.

RICŒUR Paul, « Mémoire : approches historiennes, approches philosophiques », Paris, Gallimard, *le Débat*, n° 122, 2002, p. 41-61.

RICŒUR Paul, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé » *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 4, 2000, p. 731-747.

RIOT-SARCEY Michèle, « Temps et histoire en débat. "Tout s'oublie et rien ne passe" », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 25, 2002, p. 7-13.

SIMÉON Ophélie, « Quel patrimoine industriel pour quelle vision de l'histoire ? Le cas de la Grande-Bretagne », *l'Homme et la Société*, vol. 192, n° 2, 2014, p. 15-30.

TODOROV Tzvetan, « Ni banalisation, ni sacralisation. Du bon et du mauvais usage de la mémoire », *le Monde diplomatique*, avril 2001, p. 10-11.

VESCHAMBRE Vincent, « La cheminée d'usine entre "totem et tabou" : effacement versus appropriation d'un symbole du passé industriel », *l'Homme et la Société,* vol. 192, n° 2, 2014, p. 49-68.

RAPPORTS DE DOMINATION

Ouvrages

ARTIÈRES Philippe, *le Livre des vies coupables ; Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Paris, Albin Michel, 2000.

DELACROIX Christian, « Histoire sociale », *in* Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir), *Historiographie I ; Concepts et débats*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2010.

DUBY Georges, PERROT Michelle (dir.), *Histoire des femmes*, Paris, Plon, 1991.

FARGE Arlette, *la Vie fragile, violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, « Points histoire », 2016.

MERLE Isabelle, « Les Subaltern Studies ; Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, vol. 56, n° 3, 2004, p. 131-147.

PERROT Michelle, *les Femmes ou les Silences de l'histoire,* Paris, Flammarion, 1998.

PERROT Michelle, *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset, 2012 ; Seuil, « Point histoire », 2014.

WACHTEL Nathan, *la Vision des vaincus ; les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.

Articles

ADESKY Jacques d', « Subalternité », *Anthropen.org*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2017.

AUGÉ Marc, « Qui est l'autre ? Un itinéraire anthropologique », *l'Homme*, 1987, t. XXVII, n° 103. p. 7-26. URL : https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1987_num_27_103_368854.

BERTRAND Romain, « Un continent de possibles oubliés, les relations Europe-Asie à l'époque moderne », *Esprit*, décembre 2013, p. 33-45.

BLANCHET Philippe, « Minorations, minorisations, minorités, essai de théorisation d'un processus complexe », *Cahiers socio-linguistiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005/1 n° 10

BOURDIEU Pierre, CHARTIER Roger, « Gens à histoire, gens sans histoire : dialogue Bourdieu/Chartier », *Politix*, *les liaisons dangereuses. Histoire, sociologie, science politique*, vol. 2, n° 6, printemps 1989, p. 53-60.

FARGE Arlette, « La vie des plus pauvres doit bousculer le récit de l'historien », *Revue Quart Monde*, n° 169, 1999.

FARGE Arlette, « L'existence méconnue des plus faibles ; l'histoire au secours du présent », *Études*, 2006, t. CDIV, p. 35-47.

HADDAB Mustapha, « La violence et l'histoire dans la pensée de Frantz Fanon », *Sud/Nord*, vol. 22, n° 1, 2007, p. 79-87.

MERLE Isabelle, « Les Subaltern Studies ; Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, vol. 56, n° 3, 2004, p. 131-147.

MONTAG Warren, « "Les subalternes peuvent-illes parler ?" et autres questions transcendantales », *Multitudes*, vol. 26, n° 3, 2006, p. 133-141.

VIGNA Xavier, ZANCARINI-FOURNEL Michelle, « Intersections entre histoire du genre et histoire ouvrière », *Clio. Femmes, Genre, Histoire,* n° 38, 2013, p. 181-208.

ZANCARINI-FOURNEL Michelle, « À propos du "retard" de la réception en France des Subaltern Studies », *in Actuel Marx*, Paris, Presses universitaires de France, 2012/1 n° 51, p. 150-164.

HISTORIOGRAPHIE, ÉPISTÉMOLOGIE

Ouvrages

APRILE Thierry, « Marxisme et histoire », *in* Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographie I ; Concepts et débats*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2010.

BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 127 (1re éd., Paris, Armand Colin, « Cahiers des Annales », 1949).

BORGHETTI Maria-Novella, « Histoire quantitative, histoire sérielle », *in* Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir), *Historiographie I ; Concepts et débats*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2010.

BOUCHERON Patrick, RIBOULET Mathieu, *Prendre dates ; Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*, Paris, Verdier, 2015.

BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

CERTEAU Michel de, *l'Écriture de l'histoire,* Paris*,* Gallimard, « Folio Histoire », 2002.

CRUBELLIER Maurice, *la Mémoire des Français ; Recherche d'histoire culturelle*, Paris, Henri Veyrier, « Kronos », 1991

DETIENNE Marcel, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, « Points essais », 2009.

FARGE Arlette, *le Goût de l'archive,* Paris, Seuil, « Point histoire », 1997.

GINZBURG Carlo, *le Fromage et les Vers ; l'Univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 1980.

HØEG Peter*, Smilla et l'Amour de la neige,* Paris, Seuil, 1996.

MAŁCUŻYŃSKI Marie-Pierrette, *Entre-dialogues avec Bakhtin ou Sociocritique de la (dé)raison polyphonique*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1992.

NORA Pierre, « Le retour de l'événement », *in* Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire I ; Nouveaux Problèmes*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1986

PASSERON Jean-Claude, *le Raisonnement sociologique ; l'Espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.

PROST Antoine, *Douze Leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, « Point histoire », 1996.

VOVELLE Michel, *De la cave au grenier*, Québec, Serge Fleury, 1980.

Articles

BARTHOLEYNS Gil, « Le passé sans l'histoire. Vers une anthropologie culturelle du temps », *Itinéraires*, 2010-3|2010, p. 47-60. URL : http://itineraires.revues.org/1808 [consulté le 1er octobre 2016].

BONITZER Pascal, TOUBIANA Serge, « Entretien avec Michel Foucault », *Cahiers du cinéma*, n° 251-252, juillet-août 1974.

BRAUDEL Fernand, « Histoire et sciences sociales, la longue durée », *Réseaux, Question de méthode*, vol. 5, n° 27, Paris, Armand Colin, 1987

DETIENNE Marcel, « Retour sur comparer et arrêter sur comparables », Paris, Seuil, *le Genre humain*, n° 40-41, 2003, p. 415-428.

FERRO Marc, « Les oublis de l'histoire », *Communications* 2012/2, n° 91, p. 201-209

GUILHAUMOU Jacques, VOVELLE Michel, « Un historien hors des sentiers battus », *Actuel Marx*, 2006/2 (n° 40).

LORAUX Nicole, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *le Genre humain*, n° 27, 1993, p. 23-39.

LORAUX Nicole, « De l'amnistie et son contraire », *in* YERUSALMI Yosef Hayim *et al.*, *Usages de l'oubli,* Paris, Seuil, 1988, p. 23-48.

MARTEL Philippe, « Le félibrige : un incertain nationalisme linguistique », *Mots, Langue(s) et nationalisme(s)*, n° 74, ma rs 2004

MINARD Philippe *ET AL.*, « Histoire et anthropologie, nouvelles convergences ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 49-4 *bis*, n° 5, 2002, p. 81-121.

MONASTA Attilio, « Antonio Gramsci (1891-1937) », *Perspectives ; revue trimestrielle d'éducation comparée*, Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation, vol. XXIII, n° 3-4, 1993, p. 613-629.

MATONTI Frédérique, « Francs-tireurs ou partisans : les historiens communistes français et britanniques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006, t. LIII, n° 4 *bis*, p. 80-87.

NOIRIEL Gérard, « L'histoire est un sport de combat ; entretien avec Gérard Noiriel », *Vacarme*, vol. 32, n° 3, 2005, p. 6-13.

PELLETIER Denis, « Histoire, littérature et psychanalyse. Michel de Certeau et l'école des *Annales* (1974-1975) », *in* Jean-Christophe Abramovici, Christian Jouhaud (dir.), *Michel de Certeau et la Littérature*, *les Dossiers du Grihl*, n° 2, Paris, Centre de recherches historiques, 2018. URL : http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/6840 [consulté le 3 mars 2019].

TRAVERSO Enzo, « Marx, l'histoire et les historiens. Une relation à réinventer », Paris, Presses universitaires de France, *Actuel Marx* 2011/2 n° 50), p. 153-165.

VEYNE Paul**,** « L'interprétation et l'interprète », *Enquête*, n° 3, 1996, p. 241-272. URL : http://journals.openedition.org/enquete/623.

ZÉLIS Guy, « Vers une histoire publique », *le Débat*, mai 2013, n° 177, p. 153-162.

TABLE DES CARTES, DOCUMENTS, GRAPHIQUES, PHOTOS, SCHÉMAS ET TABLEAUX

CARTES

Carte 1. **Mazamet dans le Midi de la France** **45**

Carte 2. **Schéma de synthèse d'un territoire géo-historique de Mazamet dans le film *Lou mas aïmat*** **242**

Cartes 3, 4, 5. **Cartes de la Montagne Noire, versant sud** **421-422**

DOCUMENTS

Document 1. **Sommaire de *Mazamet en 1930*** **199**

Document 2. **La charte d'Amiens** **354**

Document 3. **Des peleurs, Mazamet, 1912** **400**

Document 4. **Lettre de l'union locale de la CFTC, le 3 septembre 1947** **412**

GRAPHIQUES

Graphique 1. ***La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet*** **Nombre de pages par thèmes et valeurs relatives** **64**

Graphique 2. ***Vagabondages*** **Entrées par thèmes en nombre de pages** **68**

Graphique 3. ***Vagabondages*** **Entrées par thèmes en valeurs relatives** **69**

Graphique 4. **Répartition des témoins par sexes** **81**

Graphique 5. **Répartition des témoins par tranches d'âge** **82**

Graphique 6. **Répartition des témoins par professions** **83**

Graphique 7. **Répartition des témoins par leurs appartenances religieuses** **84**

Graphiques 8. **Éléments de comparaison avec Mazamet par villes**

Graphique 8.1. **Carmaux** **167**

Graphique 8.2. **Graulhet** **167**

Graphique 8.3. **Le Creusot** **168**

Graphique 8.4. **Longwy** **168**

Graphique 8.5. **Alès** **169**

Graphique 8.6. **Mulhouse** **169**

Graphique 8.7. **Montbéliard** **169**

Graphique 9. **Mazamet et quelques autres villes industrielles**
Graphique de synthèse **170**
Graphique 10. **Évolution de la population de Mazamet**
du XVI^e^ au XIX^e^ siècle **194**
Graphique 11. **Proportion de protestants à Mazamet de 1665 à 1893** **195**
Graphiques 12
Graphique 12.1. ***Mazamet en 1930*, tome I**
Nombre de pages par chapitre et pourcentages correspondants **200**
Graphique 12.2. ***Mazamet en 1930*, tome II**
Nombre de pages par thèmes et pourcentages correspondants **200**
Graphique 12.3. ***Mazamet en 1930*, tomes I et II**
Nombre de pages par thèmes et pourcentages correspondants **201**
Graphique 13. **Nombre de participants étrangers par régions d'origine** **225**
Graphique 14. **Nombre de participants français par catégories professionnelles** **225**
Graphiques 15. ***Cinq siècles de travail de la laine***
Graphique 15.1. **Nombre d'entrées par thèmes** **274**
Graphique 15.2. **Nombre de pages par périodes** **274**
Graphique 15.3. **Nombre de pages par sous-périodes** **275**
Graphique 16. **Les élections législatives de 1899 à 1936 à Mazamet** **366**
Graphique 17. **Les élections législatives de 1932 à Mazamet** **366**
Graphique 18. **Les élections législatives de 1936 à Mazamet** **367**
Graphique 19. **Les noms de rue à Mazamet en 1918** **377**

PHOTOS
Photos 1 et 2. **Le départ du narrateur vers la ville** **235**
Photo 3. **La vue sur la ville moderne dans la vallée** **235**
Photo 4. **L'Arnette** **236**
Photo 5. **Un canal pour acheminer l'eau de l'Arnette vers une usine** **236**
Photo 6. **Vue aérienne de la route des usines** **237**
Photo 7. **Le geste du délaineur** **238**
Photos 8 et 9. **Les balles de peaux arrivent d'Argentine et de Sydney** **238**
Photo 10. **La gare** **239**
Photo 11. **Le boulevard Édouard-Barbey** **239**
Photos 12 et 13. **Le quartier des banques** **240**
Photos 14. **La Banque de France** **240**
Photo 15. **Le centre-ville dynamique et actif** **240**
Photo 16. **La remontée vers Hautpoul** **241**

SCHÉMAS
Schéma 1. **Essai de généalogie des mises en contacts (Entretiens oraux)** **77**
Schéma 2. **Raconter Mazamet au début du XXI^e^ siècle** **88**
Schéma 3. **Les mots ont un sens** **101**
Schéma 4. **Les élections municipales à Mazamet, 1919-1928** **148**

Schéma 5. **Les élections législatives à Mazamet, 1919-1928** **148**
Schéma 6. **Les temporalités dans lesquelles se construit le récit** **156**
Schéma 7. **L'organisation ouvrière à Mazamet en 1930, d'après É. Cormouls-Houlès (p. 166-168)** **208**
Schéma 8. **Structuration de la mise en récit d'un passé mazamétain de 1880 à 1940** **215-216**
Schéma 9**. Mazamet et son rapport au monde dans *le Délainage et sa Capitale, Mazamet*** **251**
Schéma 10. **La mise en récit du passé se fige avec la commémoration du centenaire du délainage** **255**
Schéma 11**. Construction d'une mise en récit sur le passé de Mazamet (1880-2015)** **287**
Schéma 12. **Perception des communautés protestantes mazamétaines entre elles au début du XX^e^ siècle** **324**
Schéma 13. **Mise en place d'un modèle de représentation du passé par les protestants mazamétains, fin XX^e^- début XXI^e^ siècle** **329**
Schéma 14**. Mise en place d'un modèle de représentation du passé par les catholiques mazamétains, fin XX^e^-début XXI^e^ siècle** **339**
Schéma 15. **Des discours unanimes pour la construction d'un ordre social mazamétain, 1909-1939** **349**
Schéma 16. **Mazamet, un modèle en avance sur le siècle ou un modèle-trace d'un conservatisme du siècle passé ?** **357**
Schéma 17. **Des liaisons officieuses qui font perdurer un ordre social mazamétain de 1909 à 1940, et qui entretiennent les ambivalences** **364**
Schéma 18. **Glissement des forces politiques à Mazamet dans les années 1920-1930** **369**
Schéma 19. **Toponymie des rues mazamétaines** **379**
Schéma 20**. La mise en tension d'une représentation du passé pour les protestants mazamétains** **387**
Schéma 21. **La difficile représentation de soi pour les catholiques mazamétains** **393**

TABLEAUX

Tableau 1. ***La Montagne Noire raconte un siècle d'histoire à Mazamet* Hiérarchie par thèmes** **63**
Tableau 2. **Les familles de la gauche en France** **117**
Tableau 3. **Le glissement de valeurs de la gauche vers la droite aux XIXe-XXe siècles** **117**
Tableau 4. **Tableau diachronique : droites et gauches en France de 1789 à 1981** **120**
Tableau 5. **Proposition de tableau diachronique : droites et gauches à Mazamet de 1869 à 1981** **121**
Tableau 6. **Chiffre d'affaires de la ville grâce à la fabrication de tissus** **130**
Tableau 7. **Évolution de la répartition des ouvriers par type d'industrie à Mazamet de 1903 à 1913** **131**
Tableau 8. **Résultats du vote du 10 janvier 1909 quant à la décision de se mettre en grève dans les délainages** **133**

Tableau 9. **Résultats obtenus par les candidats de la famille Reille face aux candidats radicaux et socialistes**	**142**
Tableau 10. **Comparer en histoire : Mazamet, une situation singulière ?**	**161-162**
Tableau 11. **Comparaison avec Mazamet par items**	**166**
Tableau 12. **Les mots et les expressions utilisés dans la préface de l'ouvrage *Souvenirs de famille***	**191**
Tableau 13. **Les « hommes qui ont fait Mazamet » selon Gaston Tournier, 1937**	**197**
Tableau 14. **Les « grandes figures » mazamétaines**	**214**
Tableau 15. **Budget prévisionnel du Congrès international du délainage 6-10 juin 1951**	**220**
Tableau 16. **Programme du Congrès international du délainage 6-10 juin 1951**	**221**
Tableau 17. **Lieux de culte des protestants mazamétains en 1905**	**322**
Tableau 18. **L'enquête diocésaine de 1901**	**331**
Tableau 19**. Exemples de questions posées dans l'enquête diocésaine de 1901**	**332**
Tableau 20. **Le temps des catholiques et celui des protestants**	**334**
Tableau 21. **Les associations de jeunesse à Mazamet dans l'entre-deux-guerres**	**343**
Tableau 22. **Les résultats des élections législatives à Mazamet par bureau de vote, 1932-1936**	**367**
Tableau 23. **Les temporalités des faits et celle de leur mise en récit**	**447-448**
Tableau 24. **Liste des maires de Mazamet (1851-1977)**	**449**
Tableau 25. **Résultats des consultations électorales municipales Nombre de conseillers à élire par bureau de vote**	**449**
Tableau 26. **Nombre de conseillers municipaux élus**	**450**
Tableau 27. **Résultats des élections législatives pour la circonscription de Mazamet**	**450**
Tableau 28. **Étiquettes politiques des députés tarnais (1902-1914)**	**450**

Résumé

À Mazamet, au XVIII^e siècle, se développe l'activité de tissage, de travail du drap et de la laine. La ville devient, au début du XX^e siècle, un centre mondial de délainage, dans une région plutôt enclavée où, depuis le XVI^e siècle, cohabitent protestants et catholiques. Dans ce contexte s'est construit un discours sur le passé de la ville qui énonce le paradoxe, réel ou fantasmé, suivant : « Les ouvriers votaient à droite car catholiques, et les patrons votaient à gauche car protestants. » Ce récit, fruit de près d'un siècle de sédimentation, accepté et intégré par la population, demeure encore aujourd'hui opératoire. La déconstruction du discours permet de penser la capacité du religieux à influer sur la reproduction d'un ordre social établi et encadré par les élites économiques, politiques et religieuses de la ville. Le religieux questionne également cet ordre social, quitte à le subvertir et à revisiter les représentations sociales et religieuses des populations. Dès lors, comment penser les rapports du religieux au social et au politique sans produire d'anachronismes tout en tenant compte des jeux d'échelles sur un temps relativement long ? Il s'agit, ici, d'éviter l'écueil de l'essentialisation qui a trop souvent voulu faire dire à l'histoire ce qu'elle n'avait pas été. L'analyse des rapports entre mémoires et histoire met en lumière les périodes et les acteurs du passé oubliés ou occultés dans ce récit. À partir de l'exemple de Mazamet, ce travail interroge la discipline historique sur sa capacité à questionner les modes de production, de transmission, de diffusion de discours sur le passé et à mettre en doute, inlassablement, les évidences.

Abstract

In the XVIIIth century, in the city of Mazamet, weaving, woollen cloth and wool work started developing. At the turn of the XXth century, the city became a global center for wool pulling in a quite landlocked area where Protestants and Catholics had been co-existing since the XVIth century. Within this context a discourse about the city's past has been built; it states the following-real or imaginary-paradox: "The workers used to vote right-wing for being Catholics whereas the owners used to vote left-wing for being Protestants." This statement resulting from almost one century of sedimentation was accepted and integrated by the population and still remains active today. this discourse enables to think about the religion's ability to influence and reproduce an established social order supervised by the economic, political and religious elites in the city. The religion also challenges this social order, it can even subvert and reexamine the populations' social and religious representations. Therefore how can the connections between the religious, social and political fields be questioned without making anachronisms while taking into account the plays on scales existing for a quite long time? Actually falling into essentialization should be avoided here as very often it made history what it had not been. Analysing the links between memories and history highlights the times and the actors from the past that were forgotten or hidden by this story. Using the example of Mazamet, this work challenges the history subject on its ability first to question the ways of producing, transmitting and spreading the discourse on the past and then to tirelessly query the obvious.

Mots clés

Histoire/mémoires, représentations, historiographie, fait religieux, histoire socio-politique, subalternes.

Keywords

History/reports, representations, historiography, religious fact, social and political history, subalterns.